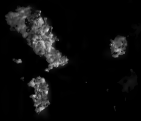


S. 1186. A.

ANTOLOGIA

GIORNALE

DI

SCIENZE, LETTERE E ARTI

N.° 76

Aprile 1827.

Anno VII. Vol. XXVI.

FIRENZE

AL GABINETTO SCIENTIFICO E LETTERARIO

DI G. P. VIEUSSEUX

Direttore e Editore

TIPOGRAFIA DI LUIGI PEZZATI.

NATURAL HISTORY

(Alessandro Volta)

LIBRAIRIE

DE ANTOINE-AUGUSTIN RENOUARD,

RUE DE TOURNON, N° 6, A PARIS.

A DATER DU 1ER JANVIER 1826, LA LIBRAIRIE SERA AU NOM ET POUR LE COMPTE DE JULES RENOUARD.

Ouvrages nouvellement publiés.

Discours

DE LA MÉTHODE

Pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les Sciences;

Par DESCARTES.

Nouvelle édition précédée d'une notice historique et biographique;

1 vol. in-18, papier fin satiné. 2 fr.

MÉDITATIONS MÉTAPHYSIQUES,

Par DESCARTES.

Nouvelle édition ornée d'un portrait. 1 volume in-18, papier fin satiné. 2 fr. 50 c.

DISCOURS DE LA MÉTHODE,

MÉDITATIONS MÉTAPHYSIQUES,

Par DESCARTES.

2 vol. in-12, papier superfin satiné, avec un portrait. 11 fr.

—Les mêmes, 2 vol. in-12, pap. vél. sat., avec le portrait sur papier de Chine, 16 fr.

APPLICATIONS

De la Morale à la Politique,

Par M. J. DROZ, de l'Académie française.

1 vol. in-8, 5 fr.

De la Philosophie morale,

ou des différens systèmes sur la science de la vie;

Par M. J. DROZ, de l'Académie française.

Troisième édition, 1 volume in-18. 3 fr.

—Le même ouvrage, 1 volume in-8, 5 fr.

L'Académie Française a décerné, en 1824, à cet ouvrage prix annuel fondé par feu M. de Montyon, pour le livre le us utile aux mœurs.

ESSAI

Sur l'Art d'être heureux,

Par M. J. DROZ, de l'Académie française.

Quatrième édition, 1 volume in-18. 3 fr.

Du Perfectionnement moral,

Ou de l'éducation de soi-même;

Par M. le baron DE GÉRANDO, Membre de l'Institut.

2 vol. in-8. 13 fr. 50 c.

L'Académie Française, dans sa séance du 25 Août 1825, a décerné à cet ouvrage le prix annuel obtenu l'année précédente par M. J. Droz, pour le livre le plus utile aux mœurs.

MÉLANGES

DE MORALE, D'ÉCONOMIE ET DE POLITIQUE,

Extraits des ouvrages de BENJ. FRANKLIN, et précédés d'une notice sur sa vie;

Par A. Ch. RENOUARD.

2 volumes in-18, ornés d'un portrait et d'un Fac-simile. 5 fr.

Le plus grand nombre des morceaux dont ces deux volumes se composent, n'avaient jamais été recueillis en français; plusieurs même n'avaient point encore été traduits en cette langue.

La Science

DU BONHOMME RICHARD,

Par Benjamin FRANKLIN,

Avec un calendrier p. 1826. In-18, br. 25 c.

— *Les* 100 *exemplaires*, 20 *fr.*

Conseils pour faire Fortune,

Par Benjamin FRANKLIN,

Précédés d'un calendrier pour 1826, et d'une notice sur Benj. Franklin; suivis de l'ordonnance de Louis XVIII sur la caisse d'épargnes et de prévoyance; in-18, broché. 25 cent.

— *Les* 100 *exemplaires*, 20 *fr.*

ALMANACH

DE M. DE MONTYON,

Contenant le récit des Prix de vertu décernés par l'Académie Française, depuis 1820 jusqu'à 1825;

Avec un calendrier p. 1826, in-18, br. 50 c.

Les 100 *exemplaires*, 40 *fr.*

DIRECTIONS

Pour la Conscience d'un Roi,

Ou Examen de Conscience sur les devoirs de la Royauté;

Par FÉNÉLON.

Suivies de trois lettres de Fénélon à Louis XIV, à Madame de Maintenon et à M. de Louville; 1 vol. in-18, orné des portraits de Fénélon, Louis XIV et Madame de Maintenon et d'un Fac-simile de l'écriture de Fénélon. 4 fr. 50 c.

—Les mêmes, in-12, pap. vél. 9 fr.

—Les mêmes, in-12, pap. de paille. 12 fr.

PENSÉES DE CHRISTINE,

REINE DE SUÈDE,

Avec une notice sur sa vie. Nouvelle et élégante édition imprimée en rouge et noir sur papier vélin et ornée d'un portrait et d'un Fac-simile. 1 vol. in-12, cartonné. 9 fr.

CONSIDÉRATIONS

SUR LES LACUNES DE L'ÉDUCATION SECONDAIRE

en France;

Par A.-Ch. RENOUARD.

1 vol. in-8., 2 fr. 50 c.

Ouvrage couronné en 1824 par la Société de la morale chrétienne.

Traité

DES BREVETS D'INVENTION,

DE PERFECTIONNEMENT ET D'IMPORTATION;

Suivi d'un appendice contenant le texte des lois et réglemens rendus en France; un précis de la législation anglaise; les lois des États-Unis de l'Amérique septentrionale et des Cortès d'Espagne;

Par A.-Ch. RENOUARD,

Avocat à la Cour Royale de Paris;

1 fort vol. in-8., 7 fr.

RAPPORT

sur le projet d'un Code Pénal,

Fait à l'assemblée générale de l'Etat de la Louisiane;

Par M. E. LIVINGSTON.

Suivi des observations sur les conditions nécessaires à la perfection d'un code pénal,

Par M. MILL;

Avec une introduction et des notes

Par M. A. H. TAILLANDIER.

Avocat aux Conseils du Roi, etc.

1 vol. in-8., 5 fr.

Manuel

Des Propriétaires d'Abeilles,

Contenant les instructions pratiques les plus récentes pour soigner ces insectes, n'avoir que de bonnes ruches, et en tirer du profit;

Par LOMBARD.

Sixième édition entièrement refondue.

1 vol. in-8. avec figures. 3 fr. 50 c.

NOMENCLATURES

Mises dans un ordre conforme à la méthod

DE M. J. J. ORDINAIRE,

Pour l'enseignement des langues,

PAR MM. MICHELOT ET BESSIÈRES,

Savoir:

Nomenclature du De viris illustribus Romæ in-12, cartonné, 1 f. 50 c

—Des Fables de Phèdre, in-12, cart., 1 f. 25 c

—Du Cornelius Nepos, in-12. cart., 1 f. 25 c

ORAISONS FUNÈBRES

De Bossuet,

Avec des commentaires

PAR P. F. DE CALONNE, Professeur au Collège de Henri IV.

2 vol. in-12, 6 fr. 50 c.

Cette nouvelle édition vient d'être adoptée dans la pl part des Collèges Royaux.

ŒUVRES DRAMATIQUES

DE GUIBERT,

Membre de l'Académie Française, publié par sa veuve, sur les manuscrits et d'apr les corrections de l'auteur;

1 vol. in-8. avec portrait, 5 fr.

— Les mêmes en papier vélin, 9 fr.

Ce volume, imprimé en 1822, ne fut pas alors mis vente. Il paraît aujourd'hui avec de nouveaux frontispice mais publié pour la première fois.

OEUVRES CHOISIES

DE QUINAULT,

Précédées d'une nouvelle notice sur sa vie et ses ouvrages. *Première édition in-8*;

2 vol. in-8. portrait, 14 fr.

— Les mêmes, 2 vol. in-8., grand papier vélin, avec le portrait sur papier de Chine, 42 fr.

LA FRANCE EN 1825,

OU MES REGRETS ET MES ESPÉRANCES,

DISCOURS EN VERS;

PAR M. A. JULLIEN, (de Paris).

Seconde édition, suivie de quelques autres poésies détachées du même auteur;

1 vol. in-8., 3 fr. 60 c.

BALLADES,

Légendes et Chants populaires

De l'Angleterre et de l'Ecosse, par Walter-Scott, Thomas Moore, Campbell, et les anciens poètes;

Publiés par A. LOÈVE-VEIMARS,

Et précédés d'une introduction;

1 vol. in-8., 7 fr.

Les textes anglais et écossais imprimés à deux colonnes, 4 fr.

LORD BYRON,

Par Mad. Louise SW.-BELLOC.

2 vol. in-8. ornés du portrait de Byron, d'un fac-simile de son écriture et d'une vue de Newstead Abbey, 13 fr.

— En papier vélin, 24 fr.

Outre beaucoup de détails authentiques sur le caractère, la vie et les écrits de Byron, on trouvera dans cet ouvrage une analyse détaillée de ses divers poèmes, accompagnée de traductions nouvelles, de morceaux inédits, etc. etc.

GRANDES ROUTES

ET CHEMINS DE TRAVERSE

Ou Contes recueillis dans les provinces françaises, par un Irlandais voyageant à pied, Th. Grattan, traduits de l'anglais sur la troisième édition;

Par Mad. Louise SW.-BELLOC.

3 vol. in-12, 9 fr.

Pline le jeune,

Esquisse littéraire du siècle de Trajan, traduit du hollandais, de M. Van Hall,

PAR M. WALLEZ,

ancien bibliothécaire de Gand;

1 vol. in-8., 4 fr.

Théagène, — Banquet de Léontis,

Par Mad. WYTTENBACH.

Nouvelle édition, 1 vol. in-12, 3 fr. 60 c.

LETTRE DE FÉNÉLON

A LOUIS XIV.

In-8., avec un fac-simile de la lettre originale, 1 fr. 25 c.

— La même, grand in-8., papier vélin, avec les portraits de Fénélon et de Louis XIV, et le fac-simile, 5 fr.

VOYAGES DANS LA GRÈCE

proprement dite et dans d'autres contrées grecques, accompagnés de recherches archéologiques, et suivis d'un aperçu historique sur toutes les entreprises scientifiques qui ont eu lieu en Grèce depuis Pausanias jusqu'à nos jours; ouvrage orné d'un grand nombre de monumens classiques récemment découverts, ainsi que de cartes et de vignettes;

Par P. O. BRÖNDSTED.

Cet ouvrage formera 8 livraisons de format grand in-4., chacune du prix de 40 fr.

— Grand in-4., papier vélin, 60 fr.

— In-fol., papier vélin 84 fr.

Après la publication de la quatrième livraison, les prix seront irrévocablement portés à 45 fr., 70 fr. et 100 fr.

Le même Ouvrage est aussi publié en langue allemande.

Chaque livraison, grand in-4., 40 fr.

— Papier vélin, 60 fr.

La première livraison est en vente. Elle se compose de 128 pages de texte et de 33 planch. dont 14 imprimées avec le texte et 19 détachées.

VOYAGE

BIBLIOGRAPHIQUE, ARCHÉOLOGIQUE

ET PITTORESQUE EN FRANCE,

PAR T. F. DIBDIN,

Traduit de l'anglais, avec des notes, par MM. Th. Licquet et G. A. Crapelet;

4 vol. in-8., avec figures et fac-simile, 48 fr.

— Le même, en grand papier vélin, 112 fr.

Vues des Côtes de France

DANS L'OCÉAN ET DANS LA MÉDITERRANÉE,

Peintes et gravées par M. Louis Garneray, décrites par M. E. Jouy, de l'Acad. Franç.; 15 livraisons in-fol., grand papier vélin, chacune de 4 pl. avec le texte explicatif.

Il paraît 4 livraisons, chacune du prix de 12 fr.

INTRODUCTION
A L'ÉTUDE
DE LA GÉOGRAPHIE,

Ou Connaissances préliminaires de cette science, comprenant des notions d'Histoire naturelle, d'Astronomie et les définitions des principaux termes de Géographie,

Par Alex. Boniface, Instituteur.

1 fort vol. in-12., avec plusieurs planches gravées et lithographiées, 4 fr.

ESSAI POLITIQUE
SUR LE ROYAUME
DE LA NOUVELLE ESPAGNE,

Par M. le baron Alex. de Humboldt;

Deuxième édition, 4 vol. in-8., avec un Atlas géographique et physique, composé de 20 planches grand-in-fol, 160 fr.
— Les 4 vol. sans l'Atlas, 30 fr.
— L'Atlas séparément. 150 fr.

Les tomes 1 *et* 2 *et l'Atlas sont en vente.*

Au moment où l'Amérique offre l'un de ces grands spectacles qui, dans l'histoire de la civilisation, attirent l'attention de toutes les classes de la société, on a cru faire une chose agréable au public en donnant une nouvelle édition de l'Essai politique de M. Alexandre de Humboldt. Cet ouvrage renferme les matériaux les plus exacts et les données les plus positives sur toutes les questions que fait naître l'état présent de l'Amérique Espagnole.

Nous nous abstiendrons ici de tout éloge; l'Essai sur le Mexique est assez connu pour n'en avoir pas besoin. Il suffira de rappeler que, depuis la publication de la première édition, on n'a cessé, en Europe comme en Amérique, de le réimprimer, de le traduire, de l'extraire, de le citer, de le copier même, et de s'emparer des cartes géographiques qu'il renferme.

Tout en conservant à son ouvrage sa physionomie primitive, et sans vouloir le défigurer par des changemens inconsidérés, ou le surcharger d'accessoires qui n'auraient eu que l'intérêt du moment, l'Auteur y a cependant introduit des additions et des améliorations nombreuses.

ESSAI
HISTORIQUE ET CRITIQUE
Sur les Monnaies d'argent de la Ligue Achéenne, accompagné de recherches sur les Monnaies de Corinthe, de Sicyone et de Carthage, qui ont eu cours pour le service de cette fédération;

Par M. E. Cousinéry, ancien Consul général, etc. etc.

1 vol. in-4., avec figures, 15 fr.

DISSERTATION
Sur les médailles attribuées au fils de l'empereur Postume;

Par M. P. Dupré,

in-8, 1 fr. 50 c.

HISTOIRE
DE L'INVENTION DE L'IMPRIMERIE,
Pour servir de défense à la ville de Strasbourg contre les prétentions de Harlem,

Par J. F. Lichtenberger,

Avec une préface de M. Schweighæuser;

1 vol. in-8., accompagné du portrait de Gutenberg et de 8 planches originales gravées sur bois, 3 fr.
—le même, grand in-8., papier vélin, 4 f. 50 c.

ANNALES
De l'Imprimerie des Alde,

Ou Histoire des 3 Manuce et de leurs éditions,

Par Ant.-Aug. Renouard;

Seconde édition, 3 vol. in-8., papier superfin satiné, avec deux portraits, 36 fr.

Le premier volume est en vente; les tomes 2 *et* 3 *paraîtront dans le courant de l'année.*

Cet ouvrage, dont la première édition, publiée en 1803, a été accueillie avec quelque bienveillance, reparaît amélioré par de nombreuses corrections et par d'importantes additions.

Aux gravures de la première édition sont ajoutés, 1. Un exact *fac-simile* de lettres des trois Manuce et de Marco Musuro, l'un de leurs plus savans coopérateurs; 2. Plusieurs *insignia typographica*, qui compléteront la serie des marques employées par les trois Manuce; 3. Un *fac-simile* de l'Essai d'une Bible polyglotte in-fol., duquel on ne connaît que l'exemplaire conservé, à Paris, dans la Bibliothèque Royale.

GALERIE METALLIQUE
des Grands hommes Français, Collection de 120 médailles dessinées, gravées et publiées

Par Normand fils,

Et accompagnées de notices biographiques
12 livraisons, grand in-4.

Il paraît 3 *livraisons; chacune se compose de* 10 *planches. Prix* 5 *fr.*

MUSÉE ROYAL
Ou Recueil de 161 gravures d'après les plus beaux tableaux, statues et bas reliefs de la Collection Royale, avec description des sujets, notices littéraires et discours sur les Arts; 2 vol. en 40 livraisons, grand-in-fol., papier vélin, 1920 fr.

Avec les gravures avant la lettre, 3840 fr.

Ces deux volumes, de la plus brillante et de la plus parfaite exécution, forment un Ouvrage complet, et sont la suite indispensable du Musée français, 4 vol. in-fol., publié par Robillard Péronville.

Les Grecs,

Tribut funèbre aux mânes de Lord Byron;

Par Evariste Boulay-Paty.

1 vol in-8., 2 fr.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
RUE DE L'HIRONDELLE, N. 22.
Décembre 1825.

ANTOLOGIA

APRILE, MAGGIO, GIUGNO,

1827.

TOMO VIGESIMOSESTO.

FIRENZE
AL GABINETTO SCIENTIFICO E LETTERARIO
DI G. P. VIEUSSEUX
DIRETTORE E EDITORE.

TIPOGRAFIA
DI LUIGI PEZZATI
MDCCCXXVII.

ANTOLOGIA

N.° LXXVI. *Aprile* 1827.

Necrologia.

Alessandro Volta.

> Ciò che noi abbiamo *in lui* amato ed ammirato, rimane, e durerà negli animi degli uomini in eterno, per la memoria dei fatti.
> (Davanz. *Tac. Vit. di Agric. p.* 649.)

Io so bene che mal si può dentro i limiti di un articolo necrologico dare tributo di condegna lode ad Alessandro Volta patrizio comasco rapito non ha guari all'Italia, all'Europa, a tutto l'orbe civile; ma perchè mi sarebbe sembrato maggior mancanza il tacerne adesso la commemorazione, ho voluto in queste poche pagine tracciare quel piano, sul quale a me parrebbe che si dovesse inalzare a gloria di quel sommo fisico un monumento, e degno di lui, ed utile al progresso di quelle scienze, delle quali egli seppe oltremisura dilatare il confine.

Io vorrei dunque che s' incominciasse un elogio del Volta dal presentare un prospetto della scienza elettrica e della chimica pneumatica quali erano dopo la metà del secolo passato, prima che egli incominciasse la sua car-

riera scientifica. Vorrei che quanto all' elettricità si desse una giusta idea dei lavori del Franklin, del Canton, del Vilck, dell' Epino, del Beccaria, e del Cigna; quindi si avvertisse quanto incremento al primo apparire del nostro sperimentatore ricevesse l'ipotesi del filosofo americano per la teoria della forza attrattiva del fluido elettrico, primo passo e stupendo, che fatto di pubblica ragione fin dall'anno 1769, annunziava il Volta futuro. Con questo scritto fu illustrata la dottrina delle atmosfere elettriche, i moti tutti di attrazione e di repulsione, il diverso ricevere, ritenere, o rimandare che fanno vari corpi il fluido elettrico, secondo la loro natura e superficie, secondo la diversa natura e superfice dei confricatori. Per esso fu dimostrato come venga ad aumentarsi maravigliosamente la capacità dei conduttori, non già in ragione della massa, ma sì bene del volume in lunghezza. Per esso la bella e semplice teoria del Franklin valse a spiegare i fenomeni tutti della tensione elettrica, teoria che dopo i lavori del Beccaria e del Volta può a buon diritto denominarsi italiana. Si rileverà come dal principio dell'*applicazione* che trovasi dimostrato in quel medesimo opuscolo, l'elettricità *vindice* del Beccaria dovette con miglior ragione chiamarsi *permanente;* come da questo stesso principio, e più particolarmente da un esperimento del Cigna, avesse origine l'elettroforo perpetuo, e dall'elettroforo perpetuo, col semplice cambiarne la natura *coibente* del piatto e ridurla *semicoibente*, aumentata così la *capacità* dello *scudo*, nascesse il *condensatore*; prezioso istrumento che vale a farci apprezzare quella piccola elettricità che silenziosa ed inosservata sfuggivasi ai nostri sensi, ma che non era perciò nell' economia della natura di minore importanza a conoscersi di quella che passeggia le vie del cielo, e con frequente strepito atterra le più alte moli dalla superbia e dal timore degli uomini inalzate.

Giunti a questa invenzione, sarà conveniente il fare osservare il modo veramente filosofico col quale prese il Volta a procedere nella illustrazione dell'elettricismo, volgendo da primo il pensiero alla formazione di quei due istrumenti,

senza dei quali non può veramente progredire una scienza, il linguaggio cioè e la misura; e quanto al linguaggio, come applicasse alla elettricità quello del calorico già fatto più adulto, e quanto alla misura, con qual diligenza si ponesse non solo a correggere e perfezionare gli elettrometri del Saussure, dell' Henly, del Cavallo, ma a renderli comparabili tra loro, ed a farne, dietro però i medesimi principii, uno suo proprio sensibilissimo, il quale applicato poi al condensatore fece noto come per varie accidentalità o cause, comunque piccolissime, si produca uno sbilancio nel fluido elettrico proprio dei corpi, ed aperse così un campo nuovo e fecondo di utilissime scoperte, siccome era naturale che dovesse accadere, non potendosi con frutto ed utilità far soggetto di esperimento un corpo qualunque se non quando si renda manifesto un turbamento d'equilibrio tra le forze che in esso esistono, sicchè una di esse prevalga; imperocchè l'equilibrio è il silenzio della natura, ed il filosofo vuol ch' ella parli.

Si dirà poi come il nostro fisico volgesse quel suo istrumento all' investigazione dell' elettricità atmosferica, come coll' applicazione della fiamma alla cima del filo esploratore venisse a conoscere l'elettricità *reale* dell'aria, e si sapesse guardare dalle false apparenze di quella *accidentale* o di *pressione*. Che se primo il Franklin con temerario ardire rese innocuo lo sdegno di Giove, se il Monnier scoperse l'elettricità costante dell' atmosfera, se il Beccaria la riconobbe positiva assoggettandola ad un giornaliero periodo, il Volta ne dimostrò ad evidenza l' origine, scoprendo coll' aiuto del suo condensatore come l' acqua ed altre sostanze, assumendo l'abito aeriforme, acquistano una maggiore capacità per l' elettrico, siccome era noto avvenire per il calorico, cosicchè i vapori resultanti si arricchiscono di questo fluido a spese dei corpi vicini, che lasciati in istato negativo ascendono ad impregnare l'atmosfera e le nubi, e colassù condensandosi, danno origine all'elettricità positiva. Fece allora noto come dietro i medesimi suoi principii possa indursi uno stato differente d'elet-

tricità tra due nubi vicine, e gli sovvenne l'ingegnoso modo col quale si può, formatasi la grandine mercè dell' evaporazione a qualunque altezza nel cielo, render ragione della sospensione e dell'ingrossamento nell'aria di quei pezzetti di gelo che la compongono. Nè si lascerà di avvertire come dal modo col quale giunse a scoprire l'origine dell' elettricità positiva dell' atmosfera fosse condotto a riconoscere sviluppo di elettricità non solo nella ebullizione dell'acqua, ma ancora, siccome aveva già da gran tempo sospettato, nella semplice combustione dei carboni, ed in tutte l'effervescenze chimiche. Delle quali scoperte volle, con esempio pur troppo ordinario, farsi indebita riputazione ai nostri tempi un oltramontano, il quale è tanto meno scusabile, in quanto che non potrebbe allegare ignoranza, essendo a tutti noto che nella stessa Parigi, in quell' accademia medesima ove costui s' introdusse ora a fare breve pompa d' usurpate ricchezze, fino dall'anno 1782 insegnava il nostro italiano queste novità al maggior senno della Francia ivi raccolto, alla presenza dell' illustre Lavoisier, sotto gli occhi di quel sommo Laplace, che lo ha di poco preceduto nel cammino della tomba.

Mi piacerebbe che giunti a questo periodo, prima di scendere a parlare di quelle scoperte che derivarono da una osservazione del Galvani, si desse contezza di quanto fece il nostro fisico per l'avanzamento della chimica pneumatica. Si potrà dire allora come, al solo annunzio di una sorgente di aria infiammabile osservata scaturire presso una fonte, (nell'anno 1776) ne penetrò la causa, non derivante da circostanze locali, ma sospettata e poi riscontrata verissima dovunque avessero sostanze animali o vegetabili subìto una qualche alterazione, a contatto con acqua e con terreno umido e limaccioso. Di fatto, dovunque andava in appresso frugando col suo bastone, giungeva a fare scaturire più o meno aria infiammabile, fosse il terreno ingombro dall'acqua, o lo fosse stato una volta. Da questa medesima causa conobbe avere origine i fenomeni del terreno ardente di Barigazia, della fontana ardente del Delfinato, dei fuo-

chi fatui, ec., e l'accensione di quest'aria infiammabile, che chiamò *nativa delle paludi*, disse procedere dalla elettricità, e lo provò per mezzo di eleganti e decisive esperienze. Visitò il terreno ardente di Pietramala e quello di Velleja, ed ebbe dovunque vittoriosa conferma delle sue teorie, conferma che avvalorò l'istessa analisi chimica, escludendo da quei terreni l'esistenza del petrolio o bitume, al quale si erano fino allora attribuiti questi fenomeni.

Si farà qui conoscere come l'associazione dell'aria infiammabile alla elettricità desse occasione al fecondo ingegno del Volta d'inventare la così detta pistola elettrica, e quella ingegnosa lucerna, che applicata al suo elettroforo, somministra col mezzo delle scintille il modo di ottenere ogni volta che si vuole un lume acceso, che si usa comunemente nelle segreterie della Germania, e la di cui invenzione fu colà erroneamente attribuita ad un professore di quell'impero. E dopo aver descritto la pistola o l'accendilume perpetuo, si passerà a parlare dell'eudiometro, istrumento che presenta il mezzo più semplice di riconoscere la proporzione del gas ossigene in una mescolanza aeriforme, e che dall'Humboldt e dal Gay-Lussac, dopo varie esperienze comparative con altri eudiometri anteriori e posteriori, è stato riconosciuto il più perfetto di tutti.

Si esporrà con quanta sagacità ed esattezza il nostro fisico, colpito dalla discrepanza dei resultati fin allora ottenuti da diversi uomini, benchè di somma dottrina e reputazione, si ponesse ad esaminare la dilatazione che prova l'aria nei diversi cambiamenti di temperatura; come ponesse fuori di dubbio essere questa dilatazione equabile per ogni grado di calore termiometrico, e ne determinasse la quantità assoluta per ciaschedun grado; con quanta destrezza riconoscesse la causa che avea indotto in errore i fisici che si erano di ciò occupati prima di lui; come si accorgesse che quando l'acqua che restava nell'apparecchio fosse stata tanta da offrire una quantità di vapore elastico per tutto il tempo dello sperimento, allora la dilatazione era sempre crescente, mentre nel caso che ella fosse in piccola quantità, sicchè venisse limitata ad

un più breve tratto la formazione del vapore acquoso, allora l' aumento progressivo della dilatazione durava solo quanto l' evaporazione dell'acqua, cessata la quale, proseguendo l'inalzamento della temperatura, il volume resultante provava equabili dilatazioni; osservazione importante a notarsi come quella che dà a conoscere che l'acqua, prendendo l' abito aereo, obbedisce anch' essa alla legge della equabile dilatazione, legge la quale fino da quel tempo poteva ben dedursi che fosse propria di questo stato, e comune a tutte le altre sostanze aeriformi, siccome fu dimostrato in appresso. Tacquero queste scoperte del nostro italiano il Dalton in Inghilterra e il Gay-Lussac in Francia, quando nove anni dopo di lui presero a sperimentare intorno allo stesso soggetto, e ne ebbero eguali risultamenti; e quantunque tutti i fisici oltramontani adottino e applichino, anco ai dì nostri, il principio della uniforme dilatazione dell'aria, pure son ben lungi ancora dal riconoscerne il suo vero e primo discuopritore; ma qual maraviglia? Soggetta l'Italia già da gran tempo alle rapine degli stranieri, potea mantenersi inviolato il più ricco suo patrimonio, quello dell' ingegno?

Terminato di esporre le scoperte fatte dal Volta nella chimica pneumatica, si verrà a parlare del nuovo campo di gloria che si aperse al nostro esperimentatore. Sarà detto che, da un fatto osservato dal Galvani, e di nessuna novità per chi fosse versato nella dottrina delle atmosfere elettriche, avesse origine la pretesa elettricità animale. Che il Volta, con la sua naturale sagacità, armato dei suoi nuovi istrumenti d'esquisita sensibilità e di esatta misura, da primo conobbe non esser necessario a produrre gli effetti della elettricità galvanica il porre in contatto nervi con muscoli, ma bastare il contatto dei soli nervi tra loro, anzi risedere in questi la causa dei moti convulsivi. S'accorse che i fenomeni ottenuti dalle armature dissimili erano identici a quelli prodotti dalla elettricità dell' atmosfera e delle macchine, e quindi sospettò che la loro causa dipendesse da quelle armature. Scoperse che l'azione di queste, nei nervi soggetti all' impero della volontà, è diversa dall'azione che si eser-

cità su quelli indipendenti da questa, e come nei nervi destinati alle sensazioni si risveglino queste mediante il gioco delle armature, nella guisa stessa che avviene per l'impressione degli agenti esterni; e giunse così a ritrovare la spiegazione, non avutasi fino allora, di quei fenomeni che dallo Svamerdamio, dal Sulzer, e dal Cotugno erano già stati da parecchi anni annunziati. Si dirà come, venendogli opposto che si ottengono i moti muscolari anche con una sola armatura metallica, egli venisse a conoscere che ciò non avviene se non in quanto il metallo impiegato, sebbene unico, sia negli estremi diverso per lo stato, o di tempera, o di lucidezza, o di levigamento, o di ossidazione, o di compattezza, o di calore; fatto fondamentale, al quale si debbono tutti quelli apparecchi elettrici che nacquero dopo l'invenzione della pila. E poichè i fautori della elettricità animale erano giunti ad ottenere i moti convulsi nelle rane, anche esclusa la presenza di qualunque metallo, egli provò loro che si può nullameno produrre uno sbilancio di elettricità, e quindi le commozioni in quelli animaletti, che egli riguardava come semplici elettroscopii sensibilissimi, purchè le due sostanze che si ponevano in contatto fossero fra loro di natura diversa, come nervo con muscolo, e bagnati da un liquido eterogeneo; altro fatto di non minore importanza, che estende la facoltà dell'eccitamento non solo ai corpi dissimili deferenti, ma anco ai semicoibenti.

Si passerà in seguito a dire come impegnato il Volta a provare che dall' elettricità medesima di quella delle macchine si dovevano ripetere i nuovi fatti, giungesse a dimostrarlo col parlante esperimento dei due dischi isolati di metallo diverso, che posti a contatto tra loro e dopo disgiunti dettero col mezzo del condensatore segni di elettricità, non solo all' elettrometro, ma anche per mezzo di visibili scintille. Nè di ciò pago, volle giungere ad ottenere segni anche più visibili e strepitosi dalla nuova elettricità prodotta pel contatto di sostanze eterogenee; e vi pervenne di fatto partendosi dal citato esperimento, con porre in comunicazione tra loro più coppie di

metalli differenti tramezzati da un corpo umido, il quale lasciando circolare gli sbilanci parziali delle coppie, questi sommati potessero produrre effetti maggiori; così nacque la famosa pila del Volta, che più di ogni altra tra le molte di lui scoperte servirà a render chiaro ed immortale il di lui nome.

Si narrerà come con questo nuovo apparato ottenesse il Volta i fenomeni medesimi dell' antica elettricità, e non solo le attrazioni e le ripulsioni, la scintilla e la scossa, ma giungesse ancora a caricare in brevissimo tempo ad una tensione eguale a quella del nuovo apparecchio qualunque boccia di Lejden o batteria, ed a far dare da queste una scossa proporzionale alla loro capacità. Il qual fatto veniva in conferma della identità della nuova elettricità con quella dell'ordinaria macchina, colla quale caricando capacissime bocce e batterie a debolissima tensione, si producono effetti grandissimi, atteso il tempo considerabile che dura la scarica, come che possa sembrare istantaneo; ed anzi maggiormente strepitosi nel nuovo apparecchio, essendone interminabile la scarica, che non altrimenti si deve considerare se non come una rapidissima corrente elettrica formata da una perpetua successione di perdite fatte e ristabilite; cosicchè ciò che si ottiene dalla ordinaria elettricità per mezzo di una forte tensione, si ottiene anco dalla pila per mezzo di una continuità di scariche. Malgrado tutti questi esperimenti, pareva sempre a molti filosofi, prevenuti in favore della elettricità animale, che il fluido elettrico non si potesse considerare identico col fluido galvanico; per cui dovette il nostro Volta in mille modi variare i suoi esperimenti, i quali, comunque parlanti, pur non bastarono a persuaderne la massima parte. Ebbe i suoi oppositori anche il nuovo fatto dell' elettricità prodotta dal contatto di corpi eterogenei; ebbe i suoi nemici anco quella verità, e nella storia dei nostri progressi si aggiunga anco questa alle vergogne dello spirito umano. È vero che furono fecondi di utili conseguenze quelli esperimenti che il Volta istituiva a conferma della sua dottrina, ma non è men vero per altro che quelle opposizioni

lo tennero in un campo più ristretto, nè potè, siccome voleva, valersi del suo elettromotore come strumento d'analisi, e quindi passò oltramonti quella gloria che avrebbe potuto rimanersi in Italia. Sarà necessario il dire come dovette recarsi il nostro fisico in Francia ad oggetto di provare la verità delle sue invenzioni, delle quali o forse ancora si dubiterebbe, o si sarebbe il nome dell'autore per finta ignoranza taciuto, e come da quell' Istituto gli venisse coniata una medaglia d'oro, a proposizione di quel grande italiano, che sulla libertà fondò la tirannia. Converrà poi notare con quanta varietà e ricchezza d'esperimenti limitasse il Volta a certe leggi la facoltà conduttrice dei metalli e del carbone, e con quanta sagacità venisse a stabilire le tre disposizioni con le quali si possono costruire gli apparecchi elettromotori, o facendoli di due diversi metalli tramezzati da un corpo umido, o di un sol metallo frapposto tra due corpi umidi di natura diversa, o di tre sostanze umide tutte differenti fra loro. E qui sarà detto come da questa ultima disposizione nascesse in lui il sospetto che un simile artifizio nascondesse la natura nel fianco della torpedine, del ginnoto, e del siluro, e come poi questo sospetto dietro l' esperienze del Geoffroy divenisse certezza; cosicchè pare che allora la natura grata a quanto avea fatto onde illustrarla quel suo sagace indagatore, si sia lasciata sorprendere tale quale egli l'avea già indovinata con la sua pila, ed abbia così ad esso offerto la più luminosa ricompensa a cui possa aspirare qualunque filosofo. Non si dovrà poi tacere la stupenda analogia che trovasi anco nel regno inorganico tra l' apparato del Volta e certe sostanze elettrizzabili per calore, nelle quali il fluido elettrico sembra distribuirsi appunto come nella pila isolata, nè si lascerà di notare la singolare relazione che hanno i fenomeni di questa pila con quelli delle verghe calamitate.

Dopo di ciò, poichè la verità lo esige, sarà fatto osservare che il Volta, comunque occupato nella difesa della sua teoria, volle, poco dopo l'invenzione dell'elettromotore, applicarne il primo gli effetti alla medicina, e fatta a que-

sto proposito special menzione delle ingegnose esperienze dell'Humboldt intorno all'azione del nuovo apparecchio sul sistema organico, si citeranno anco quelle di altri molti, le quali comunque in generale non portassero a quell'arte, sovente incerta, sicurezza di fatti, pure sembrò potersene concludere che in certi casi di asfissia e di paralisi la commozione prodotta dalla pila fosse bene indicata.

Saranno in seguito riportate le belle illustrazioni fatte alla identità dei due fluidi dall' illustre Configliachi, e i vari esperimenti istituiti intorno al modo di agire del nuovo apparecchio, e sulla maniera di comportarsi di certi corpi con esso; così le singolarità che presentarono alcuni di questi all'Ermanno, cioè a dire il sapone alcalino, le fiamme dell' alcool, del fosforo, ed altre, d' onde nacque la divisione dei conduttori imperfetti, in bipolari, e unipolari, e la necessità di suddividere questi ultimi in negativi e positivi. Si dirà la spiegazione elegante data da Brande ad alcuni di questi fenomeni osservati dall' Ermanno, e come da esso venisse considerata la fiamma dell' alcool, un composto d' idrogene e di carbonio. Verranno qui raccontate l' esperienze del Configliachi e del Brugnatelli, che dettero la più completa spiegazione di questi fenomeni, assegnatane la causa alla varia attitudine dei corpi ad accrescere, distruggere, e mantenere la tensione elettrica della pila, secondo il loro stato, e la loro struttura. Si esporranno le belle esperienze dal Marianini istituite intorno alla facoltà elettromotrice comparativa dei conduttori di seconda classe; l' influenza che nell' alterare o modificare il potere elettromotore esercitano l' ossidazione, le correnti, il liquido conduttore, la temperatura; le osservazioni sulla potenza elettromotrice di alcune sostanze particolari, sulla facoltà conduttrice dei liquidi, e sull'azione che esercita sopra questa facoltà la temperatura; e gli altri fatti molti che, per la nuova luce che spargono sopra questa parte di fisica, meriteranno una speciale esposizione. E prima di scendere a narrare gli effetti chimici e magnetici del nuovo elettromotore, sarà parlato dell' esperienze che intorno al modo col quale si distribuisce il calore in questo appara-

to, furono intraprese e dal Pictet e da altri; verranno esposti i resultati a questo proposito ottenuti recentemente dal celebre Murray.

In seguito si noteranno di volo tutti i cambiamenti di forma che dettero al nuovo elettromotore, prima il suo medesimo inventore, poi i Ritter, gli Hatchett, gli Erman, i Pepys, i Children, e i Wollaston, e gli Accum, cambiamenti che altro non sono se non che una nuova conferma dei principii e delle teorie annunziate già dal nostro italiano, come furono conferma dei suoi principii quelle del Davy, costrutte col solo carbone a contatto con diversi fluidi, quelle del De Luc, e del Seebeck fondate sulla variata temperatura dei corpi, ed altre molte che potrei riportare, se fosse opportuno. Sarà peraltro necessario il far qui distinta menzione dell' apparecchio elettromotore del professore Zamboni, non perchè presenti novità alcuna dopo le scoperte del Volta, ma perchè risponde coll'esperienze del Biot alla ingegnosa ma falsa ipotesi di quei filosofi che attribuirono all' ossidazione dei metalli i fenomeni della pila; si dirà che questa ossidazione dei metalli era il primo effetto chimico, voluto dalla sua costruzione medesima, che presentava il nuovo apparecchio; ma non era però il solo.

Si scenderà allora a parlare dell' ignizione dei fili metallici e del carbone, effetti maravigliosi che hanno luogo quando la superficie delle pile è moltissimo estesa in proporzione della grossezza e della lunghezza dei fili, e come succeda questa ignizione vivissima, per lungo tempo, senza che dopo nè il carbone nè i metalli presentino una sensibile diminuzione di peso, e come s' infiammino non solo nell' aria comune assai rarefatta, ma ancora in altre arie non respirabili; e si noterà che l' ignizione dei carboni si ottiene ancora dalla tacita corrente delle macchine ordinarie. Quindi si passerà ad esporre la scoperta della decomposizione dell' acqua, che il Carlisle e il Nicholson ottennero i primi, e che poi ottenuta anco dal Van-marum colla ordinaria elettricità delle macchine, venne in conferma della identità del fluido elettrico col

fluido galvanico. Si narrerà come questa scoperta presentasse il fatto importantissimo e costante dell' attrazione del polo positivo per l' ossigene e del negativo per l'idrogene; fatto che viene anche egli ad avvalorare sempre più l'identità dei due fluidi, perchè era già da molto tempo stato osservato che l' ossigene dell' aria si portava sempre sulle superficie dalla elettricità delle macchine positivamente elettrizzate. Si aggiungerà come l' Hisinger e il Berzelius, in luogo dell' acqua, sottoponendo all' azione dell'elettromotore alcuni sali, gli ossidi, e gli acidi contenenti dell'ossigene, videro costante il trasporto dei loro elementi ai due poli della pila; come riconosciuto il polo positivo per la sua potente attrazione per l' ossigene un disossigenante di primo ordine, e trovato il modo d' isolare sopra una stessa sostanza e massa l' azione di ciaschedun polo, furono dal Davy sottoposte al nuovo istrumento d' analisi le sostanze più ribelli alle chimiche operazioni. Allora fu che nacque una folla di nuovi fatti ad estendere la sfera delle nostre cognizioni sopra i principii costituenti dei corpi; così gli alcali riguardati come elementi vennero scomposti; quindi le basi metalliche della soda e della potassa. Io so bene che, dopo queste scoperte del celebre inglese, giunsero il Gay-Lussac, e il Thénard in Francia a toglier l' ossigene da queste sostanze col solo mezzo delle chimiche affinità; ma non sarebbero certo giunti ad ottenere questi effetti, senza che il nostro italiano avesse col suo istrumento rivolti gl' ingegni a questo genere di ricerche, e mostrato possibile ciò che per l' avanti non si sarebbe non che tentato, creduto.

Quanto poi a spiegare il modo col quale accada la separazione degli elementi di un liquido composto, ed impegnato nel circuito voltaico, si rammenteranno le ingegnose ipotesi del Biot e del Grothus, e in ultimo quella del De la Rive. Dopo di che verrà opportunissimo il dire che da una certa analogia osservata tra le sostanze attratte dallo stesso polo, da una certa legge determinata con cui si scompongono i vari corpi, argomentarono l'Hisinger, e il Berzelius l' esistenza di un'affinità tra l'ossigene, gli acidi,

e l'elettricità positiva, e tra l'idrogene, gli alcali, le terre, i metalli, e la elettricità negativa; e che questo importantissimo principio preso ad esame dall'ingegno del Davy, lo indusse a pensare che tutti quei corpi che hanno un'affinità chimica reciproca, si trovino in diverso stato riguardo al fluido elettrico. Quindi opinò (e non si lascerà di notare come ciò fosse pienamente consentaneo alle dottrine del nostro italiano) che possa appartenere a ciascheduno corpo uno stato di elettricità tanto positivo quanto negativo; che quanto più un corpo è positivo e l'altro negativo, tanto maggiore sarà il grado di affinità tra di loro, per cui ridotti al medesimo stato non tarderanno molto a separarsi; e con questa teoria rendeva ragione l'ingegno del Davy di tutti gli effetti chimici della pila, istrumento che dilatando i confini delle nostre cognizioni sulla natura intima dei corpi, ha fatto così un nome solo dell'affinità chimica e dell'attrazione elettrica.

Converrà qui notare come ragionando sopra questi medesimi principii giungesse quell'industre chimico inglese a preservare dall'ossidazione quelle lastre di rame che vestono all'esterno la parte immersa dei bastimenti, disponendo sopra alcuni punti di esse dei piccoli pezzi di un metallo più facilmente del rame ossidabile; si aggiungerà come il Bellani ha applicato questo medesimo mezzo agli usi domestici, preservando così i vasi di rame destinati alla preparazione degli alimenti o ad altro dalle alterazioni che sogliono produrvi le materie saline, oleose, e grasse; e queste utilissime applicazioni suggerite dagli effetti della pila voltaica risponderanno a quei corti intelletti che hanno per vane e futili quelle scoperte che non presentano un'utile immediato al genere umano, che non vedono a che possa condurre un fatto comunque isolato, e che ignorano che le utili applicazioni non sono il più delle volte se non che il resultamento di più fatti già noti legati insieme dall'ingegno dell'uomo.

Sarà qui necessario il fare osservare come allorquando sembrava che i fisici fossero in qualche modo paghi delle molte ed importanti verità riconosciute per mezzo

dell' elettromotore del Volta , l' osservazione d' un nuovo fatto aprisse altro campo di ricerche importanti. Intendo parlare della famosa scoperta dell'Oersted ; e sarà detto a gloria del vero che due italiani il Mojon e il celebre giureconsulto Romagnosi aveano molti anni prima scoperte alcune proprietà magnetiche nella corrente della pila, e che segnatamente quest'ultimo avea scoperta la deviazione dell'ago calamitato posto sotto il filo che congiunge i due poli dell' elettromotore ; ma il Romagnosi chiamato dalla natura dei prediletti suoi studi alla ricerca di altre verità morali, abbandonò questo fatto, annunziandolo ai filosofi, i quali, intenti allora intorno alle nuove meraviglie che presentava alla chimica l' apparecchio del Volta, non dettero a quel fatto l' attenzione che meritava. Fu quindi più fortunato il professore di Copenhagen il quale colpito da quel fenomeno , potè a suo talento occuparsene , e pubblicatane la notizia nel 1820, trovò allora l'attenzione dei fisici più quieta e tranquilla, disposta in somma a ricevere una tal verità con quel trasporto , che la creduta novità del fenomeno esigeva. E qui esposta la scoperta della deviazione dell'ago calamitato , secondo che si avvicini o sotto o sopra al filo congiuntivo dei due poli , le variazioni che accadono al variare della direzione del filo rapporto al meridiano magnetico , descritte l'esperienze fatte dal Biot e dal Savart ad oggetto di determinare la natura della forza deviatrice dell'ago, e narrato come il sommo Laplace la riconobbe, per mezzo del calcolo, variare in ragione inversa del quadrato della distanza tra l' ago e l' asse del filo, si passerà a far conoscere come giungesse il celebre Arago a magnetizzare qualunque ago o verga di ferro facendoli circuire dalla corrente che percorre il filo congiuntivo avvolto in forma d' un elice, nella quale quell'ago o quella verga fossero inclusi.

Al qual fenomeno sono da aggiungersi gli altri , come l' attrazione che opera sulla limatura di ferro il filo stesso, sia pure di qualunque metallo, siccome osservò l'Arago medesimo, e l' azione che hanno l' una sull' altra le correnti elettriche di due fili conduttori , attraendosi , se

sono dirette nel medesimo senso, repellendosi, se in senso contrario; fatto conosciuto dall' Ampère, che in questa nuova branca di fisica si è acquistato un nome chiarissimo, e di cui sarà bene il far conoscere gl' ingegnosi apparecchi e le diverse esperienze. Allora si noteranno i moti che hanno luogo in un conduttore mobile, abbenchè resti fuori della sfera di attività dell' apparato elettromotore e dei fili metallici, moti che l'Ampère attribuisce all'azione del globo terrestre sopra i corpi traversati dalle correnti elettriche, ed il fermarsi costante di questo conduttore mobile dopo varie oscillazioni nella direzione del meridiano magnetico; e si esporrà come il De la Rive riducesse a due leggi fondamentali i fenomeni osservati dall'Ampère. Si descriveranno le diverse esperienze istituite in quel tempo da vari fisici, come i giri continui del Faraday, del Davy, e dell'Ampère medesimo, l'anello galleggiante del De la Rive, gli eleganti esperimenti fatti contemporaneamente in Italia dal Baccelli e dal Nobili, il mulinello di Barlow, e l'ingegnoso globo artificiale col quale questo medesimo fisico dimostra che gli effetti del magnetismo terrestre son dovuti alle correnti elettriche.

Si narrerà in seguito come a nuova conferma delle teorie del nostro Volta, in Parigi e contemporaneamente in Firenze, si ottenesse coll' elettricità delle ordinarie macchine, o fosse del semplice conduttore, o della boccia di Leiden, la magnetizzazione degli aghi e delle verghe di ferro chiuse in spirali o di rame o di altro metallo, e come ultimamente con quella medesima elettricità abbia ottenuto il Colladon nell' ago calamitato una deviazione costante almeno di quaranta gradi. Si potranno qui esporre i singolari effetti del rame posto in vicinanza dell'ago calamitato, scoperti e in vari modi variati dall'ingegno dell'Arago, benchè veramente non abbiano una derivazione diretta dal primo ritrovamento dell'Oested.

Finalmente sarà pregio dell' opera il dire come la scoperta del fisico danese abbia offerto al Marianini un mezzo di misurare l'energia degli apparecchi elettromotori, e di notare la relazione che esiste tra la devizione ma-

gnetica e la tensione elettrica, ed abbia insieme dato luogo allo Schweigger di costruire un misuratore della corrente voltaica assai più sensibile di quelli che dopo l'invenzione di questo istrumento immaginarono l'Ermanno e il Pepys, fondandoli sull'azione che ha l'estremità di un elettromotore sopra i corpi leggeri, e di quelli inventati dal Robertson, e dal Graperon per mezzo della decomposizione dell'acqua. Descritto quindi il nuovo galvanometro dello Schweigger e il perfezionamento ad esso fatto dal Becquerel, si verrà a dire come questo istrumento conducesse il Seebech ed il Becquerel medesimo a conoscere gli effetti dei loro circoli termoelettrici, dei quali si trova però l'origine negli esperimenti del Volta che precedono l'invenzione della pila; e come questo nuovo istrumento sensibilissimo facesse accorti il Configliachi e il Brugnatelli di quella corrente elettrica che si forma quando il gas idrogène incontra il platino, ed il Becquerel venisse a scoprire quella che risulta dall'acqua e da altri liquidi, come ancora da certe fiamme, quando vengono in contatto con i metalli; osservazioni che portano un nuovo lume alle citate esperienze dell'Ermanno e del Brande, e che sono tutte congeneri, come ognun vede, al primo fatto grande, universale, fecondissimo, scoperto dal nostro sommo filosofo, il potere elettromotore che deriva dal contatto di due corpi alcun poco dissimili.

Vorrei che esposte in ultimo le teorie che si sono immaginate intorno alla pila ed alle rivoluzioni da essa introdotte nella scienza, e fatto vedere quanto ancora ci resti a sapere per giungere senza taccia di temerità ad attribuire ad una sola causa tutti i fenomeni fin qui conosciuti, si terminasse l'elogio del Volta dando in pochi tratti la fisonomia dell'ingegno di lui; ingegno vasto, che quasi intuitivamente conobbe le verità fondamentali, e ne comprese tutte le relazioni, comunque grandiose e recondite, che unì con raro accordo ingegno inventore e paziente, e in mezzo alle più seducenti anomalie corse franco e sicuro in faccia sempre del vero. Queste qualità, (che se io non mi inganno mi sembrano apparire anco dal troppo breve e

rapido quadro in cui esposi le molte di lui scoperte) si ravvisano nel Volta dalla prima sua ricerca intorno alla forza attrattiva del fluido elettrico fino all'ultima maravigliosa invenzione della sua pila, di quell'istrumento col quale presentò all'attonita Europa un potentissimo mezzo di analisi, nel quale la rapida successione degli sbilanci seco trasporta, elettricità, luce, calorico, e magnetismo, che tutta in somma comprende in se la famiglia degli imponderabili; istrumento che dalla sua invenzione fino ai nostri giorni è stato fecondo di nuovi fatti e di utili applicazioni, che promette sempre ulteriori novità, che forma l'attuale oggetto di studio di tutti i fisici, di tutti gli amatori, non tanto dell'antico, come ancora del nuovo continente, che pone finalmente il Volta alla testa di tutte le moderne scoperte. Lochè ognun vede quanto ritorni a gloria della mia nazione, la quale non è poi vero che tutta neghittosa riposi sulla passata sua gloria, siccome andava con bugiarda voce dicendo un qualche straniero ignorante delle cose italiane, poichè non sò con quanta giustizia si voglia accusare di povertà una nazione che nel solo spazio di un anno è costretta a piangere la perdita di un Vaccà, di un Brocchi, di un Piazzi, e di un Volta, di quattro illustri suoi figli, che ebbero pur tutti meritata fama europea.

Dietro queste poche linee da me rozzamente tracciate, mi piacerebbe che venisse scritto un'elogio al nostro solenne sperimentatore, bello ed utilissimo argomento, che offrirebbe la vera misura dell'ingegno di lui, che ravvicinerebbe tra loro i fatti discoperti finora, bello ed utilissimo argomento, che in se racchiuderebbe tanta parte di storia, che rivendicherebbe le nostre anteriorità, i molti plagi degli stranieri, e di cui io stesso mi sentirei infiammato a porre ad esecuzione il concetto, se le varie mie occupazioni mel concedessero, e se in me al buon volere ed allo zelo che mi anima per l'onor nazionale corrispondesse l'ingegno.

Per coloro che bramassero sapere alcuni particolari della vita del Volta, ecco alcune brevi notizie. Egli nacque in Como il 18 febbraio

1745; mostrò per tempo felicità d' intelletto; datosi con amore allo studio della amena letteratura scrisse ancor giovane un elegante poemetto latino sulla fisica, e varie leggiadre rime italiane. Ma la natura lo chiamò presto all'investigazione delle opere sue. Rivoltosi all'elettricità, alla quale lo stupendo sperimento del Muschembroeck, che pose in balia degli uomini la potenza di Giove, avea richiamato tutti gli ingegni, pubblicò nel 1769 la sua classica memoria sulla forza attrattiva del fluido elettrico. Cinque anni dopo il conte di Firmian lo elesse reggente del patrio Ginnasio, e quindi professore di fisica. Viaggiò nel 1777 la Svizzera e la Savoja; vi conobbe il Voltaire e l' Haierio. L' anno 1779 fù scelto a professare la fisica nell' università di Pavia; ivi ridusse ai suoi veri principii quella scienza sperimentale, col favore di Giuseppe secondo arricchì di nuove macchine quel gabinetto e vi professò per lo spazio di venticinque anni, con quello applauso che gli era dovuto. Nel 1780 venne in Toscana; in quell'occasione visitò e descrisse i fuochi di Pietramala e di Velleja. Due anni dopo in compagnia del suo degno collega, l'illustre Scarpa, vide la Germania, l'Olanda, l' Inghilterra, la Francia. Precorso dalla sua fama fu conosciuto personalmente dai più celebri filosofi di quelle nazioni; letta nella società reale di Londra la memoria sul condensatore, da quel consesso illustre gli fù coniata una medaglia d' oro, in cui da un lato si legge: *societas Regia Londini*: e dall'altro *dignissimo Alex. Volta* 1794. Ottenuto il desiato riposo nel 1801, in quell' anno col professore Brugnatelli si portò a Parigi, chiamato a dimostrare ai francesi la verità delle sue scoperte. Colpito quell' Istituto da tanta luce di novità, gli decretò una medaglia di oro con la seguente iscrizione: *Institut national des sciences et des arts à Volta la classe des sciences mathématiques et physiques.* Ebbe in dono da Napoleone seimila franchi; furono istituiti diversi premi a chiunque illustrasse le scoperte del nostro italiano, ed un'accademia che si occupasse esclusivamente di quelle. Il Volta onorò col suo nome le più celebri società d' Europa.

A tante prove di universale estimazione se ne aggiunsero altre, scopo ordinario d'intelletti meno sublimi. Nei comizzi di Lione rappresentò il Volta l' università di Pavia; il governo francese lo creò, senatore, conte, cav. della corona ferrea, e della legione d'onore; l'Imperador Francesco primo lo restituì all' università di Pavia direttore della facoltà filosofica; invitato con larghe offerte a Pietroburgo, preferì la sua diletta patria allo splendore di quella capitale.

Condusse in moglie nel 1794 la virtuosa dama Teresa de' Peregrini, che lo fece lieto di tre figli; uno dei quali, giovane di alte spe-

ranze fu da morte rapito nel 1814. Compiè il Volta tutti i doveri di cittadino e di padre, doveri che il mondo corrotto considera come virtù.

Già da molto tempo declinava la sua salute, quando una lenta febbre lo tolse ai viventi la mattina del 5 marzo corrente; munito dei conforti della religione, egli passò tranquillamente alla presenza di quel Creatore, nella contemplazione delle di cui opere aveva speso la vita.

La perdita di Alessandro Volta è irreparabile; la sua morte sarà tanto più compianta, la sua memoria tanto più cara, perchè non si deve in lui separar l'uomo dal filosofo. I monumenti dell'ingegno di questo sommo fisico, che andavano dispersi in varii giornali italiani e stranieri, furono raccolti e pubblicati in Firenze l'anno 1816 per opera di un dilettante delle cose fisiche, al quale parve che la patria del Galileo dovesse questo tributo di riconoscenza a quel filosofo, che ai giorni nostri manteneva viva in Europa la verità, e la memoria dell'italiana filosofia.

V. A.

Di un bassorilievo egiziano della I. e R. Galleria di Firenze. Illustrazione del dottor IPPOLITO ROSELLINI *p. professore di lingue orientali nella I. e R. Università di Pisa.* Firenze dalla stamperia Piatti 1826 in 4.° con 2 tavole in rame.

Nell'interpretare le varie iscrizioni di questa pietra, dice il ch. autore in un'annotazione alla pag. 9 del suo libretto, *ho seguito in parte quelle dottrine, che sono esposte e dimostrate* nel Précis du système hiéroglyphique, *e in parte quelle che non essendo ancora di pubblico diritto, mi sono state comunicate dalla cortese amicizia del Champollion; e tra queste niuna ve n'è ch'io non abbia rigorosamente e pienissimamente confermata dai monumenti che ho veduti. Ogni segno, ogni parola, ch'io qui traduco, è certa nel suo significato, o per iscrizioni bilingui, o per testimonianza dell'antica storia; come le mie citazioni dimostreranno.* Ciò, che in questa annotazione si promette, e pienamente si attiene, palesa il bell'animo dell'autore, orna di fregio no-

vello la fama del Champollion, e dà merito al libretto. *Palesa il bell' animo dell' a.* perchè *est benignum, et plenum ingenui pudoris, fateri per quos profeceris*, siccome dice Plinio nella prefazione alla sua storia naturale; *orna di fregio novello la fama del Champollion,* perchè reggendo i suoi principii al confronto del nuovo monumento, e all'applicazione dei passi degli antichi, che v'han relazione, sempre più quelli si dimostrano veri; *e dà merito al libretto,* perchè seguendo tracce, che siano sicure, non si fallisce ad esito fortunato. E che le tracce del Champollion siano sicure, è manifesto per più argomenti. È manifesto in prima per la lettera di lui a M. Dacier (1), e pel *Précis* (2) citato di sopra: libri, in che sono gli elementi della scienza da esso creata, e fatta altresì molto avanzare, e in che si osserva il vero rigor matematico, procedendosi sempre dalla evidenza delle note cose alla conoscenza delle ignote; ch'è il metodo, onde avut'hanno in ogni tempo e principio certo, e certi progressi i varii rami dell'umano sapere. È manifesto in secondo luogo pei monumenti egiziani, che, oltre a quello che illustra ora il sig. Rosellini, si sono poscia presi in esame; alle cui spiegazioni abbiam visto adattarsi senz'ombra di sforzo le medesime regole e i medesimi precetti. Mi siano esempio le mummie di *Petemenofi* e di *Petemenone*: nomi scritti in esse in greco ed in geroglifico, nei quali questo a quello trovasi corrispondere, applicatovi il metodo del Champollion (3). Dee a tutto ciò aggiugnersi un esperimento fatto da questo dotto nella città nostra: esperimento atto ad indur persuasione anche in quelli che informati non sono di queste nuove e importantissime dottrine. Sono tra' monumenti scavati in Egitto alcune tavole in pietra, nelle quali rappresentate si veggono diverse arti, il cui nome è espresso al di sopra in geroglifico. Un erudito viaggiator toscano, che alcune di queste tavole avea disegnato in Egitto, esibì co-

(1) Paris 1822.

(2) Ivi 1824.

(3) V. Giulio di S. Quintino *lezioni archeol.* p. 43 e M. Letronne, *observations critiq. et archéol. sur l'objet des représentations zodiacal.* p. 111.

pia dei soli nomi delle arti scolpitevi al Sig. Champollion, chiedendogliene interpretazione. Questo letterato, onde l'età nostra molto s'onora, sodisfece tosto alla richiesta; e la sua spiegazione si ritrovò in tutto conforme al figurato, che si era a lui tenuto nascosto. Adunque un sistema stabilito su fondamenti sì saldi non potrà dirsi che vero; e vani perciò dovran sempre riuscire gli sforzi che vogliano farsi per rovesciarlo. Non è adunque maraviglia che lo Spohn e il Seyffarth tentato ciò abbiano senza averne lor pro. *Ces deux savants*, mi varrò delle parole stesse del Champollion (4) *ayant publié la* lecture *et la* traduction *d' un manuscrit égyptien du cabinet de Paris, le texte grec de ce même manuscrit, découvert à Londres par M. le docteur Young, ne confirme sur aucun point la version des deux savants allemands : circonstance, qui démontre évidemment la fausseté des principes fondamentaux de leur méthode. Mais ce fait facile à vérifier, puisque le texte égyptien, et le texte grec de ce munuscrit sont également publiés* (5)*, ne parait point,* segue egli a dire con giusta lagnanza, *avoir produit toute l' impression qu'on devait en attendre. Beaucoup de personnes, qui du reste ne connaissent bien à fond ni le* système *de m. Seiffarth, ni le mien, mais qui savent cependant que toutes les inscriptions bilingues, c'est à dire, toutes les inscriptions égyptiennes accompagnées de leur traduction grecque et rapportée d' Egypte depuis ces quatre dernières années, confirment pleinement mon système publié avant leur découverte, et contredisent expressément le système de m. Seyffarth, qui ne leur est applicable dans aucune de leurs parties ; beaucoup de personnes, dis-je, affectent néanmoins encore de rester dans un doute soidisant philosophique entre les deux méthodes. D'autres enfin, ce qui est plus commode, mais bien plus funeste pour la science, ne se donnant pas la peine d'examiner si la vérité ne se trouverait point de l'un ou de l'autre côté, affirment vaguement que*

(4) Lettre à M. Le Duc de Blacas d'Aulps, sur le nouveau système hiéroglyphique de M. Spohn et Seyffarth. Florence 1826.

(5) Dans la collection publiée à Londres sous le titre : *Hieroglyphics*, planch. 31, 32, 34.

nous ne savons encore rien de positif relativement au système graphique des Egyptiens.

Ma ciò fa in vero grand'onta al criterio, il quale non vuole, che in udir disputa d'alcuna cosa, ci abbbandoniamo all' incertezza, ma ne consiglia piuttosto ad esaminar tranquillamente le ragioni d' ambe le parti per poi decidere con senno e giustezza. Nel caso nostro danno i fatti, siccome è detto, ragione al Champollion: e chi anche da questi volesse prescindere, sarebbe posto per la sola lettura dell'opera del Seyffarth in grandissima diffidenza; non deducendo egli le sue regole dai monumenti e dall' autorità degli antichi, ma da sole *ipotesi,* che io non chiamo ingegnose, perchè opino, che l'ingegno, il quale in fine non è che forza d' intelletto, rifulga solo in quel vero, cui esso intelletto è da natura ordinato. Ciò poi ch'io qui asserisco intorno al Seyffarth, chiaramente risulta dall'*analisi* che del suo sistema fa in breve il Champollion nella citata lettera al Duca di Blacas, in che egli convince d'errore il dotto Alemanno per non aver voluto riconoscere nella scrittura geroglifica i caratteri figurativi e i simbolici, che l'iscrizione di Rosetta, e un luogo veramente classico di Clemente Alessandrino ne astringono ad ammettere.

Ma si faccia ritorno al bassorilievo. Presenta esso due scene; l'una nella superior parte, l'altra nell'inferiore. La prima, rotta alla metà delle figure, consiste *di cinque oblatori, che l'uno dopo l'altro si avanzano ad un'ara, in mezzo alla quale sta un vaso e dai lati pani ed oche.* Seggono dopo l'ara tre figure, forse di defunti; ma nè di questi, nè di quei che fan le offerte, si sanno i nomi; per esser perite con la superior parte delle figure le iscrizioni, che esser dovettero sopra loro e tra loro. La parte inferiore della pietra *ci offre,* dice l'a. *più ampia materia di ragionamento, come quella, che oltre ad esser decorata di molta scrittura, può anche considerarsi come una completa scena di quelle tante, che appellar si possono oblazioni funebri propiziatorie.* La figura, di che prima dee farsi parola, è un uomo sedente, il quale, *alza lievemente la sinistra mano, e la riposa su di un vassoio di ben disposti fichi, che*

un' ara sostiene dinanzi a lui, con altre sottoposte offerte di pani; ed egli esprime per tal atto il suo aggradimento della oblazione. Colla destra sostiene uno strumento a guisa di scettro; il quale credesi dal sig. Rosellini *un mezzo di aiutar l' occhio a meglio e più lontano vedere, che noi chiameremmo traguardo, e διοπτρα lo dissero i greci.* Alla qual congettura non stando egli contento dice che potrebbe vedervisi *la vera διοπτρα dei Greci, cioè uno stromento geometrico atto a misurare e distinguere i confini delle terre: cosa importantissima per gli Egiziani a motivo dell'annuale inondazione.* Duolmi di non potere accettare nè l'una sententenza, nè l' altra. È questo istrumento rotondo e striato, ed ha tre quasi legature o cornici, l' una al sommo, l'altra a mezzo, e la terza al punto, ove sembra spuntar esso come da aperto calice di fiore; dal qual calice si parte inferiormente una verga, che serve d' impugnatura, e da cui scende una vitta (6) pe'suoi due capi fin presso al suppedaneo. Laonde dee dirsi questo stromento un vero scettro, e non fatto *a guisa di scettro.* Quei che lo impugna appartiene alla *casta* sacerdotale, come ben giudica il sig. Rosellini, e com' io pure dirò tra poco dando ragguaglio delle giuste prove che adduce. Or dei sacerdoti fu proprio lo scettro e la vitta. L' uno e l' altra tien Crise, che nel principio dell'Iliade reca doni agli Atridi in riscatto della figlia (7); e notasi rispetto allo scettro negli scolii greci ad Omero editi dal Villoison (8), che *οἱ γέροντες, καὶ οἱ ἱερεις ἐσκηπτροφοροῦν, i seniori ed i sacerdoti portavano lo scettro.* Nè osti, ch'io prenda sussidio dall'antichità greca per ispie-

(6) È aderente alla nominata verga, e stretta insieme dalla mano del sacerdote, sopra la quale apparisce il principio della piegatura. Ciò è visibilissimo nella pietra, e manca nella stampa del sig. Rosellini; la quale è in tutto il resto di scrupolosa esattezza.

(7) Στέμμα .. ἔχων ἐν χερσὶν ἑκηβόλου Ἀπόλλωνος Χρυσέῳ ἀνὰ σκήπτρῳ, *Infulam. habens in manibus longe iaculantis Apollinis Aureo cum sceptro.* Il qual luogo è opportunamente al caso nostro così chiosato dall' Heyne: *Est porro* στέμμα Ἀπόλλωνος *infula Apollinis: h. e. quam ille tamquam Apollinis sacerdos gestare solebat: nunc autem sceptro alligatam prae se fert.*

(8) *Ad Iliad. lib.* 2, *v.* 86.

gar l'egiziana, perocchè è certo, massime per l'autorità di Diodoro siculo, che i Greci trassero dall'Egitto e Divinità ed istituzioni.

La *casta* dei sacerdoti egiziani divideasi in varii ordini secondo i varii incarichi di loro. Erano tra'sacerdoti gli *Ierogrammati* o sacri scrittori, ai quali *incombeva la custodia del tempio; onde* guardiani *o* scribi del tempio *indistintamente si appellano sopra un numero infinito di monumenti.* Che la figura sedente che or consideriamo, sia di sacerdote, è detto bastantemente dal capo raso: costumanza di che parla Apuleio dicendo*: Hi* (sacerdotes*) capillum derasi funditus, vertice praenitentes*; e che sia di sacerdote *Ierogrammate*, è palesato dai vasetti per l'inchiostro e gli altri colori, e dal giunco, che veggonsi formar geroglifico tra quelli che ad essa figura appartengono. Nè ciò è congettura; ma certezza. Dice Orapollo al geroglifico 36 che gli Egiziani *δηλοῦντες ἱερογραμματέα . . . μέλαν καὶ σχοινίον ζωγραφοῦσιν . . . σχοίνω γὰρ γράφουσι, καὶ οὐκ ἄλλῳ*, *Innuentes sacrum scribam, atramentum et iuncum pingunt. Junco enim, non alia re ulla scribunt.* Pertanto i geroglifici tutti che questa figura riguardano, e che si contengono in cinque colonnette, significano: *l'Osiriano* (titolo dato ai morti, perchè dei morti era nume Osiride) *scriba del cubito* (cioè di giustizia) *del tempio in Menfi Phtah-mes*, nome che vale *generato da Phtah*, ch'era il Vulcano degli Egiziani, *soliti a comporre i loro nomi con quelli delle Divinità, o a prenderne ancora il nome puro senz' altra composizione: di che, oltre agli esempi, fanno fede abbastanza gli antichi scrittori*, che qui cita in nota il sig. Rosellini.

Il titolo di scriba del cubito è espresso per quel che il cubito riguarda, *da una specie di piccolo regolo, tagliato ad angolo nella sua estremità,* il quale fu misura degli Egiziani, e da loro con molta sapienza riputato il simbolo della giustizia, come dissi di sopra, e come dimostra Clemente Alessandrino, che il chiama *δικαιοσύνης πῆχυν* (9). Dice qui il sig. Rosellini, che *i Greci stessi i quali ebbero dagli Egi-*

(9) Strom. lib. 6. p. 633.

zii tutte quelle idee, delle quali composero il corpo delle loro dottrine, diedero il cubito alla Dea Nemesi, la quale in proprio parlando in un antico greco epigramma (10) *avverte che ella portava il cubito per ammonir tutti a non uscire dalla misura, che è quanto dire, ad osservar la giustizia.*

Permetta il dotto espositore, ch' io dissenta da lui nella interpretazione del greco epigramma, che è questo:

Ἡ Νέμεσις πῆχυν κατέχω τίνος εἵνεκα; λέξεις.
Πᾶσι παραγγέλλω, μηδὲν ὑπὲρ τὸ μέτρον.

Nemesis cubitum cohibeo: cuius caussa? dices.
Omnibus adnuncio, ne quid supra mensuram.

Permettami pure il lettore, ch' io lasci ora di render ragione dell'aver tradotto il greco κατέχω, col latino *cohibeo*, dovendo io dir prima quello, ond'esso facilmente inducasi a consentirmelo.

Fu già creduto, siccome or crede il sig. Rosellini, che pel cubito di Nemesi intender si dovesse la misura così chiamata, posta in mano della Dea. Le varie lezioni del Reinesio (11) mostrano vero ciò che affermo. Lo Spanhemio (12) restò dubbioso tra questa opinione e tra quella, che prende il cubito del recato epigramma per la parte dell'uman braccio che ha tal nome, dettata parendogli la seconda (nè a torto) dai monumenti. Considerando egli quell'antico epigramma greco, in che si dice che *Nemesi col cubito e col freno avvisa altrui a non far cose che al di là siano della misura, e a non parlar senza freno* (13), scrive: *Nemesin.... cubitum dextrum, seu πῆχυν ad os attollentem exhibent vulgo antiqui nummi*, e non pochi marmi, avrebbe egli aggiunto, se vissuto avesse nell'età nostra. Riflettendo poscia egli medesimo all'epigramma recato di sopra, e massime al primo emistichio: Ἡ Νέμεσις πῆχυν κατέχω, dice: *Quae.... verba per* normam *habeo, sicuti in priore epigrammate* (quello che ho dato in volgare), πῆχυν

(10) Analecta Brunck. t. 3, p. 203.
(11) Lib. 3, p. 573.
(12) Ad Callim. hymn. in Del. v. 107.
(13) Analect. tom. 3, p. 202.

itidem per normam *reddit latinus interpres : apertius per* cubitum, *obvium et antiquissimum mensurae apud plerasque gentes nomen ac normam , reddi potuit. Certe cum eadem Nemesis occurrat subinde in praeclaris Graecorum, maxime Smyrnaeorum , quorum tutelaris, quod aliunde constat, extitit eadem Dea , nummis: eaque non solum dextro cubito ad os, seu faciem sublato , sed sceptrum veluti , seu bacillum sinistra tenens ; eo πῆχυν pro* cubito ad mensurandum *adhibito designari , et id proinde intendisse eorundem epigrammaton scriptores , haud abs re liceat statuere.* Ma la prima opinione più sodisfece il Winckelmann (14) , l' Eckhel (15) e il Visconti (16); ed io non solamente la seguo, ma sono anche lieto di poter aggiugnere una prova che la rende manifestissima . Tra gli epigrammi di Stratone sardiano n' ha uno (17) contro certo Artemidoro attore cómico , il cui primo distico così dice:

Οὐδὲ Σμυρναῖαι Νεμέσεις , ὅτι σοί τι λεγουσιν ,
Ἀρτεμίδωρε , νοεῖς ; μηδὲν ὑπὲρ τὸ μέτρον ;

Nonne Smyrnaeae Nemeses , quod aliquid tibi dicunt , Artemidore , consideras : nihil supra mensuram?

Le Nemesi di Smirne sono note per molte medaglie di questa città , le quali veder si possono in istampa appresso lo Spanhemio (18) e in altri libri di numismatica. Sono due , e stan vicine ad un uomo , che dorme sotto un albero: il qual uomo rappresenta il magno Alessandro, che, al narrar di Pausania (19) , intento sul monte Pago alla caccia , si avvicinò al tempio delle Nemesi, e quivi presso all' ombra di un platano addormentatosi, vide in sogno le Dee che gli comandarono di edificare in quel luogo medesimo una città, per poscia accogliervi gli Smirnei. Or queste Nemesi delle dette medaglie , *stant* per usar le parole

(14) Mon. Ant. inéd. n. 25.
(15) Doctr. num. vet. tom. 2 , p. 549.
(16) Mus. P. Cl. tom. 2 , tav. 13.
(17) Anal. tom. 2 , p. 367.
(18) De praestantia et usu numism. tom. 1 , p. 567.
(19) Achaic. cap. 5.

dell' Eckhel, che diligentemente le descrive, *stolatae, dextra ori admota* (cioè elevando la inferior parte del braccio, ossia il cubito); *harum una sinistra frenum tenet, ad alterius pedes saepe rota, aut nonnunquam gryphus, qui dexterum pedem rotae imponit, et haec nonnunquam sceptrum, vel ramum sinistra tenet*. Pertanto se il cubito di Nemesi avverte di non voler far ciò che sia oltre ai termini della moderazione, e già lo abbiam veduto; e se questo medesimo dicon le Nemesi di Smirne, che piegando il destro braccio, la mano d' esso si recano alla bocca, nè regolo tengon di sorta; convien conchiudere, che i Greci, resa più gentile la idea venuta lor dall' Egitto, facessero, in Nemesi, simbolo di giustizia, o di retta misura d'ogni opera, il natural cubito, e non l' artefatto, che da questo per la ugual lunghezza prese il nome. La verga, che indusse in equivoco lo Spanhemio, è uno scettro, siccome l'Eckhel ottimamente dice; il quale scettro è proprio di pressochè tutte le pagane Divinità. Nè a questa verga potrebbe mai adattarsi il recato primo distico dell' epigramma di Stratone, perchè una sola la tiene delle Nemesi di Smirne, laddove il distico le riguarda ambedue. Or dunque s' intende perchè siasi adoperato, siccome è detto di sopra, il verbo *κατέχειν* per questo cubito, che nel suo significato di *cohibere*, ben conviene alla mossa del braccio che giù non cade spontaneo, ma su *è ritenuto* (cohibetur) nella sua parte inferiore a mostrarsi in questa ad altrui. Laonde può dirsi che l'Eckhel traducendolo *praetendere* e il Visconti *levare*, abbiano più guardato all'effetto, che alla ragione grammaticale; di cui invero nemmen si mostraron solleciti quei che corrisponder vi fecero il latino *tenere*, prendendo il cubito per vera misura. Vi corrisponde, egli è vero, ma non già nel significato di *stingere alcuna cosa colle mani*; ma sì in quello di *occupare:* e gli esempi sono appresso lo Stefano.

Ma tornisi al bassorilievo. Otto figure si presentano al defunto *Phtah-mes* con offerta; delle quali una sola è virile, e sta nel quinto luogo, perchè a lei dato dall' ordine del suo nascimento, preceduto da quello di quattro so-

relle, siccome seguito da quello di due; chè ad una delle tre donne che gli stan dietro, non è egli fratello. È ciò manifesto dalla iscrizione geroglifica, che le si annette, e in cui mancar si vede il carattere, onde gli Egiziani espressero la figliolanza. Consisteva questo in un'oca. Il sappiamo da Orapollo, che scrive (20): Υἱὸν δὲ βουλόμενοι γράψαι, χηναλώπεκα ζωγραφοῦσι· τοῦτο γὰρ τὸ ζῶον φιλοτεκνότατον ὑπάρχει, *Filium volentes pingere, vulpanserem pingunt. Hoc enim animal maxime amans est liberorum;* e il riscontriamo nel monumento nostro e in tutti i siffatti.

Si presentano con offerta al defunto padre non solo le figlie viventi, ma vi appaiono pur quelle, che prima di lui scesero nel sepolcro. Nè faccia ciò *maraviglia*, dice l'autore, *mentre era usanza degli Egiziani di far procedere innanzi al morto genitore tutta la prole sua viva, od estinta, affinchè il funerario monumento presentasse, per così dire, un quadro storico della intera famiglia. Di tal pratica ci fanno fede molte pietre funerarie; e non di questa solo, ma anche dell'altra di far procedere costantemente i figli a far loro offerta secondo l'ordine di nascita, non avuto alcun riguardo al sesso, o alla dignità.* La qual cosa non può meglio mostrarsi che con questo basso rilievo, in cui l'unico maschio sta nel quinto luogo, com'è detto, sebben sia Jerogrammate, come manifesta il già notato geroglifico consistente del calamaio e del giunco per iscrivere. Torna qui in *acconcio*, dirò col sig. Rosellini, *di far sapere che per alcuni papiri greci contenenti contratti del tempo dei Tolomei s'impara, aver esistito tra le antiche famiglie egiziane un* diritto di primogenitura, *ma non però tale che fondato su d'un principio ingiusto, giovasse a pochi nocendo a molti. Presso di loro il primogenito di una famiglia, maschio fosse o femmina, godeva ugualmente di una discreta porzione del patrimonio al di sopra degli altri figli, ma tale che non vincesse la sesta parte dell'intero patrimonio. Nè senza uno stabilito oggetto accordavasi al primogenito un simile vantaggio; chè anzi a di lui carico stavano tutte le*

(20) Al Geroglifico 50.

spese delle offerte di famiglia e la conservazione del sepolcro, e l' adempimento dei funebri riti.

È detto di sopra essere stata usanza degli Egiziani di *far procedere nei monumenti innanzi al morto genitore tutta la prole sua viva od estinta che fosse*. Si domanderà ora come ciò possa conoscersi. Risponde il sig. Rosellini, che due segni ne danno indizio sicurissimo. *Il primo*, egli dice, *è la figura del cubito, l' altro è una specie di scettro. Questo gruppo segue immediatamente tutti i nomi dei defunti; e scritto, come qui lo vediamo, è un' abbreviazione della intera parola, che leggesi spesse volte tutta scritta* SEMEUT *o* THMEUT, *voce derivata dal nome della Dea* SMÈ, *che nell' egizie dottrine esprimeva in una congiunte le due idee* verità *e* giustizia. *É questa quella Divinità, la di cui immagine, al dir di Diodoro, pendeva dal collo dei giudici egiziani, e la quale rivolgevasi dal presidente verso di quello, in favor del quale pronunziavasi una sentenza. Or questo titolo attribuito ai defunti significa* verificato, giustificato; *e per ben comprenderne l' intendimento, è necessario ricordarsi quanto ci ha tramandato la storia intorno ai riti funebri degli Egiziani. Ogni morto tra quegli antichissimi popoli andava soggetto sulla terra ad un giudizio, pel quale rigorosamente esaminavasi, se quella spoglia mortale fosse degna, o no, degli onori del sepolcro. Un tal giudizio era tanto più venerabile e tremendo, in quanto che riguardavasi come una immagine di quello, che ogni anima subir doveva innanzi ai quarantadue inesorabili giudici giurati dell'* Amenti, *cioè del soggiorno delle anime* (21).

Questi quarantadue giudici si veggono espressi in un bello ed importantissimo papiro della vaticana esposto dal già lodato sig. Champollion (22), il quale pure ivi ha no-

(21) Τὸν ὑποχθόνιον τόπον, εἰς ὃν οἴονται τὰς Ψυχὰς ἀπέρκεσθαι μετὰ τὴν τελευτὴν, Ἀμένθην καλοῦσι, *Subterraneum locum, in quem putant a morte animas ferri, Amenthen vocant.* Plutarch. de Isid. et Osir. p. 362 ed. paris. V. Ignatii Rossii etymol. aegypt. p. 7.

(22) V. catalogo de' papiri egiziani della bibl. vatic. p. 3, segg. Roma 1825.

tato che il giudizio fatto dagli Egiziani su' loro morti era figura di quello che credeasi aver luogo nell' Amenti : ciò che nemmeno sfuggito era alla sagacità del sig. Arcangelo Migliarini romano, che alla lode di buon pittore quella unisce di valente letterato e peritissimo orientalista. Anzi prima egli ne scrisse, che il Champollion, nella bellissima illustrazione della celebre mummia collocata per recente acquisto della sovrana munificeaza nel R. museo di fisica e d'istoria naturale : illustrazione, che ebbe plauso da esso Champollion e che i cultori delle dottrine egiziane bramano fatta presto di pubblico diritto ; alla quale vorrebbon essi veder pur succedere la stampa del dizionario copto da lui compilato ; il qual d' assai vince in ricchezza quel del La Croze, che a grave infortunio di questi studi nemmen più venir si vede in commercio.

Il continuare a seguir passo passo le orme del sig. Rosellini condurrebbe questo articolo a soverchia lunghezza. Ciò che fin qui ne ho detto, dà, s'io non m' inganno, sufficiente idea del monumento a chi legga queste carte, e decoro all' autore. Lodevole è pur quello, di che non do specificato ragguaglio. Le geroglifiche iscrizioni delle figure che offrono doni al defunto, e quella della fascia situata tra le due scene, sono, ove dai paragoni può aversi luce, ed è più spesso, evidentemente spiegate ; e ove questa ne manchi, si fanno su d'esse non ispregevoli congetture. Non è altresì da tacere la copia della egiziana erudizione che qua e là opportunamente si sparge, e nemmeno la ingenuità, colla quale in alcun luogo confessasi non aver notizia d' alcuna picciola cosa. Che se operetta sì bella, la qual si dedica con gentili e sincere parole di estimazione e di gaudio a S. E. il sig. Duca D. Andrea Corsini in occasione delle benaugurate sue nozze, ha potuto comporre il sig. Rosellini nei primi passi che egli ha fatto, scorto dal Champollion, nelle difficili antichità dell'Egitto, è da prender sicura speranza che ingagliardito nella disciplina di lui e soccorso dal proprio ingegno, possa in esse illustrar molto il suo nome, ed esser di bell'ornamento alla

Toscana, che non fu l'ultima fra'principati italiani ad abbracciare e far giusto plauso alle dottrine di quel dotto e perspicace francese.

G. B. Zannoni.

L'Educazione.

Dialogo.

Il Medico, l'Oste e don Gasparo.

(*All' osteria di Cecco erano frequenti non pochi scolari di legge e di medicina: il carattere degli uni e degli altri era notabilmente distinto dall' indole de' loro studi I legali, avvezzi ad accogliere le dottrine di legge con quella indifferenza che a chi le impone è più comoda della stessa obbedienza, portavano nelle opinioni e negli atti della vita quel modo di lassezza e di sbadataggine, che lascia l'anima in balìa dell' esterne impressioni, ond' ella s' altera e si trasmuta talvolta del tutto, senz'avvedersene quasi. All'incontro, i medici, avvezzi a risalire da effetti molte volte palpabili a cause ignote, parevano osservatori più attenti delle piccole cose, ma insieme arditi come tutti quasi i facitori d' ipotesi, e certi del fatto loro in un modo invidiabile. Tra questi era un giovane di senno molto, che amava Cecco nella Nina, cioè amava innocentemente il marito, in quanto gli piacea d'un amore quasi insensibile la moglie: e, saputa la nascita di Gerundio, si mise intorno al padre per consigliargli que' metodi facili e importantissimi d' educazione fisica, che sviluppano con le membra la mente, presentandole quelle sensazioni che sieno il men possibile cagione d'errori, e graduandole in modo che in quell' intellettuccio si formino chiare idee degli oggetti, e tutti i sensi si trovino in proporzionale e quasi armonico esercizio, ora insieme ed ora successivamente attuati. Diceva che a questo modo po-*

trebbesi temperare in alcuna parte l' influsso sinistro de' climi e delle complessioni ; afforzare le debili con graduali esercizii ; render sensibili le forti alle menome differenze del Bello esteriore , con impressioni or di vario or di simil genere a poco a poco decrescenti ; trasfonder pe'sensi le idee del gentile , avvezzando gli organi a sentire da' primi dì della vita la convenienza piacevole di certe cose , sì che il Brutto venisse per necessità ad apparere (ma non di soverchio), anche fisicamente spiacevole ; associare le modificazioni dell'essere fisico ad ovvii , ma retti sentimenti morali ; offerire all' occhio sereni oggetti , e così disporre lo spirito a quello stato di calma e di elevazione che segue alla gioia quand'ell'è abituale ; adusar sovratutto l'attenzione ancor tenera a molta ma regolata varietà di sentimenti, di percezioni, di moti ; non presentare all' ultimo nulla che in qualche senso sia disconveniente , e possa essere a un tempo piacevole.

Eh , Dio buono ! (*rispondeva Cecco l'ostiere*). Come si fa tutto questo , che il bambolo è appena nato ?

Bisogna appunto incominciare d' allora.

Ma si vorrebbero de'filosofi che stessero sì daccanto alla cuna , a osservare , a curare , a ....

Ci vorrebbero pochi uomini instrutti, e molti che si lasciassero diriger bene.

Ma , caro signore , tutte queste smorfie in tanti anni che ha il mondo non furono usate mai. E poi: credete voi che le cose di fuori facciano alcun effetto in quegli anni primi che l' uomo non sa di sè stesso? Credete voi che bisogni formare gli uomini coll'educare i bambini?

E voi credete che gli uomini sieno come le rape; che basta a un dipresso gittare il seme; e il resto fa la terra, e Domeneddio. Ma perchè credete voi d' esser padre ? Un padre negligente (voi forse non l' avrete sentito mai dire, ma , al primo udirlo , lo sentirete benissimo in voi medesimo), è un parricida. E di questa negligenza . . .

Ma no: rispondetemi. Credete voi che si possa educare un uomo in cuna ? Che sia necessario filosofare su lui?

Io credo che di lì veramente incominci l'educazione : credo che l'anima e i sensi operano in quella età come in

tutte, e forse più che in tutte, sebbene non se ne avveggano: credo che il prevenire, il dirigere, l'aiutare, l'accelerare siffatte operazioni, è dovere: credo che le indoli che diconsi naturalmente perverse, i pregiudicii che paiono innati, la stupidezza che pare ereditaria, molti difetti del corpo, molte malattie che poi spuntano in una età più provetta, si debbono alla negligenza di questa educazione primaria. Quando s'ha declamato contro l'abuso delle fasce, contro qualch'altro mal governo fisico de'fanciulli, s'ha creduto dir tutto. Il sistema d'educazione è un complesso di ragionamenti così svariati nella loro applicazione a ogni menoma circostanza, che...

Ma chi l'ha da fare codesto sistema, codesti ragionamenti? Un povero oste? Un povero artiere? Mostratemi i libri: insegnatemi a leggerli: perchè, grazie al cielo io so leggere, ma i libri di questi signori letterati sono in un certo stile tanto alto che io non li intendo: e... se sapeste voi quante volte! . . Ma per chi dunque, per chi fanno i libri questi signori?

Li fanno pei librai, caro amico, li fanno pei librai. Sì, buon uomo: tu hai ragione pur troppo. Si sentenzia, si disputa, si strapazza, si fa di tutto: ma i libri del popolo dove sono? Un libro per le madri! Un libro pe'padri! Dov'è?

Quest'è appunto che diceva anch'io sempre. E quel don Gasparo. . . . (*E don Gasparo entrava.*)

Un libro pei padri? La natura dunque, la consuetudine, è nulla?

Oh sì! La natura, contrastata dalla consuetudine, è molto! Non farmi parlare, don Gasparo: (*perchè il giovine medico aveva preso il disopra, e dava a don Gasparo ora del lei, ora del voi, ora del tu, secondo l'umore*): non farmi parlare.

A innovar si fa presto!

E a seguitar ciecamente un vecchio abito, si fa più presto!

Lasciatemi dire. A innovar si fa presto: ma le conseguenze? Le responsabilità della propria coscienza?

Ma dimmi, don Gasparo: sul fluido elettrico, sul veleno delle vipere, su tante parti di fisica, si son fatte esperienze innumerabili: e sull'educazione non se ne potrà tentare nessuna? È pericolo ad instituire una serie d'esperimenti che non fanno male a persona, se non se un po' di noia a colui che li fa? Invece di presentare a un bambino un trastullo insignificante; invece di trattenerlo con canti scipiti; invece di fargli provare delle impressioni vaghe, non preparate, così come accasca, sarebbe pericolo, sarebbe peccato l'operare giusta certe regole fisse, e conformi a ragione?

Oh intendo la necessità delle regole: la intendo anch' io.

Sì: ma dove non costa.

Non costa? Se sapeste voi quanto costa il seguir certe regole!

Tu mi vai fuor di tema, don Gasparo. Qui non parliamo di letteratura, parliamo d'umanità. Dimmi un poco: quel tempo che un antiquario consuma a leggere a modo suo una cattiva iscrizione; un classicista a citare Aristotele, e un romantico a confutare con l'autorità d'Aristotele i classicisti, sarebbe sciocchezza l'occuparlo ad osservare le leggi con che s'opera la genesi delle idee e dei sentimenti nell'uomo morale, che fin da'prim'anni giganteggia sul fisico, e lo comprende, e lo informa? Sarebbe sciocchezza il soccorrere anche con l'arte all'adempimento di codeste leggi immutabili, e se s'ignorano ancora i mezzi più spediti a sì nobile fine, tentarli? Notare le proprie esperienze? Notare la varietà delle circostanze che possono averle modificate? Notare gli effetti? E ciò senza spirito di sistema? Per puro amore del vero e del meglio? Si faranno ogni dì tavole termometriche, barometriche, icnemometriche; e nessuna . . .

E nessuna pedagogica? Vorreste dire?

Chiamale, come meglio ti piace. Dio buono! S'aprono tutto giorno concorsi di lettere e d'arti; si promettono premi a chi saprà fare più figli, e problemi d'educazione; e concorsi a chi darà meglio formato un uomo, nessun li

propone, nessun gli desidera, nessuno li pensa? Ed è questa la nostra civiltà? Questo il nostro sapere? Questa la nostra morale?

Iperboli! paradossi! Che c'entra quì la morale? Non erano forse i vostri avoli più buoni di voi?

Io non parlo ai miei avoli: parlo ai padri di teneri figli; parlo a voi che potete . . .

Io posso?

Egli, voi, tutti possono. Tutti possono, perchè tutti debbono. E poi ci lamentiamo delle nostre sventure? Lamentiamoci di noi stessi. Si riformi dapprima l'educazione domestica; e tutto è mutato. Ma dimmi, don Gasparo: che cosa si fa ne'primi anni per formare il cuore dell'uomo?

Oh buono! E la religione che è?

Sì: ben dici. La religione che è se s'apprende come una scienza profana? Se s'attacca alla memoria senz'essere trasfusa nel cuore? Se occupa qualche noiosa ora del dì? Se si limita a qualche esercizio meccanico, a qualche pratica esterna, la religione che è?.. Veggiamo i Gentili, e arrossiamone: i loro Dei, le lor feste, le loro credenze eran forse idee ed usi banditi dal sociale commercio? La poesia (per recarne un esempio) vergognava ella forse di lasciarsi tutta investire dalle rimembranze sacre, dalle tradizioni, come che perturbate e confuse, di tempi e di credenze migliori? Ed ora? La religione e la morale si guardano come cose distinte; la religione e la scienza come indipendenti; la religione e la politica come avverse; la religione e la sociabilità come quasi incompatibili. Il cuore umano è in perpetua contraddizione con sè: il sentimento d'una credenza non ben conforme alle azioni diffonde fin sui primi albori della vita uno spirito d'incertitudine, di grettezza, di smania, che a poco a poco si cangia in sete del male, in continua battaglia con l'intimo senso.

Ma voi mi fate il predicatore quest'oggi!

Quel che tu non ardisci, faccio io. — Dimmi un poco: l'uomo morale nella nostra società, dimmi, quando incomincia egli a vivere? Quando gli abiti son già fatti. Ma i primi sensi, i primi affetti del fanciullo non potreb-

bon forse rivolgersi alla virtù? Non potrebbe quell' anima tenera cominciar ad amare in coloro che lo circondano gli esempi del bene? Non potrebbe rendersi familiari certe delicate impressioni, certi alti sensi della perfezione interiore? Non potrebbe avvezzarsi a giudicii retti delle umane cose, per modo da trovare inetti e intolerabili un giorno i giudicii che ne sentirebbe nel mondo?

Ma, caro amico: ciò supporrebbe genitori educati per modo da poter educare i lor figli: questa, vedete, è una petizion di principio.

Non farmi arrabbiare, don Gasparo! Tu hai ragione pur troppo. — Chi sa vedere e non piangere quella morale stupidità che divora i primi dieci anni di questo viver sì breve? Chiunque, in quel primo tempo, ha potuto sentir qualche affetto fuor del comune, ne parla con orgoglio, ne serba, per tutta la vita, soave e quasi solenne memoria; si piace di poter dirsi singolare dal gregge degli uomini: e non vede che la sua lode è il biasimo de'suoi fratelli. E che dunque? Gustar un piacere morale in quella età prima, dovrà tenersi a miracolo? Dio sarà dunque stato così avaro con l'uomo?

Voi dunque vorreste esercitar subito il cuor de' fanciulli?

Il cuore, la mente, tutto — Ma dimmi, don Gasparo: invece di quelle astratte regole grammaticali di lingua latina, che nulla importano ad un fanciullo, ch' egli non può certo comprendere, e che per lunghissima e noiosissima via lo conducono all' imperfetto intendimento d' una lingua che non è alla fin fine la sua; invece di quelle maladette regole grammaticali, perchè non apprendere ad essi praticamente la lingua lor propria, con l'esercizio dell'udire toscani parlanti, e del parlare toscano?

Ah voi vorreste far dunque venire a bella posta? ...

E perchè no? si fa venire d' America il lusso, potrebbesi di ben più vicino mercar l' eleganza. — Ma checchè sia di ciò, non potremo noi dunque insegnare la lingua italiana praticamente, senza quel quinquennale tormento della grammatica? Non potremo trascegliere da'migliori del 300,

del 500, del 700, del secolo passato e del nostro, de'tratti acconci all' intelligenza e al diletto di quella giovine età, sì ch' ei suggano l'eleganza senz' avvedersene, e vengano a convertirla in natura? E in sollievo non potranno mutarsi così come questo, i primi insegnamenti delle scienze naturali, della storia, della medesima filosofia? E la letteratura, non sarà bene il congiungerla a qualche più sostanziale alimento, sì ch' ella nasca fornita d' un corpo, non sia mero suono, e, crescendo, si nutra di cose? A insegnar la misura de'versi vuolsi più che avvezzarci l'orecchio? E non sarebbe possibile, con l' esempio, con l'esercizio, con l' ispirazione degli affetti ch'è madre della poesia, ottenere che un giovinetto canti e scriva de'versi, senz' avere appreso a scandirli sulle dita? E così che faccia de' ragionamenti suoi propri, innanzi di sapere che sia sillogismo? Dio buono! Il vero, ed il bello, questo conforto, questo bisogno, quest'elemento dell'essere umano, convertiti in flagello ed in noia? Tante rose divelte per gettarvi gli sterpi e le spine? Tanti patimenti!...

Ma, caro amico: non è forse questa l' educazione che ci ha dati tanti uomini grandi? Il genio, giunto alla maturità, rompe i vincoli e se ne va la sua via.

Il genio? Ah taci, don Gasparo. — Il genio? Ma sai tu quanto costi al genio il romper que'vincoli? L' atterrare un edificio di vent' anni? Sai tu quanto caro gli si faccia pagare dagli uomini quella tormentosa vittoria? Sai tu quanti genii perirono nel tentarla, o, scorati, discesero ad adulare la maligna ed arrogante stoltezza dei più? Sai tu bene che l'educazione non è fatta pe'genii, ma per tutti? Sai tu com' è duro cozzare contro il suo secolo? Sai quanto avrebbe potuto fare un ingegno creatore nel tempo che spese a distruggere gli altrui pregiudicii?

Io so che suonano le tre; e so che vado a dormire un sonnellino abbellito dalle imagini de'cari sogni che voi faceste vegliando.

(*Ogni lettore avveduto avrà già bene sentita la verità delle cose cianciate dal giovine medico. Basta porle sott'occhio per confutarle. — E poi tacciano noi classicisti d'amore*

dell' inverisimile e del culto d'un vago ideale? E buon Dio! Che cosa più contraria, ad ogni apparenza di probabilità, che i disegni di quel pover' uomo.)

(Don Gasparo, com' è da supporre, rimase immobile nella sua vecchia dottrina Che serve mai perdersi dietro a rispondere a simil gente? Così fu fatto: così s'ha da fare. Il vero è uno. E piuttosto che cedere (questo non è, ma se fosse, non monterebbe) è meglio difendersi con qualunque impertinenza e sciocchezza. Nè giova il dire che gli antichi fecero quel che potevano, e che lasciarono a noi fare il resto.— Buon Dio. Che cosa è questo resto? Io non lo veggo: moltissimi non lo veggono : e quando l' autorità di moltissimi si congiunge in un voto, chi le contrasta è un audace) . . .

K. X. Y.

Statistique de l'ancien département de Montenotte, par le conte de Chabrol de Volvic *préfet de la Seine. Paris* 1824. Vol. II in 4.° con una carta topografica del dipartimento, e 40 vedute.

Se fra i letterati sorse da pochi anni gigantesca una setta, la quale proclamando l' ostracismo alle ridevoli immagini della mitologia andò facendo de' suoi argomenti delizia tuttociò che star può in armonia con la storica verità, a più forte ragione vi ha luogo a sperare, che anche i cultori di più esatte dottrine, anzichè perdersi dietro ad indagini o poco utili o troppo astratte, si appiglieranno di proposito al consiglio del Venosino, quando cantò

Vestigia graeca
Ausi deserere, et celebrare domestica facta.

Niuno infatti si mostrò più convinto da simile verità quanto l' insigne naturalista svedese, allorchè fece argomento della sua prima prolusione la necessità di viaggiare prima che all' estero nella patria terra ; nè fuvvi fra i nostri chi desse su tal proposito più evidenti riprove dell'illustre Giovanni Targioni Tozzetti, quando specialmente

leò l'opera dei suoi viaggi per la Toscana. Dal qual nobile esempio animata, si vide non a guari sorgere fra noi una società a fine di cooperare con ogni impegno ai progressi della storia naturale della nostra patria.

Ma avvegnachè fra gli studi propri a tali ricerche siansi pur quelli della statistica, scienza che può dirsi quasi nuova per la nostra penisola, non sarà inopportuno in questa circostanza di far conoscere il sunto di una delle migliori opere pratiche che siano finora comparse alla luce, e che se non completa, nè affatto esente da imperfezioni, è senza dubbio la più scientifica ed esatta da poter servire di guida a molti, onde dirigere in modo proficuo simil sorta di lavori.

Intendo parlare della statistica dell'antico dipartimento di Montenotte, del conte Chabrol de Volvic, già suo prefetto, statistica tanto più meritevole di essere conosciuta, in quanto che per vari rapporti agronomici e topografici il suolo di quella contrada offre molte analogie con alcuni siti montuosi della Toscana.

L'opera divisa in due gran volumi in quarto comprende sei capi. Il primo è destinato alla topografia, il secondo alla popolazione, il terzo all'amministrazione, il quarto all' agricoltura, il quinto all' industria e l'ultimo al commercio. La topografia, parte la più scientifica e laboriosa, e che abbraccia in astratto gli elementi tutti della statistica, viene suddivisa in topografia *terrestre*, *idraulica*, *georgica*, *geognostica ed atmosferica*.

Capo I. Serve d'introduzione al capitolo I la posizione geografica della città e porto di Savona, già capo luogo del dipartimento, quale trovasi situata sotto il grado 44° 18.' 5." di latitudine settentrionale, e sotto il grado 20.° 11' 55" di longitudine dall' Isola del Ferro. Ad essa succede la descrizione del dipartimento, posto là dove l'Appennino si congiunge *al piè dell'Alpe che l'Italia chiude;* e la di cui superficie estendevasi a 38,000 miriametri quadrati, nella quale, nel 1811, vivevano 297,730 persone. Quindi si delinea più particolarmente la topografia di ciascuno dei quattro circondari, la catena dell'Appennino che li attraversa, la ineguaglianza delle sue creste, le più basse fo-

ci, i punti normali di piegamento che danno origine ai contrafforti pei quali dal lato interno l'Appennino va a confondersi colle Alpi, mentre dal lato esterno per rapidissimo pendio essi precipitano sulla riva del mare La quale descrizione è dall'A. resa anche più palpabile, non tanto col sussidio di 38 vedute litografiche, prese la maggior parte dai capoluoghi de' cantoni, quanto di una mappa topografica, redatta sui documenti autentici di quegli archivii, rettificata quindi e corretta pei risultati e confronti dei geografi, e degli ingegneri civili e militari.

Da simili preliminari si può bene arguire che il libro di cui si ragiona riunire debba tutti quei vantaggi, quali sarebbe inutile sperare da un solo individuo per quanto fosse di molti mezzi e di estesissimi lumi corredato.

Passando alla topografia *idraulica*, l'A. dà speciali contezze di tutti i fiumi, torrenti e rivi che da quell'Appennino discendono, distinguendo ne' principali fra essi il moto delle loro acque, quali divide in tre stazioni o pontate diverse; quella cioè più elevata, e nel tempo stesso più rapida, partendo dalla cima dei monti sino a che le acque silvestri si riuniscono in un comune alveo; la seconda, dal principio di quest'alveo medesimo fino allo sbocco de' valloni; e la terza, esistente solamente nella parte interna dell'Appennino, ha il suo corso nella pianura, sino a che tutti i fiumi e torrenti mettono foce nel Tanaro tributario esso stesso del Pò.

Al prospetto generale sul moto delle acque nelle due acquapendenze di quella catena, tengono dietro anche più diligenti e peculiari dettagli, destinati a far conoscere la loro derivazione; la qualità e quantità delle acque influenti in ogni canale e torrente; la celerità relativa del loro corso; il livello cui esse s'innalzano in tempo di piene; la forma e natura dei ripari che ivi si praticano; il numero, la struttura e la qualità de' ponti che li attraversano; la forma dei valloni che percorrono; la natura del terreno che scavano, seco trasportano e che di mano in mano abbandonano; il vario genere di coltivazione che ivi intorno si pratica, non che l'indole e le abitudini delle circostanti popolazioni.

Sul quale ultimo proposito merita di essere riferita una riflessione dell'A. relativa all'amenità dei costumi di alcuni pastori sparsi in rozze ed isolate capanne sugli alti pianori di Viossena, contrafforte delle Alpi; la quale riflessione, se si dovesse ammettere il principio che la morale è il resultato della civiltà, starebbe a contradire una massima resa troppo generica dal chiar. Gioja, quando disse, che la civilizzazione di un popolo sta in ragione inversa alla elevatezza del paese che esso abita, ed in ragion diretta della temperatura del clima e della coltivazione del suolo *(Filos. della statist.* Vol. 1).

La parete interna di quella montuosa regione, dal lato cioè che acquapende verso la pianura della Lombardia, sebbene nuda si mostri generalmente nella cima, vedesi di mano in mano che si scende rivestirsi nei fianchi, cominciando dalle foreste di lecci e di abeti, cui succedono selve di castagni, interrotte da naturali praterie che accompagnano il corso delle acque, e quindi sulle colline e nel piano, campi, gelsi e vigneti; mentre, sul lato meridionale che acquaversa nel Mediterraneo, si affaccia una fisonomia assai più vaga e ridente. Sebbene la parte superiore de' monti sieno ivi egualmente silvestri, pure in proporzione che questi si approssimano al lido, appariscono rivestiti di superbe piantagioni di ulivi e di vigneti, sostenuti sui sproni di quell'Appennino da piccoli ripiani o terrazze, fra le quali veggonsi quà e là sparsi villaggi, chiese e case di campagne che danno alla contrada ligustica un aspetto oltre modo pittoresco e variato. L'angusto piano fra essi interposto presenta costantemente la figura di un *delta* più o meno largo, e più o meno profondo, a tenore della distanza respettiva dei poggi che ne circoscrivono il bacino, e in proporzione della forza delle acque che ne corrosero le pareti. Questi angusti piani restano coperti da un terreno di alluvione, quale inumidito ed irrigato dai torrenti che lo formarono, riparati dai venti boreali e di nord-ovest, furono convertiti in altrettanti giardini ornati ed arricchiti dalla vite, dall' ulivo, da olezzanti fiori e dai più delicati frutti ed agrumi. Si fanno ivi successivamente diverse raccolte; il grano è seminato a piè dell'arancio e del-

l'ulivo; al frumento succede la cultura de'fiori; e l'inverno stesso ha i suoi prodotti oleracei ed una superba flora.

Ma tutte queste delizie non vanno esenti dai loro flagelli, il più fatale dei quali deriva dalle acque oraganose che, raccogliendosi più prontamente su quelle pendici ripidissime, si precipitano dall'alto con sommo impeto, cagionando danni immensi, e spesse volte distruggendo ogni speranza del più laborioso agricoltore. La sollecitudine dell'Aut., cui l'amministrazione di quella provincia italica fu per qualche tempo affidata, mentre studiavasi recare a simili danni un qualche riparo, potè rilevare che non pochi accidenti sì fatti dovevano ripetersi dalla forma delle dighe o sproni a triangolo, poste obliquamente lungo il corso delle acque correnti in un letto troppo largo e variabile.

La qualità de'vegetabili che prosperano nella Riviera di ponente apre adito al conte di Chabrol di parlare della *topografia georgica* di quell'antico dipartimento, e delle diverse zone di cultura che ivi s'incontrano. Sono queste ultime distintissime le une dalle altre, nel breve spazio di sette leghe, avvegnachè dal lido fino alla sommità dell'Appennino s' incontrano le temperature le più disparate, ciascuna delle quali ha le sue piante e le produzioni sue proprie; cosicchè mentre i fiori di una primavera perpetua smaltano nell'inverno i giardini d' Albissola, di Noli e di Savona, a poca distanza veggonsi soprastare monti coperti di neve.

Ma fra questi due contrapposti climi non si passa che per gradi, cui giovano all'A. a stabilire una scala di zone diverse. E in fatti, le roselline, li ranucoli, gli aranci, i cedri e i limoni, che vegetano tutto l'anno allo scoperto lungo il littorale, si perdono di vista appena uno s'inoltra nelle prossime colline.

Non così l' ulivo che colà vi accompagna, dice il C di Chabrol, sino a 200 metri d'elevatezza sopra il livello del mare, al di sopra della quale altezza è raro che l' albero di Minerva veggasi presperare in Liguria. Nè è che una rara eccezione, se in certi siti più favorevoli l'industria lo ha propagato sino a 640 metri sopra il livello del Meditarraneo,

come sarebbe a Pornassio, sui monti di Porto Maurizio. Sul qual proposito, senza star noi a mettere in campo gli uliveti antidiluviani dei più alti monti dell'Armenia; (potendovi essere in favore di quelli, oltre un più caldo clima, altre circostanze a noi ignote) gioverà solo rammentare, che per molte indagini e confronti sulla vegetazione dell'ulivo, stati instituiti dall'insigne botanico De-Candolle, fu sino all'evidenza provato che il limite abituale di questa pianta benefica, tanto nelle provincie della Spagna che della Francia e della Italia meridionale, si estende generalmente e talvolta oltrepassa quello de'400 metri sopra il livello del mare: sino al qual punto, ed anche più oltre, noi lo vediamo da ogni lato prosperare sui monti che fan corona alla bella Valle di Firenze, e specialmente sul Poggio a Luco, posto al S. E. del fruttifero Pian di Ripoli.

Dove si arresta la vegetazione dell'ulivo cessa pur quella del leccio e del gelso, che ivi qualche volta al primo rimane di piccolo spazio indietro. Assai più resistente degli alberi ora noverati è il castagno domestico, il quale ivi prospera sino ed anche al di là de' 600 metri; cui subentrano i castagni salvatici; ed in seguito si mostrano più in alto le selve dei faggi.

Gli abeti ed i larici che si trovano all'altezza di 1000 sino al di là de' 1500 metri servono di corona, e soprastanno ad ogni altra pianta arborea E inutile rilevare non trovarsi che una trista nudità ed ogni mancanza di vegetazione all'altezza di 2000 metri sopra il mare, come accade d'incontrare al monte Cenisio; perocchè tali elevazioni troppo si allontanano dai monti che attraversano il paese in questione.

Se si esamina la pendice opposta dello stesso Appennino, compresa già nella parte del Piemonte, variano insieme con la natura del suolo i climi e i naturali prodotti. A proporzione che dalla vetta si discende, dopo le selve di abeti e de' larici, hanno luogo quelle di querci e di castagni, cui succedono i pascoli e le semente che nelle colline sono tramezzate dai vigneti. Da questo lato, se nell' inverno la natura non è morta, può dirsi al certo in

asfissia, poichè non vi è pianta che conservi le sue foglie, nè alcun albero che faccia mostra di sua verdura; ed è là dove il villico sembra più che altrove condannato all' inerzia durante la lunga rigida stagione.

Alla descrizione dei prodotti che sporgono dal suolo tengono dietro quelli che s' incontran nelle viscere della terra. La topografia *mineralogica* forma la base di un quarto articolo, nel quale si dà una idea della struttura di quella contrada. Questo lavoro, per quanto non presenti in tutti i punti egualmente interessanti ricerche, non manca però di offrire ai mineristi ed ai geologi notizie di non poco rilievo, sia per la giacitura delle varie rocce che incontransi in quella regione, sia per le varietà dei minerali che ivi si presentano.

Dalle quali osservazioni risulta, che la catena dell'Appennino di Montenotte, come anche i suoi contrafforti verso l'est, sono essenzialmente formati di un terreno serpentinoso, il quale mentre da un lato passa alle rocce micacee, si cambia verso il centro in una specie di granito, in cui la mica è sostituita al diallagio, mentre verso l'estremità della montagna il terreno è ricoperto da un calcareo stratiforme compatto. Parve al C. di Chabrol che le tre prime rocce pei loro caratteri meneralogici potessero avere grande analogia con le formazioni primitive: se non che un esempio, da lui stesso citato, nelle vicinanze di Noli, starebbe in vece a provare il contrario ed a corroborare quanto pochi anni fa l' illustre Brongnart ebbe luogo di riscontrare rapporto alla giacitura della serpentina in Toscana, e nella Riviera di Levante. In quanto alle rocce dominanti nella diramazione dello stesso Appennino che piega all'ovest, e là dove appunto esso va a congiungersi alle Alpi marittime, in luogo della serpentina subentrano li schisti talcosi alternanti con rocce calcaree stratiformi, e accompagnati di tratto in tratto da ciottoli, da pudinghe stratificate insieme col grès e con altre pietre conglomerate; con questa differenza però che, dal lato esteriore della montagna piegante verso Monaco e Finale, il calcareo ivi generalmente predominante è ricchissimo di frammenti conchigliacei.

Saria impegno al di là del mio assunto se io volessi seguire passo a passo il ch. A. nei tanti valloni che fiancheggiano l'una e l'altra pendice di quella catena, a voler denotare le singole rocce che ivi si mostrano, le varie modificazioni, e i cangiamenti più rimarchevoli, la grossezza dei banchi, la inclinazione dei strati, la potenza de'filoni, o la qualità e ricchezza delle vene metalliche, quali si limitano precipuamente al rame, al ferro solfurati, ed al piombo argentifero, l'ultimo de'quali fu un tempo oggetto di escavazione nel distretto di Finale. Dirò solamente, che l'A. per un metodo analogo, sebbene con marcia inversa, passa a dar conto delle principali rocce che si mostrano nel pendio settentrionale dello stesso Appennino fino al di là di Acqui; e, trasportandosi successivamente di valle in valle, va progressivamente osservando la giacitura di ciascuna roccia, riunendo in un medesimo quadro quelle più dominanti che possono richiamare per la pubblica e privata economia una maggiore attenzione.

Dal sunto delle quali cose apparisce, che sul rovescio settentrionale dell'Appennino di Montenotte, e segnatamente là dove prende origine la Bormida di Millesimo, seguita a dominare lo stesso terreno talcoso e serpentinoso che già dissi abbondare nella parte meridionale della montagna medesima; il quale terreno di tratto in tratto si riaffaccia sino presso a quello di sedimento che cuopre le valli inferiori del circondario di Acqui; mentre dal lato di Ceva, all'ovest del dipartimento, abbonda il calcareo in strati presso che verticali di tessuto granoso, e che all'approssimarsi delle rocce micaceo-talcose delle vicine Alpi, (colle quali talvolta esso trovasi in giacitura alternante) allora diviene più trasparente e si trasforma in un superbo marmo, ora bianco, ora turchino, ora variegato, e talvolta mischio e brecciato, da stare al confronto con quelli più famigerati di Seravezza e di Porto Venere. Che se a questo fatto geologico si aggiungano pur quelli osservati da Giovanni Arduino nei monti di Prata in Maremma, da Charpentier il vecchio a Freyberg in Sassonia, da De Buch nella Norvegia, da Brochand de Villiers nella Tarentasia, dall'Arduino medesimo, da Hausmann,

da Brongniart, e se si vuole anche da me sull'Appennino di Pietra Santa, di Massa e di Carrara, crescono sempre più gli argomenti da dover credere non tanto all'intimità de'rapporti fra lo schisto micaceo talcoso ed il calcareo saccaroide, quanto all'influenza che la prima di dette rocce sembra esercitare sui fisici caratteri della seconda.

Dopo aver percorso nel più lato senso la topografia *terrestre*, il ch. A. passa a dar conto della *meteorica*, ossia della topografia *atmosferica*. Dotte ricerche rapporto ai venti colà più spesso dominanti, alle nebbie, alle pioggie, alla temperatura fredda o calda, secca o umida, danno evidentissime prove delle profonde cognizioni del C. di Chabrol anche in questa parte la meno positiva della scienza statistica.

Non fa uopo di un grande sforzo d'ingegno per concepire le ragioni da lui emesse circa la vistosa differenza che passa a breve distanza, in una stessa provincia, qualora si dà un occhiata alla montuosa contrada che noi esaminiamo; avvegnachè il suo territorio attraversato dall'est all'ovest per una serie di montagne, trovasi dalla parte più ripida esposto ai raggi più diretti del sole, ed ha ai suoi piedi un' ambiente temperato dalle acque del mare; mentre per il lato opposto, oltre che la sua più bassa superficie è 150 metri più elevata del littorale, ha di fronte altissime montagne, quali per un gran tratto dell'anno sono coperte di neve; ma è senza dubbio ingegnosa non meno che dotta la spiegazione che di un tal fenomeno ne dà l'A., in quanto che egli attribuisce la dolcezza di temperatura del clima lungo la Riviera al tepore delle acque del mare, le quali suffreddandosi più difficilmente nella rigida stagione, e più lentamente scaldandosi in estate, contrabilanciano per il moto atmosferico con la temperatura della lor massa una lunga fascia del littorale, nel tempo che sull'opposto lato il calore estivo ripercosso dagli alti monti sulle valli si riconcentra là con notabile intensità. E ciò rende pure ragione della rara comparsa delle nebbie lungo quella costa, mentre esse assai dense e frequenti appariscono nella opposta pendice e nei piani del Monferrato. Non meno rimarcabile si è la differenza che passa tra le acque che annualmente

cadono nell'una e l'altra pendenza della stessa catena, perocchè nella Liguria la loro massa supera quasi del doppio quella che cade dal lato piemontese. La qual differenza, appropriandola ad altri consimili fenomeni, viene dall'A. attribuita al contrasto dei venti provenienti da direzione diversa, piuttostochè alla barriera che incontrano nelle montagne l'austro e il scirocco. Alle quali nozioni generali altre più parziali se ne aggiungono intorno alle intemperie e alle meteore che dominano in ciascun vallone sull' uno e l' altro fianco dell'Appennino di Montenotte.

Serve in fine a completare il primo capitolo la descrizione topografica di tutte e singole le comuni, con cui si richiamano a rivista i limiti, la superficie territoriale, il corso, la quantità e qualità delle acque che li percorrono, la configurazione e la natura del suolo che le racchiude, il loro aspetto pittorico, l'indole e i costumi degli abitanti, il genere d' industria che vi si adopra, i danni eventuali cui per vicende atmosferiche son soggetti; la somma dei terreni incolti, boschivi, arborati e ridotti a sementa; l'importanza respettiva de' capi luoghi rapporto alla loro posizione, alle strade di comunicazione; tutto in una parola trovasi qui messo a calcolo ed avvertito. E largheggiando l'A. anzichè nò, vi aggiunge un articolo relativo alla storia del paese, con cui riepiloga in brevi note le vicende politiche ed i varii dinasti che dai romani sino ai nostri dì quelle contrade signoreggiarono.

Da quanto si è finora percorso ben è da accorgersi che tante e sì variate indagini abbracciando in complesso, se non tutti, la maggior parte almeno degli elementi che costituiscono la statistica topografica, non potea sì largo metodo non fare a meno di non impedire al C. di Chabrol il doversi più d'una volta, sebbene sotto altre tinte, ripetere nelle cinque sezioni che ci restano ad analizzare.

Capo II. Non si può a meno di non ammirare il metodo e la somma perizia dell'A. nel redigere il capo II relativo alla popolazione, base fondamentale di ogni statistica e di ogni operazione. Ed egli è tanto più commendabile

in ciò, in quanto che i paesi facenti parte della defunta repubblica di Genova non ebbero mai un registro regolare: nè molto maggiori risorse offriva la parte piemontese. Non deve omettersi però che le circostanze più favorevoli si accoppiarono nel C. di Chabrol per poter ordinare, dirigere ed eseguire qualunque ricerca di simile genere sotto tutti gli aspetti possibili. Perlochè con somma precisione e dettaglio vengono da esso rappresentate le varie fasi della popolazione in altrettante tavole dimostrative; le quali quasi a colpo d'occhio manifestano lo stato e il movimento della popolazione in tre epoche distinte. Tali prospetti, che servono per così dire del più bel corredo all'opera, sono anche accompagnati da dotte quanto giudiziose riflessioni intorno alle cause politiche, economiche e locali, da cui gli abitanti risentirono un impulso ora progressivo, or retrogrado, ed ora stazionario.

Si comincia da un quadro sinottico della popolazione respettiva a ciascuno de' quattro circondarii, nei quali veniva quel dipartimento diviso, considerata essa in tre intervalli, cioè; dal 1789 al 1797; dal 1801 al 1805; e dal 1809 al 1812. Dal che appare, che malgrado i bellicosi avvenimenti, di cui quel paese, in grazia della sua geografica e montuosa posizione, fu in quei tempi di guerre spesse volte il bersaglio; e non ostante le frequenti emigrazioni e quel sistema decimante della militare coscrizione, pure la massa degli abitanti nel dipartimento di Montenotte picciolo divario provò nelle tre epoche sopra divisate.

La seconda tavola fa conoscere la popolazione divisa per sessi, sotto il rapporto de' maritati, dei vedovi e dei celibatari.

Nella terza e quarta sono notati gli abitanti divisi secondo l'età, e poi secondo i rapporti fra ciascuna età e la massa totale della popolazione di ogni e singolo circondario. Una quinta tavola distingue l'individuo per classi, per stati, per professioni e mestieri; è lì dove trovasi notato il numero dei proprietari dei benifondi, di quelli viventi unicamente di entrata o della loro industria, di quelli che a una rendita qualunque accoppiano qualche professione, delle donne che vi-

vono di mano d'opera, il numero dei domestici di ambi i sessi, de'mestieranti, de'giornanti, e de'mendicanti. A queste succedono tre tavole, che danno a conoscere la popolazione distinta per case e per famiglie, non che lo stato degli abitanti designato collo stesso metodo per ciascuna comunità. Finalmente un altro quadro sinottico presenta la quantità della popolazione respettivamente alla superficie di ogni circondario, e quindi del dipartimento in complesso. Il rimanente dei quadri giova a far conoscere il movimento della popolazione in quanto alle nascite, ai matrimoni ed alla mortalità, confrontate per età e per stagione nelle diverse zone della stessa contrada.

Questi pochi cenni bastano a far concepire l'impegno, col quale il C. di Chabrol si dovette dedicare ad un impresa cotanto lunga, laboriosa e complicata, prima che fossero adempite sì numerose inchieste, quali rende assai più preziose l'autenticità che le accompagna. Ed infatti non fu se non mediante tali cure, e dopo una serie di sagaci ben dirette osservazioni, che il C. di Chabrol mise lo statista a portata di ben conoscere lo stato fisico, economico e morale della contrada ch'egli imprese ad analizzare. In conseguenza di ciò volle pur dare il suo articolo alla statistica medica, giovandosi per tal opera delle osservazioni pratiche raccolte da esperti clinici del paese, come quelli che più di ogni altro erano al caso di dare ottime nozioni sull'igiena e sulla patologia di quelle popolazioni; talchè ivi si trovano classificate le malattie più frequenti, quelle endemiche ed anche le contagiose. Parlando poi della costituzione fisica degli abitanti il n. A. scende alle più minute indagini, coll'esaminare le località de'paesi, calcolare le loro risorse, ed analizzare la qualità dei cibi. Quindi confrontando un circondario con l'altro viene a far conoscere la forza respettiva d'ambi i sessi nelle differenti età: il peso che essi sopportano senza fatica, per qual ragione gli uomini di un paese sono più forti degli altri ad esso vicino, nonchè le cause che possono contribuire ad un più tardo sviluppo di statura e di complessione. Finalmente dopo avere discorso dello stato della popolazione militare, passa a trat-

tare dell'economia privata; e qui introducendosi con gl'individui di ogni ceto entro alle loro domestiche pareti, sembra non volere tralasciare la menoma notizia che rilevar possa gli usi ed il vivere di quelle popolazioni.

E discorrendo della struttura ed esteriore ornato delle abitazioni tanto di città che di campagna, sia pubbliche sia private, non lasciò di rimarcare un certo sfoggio di esteriore ornato, mentre nell'interno generalmente domina semplicità e parsimonia di mobili, di vitto e di vestiario. Dopo aver ragionato delle morali abitudini di quei popoli, altre ricerche succedono proprie a far conoscere l'origine delle migrazioni periodiche e delle loro fortune; le quali fortune, se si formano sollecitamente nella costa marittima per via di speculazioni commerciali, si creano altronde più lentamente dentro terra, ma queste di una maniera più sicura e più stabile, più influente nella civile società.

Capo III. Il capo III, con cui si dà principio al secondo volume, è dedicato alla storia civile ed all'amministrazione. Noi vorremmo omettere la prima di esse come quella che non sembra indispensabile all'oggetto cui tende l'opera, se non che può forse giovare a dedurne un tal quale confronto fra lo stato antico e moderno del paese che si vuole profondamente esaminare.

Gli antichi scrittori cosa veruna di certo ci dicono intorno alla provenienza delle ligustiche tribù abitatrici del dipartimento in questione, fra le quali due sole ebbero un certo nome, gl'Ingauni ed i Sabazi; quelli che diedero origine a Albenga, questi a Savona.

Pochi resti di romane memorie si rinvengono nel paese di Montenotte, fra le quali l'A. cita un iscrizione (non si sà di qual secolo) scoperta nelle vicinanze di Acqui, e dove si parla de' ristauri di quelle terme e della via Emilia, come unica testimonianza sull'uso vetusto di quelle acque salutari; e del passaggio per il territorio acquense di essa strada consolare, che dal littorale toscano fu da M. Emilio Scauro prolungata sino ai Sabazii.

Su di che dirò, che sebbene molti eruditi siensi affaticati a disegnare le tracce e le stazioni della medesima via, lun-

go la costa ligure di levante, niuno potè realizzare le sue congeture nè quelle dei luoghi o mansioni segnate dagli autori dell' itinerario di Antonino e della Tavola teodosiana (1).

Poco o nulla di più vi è da dire in quanto ai monumenti superstiti del medio evo, ivi rarissimi o di piccola entità. Della Zecca di Savona, di cui l'A. dà un breve cenno, non si conoscono monete più antiche dei tempi di Federigo I, coll'impronta dell' aquila, insegna del ghibellinismo che abbracciato avevano coi savonesi i discendenti del march. Aleramo, che signoreggiarono per molti secoli in quelle rupi.

Passando a trattare della parte amministrativa, prima di tutto si fa conoscere lo stato della istruzione pubblica tanto innanzi che durante il regime francese; da ciò, si rileva che in pochi anni quelle popolazioni progredirono notabilmente in civiltà, mediante un maggior numero di scuole aperte all' educazione dei due sessi. Si parla anche delle istituzioni religiose, dei vescovadi, dei capitoli, delle parrocchie, e loro succursali, degli oratorii e confraternite, notando di ciascheduna di esse il numero e le loro entrate.

L'A. in seguito dà conto delle varie branche dell'amministrazione, civile, finanziera, militare, marittima e giudiciaria, analizzandone l' organizzione, le spese cui ammonta l' esercizio di tali pubblici dicasteri. Dal prospetto delle contribuzioni dirette e indirette, percepite nel dipartimento di Montenotte, confrontato con quello delle spese che si facevano dal tesoro, si rileva che il peso dei pubblici aggravi, durante il governo napoleonico, di poco superò la somma del numerario impiegato in servizio e per pubblica utilità del dipartimento medesimo. A ciascheduno dei detti articoli servono di schiarimento altrettante tavole destinate a rappresentare i resultati sullo stato delle cose durante l'amministrazione del C. di Chabrol. Per modo di esempio, all'articolo dell'azione della giustizia in cose criminali và accoppiato un quadro de'misfatti e dei delitti stati

(1) Vedi una mia lettera sull'andamento della via Emilia di Scauro, Antologia fascicolo XXX, pag. 1.

commessi e denunziati, dall' anno 1806 al 1812, dove si qualifica, oltre il numero, ogni specie di delitto. Un paragrafo consacrato al catasto dimostra gli inconvenienti del sistema anteriormente tenuto per la di lui formazione, ed indicando l' organizzazione del nuovo, si accenna il numero, la situazione dei cantoni e delle comuni state col nuovo regolamento misurate e periziate.

Le prigioni, i depositi di mendicità, gli ospedali e le spese per la loro amministrazione, formano il soggetto di tre articoli, dal cui contesto risultano i miglioramenti apportativi mediante le cure di quel zelante prefetto. Frutto di tali disposizioni fù, per modo di esempio, una meglio intesa costruzione di fornelli nelle cucine, dove il fuoco medesimo riscaldando contemporaneamente il cammino e un forno annesso, consumava un terzo meno di combustibile di quello che solevasi per l' avanti impiegare. Chiude il capitolo un prospetto sinottico sulle rendite speciali delle opere pie e di beneficenza, che, per atti di privata volontà, o per opera del governo furono a quelle in varie epoche assegnate.

Capo IV. L'agricoltura che fornisce abbondante materia al capitolo IV appena avrebbe ottenuto una volta poche pagine nella statistica del dipartimento di Montenotte, la di cui interna montuosa regione designata veniva col nome di *Deserta Langarum*, nome tuttora rimasto a una parte del territorio di Ceva.

Tutto da questo lato era selvaggio e pietroso; e pare che il terreno all'aratro mancasse fino dai tempi romani. Nè molto maggiore coltura appariva sulla pendice marittima, dove nudi massi da ogni parte sporgevano dal seno di orridi dirupi: sicchè tanta era, al dire di Possidonio e di Diodoro, la sterilità di quel suolo, che non si formava gleba senza spezzarne col ferro le pietre. Latte, erbe e carni salvatiche prestavano tutto il cibo a quelle tribù di pastori. Il castagno, il cui frutto serve pur oggi giorno a nutrire il maggior numero di quelle popolazioni, crede il C. di Chabrol vi fosse indigeno, per quanto manchino le prove ad assicurarlo, e specialmente sui monti della Riviera, dove si ma-

nifestano tracce d' incredibili sforzi per abbuonire un suolo ribelle ; nè altro luogo è talmente suscettibile di far rimarcare gli effetti prodigiosi del travaglio e di una costante pazienza quanto il circondario di Porto Maurizio e di Savona, dove quasi per prodigio si veggono i più duri sassi trasformati in una terra vegetativa, sostenuta sulle balze e fra i precipizii da una moltitudine di terrazze o di piccioli bastioni , sopra i quali fruttificano rigogliose le viti e gli oliveti. Ma se la natura fu ai liguri di terra un poco troppo avara, altrettanto mostrossi loro generosa in quanto ha rapporto alla dolcezza del clima ed alla sua favorevole esposizione. Fra tutte le produzioni , la più ubertosa è la raccolta dell' ulivo , che ricompensa con usura le pene dei villici ed i capitali de' proprietari.

La parte opposta dell' Appennino medesimo non presenta le stesse risorse. Sebbene il suo territorio pieghi e si avvicini verso le fertili pianure della Lombardia, esso generalmente non corrisponde così bene alle cure di chi lo coltiva, rifiutandosi a produrre quei frutti deliziosi che ornano la spiaggia ed i poggi della Riviera. Tengono luogo di essi le praterie, i boschi, il grano, le biade ed il granturco, l' ultimo dei quali si coltiva in grandissima copia. Il gelso comincia da pochi anni a vedersi nelle più basse valli, dove pure da qualche tempo si è introdotta la vite , così che col cambio de' loro prodotti si può in parte supplire a ciò che manca al consumo del paese.

Dal che risulta, trovarsi nello stesso dipartimento due generi di agricoltura affatto diversi: uno più ricco, ma meno esteso, l'altro più povero, ma che abbraccia una maggior superficie di suolo , ed una più facile e meno dispendiosa coltivazione. E qui il C. di Chabrol, facendo nuovamente parola delle più grandi masse minerali costituenti la superficie di quei monti, e accoppiando la dottrina del geologo alle esperienze del chimico e alla pratica dell' agronomo , scende ad esaminare la respettiva attitudine di ciascun terreno per l'agricoltura, e la relativa suscettibilità alla loro decomposizione , onde per opera dell'arte poterla favorire e migliorare.

La conduzione delle grandi tenute può dirsi inusitata nel dipartimento di Montenotte. La sua montuosa conformazione solcata da frequenti burroni sembra, dice l'A., che abbia precipuamente contribuito a fare ivi adottare quella regola agraria proclamata da Virgilio, *exiguum colito* (Georg. lib. 2.), il quale mostrò di essere persuaso, che tanto maggiormente la terra è liberale e feconda, quanto più i campi sono divisi e non coltivati da mercenarii; talchè l'estensione eccessiva dei predii rustici, accumulati in un ristretto numero di possidenti, ritardar deve, anzichè nò, il movimento ed i progressi dell'arte più antica e più necessaria.

Il governo de' campi forma un articolo apposito nella statistica di Montenotte. Pochi sono i proprietari che non coltivano da loro stessi, specialmente in Liguria, ed in caso diverso essi locano le loro terre a colonìa per una parte del prodotto; gli oliveti per la metà, ed in alcuni siti contro due terzi dell'olio che producono. Le vigne rendono al padrone comunemente due terzi, e in qualche luogo del piano i tre quarti del vino; mentre dal lato del Piemonte lo stesso prodotto, come pure le granaglie e le praterie, si dividono per metà. Sono a carico del proprietario gl'ingrassi e le riparazioni dei muri; all'incontro i bestiami necessari alla coltivazione sono di proprietà del colono, che li compra, li mantiene e ne trae profitto. Le selve di castagni si affittano contro danaro, o per una porzione del loro frutto, quale si regola in ragione della loro più o meno favorevole e comoda situazione. Le foreste sono di pertinenza intieramente del padrone, meno il minuto bosco e le potature, quali toccano al colono. I pascoli delle montagne incolte, che offrono al proprietario del luogo una non piccola risorsa, si affittano ai pastori delle vicine Alpi, i quali vi conducono le mandre durante l'inverno. Questi siti elevati, anticamente coperti di alberi cedui e di alto fusto, oggidì solamente forniscono un fieno sugoso e sottile fra scope e sterpeti.

Passando a parlare del lavoro dei campi, l'A. c'informa che, laddove questi sono alquanto larghi, s'impiega l'aratro, mentre si riserva la vanga per tutt'altrove, pratican-

do i solchi per traverso tanto in piano che in costa, e preservando le piantagioni dai danni delle grandi pioggie per via di sottostanti fosse.

Io non seguirò l' A. nei varii dettagli intorno ai metodi di coltura, e circa la qualità dei concimi respettivamente ai diversi vegetabili che colà si governano, e i quali variano a seconda delle località; ma non devo passare sotto silenzio ciò che ha riguardo agli ulivi, come quel frutto che, eziandio per la nostra Toscana, forma un ramo non indifferente di ricchezza nazionale. Se vero è quanto asserisce il C. di Chabrol, che l'introduzione di quest'albero benefico nella Riviera di Ponente non rimonti più in alto del secolo XII, i nostri antenati avrebbero su questo rapporto preceduti i liguri di cinque secoli almeno: avvegnachè dalle memorie storiche della Toscana si rileva che la pianta dell' ulivo fruttificava (specialmente lungo le nostre maremme) sino dall' epoca dei longobardi. L' ulivo si vanga nella Riviera due ed anche tre volte l'anno, tutte le volte che la località permette di seminarvi a'suoi piedi del grano, o dei legumi.

Il C. di Chabrol enumerando le specie di ulivi che più generalmente abbondano nella costa di ponente, e delle quali più ampiamente il Picconi (Saggio sull' economia olearia ec. vol. I.) notò i caratteri e le specie, si ristringono a tre varietà, ch' egli designa coi nomi vernacoli e colle sinonomie di Tournefort; vale a dire, 1.° la tagliasca (*olea fructu oblongo minore*), o giuggiolina del Picconi; 2.° la colombara (*olea fructu maiore carne crassa*) o colombara gentile del Picconi; 3.° la mortegna (*olea minor racemosa*) o papillare del Picconi, il quale avverte che secondo diversi distretti essa si nomina pure *pignola*, *rapuina*, *razzuola*, ec.

La tagliasca, che è la varietà la più estesa e la più importante, coltivasi da Nizza sino ad Alassio. Sono alberi molto grandi, di una vegetazione vigorosa, e che negli anni favorevoli si caricano di una quantità prodigiosa di frutti producenti un olio limpido e squisito. Da Alassio a Novi gli uliveti appartengono generalmente alla specie colombara, che

equivale all'*oliva regia* di Cesalpino. È un albero assai più piccolo del precedente, di una più lenta vegetazione e di raccolta meno sicura; ma esso fornisce un frutto più grosso, più polputo e più abbondante di olio, sebbene meno delicato del sopranunciato. La mortegna, che promiscuamente con la colombara trovasi sparsa in varie di quelle colline, è di una vegetazione più vivace di quest' ultima, ma di fusto minore della tagliasca. Non ha bisogno di una coltura tanto accurata, e può prosperare in un clima più rigido. Si carica di frutto quanto la prima, rende minor quantità di olio ed è meno bianco-pagliato, sebbene di sapore egualmente buono. Usan quegli agricoltori di moltiplicare le specie per via di polloni che in numero di due o di tre lasciano crescere a piè della pianta, dalla quale si staccano in capo a quattro o cinque anni, per trapiantarli al luogo destinato.

Si contornano a qualche distanza i giovani arbusti con ritagli di cuoio e di corna, o di stracci di lana e di lino, per essere rinnuovati ogni biennio. Gli altri processi sulla coltivazione dell' ulivo adulto, e sul modo di prepararne l'olio, sono analoghi a quelli che vengono praticati dai nostri contadini, meno la potatura, che colà si eseguisce con assai più parsimonia che nel fiorentino, e solamente allora quando l'albero è oltremodo folto e ramoso.

L'A. nel dar conto delle crisi funeste, alle quali, là come altrove, quella pianta delicata và soggetta, ci dà come infallibile un' espediente atto a riparare al più terribile e più costante flagello dell'ulive, cagionato dalla mosca (*musca oleae* L.) che rode il frutto, deteriorando la bontà dell'olio. L'espediente sarebbe di cogliere tutte le ulive prima che s' inoltri la primavera; nel qual tempo il detto insetto suol depositare le sue uova, le quali scoppiando in estate generano altri insetti per l'autunno e l'inverno. Il C. di Chabrol dice di essersi assicurato che, se in queste ultime stagioni non restava più alcun frutto sull' ulivo, veniva ad essere tolto il mezzo della produzione di quei nocivi animaletti. Ma i genovesi (soggiunge egli) anteponendo questa semplice salutare misura al pregiudizio tuttora fra essi

vigente, di ritrarre un prodotto più abbondante quanto maggiormente le ulive restano sull'albero, espongono per tal guisa ad una piaga divoratrice tutta la ricchezza della successiva raccolta. Faremo peraltro riflettere, che un simile compenso si renderebbe meno che altrove eseguibile nella Liguria occidentale, dove la maggior parte degli ulivi sono, a confessione dell'A. di una specie (*la tagliasca*), i cui frutti maturano troppo tardi e in tempi diversi; così che a volere prevenire un tal danno, miglior compenso forse sarebbe quello di sostituire altre varietà di ulivi di maturazione più precoce. Facendo il calcolo del prodotto medio di questo frutto, preso un decennio di raccolte, risulta, che in una superficie quadrata di 26,000 arpenti di terreno, occupato dagli uliveti nel dipartimento di Montenotte, il loro prodotto annuo è di circa 139,000 barili di olio (2); oltre i due terzi del quale sono inviati all'estero per poter supplire con tale risorsa alle granaglie che mancano alla sussistenza di quegli abitanti, non che ad altri oggetti necessari ai comodi della vita.

Al calcolo sul prodotto dell'ulivo il C. di Chabrol aggiunge pur quello degli altri alberi fruttiferi, delle viti cioè, degli agrumi, e per fino dei fiori. Quindi vien dato un prospetto delle terre arabili nei quattro circondarii del dipartimento, dal quale rilevasi, che ognuno di questi diversifica per quantità e qualità di suolo aratorio, per i processi di cultura, come per la varietà delle produzioni. Lungo la criniera e il dorso delle montagne che separano il circondario di Ceva e di Acqui da quelli di Porto Maurizio e di Savona, come anche nelle valli del Tanaro, del Belbo e della Bormida, esistono varie praterie naturali: imperocchè le artificiali cominciano appena da poco in quà a praticarsi in qualche distretto. Parlando dei boschi, che occupano in tutto il dipartimento 108,759 ectari, sono essi dei particolari, o delle comunità, o del demanio. L'A. indica il sistema che ivi si tiene, sia pel taglio, sia per l'impiego del legname, sia per il loro resultato. A queste interessanti in-

(2) Barili di lib. 187 e mezzo.

dagini sul regno vegetabile serve di chiusa un quadro di quanto produce quel territorio in natura e in effettivo numerario.

Prendendo in seguito a dar conto del regno animale, il C. di Chabrol osserva che quel paese offre in questo genere una limitata risorsa, e che solamente una meglio intesa cultura delle praterie potrebbe aumentarla. Nell'esaminare le diverse specie di animali che fanno parte dell'economia di quel dipartimento, distingue la loro qualità, la sorte di nutrimento, gli usi ne' quali sono destinati, e ciò che essi producono. Quindi in altro articolo viene a discorrere delle fabbriche opificiarie, designandone la stima, gli usi e le loro rendite approssimative. E ricapitolando le cose che hanno rapporto a questo capitolo, presenta in una tavola sinottica la somma dei prodotti e delle proprietà territoriali di ogni specie; mentre in altro quadro approssimativamente dà a conoscere a quanto può ascendere il consumo degli abitanti in vitto, in vestiario e in oggetti di lusso. Dal primo dei quali stati si rileva che la rendita annuale (a quell'epoca) calcolata al netto delle spese, ammontava in tutto il dipartimento a 13,827,426 franchi; mentre l'uscita nel secondo prospetto ascendeva a 37,659,128 franchi. Un così vistoso *deficit*, che viene quasi al triplo della produzione del suolo, era riparato dall'esercizio dell'industria e dai profitti che il commercio recar suole a benefizio dello stato e di quelli abitanti.

Capo V. I prodotti di tutti i generi del suolo, considerati finora astrattamente dalla mano d'opera, ricevono per via dell'industria il prezzo di aumento che essa vi aggiunge. Ecco il soggetto di cui si occupa il C. di Chabrol nel capo V. E rifacendosi dal regno minerale, egli parla, in primo luogo, delle cave di ogni specie di pietra, compresa una di carbon fossile, esaminando di ciascuna di tali industrie la spesa ed i resultati. Si occupa in seguito a discorrere del profitto che ritrae in special modo il distretto di Savona dalle vicine colline argillose, le quali offrono un mezzo opportunissimo alla instituzione di molte fabbriche di terre cotte e maioliche; ramo d'industria che richiede pochi capitali, e

nel quale trovano un occupazione giornaliera 2170 lavoranti.

Le fabbriche degli embrici e de' mattoni stabilite nello stesso distretto presentano una risorsa poco meno interessante, sebbene in coteste non s'impieghino che circa 475 persone, di ambo i sessi e di ogni età. Le fornaci di vetri esistenti da tempi remoti sulla vetta dell'Appennino, a tre leghe da Savona, occupano costantemente più di mille operai. Peraltro la cospicua manifattura di Altare, che dava un benefizio annuo di 150,000 franchi, era minacciata, come di fatti è accaduto, da una pericolosa concorrenza per la nuova montatura delle vetrerie presso Cuneo, a riparare alla quale concorrenza suggeriva il nostro A. di servirsi, in luogo della legna, del carbon fossile che scavasi presso alla vetreria di Altare. Quindi si parla delle varie ferriere, della loro fondazione, del metodo di amministrazione: e si accenna la quantità respettiva dei lavoranti, i loro costumi, i loro metodi di vita, i diversi processi di fabbricazione, le qualità di ferro lavorato, i miglioramenti che si potrebbero adottare, i mezzi di favorire questa branca d'industria, ed il benefizio che ritraggono i proprietari ed il paese da tal genere d' industria manufatturiera. Servono di appendice all'articolo medesimo due tavole, una relativa ai saggi di varie specie di ferro fabbricato nelle ferriere del dipartimento, e l'altra che indica il nome delle ferriere, e i proprietari; le comunità dove sono situate, la distanza loro dal mare, il numero degli uomini e la quantità della materia greggia che vi s' impiega, il ferro lavorato che ne risulta e il suo consumo nel dipartimento, con la quantità che se ne spedisce all'estero. Per lo che ne risulta un benefizio di circa 600,000 franchi all'anno.

Una fabbrica di vitriolo turchino (solfato di rame) fu l'unico stabilimento chimico che contò per poco tempo il dipartimento di Montenotte, il quale, sebbene privilegiato con brevetto del governo, rimase mediante il suo scarso prodotto ben presto inoperoso; ciò che dà argomento all'A. di rintracciare le cause che contribuirono al suo poco successo.

Venendo all'industria relativa alle sostanze vegetabili, il

C. di Chabrol si occupa primieramente della fabbricazione dei panni di canapa, essendo quelli di lino di assai piccola entità. La canapa che colà si lavorava raccoglievasi poco più che per metà nel dipartimento medesimo. Si valuta per approssimazione il valore della mano d'opera, tanto in pettinatura che in filatura e in tessitura ; si numerano le persone impiegate a simili traffici, e la quantità di tele che esse producono. Calcolando il consumo medio dell'intiero dipartimento, dedotto il quinto per le tele che s'introducevano dall'estero, i panni di canapa e di lino fabbricati nel paese si computavano a quel tempo 2,179,570 metri, ciò che dava 1,259,925 franchi di profitto netto all' industria. Con lo stesso metodo s' imprende a discorrere delle manifatture di cotone, genere di lavoro, di cui si faceva allora uno smercio considerabile in Savona, dove si fabbricavano due specie diverse di tele, che una per le vele da bastimenti, e l'altra per uso di vestiario. Anche più attivi erano altra volta i cantieri da costruzione, dei quali tratta più a lungo il C. di Chabrol, designando i luoghi dove erano stabiliti, il numero, la portata dei bastimenti in costruzione, la quantità degli operai impiegativi, l' utile netto ritratto dai costruttori nella vendita, e il costo degli oggetti impiegativi. In seguito, i benefizi provenienti dall'industria dei fabbricatori di corde, di reti da pesca, dalle saponare, dalle seggiole di paglia di Savona, dalle seghe ad acqua, dalla costruzione dei barili, delle doghe e dei cerchi da botti, dalle cartiere, dalle carte da giuoco, dalle paste o vermicelli, dalla macinatura dei grani e delle ulive, formano altrettanti paragrafi, ne' quali l' A. distingue in dettaglio il loro prodotto industriale.

Spettano all' industria sul regno animale gli articoli che chiudono il quinto capitolo, dove si parla della trattura e filatura della seta, della manifattura delle trine, dei profitti provenienti dalle fabbriche dei lanifizii, siano panni, siano calze; da quelle dei cappelli, della colla, della cera, delle conce e de' nastri; e rilevando di tutti questi oggetti il prodotto totale, si defalca ciò che resta a profitto della mano d'opera.

Capo VI. Gl'istessi oggetti ricompariscono per l'ultima volta, ma sotto altro punto esaminati, nel capo sesto, destinato al commercio, altro genere d'industria che il rischio fa più lucrosa, mercè la compra e vendita degli oggetti contemplati nelle due ultime sezioni, e che nella parte marittima del dipartimento di Montenotte crea una partita considerabile di ricchezza nazionale. Prima di tutto l'A. si occupa dei mezzi di trasporto, cominciando dal punto della loro origine sino al luogo del loro destino.

Mentre la geografica situazione di quell'antico dipartimento assicura la più gran facilità ed economia nei trasporti per mare, rende lunghi e dispendiosissimi quelli per terra, stante una barriera di monti, la quale separa la pianura della Lombardia e il corso del Pò dal mediterraneo: e dove, per un *deficit* costante di generi di prima necessità, gli abitanti del paese che esaminiamo sono obbligati di ricorrere per mezzo di un cambio continuato. L'A. distingue tre sorte di commercio: quello marittimo che si fa per via di piccolo cabottaggio o per un lungo tragitto; quello dell'interno che consiste nella vendita delle sete, degli oli, dei vini e degli oggetti fatturati; e finalmente quello de'trasporti continui che fanno i mulattieri per loro conto attraverso la catena dell'Appennino.

In altrettanti distinti articoli il C. di Chabrol percorre lo stato ed i respettivi vantaggi di queste diverse maniere di speculazione, confrontando il risultato di quelle dei tempi andati con l'altre che ebbero luogo durante la di lui amministrazione. E per rendere a colpo d'occhio concepibile la cosa, presenta in due grandi tavole (frutto di un immenso lavoro) il prospetto generale delle strade, delle piazze commerciali, dei porti di mare compresi dentro i confini di quel dipartimento; dà contezza di quanto questi ultimi pescano per l'ancoraggio; dei venti poco favorevoli alla loro sicurezza; accenna i mezzi per migliorarli; c'informa della loro capacità, del numero, e della portata dei bastimenti che possono ivi riceversi; parla della specie e quantità dei viaggi, che annualmente con questi s'intraprendono; dà conto della qualità dei loro carichi; della natura delle associa-

zioni , sia fra i marinari e il loro padrone, sia fra questo e il proprietario del bastimento, sia fra il capitano e l'affittuario delle merci; e finalmente fa il calcolo delle spese che occorrono per mettere le barche al sicuro in tempi di traversie, accennando per ultimo gli stabilimenti stati eretti in vantaggio di questa branca d'industria commerciale. L'A. a fine di rendere più facile l'intelligenza di questi prospetti, dà in altrettanti articoli separati più estese spiegazioni, le quali richiamano i titoli apposti a ciascuna colonna del quadro generale. Per modo di esempio, ricercandosi il lucro netto che si ritrae dai noli , detratte cioè le spese indispensabili del noleggiatore , prende a norma, per i piccoli cabottaggi, il tragitto frequente da Genova a Savona , e per i più lontani quello da Savona a Nizza, confrontato proporzionatamente con l' altro da Savona a Barcellona . La quantità e qualità degli oggetti che compongono il carico , per i lunghi come per i tragitti più corti, sono calcolati dall'A. per approssimazione.

Per avere un' idea di sì fatto movimento basterà dire che, nel 1811, s'impiegavano lungo la spiaggia del Dipartimento di Montenotte tante barche che ammontavano in tutte alla portata di 12,832 tonellate, e nelle quali si esercitavano più di settemila marinari.

Sebbene non sia della stessa importanza il commercio di terra, non lascia anch' esso di figurare nelle ricchezze di quel dipartimento. Erano a quell'epoca in esso impiegati circa 1,800 muli, i quali occupavano assiduamente 400 sino a 450 mulattieri. Le mercanzie che partono dal lido del mare si portano alla distanza non maggiore di 30 leghe , dirigendosi verso Torino , o a Valenza presso il Pò, ovvero in qualche punto intermediario, per esser di là con minore spesa trasportate per vettura al loro destino. L' A. enumera gli oggetti e la quantità approssimativa che dalla Riviera si recano in Piemonte, e quelli che di là s'importano nella Riviera di ponente. È osservazione costante, dice l' A., che il peso dell'importazione è sempre minore di un terzo di quello dell'esportazione, per cui le bestie al ritorno sono cariche di un quarto meno, e spesse volte tornano scosse.

Dal bilancio comparativo dei generi trasportati con la spesa annua per l'acquisto e mantenimento degli animali da soma, de' garzoni o vetturali, si rileva che i condottieri, qualora si limitano unicamente al lucro del trasporto, avrebbero a loro carico un *deficit* annuo. Ma questi generalmente fanno un tal commercio per loro conto, e non ricevono le commissioni da altri, se non allora quando manca loro il carico. Il guadagno che per questo mezzo si effettua è talmente vantaggioso ai conduttori o impresarii, che giunge qualche volta a produrre il 35 per cento di benefizio. Così vistosi vantaggi peraltro non vanno riguardati che come un frutto industriale unito a quello che può ritrarsi dal commercio di trasporto. Calcolando l'A. il prodotto netto di ciascheduna bestia da soma, compreso l'utile commerciale, lo fa ascendere a 150 franchi per anno, cosicchè questa branca di commercio fruttava annualmente al dipartimento 270,000 franchi. Ma questo profitto, mentre non giova che a pochi particolari, nuoce al commercio generale, sul quale preleva un diritto considerabile; nuoce al paese, cui toglie sopra 450 braccia utili alla coltivazione, e una gran dose di foraggi necessari a nutrire 1800 animali improduttivi acquistati dall'estero, e per cui sortivano annualmente 60,000 franchi.

L'ultimo articolo riguarda le strade che stavano costruendosi, e quelle che rimanevano ad aprirsi; quali, oltre ad una più pronta e più grande facilitazione dei trasporti, diminuire dovevano di due terzi gli animali a tale uso impiegati, di una metà i loro condottieri, e di un terzo il costo delle vetture. Nè era tampoco impossibile, soggiunge il C. di Chabrol, che il commercio cangiasse di natura e si facesse quindi senza alcuno intermediario.

Tre erano le grandi strade postali che si aprivano a spese del governo nel dipartimento di Montenotte. Una quella che da Savona, valicando l'Appennino, porta per la valle della Bormida ad Alessandria; l'altra che, da Porto Maurizio per il colle di Nava, dirigere si doveva nella valle del Tanaro, sopra Ceva e Mondovi sino a Torino; la

terza, che si calcolava compita nel 1813, era la strada littorale dichiarata di prima classe, poichè destinata a continuare la gran via che da Parigi per Nizza conduce a Roma *(3)*. Tutte le altre ivi tracciate, rimaste però in gran parte incomplete, hanno solamente rapporto alle interne comunicazioni ed agli interessi locali, per cui restano a carico dei respettivi paesi. Ma un assai più grandioso progetto di questo genere, promosso dallo zelo del C. di Chabrol, che tanto al ben essere di que'popoli agognava, era quello di un canale navigabile che per il Pò, il Tanaro e la Bormida, a forza di chiuse e di bacini alimentati negli alti piani da varii torrenti de'vicini monti, superare doveva la foce più bassa dell'Appennino, presso il villaggio di Altare, a fine di congiungere per tal via l'Adriatico al Mediterraneo. Sfortunatamente però una così colossale impresa rimase nel numero di quei tanti decreti imperiali di pubblica utilità, che solamente nelle carte ebbero una troppo effimera vita.

Serve di appendice a questo capitolo altro progetto, pure dell'A., destinato ad aprire una strada sino all'annosa foresta di Upega, situata in gran parte nel circondario di Ceva, e che, a detta dell'A., avrebbe potuto somministrare tanto legname sufficiente a inalberare sei vascelli e dieci fregate ogni anno. Chiude finalmente l'opera un indice sistematico delle piante e degli animali utili che vivono in quella stessa contrada.

Da quanto si è compendiato può aversi un idea delle laboriose indagini che abbisognarono alla compilazione della statistica di Montenotte, sicchè ognuno facilmente si persuaderà, che per quanto il C. di Chabrol sia fornito di estesissime cognizioni in fatto di pubblica economia, ed in molte scienze che hanno con essa rapporto, non avrebbe potuto raccogliere cotanti materiali, senza la cooperazione delle autorità locali e delle persone più illuminate del paese; e sem-

(3) Questa grandiosa opera, sospesa nel 1812 per gli avvenimenti a noi ben cogniti, è stata nell'anno corrente animosamente ripresa, a segno che fra Nizza e Genova è ora cominciato il passaggio delle vetture.

bra un effetto di questi copiosi distaccati lavori, su de'quali l'A. potè appoggiare i suoi calcoli, se non tutti esatti, almeno assai prossimi al vero, se appajono quà e là alcune ripetizioni presentate sotto poco variato aspetto, le quali servono a rendere più voluminosa, senza aumentare il pregio di una così bell'opera.

Forse l'amore per una certa gloriola potrebbe aver fatto desiderare a taluni di trovarsi nominati, ma la protesta che fa l'A. nella sua prefazione serve per tutti. Comunque sia, gl'italiani in genere, e specialmente gli abitanti della Riviera di ponente e dell'alto Monferrato, devono per molti titoli essere grati al conte di Chabrol, il quale col rendere di pubblica ragione un così importante lavoro molti anni dopochè il paese di Montenotte fu distaccato dal dominio francese, ha fatto conoscere che non altro se non un nobile generoso scopo può averlo a ciò indotto, il benessere cioè del paese da esso lui per un tempo sì amorevolmente amministrato; e mercè il quale lavoro riesce oggi di più mite spesa e di assai meno disagio rilevare le variazioni e i movimenti progressivi o retrogradi che sono in quella contrada, dopo il 1812, avvenuti.

E. Repetti.

Viaggio del maggiore Denham, capitano Clapperton, e dottore Oudney nell' Affrica interna.

Daremo un sunto del più momentoso fra tutti i cimenti finor tentati ad esplorar l'Affrica interiore. E fu tale men per la fortuna che gli arrise a maggiormente indentrarsi in un continente per lunga età impervio, quanto perchè, benavventurosi gli esploratori a non cadervi tutti vittime del clima torrido o del fero abitante, come in tante altre prove, portarono a salvamento nel seno della geografia i frutti de'generosi travagli loro.

Memorammo altrove (1) l'ardore che scaldava geografi

(1) Antologia N.° 74.

e viaggiatori inglesi a squarciare una volta l'antico velo del centro affricano. La sorte di Mungo-Park, da cui molto si sperava, e che non più ricomparve, nonchè intiepidire, adizzò l'impeto di tanta brama. Un siffatto calore accese anche il governo; che in Inghilterra ditta legge perfino al governo quel pubblico sentire, il quale impera a tutti, e a niuno obbedisce. Indi il ministero, non pago di proteggere le affricane esplorazioni, le stimolava eziandio. In questa disposizione d'animi e di cose, ebbesi nel 1821 dal signor Warrington, console brittannico a Tripoli, avviso che il Bassà tripolino si offriva a far scortare con buona e fida guardia fino al Burnù qualunque persona piacesse a S. M. B. di inviarvi. Ciò bastò perchè al subito invito, da Lord Bathurst proclamato a inanimire i volontarii esecutori di sì bella impresa, non men tosto rispondessero tre animosi. Presentavansi Denham, Clapperton e Oudney a correre l'arduo arringo. Loro si univa Hillman, artefice nell'arsenale nautico di Malta. Toole, altro giovine uffiziale, dovea raggiugnerli con una carovana posteriore. Noi dunque li seguiremo in Affrica fra nuove terre e nuove genti, dando il sommario di tutto il nuovo che essi videro e scopersero.

Tuttochè Clapperton e Denham sapessero tanto di lingua araba a farsi intendere ne' bisogni più comuni, pure stipendiavano in Tripoli due Mauri esperti negli idiomi del Burnù e del Sudan, onde menarli seco loro come interpetri. Partivano infatti ai dì 5 marzo 1821 da quella città. Dopo la valle del Beniolid, ultima contrada in cui, lasciando dietro le coste tripoline, si trovi agricoltura, entravano i nostri viaggiatori nel picciolo deserto; ossia nel picciolo braccio che il gran Sahara interpone fra gli stati barbareschi e il Fezzan.

Questo deserto non è già un mar di sabbia come l'altro, che benanche trapasseremo, e con maggiore menzione; ma landa arida e incolta, quà e là cosparsa di cantoni con acqua e vegetazione. In questi spazii abitabili, detti Oasi, attendano le tribù degli Arabi Beduini; Arabi, che assai meglio si direbbero erranti o indipendenti, ove non così

dica quell'epiteto nella favella nazionale. E poichè nel transito per solitudini sì triste, le sole orde beduine davan subjetto di contemplazione a' nostri inglesi, le toccheremo anche noi per così attenuare a' lettori la noja di un camino lungo un mese fino a Murzuk.

Moltissime tribù arabe, tiranneggiate da'regoli barbareschi per lo più originarii da progenie turca o da bastardigia mamelukka, si mantennero indipendenti perseverando nell' avito abito di vivere; ossia nella vita e libertà del deserto. Indi il bisogno di perseverare nelle avite virtù del deserto. Nè temeremo di profanare sì bel nome, ed applicandolo ad alcune pratiche di quell'agreste vita, e presumendo non poche virtù fra istituti i quali ne sembran repulsivi. Che ove in un ordine qualunque, o manchino, o la mole di esse non superi quella de' vizi, non già si conserva, bensì perisce la società. Fra quegli arabi adunque al sociale veleno di un vivere vago e rapace, è antidoto la sanità e vigoria delle membra, mercè l'esercizio di costumi pastorali, della sobrietà connaturale a'popoli meridiani, e della religione infine, che vieta i liquori inebrianti nonchè comanda le frequenti abluzioni. Aggiugni severa custodia delle primitive idee e abitudini, ospitalità a' viandanti, caritatevole sovvenimento a' miseri, generosità col nemico debellato; aggiugneremo ancora la conservata purità della favella patria; e si avranno i vitali elementi validi a preservar dalla morte i brani di un gran popolo.

Pastore e guerriero l'Arabo del deserto sprezza tutt'altra vita, che non sia quella del gregge o della spada. Non men tremendo quando scorre con l' armi, che ospitale e soccorrevole nella sua tenda, egli vi accoglie il povero, e vi dà inviolato asilo al suo stesso inimico, ove questi vi si rifugi sia senza saperlo sia che il sappia, allorchè vien perseguito da un più potente. Nè è raro che un tal caso cangi in amicizia eroica le nimistà più inveterate ed implacabili.

Magnanimità sì generosa e sublime non alcerto può star sola in quelle anime incolte. Và presunto che seco lei si annidino anche altri germi di numeri, a' quali sol man-

ca una maggiore coltura per pullular con rigoglio. E infatti i sentimenti dell' Arabo non son quelli del barbaro malvaggio. Noi ne enumerammo molti. Memoreremo ora il più egregio ; ed è che in quelle tribù il prepotente col debole è punito al pari del vile in guerra. Menasi l'un come l'altro a spettacolo di ludibrio e disonore fra le tende del campo, col capo involuto in viscere di bue. La quale pena è quasi peggiore della morte istessa, poichè il reo non più trova donna che il voglia. E chi consideri, che quei virilissimi non per altro ardono e travagliano ad ammassar ricchezze, se non per possedere un maggior numero di donne, intenderà meglio quanto sia cruda quella infamia.

Certo, ognor atroce misfatto è la rapina e la scorreria; nè mai v' ha ragion da tanto a legittimarle. Se non che ponendo mente che un tal flagello del picciolo deserto, non già colpisce nè il povero nè il solitario viandante, bensì le carovane de' sordidi mercatanti Mauri; di quell' immani i quali per intemperanza d'avidità commerciano perfin carne umana comprando e vendendo schiavi; quando, dicea, si pone mente a sì efferata ingordigia, sparisce molto orrore nel criminoso abito degli Arabi, e si è quasi tentato a benedire i ladroni de' ladroni.

Cresce poi questo plauso, e sempre più minuisce quell' orrore vedendo, che se un drappello in scorreria, vibrandosi come il fulmine addosso a qualche carovana, perviene a fugarne i padroni, e predare il bagaglio, le negre (sovente anche i negri), che menavansi in schiavitù, vengon messe in libertà. Con ciò un entusiasta li direbbe i moderni cavalieri erranti d' Affrica. Certo è che l' Arabo del deserto, così temperando la rapina con la pietà pel sesso imbelle, e i suoi vizii con le sue virtù, non solo non appare nè indegno nè incapace di miglioria morale, ma benanche addita che spontaneo al bene fu coatto al viver malo per colpe non sue. E non è raro il vedere atroci masnadieri riunir gli estremi di nefandigie e d' eroismi; de' quali estremi gli uni vengono certamente e spontaneamente dal cuore, mentre le altre possono aver altrove la radice loro ; che il più sovente si irrompe alle iniquità per impulso

non già della propria indole, bensì de' mali istituti. Così in Affrica la tirannide turca, non mai satolla d'oro e di sangue, proscrivendo quelle tribù dalla città, e relegandole nel deserto, sforza uomini, che foran ottimi cittadini, a nascere vivere e morir predoni.

Oltremodo appassionato e sensitivo, necessitoso di attività morale pari alla travagliosa vita, l'Arabo vuol nella sera i ristori dello spirito dopo le opere del giorno. È egli pressochè folle per udire poesie erotiche, o narrazioni d'avventure. Indi ogni tribù ha il suo poeta e l'istorico; i quali personaggi sono in molto onore. Dopo la preghiera al tramonto adunque, uomini e donne, vecchi giovani e fanciulli, si attruppano innanzi alla tenda dell'istorico o del poeta, che recita inni di amore, o narra gesta e prodezze. Si leggerebbero tutti i menomi affetti dell'animo negli attenti ed incantati volti dell'uditorio. È quello il teatro del deserto.

Il lettore il quale dubitasse di cotanto rapimento, e dell'efficacia di quel costume presso orde agresti, volgasi ad averne imagine e pruova sul molo di Napoli; ove, circuiti da gruppi dell'imo volgo, i cantori ciclici declamano i versi dell'Ariosto e del Tasso. Intenti rapiti estatici que' rudissimi uditori, ammirano commuovansi esaltansi, i più a prò di Rinaldo, altri per Orlando. Nè è raro, che sorgendo contesa circa il primato del rispettivo Eroe, si passi da' vituperi a'pugni, da' pugni a'sassi. Indi ecco nell'istessa Italia un esempio d'entusiamo acceso dal solo dire in anime incolte; ecco un fatto simile al fenomeno morale degli Arabi nel deserto.

Un tanto effetto, oprato dalla sola recitazione senza alcuno aiuto musicale, non altrimenti spiegherebbesi che supponendo nel favellare somma valentia a commuovere. E perciò premettevamo che la conservazione dell'avito idioma concorse a conservar quel popolo negli abiti aviti. La favella di Almansor, di Aaron el Rascid, di Mamon, di tanti altri poeti e scrittori; la favella del profeta infine, anche esso poeta fervidissimo, si tenne pura fra quelle orde, tra perchè senza comunione con altre genti che la im-

bastardissero, tra perchè consacrata dal Korano. È precetto religioso che ognun debba intendere il libro della legge, il libro de' doveri di tutti. Indi ad intenderlo la necessità di non perderne il linguaggio. E quanto all' esistenza morale di un popolo cooperi un libro sacro, il dica l'esempio di un' altra nazione orientale; il dica l' Ebraica, la quale debbe all' antico testamento l' inalienabile eredità di tante reliquie nazionali, a malgrado che, spersa per tutto il globo, più non abbia nè patria nè governo.

Nelle guerre che spesso insorgono fra tribù e tribù, poichè si è mutuamente fatto saggio delle armi, la men possente stenda il suo campo dall' Oasi in cui era, e migra col gregge e armenti altrove.

L' attuale arabo del deserto insomma è nella sua migratoria pastorale e guerriera vita, il vero e legittimo erede di que' suoi padri, sì formidabili e strepitosi nel medio evo, nonchè di quegli avi suoi primitivi, che la Bibbia ne tramandò dipinti.

E pare che l' albergo nel deserto concorresse a conservar la natura primigenia negli animali domestici non men che nell' uomo di quella gente. Agile paziente robusto il cammello arabo, è quale il veggiam descritto negli antichi istorici e naturalisti. D'altra banda anche l' arabo cavallo, questo archetipo del nobilissimo fra' quadrupedi, questo alipede generoso formosissimo destriero, ambito da guerrieri duci e monarchi, è tuttora quale il dipignea Moisè quaranta secoli or sono: " Gloria narium ejus terror. Terram ungula „ fodit; exultat audacter, in occursum pergit armatis. Con„ temnit pavorem, nec cedit gladio. Super ipsum sonabit „ pharetra; fervens et fremens sorbet terram; nec reputat „ tubae sonare clangorem. Ubi audierit buccinam dicit Vah; „ procul odoratur bellum, exortationem ducum, et ululatum exercitus ec. ec. (2).

In grazia di sì divino brano di poesia, tuttora tale co-

(2) Vedi Job. cap.° 39 ,versetto 20, e seguenti. Moltissimi sacri interpetri, in ciò uniformi al sentimento di molti Rabbini, attribuiscono a Moisè il libro di Giobbe.

mecchè a noi giunto esangue del nervo nell' idioma originale, il lettore ne sarà indulgente ove sia d' avviso che digredimmo, e che troppo oltre andasse il nostro digredire. Ma siam nel deserto; e ne parve pregio animare alquanto quelle morte solitudini. Ivi inoltre, fra'rarissimi obietti visibili in sì vasti e rari spazii, il nitrito del nobilissimo animale ci attirò a contemplarlo rimembrando l'esimia sua pittura antica. E perchè il nostro fallo (se fu fallo) si ammendi con qualche utile, coglieremo nel citato brano il destro di allegare, che le arti imitative là sorgono più egregie, dove più perfette son le forme che esse imprendono a ritrarre. La Grecia e l'Italia videro poggiar la pittura e la scoltura all'eccellenza suprema, perchè le italiche e greche forme umane son le più venuste del globo. In Italia ancora udissi salire alla sommità sovrana l'arte di esprimere gli affetti col canto, sol perchè era facile il musicare in una favella, che è essa sola una musica. Così nell'Arabia, dove la natura fu al destriero larga di tutte le bellezze, comparve la più bella poesia, l'esimia dipintura del destriero. Che il bello ideale non è dote *subjettiva* (3) dell'animo; bensì concetto, cui dà origine materia e vita la sfera delle sensazioni, nella quale è sempre involto l'uomo. E ben si apponea quel sommo e universo maestro Arpinate nel definirlo facoltà di ideare imagine assai più bella di un subjetto tuttochè bellissimo (4). Indi ove questo vicina la perfezione, ivi può più trascendere il pensiero a idear perfettissima quella.

Ora acceleriamo il passo. A Dokna, città murata e popolosa di 3000 anime, si è già nel Fezzan, non che a mezza via fra Tripoli e Murzuk. Narra Denham che non potè non ammirarvi la nettezza sì urbana che domestica, comanche la poco presuntavi avvenenza e spirito delle donne. Vestono alla foggia tripolina; sono affabili; e non vengon tenute gelosamente invisibili come negli altri paesi

(3) Nel senso del liguaggio di Kant, a *priori*.
(4) Vedi Cicerone nell' *orator*.

mussuimani. Regalavano esse latte datteri ed altre frutta a' nostri inglesi.

Il Fezzan, che un tempo credeasi Oasi fertilissima, è all' opposto contrada sterile ed arenacea. Quella provincia rassembra a un' isola circuita da un oceano di sabbie; circuita cioè dalle due braccia con le quali il gran Sahara si congiunge al deserto nubico. Murzuk, che ne è la capitale, può avere dieci mila abitanti. Vi risiede un soldano dipendente dal bassà di Tripoli. Ivi dovea riunirsi il drappello degli Arabi commessi a scortare i viaggiatori fino al Burnù.

Faceasi lentamente questo apparecchio, a malgrado che il bassà tripolino avesse con calore raccomandato celerità al regolo fezzanese. Ma son tardi sempre i mussulmani. Perlochè impaziente Denham, ritornava a Tripoli onde dolersi del ritardo; e parendogli che quivi ancora scorgesse lentezza, si rimbarcava per l' Europa. Dalla quale brusca intolleranza scosso il bassà, e premuroso a non disgustare il governo inglese, spediagli una nave appresso che il raggiugneva in Marsiglia, e di là il riconducea in Affrica.

Mentre avvenia questo incidente, Clapperton e Oudney rimasti a Murzuk, metteano a profitto la dimora nel Fezzan, esplorandone i cantoni occidentali, ed inoltrandosi fino a Graaht, tre gradi al tramonto, là ove incominciano le lande abitate dalle tribù tuarike.

Queste tribù non abitano nè in case di pietra come i Fezzanesi, nè sotto tende come gli Arabi; bensì in abituri construtti con creta e paglia impastate insieme. E non saprebbesi concepire perchè mai non facciano uso del sasso, che non manca, ove non si ponesse mente che non hanno idea veruna della calce. Potrebbero però ed averla, e ben conoscerne sì l'impiego che l'utilità, mentre vedesi in Germa un tempietto costruito con buona pietra ed ottimo cemento. È difficile anche al men conoscitore il non ravvisare in questo antichissimo monumento e il disegno, e la mano de' Romani. Il gran popolo adunque stese fin nel Fezzan l' invitto e tremendo suo braccio! Probabilmente fu un

monumento lasciatovi dall' esercito che si internò in Affrica sotto il comando di Svetonio Paolino. Germa era l'antica metropoli del reame.

Progredendo nel cantone di Sebah, erano i viaggiatori precorsi dalla fama di essere negromanti abilissimi in medicina. Quindi continue importunità, non tanto per consultazioni mediche, quanto per domande di amuleti e parole magiche, sia contro alle infermità, sia a favor dei ghiribizzi dell'affricana fantasia. E non solo non giovava, ma noceva invece il voler disingannare quelle semplici e credule genti; poichè oltre all' essere ciò impossibile, movea l' indignazione e il sospetto di rifiutarsi gli *insara* (i cristiani) ad aiutare e guarir gli islamiti. Bisognava adunque saper alla meglio uscir d'imbarazzo. Fralle tante, e tutte strane inchieste, vi fu pur quella fatta da una robusta e vivacissima vedova, la quale chiedea di posseder la malìa onde passar presto a seconde nozze. Fu mestieri che gli inglesi, tenendo il ridere, facessero mostra di frugar la valigia, e cercarvi il formolario della chiesta fattura; poi con sembianza di dispiacere dissero, essere stato per inavvertenza obliato nel rimanente del bagaglio lasciato a Murzuk. Di che non fu punto lieta la vedova; e si facea promettere che il manderebbero appena fattovi ritorno.

Al di là di Sebah si entra nel territorio di Ledimath; luogo famigerato per la tomba di un marabut (5). La quale tomba è quasi un santuario; ed è cotanto riverita che i mercatanti vi lascian le some (ove per istrada perda molti cammelli la carovana) sicuri di ritrovarle intatte nel ripassarvi. Nè gli Arabi, nè i Tuariki, predoni più degli Arabi, non osano involarle per rispetto alla santità del luogo.

Infine sempre più a ponente si perviene a Graath, città di più mila anime, e sito di grande fiera in cui concorrono negozianti Mauri, Tombuctuesi, Burnuesi, Nubj, Tibbusi, ec., ec.

Graath ha due moschee, edificate con miglior gusto

(5) Specie di eremita sacerdote.

di quelle di Murzuk. Assai nette vi si veggono le abitazioni, e le masserizie. Le donne vi godono amplissima libertà, ed hanno fama di non abusarne. L'idioma tuarikese suona aspro e disgustosamente gutturale all'orecchio europeo. Lo scrivono indistintamente da sinistra a destra come noi; da destra a sinistra come gli Arabi e altri orientali; e infine eziandio dall'alto in giù come i Cinesi.

Oltremodo gravi e meditativi i Tuariki non permettonsi nè le danze nè il canto. Sol prendono parte a questi passatempi assistendo alle brigate delle donne, che si riuniscono per cantare e danzare. Le tuarike van rinomate per l'eccellenza loro nel poetare; e v'è chi dice che esse superano gli stessi poeti arabi nel genere descrittivo.

Sovra un' eminenza presso Graath torreggia una singolare roccia, cava nell' interno e forata ne' lati. Ha con ciò, vista da lungi, l'aspetto di una rocca; e porta il nome di *Gassan Dianun*, ossia di Castello del Diavolo. Crede infatti il popolo che il Diavolo sel costruisse per albergo; la quale opinione tiene inaccessa quella rupe. Quando i nostri esploratori si accinsero ad ascendervi, scongiuravanli i Graathesi a non farlo; e li tennero perduti vedendoli rampicarvisi ed internarvisi. L'affricano che portava la torcia accesa, non punto volle seguirli; e fu mestieri che Hillman prendesse quella face. Quindi gli spettatori, al vederli uscire illesi, non mancavan di darsi ragione, attribuendo il salvamento alla possanza degli amuleti posseduti dagli *insara*; che il volgo non mai sà ristarsi di spiegare o legittimare un errore con altro errore. Riderà chi legge. Ma ho visto, presso Martorell in Catalogna, sul Llobregat un ponte, che per la stranezza della sua forma ha anche fama d'essere opera del genio malo; e con la fama ha pure il nome di *ponte del diavolo*. Un ponte similmente detto ed opinato vedesi nella Svizzera sul Reuss. Un terzo ve ne ha fra Salerno e Nocera, nella volgare credenza costruito da Pietro Bajalardo (Abelardo) aiutato dal Demonio. Rida ora chi voglia a spese di quegli agresti affricani, poichè sull'istesso argomento potrebbe anche l'Europa dar materia di derisione a qualche colto spirito d'Affrica.

Le meraviglie incredibili sono il pabolo di ogni popolo ; ed ogni popolo ha le sue.

Oltraciò i Tuariki hanno vivissima fede all' apparizione delle ombre. Quando l' uragano del deserto , sollevando vorticosamente in aria le sabbie, le stravolge in forme spaventose , il popolo crede lo spettro della bufera in quel fenomeno. Ecco adunque anche in Affrica l' Orione de'Greci , e lo spirito di Loda de' normanni (6). De' quali fantasmi non è ancor monda la fantasia dell' istessa plebe europea. In un cantone del Sannio tuttavia credesi al dragone che emerge dal lago di Montefalcone, quando ne'giorni de' temporalacci , vi si veggono aggruppar sopra neri nuvoloni ; e fanciullo ho udito io medesimo alcuni vecchi fargli scongiuri , perchè non devastasse i seminati . Siffatte *idola tribus* sono e deggiono essere il retaggio perpetuo d'ogni volgo. Ove così non fosse, addio poesia; che la ragione pura (7) non ha nè può aver poesia. Fora assurdo volere un Omero , un Michelangiolo nell'apodittico ideologo. Facciane pruova il sì noto aneddoto del Mallebranche.

Dopo tre mesi di giro pel Fezzan occidentale, tornavano Clapperton e Oudney a Murzuk. Quivi trovaron Denham , e pronta ogni cosa alla partenza . Un drappello di 300 Arabi a cavallo, capitanato da un tale Bukalum, formava la guardia stipendiata a scortare i tre Inglesi fino al Burnù. Erasi inoltre congregata numerosa caravana di mercatanti soliti a trafficar nelle provincie centrali ; ed a questa si riuniva un gran numero di neri e nere emancipati, o che avean finito il tempo della schiavitù , per far ritorno in patria. A mezzo novembre adunque lasciavasi la capitale fezzanese , prendendo la via del gran Sahara.

Tragan , città in cui si fabbricano tappeti non infe-

(6) Nel senso di popoli boreali.

(7) Nel senso di Kant. A scanso di equivoco intendo per *poesia* tutte le quattro belle arti rappresentative o imitatrici. Le quali, esimie a rappresentare il fantasma dell' immaginazione e il vero del cuore , perchè posson vestirli di forme sensibili , non hanno poi linguaggio pel vero dell'intelletto. Chi imprenderebbe a poetare le specolative verità metafisiche o matematiche? Indi è che ogni progresso dello spirito è a spese delle facoltà poetiche.

riori a quelli di Costantinopoli; e Maefen, borgata più di capanne che di case; e Gatrona e Medrusa sono i punti abitati, che trovansi di stadio in stadio al mezzogiorno di Murzuk. Quindi si tocca un angolo del Tibbus, ove è Tegherry, città barrata da doppia cinta di mura e con forti munimenti alle porte. Ivi gli Arabi celebrarono il *busafer*, ossia la festività di *apertura della campagna*; poichè come vedremo in prosieguo, eransi essi arrolati meno a scorta de' nostri esploratori, che a scorrerie ne' paesi de' Kerdy (infedeli, idolatri) non alleati nè dipendenti da' mussulmani. Fu una notte intera di canti, danze e narrazioni. Nel contado di Tegherry incomincia il Sahara.

Eccoci dunque nel gran deserto. Noi dobbiamo ora per due mesi seguirvi i viaggiatori, senza altra materia di contemplazioni o racconto, che non sia trista o spaventosa. Nè sapremmo volgere il pensiero a idearne le prime tinte, che non tosto ci ricorra in mente quel concetto del nostro epico sovrano, quell'*immense solitudini d'arene.* Non abituri nè abitanti; non alberi nè erbe: non quadrupedi nè volatili; nulla insomma che rompa l'uniformità d'un pelago di sabbie, o ne attenui il tetro aspetto. Ivi pare spenta, nonchè ogni vigoria, pur la menoma vita della natura; e la perenne immagine della morte d'ogni elemento è sempre più deformata da' frequentissimi monumenti di distruzione; da luridi ossami cioè d'uomini e d'animali, vittime de' turbini o de' travagli viaggiando sovra arsa terra e sotto cielo di fuoco.

In Tegherry deggiono le carovane stipendiare alcuni abitanti tibbusi pratichi delle direzioni a seguirsi. Son essi adunque le guide pel deserto. E quantunque basterebbe inoltrarsi ognora a mezzogiorno per trovarsi al Burnù, pure non adoprando, e molto meno conoscendo bussola quegli affricani, hanno per loro cinosura alcuni massi di rocce bigie, che quà e là sorgono fra le sabbie. Li contrassegnano essi onde riconoscerli e non smarrirsi. Fortunatamente non mai avviene, nè può avvenire, che sien coperti dalle dune que' segnali, quando l'uragano sconvolge la superficie del suolo; dappoichè le finissime arene non altrimenti pos-

sono ammonticchiarsi se non in guisa di congerie coniformi a larga base ed a picciola altezza.

L'ingratissimo color pallido di quelle arene è fatto più tristo da una livida efflorescenza salina, detta *trona* negli idiomi patrii, la quale erutta sovra l'universa superficie delle sabbie, massime dopo la stagione delle pioggie. A dar ragione di tal fenomeno persuadevansi i tre inglesi a supporre che forse il Sahara non altro fosse un tempo se non il fondo di un mare interno; la quale ipotesi loro parea convalidata da' ruderi di conchiglie o d' altre generazioni marine, franti e spicciolati dall' azione di chi sà quanti secoli, non che dalla perpetua mobilità di quel suolo.

Il primo stadio del deserto è tanto più travaglioso quanto da Tegherry a' pozzi di Izhia per dieci giornate non punto trovasi stilla d' acqua. È questo infatti il periodo più arduo, tremendo, e diremo anche mortale, del passaggio. Alla tristezza di sterminato orizzonte di cielo e sabbia, arrogi la tormentosa ardenza della sete adizzata sì dal clima rovente che dalla polvere finissima onde è intorbidata l'aria, e si avrà appena l' ombra dell' idea circa i martirii in quell' inferno mondano. Soccombono quindi a sì acri travagli i cavalli, ma sovrattutto i cammelli; e allora è mestieri buttar giù e abbandonar le some delle mercanzie per salvar gli otri, quando non abbiansi bestie scariche a rimpiazzar le perdite.

Ma ecco che gli animali, quasichè inspirati da foriero istintivo, si rianimano accelerando il passo. È questo il primo segno dell' avvicinamento a' pozzi. Indi i Tibbusi acuminano attenzione e sguardo per ravvisar le sospirate rocce, che sanno esservi prossime; le quali non appena viste e riconosciute, vengon annunziate con grida di gioia. Ed a quel modo che dopo lunga navigazione le ciurme salutan la terra, tale e con maggior letizia le carovane benedicono le acque salvatrici.

Però se l'arrivo a'pozzi è un giorno di giubbilo, immensa è poi l' esultazione ove dietro una serie di dune scoprasi tutt' insieme qualche Oasi. Non saprebbesi dipingere l' effetto magico che queste isolette di viva verdura

producono e negli uomini e negli animali. Saltellano bajando i cani; i cavalli tuttochè arsi ed estenuati ripiglian brio, scalpitano, nitriscono; erge il suo lungo collo e accelera il passo il cammello che era in punto di cadere per non più rizzarsi. Ogni vivente insomma si rianima, si allieta, e quasi invaso da ebbrezza corre verso l'incantevole verzura; dove appena che si arrivi, niuno più obbedisce, nè l'animale all'uomo, nè questi al suo superiore. E mentre l'uno lanciasi con avidità voracissima a pascolar l'erba fresca, prostrasi l'altro a dissetarsi in qualche limpida vena, quindi sdraiasi all'ombra, e quivi al grato orezzo ristora le membra stanchissime.

Ma se tanto festoso è l'arrivo, altrettanto amara e luttuosa è la partenza dall'Oasi. Agli animali istessi con molto stento si rindossan le some e si rimette il freno, quasichè consci che vanno a rientrar fra' travagli. Il deserto infatti riappare assai più di pria tetro e travaglioso; e il viaggiatore finchè non perda di vista i beati punti che ei lascia, volgesi spesso indietro, sia per rimpiagnere, sia per dire addio a quell'ombre ospitali, a que' vitali ristori.

Ciò che maggiormente cruccia nel lasciar le Oasi è che ad un raggio più o meno ampio intorno ad esse, non trovansi pozzi per molte giornate. Dall'abbondanza adunque di sì necessario elemento in quel torrido clima, passasi tutt'insieme alla privazione assoluta. E pare che la natura così disponesse o per i debiti compensi a non provveder di acqua i luoghi finitimi a quelli, che essa privilegiò con larghe sorgenti; o che, per la stessa legge de' compensi, abbia nella sua saggezza disposto a non scaturirla ne'punti prossimi a' siti, ne' quali se ne può far abbondevole provvisione, onde serbarsi quindi a scaturirne là ove son già vuoti gli otri. Comunque fosse, egli è un fatto che le parti più aride del deserto son precisamente gli spazi che circuiscono le Oasi. Indi quelle giornate di viaggio sono le malagevolissime; il quale travaglio vien fatto più affannoso dalla situazione morale in cui notammo il viaggiatore quando lascia le Oasi e rientra nel deserto.

In uno di questi travagliosi stadi, mentre la carovana

in taciturna ansietà procedea, ecco subite strida acutissime rompere il feral silenzio delle solitudini. Era una negra emancipata, che convellevasi in feroce delirio e maniaco parosismo. La credettero colpita da frenetide, ovvia febbre quando quel sole roventissimo ferisce alla scoperta. Però era ben altro che fisica doglia; bensì intenso crucciato d'animo, appo cui sono appena molestie i più ingenti spasmi corporei. Avea tre figli pria di cader cattiva; i due maggiori o si spersero, o perirono pel ferro de'scorridori: ed essa fu menata via col terzo, bambino poppante, che seco lei portava in cattività. Ma nel mezzo del deserto esinanita dal cammino, dalla fame e dalla sete, grave inoltre del caro peso, e non avendo lena a viaggiare in frotta cogli altri schiavi, indietreggiava. L'infernale ferità del Mauro che l'avea compra, temendo di smarrirla, ideò... Ahi pietà!... Ahi orrore!.... di strapparle il pargoletto, buttarlo sulle sabbie, lasciarlo lì, ed a colpi di verghe sospignere verso gli altri cattivi la disperata genitrice, che non curando le percosse lanciavasi invano a raccorre il figliuolo. Avea dunque essa ravvisato il luogo che fu palco ad atrocità cotanta. A malgrado dell'uniforme squallore del deserto, il suo cuore... il cuor materno!... il cuor materno di una selvaggia!... ripalpitò, risanguinò là ove fu sì vulnerato! Le sue smanie, tali a straziar l'anima di chiunque, commossero perfin la crudezza de'spettatori affricani.

Chi sa se quella misera madre non franse, calpestando senza che il volesse, le tenere ossa del figliuolo. Che ad ingigantir gli orrori del deserto vengono ad ogni passo le reliquie delle sue tante vittime. Sovente ne sembra far cammino sovra un campo di antica battaglia; fra innumerevoli cioè crani ed ossa. Sovente ancora, camminando fra monticelli di sabbia, smottasi qualcuna di quelle dune, e scopre oggetti luridi che il viaggiatore non discerne subito; ma si imbizzariscono cavalli e cammelli, si ombrano, a quella vista, e rifuggono spaventati. Quelle franature esuman scheletri d'uomini e di bestie. Più spesso tro-

vansi cadaveri non peranco nè coperti nè consunti. E nella latitudine di El-Hammar per più giornate si trovarono ottanta in novanta spoglie umane al giorno . Presso ad un pozzo particolarmente vedevasi ingombro il suolo da carcami a centinaia. Molti conservavano tuttavia la pelle. Si discernea che il numero delle vittime era stato maggiore nelle donne che negli uomini. Tanti ossami erano i monumenti della mortalità avvenuta in uno stuolo di schiavi begarmesi, sudanesi e canembesi, menato a vendita in Tripoli e nel Fezzan l'anno innanzi. Que' miseri non hanno che vitto scarsissimo, e son condotti incatenati. Arrogi i colpi di verghe. Indi cadono a torme. L'animo rifugge al pensarvi. Ne occorrerà in prosieguo di ritoccar siffatta terrestre tratta de' negri, cui non punto si pose mente nel vietar l'altra per mare; e intanto quella è la radice di questa.

Noi meneremmo via il lettore da questo sterminato sepolcreto di tutta la natura, se non ne rimanesse a memorar l'accidente più formidabile del deserto; l'uragano. Le mosche e le zanzare più del consueto incomportevoli ne danno i primi indizii. Man mano poi l'aria è invasa da afa irrespirabile; quindi la fulgidissima luce solare divien rossigna, opaca; e infine chiudesi il cielo con neri nuvoli. A tali segni forieri della meteora, che quanto più sono ingenti la preaccennano più violenta, rifiutansi ad andar oltre gli animali; smaniosi e storditi volgonsi girando senza norma, e si allontanano dalle dune, quasichè ispirati a paventarle come possibili loro imminenti sepolcri. E infatti ecco i primi rabbuffi della bufera, che quà e là vorticosi volteggiano; indi più furentemente roteando, si fissano, e sembrano aprir sul suolo mille volcani, sorbendo congerie di arene, che poi svolgono a neri globi in aria. Non più allora si vede nè terra nè cielo; non più l'un viaggiatore scorge l'altro; il cavaliero smarrisce il suo cavallo; il condottiero i suoi cammelli. Intanto un cupo fragore romoreggia per l'atmosfera; e quel sordo muggito del nembo non è interrotto che dalle grida dei Tibbusi, i quali schiamazzano onde inanimire i viaggiatori a non smarrirsi

d' animo , a far cuore , a stare all' erta , a darsi voci di riunione e soccorso in cotanto trambustare , in quel trambestio di tutti gli elementi , in quell'esiziale agonia. Ed invero , se troppo incalzi e infuri il fenomeno , aggiungonsi a que' sifoni , colpi furentissimi di vento , che piomban dall'alto , e nel rimbalzo capovolgono masse immense di sabbie , le quali sotterrano carovane intere ; se poi spiri una corrente fresca , che o rompa o spinga altrove il turbine , si campa dall' esterminio. Pian piano l'aria e l'orizzonte tornan chiari ; e allora non più si ravvisa il luogo in cui si era. L' uragano sformò la superficie del deserto, alzando dune ove eran valli, e scavando valli ove eran dune.

Poichè posa il nembo , allo spettacolo di terrore tien dietro una scena oltremodo patetica. Gli Affricani si prostrano; fanno la preghiera ; e ringraziano il Nume d'averli salvi. Quindi si va raggomitolando la carovana , e si va rassegnando per noverar le perdite. Eran spariti molti cavalli montoni e cammelli. Indicibili furon le esultanze e le benedizioni nell' accertarsi che niuno uomo non era perito. In que' frangenti l' uomo , o perchè sappia più risolversi , o che abbia maggiore attitudine morale e fisica a salvarsi , è sempre quello che men pericola.

Facciam salto alla fine da quel pelago di travagli di orrori e di morte. Verso i pozzi di Diigo-Balwi incomincia il suolo sabbioso a trasmutarsi in terreno alquanto men friabile ; quindi va man mano facendosi più consistente , e mostrando qualche vegetazione ; finchè sempre ulteriormente inverdendosi , a Kakifery finisce un deserto , che in guisa di zona, larga otto gradi, e lunga dalle coste atlantiche all' eritree , sembra esser là per dividere due mondi affatto diversi.

E invero un mondo affatto diverso e nuovo, una tutt' altra natura umana animale e vegetale trovasi al di là del Sahara. Parrebbe che la nudità arenosa ed aridissima del deserto dovesse andarsi sempre più ingigantendo in ragione che si va più dappresso all' equatore ; ed intanto ad un suolo raso esiccato arso , succede un suolo ricco d'acque e di rigogliosa vegetazione ; al deserto insomma succede un

giardino. Folte foreste di datteri, palme, tetrandrie, mimose ed altre piante o alberi del clima torrido, ombreggiano una terra intersecata da ruscelli e da fiumi. In quelle selve se più non si teme nè la sete nè il nembo del Sahara, si è poi spaventato dal sibilo del boa e del liffa, dal mugghio degli elefanti, dall' urlo de' coccodrilli, da'fremiti delle pantere, e dal tremendo ruggito del leone. Infine il viaggiatore, il quale per due mesi interi non vide nonchè popolo o tribù, ma neppure uomo solo, e che partendo dal Fezzan lasciò dietro di sè i bianchi Arabi o i brunetti Mauri, è colpito da stupore e sorpresa nel veder tutt'insieme le nere carni delle prime orde che incontra. Più vien sorpreso e stupisce nel trovarsi improvvisamente fra la nudità selvaggia delle orde istesse. Son queste le tribù di Gonda e di Fraita. Hanno il viso stimatizzato (*tatoué*) quegli affricani.

Ivi fra le meraviglie della natura nella sua vergine e grave maestà, intuonarono i negri emancipati il saluto alla terra natia, e l'inno del rimpatriamento. Ognuno, secondo il suo luogo di nascita, dicea.

" Oh Begarmi!.. oh Kanem... oh Mandara!.. Sento l'aura del mio primo respiro!.. Salve aura ognor soave come il primo sorriso che il pargoletto manda al cuor materno; più soave dopo l' esiglio ; soavissima a chi fu schiavo ! . Salve Begarmy fior d'Affrica ! . Salve patria del Sole ! . Volerò come strale all' albero che ombreggia la mia capanna ! . Io vi rivedrò o mio sangue (i parenti), e la gioja starà sul volto de' miei padri ! . Deh che io non pianga sulla zolla ! (non trovarli morti). Meco ognor voi foste nel mio pensiero là ove è basso il sole (le parti boreali d'Affrica). Oh ! . possano i ladroni della bella età saggiare anche essi l' acre vita dell' esule schiavo. Sperga Dio in bando e miseria i tiranni che divelgono dalla terra natia e dalle braccia de' genitori i figli innocenti. Così almeno sotto strano cielo imparino essi a sentire che è una patria, come si ami, e quanto crudo è il perderla sol perchè così piace a volontà tirannica ec. ec. ,,.

Il nome di patria non è mai muto al cuor dell'uomo; ma

è poi prodigioso e magico allorchè suona a chi è lungi dalla terra natale. Indi i nostri viaggiatori, a cotanta distanza dalla felice patria loro, dalla libera Inghilterra, furon commossi udendo il canto e l'esultar di que' negri. A questa tenera emozione uniansi i sensi rapiti dalle inattese novità, e il pensiero insuperbito d'essere i primi europei a' quali arridea la fortuna a squarciare il velo che da tanti secoli copria l'Affrica centrale. Inoltravansi adunque con l'animo immerso in una di quelle morali situazioni, quanto ovvie a imaginarsi, altrettanto impossibili a descriversi; allorchè altra novità, altra meraviglia li scosse da quella contemplazione. Un vasto mare, traguardato fra le foreste, incomincia a scorgersi presso Lary. È esso il gran Tzhad, il mare interno, il Caspio insomma dell'Affrica, foce e scaturigine de'misteriosi fiumi affricani, e chiave alla soluzione de' più oscuri problemi geografici sovra quel continente. In ragion che vi si appressa il viaggiatore, e che si amplia l'orizzonte delle acque, veggonsi molte isole imboschite. Non men boscosi ne sono i lidi coperti da foltissimi canneti, fra' quali pascolano torme d'elefanti, bufali selvaggi, rinoceronti, ippopotami ed altre belve sì terrestri che anfibie. Nugoli di anitre oche ed altri uccelli acquatici vi galleggiano, o svolazzano frà le canne. Denham si compiace di narrare come esso, andando a diporto per le sponde, preso da estro sentimentale, esitò buon pezzo a scaricare il suo moschetto sovra quell'innocenti volatili.

Il sentiero che da Lary guida al Burnù fiancheggia il margine occidentale dello Tzhad. Sovra esso trovasi, oltre a molti villaggi e borgate, pria Beurwa, città murata; quindi Ieou, altra città posta sulla destra sponda del fiume che le dà o ne riceve il nome. Infine progredendo sempre a mezzogiorno si perviene a Kouka capitale del reame burnuese. I viaggiatori vi arrivarono a dì 17 febbraio 1823.

Allo spettacolo delle tribù gondesi, fraitesi e kanembesi, prime genti che si veggano dopo del Sahara, e viste ignude, attendevansi i nostri esploratori a progredir fra orde sempre più selvagge ed agresti. Ma loro era serbato a passar da sorpresa in sorpresa. Son essi già a vista di

Kouka, quando su' spaldi della città scorgono schiere di più mila cavalieri in bella ordinanza e armati alla romana. Le quali schiere impresero ad evoluzionare con molta regolarità all'approssimarsi del drappello arabo che facea treno agli inglesi; quindi insieme col saluto d'armi ruppero il silenzio gridando: *Barka! Barka! Alla hiaklum! Alla cieraga!* ossia: *Benedizione, Benedizione o figli del vostro paese.* Lo Sceikko del Burnù, cui l'ufficiale arabo Bukalum notificava fin da Lary l' arrivo de' tre inglesi raccomandati dal bassà tripolino e dal fezzanese, avea preordinato quell'onorifico accoglimento.

Fatto l'ingresso in città fra le torme delle milizie e del popolo, avvenne la presentazione al principe. El-Kanemi, circuito da' suoi cortigiani, sedea sovra un coscino al modo orientale. Dopo le salutazioni, porgeagli Denham le lettere de' due Bassà, che lo Sceikko lesse; quindi voltosi al maggiore inglese gli dimandò perchè mai venisse da sì lontani luoghi nel Burnù. " Noi vennimo, rispondea „ Denham, per veder l'Affrica interiore, onde farne rag„ guaglio al nostro Sultano (il Re), il quale ama di co„ noscere tutti i paesi della terra. Il nostro Sultano è buo„ no, e non vuol far male a veruno; molto meno vorrà „ farne agli Affricani. — " Siate dunque i benvenuti, re„ plicò El-Kanemi; sarà per me un piacere di appagar la „ vostra curiosità facendovi osservare tutto ciò che vorre„ te. Ho disposto che vi fosse allestita una casa. Andate „ a vederla. Uno de' miei ufficiali vi ci condurrà. Quando „ vi sarete ristorati dalle fatiche del viaggio, vi rivedrò con „ piacere „.

Il tempo immediato all' arrivo in Kouka fu un'epoca di perpetua molestia. Affollavasi continuamente il popolo della città del contado del reame a vedere i non mai visti bianchi, i non mai visti europei. Indi sfogata la prima curiosità, incominciò ad aversi più agio, e andar contemplando le novità affricane; poichè ivi ogni oggetto, ogni costume, ogni cosa insomma è nuova per un europeo. In alcuni giorni vedeansi strade, piazze, ingressi e dintorni della città, ingomberi di cavalli, cammelli e genti in mo-

vimento. Alla selva d' aste e d' altre armi sarebbesi detto che tanta moltitudine era un esercito riunito per entrare in guerra; e intanto quelle riunioni non sono che mercati. Gli uomini non prendon parte a'negozi; le donne e gli schiavi fanno tutti i cambi, tutte le contrattazioni. Fra tante strane singolarità di usi, forme e fogge, vedevansi anche altre singolari stranezze. Quà ciurmadori che fan saltare serpenti, mentre altri ne tengono attortigliati al capo, al collo, alle braccia. Là saltimbanchi che trastullano con scimmie e piccoli coccodrilli. Altrove cantastorie e astrologhi. V'era un giovinetto che andava vendendo un leone menandolo con una corda, o piuttosto lui menato dalla belva, la quale traendo seco il conduttore, si intromettea fra gruppi di gente senza che alcuno se ne spaventasse. Menavasi infine vendendo anche un elefantino di pochi mesi; picciolo, ma ciò non pertanto già robusto in modo ad esservi bisogno che due negri il tenessero, e due gli aprissero la bocca onde tracannargli latte e nutrirlo.

Dovrebbesi tradurre l' intiera narrazione de'viaggiatori se enumerar vorremmo tutte le singolarità del viaggio. Ma i limiti di un sommario non dando spazio a tanta materia, trasceglieremo i successi più menzionabili dell'esplorazione.

Fu da noi cennato che gli Arabi eransi stipendiati meno all' ufficio di scortar gli esploratori, che al disegno d' internarsi nelle provincie de'Negri per taglieggiarle e rapinar schiavi. Fu cennato eziandio che vana andrà ogni speranza di spegnere la *tratta* de'negri stessi, finchè non se ne spenga la vendita interiore. Laonde gioverà toccar di volo un tale argomento, che si annoda ad un fatto del viaggio, e al voto de' filantropi.

Tutti coloro che anatemizzarono la nefandità di commerciar carne umana, mostrarono alcerto animo santissimo e santissimo sentire; ma non altro poi dissero che ingegnose frasi nel proporre espedienti validi a frenar cotanto oltraggio all' umanità. Niuno risalì alle vere cause del male; ognuno mirò solo ad impedirne gli effetti; e allora, nonchè sparire, imperversa anzi il danno; al pari che

imperversano i gravi morbi quando la medela schiva i rimedii erculei, e non attende che a soffocarne i parosismi. Niuno adunque non vide nella differenza di religione la vera e sola radice della schiavitù sì moderna che antica; e intanto presso le nazioni tutte non sotto altre forme appare questo universo fenomeno morale, che con quelle di un presunto dritto a far schiavo il non tutelato da' numi della città e della gente; ossia lo straniero ognor opinato cultore d'altre divinità.

Larga copia di argomenti *filologici* (8) avremmo a documentar questa origine. A noi però basterà leggerne il fatto in ogni pagina dell' istoria; dalla più vetusta vendita d'uomo che essa narri, da Giuseppe cioè venduto agli Ismaeliti e rivenduto agli Egizii, fino agli odierni trafficanti di Cafri. Giuseppe, adoratore del Dio di Abramo, venia compro da gente che adorava altri numi. All' Israelita la legge concedea d'avere in schiavitù gli stranieri, ma vietava di ridurvi i suoi fratelli d'Israello. Più che schiavi in Isparta eran gli Iloti; ed è noto che essi non interveniano a' sacrifizii, nè avevano comunione veruna al culto dello stato. Pressochè la stessa era la sorte de' servi in Roma; ove pare che la medesima causa della servitù, desse anche nelle prime età romane origine a'due ordini della città, al grande intervallo fra il patriziato e la plebe. Il romano ottimate infatti aveva a vile la comunione col popolano; e con dispregio il respignea dal possesso de'dritti cittadini, estimandolo indegno a trattar gli uffizii pubblici, come uomo che non celebrava le nozze col rito della religione nazionale (9). Nel medio evo altronde mirisi pria rarificato, poi sparito il servaggio in Europa, non tostochè fu universale la professione evangelica fra gli Europei; ma intanto semischiavi, peregrini, esclusi dalle facoltà civiche, diremo abbominati ancora, rimasero gli Ebrei; e quasi come dritto delle genti perseverò la schiavitù fra cristiani ed islamiti

(8) Nel senso da Vico dato al vocabolo *Filologia*.

(9) . . . . Qui agitabant connubia mare ferarum. Vedi Livio e Giovambattista Vico.

mutuamente; fra islamiti e cristiani co' selvaggi d'Affrica e d'America, sol perchè ne perseverava la causa, ossia la diversità di fede.

Se in Europa sparve l'inegualità sociale per l'universa adozione del Vangelo, in Affrica non sparve, perchè non intera fu la conversione al Korano. Indi scissa la popolazione affricana in parte *fedele*, ed in parte idolatra. Indi in questa un perpetuo campo a quella per l'esercizio del presunto dritto a torvi schiavi.

In Affrica dunque vi sarà schiavitù finchè non vi sarà un culto solo; o almeno finchè i forti non saranno eruditi al punto da sapere e rispettar loro pari ogni uomo, comunque egli adori. E certamente facciam voti che vi si abbia unità religiosa mercè del cristianesimo; mercè di quel culto, che uguagliando tutti innanzi alla divinità, ed avendo il *libero arbitrio* come cardine al nesso fra la moralità delle azioni umane e la giustizia divina, è la vera religione della libertà e dell' equalità. Facciam voti insomma che il Vangelo *umanizzi* l'Affricano come incivilì l'Europeo. Ma poichè è remoto che i suoi fraternali precetti trapanino i ferrei cervelli mussulmani, forza è per ora rinunziare a sradicar il germe del nefario flagello, e andare investigando un rimedio che possa almeno menomarne le calamità.

Tutti gli attuali regoli, forti, e ricchi d'Affrica son mussulmani. Sono essi inoltre originarii da sangue arabo, mauro, ed egizio. Sono infine eredi de'conquistatori di quel continente. Alti titoli perciò ad intima convinzione di giusta signoria sugli affricani *indigeni*, estimati non solo stranieri e sudditi, ma bensì dannati a servire tostochè in nudità selvaggia vivon vita agrestissima. Al quale orgoglio aristocratico si aggiugne poi l' orror dell' anatema che l'intolleranza islamitica fulmina su' negri, quai nemici di Dio perchè adoratori di *fetisci* o d'animali immondi, e da Dio reprobi con lo stimate della nerezza cutanea. Indi ne danno caccia come a bestie brute, o peggio che tali, manomettendo tribù, trucidando i resistenti, e menando via stuoli di que' miseri per venderli. I soli Arabi, non punto

degeneri dagli avi loro, sono alquanto più generosi nelle scorrerie. Proclamano essi adozione dell'islamismo, o schiavitù. Chi si converte al Profeta torna libero; và schiavo chi si rifiuta. E non è scarso il numero de' negri che redimono così generosamente operando.

L'Affrica centrale adunque manda caterve di negri per tutti i punti delle sue coste; e perciò vi saranno compratori esterni finchè vi saranno interni venditori. L'avidità mercantile eluderà ogni vigilanza, ogni severità di blocco nautico; nè alcerto si avrà la follia di pretendere che sia strettamente chiusa tutta l'immensa periferia di quel continente. Il mezzo coercitivo insomma è vano. E al pari che la prudenza civile non mai si addice con le leggi a voler dismettere industrie nocive o inique, bensì aprendone altre, e sostituendo lucro a lucro; così vorrebbesi trattar la medela di quel cancro umano. Invece di inutili decreti, e di non men inutili dispendii in armamenti, meglio si impiegherebbero le somme divorate dalle stazioni navali adescando gli affricani a trafficar tutt'altra materia venale, che la carne de' fratelli loro. L'Affrica possiede immensi capitali, e quasi tutti di qualità superiore. Possiede essa oro argento rame ferro zinco; avolio; ebano ed altri legni; cotone lino canape; cera e miele; indaco, droghe e farmachi; cuoi e pelli; lane e seta; olii ed essenze citrifere; riso e cereali. Fora agevole inoltre e proficuo introdurvi con prosperità la coltura di tutti i così detti generi coloniali; poichè l'Affrica si propinqua all'Europa, cumula nelle sue latitudini tutti i climi delle due lontanissime Indie. Vorrebbesi insomma sradicar quell'infamia, assai più criminosa pe' cristiani che per gli islamiti, facendo a questi gustare un profitto, che fora sempre crescente smerciando produzioni onde è sì ricco quel continente. La maggior parte delle migliorie morali ebbe il suo germe non da principii puri, bensì dall'umano egoismo. Nè ciò monta. Abbiasi il bene; e compenserà esso con l'effetto quel merito che gli mancò nella causa.

Raggiugniamo ora i nostri a Kouka. Quivi adunque approntavansi gli Arabi a scorrere le provincie de' Kaffiri

e de' Kerdy (infedeli, idolatri). Otteneano anche dallo Sceikko un drappello ausiliario di cavalleria burnuese, capitanato da un tale Barca-Gana. Con questi predoni accompagnavasi Denham, onde esplorar le regioni al mezzogiorno dello Tzhad nelle quali disegnavano portar la guerra.

Partiva insomma l'oste arabo-burnuese trapassando Angurnù, Nuovo Birny, Digoa, Affagai, Harberry, e giungeva a Mora capitale del Mandara. I due comandanti affricani e l'inglese ebbero udienza da quel Sultano. Sedeva il Regolo sul suo trono, fatto a foggia di cassa, chiusa da tutti i lati menochè nell'anteriore; però in questo v'erano in guisa di arpa tese dall'alto in giù molte corde, a traverso delle quali il principe udia e rispondea. Diede anche esso una mano delle sue genti in aiuto; altre se ne ebbero da quello del Mosgo, cantone finitimo al Mandara. Così rinforzata la masnada invase le tribù Fellate, le più bellicose del Sudan. Andò prospera l'impresa fino a Masfeja; ma quivi l'inimico, con abilità superiore alla presumible in orde selvagge, avea con forti palizzate barrata la stretta della valle in cui era la città che volevasi manomettere. Gli Arabi lanciaronsi alla carica con molta impetuosità e bravura; però non secondati dagli ausiliarii, saettati inoltre da un nembo di frecce, venian respinti con perdita. Bukalum ferito da un dardo avvelenato, morì poco dopo; altri trenta in quaranta predoni ebbero la stessa fine. Inanimiti da tale fortuna, irrompevano cavalieri e fantassini Fellati da' munimenti loro; e da assaliti fatti assalitori mettevano in fuga e scompiglio i ladroni.

Denham fuggendo anche esso, ebbe il cavallo ucciso; quindi rovesciato a terra fu raggiunto spogliato e malmenato da' primi aggressori; a questi seguon altri, che men di essi umani impresero a dardeggiarlo. Fugge allora a piedi, ed è in punto di precipitare in un profondo torrente, ove non impugni un ramo d'albero che è sulla sponda. Ma nel momento istesso vede egli uscir sibilando dal cavo tronco un orrido rettile, il Liffa, il più letale de' serpenti d' Affrica. Alla vista di quel drago, perde senno e senso,

piomba nel fiume, e si rinviene più per la corrente che per sua cooperazione balzato sull'altra riva.

Cessato l'inseguire e il fuggire, andavansi raggomitolando le sbandate schiere. Era intanto nella disperazione Barca-Gana, non già pel sofferto infortunio, bensì perchè non vedea l'inglese; e ne andava la sua vita con El-Kanemi che glie l'avea affidato. Spediva adunque esploratori per tutte quelle macchie e selve onde rinvenirlo. Fu alla fine rinvenuto ignudo e con la pelle tutta cotta dal sole nonchè scalfitta da'cespugli. Così malconcio venne ricondotto al comandante burnuese, che il rivide con gioja, poichè con esso vide sicura la propria testa, e il fece rivestire. Il frutto di questa correria fu quello di far conoscere alla geografia il Mandara, il Mosgo, e le provincie fellate fin presso a' monti Mendeffi al di là del 9.° parallelo.

Non scoraggito da tal disastro, s'avventurava Denham insieme coi suoi colleghi ad esplorar le regioni al tramonto di Kouka. E quantunque largheggiassero esse di pericoli non minori de'già corsi, non solo perchè più infeste da belve feroci, ma ancora perchè finitime al reame di Mongowy col quale era in guerra il Burnù, ciò non pertanto andò prospero il cimento. Gli esploratori inoltraronsi fino alle ruine di Gambarù e del vecchio Birnie. Delle quali due città la seconda, che era l'antica capitale burnuese, contenea 200 mila abitanti. Le reliquie e l'ambito infatti non smentiscono la fama di tanta popolazione. Fu, del pari che la prima, presa e distrutta da'Fellati nel 1809. Questa distruzione fece sorgere Kouka, metropoli attuale.

Era tanto agreste il suolo delle terre percorse in siffatta occasione che non per altri sentieri poteasi far camino, se non per quelli tracciativi dagli elefanti, i quali col volume e peso loro lasciano una specie di via battuta rompendo macchie e pestando erbe. Però i trabocchetti che vi scavano i selvaggi, onde trappolarvi elefanti e leoni, formavano il maggior pericolo: e Columbus uno de' domestici degli inglesi, vi precipitò col cavallo che rimase morto perchè confitto agli acuti pali piantati nel fondo. In que-

sto giro si incontrò un giovine tombuctuese il quale pellegrinava alla Mecca. Partito da Tombuctù era in viaggio da cinque mesi. Oltre a' ragguagli circa la distanza, grandezza, sito, ed altri particolari di questa città, aggiugneva esso che anni innanzi vi eran giunti alcuni bianchi dalla parte dell'*acqua salsa*, (dall'Oceano), i quali avean quindi naufragato nel Dialiba. Alle indicazioni ed alle date si argomentò che questi bianchi naufraghi furono i non più comparsi Mungo Park e compagni.

Urgeva intanto di trarre tutto il profitto possibile dalla fortuna d' essersi internati nell' Affrica centrale; e perciò era necessità di trovare il mezzo ad esplorar maggiore spazio in minor tempo. Dividevansi adunque i nostri esploratori; e mentre Clapperton e Oudney prendeano la via di Sackatou, volgevasi Denham a girare intorno allo Tzhad, per riconoscerne sì la vastità che la riva. Venne esso raggiunto dal giovine Toole, che seco lui si pose in viaggio.

Vanno essi a Chowey città sul Chary; quivi imbarcandosi, e navigando alla corrente entrano nello Tzhad, ove il fiume mette foce in nove bocche. Le isole Beddumy, tuttochè lontane novanta miglia dal lido, adizzano la loro curiosità. I navigatori vi diriggono la prua a malgrado d' essere sopra sottilissima e sdrucita piroga, quando una forte ondata li balza sulla riva non senza grave rischio di naufragio. E forse fu fortuna; poichè diconsi abitate quelle isole da selvaggi ferocissimi, che infestano con continue piraterie tutte le coste di quel mare. Tornano allora a Chowey, e di là passano a Burnuk capitale del Loggoun; ma il Sultano Loggunese li scaccia da'suoi stati, sotto pretesto di non poterli proteggere nell'invasione che gli minacciavano i Begarmesi. Obbligati in somma a volgere indietro, pervengono in Angala. Quivi Toole non più reggendo al clima ed a'travagli, finì i suoi giorni fra le braccia del campagno. Fu sepolto sotto un cespuglio di folta e fiorita mimosa.

In quel mentre radunavasi in Angala l' esercito burnuese, chiamato in ajuto dal Sultano di Loggoun contro alla cennata invasione. Capitanavalo lo stesso Sceick El-Ka-

nemy in persona. Il seguiva Denham e per visitar le provincie dalle quali fu testè espulso, e per propensione alle imprese militari. Si incontrò infatti l' inimico, e si venne alle mani il 24 marzo 1824. Due cannoni di ferro fuso donati dal regolo del Fezzan a quello del Burnù, e messi sopra carro dal costruttore inglese Hillman, decisero della vittoria spargendo la costernazione fra le file begarmesi. I fuggitivi furon poi quasi tutti o fatti in pezzi dalla cavalleria burnuese, o incalzati ed annegati nel Gambalaroum, fiume che anche esso mette foce nello Tzhad.

Debellati questi nemici, passava El-Kanemy a combattere i Fittresi, tribù abitanti le rive orientali di quel mare interno. Volle anche militarvi Denham, onde aver agio a conoscere altre provincie. Seguito da Tyrwitt, altro giovine inglese giunto al Burnù dopo la morte di Toole, internavasi adunque nel Fittrè. Vi udia dagli *indigeni* che a levante dello Tzhad si trova un altro gran lago, da cui scaturisce un fiume che corre verso il Darfour. Vi udia benanche la tradizione che un tempo i due laghi ne formavano un solo; la quale notizia nel mentre è probabilissima, rassembra quella tramandataci da Beroso circa la fama dell'antica comunione fra l' Eusino e il Caspio. Dopo varii successi ripigliavasi la via di Kouka, ove si ritrovò tornato solo Clapperton. Il misero Oudney era morto.

Oudney e Clapperton avean, risalendo le sponde del Jeou, preso il camino alla volta di Niffè. Trapassarono anche essi le reliquie del vecchio Birnie e di Gambarraù; città, come accennammo, già floridissime; oggi covili di bestie feroci. Quindi inoltrandosi verso il Beder erano usciti dal Burnù, allorchè un freddo intenso e subito invase aspramente l'atmosfera. Gelavasi l' acqua negli otri. Una tanto improvvisa e violenta depressione di temperatura fece infierire il male che da più tempo consumava il dottore. Venne a stento trasportato fino a Mormur; e vi moria al dì 12 gennajo 1824.

Clapperton, resi gli ufficii supremi all'amico, proseguia solo, e col cuore trafitto da trittezza, l' esplorazione entrando nell' Haoussa; vasto reame al tramonto del

Burnù, e assai più di questo incivilito. I poderi divisi fra loro sia con stecconi sia con siepi vive, nel mentre additando con la ripartizione della proprietà il progresso sociale, mostrano anche meglio intesa e praticata l'agricoltura. Il butirro ed i latticinii vi son buoni quanto in Inghilterra. Ricco è il paese in animali a corna, e a lana. Kano, che ne è la capitale, ha una popolazione che parve di 30 mila anime al nostro viaggiatore. Nyffè e Kataunga sono due altre ragguardevoli città. In quest'ultima udia l'Inglese da un Fellata, (il quale oltre al pellegrinaggio alla Mecca, avea viaggiato al Kairo, a Gerusalemme, a Bagdad, a Costantinopoli, e che pareva oltremodo istruito in cose di commercio) che la nazione fellatese è progenie de' Vegabiti. Lo asseriva, e il tenea per certo, poichè nel suo viaggio per l'Arabia favellava e si intendea con quei popoli come co' suoi connazionali d'Affrica.

Vedevansi fra le mercanzie nelle botteghe di Kairo molte minuterie e manifatture di fabbrica inglese. Indi un segno certo che già vi sono relazioni commerciali con i stabilimenti brittannici sulle coste atlantiche, o col mediterraneo per la volta del deserto di Gadamez. Kano và famigerata per tutta l'Affrica interiore come il luogo delle migliori tintorie ad indaco. Le donne hanno il costume di tingersene ciglia e capelli.

V'è presso alla città un masso di granito, sul quale vedesi scolpita l'orma di un piede di cammello. Il popolo venera molto quel rocchio, poichè crede che quell'orma fu lasciata impressa dall'animale montato dal profeta.

Infine il viaggiatore, uscendo dall'Haoussa, ed entrando nel Sudan, giunse a Sakkatù, metropoli di questo imperio, e residenza del formidabile conquistatore Bello. Molto cortesemente lo accoglieva il regolo. Al piacevole effetto di sì inattesa cortesia si aggiugnea nell'inglese la sodisfazione di trovar quel principe non inferiore alla fama che tanto il celebra in Affrica. Oltre all'essere il più dotto affricano nel Koran e in altri libri arabi, mostravasi anche istruito circa le prime sette del cristianesimo, circa

molte cose d'istoria antica, circa i moderni potentati europei, degli attuali moti della Grecia, e sovrattutto nella geografia dell'Affrica interna. Ne disegnava infatti uno schizzo geografico con le indicazioni delle provincie, de' monti, de' fiumi, delle distanze ec.; la quale carta, se non precisa quanto alle graduazioni, esattissima però riguardo alla materiale esistenza de' luoghi, fu portata in Inghilterra, e depositata negli archivii della società affricana. Volea che l'ospite ogni giorno il visitasse; e non d'altro gli favellava che delle migliorie che ei disegnava introdurre negli istituti del suo reame, chiedendo sempre sovra ogni oggetto in discorso notizie di ciò che facevasi nella gran Brettagna. Mostrava sommo dispregio de' ciurmadori del paese, e non men sommo desiderio di aver medici europei. Parlava di scuole pubbliche, di ordini militari, di vantaggi del commercio. Che anzi allorchè Clapperton il tastava sull'utilità di annodar relazioni commerciali con l'Inghilterra, Bello gli precorse e lo sopravanzò ne'desideri. Non pago di mostrarvisi dispostissimo, scrisse una lettera a S. M. B. chiedendogli che inviasse un Console a Raika sul golfo di Benin, ove anche egli avrebbe spedito un suo delegato, per stipular trattati d'amicizia e traffico. Gli chiedeva inoltre conii per monetar oro argento rame, e commetteva al viaggiatore di consegnar nelle proprie mani di S. M. la lettera suddetta.

Dicemmo che l'Haoussa è in civiltà molto innanzi al Burnù; e in uguale progressione la parte sudanese dominata da Bello è più incivilita dell'Haoussa. Nel Burnù non vi è moneta nazionale, primo indizio del progresso sociale; le contrattazioni si fanno per via di cambii fra' generi; e sol ne' negozii co' stranieri è in corso la piastra turca. Però il Sudan ha la sua moneta propria, detta *Cauris*, con cui contratta vende e compra ognuno. Gli stessi ordini di guerra inoltre additano che i Fellati son più progrediti dei Burnuesi. Questi non hanno che cavalleria affazzonata in certa tal quale ordinanza; mentre quelli hanno sì cavallieri che fantassini regolari. Ed è da un pezzo dimostro

che de' due instituti, l'arme a cavallo è quella de'barbari, mentre l'altra de'fanti è de' popoli colti. Indi la superiorità fellatese appo tutte le finitime genti d' Affrica.

Mentre soggiornava il nostro Inglese in Sakkatou, vi capitò una carovana che venia da Tombuctù. Presumerà ognuno che Clapperton non mancò di raccorne ragguagli e notizie da' mercadanti. V'era fra questi un Mauro, il quale asseria d'avervi transitato venendo da Sarralò, ossia da Sierra-Leone. La indicava come esistente quattro mesi di camino al tramonto della capitale del Sudan. Aggiugneva altri particolari sul sito, sulla grandezza, sul commercio di quella città; e infine conchiudea col dire che attualmente vi regna una principessa chiamata Nanaperey. Vi è dunque un traffico fra il cuore d'Affrica e le coste atlantiche; con ciò spiegasi l'esistenza delle stoviglie inglesi viste nella reggia del Sultano Bello, e la facilità di realizzare il commercio proposto dal Sultano istesso al Re Giorgio IV.°

Bello era secondogenito di un semplice regolo al cominciar del secolo; oggi è sovrano di vasto e possente reame. La sua bravura gli meritò la successione alla carica paterna in pregiudizio del fratello che tuttora vive. Ma oltre alle virtù guerriere pare che ben possegga anche quelle di ordinatore di nazione. Tale parve a Clapperton nell'esporgli i bisogni e le meditate migliorie del suo imperio; tale si addita anche nella lettera scritta a S. M. B. Ciò posto, non usurpata ma legittima è la sua fortuna; che non gregge è un popolo incondito; ed a chiunque sia da tanto a ben ordinarlo, Dio stesso gli dà il mandato, come a Moisè " educe populum meum „ (10).

Finalmente dopo un mese e più di soggiorno in Sakkatou, rincaminavasi Clapperton alla volta di Kouka; donde insieme con Denham, lasciando Tyrwitt console al Burnù, e ripresa la via del Sahara, arrivavano a Tripoli a dì 26 gennajo 1825. Il loro ingresso in questa città fu un vero

(10) Esodo cap. III.° versetto 10.

trionfo fra plausi di europei ed affricani. Festeggiolli il console Warrington con luminarie feste e danze. Lo stesso Bassà vi intervenne per onorare i reduci esploratori.

La narrazione di un viaggio di sì gran momento già vide la luce in Londra, e fu eziandio volta in francese idioma dal dotto geografo signor de La Renandiere. Senonchè pare che il narratore (Denham) non punto sacrificasse alle grazie innanzi di scriverla; mentre oltre alla pesantezza di compilazione in forma di diario, ed al freddo stile nel narrar cose, che, come vedemmo, eran subjetto idoneo al caldo dire, sentesi ad ogni frase intinta la penna dello scrittore nell'orgoglio inglese e nella vanità personale. Certamente estimiamo i felici Brittanni; ma non perciò li crediamo "*uomini in tutto sorprendenti, e i soli capaci alle più ardue imprese.*" Pur troppo altrove che in Inghilterra vivon spiriti magnanimi; e ben a mille vedriansene fra gli eredi non immemori nè di Colombo nè di tanti altri italici a triplice petto d'acciajo, ... Non sembra inoltre che il *parer molto bianco* fra' negri, formi un merito di cui possa plaudirsi un europeo; e intanto Denham parla sovente, e con compiacenza, dell'*estrema bianchezza della sua pelle* ammirata dagli affricani. Compiacesi pure di narrar spesso che si udia laudato bello della persona più del suo collega Clapperton, a malgrado che questi fosse più giovine di età. Le quali laudi di sè stesso, che mal sempre suonano sulle labbra di chiunque, son poi stucchevoli in bocca di chi ha titolo a giusta celebrità per altri pregi.

Denham ha dritto a meritarla. Per opera sua e de'suoi colleghi la geografia conquistò quasi un altro continente, un nuovo mondo. L'impervio Sahara fu alla fine trapassato da esploratori della scienza europea; tosto il trapasserà anche l'eurepeo commerciante; e il commercio e la scienza saranno meati nonchè veicoli perchè man mano vi trapassi l'europea civiltà. Chi ebbe in sorte d'essere fra' primi saggiatori a propagar benefizii cotanti, ha ben altri meriti che non sono gli accidentali d'esser nato in Inghilterra con bella e candida forma.

Sommeremo ora i frutti sì geografici che d' ogni altra novità colti nel viaggio di cui finora fu parola.

È oggi esplorato tutto il sentiero che sotto il 15.° meridiano (Greenvich) sega l' Affrica dal 34.° all' 8.° parallelo, ossia da Tripoli a' monti Mendeff. Nella zona poi centrale, ed interposta fra 9.° e 14.° latitudinari, è cognito lo spazio dall'angolo orientale dello Tzhad fino Sakkatù; cioè dal 17.° al 7.° di longitudine.

Primo oggetto a memorarsi è lo Tzhad; di cui sol rimane che si esplori e gradui la parte al N. E. del suo margine. All'ambito finor percorso, è la sua superficie quadrata quasi doppia di quella dell'Adriatico (non compreso il Jonio). Crederono i viaggiatori di numerarvi venti isole più o men grandi, e vi riconobbero lo sbocco di due grandi fiumi; del Jeou, cioè, che vien da ponente, nonchè del Chary, che vi corre da mezzogiorno. In quest' ultimo, giusta le notizie raccolte da Denham, verserebbe le sue acque il già Niger, che ora ha i nomi di Quolla, Dialiba, Kouara, ec. in ragion de' paesi che bagna. Ma secondo i ragguagli dati a Clapperton da' sudanesi, i quali per la maggiore prossimità son più a portata di sapere il vero, mette esso foce nel golfo di Guinea, e propriamente in quello di Benin.

Finchè non sarà cognita tutta la periferia dello Tzhad non si potrà con sicurtà asserire se ne scaturisca oppur nò qualche fiume all' oriente. Pende Denham a credere che non abbia scolo alcuno; e pare dimostro che non possa averne nel letto del Nilo. Però l' elevazione delle sue acque, da Oudney calcolata a 1200 piedi superiore al livello marino, lascia forte appicco al dubbio circa l'impossibilità di effusione da un bacino a cotanta altezza.

Lo Tzhad è circuito dal Kanem a borea, dal Burnù al tramonto, dal Mandara e dal Loggoun a mezzogiorno, dal Begarmy al S. E. e dal Fittrè a Levante; reami tutti assai popolosi ed ubertosi. E se è ne' fati che la carne nera sia anche essa un dì albergo al divino ingegno di Galileo e di Newton, sarà quel mare interno lo scalo e l'emporio centrale di tutta l' Affrica.

Ma vi è mai speranza che colà trasmigri l' anima di

Newton e di Galileo? Non vi rinunciamo, onde non giudicar con l'egoismo di noi altri a pelle bianca, nè fare oltraggio alla Divinità negando l'imagine sua in uomini a nera epidermide. Quella progenie umana parve a'nostri viaggiatori nel grado intermedio fra gli Arabi e gli Etiopi. Omero memora giusti e floridi i secondi; l'istoria mostra colti e possenti i primi. Non disperiamo adunque il ritorno di quegli Africani alla floridezza e coltura; non disperiamo della luce morale nella terra della massima luce fisica. Il torrido equatore alterò le sole tinte esteriori, e non la vita organica delle forme umane, come fece l'algore del Polo. Indi uguale all'intellettivo sviluppo europeo può esser quello dell'intelletto africano, tostochè l'uomo d'Affrica, all'infuori del colore, è uguale in forza e volume all'uomo di Europa.

L'epoca delle piogge è il mese di maggio; giugno è quello della semina, ed ottobre della ricolta. Le coltivazioni più note ed usate son quelle del grano *gossob*, del miglio, del riso, del cotone, dell'indaco, del sorgho, e di molti legumi. Il paese è povero in pomari e verzieri. Quasi non conosconsi altre frutta che il fico e il dattero.

I Burnuesi sono islamiti, e sono intolleranti più degli altri mussulmani. La poligamia non eccede le tre mogli; frequente è il divorzio, non altro abbisognandovi per divorziare se non che rinviar la moglie con la sua dote. Raro è poi l'adulterio: o almen rara vi si vede l'atrocissima pena che il vendica. Si fracassa con colpi di clava il cranio alla coppia delinquente ove sia colta sul fatto.

Ogni città, ogni villaggio ha i suoi mercati periodici; e i mercati son frequenti; tali dovendo sempre essere fra gente che negozia a contratti innominati; a cambii di generi cioè, e non a compre o vendite con moneta. Il paese è dovizioso in animali sì a corna che a lana, in cavalli, in api, in selvaggiume.

La grande caccia avviene durante il mese delle piogge; è anzi allora meno un divertimento che una necessità. Imperocchè straripando le acque dello Tzhad, l'inondamento caccia dalle macchie de'lidi le bestie sì feroci che sel-

vatiche, e le sospinge su' terreni coltivati. In quel mentre gli uomini son tutti in armi, e postati ne' guadi per cui son solite a sbucar le belve; le donne rimangono in guardia de' villaggi, che vengon barrati dopochè vi si son raccolte greggi e armenti, onde metterli al coperto dagli assalti de' leoni delle jene e delle pantere.

Si è anche nella stagion piovosa oltremodo infesto da innumerevoli rettili scorpioni e rospi mostruosissimi, che escono da' paduli intorno allo Tzhad, e brulicano ne' campi circostanti.

Il solo Korano è legge scritta. Tutti gli altri statuti di giustizia civile o penale non sono che consuetudini. Con la morte è punito l'omicida volontario o premeditato; col taglio della mano il ladro recidivo. Sovente gli si commuta la pena dell'amputazione con l'altra di interrarlo fino al collo, ed ungergli la testa con miele. Così interrato rimane 18, 20, 24 ore, esposto al ludribio ed al martirio delle mosche e zanzare che ivi sono mortalissime.

I letti burnuesi non in altro consistono che in semplici stuoia di paglia o vimini, stese sovra panche, e il più delle volte sulla nuda terra. Alla stuoia suolsi poi sovrapporre una pelle; la quale secondochè è di tale o tal'altro animale, è creduta un amuleto possentissimo ad influir sulla sorte de' figli concepiti nel talamo maritale. Così per esempio, nullo augurio di grande non vi è circa la prole della povera gente, sol perchè si presume che il concepimento avvenne o sulla sola stuoja, o tutt'al più sovra pelle di montone. Ma augurati forti e bellicosi son poi i figli de' ricchi perchè generati sovra pelli di tigri o pantere; ed al bambino concetto sovra una di leone l'oroscopo fa il vaticinio che salirà alla dominazione.

Il Burnù fu principato elettivo fino al 1809, anno in cui venne invaso e conquistato da' Fellati. El-Kanemy, sceikko attuale, che ne fu il Gustavo Vasa, in ricompensa del servigio reso alla patria, liberandola da schiavitù straniera, ottenne la dignità suprema col dritto di trasmetterla a' figli.

Pressappoco le stesse singolarità notate circa al Burnù

posson notarsi riguardo all' Haoussa ed al Sudan. Senonchè i due secondi reami sono più del primo progrediti in civiltà ; e l' ultimo , dacchè è in mano de' Fellati , sembra quello che sia più incivilito e possente. Sakkatù è la città la più popolosa fra tutte quelle finora viste nell' Affrica interna.

Tutte queste città, ed anche i villaggi considerevoli, son murate. È una precauzione indispensabile per le continue guerre che ad ogni ora si accendono o possono accendersi fra tribù e tribù , fra genti e genti. Lo stesso era in Grecia nella così detta età eroica ; lo stesso fu in Italia ed in Europa durante il medio evo ; e le interne nazioni affricane son oggi precisamente nel loro medio evo nell' età eroica loro, poichè trovansi nello stadio per tutti i popoli interposto fra lo stato barbaro e il civile.

Certamente lo stato attuale di quelle genti prenunzia non prossima la completa civiltà affricana. Però v'ha che i popoli entusiasti soglion fare progressi più rapidi de'popoli men caldi e imaginosi. Gli Arabi ne sono ampia pruova ; sbucati orde selvagge nel settimo secolo, eran civilissimi nel nono. Non ne sgomenti adunque l' odierno arretramento , foriero di tarda miglioria umana nella grande famiglia d'Affrica. Il passo più arduo e lento alla civiltà fu dato; poichè un popolo che pervenne a posseder la scrittura è già a mezza via . Il contatto l' esempio e l' aiuto europeo compulseranno la maturità di coltura.

Quelle armi ed armature antiche parvero romane e di romana fabbrica a' viaggiatori . Nè è improbabile che gli avi de' moderni affricani poterono averne modelli in quelle de' prigioni o morti lasciati dagli eserciti di Svetonio Paolino e di Cornelio Balbo , che penetrarono nel Fezzan il primo , e l' altro fino all' Oasi d'Agadez. Noi però stando alle figure dell'*Atlante* , che fa appendice alla narrazione del viaggio , tenghiamo opinione che sieno state imitate da modelli d' armature ed armi del medio evo. Nè è difficile il dir come. Rammentiamoci che di due eserciti crociati, uno fu tutto prigione in Egitto; l'altro venne pressochè tutto spento dalla peste intorno a Tunisi. È facile dunque che l' armi

e gli arnesi di tanti morti e prigioni, non adoprate da'Saraceni, vennero vendute a' mercatanti mauri, e da questi portate come generi di commercio a'popoli interni che ne adottarono l' uso.

Niuno alcerto attenderebbesi a udir parlare di freddo intenso sotto clima sì torrido. E intanto gli esploratori narrano, che nel mese di marzo l' indicazione termometrica scende nel Burnù agli istessi gradi negativi del decembre in Inghilterra. Ondney fu vittima di sì aspra intemperie.

Infine il viaggio in subietto se non risolse tutti i problemi geografici d' Affrica, ne addusse alla vigilia di non rimanerne insolubile alcuno de'pochi residuali. Il gran fiume, il favoloso tradizionale ed istorico Niger, il fiume sì incomprensibile e misterioso nella sua scaturigine corrente e foce, non sarà più tale tostochè la geografia conoscerà la graduazione vera di Tombuctù, e la regione interposta fra questa città e Sakkatù. Probabilmente a quest'ora più non forma un mistero per Laing e Clapperton; i quali novellamente lanciatisi a nuove esplorazioni, si internarono in Affrica, dalle coste mediterranee il primo, e il secondo dalle atlantiche. Ed è già fama che quello pervenne finalmente alla capitale, la quale finor parea la fenice affricana; e che dopo d' esservi pervenuto, non chè soggiornato tutto novembre ultimo, erasi quindi messo ad esplorare le sorgenti sì del Sennegal che del Gambia. Anche Denham non volle rimaner secondo nè al suo collega nè al suo precursore, e ripartiva ultimamente sulle orme proprie onde aggiungnere nuovi conquisti geografici a' già fatti (11). L' Affrica alzò alla fine il suo intatto lembo all' ardore scientifico; e con ciò aprì il suo vergine seno alle fecondità de' germi benefici che vi spargerà il traffico degli Europei.

G. P.

(11) Vedi Antologia n.° 74, e Gazzetta di Genova n.° 28.

APPENDICE. — *Società di Geografia di Parigi.*
Seduta del 6 aprile 1827.

Notizie del CAPITANO CLAPPERTON. — Si dà lettura della corrispondenza geografica. In una lettera scritta da Tripoli il 20 febbraio 1827 il sig. Gröberg di Hemso ragguaglia che non si sà nulla di positivo circa il viaggio del capitano Clapperton e del maggior Laing. Soltanto alcuni mercanti fezzannesi hanno udito dire che il primo de' due viaggiatori era già nel Burnù presso il suo amico lo Sceikko El Kanemy.

Nuove del MAGGIOR LAING. Il sig. Jomard, presidente della commissione centrale, fa due comunicazioni. In primo luogo annunzia che di questo esploratore non si ebbero notizie più recenti di quelle già comunicate nella tornata ultima della società. Laing partito da Tripoli l'agosto 1825, era felicemente giunto a Gadames, ove diversi incidenti il soffermarono, senza che ne potesse partire se non in ottobre. Di là trapassando la provincia di Touath ove era stato assalito, ferito ancora, e scampatone con la perdita di due domestici, avea proseguito l'andare verso l'Affrica interiore. Secondo ogni apparenza ha dovuto giungere a Tombuctù nel marzo 1826. Le sue prime corse furono al paese di Melli una, l'altra al lago Diennie, di cui fece il giro. Ritornato a Tombuctù avvisava di rimettersi in cammino per continuar l'esplorazione sul Joliba. Ma ciò che arreca qualche sollecitudine è che ad una giornata da Tombuctù fu rinvenuta una delle sue pistole senza che si abbia notizia del padrone. È il console Warrington quello che da Tripoli comunica una siffatta nuova a Londra. Quell'arme fu forse perduta?.. fu forse donata a qualche affricano che la smarrì? . . Oppure bisognerà deplorare nel maggiore Laing un'altra vittima ? . .

(*Es. dal Globo.*)

Canti popolari della Grecia moderna, raccolti e pubblicati con una traduzione Francese, schiarimenti e note da C. FAURIEL, tomi 2 in 8.° Parigi 1824.

Questa raccolta comprende una serie di canti di diverso genere, che al traduttore piace ragionevolmente chiamar *popolari*, e distinguere in *istorici*, *romanzeschi* e *do-*

mestici. Un discorso preliminare assai disteso li precede, nel quale in primo luogo si tien proposito del moderno favellare di Grecia, e con buone ragioni è provato non essere egli altro che l' antico ellenico, o un dialetto di quello, ridotto alla presente forma per via di certe alterazioni introdottevi col variare dei tempi e delle condizioni degli uomini; e di questo suo declinare n'è l'epoca fissata al fine dell'undecimo secolo. Scende in seguito il summentovato compilatore a parlare dei diversi generi di poesia conosciuti dall'attual popolo di Grecia, e con non men valide prove dimostra essere stati particolarmente dedotti da fonti italici, allorchè per la conquista di Costantinopoli, consumata dai Veneziani e dai Francesi, invalse in Oriente il gusto per la cavalleria, sia che i Greci traducessero o che nuove cose inventassero dopo quel tempo. Discorse molte considerazioni sulla poesia scritta, viene a ragionare dei *canti popolari;* e per farne più agevole al lettore l'intelligenza, si diffonde negli usi, costumi, religione, superstizione del popolo. Il IV. capitolo è destinato a dilucidare il modo del vivere e le prodezze degli Armatoli e dei Clefti, senza di che moltissime canzoni (quasi che tutte le cleftiche) riuscirebbero oscure. Divagasi in seguito in una digressione intorno all' utilità che possono i Clefti recare alla causa per cui oggi si combatte, e lasciato questo argomento ritorna al proposito, e favella sulle poesie di genere ideale, ed intorno ai moderni rapsodi, che ad imitazione degli antichi scorrono cantando per la Grecia, in quei loro canti improvvisati interpolando emistichii ed anche episodii di romanzi già conosciuti che formano la più gran parte della poesia *scritta*. Ma a qual epoca appartiene la volgar poesia della Grecia, domanda egli a sè stesso? senza pretendere di rispondere esattamente a questa questione, riconosce che le più antiche delle poesie neoelleniche ora per lui pubblicate, non sono anteriori al 1600, ma che ne esistevano fino dal secolo XI, come ci attesta Anna Comnena che nella sua istoria ce ne ha conservati alcuni squarci. Toccando nuovamente i costumi del popolo, ricorda il sig. Fauriel l'uso degli antichi, a certi tempi dell' anno ed a certe circostanze,

di cantar canzoni pei trivii e per le campagne, come al ritorno di primavera, nella vendemmia ec., anch'oggi tenuto vivo in tutta Grecia, e quello di accompagnare la danza col canto; e quì fa menzione delle antiche e delle moderne ballate. Passa in appresso alla poesia *sacra* ed alla funebre, facendo confronti tra i canti *olofimi* ed i presenti *miriologhi;* quindi alcune riflessioni sul canto, sul ritmo, sulla versificazione, sulla lingua, seguite da alcune altre più generali sopra i *canti popolari*, avvertendo che l' arte non ha assistito questa foggia di componimenti o assai fievolmente. Chiude finalmente il suo dire coll' esaminare se gli autori di essi *per non conoscere i principii, le convenienze e le pretensioni dell' arte possono meritarsi lode*, ed ecco il suo parere su tal subietto. " La poesia, dice egli, ha questo di particolare che il solo istinto, la sola ispirazione del genio incolto ed in preda a sè stesso può toccar l' apice della perfezione senza il soccorso dei raffinamenti e dei mezzi dell'arte, quando si presenti sotto forme ingenue, sebbene incolte, e racchiuda idee belle e tratte dal vero; anzi questo difetto d' arte è il principal merito di tali componimenti. „ Noi tralasceremo di discutere un tale giudicio, perchè ci dilungherebbe troppo dal nostro divisamento: solo ci faremo lecito di non tenere totalmente per vera quella di lui opinione emessa in principio del discorso preliminare, cioè, che " l'antico genio poetico del paganesimo non ha più niente da dire ai Greci, a cui non potrebbero neppure dare orecchio „ essendo noi persuasi in contrario, perchè tutte le immagini e le lusinghe della mitologia sono carissime alla loro ardentissima immaginazione, come quelli che con poca diversità l' hanno conservata in gran parte nelle universalmente accettate superstizioni. E tale asserzione faccia vera agli occhi d'ognuno, il conto in cui si tengono in ogni parte presso che dell' Ellade le canzonette di Cristopulo, che sono quasi tutte imitazioni di Anacreonte; nè sappiamo come il sig. Fauriel viaggiando per quel paese non si rimembri di averle trovate in mano di moltissime culte persone, e come quella classica melodia tante volte con patetico accento ripetuta per le vie di Smirne e di Costan-

tinopoli non risuoni ancora alle sue orecchie. Ma non avrebbe il sig. Fauriel meglio provveduto a sè ed a noi, dirà taluno, se in vece di regalarci due grossi tomi in 8.° di poesie, il cui merito a sua stessa confessione è molto circoscritto, si fosse travagliato a comporre una raccoltina di quelle che avesse fra le tante giudicate migliori? a che gonfiare i volumi d'inezie? e non abbiamo noi in copia di questi canti selvaggi venutici dalle foreste della Germania e dalle montagne della Scozia? signore, replicheremo noi, il profondere a larga mano questi sterili tesori del Parnaso Nordico potrà riguardarsi come uno scialacquo di tempo e di danaro, forse come un fomento di più a corrompere il gusto; ma non è così in fatto delle poesie greche, di cui si tratta. Il sig. Fauriel non ha inteso soltanto con questa sua pubblicazione a farci un dono delle ingegnose e bizzarre fantasie dei Greci, ma sì ad offrirci dei materiali per la storia delle loro miserie, delle loro prodezze, per lo spazio di quasi quattro secoli; ha voluto metterci sott' occhio una rappresentazione viva de'loro costumi, de'loro usi, de'loro vizii se così vi aggrada. E dove se non qui volete rintracciare tali memorie? Esse sono sicure, perchè ci vengono offerte ingenuamente da uomini presenti, e non di rado dagli attori stessi de' fatti narrati, e dalla narrazione di queste gesta e di queste sventure grandi lumi possono trarsi, perchè composte a sfogo della gioja o del dolore, nè con la mira ambiziosa di esser tramandate alla posterità. E poi, qual altro codice avremo per ben conoscere la lingua che suona oggi in bocca dei greci? Ove sono opere, non dirò in copia strabocchevole, come in ogni parte incivilita di Europa, ma in numero sifficiente onde queste abbiansi ad escludere? E dobbiamo noi spendere per moneta corrente di gusto e di stile le dicerie pedantesche, ovvero i barbari ritmi e pedestri che danno fuori alcuni giovani usciti dagli studii di Oxford, di Vienna o di Padova, o prestar fede a qualche entusiasta che ci vorrebbe dare ad intendere che a Mistrà e ad Atene si parla ancora il linguaggio di Teofrasto e di Luciano?

Sul merito poi degli argomenti ed utilità loro speria-

mo non trovare contradittori; anzi è da credere che ognuno vorrà riguardarli come eccellenti scolii o commentarii, in cui i fatti militari e civili ed ogni altra cosa che al viver abbia riguardo diligentemente è dilucidata (1). Diverso è il carattere di queste poesie, come parlando del discorso preliminare accennammo, ma in tutte si ravvisa ammirabile semplicità, fervido immaginare, caldissimo zelo di patria, cui però vanno congiunte non poche stravaganze e goffaggini ed anche una certa ferocia che ti disgusta, quali difetti ci dobbiamo aspettare da uomini senza cultura e presso che sciolti da ogni freno di civiltà.

Ed a quelle doti che pur ora ricordammo van sovente congiunte quelle di uno stile robusto e conciso, e sovente in quella sua naturale schiettezza artificioso, come ognuno potrà osservare leggendo la *Disputa dell' Olimpo e del Chissavo* (dell' Ossa) ed il *Ratto* fra le molte delle cleftiche. Minore però non poco è l'entusiasmo ed il vigore nelle canzoni che il sig. Fauriel appella *istoriche* o d'invenzione. Un andamento più regolare e più piano, immagini più tranquille, concetti meno arditi, locuzioni più facili. E se nelle Cleftiche fanno bella e solenne comparsa lo schioppo del prode, la sua scimitarra, il suo corsiero, in queste campeggiano più spesso le naturali bellezze della terra e dell' aere, la gioja del convito, le volubili danze, le amorose querele. E qui ripeteremo per saggio di un tal genere di poesia un canto di erotico argomento recato in versi italiani dall'egregio traduttore di Pindaro sig. ab. Borghi.

La partenza dell' ospite.

Canzone.

Di vaghi fior novelli
Il giovinetto maggio ecco s'adorna:

(1) Non possiamo dissimulare però che nell' argomento alle canzoni storiche sulle guerre dei Sulliotti il sig. Fauriel è caduto in non leggieri abbagli, ma vuolsi incolparne gli autori che si è scelti per guida.

Sull'ale ai venticelli
Delle bell'opre la stagion ritorna;
Si scote il peregrino,
E alla terra natia volge il cammino.
Però l'agil destriero
Tragge di notte dai presepi usati:
Di notte il piè leggero
Gli arma d'argentei ferri e chiodi aurati,
E il collo d'aurea briglia,
Ricca de'doni dell'eoa conchiglia.
La cara forosetta
Che sì l'adora e che partir lo scorge,
Col lume in man s'affretta,
Da ber gli porge, e quante volte il porge,
Gli dice: idolo mio,
Teco mi traggi, e tu n'andiamo ed io.
Nelle più fervid'ore
La mensa io ti porrò di cibo eletto,
E quando il giorno muore
Ti drizzerò del dolce sonno il letto:
Poscia alla tua vicina
Quetamente alzerò la mia cortina.
— Ah! non son'io tiranno;
Ma là dove pur me traggon le stelle,
Credi, mio ben, non vanno
Le innamorate timide donzelle:
E sol vi fan tragitto
Giovani ardenti e di coraggio invitto. —
Ebben, dammi un cimiero,
Dammi una spada, e da campion mi vesti;
Trasceglimi un destriero
Che appena in suo cammin l'erba calpesti;
Poni me pure in sella
Di dedaleo lavor fregiata e bella;
E pel sentiero istesso,
Che tu farai, non mi darò riposo,
E ti verrò d'appresso
Come fugace giovine animoso:
Deh! teco, idolo mio,
Teco mi traggi, e tu n'andiamo ed io!

Anche la religione forma grande e dignitoso subietto di canto fra i moderni greci. " I turchi han presa Costantinopoli, l'han presa. . . . nel tempo che il re del mondo usciva fuori. Una voce del cielo discese per bocca degli angeli ,,. Taccia la salmodia: posate il Venerabile, e mandate avviso al paese de'Franchi (2) perchè vengano a prenderlo, perchè prendano la croce d'oro ed il S. Vangelo e la sacra mensa, affinchè i turchi non la contaminino ,,. Quando la Regina *del cielo* udì ciò, tutte le immagini dettero lacrime. Datti pace, o Regina, non piangere, col tempo e con gli anni ciò di nuovo ti fia reso ,,.

Ed i miriologhi, genere di poesia a noi affatto sconosciuta, sono sorgente di lugubri pitture e di gran tenerezza. Rivolgonsi per lo più i superstiti parenti all'ombra dell'estinto stando ancora distesa la fredda spoglia sul letto di morte; e questa è poesia tutta d'ispirazione.

Le canzoni che si cantano a certe epoche dell'anno ed a certe circostanze formano egualmente un buon appannaggio di poesia popolare, e particolarmente le epitalamiche; ma ne duole che il sig. Fauriel non ce ne abbia fornito che alcuni frammenti, avendo noi sicurtà che molte e varie per ogni dove se ne ascoltino, e particolarmente ne'villaggi, ove il cerimoniale degli sponsali è serbato anch'oggi in tutto il rigore delle vecchie consuetudini. E i distici che si cantano dalle femmine, mentre stanno intente al lavoro, e dagli agricoltori ne'campi, e dagli operaj nelle officine, meritano con quelle come canti domestici essere annoverati. Chiudono essi nel lor breve giro motti e sentenze per lo più amorose, e possono dirsi epigrammi; e per la semplicità e candore di stile e squisitezza di sentimenti non vanno di rado lungi da quelli antichi che leggiamo nell'Antologia.

Mi baciasti ed un tuo bacio
Il cor mesto m'impiagò;
Dammi un bacio, e un altro poi,
Altrimenti io morirò.

(2) Le isole Joniche e gli altri possessi dei Veneziani.

Il tuo sguardo argenteo strale
Mi lanciò nel cor che langue,
E lo giunse, e poi veloce
Sen partì tinto di sangue.

Ciò in quanto alla poesia che il sig. Fauriel denomina *non scritta*. Di quella da lui qualificata col titolo di *scritta* non riporta che alcuni brani estratti dall'Erotoclito, e l'*Inno marziale* dell' infelice *Riga* per l'intiero, che offriamo qui tradotto liberamente dal ch. sig. Gio. Batt. Niccolini, il cui solo nome è un elogio.

Greci all' armi, e alla pugna si voli;
Starsi occulti fra boschi, e caverne,
Quai lioni magnanimi, e soli,
Sia la gloria d' un tempo che fu.
Or che a guerra la patria ci chiama,
Non si eviti del mondo l' aspetto;
Ma si cerchi dei barbari il petto,
E col brando fuggiam servitù.
Più che in turpe servaggio mille anni,
Bella è un ora di libera vita:
Non è vita fra schiavi, e tiranni
Trar dei giorni, che conta il dolor.
Servi, trema; Pascià, Dragomanno,
Piega il capo ad ingiusto decreto;
La vendetta d' un odio segreto
Già t' aspetta, e fa dolce il furor.
Ti sian specchio, e tu fiso vi mira,
Suso, Gica, Murusi, Petrachi:
Tutto lice d' un despota all' ira,
Che fa legge il più vile piacer.
Tutti accenda un medesimo zelo:
Accorrete a giurar sulla croce;
Sorga alfine una libera voce
Fralle genti d' un solo voler.
Ci sottragga a civile furore
Senno, e legge di provide menti:
Poi mandate dall' imo del core
La parola che al ciel salirà.

Non verrò nel poter del tiranno,
O per forza, o per fede tradita;
Finchè spiro queste aure di vita
Farne polve il mio voto sarà.
Spezzerò le servili ritorte,
Alla patria, ai suoi duci soggetto,
Guarderò col sorriso del forte,
I tormenti d' un ira crudel.
Dio, su me la tua folgore scenda,
Se mai rompo sì gran giuramento;
Io sia fumo disperso dal vento,
Che vi manda lo sdegno del ciel.
Un sol grido da Borea, e da Noto,
Un sol grido dall' Orto all' Occaso;
E nel petto alla patria devoto
Non si senta che un palpito sol.
Pugni il Greco, che il mare circonda,
Pugni il Greco che ha ferma contrada,
E veloce la libera spada
Assomigli dell' aquila il vol.
Gridi il nostro valore la fama,
E chi dotto è nell' arti di guerra
Voli dove la patria lo chiama;
Che la patria fa bello il morir.
E seguendo regale vessillo,
Ancor brami, comprato guerriero,
Quella spada, che diè lo straniero,
D' un aurata catena guarnir?
O del Sulio lione famoso
Dormi ancora nell' antro romito?
Sull' Olimpo conosce il riposo
Quell' augello che agli altri è signor!
Ove inonda il Danubio, e la Sava,
Sollevate, fratelli cristiani,
Tutte l' armi, che a libere mani
Somministra il più giusto furor.
Qual da rupe giù l' aquila piomba,
Il macedon tra l' armi si getta:
E l' acciaro ad un suono di tromba
Ai tiranni nel petto vibrò;
Scorre il sangue: gran folgor di guerra,
Verrà tosto dei flutti il Delfino;

D' Idra, e Sara l' augello marino
Della patria la voce ascoltò:
La sua prole il vessillo ottomanno
Strapperà dalle libere prore,
E quel foco che strugge il tiranno
Correrà fralle morti a scagliar.
Or fra i turchi si desti una fiamma,
Una fiamma ove sorga la croce,
Che si lanci del Nilo alla foce,
E risplenda sull' arabo mar.
Come a lepre fra i dumi sorpresa,
Trema il core nel petto nemico;
Nei suoi bronzi non ebbe difesa
Ed in faccia ai ladroni fuggì.
Della Grecia, che il turco profana,
Rinnovate l' antica memoria,
E che tutto rinasca alla gloria,
Ove ancor la ruina perì.
Guerra ai lupi; a quei barbari guerra,
Che son schiavi per farsi tiranni;
Di sua luce riempia la terra
Quel vessillo che il nume ci dà.
Vien Giustizia; disperde il nemico,
E distrugge del mondo i flagelli;
Un sol nome... siam greci, e fratelli;
Sulla croce scriviam libertà.

Resterebbe ora a favellare del merito della traduzione del sig. Fauriel, ma perchè essa non è dettata in nostra lingua, non nè terremo più lungo proposito che per attestare della di lui diligenza, sagacità, e fedeltà. Ed alla buona scelta delle lezioni applaudiremo altresì, ed a quel suo savio divisamento d' aver subordinato l' ortografia all' etimologica autorità, per cui la lettura del libro ne riesce piana e regolare.

Quasi che poi abbia egli indovinato il comune desiderio di aver della poesia *scritta* saggi di più gran momento, chiusa la Raccolta, aggiunge l' inno alla libertà di Dionisio Solomos, giovane amantissimo de' buoni studii, il quale

eccitato dalla santissima causa che si difende e dal valore de'suoi confratelli, ha voluto dare con esso un generoso sfogo al suo animo (3). Ed essendo questa poesia per la grande importanza del subietto e per i non volgari meriti che contiene assai conosciuta per la Grecia, ne daremo un circostanziato ragguaglio, nè dubitiamo che questa nostra diligenza vorrà riuscire discara ai colti lettori. Sbandita affatto ogni barbara affettazione ed ogni pedantesca burbanza, il linguaggio che comunemente si favella, con nobile e giudizioso magistero è in essa impiegato dal poeta, onde chiaro apparisce quanto potente e gentile sia questo moderno sermone, con cui tranne l' italico, non sappiamo se alcun altro d'Europa venire possa a contesa. E ricordiamo il linguaggio, perchè ne duole che al vero incremento di esso pochissimo i greci addottrinati rivolgano l'ingegno, ma piuttosto ad incepparlo, volendolo piegare ad ogni modo a certe antiche forme, cui esso rifugge, e perchè i sapienti delle altre nazioni tengonlo presso che in dispregio come lingua mutila e selvaggia. Apresi pertanto il carme con un'apostrofe alla Libertà, qual cominciamento tutti coloro che sentono l' ispirazione delle Muse vorranno giudicare ad un tempo dignitoso e felice.

Di quel brando io ti ravviso
Al ferir tremendo in guerra,
Ed al guardo che la terra
Misurar sa in un balen:
Dalle sacre ossa degli avi
Qual già un tempo e forte e ardita
Or risorta a nuova vita
Salve, salve, o Libertà (4).

(3) Il sig. prof. Grassetti ci ha dato dell' inno del Solomos una virile traduzione in prosa italiana stampata in Missolongi nel 1825 ed arricchita di buone riflessioni. Attendesi dal prelodato professore la sua grammatica Aplo-Ellenica già da alcuni anni promessa al Pubblico con suo manifesto, la quale per quanto ci è noto, vincerà in merito ogn' altra finora conosciuta di quella lingua.

(4) Abbiamo tradotto più scrupolosamente che per noi s' è potuto, ma non con la stolta presunzione di avere, nè quì, nè altrove gareggiato in virtù poetica coll' originale.

Dopo tali parole procede il poeta a dipingere con patetici modi gli strazii sofferti in sì lungo corso di servitù dagli Elleni; le repulse dei vicini, gl' inganni dei potenti, tutto in somma il ludibrio della fortuna. L'esultanza poi ed il plauso di alcune libere contrade al balenare della prima spada che fu tratta dalla vagina, echeggia in tre susseguenti strofe. Allora conducesi la Libertà innanzi a Tripolizza, gran nido di Ottomanni; e qui gli orrori di quel tumultuoso assedio e di quella inesorabile strage son ritratti con nobile vigoria d'immagini e di stile; e l'artifizio è ingegnosissimo con cui scusa il poeta gli autori di sì gravi calamità.

Odo urtarsi opposte spade,
Odo il tuon de' bronzi ardenti,
Odo i colpi delle scuri,
Lo stridore odo dei denti.
Ah! qual notte: ancor la mente
Mi rifugge: in su le porte
Altro Sonno non s' assise
Che feral Sonno di morte.
Il tumulto e le querele,
Quella vista e l' ora e il loco,
Quelle strida, il fumo, il lungo
Della guerra orrendo gioco,
E dell' armi il lampo, il tuono
Che l' orror cupo rompea,
Dell' inferno eran l' immago
Che per gli empj (5) si schiudea.
Si schiudeva! ignude larve
Di fanciulli e vecchi io scerno
E di vergini e d' infanti
Che pendean dal sen materno.
Quel di morti ondante stuolo
Scorre tristo in fosco aspetto,
Fosco come la gramaglia
Che cuoprì l'estremo letto (6).

(5) Il testo ha Τὰ σκιλιά *i cani*. Questo, come ognun vede è modo antico, nè senza dignità.

(6) Τὰ κρεββάτια τὰ σερνά.

Tanti e tanti in un raccolti
Dalla terra emergon fuore,
Quante spense ostie innocenti
Il barbarico furore.
E deliri ai greci a lato,
Van trescando in modo strano,
E di lor sul petto ansante
Stendon gelida la mano.
A quel tocco si riscuote
Ogni fibra ai prodi in seno;
Spenta è affatto ogni pietade,
Frangon l'ire audaci il freno.
E più cresce, e della guerra
Vie più fiero il ludo appare,
Come turba e mesce il vento
I deserti ampj del mare.

E dopo una serie di altre strofe presso che tutte di gran valore poetico:

Corre il sangue come fiume,
Alla valle si fa strada,
E l'erbetta verginella
Beve sangue e non rugiada.

Compita la strage di Tripolizza, offronsi agli occhi della Dea i campi di Corinto; e ben son ritratti lo smarrimento dei Turchi alla vista delle libere turme, ed i terrori della celeste vendetta. Alle quali tristissime fantasie una gentil pittura succede dei trastulli innocenti delle vergini greche, che tenendosi per mano intessono carole all'ombra dei platani, onde il poeta raddolcito da quell'ingenua letizia, e da' prosperi successi delle vendicatrici armi cristiane fatto più baldo con generoso entusiasmo prorompe:

L'alma esulta che d'intatte
Verginelle nel bel seno
Or s'appresti ai figli latte
Di valor, di libertà.

Giunta questa Dea in Missolongi il giorno di Cristo

in cui fioriscono i boschi pel figlio dell'Eterno, le si fa innanzi la Religione tutta vestita di luce e con in mano una croce, ed *accennando col dito che disserra i cieli* : *su questa terra* , esclama , *ti pianta o Libertà*. L'ingresso di lei nel tempio, le pompe ed i sacri riti cui sta presente, sono cagione di nuove immagini lumeggiate con biblici colori. A questa luce angelica fanno contrasto le grida delle barbare ciurme che muovono con fragore d'inferno ad assaltar la città , alla quale vivissima scena si dà fine con queste parole: *Tutti annegarono* : *un solo non resta* : *godi ombra del pontefice che gli empii gettarono per quelle onde.* La transizione dalla sconfitta de' turchi a quel sacrilego scempio è felicissima , ed il racconto oltre ogni dire pietoso e pieno di grandi e devoti pensieri. Non di egual merito però (tranne le ultime strofe) ci sembrano le parole con cui la Libertà chiude il canto, ma generose e piene d'ardentissimo zelo pel bene della patria, onde ogni cittadino di que' prudenti e generosi conforti avrà ad essergli grato.

E poichè delle cose che ci parvero eccellenti , discorrendo l' ordine del carme, si è detto abbastanza, ci sia ora lecito, dando un'occhiata in complesso, di promovere alcuni dubbi , ai quali tutti coloro che questo componimento hanno letto potranno agevolmente rispondere. Tacendo della soverchia lunghezza di esso , la quale per un inno o un'ode non tutti troveranno conforme agli esempi ed ai precetti dell' arte , (7) è egli il metro Anacreontico in cui è scritto abbastanza dignitoso per sì nobile soggetto ed abbastanza variato per non indurre alla fine stanchezza o languore ? E non era miglior divisamento lo sceglierne alla foggia de'nostri lirici uno Oraziano , Pindarico o Petrarchesco , avendo l' autore assai attitudine a riuscir nella impresa? (8) Ed è quest' ode o inno variato artificiosamente, come comporta, o per meglio dire impera la natura sua ? E non è questa

(7) Ci è noto che la IV delle Pitiche è assai distesa, e molto per una lirica, l'ode alla Fortuna del Guidi , ma due soli esempii repugnanti alla natura di tal genere di poesia non ci sembrano buoni a stabilire una regola, nè a formare autorità.

(8) Il sig. Solomos ha composto nella sua lingua con gran felicità delle ottave ad imitazione delle nostre.

Dea Libertà un poco inerte, standosi troppo intenta a vedere, e ad ascoltare quello che altrui fa e dice senza fare e dire cose veramente di sè degne? E non campeggiano talvolta in mezzo a robuste e gentili immagini altre di misero effetto, vestite di pensieri troppo artifiziosi o triviali? E non incontri tu forse delle lunghezze che ti sono d'inciampo a giungere alla meta del diletto, e qualche volta dell'amfibologia che ti travaglia? (9) Finalmente, il che rileva assaissimo in un componimento lirico, non è lo stile talvolta negletto e non di quel candore, e di quella nobile vivacità che all'indole sua sublime si addice?

E dello stile diremo qualche cosa di più preciso, accennando anche quello che troppo non sapremmo lodare, ma con quella riserva con che dee procedere chi favella d'altra lingua che della propria. Alla strofa 61 la parola γοργὰ ci è sembrata bassa, onde avremmo preferita l'altra di γλήγορα, ma forse fù necessità di metro. Non così abietta riconosciamo l'altra di φλογέρα che ai saccentoni farà forse arricciar le narici, ma osservino essi che per disposizione e per assennato collocamento si fa bella ed illustre. Τρία πατίματα πατᾶς *calchi tre passi* (10). T'aluno forse desiderato avrebbe πατεῖς com'è detto comunemente. Μεγαλόνω poi vale *ingrandirsi*, non *grandeggiare*, nel qual senso è stato qui usato. Giudichi chi nacque greco se possa vestire il secondo significato. L'epiteto γλαυκότατος (strofa 126) crediamo sia poco inteso, mentre da per tutto lo è γαλὰξιος; e ϛρνμωχτά non si terrà forse dignitoso abbastanza dai più delicati, e potrebbesi porre in quella vece πυχτά; nè vorremo repudiare la voce ὄλετρος (strofa 80) santificata dai canti della chiesa ὁ ἄγγελος τῦ ὀλέτρου *l'Angelo di sterminazione* ec.

Di bell'effetto abbiam giudicato egualmente alcune locuzioni tolte in presto dai nostri classici, come quella alla strofa 44 τρίξιμο δοντιῶν *lo stridor dei denti*, e l'altra θερὶ-

(9) Citeremo a tal proposito la strofa 93 ove è dubbio se la Libertà o la Religione favelliuo, e dove il traduttor francese sig. Julien si è smarrito.

(10) Imagine come ognun vede tolta da Omero Iliad. Lib. 13, v. 20.

Τρὶς μὲν ὀρέξατ' ἰὼν, τὸ δὲ τέτρατον ἴκελο τὲκμωρ
Αιγάς.

ζανε ζωαῖς mietono vite alla 64. La strofa 73 per certa freschezza di colorito ci fa ricordare di quei versi della Gerusalemme canto XVIII, stanza 100.

> La vincitrice insegna in mille giri
> Alteramente si rivolg intorno;
> E par che'n lei più riverente spiri
> L'aura e che splenda in lei più chiaro il giorno.

Con pari felicità ha pure l'autore dato luogo a nuovi composti di parole; e sopra gli altri ci piacciono alla strofa 54 quel *μεγκοφνσᾶν soffiano muggendo* ed alla 69 l'altro non meno ingegnoso di *λεοντορόψιχα*. Loderemo anche certe licenze per cui lo stile cresce di decoro maravigliosamente, come osservasi alla strofa 128 per quel *τρεχόμενα, correnti* aggiunto dato agli alberi delle navi presi per le stesse navi; però non tutti sapranno approvare certe metafore troppo ardite, come quella alla strofa 104 *spumeggiano le acque, ed io le odo che forte mormorano, come ruggito di belva*, e l'altra alla 107 *e l'onda gorgogliando ridice le bestemmie dell'ira*. Ma non deesi applicare la ragione poetica di tutti i popoli alla nostra propria misura. I greci hanno una lingua poetica presso che da creare. La nostra è adulta da gran tempo; dunque essi egregiamente alla virtù ed eccellenza di quella provvederanno dandole una giusta, ma vigorosa complessione di membra, e non volendo che ella si sconci in fasce per condurla a troppo squisite proporzioni, tanto che riesca per gli sforzi contraffatta e pigmea, potendo essa incedere, quando che sia, signorilmente da veneranda matrona.

CIAMPOLINI.

GIURISPRUDENZA.

Caratteri diversi di questa scienza in Francia e in Germania. — Necessità dell'unione fra la teorica e la pratica. — Gazzetta e Spettatore de' tribunali. — Temide.

Fin da' primi anni del secolo attuale notasi una totale varietà di metodo e di principii negli studii co' quali i francesi ed i tedeschi van coltivando la giurisprudenza.

In Germania assai più della dottrina legale coltivasi la metafisica del dritto. Il legista alemanno, ognor intento alla giurisprudenza romana onde è governata la sua nazione, e dotato d'indole di ingegno laboriosissimo nonchè speculativo, non attende che all'erudizione, e ad elucubrar teoriche, le quali non ebbero ancora occasione di venir messe in pratica. Non bigoncia; non oratoria forense; non istituti giudiziari infine che sieno al livello dell'intellettuale coltura germanica; ma sol famigerata università, in cui senza rilento si elabora sulle leggi romane, sia circa la loro parte istorica, sia nel rapporto che queste hanno con le nazionali; in cui la filosofia di Kant discese alle formole giuridiche, e più assai degli studii legali si studia l'archeologia, l'istoria, la filologia; in cui infine a' giorni nostri gli Hugo, i Savigny ed i Thibaut prendono il passo su' dotti e su' giureconsulti.

Ma l'opposto è in Francia. Dopo che la rivoluzione le diè nuove leggi ed istituzioni, si corse con fervore l'arringo di far saggio di queste istituzioni e leggi novelle; si messero ad esperimento uniformandovisi con una specie di entusiasmo; e quasi interamente si perdè la memoria delle tradizioni e del dritto antico, così rapidamente abolito con violenza cotanta. Languirono le scuole; però i tribunali e le bigonce fiorirono, supplendosi col convincimento della superiorità della legislazione novella le dottrine che mancavano. Si ebbero quasi per incanto abili magistrati ed avvocati, senza che lo studio li avesse fatti tali. Un impeto universo produsse ciò che altrimenti non avrebbe potuto ottenersi se non da gravi meditazioni. Da due lustri in quà, che il foro per politici processi scintilla più che mai di nuovo fulgore, attira esso al brillante esercizio della pratica l'attenzione di tutte le teste. Se le scuole ripresero qualche vigore, non ancora però esercitano esse alcuna influenza morale. Nel loro solo ricinto la così detta scienza del dritto è in un certo credito ed onore. Ma l'interesse de' legisti e del publico è tutto rivolto a ciò che si discute e si sentenzia nelle aule.

In sì opposti punti visuali sembransi sbrancati i francesi e gli alemanni nel trattar la giurisprudenza. Al di là del Reno si specolano principii senza che si pensi ad applicarli. In Francia noi siam paghi di una vigorosa e giovane legislazione senza punto curarci di interrogare nè all' istoria patria quali ne sieno le origini, nè alla filosofia quali ne possano essere le ragioni. Se non che questo sbrano, questo isolamento fra la teorica e la pratica, che le due nazioni fecero nel coltivarne la scienza in discorso, ferisce mortalmente la natura della scienza istessa, e non può che farne tralignar lo spirito. La giurisprudenza è sempre una, sia che si specoli o che si applichi. Indi è che siffatte sue funzioni non van mai disgiunte.

Montesquieu maestrevolmente disse che le leggi nel significato il più ampio non altro sono se non i rapporti necessarii che emergono dalla natura delle cose; e che in questo senso tutti gli esseri, la divinità, il mondo materiale, le intelligenze superiori, gli animali e gli uomini hanno le loro leggi.

Se dunque fosse dato di studiarle nel loro più ampio significato, si sarebbe onnisciente; poichè allora saprebbonsi i rapporti di tutto ciò che esiste; del creatore col creato; dell' orbe con i proprii elementi e con Dio; dell' uomo col suo autore e co' suoi simili. Però se legge è ogni rapporto, non ogni rapporto è legge in genere di obbligo; e si è convenuto di considerar quali leggi positive fra tutti i rapporti possibili, quelle sole che abbiano per gli uomini, sia fra di loro sia con le cose, un precetto, un divieto, un annullamento, una penalità; quelle insomma che costituiscono un dritto comandato; (jus id est jussum); il gius infine che non mai può esistere senza il suo necessario correlativo, il dovere.

Il gius adunque è la scienza de'rapporti obligatori degli uomini fra di essi o con le cose. Esso nacque dal commercio fra uomo ed uomo, e dal contatto dell'uomo con le cose; esso è creatura della vita umana e della società; è sempre vivo ed esistente, poichè non mai manca di intervenire col suo dittato ovunque mal collida l'uomo sia co'suoi simili sia con le cose. Esso riunisce gli uomini, e forma il vincolo sociale distribuendo a ciascuno il suo, non che custodendo come un tesoro la proprietà di tutti e di ciascuno; regolando le necessarie rinunzie del proprio; proteggendo le opinioni le dottrine e i culti, finchè non sortano da' loro assegnati confini. Esso infine si libra al di sopra di tutti, pronto sempre ad infrenare e punire ogni trascorrimento e violazione. Nella sua natura ed essenza noi non sapremmo vedere astrazioni. Agli occhi nostri il dritto non altro è che la stessa ragione umana, la quale indossa forme sensibili per il suo esercizio sul teatro del mondo.

Ciò premesso, ne è impossibile il concepire e raffigurarci pure le sue teorie anche più astruse; per comprenderle uopo è considerarle miste, ossia applicate. L'uomo non inventolle già per fantastica bizzarria di spirito, o per lusso di dialettica; bensì per farne uso applicandole con utilità a'bisogni individui, domestici, o sociali. Le necessità della vita di famiglia civile e politica crearono la scienza. Potrebbesi anche aggiugnere che la pratica va innanzi alla teorica, poichè sempre il dritto è preceduto dal fatto, ove non fosse eternamente vero che una rapida intuizione dell' intelletto precorre ognora alle azioni dell'uomo. In tal modo per la natura delle cose i principii e la loro applicazione vanno sempre insieme, e mutuamente si sorreggono si alimentano. Solo in ragion de' tempi può variare e varia il di loro carattere, il di loro sviluppo.

Presso le nazioni tutte i principii teorici imaginati ne'bisogni ed applicati non appena che concepiti, nulla hanno di specolativo, e si confondono con le forme pratiche. Oltremodo allora vivaci ed attuosi, vengono manifestati per mezzo di simboli, e per tratti generici conformi a'costumi ed a'tempi di coloro che se ne governano. Così a cagion d'esempio in Roma il loro insegnamento era nelle piazze publiche molto innanzi che passassero ad esser professati nelle scuole. Ma quando cessano di esser semplici i costumi, e le relazioni fra'cittadini si complicano, o vanno in disuso le consuetudini tradizionali, allora non più basta l'uso delle avite forme di pensare e di agire; ognuno vede in esse tutto ciò che vi è di incompleto; si concepiscono dunque altre idee; le teoriche si cangiano, si ingrandiscono si spiritualizzano salendo al loro vero elemento, a quello cioè della meditazione e della filosofia. Così nella stessa Roma, la giurisprudenza iniziale o simbolica, venuta dall'Etruria, da quell'antico santuario di leggi e di religioni nell' Italia primitiva, cesse il posto alla filosofia giuridica de' giureconsulti seguaci della setta stoica. Gli stoici comparvero nel momento in cui la republica agonizzava, ed istituirono i giurisperiti. A questa alleanza fra il foro romano ed il portico greco devesi quella giurisprudenza scientifica e quello stile legislativo che rinchiudono sotto sembianze sì severe le sentenze di una rigida giustizia e di una ragione inesorabile. Allora le dottrine teoretiche succedendo alle formole nazionali ed instintive, vengono scritte con locuzioni astratte e tutte proprie.

Però anche quando la scienza specolativa del gius fu al fastigio del suo lustro in Roma, non mai si isolò essa dall'esercizio d'applicazione. Egli era per pabolo dell'uditorio delle scuole o de'tribunali che elaboravansi quelle dottrine; si inventavano onde ingemmarne le arringhe; ed arringandole veniano abbellite e purgate. Ma

non perciò i giureconsulti avvisavano giammai che vi potesse essere teorica dalla pratica disgiunta.

Ciò fu in Roma. Volgiamo ora uno sguardo a quello che era nell'antica Francia. Fin da che imprese ad esservi scienza del dritto, venne essa ognora applicata agli affari privati ed al governo dello stato. Filippo Augusto, Luigi il Santo, e Filippo il Bello, circuendosi di que'legisti che più eran concorsi a far risorgere o piuttosto a propagare la romana giurisprudenza, fecero da questi epilogare quegli editti e statuti volti solo a minar la macchina feudale, o a rispingere in più ristretti limiti il potere pontificio. Contemporaneamente i parlamenti nell'amministrar la giudicatura, impresero ad infrenare i poteri della corona. Indi que'grandi e felici progressi che la scienza legale ebbe in Francia; e questa istituzione publica tutta istorica, la quale non mai dissociava il principio scientifico della dottrina dal fine di applicarla, impresse alla francese legislazione un carattere di buon senso e rettitudine, il quale impedì che le astrazioni e le sottigliezze vi mettessero radice. Non alcerto si ebbero altrove atti che fossero più ragionevoli de'monumenti della giurisprudenza de'parlamenti. Abili e profondi giureconsulti que'magistrati avevano i loro principii, e creavano una legislazione con le loro sentenze. Posteriormente nel XVI secolo i sommi nostri giuristi, nel restaurar la parte teorica del dritto, non mai perderono di mira l'applicativa. Cujacio istesso, il quale riportò le leggi romane alla loro purgatezza primigenia, era nel tempo medesimo consigliere del parlamento di Grenoble, e professore istitutista; nè il Dumoulin nelle sue frequenti e molte consultazioni isolò una sola volta i principii dall'applicazione.

Più tardi comparve il Domat; quel giureconsulto il quale più d'ogni altro vide la necessità di riunire e coordinare le dottrine legali, subordinandole ad un vigoroso metodo filosofico, onde così costruire un corpo di giurisprudenza che manoducesse da'cardini teorici alle pratiche conseguenze. Amico esso, ed anche allievo del pio Pascal, non esitò a voler dedurre la scienza legislativa da quell'istituto morale che a' suoi occhi avea la forma del maggior vero sulla terra; dal cristianesimo. Imprese egli ad insegnare nelle sue *leggi civili* che l'uomo è fatto da Dio e per Dio; e in questo gran dogma, in questo dogma insiememente sì semplice e sì profondo, cotanto chiaro e cotanto arcano, sul quale si fissò con lo sguardo dell'ingegno non che della fede, vide egli il mondo, la società, e le leggi. Quasi direbbesi ch'ei seppe appropriarsi la legislazione romana come una emanazione da'suoi principii religiosi. Sotto il suo dittato pare che le dottrine giuridiche degli stoici passano senza

sforzo come conseguenze della religione cristiana; e che que' fieri giureconsulti del Portico, i quali riputavansi quasi altrettanti numi ne'loro responsi, non risultano sotto la penna di Domat se non riverenti discepoli di un Dio che essi ignoravano. Forse non qual meritava fu abbastanza notata questa mirabile concordia delle verità evangeliche con le massime dell' altiera giurisprudenza di Roma. Essa sola fora da tanto ad essere una creazione originale onorevolissima all' inventore. Pascal e Domat furon cristiani, l' uno in filosofia l' altro in legislazione; questo ultimo è il Papiniano del cristianesimo.

A Domat successe il virtuoso Pothier, dal sig. Berville chiamato con molta verità il Rollin della nostra giurisprudenza. Riunì egli, nelle sue opere sul dritto francese, tutte le dottrine e le tradizioni forensi, esponendole in forme semplici e intelligibilissime. E in questo lavoro pare che avesse assunto l' incarco di raccogliere in una specie di deposito tutte le ricchezze giurisprudenziali, come se presentisse che erasi alla vigilia di una di quelle catastrofi, nelle quali suol mettersi in salvo il proprio tesoro ed avere, onde preservarlo da involamento e distruzione.

Infatti ecco che la rivoluzione scoppia; e con essa tutto va in aria, giurisprudenza e dottrine; parlamenti e giureconsulti; giudici ed avvocati. Nulla rimane dell' antico; le consuetudini sono abolite, ed abrogato il dritto. Quindi in mezzo alla politica bufera sorge, e si asside sulla sedia curule dello stato, una legislazione giovane, audace, e non degenere dalla crisi che l' avea prodotta. Simile alla tavola della legge, che Dio diè a Moisè sul Sina fra tuoni fulmini e procelle, la rivoluzione ne diè le sue assisa sovra ruine e fra calamità fortunose.

Se oggi il giureconsulto non è più nel labirinto delle consuetudini nè alle prese con quella antica legge scritta, informe innesto di tradizioni nazionali e di dritto romano, non ha però minore soma e minori doveri. Ovunque egli rivolga lo sguardo trova obietti contemplati dalla legislazione, su' quali uopo è che abbia studio e cognizioni. Quà dottrine religiose, anche esse oggi materia del foro. Là politiche libertà che van difese innanzi al magistrato, onde ogni cittadino goda de' suoi dritti. Quinci l' istoria e la filosofia, le sole fonti atte a dare l' intelligenza e la ragione sì delle cose che degli istituti. Altrove economia publica, o leggi del commercio e dell' industria, che sembrano oggi intese ad invadere e conquistare il globo. Da quel canto gli statuti e le giurisdizioni militari, onde ben difendere il guerriero, che in guardia sotto al vessillo custodisce i

dritti e i doveri del cittadino. Da quest'altro lo studio delle scienze naturali, acciò sappiasi discernere il limite in cui l'azione legale si complica con la medicina. Arrogi a tutto ciò gli studii speciali sulla professione del patrocinio; quelli sul dritto romano scaturigine del nostro; un codice civile il quale nella apparente sua semplicità contiene le complicazioni più intralciate; una legislazione penale non ancora insegnata nelle scuole, nè tampoco elevata peranco a scienza; e si avrà un lievissimo abbozzo del compito doveroso di un giureconsulto.

Dovrà esso dunque negligere i forti studi contemplativi? no. Le teoriche e le meditazioni della scuola gli sono indispensabili. Ma d'altra banda uopo è che la scuola purghi le dottrine dalle sottigliezze, e nell'ingrandirle le faccia semplici e ragionevoli. Così facendo, entrerà essa nello spirito del secolo non mai perdendo di mira l'Aula ove mettonsi alla pruova i sistemi; ove se ne notano le imperfezioni e le astrusità: ove si temperano con l'equità le deduzioni sovente troppo inflessibili della logica; ove infine con l'esperienza si correggono le idee bizzarre non adattabili al vero dei fatti. Senza i lumi e le emendazioni del foro, la scuola avrebbe sol teorici astrusi non in armonia con lo spirito de' tempi; e senza gli studii e le dottrine della scuola, il foro non conterebbe che vacui o pomposi imparolati, pratici faccendieri, legulei, e rabuli.

La moderna giurisprudenza nostra deve dunque trovare il suo vero carattere nel solidario concorso della scuola e del foro. Nè mai vi fu un tempo più dell'attuale proprizio al che gli studii legislativi prendano un libero e vigoroso rigoglio. Se egli è vero, come notava Montesquieu, che le leggi mettan saldissime radici quando son novelle, dapoichè allora il legislatore ha forte volontà ed attenzione a farle osservare, cinque lustri sono appena scorsi dall'istituzione de' nostri codici. L'entusiasmo che si ebbe per essi, fosse egli sincero oppur mentito, si è temperato. Però ne rimane un sentimento profondo de'vantaggi e della superiorità della nostra situazione giuridica anche alla vista delle imperfezioni che giornalmente vi discopriamo. La quale convinzione d'animo è una eccellente attitudine a far progredire la scienza e migliorarla, poichè conserva tutto il calore dell'entusiasmo senza che ne abbia l'accecamento.

Ma se noi insistiamo sugli immensi doveri adempibili da' giureconsulti, non vanno poi taciuti coloro che con tali studii onorarono e furon benefici alla patria. In Francia si è purtroppo proclive a calunniarci fra noi stessi, ed a spregiar le nostre proprie opere, sol per il vacuo piacere di supporre nelle altre nazioni ricchezze d'ingegno

sia imaginarie sia esagerate. E qui rammenteremo tanto più volentieri ciò che fu fatto da'nostri migliori giurisperiti, in quanto che essi con l'autorità del loro esempio sancirono la già da noi commendata indivisibilità fra la teorica e la pratica. In questo spirito il sig. Henrion scrisse i due eccellenti suoi trattati della *competenza dei giudici di pace*, e dell' *autorità giudiziaria*, onde educare ed istruire le nuove generazioni con le massime, le istituzioni, e l' istoria de'nostri maggiori. È noto inoltre quale e quanta erudizione il sig. Merlin innestava all' intendimento delle cause forensi. Anche i professori Prudhon Toullier e Cawe nelle scuole di Dijon e di Rennes insegnano sempre mirando alla meta di coordinare le dottrine all'applicazione. E finalmente il celebre autore del *dritto civile de'francesi* apertamente annuncia il disegno di riunir nell' opera sua la scienza all' esercizio del foro. Se della curia parigina, che non è povera di dotti giureconsulti, non citiamo alcuno con elogio, egli è perchè ci riserveremo di farlo non appena essi con qualche opera riputata avranno dato saggio de' loro talenti veri. Sol faremo eccezione menzionando il sig. Isambert: poichè non saprebbesi parlar della professione che tutela la difesa de'dritti e della libertà de'cittadini, senza rammentarsi di questo coraggioso oratore; di questo avvocato il quale col suo vasto sapere protegge ogni infortunio; di questo giurisperito in cui si inanellano le conoscenze della antica legislazione e della moderna.

Contribuiscono benanche al progresso della giurisprudenza molti giornali forensi, quotidiani alcuni, altri periodici. La *gazzetta de'tribunali* và meritamente sempre più salendo in fama ed entità. Il bisogno di una maggiore publicità di discussioni giudiziarie la fece istituire; ora che un tale scopo fu conseguito, i suoi compilatori già sentono che essi deggiono adempire ad un altro bisogno; a quello di scrivere in modo a sodisfar due distinte classi di lettori: i legisti cioè, e quelli che senza esercitar la professione legale vogliono essere al giorno dell'andamento forense onde ben regolarsi ne' loro affari. Indi la necessità di ampliare il foglio, dando alla parte del dritto tutta l'estensione comportabile, senza che nuoccia essa all'altra di far publico tutto ciò che può giovare aumentando le notizie giuridiche, e facendo conoscere i costumi publici. Coerente a siffatto nuovo disegno incomincierà essa a dare un ragguaglio completo della giurisprudenza della corte suprema, ed articoli critici intorno alle nuove opere sulla scienza legale. Così disegnando si è messa sul buon sentiero; e se con un criterio saggio ed imparziale saprà istruire e gli autori e i lettori; se darà nelle sue pagine luogo a controversie decentemente

trattate circa le quistioni più importanti; se infine nel render conto delle publiche udienze, si asterrà da racconti fatti con pretensione e da elaborati epigrammi, ma si limiterà solo a svolgere le piaghe della società con stile semplice e grave; nullo dubbio non v' ha che meriterà la gratitudine della nazione, della magistratura, e della giurisprudenza. Quanto al così detto *spettatore de' tribunali*, non è esso fin oggi che una languida copia della *gazzetta*, tutto che quando a quando faccia notarsi per un ragionamento robusto, ed un coraggio non comune che potranno meglio svilupparsi in prosieguo.

La *Temide* infine è l' interpetre delle teorie della scuola. Piange oggi essa la perdita di uno de' suoi più distinti collaboratori; del sig. Jourdan morto nel fior degli anni, ed involato alle speranze della scienza. E noi speriamo che questo doloroso avvenimento non scoraggisca gli altri egregi colleghi; anzi li confortiamo a rinvigorir le loro forze ritemprandole nella coscienza di ciò che fecero, e di quello che loro rimane a fare. Ma anche la Temide uopo è che si impingui perchè possa continuare con utile successo. Deve essa comunicare all' istoria ed alla filosofia del dritto la stessa impulsione che già diede allo studio delle leggi romane, onde non resti straniera a niun ramo legislativo. A questa sola condizione potrà essa crescere e durare.

Da tutto ciò che fu detto è chiaro che se in Francia molto rimane a farsi relativamente agli studii giuridici, non si è poi a tale di non esser paghi del già fatto, o di disperare pel resto. È chiaro inoltre che non mai fu derelitta, e che oggi giorno incomincia a trovarsi indispensabile l' alleanza fra la teorica e la pratica. Sotto l' influsso di questa idea sì ragionevole e sì conforme all' indole dell' ingegno nazionale, il foro e la scuola avanzeranno verso lo stesso scopo mutuamente osservandosi e sostenendosi. In alleanza siffatta non potranno aversi che pegni di prosperità e semi di gloria; perchè largo di sterilità e di languore fu ed è sempre ogni divorzio, ogni isolamento.

(Es. dal Globo.)

CORRISPONDENZA.

Al mio cariss. amico P. VIEUSSEUX.

Di Ragusa a' 3 *febbraio* 1827.

Finalmente dopo quasi un anno, cessati affatto gli spasmi nervei che m'impedivano non solo ogni lettura ancorchè piacevolissima, ma

ancora il sonno, *dolce de' mali oblio calma e ristoro della stanca natura*, dopo un'anno, dico, posso tranquillamente leggere, e meditare ancora un poco intorno a ciò che leggo, e a che più m' interesso secondo il mio genio, ed antico costume. Quindi potete ben credere, che alcuni fascicoli della vostra Antologia sono stati da me subito prescelti per mettermi al corrente delle nuove letterarie che corrono, e ho attualmente sotto gli occhi i vostri fascicoli del luglio, e dei seguenti mesi dell' anno caduto. Fra questi leggo nel primo l'annunzio d'un discorso filosofico, o accademico del sig. B. Poli *sul necessario mutamento della letteratura italiana del secol nostro*. Il tema mi è parso singolare, ed importante, onde m'è nato il desiderio di sapere di qual mutamento si parli, e per quali cause, o mezzi si debba fare, o si faccia. Ho letto dunque il rapporto, o l'analisi che fa di questo discorso il vostro egregio collaboratore segnato K. X. Y. Mille, e mille idee mi si affollano nella mente in leggendo questo rapporto, e voi sapete bene che, *chi troppo abbraccia nulla stringe*, onde non vi aspettate, che io imprenda ad annoiarvi con una lunga filastrocca di chiose, e d'osservazioni critiche d'assenso, o di dissenso. Per quanto io siami ristabilito in buona salute non ho ancora ricuperato il mio natural vigor di corpo, e (qual ch'ei siasi) di spirito, onde ve ne scriverò alcune, che non mi obblighino a grande e faticoso sviluppo, e finirò con una osservazione critica sulla celebre proposta ec. del cav. Monti, dal che dedurrete avverarsi in me quel proverbio, che *la lingua batte dove il dente duole*, ma spero di farmi naturalmente strada alla detta osservazione critica parlando sul discorso del sig. Poli.

Egli comincia dal dire: *Si disputa in Italia se, spenti gli Dei, possa vivere la poesia; si disputa se un'azione tragica possa oltre allo spazio di 24 ore serbare la sua unità. Si colloca in somma l'unità dell'azione nel tempo, e l' essenza della poesia nel falso; ecco tutto il sistema.*

Se tale fosse veramente la Tesi sull' attuale stato della nostra letteratura, io temerei che uno straniero nell'udirlo non ci compiangesse più per questo che per le nostre discussioni sul vocabolario della Crusca o sulla lingua. Perocchè parmi che tutti convengano gli italiani sull'unità dell'azione, e perchè sia una non si esiga l'unità di tempo, se non in quanto per questa unità, affinch'ella sia in qualche modo determinata, s'intenda una quantità di tempo *relativa* alla natura e qualità dell'azione stessa. Certo, se si sceglie un'azione il cui sviluppo duri dieci anni, io non credo che la rappresentazione di essa debba esser ristretta in 3 ore circa, tempo ordinario della durata d'una tragedia, o commedia. Ma che cosa faremo in questo caso? Rispondo subito, che non si debba scegliere una siffatta azione. E sic-

come a me piace di specificare con esempii le proposizioni generali, così dico ancora che se corsero più anni dal momento in cui il Carmagnola passò, e fu accettato, ai servigi della repubblica di Venezia, a quello in cui incorse nella disgrazia di quel senato, allora non è necessario il cominciare l'azione da quest'*ovo*, ma da qualche giorno prima della catastrofe, e convenientemente prepararla secondo la regola dell'arte, e il talento dello scrittore. Ma perchè pretendere, che nello spazio di tre ore io vegga ciò che è accaduto in un certo numero d'anni, e saltando in un quarto d'ora da un paese ad un altro, e far comparire in iscena nuovi personaggi, dei quali non so la relazione o col personaggio principale, o coll'azione generale ec.? Tutto questo finirà coll'annoiarmi distraendomi sempre da quell'attenzione, che dee essere alimentata dalla aspettazione della catastrofe, e dal modo ingegnoso con cui dal poeta dev'essere preparata. Così si potrebbe ancora intitolare una tragedia Bonaparte, e cominciando dalla sua elezione a general comandante dell'esercito d'Italia, giungere in tre ore fino alla sua morte in S. Elena. Così la tragedia, cioè la rappresentazione di questo fatto memorabile abbraccerebbe il corso di 20, e quasi 30 anni, e mentre al primo atto la scena figurerebbe l'Italia, o la Francia, al secondo l'Egitto, al terzo la Francia, al quarto la Spagna, al quinto la Russia, al sesto la Francia, al settimo Vaterloo, all'ottavo S. Elena.

Io sono arrivato, benchè abbia fatto salti mortali, all'atto ottavo, onde cominceremo dalla sua elezione a primo console, e faremo una nuova distribuzione di luoghi sino a cinque, come vuolsi; ma egli è certo che questa rappresentazione storica sarebbe delle più interessanti. Io non so se la tragedia del Carmagnola sia stata mai recitata, ma bisognerebbe che lo fosse stata e si fosse veduto l'effetto che produce negli spettatori. E a proposito di questa tragedia, ch'io lessi molti anni sono con molto piacere, mi ricordo ch'ella contiene un coro d'italiani, che mi parve bello, interessante, sublime sì quanto alla poesia che quanto alle sentenze, e quella parte romantica mi piacque più d'ogn'altra. In essa non entra la mitologia, come non entra nella specie d'ode, che lo stesso illustre autore sig. Manzoni compose sulla morte di Napoleone. Dirò io per questo, che nè quel coro, nè quell'ode sono poesia bella e buona? mai no. E credo, che molti, anzi la maggior parte degl'italiani abbiano sentito egualmente. Perchè dunque farci comparire presso le altre nazioni come tali che collochiamo l'essenza della poesia nel falso, cioè nella mitologia? La proposizione che la poesia non possa andar disgiunta dalla mitologia per esser vera, buona, eccellente, sublime, è falsa. Si sostiene so-

lamente, che in molti casi la mitologia è un bel peplo, o velo, trasparente più o meno, secondo la virtù visiva dello spettatore, che rende più piacevole la vista d'un bel volto, e solletica viepiù la curiosità di vederlo. E per recarne un'esempio, ricordatevi quanto io dissi sulla canzone del cav. Monti per le nozze d'una figlia del M. Trivulzio di Milano (ved. Ant. vol. XXIII. A. pag 3). Insomma nè io nè altri credo sosterrà che la mitologia sia necessaria in modo alla poesia, che senz'essa una composizione non meriti il nome di poetica, cioè che la mitologia sia essenziale alla *poesia*; ma sosterremo sempre, che in moltissimi casi il poeta pittore troverà nella mitologia certi colori, che stemperati a dovere e combinati con quelli della parola, daranno più risalto alle sue ben disegnate figure, e il più zelante romantico sarà costretto, come accadde appunto all'egregio vostro scrittore sig. M., di esclamare *oh che bei versi! oh che bei versi!* Ma tiriamo avanti. Tanto basti per disingannare coloro, che potrebbero credere, che i classicisti collochino l'essenza della poesia nel falso. Questa proposizione così assolutamente enunziata è falsa.

La colpa de'romantici, seguita il sig. prof. Poli, è di non avere abbastanza esplicate le loro idee: questa proposizione poi è vera verissima. Intanto che i classicisti si tengono alle poetiche d'Aristotele e d'Orazio, e agli esemplari greci e latini quanto ai drammi, all'epopea, e ad altre specie di composizioni letterarie, bisognerebbe che una buona penna romantica compilasse il codice del suo sistema, e combattesse da una parte le regole, o norme de'primi, e stabilisse le nuove chiose o precetti tratte o da principii metafisici, o dagli esemplari tedeschi, inglesi, che hanno pur molta fama. Allora sapremo e distingueremo ciò che dobbiamo ammettere, o rifiutare, o confutare. Perocchè il pretendere che tutto in un colpo si atterrino Omero, Sofocle, Virgilio, Orazio e tanti altri idoli venerati per tanti secoli da'nostri maggiori, i più illustri de' quali hanno fatto ogni sforzo, e sono quasi riusciti ad avvicinarsi molto alla perfezione di quei grandi esemplari, questo, dico, è troppo pretendere, onde un tal mutamento nella letteratura italiana è impossibile anzi assurdo. Mi si risponderà che non si tratta di tanto, o che non si tratta se non in un certo senso. Ebbene, si determini dunque finalmente questo senso, e si faccia l'indicato codice, ed allora cesseremo di gettar per l'aria bolle di sapone come i ragazzi, o di battere il mare con verghe, come Serse. In una parola allora c'intenderemo meglio. Massimamente poi io credo necessario il proposto codice, perchè io, e credo anche molti altri fra i classicisti, abbiamo molto da concedere ai romantici; ma deve naturalmente rincrescere a tutti il sentirsi dire, che collocano l'essenza della poesia nel falso, e l'unità dell'azione drammatica

in 24 ore di tempo. Del resto s' egli è vero, che il mutamento della nostra letteratura sia NECESSARIO, e che come dice il sig. K. X. Y. il sig. Poli l'abbia provato, allora questo mutamento si farà senza codici, e ne avremo una prova di fatto. Le tragedie del valoroso sig. Manzoni saranno poste al di sopra di quelle dell'Alfieri, e la sua ode sulla morte di Napoleone (che certamente io credo di poetica qualità bella e buona) sarà posta innanzi a quella del Monti per la nascita del figlio di Napoleone; o altra simile composizione romantica di tale altro all'ode dello stesso Monti per le nozze della seconda o terza rosa trivulziana. La quale s' ella esiste si proponga pure, e l'accoglieremo senza preoccupazione di spirito.

Bisognerebbe pur dire qualche cosa intorno alla definizione del Bello sì assoluto che relativo, proposta dal sig. Poli, cioè che il bello è *l'unione di più veri, abbracciati dall'anima in un solo concetto;* ma io non ardirò entrare in questa discussione, se prima ei non reca qualche esempio, onde si sappia di quali *veri* egli parli. Se es. gr. per *vero* intenda ciò che è conforme alla natura, o alle regole dell'arte dalla stessa natura ricavate. Le formule generali sono belle e buone, e mostrano la sagacità di chi le stabilisce, ma come accade nell'algebra non si sa poi a quali specie di curve possono applicarsi. Come in quelle bisogna determinare il rapporto delle *ordinate* alle *ascisse*, così in questa formola bisogna determinare i rapporti de'veri col nostro intelletto che deve abbracciarli in un solo concetto, cioè determinare di quali verità egli intende parlare. Il classicista Boileau dice, egli è ben vero, *rien n'est beau que le vrai*, e questo ben si comprende, ma qui si parla di molti *veri* cioè di specie che comprende molti veri individuali, che bisognerebbe fissare. Sapete voi perchè dico questo, perchè parmi che posta questa definizione per la maggiore del sillogismo romantico, la minore sia, atqui la mitologia è un composto di *falsi*, dunque ella deturpa le poetiche composizioni. In questo caso, ammessa se vuolsi la maggiore, si distinguerebbe la minore dicendo: è un composto di *falsi* quanto ai fatti, e alle realità de'soggetti concedo, quanto alle idee, che come simboli che i fatti, e i soggetti rappresentano, nego. E per dichiarare la mia distinzione, perchè io amo molto che si discenda dalle grandi altezze delle generalità, dirò egli è falso per es. che la Dea Minerva esista, e che come cantò Omero prendesse pe' capelli il figliuol di Peleo; ma egli è vero, e comprendo benissimo, che qui Minerva è il simbolo della riflessione, propria dell' uomo ragionevole; ed è vero, che la ragione, per quanto un' uomo sia trasportato da violenta passione, può in un momento fargli sospendere l'azione violenta alla quale si accinge, e questa mitologica pittura, o questo

velo mi fa comparire più bello, anzi mi dipinge con bei colori, e pellegrini, com'è l'ufizio della poesia, la scena di quel fatto.

Se Omero avesse detto Achille stava per isguainare il gran coltello, ma pensò che era meglio strapazzare Agamennone con parole che venire a quella violenza, avrebbe detto l'istesso; ma se avesse fatto e detto sempre così, sarebbe stato uno storico semplice, non il *primo pittore delle memorie antiche.*

Io dovrei ora passare alla disamina di quel problema proposto dal lodato sig. Poli, se cioè sia possibile, o nò il diffondere la medesima lingua in tutte le provincie d'Italia, sicchè non vi sia più distinzione tra lingua parlata e scritta, fra lingua illustre, o cortigiana, e popolare. Ma su questa bizzarra questione aspetteremo a parlare quando comparirà l'opera che si annunzia d'un grande ingegno, che tratterà questo soggetto ampiamente. Per me io credo questo lavoro *periculosae plenum opus olaee;* ma a noi altri poveri e servili classicisti non è dato il comprendere fino a qual alto punto possano giungere le viste degl' ispirati romantici. E dico questo perchè l'idea parmi romantica Κατ'εξοχην. Seguitando questo soggetto vi scriverò un'altra lettera con più comodo, nella quale proporrò una mia censura ad una correzione fatta al vocabolario dall'immortale autore della proposta ec. Per ora dunque vi do cordialmente un bel *vale,* e mi soscrivo

V. Affezionatiss.
U. LAMPREDI.

Intorno ad una tavola di FRA BARTOLOMMEO DA S. MARCO *disegnata dal sig.* SAMUEL JESI. — *Estratto di lettera del sig.* ANTONIO MAZZAROSA di Lucca al sig. PIETRO GIORDANI.

....A proposito dello Jesi, ella saprà certamente il motivo che quà lo tiene da qualche tempo, vale a dire il disegno della tavola di Frà Bartolommeo da S. Marco nella nostra cattedrale, la quale deve poi incidere, per commissione ricevutane dalla casa Artaria di Mahnheim. Io le feci vedere questa tavola veramente preziosa, e mi ricordo che l'ammirò, da buon conoscitore, qual ella è, del bello. Però certe finezze adoprate in un tal dipinto non si scorgevano allora, per essere polveroso, ed imbrattato da olio antico, e da sucidume. Ora la cosa sarebbe diversa, perchè il quadro, ripulito con amore, e con garbo grande fino dell'anno scorso, fa bella mostra di sè, anche da lontano. Ma gli occhi suoi del corpo non sono come quei della sua mente, acutissimi, anzi tanto i primi sono languidi quanto penetranti i secondi, che potrebbe dirsi col linguaggio di cinquant'anni fa, gli uni

stare agli altri in ragione inversa dei quadrati delle distanze. Posto ciò, io non crederò d'esserle importuno se di tal dipinto le do, così come posso, un'idea leggiera. È questa tavola lunga braccia 2 e 10 dodicesimi, e larga 2 e 7 dodicesimi. Sette figure vi sono, vale a dire la Vergine con Gesù in grembo, che sta in mezzo su di un piedestallo, e sedente, due puttini in aria sopra a lei, che la incoronano, S. Stefano alla sua dritta, S. Giovanni alla sinistra, ambedue in piedi, ed un angioletto che siede sul grado del piedestallo suonando il leuto e cantando, nel qual grado, dal lato sinistro della figurina sono scritte queste parole, *fratris Bartholomei florentini, ordinis predicatorum, opus* 1509. Oh che quadro superbo è mai questo per l'unità del pensiero, l'armonia della composizione, il brio e la verità dei colori, per l'accordo del colorito, per il naturale scelto, per la finezza dell'espressione, per un piegare facile e grandioso, per la correzione del disegno, per il rilievo, e in breve per tutte le cose, che constituiscono il sommo dell'arte! Qui, sì, che il poeta comparisce non solo degnissimo dell'amicizia dell'incomparabile Urbinate, ma eziandio emulo suo. È la Vergine una fanciulla intorno ai 18 anni di età, fresca qual rosa sul mattino, dalla cui faccia traspare fra il candore del suo giglio il caldo affetto di madre tenerissima e devotissima. Tutta presa del suo bene, che ignudo tiene in grembo col sinistro braccio, niente la distrae, la disvia dal contemplarlo intensamente, e così pasce gli occhi e sè stessa di una inenarrabile soavità. Il vezzoso bambinello, tutto festoso com'è, e in mezzo ai suoi moti infantili, dà però a conoscere del suo essere divino alla viva luce, che dagli occhi gli esce fuora, e ad una certa non curanza di tutto ciò ch'è intorno ad esso, contento appieno di sè, per cui mostrasi figlio del Dio ch'è la stessa beatitudine. Uno de'due angioletti ignudi, che tengono con le manine sospesa una corona sulla testa della Vergine, e cioè quello alla sinistra di lei, perfettamente libratosi sulle ali, non ad altro è attento se non se a fare l'uffizio suo; non così è del compagno, il quale scendendo un po'più col corpo, mentre regge con la sinistra la corona, stà guardando il S. Stefano, che gli è sotto, quasi per timore d'urtarlo con le gambine, per cui le ritira in arco con garbo naturalissimo. Ambidue poi hanno nella mano non occupata a sostener la corona un piccol velo di color giallognolo, il quale passando entro le dita dell'altra produce uno svolazzo di tutta grazia, che accresce la idea del volo dei putti, e serve a rompere la massa d'aria intorno al viso della Madonna. S. Stefano è sotto le forme d'un sacerdote giovine e delicato, volto con la faccia in profilo verso il mezzo, e guardando teneramente, e nella maggiore umiltà il bambinello Gesù. Ed oh come all'atto suo gli stanno bene questi due affetti, men-

tre con la dritta tenendo la palma del martirio avanti a sè, ed in linea degli occhi, sembra proprio, che renda grazie al figlio di Dio per averlo fatto degno di tanto favore, e primo fra tutti. Nel San Giovanni scorgesi un uomo di bell'aspetto sì, ma un po' emaciato, che ricorda il precursor nel deserto. La sua faccia, quasi per l'intiero visibile, è infiammata da quel fuoco santissimo che dentro lo consuma, e negli occhi incavati ed ardenti leggesi chiaro la intensità di questo fuoco, per cui tutto si strugge. E chi sia la cagione de' suoi altissimi pensieri egli ce lo dice con la diritta mano accennante al bambino, quando con l'altra, pendente in istato naturale, tiene la solita lunga, esilissima croce. Non resta che a parlare dell'angioletto sedente sul grado, col liuto in mano che tocca, e con la bocca atteggiata al canto. Siede questo vezzoso in un modo il più avvenente, scostando con la sinistra gambina, e tenendo distesa la dritta. È ignudo in parte, e in parte vestito di una tunichetta, a cui è soprapposto un velo leggerissimo che muovesi. Già esperto nel suonare, non porta, no, l'occhio sull'instromento, ma come dolcissimamente rapito, canta le lodi del Signore, intento a questo solo, con un affetto impossibile a descriversi. Se tutto è bello nel quadro questo angioletto è bellissimo, e fa la meraviglia d'ognuno. Che dirò adesso del colore delle vesti, del modo, con cui sono piegate, della verità in tutto, dell'accordo generale? La Vergine ha rossa la veste, ma poca se ne vede, e questa solo verso il petto, cuoprendola un grandioso manto, che dalla testa le scende per tutta la persona, di un bel cilestro azzurro nel ritto, e nel rovescio di un verde chiaro, quasi direi pistacchio. Il S. Stefano ha indosso una tonicella di un rosso vivo simile a quella della veste della Madonna, e sotto lascia vedere un camice bianco, che gli arriva fino ai piedi. Ha il S. Giovanni la solita pelle, che in parte il ricuopre, e sopra ha un manto violaceo fermato con un nodo sulla sinistra spalla, e scendendo sul braccio diritto, per cui scuopresi la metà a manca della figura, mentre l'altra è adorna da questo manto. Il piedestallo è di un marmo, che dà nel ceneregnolo. Ove termina questo, di qua e di là è un paesino in distanza. Le figure sono superiormente in un campo di color di cielo, illuminato a luce quieta. E questi tanti colori, così svariati, così vivaci non si fanno guerra, no, fra di loro, che anzi tutti simpatizzano insieme, in modo che pare, che la mano stessa della natura gli abbia là tramescolati. Bisogna vederlo, questo quadro, e vederlo più e più volte, per ben comprendere il finissimo accorgimento del pittore, onde avere una costante varietà della maggiore armonia con l'alternar delle carni e delle vesti, con una bene intesa disposizione della luce e dell'ombre, con la diversità delle linee, non

mai taglienti, ma sempre dolci, sempre più, o meno ondeggianti. Che quiete poi non si osserva mai nei movimenti delle figure! E tal quiete, mentre serve mirabilmente ad accrescere la bellezza del quadro, è tanto propria del soggetto che niente più. Di fatti ci dà esso l'idea d'una visione beatifica, d'un apparizione di chi è già nel mare delle inalterabili contentezze. Ad esseri già scevri dalle umane passioni, già beati, bene si addice la santa tranquillità degli affetti, che per quanto intensi sieno non possono giammai alterar le forme, nè dar loro troppo movimento, essendo che l'anima in tale stato sia la padrona dei sensi, e gli comandi con assoluto imperio. Il naturale delle figure è quanto può dirsi scelto, e dei più graditi, de'più accomodati alla diversità dei personaggi; ma quello del putto, che suona e canta, gli vince tutti e direbbesi, che qui la natura è stata nobilitata dall'arte, cosa insolita a quella scuola, che temeva per sistema d'uscir dal vero individuo, e non aveva torto. Della gastigatezza del disegno di questo quadro basti il dire, che non è inferiore ai gastigatissimi dello incomparabile Raffaello. E per finirla una volta, il rilievo delle figure è così sorprendente, che niente più può desiderarsi, in particolare nell'angioletto col leuto, in cui rinnovansi i miracoli, che si raccontano dei sommi artisti greci. A dir tutto, questa tavola è un paradiso.

Ecco il lavoro, che avrà alle mani il nostro Jesi, lavoro adattato a lui, che possiede ben l'arte, ed ha coraggio e lena d'affrontare le difficoltà senza numero, che incontrerà tra via. Oh sì, ch'egli uscirà con gloria tanta da questa impresa, la quale sola varrà ad assicurargli un posto de'più distinti tra gl'incisori, e lo farà sempre più conoscere al mondo per degno allievo del gran Longhi.

Estratto di una lettera di un viaggiatore intorno alla traslazione dell' Università di Landshut alla Residenza di Monaco.

Da un amatore delle arti belle, e non meno filosofico osservatore degli andamenti e dei progressi delle medesime, fu giustamente osservato, come forse men vantaggio che danno abbiano esse recato dalle accademiche istituzioni riguardanti questo genere di sapere. Infatti, quando il Vasari scriveva le vite dei sommi Artisti, niuna accademia era stata per anco istituita; e in seguito, dopo la fondazione di tali stabilimenti, chi volesse proseguir l'opera di quel grande artista e scrittore, troverebbe egli tanti e tali soggetti da encomiare? . . . .

Dopo ciò potrebbe per avventura cadere un simil dubbio sulle accademie di pubblica istruzione in genere di scienze, ossia delle

Università ? E se mai tal dubbio ha potuto trovare un qualche appoggio, sarebbe forse per trovarlo in un' epoca, in cui non pochi declamano contro la troppa diffusione dell' insegnamento ; in cui si grida alla vanità, alla stoltezza, al pericolo di tanto sparsa istruzione; in cui eccita un tacito sdegno il confronto umiliante della sapienza nata e vissuta in povero tugurio, con la titolata ignoranza ; in cui infine si teme che sieno per mancare i servi alle gleba e i ministri al voto fasto e alla prepotente ambizione. Grazie però sieno rese vivissime agl' illuminati principi d' Europa, che col loro dichiarato favore per le scienze, e per chi le coltiva, rendono queste lagnanze quasi altrettanti latrati alla luna. Ciò che a ragione potea dirsi di arti; nelle quali il genio più che i precetti può formare il grande autore, che inopportunamente si troverebbe vincolato da uno spirito di sistema, e da una troppo servile imitazione, non può dirsi dello svolgimento delle intellettuali facoltà, non può dirsi dello studio dell' uomo in tutti i suoi rapporti sociali, e della cultura dello spirito alla quale egli deve tendere, a fine di formarlo per i suoi simili, per la patria e per la società in generale. In proposito di stabilimenti di pubblica istruzione, basta ripetere il paragone che fu accennato fra i tempi anteriori e i posteriori alle istituzioni delle accademie di belle arti, paragone che resultò sì sfavorevole ai tempi posteriori; e confrontare lo stato delle scienze in Europa avanti la fondazione delle prime università, cioè d' Oxford e di Cambridge, con lo stato successivo delle medesime fino al presente. Principii di grammatica e di dialettica, che formavano tutta la filosofia ; elementi di medicina, a cui si riduceva tutta la fisica ; le leggi o il diritto civile, i canoni, cioè i decreti di Graziano, e quindi le decretali ; istituzioni di teologia, che tutte consistevano allora nello spiegare il Maestro delle sentenze, e quindi la Somma di S. Tommaso, ecco qual' era in quell' epoca tutta la sfera dell' umano sapere. E come lo stato della società fosse proporzionato allo stato delle scienze in quanto a cultura e incivilimento, è così noto che basta richiamarne l' idea soltanto per escludere il bisogno di qualunque dimostrazione. I principi sì ecclesiastici che secolari videro i primi il bisogno di istituire e proteggere collegii d' istruzione, e università, dove il popolo potesse accorrere a suo talento ad essere gratuitamente istruito ; persuasi che dove i popoli meglio conoscessero i proprii diritti, più persuasi sarebbero dei proprii doveri : giacchè sarà vero pur sempre che l' uomo, in qualunque stato si trovi, mal si persuade di dovere, quando non conosce che a lui pure qualche cosa reciprocamente è dovuta. Quindi onorate le cattedre di pubblica istruzione, quindi incoraggiati e con onori e con vantaggi e con privilegi

i pubblici istitutori, quindi dai pontefici egualmente che dai re rivestiti di privilegii e d'esenzioni perfino quelli che concorrevano ad essere istruiti. In un governo infatti, di qualunque forma esso sia, il principe, che è il padre comune dei popoli, e che come tale non può non avere per unico scopo il pubblico bene, ha pur bisogno di cooperatori, sia per amministrare la giustizia, sia per guidare le armate, sia per provvedere e prevedere. E tali soccorsi, quando e da chi potrebbe sperarli, senza formarsi instruiti cittadini, e probi nel tempo istesso? Giacchè può sostenersi che la probità d'un magistrato non può non essere almeno in parte proporzionata alla sfera di sue cognizioni, mal convenendo tal titolo di probo a chi, comunque diretto da sana intenzione, manca e sa di mancare dei necessarii principii per ben giudicare, e rettamente dirigersi nelle operazioni a lui affidate.

Su queste basi fondati i ben regolati governi, appresero a cooperare nel migliore e più esteso modo ad estendere la pubblica istruzione, e ad istituire e perfezionare università di studii nei loro Stati, aprendo quindi ad ognuno ampio sentiero al conseguimento della scienza, e della pubblica estimazione. È questo al presente l'unanime pensiero dei governi e dei popoli, affine di moltiplicare i rami del sapere, in proporzione dei bisogni e degli uni e degli altri, non che in proporzione della necessità che le scienze progrediscano, e dal progresso di quelle resulti un corrispondente avanzamento nella cultura e nell'incivilimento sociale.

Fra tutte le università che fioriscono in Europa, quelle di Germania meritano più che ogni altra questo nome, perchè in esse s'insegna realmente l'università delle umane cognizioni. La pubblica istruzione non è là un ramo d'entrata per il governo, anzi un gran numero di impiegati, molti dei quali anco superflui, sono una prova della generosità del governo stesso, esercitata in ventidue università che si contano nello stato, cominciando da quella di Praga, eretta nell'anno 1348 fino a quella di Bonn istituita nel 1818, senza contarne altre undici celebri pure per la loro antichità, non meno che per i sommi uomini che le hanno rese famose, e soppresse poi in forza delle passate rivoluzioni. In prova di ciò, ci piace di dare un idea delle pubbliche lezioni date a Berlino nel primo semestre dell'anno decorso. Sono stati fatti ventisei corsi di teologia, venticinque di giurisprudenza, più di cinquanta corsi di medicina, dodici di filosofia, diciannove di matematica, venti tre sulle scienze fisiche, dieci sull'economia politica, dodici sulla storia, quattro sulle belle arti, e più di venticinque sulle lingue antiche e moderne. Nella distribuzione delle pubbliche lezioni due cose meritano specialmen-

te attenzione. La prima è che il corso d'ogni facolta è o preceduto o seguito da un corso d'enciclopedia e di storia delle scienze respettive : la seconda che varii professori insegnano i medesimi rami di scienza : il qual confronto produce un'emulazione tanto profittevole agli studiosi, quanto decorosa per i valorosi istitutori, e quanto utile alle scienze medesime.

S. M. Il re di Baviera, considerando lo stato scientifico ed economico della università reale di Landshut, e volendo meglio provvedere all' unità e al perfezionamento della pubblica istruzione, ha trasportata quella università in Monaco, capitale del suo regno, e sua residenza ordinaria. Giorno di vero trionfo parve in quella città il giorno di questa solenne ceremonia, in virtù della quale i cittadini rendevano gloria e grazia all'augusto loro Sovrano, e andavano a ragione superbi di vedere nel loro seno oltre alla reale famiglia regnante, il corpo più rispettabile in qualunque governo, cioè quello che prepara alla chiesa, alla patria, alla società utili membri, e dotti cooperatori al ben pubblico. Cinquantasette professori maturi di età, di senno e di sapere, sono gli zelanti interpetri delle benefiche paterne cure sovrane in questo stabilimento ; fra i quali se ne contano quattordici, che volontarii, e per solo amore delle scienze, e per spirito di filantropia, prestano la loro opera utilissima, unendosi agli altri quarantatre destinati dal governo alla pubblica istruzione. Si contano in questa università sei cattedre di scienze sacre, cinque di diritto, due d'economia politica, due di scienze di pubblica amministrazione, due di polizia generale governativa, dieci di scienze medico chirurgiche, e trentatre di scienze filosofiche, fisiche, naturali e matematiche.

E con le espressioni più onorifiche per quegl' illustri professori, e più lusinghiere per i progressi delle scienze, termina quel decreto, che formerà sempre una gran parte della gloria di quel filosofo regnante. " Speriamo che i professori della nostra università, si ren- „ deranno degni della confidenza che a loro abbiamo accordata, „ usando essi ogni premura per coltivare e promuovere fra i giova- „ ni l'amore agli studii scientifici ; giacchè questo è il più sicuro „ mezzo di esiliare dall' università la rozzezza e l'immoralità. In „ tal modo essi acquisteranno titoli sicuri alla riconoscenza reale e „ a quella di tutta la nazione „.

Rivista letteraria.

Memorie intorno alla vita ed alle opere di Werner *ed* Hauy, *dell'ab.* Luigi Configliachi *prof. d'istoria naturale nell'università di Padova.* Padova 1827.

I nomi di questi due sommi ingegni passeranno senza fallo sino alla più remota posterità, perchè uno nello studiare le masse minerali sotto i più grandi rapporti, l'altro col farne conoscere i caratteri fisici infinitamente piccoli, hanno creato per così dire due scienze nuove.

Per la qual cosa il panegirista di tali uomini, il cui genio sfavilla nell'orizzonte scientifico del suo proprio lume, non lascia luogo a dubitare che nel far pompa di eloquenza possa, (siccome in molti altri casi pur troppo avviene) oltrepassare i limiti del giusto e del vero nel tesserne doveroso e menochè ingenuo elogio.

Abramo Loddadio Werner, nato li 25 sett. del 1750 a Wehrau nella Lusazia da un ispettore di quelle miniere, ebbe la sua prima educazione nelle scuole di Breslavia in Slesia, di dove passò all'Accademia di Freyberg, e quindi all'università di Lipsia, dove mentre davasi allo studio delle lingue e del dritto si occupava con predilezione dello studio della storia naturale. La sua opera, che nel 1774 diede alla luce, intorno ai caratteri esterni dei minerali, gli acquistò tale riputazione, che non andò guari che da Lipsia chiamato venne a Freyberg per dirigere il gabinetto di storia naturale, e per tenere pubbliche lezioni di mineralogia. Posto egli nella più felice posizione in un paese dove profonde miniere aprendo le viscere della terra lo mettevano a portata di contemplare la natura e disposizione delle roccie, insieme alle varie circostanze che dovettero accompagnare la loro formazione, quest'uomo di genio trovò ivi delle prove per determinare l'epoche relative della formazione dei terreni.

" Acutissimo nel suo sguardo (dice il Configliachi) e delicato osservatore rinvenne Werner colà un ampio campo alle sue ricerche, ed ampliando ogni giorno i limiti della scienza geognostica da esso creata, e sostituendo ad una massa confusa di fatti descrizioni più esatte dei minerali, perfezionò nel tempo stesso il suo trattato orittognostico, e tale lo rese, che comprendendovisi dappoi l'intera geognosia, e riferendovi in istretta unione le altre parti della mineralogia, vennero meno e sparirono del tutto le tante mostruose contradizioni che per lo addietro regnavano nelle scuole „.

Nella teoria dei filoni, frutto di venti e più anni di studio e di

esperienza, Werner emesse opinioni affatto diverse da molti che lo precedettero e da altri ancora che alla sua scuola si ammaestrarono.

Affine di tutto dedicarsi alle sue mineralogiche ricerche, all'istruzione dei numerosi ed illustri suoi allievi, pei quali la scienza geologica ha potuto sì vistosamente progredire, Werner rinunziò persino ai dolci affetti di sposo e di padre. Figlio tenero della patria, in onore di questa sacrificò tutto il frutto de' suoi rari talenti, e dispose della scarsa fortuna che ne aveva ritratto. La città di Freyberg, dove l'uomo raro nel 20 giugno del 1817 compì la sua mortale carriera, grata a sì onorevole cittadino, raccolse le di lui ceneri nella tomba stessa degli elettori di Sassonia.

Anche più limitati che quelli di Werner furono i primordii di Renato Giusto Hauy, che nacque da un povero tessitore francese, il 28 febbraio 1743 nel borghetto di S. Giusto, dipartimento dell'Oise. Preso caritatevolmente ad istruire nelle belle lettere, con tale prontezza ne trasse profitto, che accoppiato a una laudevolissima condotta gli meritò ben presto di essere accolto nel collegio di Navarra, dove nel tempo che egli iniziavasi nella fisica sotto il cel. Brisson, giunto al quarto lustro, di scolaro divenne precettore nella lingua latina, e poco dopo fu chiamato a insegnare in una classe superiore nel collegio del cardinale Lemoine. Quivi affezionatosi al rispettabile Lbomon imprese, per dargli nel genio, la botanica, nella quale fece in breve tempo rapidi progressi. Fu sin d'allora che dopo esser capitato ad una lezione di mineralogia di Daubenton, considerando la forma costante dei vegetabili e delle loro parti, ebbe a sospettare che una medesima costanza di forme dovesse avere pur luogo nei minerali. Il caso portò che un giorno gli cadesse di mano un gruppo di cristalli di spato calcare, e che raccoltine i vari prismi trovasse fra questi un cristallo di forma diversa dagli altri, e che poi scuoprì identica a quella dello spato d'Islanda. Ciò bastò per fargli concepire l'ingegnosa idea di sottomettere al più rigoroso calcolo le leggi, giusta le quali le molecole dei corpi cristallizzabili si riuniscono per formare quegli inviluppi regolari che celano la forma del nocciolo primitivo, nel tempo che cercava di combinare con queste stesse leggi la figura e le dimensioni delle molecole medesime. Siffatto lavoro, mercè cui venne ridotta a teoria matematica la scienza della cristallizzazione, rese nel tempo stesso il più gran servigio alla mineralogia, che dalla struttura dei cristalli più che dalla durezza, frattura e tessuto, pervenne a fissare senza equivoco i caratteri specifici dei minerali.

Per quanto però le teorie della cristallizzazione costituiscano le basi della scientifica classificazione nel celebre trattato di minera-

logia di Hauy, non è a dirsi che questi non calcoli in sommo grado i caratteri che dalla chimica analisi vengono somministrati. Ed in qual conto tenesse egli i caratteri fisici, è facile a dirsi qualunque volta si vogliano considerare le belle sperienze per esso instituite, sulla semplice e doppia refrazione dei corpi, sugli effetti prodotti dal fluido elettrico, magnetico, ec.

È inutile poi rammentare di quale e quanta importanza alle scienze naturali ed all'arte del gioielliere riuscissero le delicate ingegnosissime indagini fatte dall'Hauy sulle pietre dure e preziose, intorno alla pirnite, all'arragonite, all'orniblenda del Labrador, per tacere d'infinite altre squisite osservazioni, le quali tutte caratterizzano il genio del suo autore e la giusta fama che nel mondo scientifico si era meritato. In mezzo però alle più onorifiche distinzioni che il suo genio e le più amabili qualità gli avevano procacciato, l'ab. Hauy, costantemente modesto fra le mura di un angusta cella al collegio Lemoine, vide tranquillamente appressarsi la morte pria che tramontasse il giorno trè di giugno, nell'anno 1822.

E. R.

Osservazioni geologiche e memorie storiche di Accumoli in Abruzzo, del dott. AGOSTINO CAPPELLO, *con una mappa topografica. Parte I.* Roma 1825 *in* 8.°

Ripensando a quel concetto di Platone, *non sibi soli se natum homo meminerit, sed patriae sed suis*, ha voluto il dott. Cappello offrire con questo suo lavoro un tributo al paese natio, mettendo in più chiaro giorno la storia della natura e quella degli uomini che ivi abitarono.

Alle osservazioni geognostiche serve d'introduzione la descrizione geografica di quella parte di appennino, che riguarda quasi centro del suolo italico, ed il luogo presso cui si rinviene la più alta elevatezza della catena che Italia parte, prende egli motivo di sospettare che colassù stanziassero i primi abitatori della nostra penisola. Quindi scende più particolarmente a ragionare del territorio di Accumoli, e non potendo dare la posizione geografica precisa, si contenta di dire che quella piccola città situata ai confini fra l'antico territorio Sabino e Piceno, posa sopra un colle che propagasi dal monte Sibilla, alla sinistra del fiume Tronto, poco lungi dalla via Salarsa, 90 miglia al settentrione di Roma.

Le quali cose premesse si viene alle osservazioni geologiche. E protestandosi di non volere entrare in discussioni ipotetiche (sebbene

chi protesta non sempre mantiene la parola), conta di attenersi unicamente alle solide osservazioni, per le quali la scienza e la società può ritrarre profitto.

Pertanto dal complesso delle medesime risulta che la formazione di quel suolo è di origine acquea e di un' epoca secondaria; che il monte su di cui posa Accumoli è di terreno psammitico d' indole analoga a quella dei monti alla destra del Aronto. Al di sopra però di questa città affacciasi la calcaria alpina, quale a luogo a luogo alterna con lo schisto argilloso, e che proseguendo per grande estensione riveste la maggior parte del monte Sibilla. Menochè su questa montagna, dove si rinvengono degli ammoniti, l'A. non riscontrò in tutto quel territorio altra traccia di sostanze organiche fossili; e appena due piccole scaturigini di acque minerali, di cui l'A. non indica la natura, si lasciano vedere in due direzioni diverse a un miglio da Accumoli.

La roccia arenaria, a misura che scende più al basso, diminuisce di tenacità, si carica maggiormente di argilla, e apparisce più distintamente stratificata, sino a che sembra convertirsi in un sedimento di grana finissima e riducentesi in polvere con gran facilità.

Qui noi già siamo, al dir dell' A., nel terreno terziario di che sono formati tutti quei poggi e colline, terreno che facilmente frana ed avvalla con danno e pericolo delle circostanti popolazioni. Ai quali disastri ivi frequenti il zelante A. suggerisce di provvedere con misure economiche, che tendessero a impedire la costruzione delle case su quelle coste, ed un più facile e regolare scolo alle acque pluviali.

Discorrendo delle memorie storiche che in questa prima giungono sino al secolo XVI, i lettori non devono aspettarsi, dice il dott. Cappello (ed è giusto che gli si creda) di trovare nelle memorie civili di Accumoli antichità di origine, imprese luminose, azioni eroiche e peregrine; ma vuole sibbene che si consideri quel paese sorto per nobile impulso di poche famiglie, che nel mentre desideravano di emanciparsi dalla feudale baldanza, esigevano esse stesse la più umiliante servitù, imponendo al popolo sottoposto tributi e angarie che danno prova della barbarie del secolo in cui ebbe nome il castello di Accumoli.

Quantunque la sua esistenza non vada più indietro del 12.° secolo, il n. A., sia per sfoggio di erudizione, sia per far sentire che presso alla sua patria ebbero culla gli avi del più virtuoso imperatore, si va senza bisogno ingolfando in un pelago di congetture per rintracciare le antiche orme della via Salaria; l' ubicazione di alcuni

pagi da gran tempo perduti, tra i quali il vico Falaerino, dove si crede avesse i natali Flavio Vespasiano, e quello di Cose, luogo della sua prima educazione.

Dopo tali archeologiche congetture si viene al secolo decimoterzo, giacchè Accumoli, al detto del n. A., non è più antico del 1211, per scorrere insieme con le grandi vicende del regno le poche gare municipali degli Accumulesi prima con gli Ascolani, e poscia con i Norcini, sicchè queste nell'opera di che accenniano restan da quelle quasi completamente ecclissate. E. R.

Censimento ossia statistica dei reali domini di quà dal Faro, dell'ab. D. RICCARDO PETRONI, *parte prima.* Napoli 1826 *in* 4.° di pag. 164.

Era ben da aspettarsi che quel paese, dove sorse idea di una statistica pratica, non volesse restar l'ultimo a darne una basata sopra più filosofici principii, e su dati più positivi.

A render florida una nazione, diceva il Galanti autore della prima statistica di Napoli, non bastano le sole teorie. Conviene somministrare a coloro che la governano i lumi di fatto, perchè conoscano i disordini e gli abusi che debbono estirpare.

A ben conoscere la statistica di un regno, fa uopo esaminare la sua costituzione, i suoi naturali prodotti, l'economia delle sue arti, i progressi che vi hanno fatto le cognizioni, e sopra tutto lo stato delle provincie. Nè a questo si perviene senza visitare i campi e le capanne del contadino, senza vedere come coltiva, ciò che raccoglie, quello che paga e quanto soffre.

Pieno la mente di queste idee il Galanti, sino dal 1781 imprese a descrivere la statistica del contado di Molise, che può dirsi il saggio di un opera assai più estesa, la *nuova descrizione storica e geografica delle due Sicilie*, e nella quale parlando degli abitanti si nota il numero degli oziosi, degli artisti, dei coltivatori, i costumi dei paesi vari. " Di tutto questo, dice egli, si è fatto quello che da me si è potuto e ch'è stato concesso ,,. Ma dacchè la sperienza ha dimostrato che chi più nasconde meno guadagna, le operazioni statistiche abbracciano elementi assai più estesi e meglio analizzati.

Tale sembra dover esser quella che si và ora compilando in Napoli dal sig. Petroni direttore interino del censimento, e della quale egli ci accenna il piano e suddivisione in una lunga non meno che dotta prefazione.

Il censimento è di origine meno antica di quello che si crede da taluni, i quali lo credono un *quid simile* al censo instituito in Roma

dal re Servio Tullio. L'oggetto del censo romano, dice il Petroni, era quello di fissare la doppia base del numero e della fortuna delle varie classi dei cittadini, per cui si facilitò il modo di levare contribuzioni, tanto sugli averi che sopra le persone. Col progredire dei tempi la parola *censo*, deviando alquanto dalla sua primitiva istituzione, indicava semplicemente *retribuzione* sia personale, sia prediale, sia di arti e mestieri, ora in contanti, ora in generi, e alcune volte in lavori.

All'opposto il censimento di che ora si tratta, ha per oggetto di stabilire i rapporti di tutti i beni, che sono propri del godimento dell'uomo, il quale vive in uno stato. Le basi, secondo l'A., sono trè, la popolazione, l'estensione territoriale, e le ricchezze.

La popolazione, che fornisce il soggetto di questa prima parte dell'opera, è contemplata sotto il triplice aspetto di stato naturale, stato civile, e politico.

Qui si dà il numero degli abitanti per provincia e per distretto, distinguendolo in maschi e in femmine, e classandoli per i diversi stadi della età dell'uomo, il numero dei nati e dei morti in un anno siano legittimi, siano proietti, quello dei celibi, dei vedovi, dei coniugati, il numero dei poveri o dei malati che in un anno entrarono, morirono, sortirono o restarono nei luoghi di beneficenza e negli ospedali, gli ecclesiastici di ambo i sessi, e le loro classi, il numero de' pensionisti o giubilati, quello degl' impiegati, degli artisti e mestieranti, specificando di ciascun arte il numero di quelli addetti alla pubblica istruzione ed alla educazione, e quasi contando non solo gli uomini ma le cose, cioè le fabbriche dove tali istruzioni si ricevono, la quantità dei luoghi addetti al culto, alla pietà, agli affari pubblici, alla sicurezza dei cittadini, agli spettacoli, agli alberghi; e di più si notano qui, sebbene a creder nostro fuori di luogo, i mezzi di comodo e traffico, come carrozze e calessi di affitto, portantine e altri legni da trasporto, bastimenti da pesca e da traffico, oggetti tutti che appartenendo all'industria devono essere contemplati all'articolo *Ricchezze*.

Dalla tavola dei risultati posta in calce al libro rilevasi che la popolazione de' R. dominii di quà dal Faro nell'anno 1823 ascendeva a 5,386,040 individui, vi furono in detto anno n.° 48269 matrimonii, mentre nel 1824 la popolazione fu trovata di 5,456,664. Nati nel corso dello stesso anno n.° 222307 legittimi, e n.° 9629 proietti; maritati 42,725; e morti nel medesimo anno legittimi n.° 155,807, proietti n.° 5503. Nell'anno seguente 1825 nacquero 237,077 individui, tra i quali 9398 proietti; e si fecero 37,776 matrimoni; morti 145937 compreso 5235 figli della incontinenza. Dal che risulta

che la popolazione del regno di Napoli in tre anni si è andata vistosamente aumentando, mentre i matrimonii si veggono procedere in ragione inversa, e dove i proietti stanno ai legittimi come 1 a 238. Quest'aumento di popolazione è ben lungi da essere uniforme relativamente alle diverse provincie, giacchè in quella di Bari dove conta il maggiore aumento, esso sta come 1 a 50 e tre quarti; in Basilicata come 1 a 56; al contrario nella capitale l'aumento fu trovato solamente di 1 a 139, e nel Moliso di 1 a 205. Quali e quante profonde indagini si richieggono per investigare le cause di tal fatta? È da sperarsi però che l'A. serbi a svilupparle nel rimanente dell'opera dove si riserva a dare i ragguagli tra la popolazione e l'estensione territoriale, tra l'individuo e la quota del suolo, tra il produttore e i prodotti, e più distesamente applicandosi a farci conoscere i rapporti economici fra la popolazione e le ricchezze, potrà allora conoscersi ciò che ivi manca, ciò che avanza, ciò che resta a migliorare. E. R.

Dottrina medica Bufaliniana compendiata e discussa dal dott. F. G. GEROMINI: Milano 1826 in 8.°

Che ogni scienza anche la meno astratta abbia i suoi tomisti, scotisti, molinisti e via discorrendo alla buon'ora, giacchè il modo diverso d'interpetrare le respettive discipline teorico-pratiche alla finfine non possono condurre gli uomini a quella terribile conseguenza di vedersi mandati fuor di tempo all'altro mondo. Ma come evitare una simile sorte qualora un povero diavolo, desideroso di ristabilirsi in salute, abbia la disgrazia di chiamare a consulto i gerofanti di Esculapio, capi scuola di varie dottrine, i quali facendo pompa al letto dell'infermo di un arcano gruizzante linguaggio, discordassero poi fra loro sulle cause della malattia, sulla virtù e applicazione dei rimedi, come pur troppo discordano sui principii fondamentali dell'oscurissima scienza che professano. Nè ciò è cosa rara, nè nuova, avvegnachè vediamo a' giorni nostri rinnovarsi quello che accadeva 18 secoli fà, e contro di che altamente declamava il naturalista del Lazio, cosicchè in molti sepolcri di Roma si leggeva, *la moltitudine dei medici lo ha ucciso* (Plin. Histor. natur. lib. XXIX). *Venga sì la medicina*, diceva il filosofo di Ginevra, *ma stiano lungi i medici.* Poco importa alla sofferente umanità se il male debba dirsi stenico piuttosto che flogistico, proveniente da *stimolo* anzichè da *eccitabilità*, proveniente da cause *controstimolanti* ovvero *deprimenti*, se le malattie si debbano considerare *dinamiche* o piuttosto,

secondo la dottrina del dott. Bufalini, *materiali, se dipendenti*, come egli dice, *da alterazione del misto organico*, o piuttosto *da principii inconvenienti introdottisi in qualche parte del corpo*, suddividendole quindi in *universali* ed in *locali*; tostochè tutti questi trascendentali ragionamenti non giovano a far progredire di un passo l'arte di far più presto guarire? Non già che si pretenda di far la critica alla nuova dottrina medica Bufaliniana, poichè non è questo il luogo, nè noi ci crediamo da tanto, molto più che essa viene dottamente discussa, rettificata dal dott. Geromini nell' operetta sopra annunziata. Bensì tali discussioni peripatetiche ci offrono nuova occasione di rammentare ai seguaci d'Igea, che non sono le mediche riforme dottrinali quelle che importano al bene nostro corporale, ma sivvero una pratica più uniforme basata sopra principii meno equivoci, constatati non già d' artificiose arcane parole, ma da una lunga serie di fatti rettamente contemplati. E. R.

Compendio di anatomia fisiologico-comparata ad uso della scuola di medicina e chirurgia nell' I e R. Arcispedale di S. Maria Nuova di Firenze, del dottore FILIPPO UCCELLI *professore di anatomia umana e comparata ec. ec.* Firenze per Vincenzo Batelli e comp. 1825 1827. *Volumi* VI *in* 7 *distribuzioni, pag.* VIII *e* 255, 224, 264, 532, 224, *e* 452, *con tavole ec*

Mancava in Italia, e desideravasi da lungo tempo, un buon libro elementare di anatomia fisiologico comparata, che contenesse quanto è necessario a sapersi di questa bellissima ed utilissima scienza, da quelli che si dedicano allo studio della medicina e della chirurgia, e che togliendolo essi a loro guida, o per *testo* nei consueti corsi che si danno nelle università e negli spedali, fosse atto a metterli a livello delle nuove cognizioni e scoperte anatomico fisiologiche, conducendoli coll' andamento della scienza medesima, dalla sua origine fino ai tempi nostri. A questa mancanza ha provveduto maestrevolmente il benemerito e dotto nostro professore Filippo Uccelli, coll'opera che abbiamo la sodisfazione di annunziare al pubblico. Ha di fatti il ch. autore compendiato in essa, o per dir più giustamente trasfuso tutto ciò che di meglio, e di più consentaneo al vero è stato scritto, prima dagli antichi maestri di questa scienza, e poi dai moderni, e particolarmente da Bichat, da Boyer, da Scarpa, da Soemering, da Portal, da Viq d' Azyr, da Cuvier, da Mascagni, da Gall, e da altri ancora; ed ha riscontrato, per quanto gli è stato possibile sul cadavere umano, e sù quello degli altri animali, tutte le parti ch' ei prende a descrivere nell' opera sua.

Dividesi questa in sei volumi, che formano sette distribuzioni, e contengono cinque completi trattati: il primo dei quali è quello delle ossa, delle cartilagini, dei ligamenti, del periostio, e delle glandule sinoviali, o *l' osteologia*, e *la sindesmologia*; il secondo quello de' muscoli, o *la miologia*; il terzo quello dei vasi sanguigni e linfatici, o *l' angeologia*; il quarto quello dei nervi, o *la nevrologia*; ed il quinto finalmente quello dei visceri, o *la splancnologia*.

Ciascuno di questi trattati è completo in ogni sua parte, e tale certamente da non desiderarvi nulla di più per un libro elementare, ove si debbe adoprare ogni cura che non sia di nocumento al progresso degli studiosi nè il troppo, nè il poco. Ma quelli dei nervi e dei visceri, come i più importanti degli altri, ci sembrano i più ampiamente sviluppati, e con savio accorgimento, più arricchiti di tutte le nuove cognizioni e scoperte anatomico-fisiologiche. In quelli particolarmente ha mostrato il ch. autore la somma sua perizia nelle scienze di cui tratta, e le sue non comuni cognizioni in tutte quelle che servono loro di corredo.

Siano rese pertanto sincere grazie all' egregio professore Uccelli, il quale ha fatto dono alla sua patria, ed all'Italia tutta, di un libro utile e necessario, ed ha con esso tolti quelli che s' iniziano nell'arte salutare dalla necessità di ricorrere per molti rami della scienza alle opere degli stranieri. E sincera lode gli sia data puranco perchè il suo libro è ben fatto, ed è dettato con tutta quella semplicità precisione e chiarezza che costituiscono il più bel pregio di tutte le opere destinate all'istruzione della gioventù. Nè poteva di tali prerogative andar privo il libro del professore Uccelli, essendo l'opera d' un profondo conoscitore della scienza anatomico fisiologico-comparata, al quale la lunga pratica nell' esercizio della cattedra, l' osservazione, e l' esperienza di molti anni, hanno pure insegnato in qual maniera si debbono esporre i precetti e gli elementi di una scienza onde tornino a maggior profitto di quelli che la vogliono apprendere. E meritando egli sì belle lodi, non possiamo far altro che raccomandare il suo libro a tutti quelli che consacrano le loro vigilie allo studio dell'arte salutare, non meno che a tutti gli amatori delle scienze fisico-naturali.

D. V.

Saggio di caratteri ebraici ad uso della studiosa gioventù, di GIUSEPPE VIGEVANO *mantovano.* Reggio, co'tipi della società, 1824, *in 4.° oblongo di pag. 24 con 12 tavole in rame.*

Questo opuscoletto del sig. Vigevano si compone di 12 tavole in rame precedute da una prefazione, e dalle respettive spiegazioni di ciò che contengono le tavole stesse, e dell' uso che deve farsene. Nella prefazione l'autore parla dei motivi che lo indussero a pubblicare questa sua operetta teorico pratica della *calligrafia* ebraica ad uso della studiosa gioventù, e non trascura di accennare nella medesima i nomi di quelli che prima di lui dettarono regole intorno al carattere così detto *scritturale*, particolarmente riguardo al Pentateuco. Tali sono Maimonide, Rau Caro, Mor Uxignà, Micnè Abraim, Levusch, e Agur. Ma soggiunge che nessuno avea sottoposto prima di lui ad una rigorosa analisi il *chedace ascirit*, ossia il carattere così detto patriarcale, dal quale pretende che siano derivati tutti gli altri di cui fanno uso gli ebrei nelle diverse loro scritture.

Dopo la prefazione discorre il nostro calligrafo della positura del corpo, della qualità delle penne, delle loro proprietà, e del modo di temperarle e di trattarle per ben formare le varie scritture ebraiche. Parla quindi del carattere *scritturale quadrato*, e dice in qual modo convenga esercitarvi la mano. A questi precetti corrispondono le tavole I e II, l' una delle quali contiene le *parti elementari del carattere ebraico e le lettere radicali*, e l' altra le *lettere derivative*, divise in tre esercizii, cui precede nel corpo dell'opuscolo la convenevole spiegazione.

Segue poi la spiegazione delle tavole III, IV, e V che contengono, la III *gli elementi e lettere radicali* in due esercizii pel carattere rabbinico, ed in altri due pel corsivo; la IV l' alfabeto così detto *scritturale*, ed il rabbinico; e la V finalmente l' *alfabeto corsivo*, e quello che l' autore crede anteriore a Mosè ed usato dagli antichi patriarchi. Ed ivi analizzando quei vetusti segni, vuol dimostrare in qualche maniera, come ne possono essere derivate le più moderne scritture ebraiche.

Passa quindi alla *pratica* del carattere *scritturale*, ed insegna dietro le teorie da lui stabilite in qual maniera si possano scrivere intere parole ebraiche ed anche periodi, e dà un modello di questa scrittura in otto versi di un bell'inno a Dio, che sogliono recitare gli ebrei nelle preghiere della mattina; e nella spiegazione di questa tavola, che è la VI, riporta anche la traduzione dei surrife-

riti versi ebraici ; fatta in buoni versi italiani del ben noto Salomon fiorentino.

Nella tavola VII espone l'autore la *pratica* del carattere *rabbinico* con alcuni versetti del salmo 30.mo, secondo il computo ebraico, e con uno squarcio del 40.mo ; dei quali riferisce pure nel corpo dell'opuscolo una cattiva traduzione in versi italiani. E passando quindi alla tavola VIII vi espone la *pratica del carattere corsivo più spedito*, con due salmi, il 1,° cioè, ed il 2,° scritti con questo carattere, le di cui traduzioni in versi italiani parimente cattivi, leggonsi in corpo all'opuscolo stesso.

Parla in seguito della punteggiatura ebraica, e delle licenze che possono usarsi nelle scritture in quella lingua, ed espone i modelli dell'una e delle altre nella tavola IX. Ragiona quindi della numerazione, della quale dà il quadro dimostrativo nella tavola X, e chiude finalmente il suo lavoro parlando della scrittura così detta di *lusso*, e n'espone un saggio nelle ultime due tavole XI, e XII ; contenenti l'una la nomenclatura ebraica dei mesi dell'anno, e l'altra alcuni motti parimenti ebraici, che riguardano la qualità del calligrafo ; il tutto scritto in bei caratteri molto ornati.

Egli è certo che il sig. Vigevano ha reso con questo suo diligente e paziente lavoro un vero servigio alla studiosa gioventù ebrea, ed anche a tutti quei pochi individui chi si dilettano del bello scrivere ebraico ; e vuolsi però dargliene una giusta lode.

NB. Chi bramasse vedere un antico saggio di quel carattere che l'autore crede anteriore a Mosè, e che dice usato dagli antichi patriarchi, consulti fra gli altri il Biancucci " *Institutiones in linguam sanctam* „ stampate in Roma nel 1608, che a pag. 6 e seg. riporta con varii altri alfabeti ebraici ancor quello.

D. V.

Opere di Cicerone. Volume secondo delle lettere. Edizione di A. F. Stella. *Traduzione di* A. Cesari. *Note latine di* G. Bentivoglio. *Italiane di* V. Soncini. *Milano* 1827.

Erano pur felici que'tempi quando le anime innocenti e de'discepoli e de' maestri, sedendosi tranquillamente alla riva del gran mare delle antiche eleganze, ne ricoglievano qualche preziosa stilla, e messele in serbo, mescolandole, ridividendole, ricongiungendole, si gloriavano d'imitare con l'arte il suono, l'abbondanza, la vastità di quel mare. Erano pur felici que' tempi, quando non altro si cercava in un classico, che la pura, la mera eleganza ; e tutto ciò che

potesse spettare al suo carattere, alle sue idee; alla peregrinità o alla stranezza del suo vedere le cose, all'indole de'suoi tempi, tutto era riputato pompa inutile d' una filosofia che con vacue ricerche vuol consolarsi della naturale irreparabile mancanza del gusto; di quel gusto che, per usare una frase ben cognita, *non ha ragione*. Ora le cose cominciano deplorabilmente a mutarsi. Ora ne' classici s' incomincia a cercare qualcosa più che le nude parole: e si ha l'ardire di porre in questione: se nel caso che un classico avesse pronunciata un' inezia, una falsità, un' impertinenza morale, sia lecito o no il rinfacciargliela. Cosa orribile! Io mi trovava l' altr' ieri in un crocchio, ove si prendeva per mano il secondo volume del Cicerone, tradotto dal Cesari: e subito nella seconda lettera v' avea chi trovava estremamente vigliacco quello scrivere da un esiglio simile al suo "non posso scriver più avanti: così ho l'animo ferito e abbattuto,,. Altri soggiungeva che il Cesari non avea fedelmente tradotto; e che il latino: *ita sum animo perculso et abiecto*, era ancora più vile. Altri trovava ridicolo quel gridar sempre ch'e' si voleva ammazzare, ma che nol facea per riguardo agli amici; e quel pentirsi continuo del non averlo già fatto, e quel rimproverar loro del non averglielo conceduto. Altri trovavano indegno non pur di filosofo ma d' uomo quel mettere insieme, nella taccia d' ingratitudine, gli Dei con gli amici, scrivendo a sua moglie: " io muoio di vederti, o vita ,, mia, e spirare nelle tue braccia; dacchè nè gli Dei che tu pura- ,, mente onorasti, nè gli amici a' quali io ho sempre servito, ce ne ,, rendettero merito alcuno,,. Io soggiunsi che almeno di certa frase non si volesse in questo passo incolpar Cicerone; ch' egli non avea certo detto: *io muoio di spirare nelle tue braccia*; ma *cupio* e *mori*. Io però non mi sentiva la forza d'escusare le frasi seguenti, che tutti diceano ridicole: — "Questo affermo io, non essere mai stato uomo, a cui incogliesse sì grave calamità; nessuno aver più dovuto desiderare la morte ,,. E poi. " Io ti scriverei più cose e più spesso, se il dolore non m'avesse tolta tutta l'attività della mente, ed in ispezialtà quella che fa allo scrivere ,,. Io volli vedere, se Cicerone dicesse veramente così; ed ho trovato che dicea peggio: *nisi mihi dolor meus omnes p artes mentis ademisset*.

Da questo voleano taluni prendere occasione a tacciare il Cesari, d'aver troppo indebolita la forza delle parole di Cicerone là dove egli più mostra l' anima sua debole ed impotente. Io risposi che queste eran prette menzogne; e ne citai per prova quel passo, ove Tullio parla della sua *quaedam infinita vis lacrimarum et dolorum*, e il Cesari fedelmente traduce: *un quasi infinito ribocco di lagrime e di dolori*. I miei avversarii mi volevano attaccare sulla furberia di

quel *quasi*, che non è nel latino: ma io li ho assaltati con un altro bel passo. Cicerone, dopo una lettera piena di lamentazioni che fanno pietà, dice a Quinto fratello: *sis fortis quo ad rei natura patiatur.* E il Cesari come traduce? *Sii forte, quanto la natura della cosa il comporta.* — Oltracciò, io feci acutamente osservare, che tutte le volte, e sono moltissime, che Cicerone in esilio dice non potere scrivere, perchè sta *piangendo*, o nomina comechesia le sue *lacrime*, il Cesari non arrossisce di recare nella traduzione e le *lagrime* e il *pianto*. Mi premeva insomma di persuadere che il Cesari non ha fatto nulla per abbellir Cicerone. Ma eglino mi hanno posto dinanzi un passo, in cui Tullio non è tanto abbietto, dicevan essi, nell' italiano, quant' è nel latino. Il latino dice: *desidero enim non mea solum, neque meos, sed meipsum. Quid enim sum?* — E l'italiano: conciossiachè io non ho pure perduto le cose mie, ma me stesso. E che? Or che son io? — Il *quid sum*? quella dimanda, com' essi dicevano orribile, ch' esprime il vuoto e la nullità del carattere, in italiano c' è, ma non si fa ben sentire.

Altri poscia, lasciando i piagnistei dell'esiglio, veniva a tacciare di viltà Cicerone, là dove vicino a tornare in patria, scrive a Metello così: — Or se la tua clemenza voglia darmi aiuto, ti prometto che in tutti i casi io sarò cosa di tua ragione — *omnibus in rebus me fore in tua potestate.*— Pare, dicevano, un servitore di qualche imperator greco, che parli.

Altri citavano la nota lettera a Lucceio, e quel passo segnatamente: " adunque apertamente, quanto so è posso, ti prego, che „ tu abbellisca i miei fatti anche di là di quello che forse ne giudi„ chi, e che in quell' opera tu lasci dall' un de' lati le regole della „ storia „. Altri credea mostrare il sommo del ridicolo, ripetendo ciò che di questa lettera scrive poi Cicerone ad Attico. " Fatti dare a Lucceio la lettera che testè gli mandai: essa è un gioiello „. *Valde bella est* !!! Altri per ultimo volevano fare a Cicerone un delitto contro l' umanità di quelle parole: — Ma qual diletto può egli pigliare un uomo d'affari (*politus*), a vedere un uomo di piccole forze (*imbecillus*) fatto in brani da una gagliardissima fiera, ovvero una fiera nobilissima (*praeclara*) passata fuor fuori da uno spiedo?„ Dicevano che quì Cicerone trova lo spettacolo insipido, e nulla più; che l'aggiunto d' *imbecillus* dato all' uomo, e di *praeclara* alla bestia (che il Cesari ha caricato col suo *nobilissima*), mostrano bene qual senso morale ricevesse da simili orrori l' animo di Cicerone.

Dopo queste obbiezioni, tutti per altro concessero che l' edizione ciceroniana dello Stella era una bella e bene elaborata edizione: e

così ci partimmo tutti d'accordo in ciò che più preme ordinariamente all' editore di un libro.

K. X. Y.

Rerum polonicarum ab excessu Stephani regis ad Maximiliani Austriaci captivitatem. Liber singularis in lucem editus cum additamentis a SEBASTIANO CIAMPI, *in Italia a negotiis literariis pro regno Poloniae*. Florentiae typis Josephi Galletti 1827.

Sebbene nel MS. da cui è tratto questo frammento istorico esso portasse il nome di *Rerum polonicarum liber XIII*, pure il ch. cav. Ciampi ha creduto dovergli dare altra intitolazione, affinchè si conosca con precisione quale ne fosse l' argomento. Il codice da cui lo trasse non portava il nome di chi ne fosse l' autore, ma il giudizioso editore ragionevolmente conghietturando lo attribuisce a Gio. Michele Bruto, veneto, istoriografo dello stesso Stefano Battori re di Polonia, scrittore della storia *Rerum pannonicarum*, condotta fino a tutto il libro XII. Dopo la quale lo stesso Bruto in una lettera a quel re manifesta di volere continuare a scrivere, Dio concedente, delle cose da Stefano operate. Gli argomenti dai quali il cav. Ciampi desume essere il Bruto l'autore di questo libro ne sembrano molto convincenti.

Egli mostra che il titolo di libro XIII fa palese esser questo un frammento di altra opera, portata per lo meno sino a dodici libri. Esaminati gli storici di Polonia, osserva che per quanto l'Heidestenio abbia scritti dodici libri delle cose pollacche, egli comprese nell' ottavo e in parte nel nono libro quella porzione di storia, che nel presente libro XIII è diffusamente discorsa: proseguendo negli altri fino al duodecimo a trattare di ciò che fece Sigismondo di Svezia, successore di Stefano; onde non si può dirittamente supporre che in un tredicesimo libro volesse ripetere ciò che negli antecedenti aveva detto, cioè dell'interregno di Stefano. Opina altresì che a questo opuscolo alluda il Gianoschio nella sua Biblioteca Zaluschiana, ove dice che gli annali di Polonia, incominciati già da Michel Bruto, furono dal proprio autore ascosi e soppressi alla morte del re Stefano. Nè minor fondamento a credere questo opuscolo istorico opera del Bruto desume dallo stile e dall' opinione dell' autore stesso, rispetto al modo di scrivere latino; lo che l' editore rileva da due lettere del Bruto, una al Buzinschio, l'altra al Cratone. Per quanto poi una lettera di Simone Genga, dal ch. Ciampi rinvenuta nelle

sue ricerche di monumenti storici pertinenti alle cose di Polonia, potesse far dubitare, l'opuscolo pubblicato potere essere scritto da Cristoforo Varsovizio, pure si vuol considerare che lo stile del libro differisce da quello del Varsovizio, tanto, quanto si assomiglia allo stile del Bruto; che molti nomi pollacchi traslatati in latino danno luogo ad arguirne forestiero lo scrittore; che attribuendo questo libro al Varsovizio farebbe mestieri mostrare avere egli scritto, o pensato di scrivere, la storia di Polonia in dodici o più libri, del che non sappiamo di lui, come abbiamo certezza del Bruto.

Comunque sia, il libro è scritto in modo che apparisce non aver ricevuta l'ultima mano; onde pecca talvolta e per inarmonica collocazione di parole, e per ripetizioni, e per qualche oscurità: ma ciò non toglie che si conosca essere dettatura di colto e nervoso scrittore.

L'opuscolo è interessante per la narrazione delle brighe che ebber luogo nell'elezione del nuovo re pollacco dopo la morte di Stefano Battori. Gli Sbaroscki, famiglia autorevole e potente per consorti ed aderenti, i quali avevano voce di aver per vecchio uso altre volte venduto il favore e l'opera loro ad altri principi, sebbene in avanti nemici della casa d'Austria, erano divenuti fautori di Massimiliano austriaco, e davano opera perchè fosse eletto a re di Pollonia; confidando di potere per di lui mezzo a tempo e luogo prender vendetta dell'odio, che per le male arti e prepotenze usate si erano tratti addosso da'magnati della nazione. E confidavano con ragione, poichè sulle bandiere, che precedevano l'austriaco invitato al trono di Polonia, egli aveva fatto scrivere alcuni versi, co' quali minacciava vendette e gastighi. Dall'altro canto i suffragi di molti grandi lituani e pollacchi erano per Sigismondo figlio di Gio. III re di Svezia; e frequenti tumulti, sommosse continue e talvolta morti e impunità di mal fare produsse la lotta de'due partiti. Finalmente fu decisa la sorte colle armi, e Massimiliano fu battuto e fatto prigioniero; e per generosità della nazione liberato dopo qualche atto d'umiliazione, e dopo avere addicato al titolo regio, lasciando al vincitore Sigismondo il pacifico possesso del regno.

Il chiariss. editore ha chiuso il suo libro con erudite annotazioni, producendo alcuni importanti documenti, comprovanti la storia di questo singolare avvenimento. R.

Le Olimpiche, la prima e seconda Pizia, la terza Istmia di Pindaro, tradotte da CESARE LUCCHESINI. Lucca, dalla tipografia Bertini 1826.

I lettori di questo giornale conoscono le odi qui sopra enunciate, come quelle che hanno avuta per esso, possiam dire, la prima edizione. Fu buonissimo consiglio quello del signor Vieusseux di regalare a' suoi associati questo tesoro della moderna letteratura italiana, il quale non purgato dall'artefice di tutta la lega, ed esposto malamente dal depositario, si trovava nella collezione del Rubbi. Ma l'Antologia non poteva dare quella comodità che viene dall'averlo riunito in un solo volume. Però ci professiamo oggi gratissimi al signor dottore Luigi Fornaciari che soddisfece al pubblico voto, procurando non solo una buona ristampa delle Olimpiche ma dandone pur quelle che finora non conoscevansi. È da dolere che un solo terzo appena dei canti del Tebano ci abbia donati nel nostro idioma l'impareggiabile Traduttore, e più ancora ch'egli ne tolga la speranza di compire il lavoro. Imperocchè noi certamente lo reputiamo commendevolissimo per ogni riguardo. Fino all'annunzio della traduzione dell' egregio signor professore Mezzanotte l' Italia mancava di un tal volgarizzamento di Pindaro che provasse agl' ignari del greco linguaggio quanto è fondata nel dritto e nel vero la fama di tanto poeta. Poichè nè gli sforzi dell'Adimari, nè quelli del Gautier colpivano questo segno. Comparve l'opera del perugino grecista, e toccò al certo una bella meta; non però tale che fosse ad altri vietato d' oltrepassarla. Il nostro Borghi di fatti si lanciò nell' arena, e mettendo inarrivabili penne, si lasciava indietro quel terribile rivale quanto ei medesimo si era dilungato dagli altri. Nè sembra oramai che progredire si possa più oltre. Ma Lucchesini tiene un cammino diverso: perocchè laddove, a usare una similitudine pindarica, ottiene il Borghi la palma fra i corritori armati di grave armatura, Lucchesini la coglie, andando spedito e leggiero. Nè della scioltezza del metro, cui egli si attenne, gli faran carico i dotti; poichè da quella principalmente deriva la singolar fedeltà del suo volgarizzamento. Per la qual cosa chi volesse apprendere il greco, e tentasse di tradur Pindaro, avrebbe nell' opera del Lucchesini come interpretar voce per voce le strofe di quel sommo. Dall'altra parte gli uomini di gusto troveranno poesia nobile e sostenuta, sceltezza di frasi e di modi, purità di linguaggio e precisione, disinvoltura felice e costante. Ma ciò che veramente assicura la vita e il nome di questa insigne fatica, si è la intelligenza profonda

del testo. Pindaro è stato sempre un oggetto di studio pei letterati di tutte le nazioni e di tutte l' età : si sono scritti volumi di note, di lessici, di dissertazioni, di memorie ; si sono fatte versioni quando con metro, quando senza in tutte le lingue moderne: Grammatici e Critici hanno emendato, schiarito, difeso. Tuttavolta Pindaro è sempre uno dei libri più difficili dell' antichità. Lucchesini ha consultato quanto mai offrono su quest' argomento gli studi dei nazionali e degli stranieri : egli stesso poi versatissimo nel greco idioma, e nell' antica erudizione, ha potuto non solo scegliere le opinioni migliori fra le tante di coloro che lo han preceduto, ma emetterne talora delle sue proprie con felicissimo spirito di combinazione e di dottrina. Della qual cosa rimarrà edificato, e convinto chiunque legga le fatigate sue annotazioni a ciascun' ode. Frattanto noi potremmo riportare alcun luogo dell' esimio volgarizzamento in prova della sincerità delle lodi che siamo lieti di potergli tributare : ma questa cosa noi crediamo superflua, sì perchè l'Antologia conserva, come abbiam detto, nelle sue pagine sì rara fatica; sì perchè noi saremmo incerti a quali versi accordare la preferenza, tutti essendo maravigliosi e stupendi. Il che non diciam mica perchè negar vogliamo che qualche durezza o d' iperbato o di suono raramente non vi s' incontri : ma questi son piccoli nei dai quali non guardasi mai bastantemente la natura umana, e che si notan del paro ne' classici di qualunque nazione. Alcuna volta pure il collocamento delle parole non sembra esser tanto felice che tolga ogni equivoco, e rappresenti fedelmente l' originale, come in quel passo della Pizia II,

> Ne' ciprj inni risuona
> Cinira sacerdote a Febo caro,
> Amor di Citerea ;

dove i lettori non intenderanno essere stato Cinira sacerdote di Venere, ma piuttosto di Febo, lo che sta contro il testo; e dove quella parola *amor* di Citerea dice forse un po' troppo, e certamente più di ciò che Pindaro intende. Noteremo infine (e questo basti a provare la nostra imparzialità) che, trattandosi d' una traduzione libera dalle inceppature del metro, sappiamo meno perdonare certe omissioni, le quali non fan pure gran vantaggio al poeta, come là dove Pindaro indirizzandosi a Gerone dice nell' ode citata " Salve. Mandasi (a te) questo carme a guisa di fenicia mercè oltre il canuto mare. Tu facendoti cortesemente incontro, risguarda il castoreo dono della cetra setticorde (sposato) alle eolie fila :„ E il signor Lucchesini traduce:

Salve: pe' salsi flutti a te sen viene
Quest' inno dell' eolie corde al suono.
Accogli amico di mia cetra il dono.

Nella qual maniera di traduzione, astenendoci noi dall' osservare che sembrano due cose distinte l'eolie corde e la cetra del poeta, il che non deve intendersi, svanisce affatto quella similitudine della *merce fenicia*, che a noi par bella, e quell' epiteto di *castoreo* che è caratteristico, e cui se avesse reso il ch. traduttore, non sarebbe forse stato contento della interpretazione che generalmente se gli suol dare, e che è quella, presso a poco, ricordataci dal sig. Fornaciari, ma forse avrebbe potuto cogliere il destro di versare in proposito la propria erudizione. Ma queste sono minuzie cercate appositamente col fuscellino perchè l'arte critica non sembri sotto la mia penna un arte adulatoria: ed io tanto più ne devo chieder perdono al ch. traduttore, perchè se ho pur salutati i santuarj della greca letteratura, egli singolarmente mi è stato e guida e conforto. Del resto se pronunziamo essere il lavoro del signor Lucchesini uno di quei pochi, di cui si onora la famiglia italiana, in seno alla quale l' amor per l' ottimo non è spento ancora, nè sono ancor morte le forze per aggiungervi, noi siamo persuasi che quanti hanno senno di lettere faranno eco al nostro giudizio; nè la posterità dirà certo che abbiamo mal giudicato.

CAV. CASELLI.

BULLETTINO SCIENTIFICO

N.° XLIII. *Aprile* 1827.

Scienze Naturali.

Meteorologia.

Il sig. *Tardy de la Brossy*, che fino dal 1804 fa con molta diligenza delle osservazioni meteorologiche a Ioyeuse, dopo aver resi noti i risultamenti di quelle del decorso anno 1826, richiama in special modo l'attenzione dei suoi lettori sopra le oscillazioni molto notabili che il barometro ha presentate sul principio del mese di gennaio 1827, che concordano molto prossimamente con quelle osservate qui in Firenze (ved. la tabella di detto mese Antol. n.° 73), e che egli espone come appresso.

Il barometro, che era stato considerabilmente alto fino dal 21 dicembre, segnò

		poll.	lin.	32.ⁱ
1. gennaio	a mezzogiorno	27.	8.	25.
2.	a mezzogiorno		6.	17.
3.	a mezzogiorno		3.	29.
	a ore 10 di sera	26.	11.	16.
4.	a ore 7 di mattina		10.	20.
	a mezzogiorno		10.	6.
	a ore 4 di sera		9.	28.
	a ore 10		10.	30.
5.	a ore 7 di mattina	27.	1.	24.
	a mezzogiorno		2.	28.
6.	a mezzogiorno		6.	24.
7.	a mezzogiorno		7.	0.
8.	a mezzogiorno		9.	8.
9.	a mezzogiorno		9.	20.
10.	a mezzogiorno		10.	8

Così dal dì 1 a mezzogiorno fino al dì 4 a ore 4 della sera è sceso di circa 11 linee, ed il dì 10 era risalito di più di un pollice. Il giorno dopo calò quasi linee 3 e mezzo, ed il dì 12 un altra linea. Il 13 era risalito linee 3 e mezzo, e si mantenne presso a poco così nei successivi tre giorni 14, 15, e 16. Il 17 si abbassò 4 linee; nei giorni 18, 19, e 20 risalì una linea. Il 21 si abbassò quasi 2 linee; il 22 scese altre 6 linee. Il 23 risalì 4 linee, e quasi altrettanto il 24. I giorni se-

guenti fino al 29 inclusive provò alternativamente mediocri elevazioni e depressioni.

Quest'agitazione atmosferica, veramente notabile, corrisponde molto prossimamente a quelle osservate in Firenze, come può rilevarsi dalla tavola o prospetto delle Osservazioni meteorologiche del detto mese di gennaio, con cui termina, al solito, il corrispondente fascicolo di quest'Antologia.

Nell'*Annuario dell'ufizio delle longitudini* di Parigi, per l'anno 1827, si trovano diversi interessanti articoli del sig. *Arago*, e fra questi uno sulla rugiada, destinato a far conoscere e render più comune l'ingegnosa teoria del sig. Wells sulla causa di questo fenomeno.

Un altro si riferisce ad alcune influenze attribuite alla luna in certe circostanze, e sù questo ci fermeremo un poco, sembrandoci degno d'attenzione. È opinione comune fra gli agricoltori ed i giardinieri dei contorni di Parigi, che la luna in certi mesi abbia una grande influenza sui fenomeni della vegetazione; la quale opinione i dotti hanno (forse con troppa fretta) riposta fra i pregiudizi popolari indegni di qualunque esame.

I detti agricoltori e giardinieri chiamano *luna rossa* quella che, cominciando in aprile, divien piena, o alla fine di quel mese, o più comunemente nel corso di maggio. Secondo essi la luce della luna nei mesi d'aprile e di maggio esercita un azione dannosa sopra i getti delle giovani piante. Essi assicurano avere osservato che nella notte, essendo il cielo sereno, le foglie e le gemme *esposte a questa luce arrossiscono*, cioè si gelano, benchè il termometro nell'atmosfera si mantenga più gradi sopra zero; ed aggiungono che se un cielo coperto arresta i raggi della luna ed impedisce che arrivino fino alle piante, li stessi effetti non hanno più luogo, benchè si verifichino perfettamente le stesse circostanze di temperatura.

L'idea strana che questi fenomeni potrebbero insinuare, dell'avere la luce lunare una certa azione frigorifica, è smentita dai risultamenti d'esperienze diligenti, per le quali raccogliendosi con grandi lenti, o con grandi riflettitori, i raggi della luna, e dirigendosi sopra termometri delicatissimi, non si è ottenuto il minimo effetto sensibile. Così l'opinione dell'influenza della *luna rossa* sulla vegetazione è rilegata dai fisici fra i pregiudizii popolari, mentre gli agricoltori, appoggiati alle loro osservazioni di fatto non sanno dubitarne.

Il sig. Arago impiega opportunamente a comporre questa discordanza una bella scoperta fatta alcuni anni addietro dal suddetto sig. Wells.

Niuno prima di lui aveva imaginato che i corpi alla superficie della terra, eccettuato il caso d'una pronta evaporazione, che produce raffreddamento, potessero acquistare nella notte una temperatura diversa da quella dell'atmosfera da cui son circondati. Eppure questo è ciò che il sig. Wells ha dimostrato. Se si espongono all'aria aperta delle piccole masse di cotone, delle piume leggiere, o altre simili materie, si trova spesso che la loro temperatura è di 6 e 7 ed anche 8 gradi inferiore a quella dell'atmosfera ambiente. I vegetabili sono nel caso stesso. Quindi le indicazioni d'un termometro sospeso nell'atmosfera, non bastano a far giudicare del freddo che ha provato nella notte una pianta, la quale può esser fortemente gelata benchè l'aria siasi mantenuta costantemente a più gradi sopra zero.

Queste differenze di temperatura di 6, 7, 8, gradi fra i corpi solidi e l'atmosfera non si verificano che in un tempo perfettamente sereno. Se il cielo è coperto da nuvoli, le differenze spariscono affatto, o divengono insensibili.

Posto ciò, si trova una facile spiegazione dei fenomeni attribuiti alla *luna rossa*. Nelle notti d'aprile e di maggio la temperatura dell'atmosfera è spesso di soli 4, o 5 gradi sopra zero. Allora le piante esposte alla luce della luna, cioè al cielo sereno, provando un abbassamento di temperatura di 6, 7, o 8 gradi, e però raffreddandosi sotto zero possono gelarsi, benchè il termometro indichi una temperatura, che non lascerebbe presumere quest'effetto. Al contrario se la luna non risplende, cioè se il cielo è coperto, la temperatura delle piante non abbassandosi sotto quella dell'atmosfera, le piante non si gelano, a meno che il termometro non discenda a zero. Così verificandosi che in eguali condizioni termometriche le piante soffrano o non soffrano il gelo, secondo che la luna è visibile, o nascosta dietro le nubi, si comprende che gli agricoltori hanno in qualche modo ragione nel fatto, ed hanno torto soltanto nell'attribuirne la causa alla luce lunare, la presenza o l'assenza della quale non è se non l'indizio d'un atmosfera respettivamente serena o nuvolosa.

Fisica e chimica.

Il sig. *Fischer* ha riconosciuto che il ferro, magnetizzandosi, perde molto della sua facoltà conduttrice rispetto all'elettricità; dal che conclude che questo metallo, il quale è noto divenir magnetico per il passaggio di deboli scariche elettriche, deve riguardarsi come poco adattato a formarne verghe per parafulmini. Egli riferisce l'esempio d'una verga di ferro posta come parafulmine sopra un magazzino di polvere, accanto a cui era più volte caduto il fulmine. Il

sig. Fischer, esaminando questa verga, trovò che godeva dell'attrazione e ripulsione magnetica.

Però consiglia per la costruzione dei parafulmini l'uso di verghe di rame, ricoperte d'un sottile strato di vernice, per difenderle dall'ossidazione. La punta deve essere d'oro o dorata. Egli preferisce l'oro al platino, per essere quest'ultimo meno buon conduttore.

Il sig. *Becquerel* ha informato l'Accademia delle scienze di Parigi che il sig. *Lebaillif* ha immaginato un perfezionamento dell'ago magnetico, mediante il quale egli può riconoscere la più piccola quantità di ferro contenuta nelle leghe metalliche. La sensibilità di questo strumento è tale, che il pochissimo ferro contenuto nella lega che s'impiega in alcune monete, basta a far deviare l'ago di sette o otto gradi.

Il sig. *Savary* avendo osservato che, se lo strumento è sensibile fino a questo punto, sarebbe possibile che il magnetismo di tutti i metalli avesse azione sopra di lui, il sig. Becquerel ha risposto che l'ago non si muove in modo alcuno avvicinandogli una massa d'argento. Questo strumento può riuscire molto utile per scuoprire la presenza ed anche per riconoscere la quantità del ferro contenuto in molte leghe, ad eccezione di quelle che contengono altri metalli alcun poco magnetici.

Lo stesso sig. *Becquerel* è stato presente ad alcune esperienze fatte dal sig. *Lebaillif* coll'ago magnetico da lui perfezionato, le quali hanno fatto scuoprire nel bismuto e nell'antimonio la proprietà singolare di respingere sì l'uno che l'altro dei poli dell'ago a cui si avvicinino, proprietà che non ha potuto essere osservata in verun altro metallo.

Il sig. *Fischer* nominato di sopra ha annunziato aver trovato un mezzo di difendere l'ago magnetico dall'influenza che esercita sopra di lui, e dalla deviazione che gli fa provare la vicinanza del ferro. Questo mezzo consiste nel porre l'ago in una coppa emisferica di ferro puro rotondata nel suo contorno, e d'una grossezza uniforme. L'ago deve rimanere distante un pollice dalla parete interna della coppa. Questa può esser fatta di lamiera. L'autore ha ottenuto lo stesso effetto avvolgendo intorno alla scatola che contiene l'ago magnetico un filo di ferro semplice, o meglio calamitato, facendovi un certo numero di circonvoluzioni. Un pezzo di ferro avvicinato esternamente alla scatola così disposta non induce variazione o movimento alcuno nell'ago.

Non potendosi dubitare della buona fede del sig. Fischer, convien credere che egli ignori avere il sig. *Barlow* ottenuto, sono ormai più di tre anni, l'intento stesso collo stesso mezzo, lo che annunziando noi in questo giornale (N.° 44 agosto 1824 pag. 177, e N.° 48 dicembre stesso anno pag. 137), ricordammo aver noi scoperto fino dalla fine del 1820 nel ferro la proprietà coibente rispetto agli effetti magnetici (vedi Antol. N.° 3 marzo 1821 pag. 471), lo che ci avea fatto indovinare il mezzo impiegato dal sig. Barlow prima d'averne cognizione.

Il caso aveva fatto osservare che del piombo e dell'antimonio scaldati lungamente in una caldaia di ferro fuso possono unirsi ad una quantità di quest'ultimo, formando una lega. Era stato anche osservato che una mescolanza di stagno e piombo fusa più volte di seguito in un vaso similmente di ferro fuso, può unirsi ad una parte della materia di questo in modo da traforarne il fondo. Questi fatti hanno suggerito al sig. *Gill* la spiegazione d'un altro fatto, intorno al quale egli era stato consultato da un fonditore di caratteri da stampa. Questi avendo in un canto della sua fonderia una certa quantità d'una lega abbandonata da molto tempo, per essere troppo dura, vi unì una quantità di piombo dieci volte maggiore di quella che suole impiegarvisi, e così ottenne la miglior composizione per caratteri che egli avesse mai formato. Ciò ha indotto il sig. Gill a supporre che la lega dura sopra citata fosse tale per contenere del ferro fuso unitovisi in circostanze opportune.

Il sig. *Woehler* ottiene economicamente ed abbondantemente il potassio con un processo che è una modificazione di quello del sig. Brunner, da noi indicato (Ant. n. 49 gennaio 1825 pag. 158.), e che esige una temperatura molto meno elevata di quella richiesta dal processo ordinario. In un vaso di ferro battuto, a cui è adattato un tubo di ferro lungo almeno un piede, egli introduce un mescuglio di alcune once di carbone in polvere e di cinque a sei libbre di tartaro prima calcinato e poi polverizzato in un mortaio caldo. Pone il vaso orizzontalmente in un fornello in modo che n'esca fuori la maggior parte del tubo. Acceso il fuoco e divenuto rosso il vaso, si sprigiona molto vapore acquoso, e dopo di esso del gas ossido di carbonio. Allorchè l'apparato è infuocato a bianco si vedono uscire dal tubo dei vapori densi infiammabili che cangiano di colore, che bruciano con fiamma bianca, depositando della potassa. Si sprigionano in seguito dei vapori verdi, all'apparir dei quali è tempo d'adattare al tubo di

ferro il recipiente inventato dal sig. Berzelius, composto da due scatole di lamiera di rame o di ferro della forma d'un parallelepipedo, che entrano esattamente una dentro all'altra in modo che l'estremità aperta dell'una va fino al fondo chiuso dell'altra. Così posto il recipiente ha 12 pollici di altezza, 6 di larghezza sui lati maggiori, 1 $\frac{1}{4}$ sui lati minori. In questi ultimi sono due fori che corrispondono uno all'altro, e dei quali uno riceve il tubo di ferro, l'altro un turacciolo forato. La capacità interna della scatola è divisa ineguálmente da un diaframma di lamiera parallelo ai lati stretti, e con un foro corrispondente ai due indicati, sicchè una bacchetta di ferro, traversando i tre fori, può dall'esterno penetrare nel tubo di ferro e nel ventre del vaso. Sopra uno dei lati maggiori del recipiente vi è un'altra apertura da cui parte un tubo di vetro destinato a portar fuori i gas. Il recipiente è pieno a metà di nafta, nella quale discende il potassio, che uscito in vapore dal tubo si condensa sulla pareti e sul diaframma. Il recipiente deve esser rinfrescato di continuo, per impedire che la nafta si riscaldi ed entri in ebollizione. Si manda spesso avanti e indietro la bacchetta di ferro, per mantener libero quanto è possibile l'interno del tubo di ferro, il quale per altro finisce con ingorgarsi; lo che obbliga a sospendere l'operazione, per poi riprenderla, dopo aver liberato il tubo dalla materia nerastra che vi si deposita, e che sembra formata di potassio, di potassa, e di carbone.

Il sig. *Gmelin*, esaminando diligentemente la materia nerastra formatasi, come si è detto, nella preparazione del potassio col processo del sig. Woehler, ed altra materia che i gas sollevano seco e quindi depositano nell'acqua che si fa loro incontrare, vi ha riconosciuto due acidi particolari combinati colla potassa. Ad uno di essi, che forma con quest'alcali una combinazione salina di color giallo, ha dato il nome d'acido croconico. Non ha dato alcun nome al secondo, che si trasforma nel primo assorbendo un poco d'ossigene dall'atmosfera, e che forma colla potassa un composto di color rosso. Ambedue queste combinazioni saline sono facilmente decomposte per il calore, e bruciano alla maniera delle sostanze organiche.

Il sig. *Scanlan*, scaldando in una storta una mescolanza di due parti di nitrato di potassa e d'una parte d'acido solforico, dopo la distillazione dei nove decimi dell'acido nitrico, ha ottenuto una materia concreta bianca e trasparente come il ghiaccio, che si è attaccata alle pareti del recipiente opportunamente cambiato. Egli ha riconosciuto questa sostanza essere identica col composto d'acido

iponitroso e solforico esaminato già dal sig. *Henry*, producendo come questo una viva effervescenza allorchè si mette in contatto coll'acido nitrico, che non è da lei intorbidato.

Il sig. *Davis* di Manchester ha recentemente annunziato come nuova una lampada senza lucignolo, di cui egli fa uso, probabilmente ignorando che sei mesi prima il sig. *Blackadder* di Londra ne aveva descritto una simile nel giornale scientifico d'Edimburgo. Queste lampade hanno il vantaggio di ardere tutta una notte ed anche più lungamente senza che nè il volume nè la vivacità della fiamma provino la più leggiera alterazione. Esse consistono in un tubo capillare di vetro lungo circa un pollice, che traversa una scodelletta di rame o di stagno del diametro d'un pollice circa rovesciata o posta colla sua concavità sull'olio, ove galleggia. Bisogna regolare il peso di questa coppa in modo, che l'orifizio superiore del tubo oltrepassi pochissimo il livello dell'olio. Così l'olio monta facilmente fino all'estremità del tubo, ove per l'applicazione d'un lume si accende, producendo una fiamma piccola, ma brillante e fissa. A misura che l'olio si consuma, la scodelletta ed il tubo discendono con esso. Acciò la luce si spanda lateralmente, conviene che la lampada sia di cristallo. All'estremità del tubo ove è la fiamma si forma una piccola crosta di materia carbonosa, che bisogna rimuovere ogni giorno, o almeno ogni due giorni.

Storia naturale.

Memorie della società di fisica e di storia naturale di Ginevra. Presso J. J. Paschoud stampator libraio, 3 volumi in 4.° con tavole (1).

La società di fisica e di storia naturale di Ginevra ha cominciato nel 1821 la pubblicazione delle memorie che annunziamo; essa è sul punto del terminare il terzo volume, e già possiede materiali sufficienti per cominciare il quarto. Per far conoscere il merito di quest'opera basta dire che i nomi dei sigg. de Candolle, de Saussure, Huber, Jurine, Pictet, Prévost, Vaucher, vi si trovano frequentemente ripetuti, e che un gran numero di memorie importanti contenutevi son dovute ai lavori di questi dotti celebri. Noi poniamo in fine di quest'articolo una nota degli oggetti trattati in questa collezione, scorrendo la quale sarà facile assicurarsi che essa è di tal natura, da essere frequentemente consultata dai fisici e dai naturalisti.

(1) L'ultimo fascicolo del terzo volume è sotto il torchio.

Così, fra le ricerche interessanti la fisica, citeremo quelle del sig. Colonnello Dufour sulla forza dei fili di ferro, ricordando che Ginevra è stata una delle prime città in cui si siano costruiti dei ponti di fil di ferro sotto la direzione di quest'abile ingegnere; quelle del sig. prof. Gautier sulla longitudine di Ginevra, che egli fissa a 3.° 49' all'est dell'osservatorio di Parigi; quelle dei sigg. Prévost, de la Rive, ec. sopra diversi soggetti relativi all'elettricità ed al calorico.

Il sig. Teodoro de Saussure, che prosegue con ardore i suoi bei lavori sulla fisiologia e la chimica vegetabile, ha arricchito le memorie della società di Ginevra delle ricerche intorno all'influenza dell'atmosfera sui frutti verdi o immaturi, e viceversa di questi su quella, ed intorno a quella che esercita riguardo alla germinazione un disseccamento precedente; nella prima di queste memorie egli mostra che l'influenza dei frutti verdi o immaturi è la stessa che quella delle foglie, e non differisce, se non per l'intensità, la quale è più grande in queste ultime; nella seconda ricerca quali sono le sostanze alimentari che, dopo essere state più o meno disseccate conservano la loro forza vegetativa, e quali sono quelle che la perdono. Le curiose osservazioni del sig. Marcet, e del sig. Macaire intorno all'azione dei veleni sulla vita dei vegetabili, osservazioni che possono condurre ad ammettere nelle piante dei fenomeni analoghi a quelli della sensibilità nervosa, fanno egualmente parte delle ricerche contenute nelle memorie della società di fisica e storia naturale. I manoscritti del fù prof. Jurine hanno somministrato molti materiali zoologici, fra i quali la storia compendiata dei pesci del lago di Ginevra, destinata a far conoscere esattamente i caratteri distintivi e le abitudini di questi animali, ed accompagnata da tavole d'una rara perfezione. Il sig. Luigi Necker ha reso all'ornitologia elvetica lo stesso servizio che il sig. Jurine alla sua ictiologia, pubblicando la storia e l'enumerazione degli uccelli stazionarii o di passo osservati nei contorni di Ginevra. Gl'importanti lavori dei sigg. Prévost e Dumas sopra diverse parti della fisiologia animale sono in gran parte contenuti nelle memorie che annunziamo. Dieci famiglie di piante sono state studiate dai botanici ginevrini o stranieri, dei quali la società di fisica e storia naturale ha pubblicato le osservazioni; esse sono le ninfeacee, le ternstrecnacee, le violacee, le litrarie, le grossularie, le cucurbitacee, le dipsacee, le selaginee, le equisetacee, e le chare. Diverse fra esse hanno somministrato materia ad osservazioni importanti ed affatto nuove sulla fisiologia vegetabile, e sulle affinità naturali delle piante. Alcuni vegetabili nuovi o rari coltivati nel giardino di Ginevra sono stati descritti dal sig. de Candolle; si trovano anche delle osservazioni anatomi-

che nella parte botanica di queste memorie. I sigg. Moricand, Soret, e Neker hanno descritto dei minerali nuovi, o poco conosciuti, ed hanno pubblicato dei lavori curiosi sulla cristallografia e la geologia.

La società di fisica e storia naturale di Ginevra, scrupolosa nella scelta dei materiali che pubblica, non ammette se non quelli che giudica degni d' esser presentati ai dotti degli altri paesi ; essa pone anche la più grande attenzione alla perfezione delle tavole che accompagnano le sue memorie , ed i lettori potranno osservare quanto pregevoli siano in special modo quelle dell' ultimo volume , dovute per la maggior parte al sig. Heyland. La società di Ginevra ammette e pubblica con piacere le memorie che le sono inviate di fuori, e che sono di natura da far progredire la scienza. In tal guisa ella cerca di rendere utile quanto è possibile una collezione, che noi non potremmo raccomandare bastantemente alle biblioteche pubbliche, ed ai fisici e naturalisti.

Nota delle memorie pubblicate dalla società di fisica e storia naturale di Ginevra.

Fisica.

De la Rive figlio. Ricerche sul modo di distribuzione dell' elettricità dinamica nei corpi che le servono di conduttori. — *Dufour.* Esperienze sulla forza dei fili di ferro. — *Gautier.* Sopra alcune osservazioni astronomiche fatte nel 1821 e 1822 a Ginevra. Memoria sopra una nuova determinazione della longitudine di Ginevra. — *Huber figlio.* Memoria sopra diversi strumenti di fisica e di meteorologia. — *Maurice* (*Giorgio.*) Memoria sulle apparenze visibili. — *Prévost* (*prof. Pietro.*) Dell' effetto del moto d' un piano refrangente sulla refrazione. — Di alcuni fenomeni dipendenti dal raggiamento del calorico. — *Prevost* (*Benedetto.*) Dei movimenti prodotti dal contatto scambievole di diverse sostanze e spiegazione di questi movimenti.

Chimica.

Colladon Martino e Macaire. Esame chimico della materia rossa del lago Morat. — *De la Rive figlio e Macaire.* Esperienza per servire alla storia dell' acido muriatico. — *De la Rive figlio e Marcet.* Nota sopra alcuni fatti relativi all' azione dei metalli sui gas infiammabili. — *De Saussure.* Dell' influenza dei frutti verdi sull' aria avanti la loro maturità. — Dell' influenza del disseccamento sulla germinazione di diversi semi alimentari. — *Macaire.* Memoria sui funghi che divengono turchini. — Memoria sull' influenza dei

veleni sulle piante dotate di movimenti eccitabili. — *Marcet.* Dell'azione dei veleni sul regno vegetabile. — *Le Royer.* Nuovo processo per ottenere l' acido gallico.

Zoologia.

De Candolle. Sulla materia che colora in rosso il lago di Morat. — *Dumas e Prévost dottore.* Saggio sugli animaletti spermatici. — *Huber figlio.* Storia della Tracusa dorata. — *Jurine professore.* Memoria sopra alcune particolarità dell' occhio del tonno. — Nota sui denti e la masticazione dei ciprini. — Nota sulla Bisciola a lungo collo. — Storia compendiata dei pesci del lago Lemano. — *Mielzinski.* Memoria sopra una larva che divora l' Helix nemoralis. — *Necker figlio.* Memoria sugli uccelli dei contorni di Ginevra.— *Prévost dottore.* Della generazione delle telline dei pittori. — Nota sulla rigenerazione del tessuto nervoso.

Botanica.

Berlandier. Sulla famiglia delle grossularie. — *Choisy.* Memoria sulle Selaginee. — *Coulter.* Memoria sulle Dipsacee.— *De Candolle.* Memoria sulle affinità naturali delle Ninfeacee. — Memoria sulla famiglia delle Ternstrecniacee. — Primo rapporto sulle piante rare del giardino di Ginevra. — Secondo rapporto sulle piante rare del giardino di Ginevra. — Sulle affinità naturali delle cucurbitacee. — Rivista della famiglia delle litrarie. — *De Candolle figlio.* Nota sulle rafidi.— *De Gingins.* Memoria sulla famiglia delle violacee.— *Seringe.* Memoria sulle cucurbitacee. — *Vaucher.* Memoria sulla caduta delle foglie. — Memoria sulle caragne. — Memoria sul succhio d' agosto, e sul modo di sviluppo degli alberi. — Monografia degli equiseti.

Mineralogia.

Moricand e Soret. Memoria sopra diverse cristallizzazioni nuove di stronziana solfata. — *Necker figlio.* Memoria sul monte Somma.— *Pictet professore.* Notizia sulla contrada basaltica dei dipartimenti del Reno e Mosella, e della Sarta. — *Soret.* Osservazioni sui rapporti che esistono fra gli assi di doppia rifrazione e la forma dei cristalli. — Nota sul Mica. — Rapporto sui minerali rari della collezione del museo accademico di Ginevra.

Il sig. *Geoffroy Saint-Hilaire* ha presentato nel decorso mese di marzo all' accademia delle scienze di Parigi un individuo umano di sesso femminino, nato il mese antecedente in Parigi con due volti

in una sola testa e che avea vivuto circa 15 minuti. Questa mostruosità, di cui si conoscevano due esempi nella specie umana e 14 in quella del gatto, è indicata dal sig. Geoffroy col nome di Polyopse, e definita come appresso: una sola testa, che contiene gli elementi per un solo individuo nella regione postero-inferiore, e gli elementi per due individui nella regione antero-superiore. Di fatti la dissezione del cadavere ha mostrato che la base e la parte posteriore della testa, il cervelletto, e gli organi dell'udito erano formati d'elementi appropriati ad un solo individuo, mentre il cervello propriamente detto e tutti gli organi che ne dipendono, come pure quelli del gusto, della vista, e dell'odorato erano doppi. Dall'estremità dell'ovo medio del cervelletto allargata e semidoppia nascevano due peduncoli che si espandevano in due cervelli distinti, le di cui parti componenti erano tutte in un ordine perfetto di regolarità; lo che costituisce le condizioni organiche del genere polyopso. L'individuo di cui si è parlato (*polyops trifidus*) non ha potuto vivere più d'un quarto d'ora a cagione dello stato anomalo dei suoi visceri. Ma è questo un caso particolare. Senza parlare delle mostruosità osservate nel genere *felis*, un altro mostro umano simile al sopradescritto, e nato a Monteleagre nel regno di Murcia in Spagna, il 31 gennaio 1775 (polyops deturpatus), viveva ancora nel mese d'agosto seguente e succiava il latte di sua madre, ora per l'una, ora per l'altra delle sue due bocche.

La madre dell'individuo nato a Parigi, avendo sofferto una percossa sul principio della sua gravidanza, il sig. Geoffroy pensa che il colpo da lei ricevuto cagionasse la lesione di due germi, i quali poi si cicatrizzarono riunendosi, e produssero questa mostruosità.

Il sig. *Velpeau* ha presentato alla società filomatica di Parigi diversi mostri, cioè: 1.° un acefalo umano, cui mancano soltanto il cranio ed il cervello; 2.° un altro acefalo umano, o piuttosto una mola, priva di testa, di collo, di braccia, di gambe, e consistente soltanto in un tronco; questa produzione mostruosa accompagnava un figlio ben conformato, e che vive ancora; 3.° un coniglio che ha sul naso un prolungamento in forma di tromba, e due orecchie molto più voluminose che quelle degli altri animali della sua specie.

A quest'occasione il sig. *Velpeau* ha presentato alcune osservazioni critiche sulle teorie proposte recentemente per spiegare la mostruosità. Egli pensa che in molti casi essa sia cagionata da una malattia dell'embrione, e che non si possa spiegare altrimenti la formazione dei due acefali umani da lui presentati. Quello cui

manca il solo cranio offre segni evidenti di malattia; e sembra potersi spiegare nel secondo l'assenza dei membri, supponendo che una gangrena li abbia distrutti. Quanto al coniglio, che per la sua singolare conformazione apparterrebbe al genere *rhinencefalo* del sig. Geoffroy Saint Hilaire, sembrava bensì differirne per la grandezza della testa (la quale in questo mostro non era meno sviluppata che nello stato normale), e per l'assenza completa degli occhi. Secondo il sig. Geoffroy l'esistenza d'un solo occhio in mezzo della fronte è uno dei caratteri di questo genere.

Il sig. Larrey ha fatto osservare che l'opinione, la quale riguarda la mostruosità come conseguenza di diverse malattie del feto, non è nuova, dominando attualmente in Germania, ed ha aggiunto che esiste a Berlino una preziosa collezione che sembra opportunissima a confermarla.

Dopo aver presentato alla società filomatica i detti mostri nella loro integrità, onde fosse verificato lo stato delle parti esterne, il sig. Velpeau li ha dissecati alla presenza del sig. Geoffroy S. Hilaire, e quindi ha informato la società stessa in altra seduta dei risultamenti delle sue osservazioni.

Nel coniglio a tromba d'elefante, appartenente al genere rinencefalo, secondo il sig. Geoffroy suddetto, e che era sembrato al sig. Velpeau allontanarsi dai caratteri assegnati a questo genere per la supposta total mancanza degli occhi, non sussiste poi quest'anomalia, avendo effettivamente un occhio posto fra la base della tromba e l'osso massillare superiore, lo che conferma la definizione del sig. Geoffroy.

Nel feto acefalo e privo di braccia e di gambe, ma fornito d'una placenta molto sviluppata, non sono state trovate per la dissezione altre ossa che quattro o cinque vertebre.

Il cuore ed i vasi principali mancavano assolutamente. Dal che sembrano derivare due conclusioni importanti; 1.° che i tessuti degli animali possono formarsi e svilupparsi alla maniera di quelli dei vegetabili senza circolazione; 2.° che il moto del sangue nelle vene può esistere indipendentemente da qualunque azione meccanica derivante dal vuoto prodotto in una cavità interna.

Lo stesso sig. Velpeau ha presentato un altro mostro privo di cervello, ed appartenente al genere derencefalo del sig. Geoffroy, che può somministrare degli argomenti ai partigiani delle diverse teorie sulla mostruosità. Sembra a prima vista che offra un obiezione contro l'ipotesi in cui si considera l'assenza delle parti come il risultato della mancanza delle arterie, giacchè presenta tutte le arterie destinate a nutrire le parti che mancano.

Il sig. *Andral figlio*, incaricato dall'Accademia di medicina di Parigi di fare un rapporto intorno ad una memoria del dott. *Vulpès* professore al collegio medico chirurgico di Napoli sulla febbre gastro-reumatica del clima di Napoli, ne ha presa occasione di rilevare il contrasto delle diverse teorie mediche attualmente in voga in Francia ed altrove.

Quella malattia era già stata osservata e descritta verso la fine del secolo precedente da *Sarcone*, il quale considerandola come una febbre essenziale, la combatteva con copiose sanguigne, e con dolci purganti amministrati fino dal principio.

Ora il sig. Vulpès parlando della stessa malattia che Sarcone, modifica il suo punto di vista teorico in conformità dei cangiamenti sopravvenuti nelle teorie mediche. Secondo esso la malattia consiste in una doppia irritazione delle vie digestive e dei tessuti fibrosi ed articolari, e la febbre non è che sintomatica di quest'irritazione.

In Francia, dice il sig. Andral, un medico che si facesse una simile idea della malattia, sarebbe condotto dalle teorie regnanti a combatterla colla dieta, colle bevande emollienti e le emissioni sanguigne, a seguire in somma una cura analoga a quella di Sarcone. Ma in Italia non è così, e il sig. Vulpès combatte l'irritazione gastrica ed articolare, amministrando tosto nel più gran numero di casi, un emetico; e spesso, avvenuto il vomito, la febbre si dilegua, si stabilisce un abbondante traspirazione, e la guarigione si effettua. Alcuni malati, i quali da copiose sanguigne non avevano risentito che un sollievo momentaneo, sono guariti prontamente col soccorso dell'emetico; in alcuni la febbre ha continuato nonostante l'amministrazione di questo rimedio, ma esso non l'ha mai aggravata in alcuno.

Provocato il vomito, il sig. Vulpès fa prendere per alcuni giorni una bevanda composta per ciascun giorno d'un grano di tartaro emetico, d'una dramma di nitro, e di tre dramme d'acetato d'ammoniaca in due libbre d'acqua, mestura che, secondo esso, mentre promuove la traspirazione, ha nel tempo stesso virtù antiflogistica e controstimolante. Le sanguigne generali o locali non sono mai state per questo medico, nella malattia descritta, se non un mezzo secondario atto a combattere qualche complicazione, molto più che esse pongono ostacolo alla traspirazione.

Tanta opposizione fra il metodo di cura adottato dal professore di Napoli e quello che farebbe adottare in Francia l'idea d'una

malattia inflammatoria, conduce il sig. Andral alle importanti considerazioni che seguono.

" In Francia, dic' egli, si è forse avuto torto limitandosi, „ per apprezzare l'azione dei medicamenti, ad esperienze sull'uo„ mo sano e sugli animali. In fatti una sostanza medicinale può „ avere sull'innervazione, sulla nutrizione propriamente detta, sulle „ secrezioni ec., un' influenza che non si manifesti se non nello „ stato di malattia. Quali esperienze sull' uomo sano e sugli ani„ mali avrebbero mai potuto far sospettare la virtù antiperiodica „ della china?

" I medici stranieri, procedendo in una maniera più empiri„ ca, sono giunti a dei risultati che sarebbe irragionevole adot„ tare ciecamente, ma che, dall'altro lato, noi non abbiamo il „ diritto di negare prima d' averli sottoposti all' esperienza. Ora, „ aspettando la desiderata verificazione di ciascuno dei fatti adottati „ da essi, un semplice colpo d'occhio che si getti sopra i lavori „ scientifici dei nostri vicini, basterà per condurre a dei risultati „ generali, i quali non possono non fare impressione sopra ogni „ spirito saggio, e l'attenta meditazione dei quali può mostrarci „ nuove vie da percorrere, ovvero, come spesso avviene in qua„ lunque scienza, antiche idee da riprendere, e fatti trascurati „ o inosservati da seguitare nelle loro conseguenze.

" Così in Germania le numerose ricerche recentemente intra„ prese intorno all' azione elettiva dei medicamenti, tendono a ri„ condurci verso la virtù specifica d'un certo numero d'agenti tera„ peutici. Così nelle scuole di Londra, di Dublino, d'Edimburgo, „ di Nuova-York, di Filadelfia, l'uso frequentissimo dei purganti in „ un gran numero di malattie acute o croniche tende a provare che, „ almeno in più d'una circostanza, la membrana muccosa gastro-in„ testinale non ha una parte talmente importante, non è talmente „ impressionabile, che non si possa irritarla senza pregiudizio dei „ malati; inoltre egli è almeno dubbio che qualunque sconcerto „ della digestione debba esser combattuto cogli antiflogistici, nel „ senso che in Francia si annette a questa parola. Finalmente in „ Italia, nelle scuole di Milano, di Pavia, di Bologna, ec. l'uso „ particolare del tartaro emetico, del Kermes, dell'aconito, della „ digitale a dosi enormi, ci ha scoperto la importante proprietà „ che ha l'economia animale di sopportare senza danno degli organi „ l' introduzione nello stomaco di sostanze velenose più o meno „ energiche quando l'economia stessa si trova sotto l' influenza di „ certe condizioni morbose. Vi è di più nella scuola italiana una vi„ sta capitale da abbracciare in teoria. Sembra che i medici di que-

„ sta scuola abbiano sentito che le emissioni sanguigne non possono „ avere altro effetto che quello di rimuovere meccanicamente l'in- „ gorgo delle parti infiammate, e di sottrarre l'economia ad una „ causa d'irritazione, diminuendo la massa del sangue. Ma per mez- „ zo di queste sanguigne non si distrugge in modo alcuno la causa „ incognita, sotto l'influenza della quale si stabilisce in un organo „ una *congestione* e l'infiammazione; in vano allora, in più d'un „ caso si moltiplicherebbero l'emissioni sanguigne: quand'anche „ non restasse che una sola goccia di sangue, a dispetto delle emis- „ sioni, questo resto si precipiterebbe colà dove lo chiama la causa „ stimolante. Questa dunque è quella che bisogna scuoprire e com- „ battere piuttostochè la congestione, la quale non è soltanto un „ semplice effetto. Ora questo è l'oggetto a cui tendono il prof. „ *Tommasini* ed i suoi numerosi discepoli. Essi hanno domandato „ all'empirismo delle sostanze le quali, assorbite, mescolate al san- „ gue, ed andando ad agire sul sistema nervoso, avessero la facoltà „ di distruggere la causa d'irritazione che, nel loro linguaggio, chia- „ mano diatesi inflammatoria. Che queste sostanze siano state o non „ siano state trovate da essi, questa non è che una questione d'ap- „ plicazione di principio; ma ciò che soprattutto importa a noi co- „ me ad essi, egli è il conservare questo principio. Altronde i prati- „ ci l'applicano realmente da lungo tempo, quando combattono „ colla china la causa delle congestioni periodiche „.

Il sig. Andral ha terminato il suo interessante rapporto facendo dei voti perchè l'arte salutare si arricchisca per la riunione di ciò che ogni sistema medico può presentare di vero.

Il sig. *Lisfranc* ha dato cognizione alla società filomatica di Parigi d'un operazione chirurgica curiosa ed interessante, cioè del risarcimento del naso in un individuo che lo aveva perduto nella celebre campagna di Russia. Il metodo tenuto dal chirurgo consiste nell'avere abbassato al luogo opportuno un lembo di pelle preso dalla fronte dell'operato. La deformità, che era prima grandissima, è ora poco notabile, ed è quasi interamente scomparsa la cicatrice della fronte, la quale è anche ricoperta dai capelli.

È poi una circostanza curiosa, sebbene naturale e facile a comprendersi, che l'individuo così operato riferisce alla fronte e crede sentire in essa le impressioni che riceve nel naso risarcito, giacchè i nervi che si distribuiscono in questo provengono dai tronchi nervosi appartenenti alla fronte.

Il sig. *Geoffroy Saint-Hilaire* ha comunicato all'Accademia

delle scienze di Parigi le osservazioni fatte sopra una mummia appartenente al sig. *Passalacqua* possessore d'una collezione d'antichità egiziane, e che questi ha fatta aprire per sodisfare la lodevole curiosità dei dotti e del pubblico. Questa mummia, che è il corpo d'una donna dell'età fra i 19 ed i 25 anni, si è trovata in uno stato di conservazione sorprendente. Diversi organi, e specialmente il diaframma erano ancora molli e flessibili; il cervello era stato estratto per un apertura fatta nel palato, ed in suo luogo era stata introdotta nel cranio una quantità notabile di pannilini; i capelli avevano conservato il loro color biondo; due occhi di smalto erano stati posti in luogo dei naturali. Due manoscritti in papiro stavano avvoltolati, uno presso la testa, l'altro presso il petto. Da questi papiri il sig. Champollion giovane ha rilevato che questo cadavere, così ben conservato dopo forse tremila anni, è della figlia d'un custode del piccolo tempio d'Iside a Tebe.

Società' scientifiche.

I. e R. Accademia de' Georgofili di Firenze.
Adunanza ordinaria del 1.° *aprile* 1827.

Copiosa per il concorso, e per le varie letture che ebbero luogo riescì l'anzidetta adunanza, nella quale dopo le comunicazioni fatte dal segretario degli atti, e da quello delle corrispondenze, il sig. dott. *Filippo Gallizioli*, in disimpegno della commissione affidatagli, rese conto dettagliato e favorevole di una memoria sulla coltivazione delle viti, stata inviata all'Accademia dal suo autore sig. *Vincenzio Pieracci*. Successe a questo altro rapporto col quale il sig. march. *Cosimo Ridolfi*, in qualità di relatore di una commissione speciale, fece sentire che dopo le più esatte esperienze state eseguite per il corso di due anni, incalcinando il grano per la sementa col metodo proposto sino dal 1824 dal sig. Michele Bellini onde impedire lo sviluppo del carbonchio, vi era luogo di ripromettersi da quel metodo, non solamente un vantaggio reale e superiore a tutti gli altri finora conosciuti circa l'incalcinamento del grano, ma anche era stato quello trovato proficuo per la sementa di altri cereali. Intorno a' quali risultamenti il segretario degli atti avendo esposto che, per dare una maggiore notorietà e credito al metodo praticato dal sig. Bellini, sarebbe utile che il rapporto medesimo facesse appendice alla memoria di questo agronomo, la quale fa parte del tomo degli atti che attualmente è sotto il torchio, fu a tale effetto rimesso quello scritto alla deputazione ordinaria.

Quindi ebbero luogo quattro lezioni, che tre di turno, ed una spontanea. La prima del sig. commendatore *Lapo de' Ricci*, nella quale egli prese a ragionare dei danni che risultano all' agricoltura per i patti troppo onerosi che taluni impongono ai loro coloni.

Nella seconda lezione il sig. *Avv. Aldobrando Paolini* trattò dell' importante tema della legislazione ipotecaria, e del così detto possesso in *salviano* dei beni immobili, considerando l' una e l' altro nelle loro relazioni alla economia privata e pubblica di un paese, in cui l' agricoltura fosse il precipuo patrimonio nazionale, e per renderlo produttivo essere dovesse la umana industria laboriosa e prodiga di cure e di spese. L' editto cesareo promulgato nel regno lombardo-veneto nel 26 novembre 1826, per condurre il sistema ipotecario alla massima pubblicità, e al minimo possibile vincolo dei beni stabili, dette occasione al *discorso* del n. autore, il quale non omesse di indicare la conformità dei principii e degli espedienti adottati dall'editto cesareo, con quelli già sviluppati dall'accademico dottor Cosimo Vanni nel suo trattato delle ipoteche, che fù messo a stampa nel 1816.

Esaminando il sig. Paolini le relazioni del sistema ipotecario colla economia privata rilevò, che il commercio dei beni stabili diveniva tanto più facile ed utile, quanto egli era più sicuro e più libero di ogni sospetto di fraude, e di ogni vincolo nelle contrattazioni; che dalla libertà e sicurezza del commercio fondiario animata veniva l' agricoltura, mercè l' aumento del prezzo dei dominii rustici, e la diminuzione del prezzo locatizio della moneta da impiegarsi nei bonificamenti di quei dominii; che la legge restituendo, per questo mezzo, al credito privato la più larga fiducia, compartiva il massimo benefizio alla agricoltura, e preservava, pur' anco, la morale pubblica dai danni della mala fede, la quale nel raffinamento dell' ingegno e della industria di ogni maniera, avea raffinato, per umana sventura, anche l' arte d' ingannare. Dalla migliorata condizione della economia privata passò l'autore a dimostrare il vantaggio che ne risultava alla economia pubblica, la di cui vera prosperità non è altra cosa, che la somma maggiore dei beni particolari dei cittadini. Ma finchè per i vizii, o le imperfezioni del sistema ipotecario continueranno ad esistere pericoli occulti, e vincoli legali nelle contrattazioni dei beni stabili, sarà sempre eluso nel fatto lo spirito politico del sistema. E il curialismo empirico che vive di corruzione sociale, come i vermi di putredine fisica, prevedendo gravi perdite del suo alimento, nel sostituire l' ordine al caos, e la luce alle tenebre, inventerà sempre ostacoli al perfezionamento di una legislazio-

né, che tende a rendere i cittadini più indipendenti dal foro, e meno tributarii al curialismo.

La connessione del sistema ipotecario col possesso forzato dei beni immobili, che sono alle ipoteche soggetti, condusse il ragionamento del sig. Paolini ad esaminare la influenza del così detto *salviano* sulla agricoltura. Esposta la origine e la ragione di questa azione civile nella antica romana giurisprudenza, parve all'autore, che quanto ella essere potesse innocua, dentro i suoi primitivi confini, altrettanto divenuta fosse perniciosa alla agricoltura, dopo che venne estesa a comodo di qualunque creditore ipotecario, a cui la legge concede il diritto d'invadere e sfruttare i beni del debitore, finchè non sia estinto il suo credito. A dimostrare la incompatibilità di questa azione civile con i rispetti dovuti all'arte madre di tutte le arti, trattennesi lungamente l'autore; e in nome della pubblica economia, invocò dal potere legislativo di ogni paese, ove il *salviano* divoratore abbia corso, altre provvidenze ragionate di maniera, che mettano in armonia i regolamenti civili con gli economici, e guarantiscano gl'interessi privati, senza ledere il pubblico interesse.

La terza lezione fu del sig. dott. *Carlo del Greco*, il quale facendo di essa appendice ad altra sua memoria, letta nell'anno decorso, sull'inapplicabilità a' paesi toscani delle società assicuratrici onde cautelarsi dai danni che provenir possono dagli incendii, estese le medesime osservazioni alle compagnie di assicurazione pei guasti apportati dalle meteore temporalesche, o anche da altri fenomeni atmosferici.

Finalmente il socio corrispondente sig. dott. *Napoleone Pini* lesse un suo discorso sopra la prescrizione ipotecaria, la cui durata sembrerebbe che senza pregiudizio limitare si potesse ad un trentennio. Dopo di ciò la seduta pubblica si sciolse.

Società toscana di geografia, statistica e storia naturale patria.

La *seduta straordinaria tenuta li* 8 *aprile*, ed alla quale presedè il sig. march. Tempi, fu totalmente e meritamente consacrata a sentire il rapporto fatto dal pad. Inghirami a nome della sezione di geografia.

Noi siamo dolenti di non potere così presto come vorremmo far parte ai nostri lettori di un sì bel lavoro, comecchè non suscettibile di estratto, e dovendo esso far parte degli atti che saranno per pubblicarsi dalla società. Ci contenteremo per ora di rilevare, che

ad onta della modestia del relatore, i progressi fatti in questi ultimi tempi in Toscana rapporto alla geografia dedotta dalle matematiche, si debbono per la massima parte alle moltiplici osservazioni, e alle indefesse esplorazioni del p. Inghirami medesimo, mercè cui vennero riscontrati e rettificati molti punti in controversia, fissate con precisione le altezze dei principali monti e poggi della Toscana, calcolata l'area delle singole valli, tracciata la vera direzione di ciascun burrone e contraforte dell'Appennino sino al di là de'toscani confini, operazioni che a sommo onore del nostro astronomo si trovarono poscia confrontare precisamente con quelle instituite da altri chiarissimi matematici nelli stati limitrofi. Frutto di esse deve pur dirsi la carta topografica della Toscana, già completata, che quanto prima verrà incisa e pubblicata, per servire di monumento di gloria alla patria di Vespuccio e di Galileo.

Nella *sed. ord. del* 29 *aprile*, presieduta dal sig. prof. Gazzeri, fu ascoltato con non minore interessamento e sodisfazione il rapporto della sezione di zoologia, di cui il sig. prof. Nesti era relatore. Dalla storia che ivi si fece dei progressi in questa branca delle scienze naturali, risulta come per tempo figurassero in essa gl'ingegni toscani, che per molti rapporti precederono gli altri nello studio della zoologia vivente e fossile. La copia delle ricerche delineate in quel rapporto, che farà bella mostra di sè fra i lavori accademici di quest'anno, e le giuste riflessioni che vi aggiunse il relatore, serviranno senza dubbio di norma la più sicura a chi vorrà intraprendere opportunamente nuove indagini su questa parte di storia naturale.

Quindi vennero dal segretario degli atti annunciati i doni di varie opere state inviate alla società, fra le quali una MS. sopra le terme rosellane, del sig. Lorenzo Porciatti, per cui venne incaricato il sig. Repetti a farne rapporto.

In queste due adunanze vennero eletti a socii ordinarii i sigg. cav. Gio. Rossi di Pistoia. — Cav. Priore Amerigo degl'Albizzi. — Avv. Lorenzo Collini. — Dottor Niccola Mazzoni di Prato. — Cav. Bonaventura Nomi di S. Sepolcro; ed a socii corrispondenti i sigg. Avv. Francesco Giani vicario regio a Pontedera. — Porciatti di Grosseto.

Necrologia.

Cav. P. Tamburini.

Pavia 5 aprile.

Sin dalla sera del 14 di marzo, per tifo senile, è mancato a'vivi in questa città il rispettabile sig. abate don Pietro Tamburini, cavaliere dell'ordine della corona ferrea, professore emerito, I. R. direttore degli studii politico-legali, dottore e preside della facoltà politico-legale presso quest' I. R. Università, membro onorario dell' I. R. Instituto di scienze, lettere ed arti, non che d'altre illustri accademie scientifiche e letterarie.

La perdita di sì ragguardevole personaggio fu vivamente sentita e compianta dalla università suddetta, della quale egli è stato per tanti anni splendidissimo ornamento, e come esimio professore, e come zelantissimo magistrato; dai membri tutti della medesima, dei quali era egli tenerissimo collega ed amico; dalla studiosa gioventù, della quale si manifestò in ogni tempo affettuosissimo padre; da tutti gli ordini della città, de' quali colle doti virtuose del suo cuore e colla profonda sua dottrina erasi conciliata la più distinta considerazione.

Nato in Brescia sull' alba del dì primo di gennajo del 1737, in quella illustre città compì gli studii, compresi quelli di S. Teologia, ed in quel seminario vescovile professò, per anni dodici, prima filosofia, indi teologia.

Siccome pochi arrivarono il cavaliere Tamburini in acuto e pronto ingegno, così salito prestamente in fama, dietro invito dell' eminentissimo cardinale Marefoschi, e con benigna annuenza del Sommo Pontefice Clemente XIV trasferitosi a Roma, vi stette per anni sei direttore degli studii nel collegio irlandese.

Venne in seguito nel 1778 dalla clemenza dell' Imperatrice Maria Teresa, di sempre gloriosa memoria, invitato a professare teologia nella I. R. Università di Pavia, e in tale magistero occupò anni diciotto, dirigendo nello stesso tempo per anni otto gli studii nell' I. R. collegio Germanico Ungarico, per sovrano volere traslocato da Roma a Pavia, ed esercitando pure in questa città l'ufficio di censore di stampe e libri.

Nell' anno poi 1795 venne dichiarato professore emerito con onorifica pensione; ma nel 1797, attesi gli avvenuti politici cangiamenti, fu obbligato di assumere, nella stessa università di Pavia, la

cattedra di filosofia morale e di diritto naturale, incarico difficilissimo in que' tempi burrascosi nel disimpegno del quale spiegò il cavaliere Tamburini somma energia, fermezza di animo invitta, zelo instancabile nel combattere l'insolente libertinaggio e la sfrenata licenza, e recò vantaggi incalcolabili alla pubblica e privata morale; essendosi, colla giustezza e solidità de'principii che coraggiosamente professava dalla cattedra, opposto allo sragionare delle menti traviate, e adoperato a ricondurle sul retto sentiero della virtù.

Soppressa indi una tal cattedra, fu egli dal governo di quell'epoca destinato professore, rettore ed organizzatore dell' inallora nascente liceo di Brescia, ove stette per anni due.

Fu poi nuovamente chiamato dal cessato governo italiano alla università di Pavia, ed incaricato dell'insegnamento delle scienze morali e del diritto naturale e sociale, cattedre ch' egli disimpegnò ora unite, ora separate in totale, per altri anni diciotto, essendo in questo frattempo per anni due anche direttore dell' I. R. collegio Ghislieri.

Finalmente dichiarato per la seconda volta professore emerito, fu dalla clemenza di S. M. I. R. Ap. l'Augusto Francesco I.°, felicemente regnante, onorato della carica di direttore e preside della facoltà politico-legale presso questa I. R. università, carica che esso sostenne con sommo decoro della università stessa, ed infinita utilità della pubblica instruzione fino al termine di sua mortale carriera, lunga se si ha riguardo agli anni che visse, ma brevissima se al vivo desiderio ch' egli lasciò di sè in tutti quelli che penetrati dal più intenso dolore, ma insieme compresi d'ammirazione, lo videro imperturbabile incontrare l' ultimo fine con esemplare cristiana rassegnazione, e con quella invidiabile serenità di spirito, che agli uomini dabbene concede la Provvidenza perchè non sentano l' orror della morte, e siano agli altri d' esempio.

Ricolmo di meriti per servigi tanto segnalati; chiaro per molte opere, che mostrano, come la perspicacia e la fecondità del suo ingegno, così lo studio indefesso col quale seppe egli accrescerne immensamente le forze; di continuo dai governi e dai privati consultato nelle più gravi ed importanti materie; ma ciò che più importa riverito ed accetto per le singolari virtù che adornavano il di lui animo, senza che gli facesse oltraggio veruna di quelle tante molestie che non disgiunte dagli anni sogliono rendere i vecchi gravi e nojosi, conservò il cav. Tamburini fino agli estremi il suo dolce e gioviale carattere, e la sua vividissima fantasia, come pure quella rara cortesia, con che, alla lode inclinato, animava i nascenti ingegni, e li ingagliardiva colle lezioni e coi consigli.

D'animo sempre proclive alla beneficenza, e di cuore generoso, fino negli ultimi istanti ne diede prove nobilissime, e chiuse il viver suo, munito di tutti i sussidi coi quali l'augusta nostra religione conforta i fedeli al gran viaggio, e che con sensi di edificante pietà ha egli medesimo richiesti.

Ad allenire l'universale cordoglio, stabilì il senato accademico di questa università, che fossero renduti all' illustre defunto giusti onori funebri, dovuti all' eminenza de' meriti suoi.

Nel giorno 16 di marzo p. p. da tutta intera l'università e da oltre a seicento studenti, che composti a sincera mestizia rendettero più commovente la funebre pompa, furono accompagnate le mortali spoglie del cavaliere Tamburini alla chiesa parrocchiale di S. Francesco, ove, compiute le assoluzioni, il professore ordinario di statistica signor dottore Giuseppe Zuradelli recitò un breve elogio funebre del defunto, nel quale fece rapidamente un quadro, siccome al luogo sacro si conveniva, delle principali virtù morali, che in grado eminente lo fregiavano, e i titoli adombrò pei quali la di lui partita essere ci deve sorgente di acerbissimo inconsolabile dolore. Dopo di che il corteggio, nell'istess' ordine, accompagnò il cadavere sino al Campo Santo, assistendo alla tumulazione.

Nel successivo martedì poi giorno 20 dello stesso mese, tutta intera l'università si è in corpo recata alla chiesa di S. Francesco, ed ha assistito alla messa funebre ed alle solenni esequie che furono celebrate e decorate con opportune epigrafi.

Con tali dimostrazioni di stima affettuosa ha questa università prestati gli estremi pietosi ufficii verso il cavaliere Tamburini, la cui memoria sarà sempre nella medesima al sommo onorata. X.

(dalla gazz. di Mil.)

Notizie recenti intorno all'Ebe, all'Aiace ed all'Ettore di Canova.

Venezia, 30 *aprile.*

La pudica coppiera degli Dei fatta immortale anche dallo scalpello del Canova, non adorna più la patria del suo autore. Messa all'asta dai creditori del primo possessore, destò subito in molti un vivissimo desiderio di sè, ed un veneziano mostrossi sopra gli altri sollecito di conservare alla città sua quest' opera egregia. L' accademia di belle arti avevala già stimata 48 m. franchi, e la gara degli offerenti ne aumentava la stima. Egli ne esibì 50200, e toccò quel l'estremo a cui l'ammirazione de' giusti contemporanei giunger poteva, poichè ben poche antiche statue forse a tanta altezza di prez-

zo salirono. Ma questo estremo fu oltrepassato da chi svelò subito col suo nome le macchine del monopolio. Allora gli onesti offerenti si ritirarono, e costui ottenuta la palma per 54810 franchi, reputossi già arbitro e dell'Ebe e dei delusi amatori suoi. Tentò dunque di venderla privatamente, ma eglino non sofferendo che la lor buona fede e la fama del Canova divenute fossero oggetto di traffico, niegarongli i mal sperati guadagni, in guisa che un secondo esperimento d'asta minacciava a lui od ai rivenduglioli dei quali era rappresentante, la punizione per tali pratiche meritata. Soprappreso dunque da questo timore cedette la statua per un po' meno di 50 mila franchi ad un negoziante straniero, incombenzato da altissimo personaggio, e colla perdita d' un migliajo di scudi scontò la colpa del ratto commesso al maggiore offerente, a Venezia, all'Italia. Le opere d' insigni artefici care sono ed onorate per ogni dove, ma carissime ed onoratissime riescir deggiono per la terra ch'è patria di questi artefici, e che ormai non può aver altra lode che quella dell'ingegno. Arrestandosi innanzi al monumento dell'Emo, mi pare che un veneziano dica a sè stesso: in questo monumento ha termine la gloria della spirante nostra repubblica, ma di qua sorge un'altra nostra gloria meno splendida forse, ma senza rivali, la sola che il tempo e la forza non possono mai rapirci. La repubblica eresse al suo capitano per la mano del Canova questo monumento, ed al Canova che sopravvisse alla repubblica un altro ne eressero i re e i grandi dell'Europa. Con questa specie di conforti, con queste illusioni l'uomo ed il cittadino mitiga le avversità della domestica e patria fortuna. Debitamente adunque i veneziani rammaricaronsi che nessun altra statua del Canova appo loro più rimanesse, quando il sig. Jacopo Treves, suo facendo il desiderio della città, pensò di compensare alla mancanza dell' Ebe, per la quale tanta somma egli aveva invano offerta, coll' acquisto delle statue semicolossali di Ettore e di Ajace, le sole fra le opere della feconda mano del Canova che rimaste fossero disponibili in Roma. Giudice degno di queste statue fu l' illustre storico della scultura, la contessa Albrizzi elegantemente descrissele, ed il Bossi le chiamò esimie per la scienza anatomica in esse mirabilmente spiegata. Immaginolle il Canova e le modellò subito dopo l' esposizione in Vaticano dei due pugillatori, come esempio del genere grande e gagliardo, nel quale al dire dei greci spicca unicamente la bellezza, e come risposta alle osservazioni degli artisti, rendendo ragione del fin dove egli giunger sapesse coll' arte sua. Il perchè tenevale sempre nel suo studio, e le altre opere servivan quasi di prova e di esperienza a quelle industrie ed a quei magisteri ch' egli con lavoro incessante rapportava all'Ettore ed all' Ajace. Aveva egli divisato non levare da esse lo scalpello

sinchè gli fosse rimasta vita, e con *amatoria diligentia* non mai desistere dall'indurvi sempre un novello perfezionamento, non potendosi fare, secondo che osserva Platone, che non vi sia l'accrescimento nel rendere le cose più belle e cospicue. Quindi egli bramava assai che queste due statue rimanessero in Italia, anzi nella sua Venezia, e forse nell'accademia, volendo egli ad un tempo e la patria onorare e l'amico che della fondazione e dell'incremento di quest'accademia fu assai benemerito. La morte attraversò sì nobile intenzione, ma ora ella è in parte recata ad effetto dal compratore, il quale ben si mostra meritevole delle ricchezze che la fortuna gli concedette perchè le fa ministre di gentilezza e di liberalità.

(*Est. di lettera.*)

BULLETTINO BIBLIOGRAFICO

Annesso all' Antologia (*)

N.° XLII. *Aprile* 1827.

N.° 614. STATISTICA AGRARIA della Val-di-Chiana.—Non basta alla lodevole curiosità dei nostri tempi d'informarsi del nome, della posizione geografica e della storia di un paese; si vuole conoscerlo sotto tutti gli aspetti, studiarne i moltiplici rapporti con le umane società, definirlo esattamente per quello che è, e che potrebbe diventare: in una parola si desidera di acquistare sopra di esso l'insieme di tutte le notizie che ne formano la *Statistica*. Seguendo l'impulso di questa brama generale, le nazioni civilizzate non si ravvolgono più nell'ombre cupe del mistero: si svelano anzi le une alle altre, non occultando gli elementi della propria felicità e potenza, come quelli neppure della debolezza, o di un'esistenza men fortunata. Molte provincie e città imitano questo esempio, e così vanno giornalmente crescendo quelle statistiche parziali, che dovranno al fine costituire un corpo di scienza, destinato a delineare in un gran quadro gli uomini, e le loro istituzioni e travagli, le regioni e i loro prodotti in tutta la superficie della terra abitabile. —La Val-di-Chiana, provincia di Toscana, celebre per le sue storiche rimembranze e per i suoi fenomeni idraulici, che ci rammenta Porsena, e le antiche città etrusche di Chiusi, di Cortona e d'Arezzo, il passaggio d'Annibale, la costruzione della via Cassia, la disfatta di Piero Strozzi, e molti altri avvenimenti importanti; che ha per tanto tempo oscillato fra l'impaludamento e la cultura; che può in gran porzione considerarsi come una medesima conquista della perseveranza sopra gli ostacoli, e dell'arte sulla natura; questa provincia ridotta oggi al punto di figurare, se non fra le più grandi, fra le più ubertose,

(*) *I giudizi letterari, dati anticipatamente sulle opere annunziate nel presente bullettino, non devono attribuirsi ai redattori dell'Antologia. Essi vengono somministrati da' sigg. librai e editori delle opere stesse, e non bisogna confonderli con li articoli che si trovano sparsi nell'Antologia medesima, siano come estratti o analisi, siano come annunzi di opere.*

popolate e ridenti d' Italia, meritava bene, che si pensasse ormai a pubblicarne la statistica. Tale è appunto l' impegno che si è addossato il ch. sig. Giuseppe Giuli professore di Storia Naturale e Botanica nell' I. e R. Università di Siena, non per la totalità a dir vero degli oggetti compresi nel significato del vocabolo, ma al certo per molti, e quelli del più grande interesse. Quest' opera (che comparirà alla luce dalla Tipografia di *Pandolfo Rossi*) oltre a sviluppare dettagliatamente tutto ciò che si riferisce allo stato attuale dell' agricoltura della provincia, sarà corredata delle notizie, che vi hanno una stretta relazione, cosicchè la storia, la geologia, lo stato di popolazione, quello di alcune manifatture e di vari rami di commercio vi troveranno il loro posto. — Il trattato intiero sarà diviso in due tomi di circa 20 fogli di stampa per ciascheduno, oltre alcune tavole sinottiche, ed una incisa in rame rappresentante tutta la provincia, della lunghezza di un braccio fiorentino e tre quarti, ed alta due terzi del braccio stesso. La materia tutta poi sarà distribuita in cinque libri: il primo dei quali parlerà delle vicende fisiche sofferte dalla provincia, dell' aria, del clima, della temperatura, delle acque potabili e delle meteore. — Lo stato geologico, topografico e di popolazione, unitamente ad un saggio della storia civile di ogni comunità formeranno il soggetto del secondo libro, che sarà chiuso da un breve ristretto contenente tutto ciò, che nel libro è stato sviluppato. Alla topografia specialmente verrà data estensione, non limitandosi la descrizione di ciascuna comunità alla sua nomenclatura, confinazione e misura di superficie, ma accennandone, ogni volta che si può, la longitudine e latitudine, l'elevazione al disopra del mare, i terreni di piano, di collina, e di monte, coltivabili, prativi o boschivi, il numero ed il nome dei torrenti e dei rivi, ed altre notizie interessanti la statistica: come il numero delle case rurali, quello dei bestiami, e delle piante arboree fruttifere, i prodotti delle quali danno vita ad un ramo qualunque di commercio, le manifatture, le miniere, le acque minerali, ec. In proposito poi di popolazione vi sarà istituito il confronto dell'attuale con quella che era nel 1761, e nel 1815 di tutta l'intiera provincia; e per fare apprendere il grandioso miglioramento di essa vi sarà fatto un altro confronto della popolazione delle parrocchie, il territorio delle quali è confinante alla Chiana, o alle sue principali diramazioni nel decennio scorso dal 1815 al 1825, nei quali anni è stato in pieno vigore il sistema idraulico. — Si descriverà nel terzo libro lo stato dell'agricoltura in quella parte, che riguarda le diverse classi di uomini, i quali se ne occupano, gli animali, e gl' istrumenti che vi sono impiegati: senza tralasciare di esporre il sistema di colonìa parziaria, generalmente adottata nel paese. — Nel quarto saranno descritti i metodi di cultura, e vi si tratterà in conseguenza delle case di azienda e loro officine; dei terreni e loro preparazione; dei cereali e legumi; piante olitorie e da filo; degl' ingrassi e della rotazione agraria; della vite, dell'olivo e della seta; del nutrimento e custodia delle diverse specie di bestiame, e dei volatili domestici. — Finalmente il libro quinto sarà un epilogo di tutti i risultamenti che si ottengono dall' agricoltura nella situazione in cui si trova, e di ciò, che sarà stato descritto nei libri antecedenti: resultati espressi in quantità numeriche desunte dalle migliori sorgenti. — Le associazioni si prendono dai principali librai, e dai distributori del presente manifesto, alle condizioni seguenti: *Prezzo*, di ciascun foglio soldi 4, di ciascuna tavola sinottica soldi 6, del rame rappresentante la Valdichiana lir. 1, 13, 4. — *Siena*, 2 marzo 1827.

615. Associazione alla Sacra Bibbia ossia Vecchio e Nuovo Testamento, secondo la volgata, tradotta in lingua italiana da mons. Ant. Martini Arcivescovo di Firenze, con annotazioni, divisa in dodici volumi. — La Sacra Bibbia secondo la volgata, tradotta da monsignor Antonio Martini arcivescovo di Firenze, in uno stile piano e facile, ebbe tanto spaccio, che in pochi anni ne furono fatte numerose edizioni a Roma, Firenze, Torino, Prato, Venezia, Verona ed in altre città d' Italia. Questa traduzione è senza confronto la migliore di tutte le antecedenti, e quindi ha fatto dimenticare totalmente quelle del Malermi, del Marmochini, di Sisto V, e di altri traduttori anche anonimi — Tutte le precedenti edizioni (tranne quelle di Venezia e Verona) hanno il testo a fronte, quindi sono assai voluminose, e di un costo che non è alla portata della gioventù nè delle classi meno agiate. — A fronte di questo, pochissime copie se ne trovano in com-

mercio di buona stampa: quella di Roma dedicata a Sua Santità Pio VI di felice memoria è divenuta rarissima. — Incoraggiato da tutto ciò il sottoscritto Tipografo si è accinto, senza esitazione, ad una ristampa, la quale si lusinga che potrà superare tutte le antecedenti pel nitore dei caratteri, per la qualità della carta, e per la convenevolezza del prezzo. Di fatto nessuna edizione fu intrapresa in tutta *carta velina* e *levigata*. Se vi è opera che possa avvalorare le speranze di un tipografo e tranquillarlo sulla ingente relativa spesa, ella è la Sacra Bibbia. — Non le sole persone di lettere, e non i soli giovani che s' incamminano nella carriera ecclesiastica, ma ognuno che percorra un corso di studi; ogni capo di famiglia; ogni direttore di collegio o di casa d'educazione vorrà certo onorare di sua sottoscrizione questa impresa che tende a divulgare la conoscenza della Bibbia in ogni classe, conoscenza essenzialissima a tutto il mondo cristiano. Quest'opera è tradotta in tutte le lingue, e tutte le nazioni hanno saputo e sanno trar profitto dai divini precetti, che in essa sono contenuti. Questa è la storia per eccellenza: tutte le altre storie che non si appoggiano alla medesima, come a più sicura fonte, non ottengono quello scopo che credono di prefiggersi i loro compilatori. — Le annotazioni che sono poste a piè di pagina servono a dilucidazione e a schiarimento dei passi che possono riuscire meno intelligibili al lettore in tanta distanza di tempo e di costumi. Le note marginali servono per far rilevare tanto le epoche del mondo quanto quelle dell' Era cristiana: infine nulla vi è dimenticato che servir possa a renderne utile e piacevole la lettura. — Pertanto altro non rimane al Tipografo che di vedersi onorato in sì dispendiosa impresa da un non iscarso numero di associati, nei quali grandemente confida; e trovandosi quest'opera già posta sotto i Torchi, non ne verrà interrotta la stampa. — *Condizioni dell' associazione.* La Sacra Bibbia, ossia il Vecchio e Nuovo Testamento secondo la volgata, tradotta in lingua italiana da monsignor Antonio Martini arcivescovo di Firenze, con annotazioni, si stampa da *Gio. Silvestri* in dodici volumi in 16° grande, carta velina sopraffine levigata. — Per la sicurezza della traduzione si segue l'edizione di Roma 1784, che fu dedicata al Sommo Pontefice Pio VI di gloriosa e perenne memoria. — Ogni volume avrà un'incisione ricavata dalle migliori edizioni oltramontane che hanno figure. — L'elenco dei signori Associati verrà stampato in fine dei volumi, cominciando dal secondo o dal terzo, a fine di aver tempo di raccogliere le firme, essendo che la stampa è già in corso. — Due diversi caratteri appositamente fusi servono pel testo e per le note che sono poste a piè di pagina. — Il primo volume non verrà pubblicato prima della fine del corrente aprile, ed in seguito ogni 40 giorni circa succederà la pubblicazione di altro volume. — Il prezzo di quest'edizione è di un centesimo italiano per pagina. — Per la legatura in *brochure* con coperta stampata, e per l'incisione si pagheranno cent. 50, pure italiani. — Chi vorrà concorrere a quest' associazione, a tutto il mese di ottobre del corrente anno, è pregato di segnare il proprio nome, cognome, titoli e domicilio nel biglietto incluso al manifesto, per godere il favore di avere *gratis* i dodici rami e le legature in *brochure*. — Le associazioni si ricevono presso tutti i librai di Milano e d' Italia. — *Milano*, 15 marzo 1827, tipografia di *Giovanni Silvestri*.

616. Storia della letteratura italiana, di P. L Ginguené, trad. dal prof. B. Perotti, con note ed illustrazioni. Edizione rivista sull'originale francese. *Firenze*, 1826, tomo sesto.

617 Epistola di Gio. Davide Weber ad Emanuele Antonio Cigogna, intorno alle colonne akritane e loro monogrammi esistenti dinanzi la cappella di San Giovanni della chiesa di San Marco di Venezia, incise nel volume primo, pag 251 delle iscrizioni veneziane, raccolte ed illustrate dal Cigogna. *Venezia*, 1826 presso *Gio. Orlandelli*, 4.° di pag. 22 con tavole.

618. Dell'acquedotto e della fontana maggiore di Perugia, ornata dalla scultura di Niccola e Giovanni Pisani, e di Arnolfo fiorentino. Ragionamento accademico con note, illustrazioni ed un'appendice di documenti inediti. Detto nel giorno 23 febbraio del 1827, nella letteraria adunanza tenuta per solennizzare il bramato ritorno delle pubbliche acque nella stessa città, da Gio. Batt. Vermiglioli. *Perugia*, 1827 presso *Battelli e Costantini*, 4° di pag. 64.

619. Storia dell' arte dimostrata coi monumenti, dalla sua decadenza nel IV secolo, fino al suo risorgimento nel XVI, di d'Agincourt. Prima tradu-

italiana. *Prato*, 1826-27 per i *fratelli Giachetti*. Tom. II., 8.° Dispensa settima delle tavole. Prezzo della dispensa lir. 10.

620. Sopra la lampada di sicurezza del celebre Humphry Davy, presidente della società reale di Londra, lettera al medesimo del D. Francesco Orioli, prof. di fisica nell'università di Bologna. *Bologna*. 1827, *Nobili* p. 12.

621. Opere teatrali di G. Marcucci Ricciarelli. *Fuligno* 1826-27. Tip. *Tornallini* vol. 2 in 8.°

622. Nuovo esame delle sorgenti delle private e pubbliche ricchezze, del D. Carlo Bosellini. *Modena*, 1826, *G. Vincenzi*, vol. 2 in 8.° di pag. 450 e 500.

623. Sopra i due discorsi del conte Barbacovi, l'uno della pluralità de' suffragi nei giudizi civili, l'altro delle decisioni delle cause dubbie. Osservazioni critiche, lette in un'adunanza di dotti, dal dott. Carlo Bosellini *Bologna*, 1827, *A. Nobili* p. 16 in 4.°

624. Dell' ottima amministrazione della giustizia civile, ad impedire gli sconvolgimenti del diritto positivo, e la moltiplicità delle liti. Ragionamento in due parti, di Carlo Bosellini. *Modena*, 1820. *E. R. Soliani*, 8.° di p. 200.

625. Riflessioni sulla general riforma del codice civile, dell' avv. Carlo Bosellini. *Bologna*, 1824. *Bartolotti* e *Felici*, 4.° di pag. 48.

626. Le olimpiche, la prima e seconda Pizia, la terza Istmia di Pindaro, tradotte da Cesare Lucchesini, consigliere di Stato di S. A. R. l' Infante Duca di Lucca, e uffiziale della Legione di onore. *Lucca*, 1826. Tip. *Bertini*, 8.° di pag. 180.

627. Novelle storiche Corse, di Francesco Ottaviano Renucci. *Bastia* Stamperia *Fabiani*.

628. Storia ed analisi *dell' acqua acidula minerale di Montione presso Arezzo, con un appendice sopra quella di Chitignano, e sopra varie altre acidule delle vicinanze*. Quest' interessante operetta del dott. Antonio Fabbroni è divisa in due parti. La prima parte storica, ricca di molte interessanti e curiose notizie, si suddivide in storia cronologica, storia naturale, e storia medica. La seconda parte chimica espone i risultamenti delle ricerche analitiche per le quali il dotto autore ha determinato la composizione chimica di quell'acqua, usando non solo dei mezzi e processi conosciuti nella scienza, ma anche d'alcuni nuovi ingegnosi e suoi propri. Si vende dall'editore *Luigi Pezzati* e da *Guglielmo Piatti* al prezzo di paoli 3.

629. Dell' utilità' ed uso del pomo di terra, e del metodo migliore di coltivarlo, del dott. Agostino Bassi. *Lodi*, 1827, *Gio. Pallavicini*, 8.° di pag. 48.

630. Osservazioni del dott. Agostino Bassi di Lodi sull' opere del Sovescio, e nuovo sistema di coltura fertilizzante, senza dispendio di concio, di Gio. A. Giobert. *Lodi*, 1819. *G. Pallavicini*, 8.° di pag. 50.

631. Sulla faberica del formaggio all' uso lodigiano, nel luogo di Roncadello in Gera d'Adda, di ragione del sig. conte Giovanni Barni Corrado ciambellano di S. M. I. e R. Dissertazione di Agostino Bassi di Lodi. *Lodi* 1820. *G. B. Orcesi*, 8.° di pag. 22.

632. Memoria del dott. Agostino Bassi sui nuovi metodi di vinificazione. *Lodi*, 1823. *G. B. Orcesi*, 8.° pag. 42.

633. Analisi critica dei quattro discorsi del conte Carlo Verri, intorno al vino ed alla vite, stampati da Gio. Silvestri in Milano dopo la morte dell' autore. Opera del dott. Agostino Bassi di Lodi. *Milano*, 1824. *F. Rusconi*, 8.° di pag. 70.

634. Nuova maniera di fabbricare il vino a tino esposto senza l'uso di alcune macchine, opera del dott. Agost. Bassi, seconda ediz. *Lodi*, 1825. *G. B. Orcesi*, 8.° di pag. 48.

635. Nuovi cenni intorno all'arte di fabbricare i vini, all' educazione dei filugelli e dei mori, ed altri oggetti agrari, del dott. Agostino Bassi, in aggiunta agli scritti antecedenti già da lui pubblicati. *Lodi*, 1826. *G. B. Orcesi*, 8.° di pag. 21.

636. Elogio di Giuseppe Piazzi, per Saverio Scrofani, membro corrispondente dell'istituto di Francia, e dell'accademia delle iscrizioni e belle lettere. *Palermo*, 1826, *R. Stamperia*.

637. Dei Benefizi. Carme di Angelo Mocchetti. *Parma*, 1827. Coi tipi bodoniani in foglio. Prezzo, esemplare nobile lir. 24. Esemplare signorile lir. 18. Esemplare comune lire 12.

638. Opere del cav. V. Monti, *Bologna*, 1827, dalla *stamperia delle Muse*. Vol. 4 in 12°, prezzo l. 3, 20 it.

639. Il pastore bene istruito, opera del dott. Agostino Bassi di Lodi, membro del collegio elettorale dei dotti, nella quale s' insegna il modo di

ben governare le pecore, specialmente le spagnuole, e di ritrarne il più grande vantaggio. Aggiuntovi in fine il metodo da esso conosciuto in pratica il migliore di coltivare i pomi di terra per poter diminuire le spese ed accrescerne il prodotto. *Milano*, 1812, *De Stefani*, 8.° di pag. 392 con tavole.

640. Ragguaglio delle operazioni degli eserciti confederati agli ordini del principe di Schwartzenberg, e del maresciallo Blucher, in sul finire del 1813 e nel 1814, del maggior generale lord Burgersh, inviato straordinario e ministro plenipotenziario di S. M. Britannica presso le corti di Toscana, Parma, Modena e Lucca, e accreditato nelle guerre degli anni 1813-14 presso i quartier generali delle armate alleate. Recato in italiano da Michele Leoni. Seconda edizione con documenti aggiunti. *Firenze* 1827, *Pagni* e *C.* 8° di p. 308 con molte carte topografiche.

641. Dell'origine della clinica medica in Padova. Memorie storico-critiche di Giuseppe Montesanto, socio attivo dell'imperiale e reale accademia di scienze, lettere ed arti di Padova. *Padova*, 1827, *tip. della Minerva*, 8.° di pag. 63.

642. La Maga di Teocrito siracusano, traduzione di Giuseppe Borghi. *Firenze*, 1827, presso *P. Borghi* e *C.* 8.° di pag. 26.

643. Collezione dell' opere del cav. conte Alessandro Volta, patrizio comasco, membro dell' istituto reale del regno lombardo veneto, prof. ec. *Firenze* 1816. *G. Piatti*. vol. 5 in 8.° con tavole in rame.

644. Le acque di S. Ronano, romanzo storico di Walter Scott, volgarizzato dal prof. Gaetano Barbieri. *Firenze*, 1827. *Cohen* e *C.* Tomo I.

645. Esame critico con documenti inediti della storia di Demetrio di Iwan Wazilievisch, per Seb. Ciampi, R. corrispondente attivo di scienze e lettere in Italia del regno di Polonia, ec. *Firenze*, 1827. *Gius. Galletti*, 8.° di pag. 75.

646. Le stagioni di Giacomo Thomson, corrispondenti all'originale inglese, tradotte da Patrizio Muschi di Siena, con prefazione, dedica, argomento, inno, ode e note. *Firenze*, 1826. *G. Molini*.

647. Saggio di opere teatrali del conte cav. Francesco Gambara. *Brescia*, 1826, presso *F. N. Cristiani*, vol. primo.

648. Biografia universale antica e moderna, ossia storia per alfabeto della vita pubblica e privata di tutte le persone che si distinsero, ec, ec. Opera affatto nuova, compilata in Francia da una società di dotti, ed ora per la prima volta recata in italiano con aggiunte e correzioni. *Venezia*, 1827. *G. B. Missaglia*. Volume XXXIII. (Li-LU)

649. Il buon giardiniere, traduzione dal francese, con note di Carlo Maupoil, tratta dalla 27ma ediz. parigina del 1825. *Venezia*, 1826, *tip. Gaspari*, fasc. 7, prezzo lir. 1, 88.

650. La metropolitana di Milano, e dettagli rimarcabili di questo edificio, pubblicata ed illustrata per cura del march. cav. Gioacchino d'Adda, con 35 tavole in rame. *Milano*, 1824, *coi tipi di F. Rusconi*. In fogl. atl. prezzo l. 40 aust.; it. l. 34, 80.

651. Lettere Polemiche su l'abuso del salasso, e sopra l'eccezioni fatte al tentativo di conciliare i medici italiani, di Domenico Meli. *Pesaro* 1827, tip. di *Annesio Nobili*. Vol. Unico; e primo delle Opere mediche di Domenico Meli, 8.° di p. 400, prez. bai 80.

ERRORE NEL FASCICOLO 74, PAGINA 12, LINEA 17.

vi sedè il terzo Niccolò

leggasi

stette coi piedi fuori del pozzo il terzo Niccolò

OSSERVAZIONI
METEOROLOGICHE
FATTE NELL' OSSERVATORIO XIMENIANO
DELLE SCUOLE PIE DI FIRENZE

Alto sopra il livello del mare piedi 205.

APRILE 1827.

Giorni	Ora	Barometro	Termo. Interno	Termo. Esterno	Igrometro	Pluviometro	Anemoscopio	Stato del cielo	
	7 mat.	27. 9,3	9,0	4,0	89		Scir.	Se. con neb.	Ventic.
1	mezzog.	27. 10,0	9,1	9,9	40		Greco	Ser. nuv.	Ventic.
	11 sera	27. 10,6	9,1	5,1	56		Sc. Le.	Ser. con neb.	Ventic.
	7 mat.	28. 0,0	8,7	4,4	79		Sc. Le.	Sereno belliss.	Ventic.
2	mezzog.	28. 0,4	8,5	9,2	36		Tram.	Ser. nuv.	Ventic.
	11 sera	28. 1,2	9,4	5,7	68		Scir.	Sereno	Vento
	7 mat.	28. 1,4	8,9	4,3	79		Scir.	Ser. nebb.	Ventic.
3	mezzog.	28. 1,2	8,7	9,7	48		Lev.	Nuv. nebb.	Calma
	11 sera	28. 1,7	9,9	5,7	87		Scir.	Sereno	Ventic.
	7 mat.	28. 1,9	9,4	6,1	91		Gr. Le.	Ser. nebb.	Ventic.
4	mezzog.	28. 2,0	9,3	11,2	70		Maes.	Ser. nebb.	Calma
	11 sera	28. 2,7	10,7	10,1	69		Lev.	Sereno	Ventic.
	7 mat.	28. 3,0	10,6	7,8	85		Scir.	Se. con neb. in bas.	Ventic.
5	mezzog.	28. 2,9	10,6	13,6	55		Lib.	Sereno	Ventic.
	11 sera	28. 3,0	12,1	7,3	80		Scir.	Sereno	Ventic.
	7 mat.	28. 3,0	11,9	10,6	79		Sc. Le.	Ser. nebb.	Ventic.
6	mezzog.	28. 3,2	12,5	15,3	51		Tram.	Sereno	Vento
	11 sera	28. 2,4	12,9	11,7	50		Gr. Tr.	Sereno	Vento
	7 mat.	28. 2,1	12,7	12,3	51		Tr.Ma.	Bel sereno	Ventic.
7	mezzog.	28. 1,7	13,2	16,0	28		Tr.Ma.	Sereno	Ven. for.
	11 sera	28. 1,1	13,8	10,8	55		Greco	Sereno	Vento

Giorni	Ora	Barometro	Termo. Interno	Termo. Esterno	Igrometro	Pluviometro	Anemoscopio	Stato del cielo	
	7 mat.	28. 1,1	13,0	9,0	66		Scir.	Ser. nebb.	Ventic.
8	mezzog.	28. 1,1	13,2	16,0	37		Sc. Le.	Ser. neb.	Vento
	11 sera	28. 2,3	13,7	11,9	47		Tr. Gr.	Sereno	Ventic.
	7 mat.	28. 2,4	13,4	10,5	62		Tr. Gr.	Ser. nebb.	Ventic.
9	mezzog.	28. 2,8	13,5	14,3	50		Tr. Gr.	Sereno	Ven. for.
	11 sera	28. 2,8	6,3	10,5	61		Tram.	Sereno	Calma
	7 mat.	28. 2,3	13,3	10,6	63		Tr. Gr.	Nuv. ser.	Ventic.
10	mezzog.	28. 2,0	13,5	15,0	45		Gr. Le.	Ser. nebb.	Vento
	11 sera	28. 1,2	13,9	11,3	57		Tram.	Ser. neb.	Calma
	7 mat.	28. 1,2	12,8	8,6	67		Sc. Le.	Ser con nebb.	Ventic.
11	mezzog.	28. 1,2	13,2	15,1	52		Po. Li.	Nuvoloso	Calma
	11 sera	28. 1,4	13,9	9,5	61		Ostro	Sereno	Calma
	7 mat.	28. 1,6	13,2	9,0	70		Scir.	Ser. belliss.	Ventic.
12	mezzog.	28. 2,3	13,0	14,0	50		Mae.	Sereno	Ventic
	11 sera	28. 2,6	14,0	9,3	74		Scir.	Sereno	Calma
	7 mat.	28. 3,1	13,2	9,0	81		Scir.	Ser. neb.	Calma
13	mezzog.	28. 3,3	13,3	14,5	60		Pon.	Sereno	Vento
	11 sera	28. 3,1	13,9	9,7	69		Scir.	Ser. nebb.	Vento
	7 mat.	28. 2,9	13,5	10,0	75		Scir.	Ser. nebb.	Calma
14	mezzog.	28. 2,1	13,7	14,8	55		Tr.Ma.	Ser. nuv.	Vento
	11 sera	28. 1,5	14,0	11,1	75		Lib.	Nuvolo	Ventic.
	7 mat.	28. 0,5	13,7	9,0	92	0,05	Greco	Pioviggine	Vento
15	mezzog.	28. 0,0	13,7	11,1	85	0,02	Gr. Le.	Nuvolo	Ventic.
	11 sera	27. 11,3	14,0	10,0	83	0,18	Tram.	Nuvolo	Ventic.
	7 mat.	27. 10,8	12,7	10,1	82		Mae.	Nuv. rotto	Ventic.
16	mezzog.	27. 10,8	12,5	12,5	65		Tr.Ma.	Nuv. ser.	Vento
	11 sera	27. 10,7	12,5	10,5	78		Tram.	Nuv. sereno	Ventic.
	7 mat.	27. 10,7	12,5	10,0	87		Greco	Ser. non nebb.	Ventic.
17	mezzog.	27. 11,0	12,7	13,1	75	0,02	Pon.	Nuvolo	Vento
	11 sera	27. 10,8	13,1	11,0	79		Scir.	Ser. con nuv.	Vento
	7 mat.	27. 11,0	13,0	10,0	82		Scir.	Sereno	Calma
18	mezzog.	27. 11,1	12,9	13,2	68		Lib.	Ser. nuv.	Ventic.
	11 sera	27. 11,1	13,7	10,1	88	0,06	Sc. Le.	Nuv. ser.	Ventic.
	7 mat.	27. 11,1	13,0	9,5	96		Scir.	Ser. neb.	Ventic.
19	mezzog.	27. 11,1	13,2	13,8	69		Tr.Ma.	Nuv. sereno	Ventic.
	11 sera	27. 10,9	14,0	12,0	76		Po. Li.	Ser. nebb.	Calma

Giorni	Ora	Barometro	Termo. Interno	Termo. Esterno	Igrometro	Pluviometro	Anemoscopio	Stato del cielo	
20	7 mat.	27. 11,0	13,7	10,0	94		Sc. Le.	Nuvolo	Ventic
	mezzog.	27. 11,0	13,6	10,7	94	0,22	Lev.	Pioviggine	Ventic.
	11 sera	27. 10,7	13,8	11,0	98	0,06	Lib.	Nuvolo	Calma
21	7 mat.	27. 10,4	12,5	10,5	99		Pon.	Nuvolo	Calma
	mezzog.	27. 10,2	12,6	15,4	71		Po. Li.	Nuv. ser.	Ventic.
	11 sera	27. 9,8	12,8	12,0	81		Sc. Li.	Ser. nebb.	Calma
22	7 mat.	27. 9,2	13,0	10,0	99	0,42	Ostro	Pioggia	Calma
	mezzog.	27. 8,8	12,9	14,1	82	0,05	Ostro	Nuvolo	Ventic.
	11 sera	27. 9,1	12,6	10,1	85	0,31	Lib.	Ser. con nuv.	Ventic.
23	7 mat.	27 9,1	12,0	10,5	60		Ostro	Nuv. rotto	Vento
	mezzog.	27. 9,2	12,3	13,4	65		Lib.	Nuvolo	Ventic.
	11 sera	27. 9,8	12,4	10,7	80		Sc. Le.	Nuvolo	Vento
24	7 mat.	27. 8,0	12,3	9,9	93	0,45	Lib.	Pioggia	Vento
	mezzog.	27. 8,2	12,1	9,9	89	0,29	Lib.	Nuvolo	Vento
	11 sera	27. 11,0	11,5	9,8	83	0,16	Ostro.	Sereno	Ven. for.
25	7 mat.	28. 0,1	11,0	11,5	76		Pon.	Nuv. ser.	Ventic.
	mezzog.	28. 0,6	11,3	12,4	72		Po. Li.	Nuvolo	Ventic.
	11 sera	28. 1,4	11,6	9.4	88		Ostro	Sereno	Ventic.
26	7 mat.	28. 1,5	11,3	10,0	90		Scir.	Nuv. rot.	Ventic.
	mezzog.	28. 1,2	11,5	14.7	59		Po. Li.	Nuvolo	Vento
	11 sera	28. 1,5	12,3	11,2	91		Lib.	Sereno	Ventic.
27	7 mat.	28. 1,7	12,3	10,7	92		Lib.	Ser. ragn.	Calma
	mezzog.	28. 1,5	12,9	16,2	44		Lev.	Ser. nuv. rotti	Ventic.
	11 sera	28. 1,6	12.3	11,6	60		Scir.	Sereno	Ventic.
28	7 mat.	28. 0,0	13,3	10,3	78		Sc. Le	Ser. belliss.	Calma
	mezzog.	28. 2,0	14,3	12,7	56		Greco	Sereno	Ventic.
	11 sera	28. 1,9	13,6	12,0	59		Scir.	Sereno	Ventic.
29	7 mat.	28. 2,0	13,9	14,1	62		Tram.	Sereno	Calma
	mezzo g.	28. 2,1	14,3	16,8	46		Greco	Ser. con nuvoli	Ventic.
	11 sera	28. 2,2	15,4	12,6	71		Tram.	Sereno	Calma
30	7 mat.	28. 2,4	14,8	11,4	80		Sc. Le.	Ser. nebb.	Calma
	mezzog.	28. 2,2	15,0	16,6	58		Po. Li.	Ser. con nuv.	Vento
	11 sera	28. 2,2	15,8	12,2	77		Ostro	Sereno	Ventic.

L'ANTOLOGIA si pubblica ogni mese, per fascicolo non minore di 10 fogli. Tre fascicoli compongono un volume, ed ogni volume è accompagnato da un ice generale delle materie.

Le Associazioni si prendono

FIRENZE, dal Direttore Editore *G. P. Vieusseux.*
MILANO, per tutto il regno Lombardo Veneto } dalla *Spedizione delle Gazzette*, presso *l'I. e R. Direz. delle Poste.*
TORINO, GENOVA } per tutti li Stati Sardi, alle respettive *Direzioni delle Spediz. delle Gazzette* presso *la R. Direz. delle Poste.*
MODENA presso *Gem. Vincenzi e C.o* libr.
PARMA presso il sig. *Dervié* direttore delle Poste.
ROMA, per tutto lo stato Pontificio, presso il sig. *Pietro Capobianchi*, impiegato nell'amministraz. gen. delle Poste Pontif.
NAPOLI, presso il sig. *Agnello Nobile.*
PALERMO, per tutta la Sicilia presso il sig. *F. Gruis*, via Toledo N.° 7.
AUGUSTA presso la *Direzione delle Gazzette.*
GINEVRA presso *J. J. Paschoud.*
PARIGI presso *Barrois l'aîné* lib. Rue de Seine N. 10.
LONDRA presso *C. E. Molini* N. 41 Paternoster Row.

IL PREZZO D'ASSOCIAZIONE da pagarsi anticipatamente.

r la *Toscana*, Lire 36 toscane per 1 anno — franco di porto per la posta
tutto il *Regno Lombardo Veneto* } franchi 36. — franco di porto per la posta
il *Regno Sardo* }
il *Ducato di Parma*, — franchi 36. — franco alle frontiere per la posta
lo *Stato Pontificio*, — scudi 8. — franco di porto per la posta
l'*Estero*, — franchi 36. — franco Torino o Milano
o franchi 52. — franco Parigi per la posta

La collezione dei primi 4 anni, 1821-1824 N.° 1-48, non si può rilasciare mano di — L. 150
49-72 — „ 50
intera collezione di anni 6. — „ 200

INDICE

DELLE MATERIE

CONTENUTE NEL PRESENTE QUADERNO.

Necrologia. Alessandro Volta. (V. A.) Pag.

Di un basso rilievo egiziano della I. e R. Galleria di Firenze. Illustrazione del D. Ippolito Rosellini. (G. B. Zannoni) "

L'educazione. Dialogo. (K. X. Y.) "

Statistique de l'ancien département de Montenotte, opera del conte Chabrol. (E. Repetti) "

Viaggio del maggior Denham, capitano Clapperton e dottor Oudney nell'Africa interna. (G. P.) "

Canti popolari della Grecia moderna, raccolti e pubblicati con una traduzione francese, da C. Fauriel. (Ciampolini) "

Giurisprudenza. Caratteri diversi di questa scienza in Francia e in Germania. — Necessità dell'unione fra la teorica e la pratica. — Gazzetta e spettatore de' tribunali. Temide. (Dal Globo) "

Corrispondenza. Lettera a G. P. Vieusseux di (U. Lampredi) "

a P. Giordani, sopra una tavola di tre Bartolomeo disegnata dal sig. Iesi. (Mezzarosa) "

Sulla traslazione a Monaco dell'Università di Landshut. (X.) "

RIVISTA LETTERARIA. Luigi Configliachi. Memorie intorno a Werner ed Hauy, 139. — Cappello. Osservazioni geologiche e memorie di Accumoli in Abbruzzo, 141. — Petroni. Censimento ossia statistica de' reali domini di quà dal Faro, 143. — Geromini. Dottrina medica bufalinrana compendiata e discussa, 145. (E. Repetti) "

Uccelli. Compendio di anatomia-fisiologico-comparata. (D. V.) "

Vigevano. Saggio di caratteri ebraici. "

Cesari. Versione di Cicerone. (K. X. Y.) "

Ciampi. Rerum polonicarum ec. (R.) "

Lucchesini. Le Olimpiche, di Pindaro, tradotte. (Cav. Caselli) "

Bullettino scientifico. "

Notizie recenti sopra l'Ebe, l'Ettore e l'Aiace, di Canova. (Estratto di lettera da Venezia.) "

Bullettino bibliografico. "

ANTOLOGIA

GIORNALE

DI

SCIENZE, LETTERE E ARTI

N.° 77

Maggio 1827.

Anno VII. Vol. XXVI.

FIRENZE

GABINETTO SCIENTIFICO E LETTERARIO

DI G. P. VIEUSSEUX

Direttore e Editore

TIPOGRAFIA DI LUIGI PEZZATI.

Un'Amico del tipografo Leonardo Ciardetti al Sig. P. Z. *a Milano*

Qual amico delle lettere non sbigottì al solo titolo dell'Articolo: *Pirateria libraria ec.* inserito nella Biblioteca italiana N.° 134. e sottoscritto P. Z? E a questo lampo succedendo il tuono, ecco come l'Articolo stesso incomincia: » *Nessun diritto è in Italia meno rispettato che la santa proprietà dell'Ingegno. Tal uomo che arrossirebbe di strappare un frutto dall'albero del suo vicino, lo aspetta per così dir sulla strada, e peggior dell'assassino, che mette innanzi la propria vita, e il più delle volte sta contento a rapirne i doni della Fortuna, ei gli ruba a man salva il frutto di molti e lunghi anni consumati nella meditazione, logorando miseramente la vita* ec.

Ma *pace! pace!* Sig. P. Z! Forse in brevi detti ei fia dato acquietar la trepidazione che ne'vostri più creduli lettori potete aver risvegliata, ed a voi stesso, speriamo ci venga fatto di restituire la smarrita calma, sicchè vi riconfortiate come femmina che troppo facilmente d'un sognato fantasma tremò.

Il solo Ciarlatano ripone tutta la forza del dire in una confusa e tenebrosa *magniloquenza;* ma il leale amico del vero tenne sempre per incompensabil pregio, e debito primo di chiunque parla o scrive la giustezza dell'idee, la proprietà dell'espressioni. Or qual delitto contempla egli l'egregio Sig. P. Z. sotto le criminali denominazioni di *pirateria*, di *ultra-assassinio*, di *ruberia* de'frutti della logorante meditazione? Intend'egli forse l'attentato di chi entra nemico nel quieto ricovero del Pensatore, apre gli scrigni e ne invola gli scritti? oppur l'impostura (caso non imaginario) d'un usurpator di Fama, che Autor si annunzia d'opre non sue? o finalmente la vile astuzia d'un tipografo che infranga i diritti altrui, elude le leggi colle contraffazioni? Nulla di ciò: ma intende il Sig. P. Z. di flagellar le *ristampe che in ogni parte d'Italia si fanno di opere d'Autori viventi, non solo trascurando di averne la permissione, ma ben anche disprezzandone il divieto.* E contro tanta iniquità, *cagion forse prima della*

miseria della nostra moderna letteratura, non valendo la legge a frenarla, invoca il Sig. P. Z. il soccorso della pubblica opinione, che è la tremenda appendice de' Codici.

Or noi non negando che all'interesse pecuniario degli Scrittori sarebbe gran provvedimento, ove dato non fosse, di ristamparne l'opere senza l'assenso loro, potremmo d'altronde domandare se a questo mirar debbono le nobili fatiche della mente: se la vile idolatria dell'argento non è sol da perdonarsi al volgo degli Scrittori (di cui la causa e la sua non diremo che perori il Sig. P. Z.) volgo infelice che ignora i premii riserbati all'uomo d'ingegno, i diletti cioè della vita dell'anima, e la speranza di lasciar, quasi in retaggio, dopo se una traccia di luce dell'intelletto, di sacro fuoco del core, che brilli inestinguibile insiem col suo nome, alla riconoscenza de' secoli futuri: se l'opre più illustri non furono e composte senza il fine, e date in luce senza la rimunerazione dell'argento: se i Grandi dell'antichità, di cui gli scritti restano immortali esemplari del *Vero* e del *Bello*, non furon anzi nell'assoluta impossibilità di valersene come d'una via al guadagno, e però se non è da rivocarsi in dubbio che *forse la prima causa* di tanta miseria della moderna nostra letteratura sia quella che dalla *Cortina* del Sig. P. Z. in detti di Pitio furore s'intese. Potremmo domandare se volendo anche col lucro o sovvenire all'inopia, o saziar l'avidità degli Autori, non fa d'uopo che questi si contentino d'un privilegio, e quasi d'un monopolio entro i confini dello Stato ove vivono: se non sarebbe soverchia ad un tempo ed assurda la pretensione d'un Autore, il qual non volesse che i suoi scritti fatti una volta di pubblica ragione, non si ristampassero in verun luogo senza l'assenso suo; talchè per esempio, tolta una tal condizione fosse vietato il ristampare l'opere d'un Francese in Alemagna, d'uno Spagnuolo in Italia ec. Riconoscendo esser l'Italia divisa in troppo piccoli Stati, perchè ad un Autore possa tener luogo di *tesoro* un privilegio, o il *rispetto alla proprietà dell' ingegno* nello Stato proprio, potremmo domandare se v'è, e se facilmente può esservi una legge comune che vincoli l'industria, e vieti il ristampare le di lui opere nell'altre parti d'Italia, che quanto unì la Natura, altrettanto separò la

Fortuna. Potremmo domandare finalmente, se mancando una tal legge si può agevolmente creare un'opinione che vi supplisca. Ma finchè non vige nè una legge nè un'opinione di simil fatta, non è certamente necessario protrarre il tuono della dialettica socratica fino a domandare se in que' titoli di *pirateria*, d'*ultra-assassinio*, di *ruberia*, con cui il Sig. P. Z. onora l'indicate ristampe, risplende la *giustezza* e la *proprietà* onde, come dicemmo, suol farsi un pregio e un debito l'Amico del Vero.

Ma con que' titoli medesimi il Sig. P. Z. non caratterizzò soltanto le accennate ristampe in generale; egli ebbe la cortesia (e questo è ciò che ora più importa) di applicarli anche particolarmente alla ristampa dell' Iliade volgarizzata dal Ch. Poeta Vincenzo Monti, che venne eseguita in Firenze dal Tipografo Leonardo Ciardetti; e per conseguenza fu questi favorito dal Sig. P. Z. dei titoli adulatorii di *pirata*, *ultra-assassino* e *ladro*. Leonardo Ciardetti rende umilissime grazie di cotanto onore al Sig. P. Z., confessa che questo linguaggio gli rammentò (non ha mai sospettato di perfida calunnia) il buon Giudice *Dandino*, che dormigliava sul suo tribunale durante la discussione delle cause, e poi destavasi, per gridar e sentenziar, checche si fosse, *in galera*, *in galera!* e finalmente prega il Sig. P. Z. a vigilare un momento ed udire le seguenti sue discolpe.

Il Ch. Sig. Monti degnò l'umil Tiprografo fiorentino di sue lettere, e segnatamente di due, l'una in data del 29 giugno 1825, l'altra del 21 gennajo 1826. La prima comincia: « *Fra pochi giorni uscirà la nuova edizione della mia Iliade per le stampe del Fusi, coll'indice delle materie. Quest'indice in generale è il medesimo che quello del Salvini, ma emendato e accresciuto. Statene in attenzione e a questo attenetevi per la vostra edizione* ». Il principio della seconda lettera è: « *Ebbi a suo tempo li tre esemplari della mia Iliade, e gli altri tre delle mie Tragedie nella* Bella vostra Edizione, *e per la persona che me li presentò ve ne mandai i miei ringraziamenti, che ora piacemi di ripetere vivamente* ».

Quanto al Fusi mentovato dal Sig. P. Z. confessa il Ch. Scrittore d' aver con esso *qualche impegno obbliga-*

torio, ma ragionando meglio dello stesso Sig. P. Z. non credè nè ripugnante a questo impegno, nè in alcun modo sconvenevole, il consentire a una ristampa in altro Stato, anzi l'incoraggiare gentilmente chi l'imprendeva.

A questi documenti che il Tipogrago conserva con venerazione, si aggiunga il Fatto, che quando egli fu a Milano nel Marzo del 1825. il Sig. Monti stesso lo favorì d'una Nota di *correzioni* all'Edizione terza Milanese dell'Iliade, per farne uso nella ristampa fiorentina. La Nota è scritta di proprio carattere dal Ch. Autore, e le prime correzioni sono le seguenti:

Lib. 1. v. 318. Sel portano gli Achei che posti furo	Corrige . . . . . che posti sono
Lib. 2. v. 267. Nè sia di tutti correttor supremo	Corrige. Ne sia ec.
Lib. 3. v. 206. Biasmarsi i Teucri nè gli Achei si denno.	Corrige. Biasmar nè i Teucri nè ec.

Alla luce non incerta di queste prove mansuefatto il furente Sig. P. Z., speriamo, si chiarirà che lungi dall'essere stata impresa ed eseguita la ristampa fiorentina in onta, com'ei dice, de' divieti del Ch. Volgarizzatore, fu anzi da lui degnata non solo di assenso, ma anche d'incoraggiamento, e avendone ricevuto alcun esemplare, di gradimento, d'approvazione, d'encomio. E non sarà più un problema se il pubblico disprezzo a cui il Sig. P. Z. (sono sue frasi) *segnò* la nostra *ristampa*, non ricada piuttosto . . . ., volevamo dire, sopra di lui. Ma no; egli non pensò, che raro è il caso d'un'impudenza e d'una stolidezza qual sarebbe stata la nostra, se, a fronte di tanta facilità d'una vittoriosa mentita, avessimo falsamente annunziato al Pubblico che la nostra ristampa eseguivasi coll'approvazione e sotto gli auspicii del Ch. Cav. Monti, ed era da lui di nuove correzioni favorita. Egli non pensò che ad accertarsi del vero, era ottima via l'udir la parte accusata, cioè Leonardo Ciardetti, a cui esso abbozzator d'articoli di giornali, potea senz'avvilirsi compartir l'onore (onde lo avea prima degnato un grande Autore) di scrivergli una riga. In una parola il Sig. P. Z. dormì; il sonno non ha leggi; e però non si segni egli al pubblico disprezzo, ma in lui si compatisca il vero e vivente Giudice *Dandino*.

N. N.

Leonardo Ciardetti al Sig. P. Z.

Voi mi assalite con tanta virulenza e tant'ira, prestantissimo Sig. P. Z., in un articolo inserito nella Biblioteca italiana dello scorso Feb. N.° 134., e vi adoprate tali frasi e tali espressioni, che potrebbero farmi credere da chi non mi conosce, e presta fede alle vostre accuse, non solo irreverente verso l'egregio Sig. Cav. Monti, primo ornamento dell'Italiana letteratura, ma eziandio malonesto. E tanto più facilmente potrebbe ciò per avventura accadere, in quanto che voi asserite di parlare colle parole del Monti medesimo.

Ora siccome ambedue le sopra indicate colpe mi peserebbero molto sull'anima, quando ancora essendone io, come ne sono innocente, si trovasse un solo individuo, (e fosse pur egli un malvagio) il quale potesse solamente sospettarmene reo, così non voglio, e non devo dispensarmi dal rispondere al vostro entusiastico, ed impertinente articolo.

È detto in quello, fra le altre belle cose delle quali è tutto quanto fiorito, esser *falso* che la nuova edizione da me fatta in Firenze nel 1825 dell'Iliade tradotta dal celebre Cav. Monti, sia venuta alla luce *colla sua approvazione, e sotto i suoi auspicii*; Esser *falso che si contengano* in essa *delle nuove correzioni*, e che l'esimio *Autore ne abbia donate alcune al Ciardetti*; E finalmente che *chi vantasse di averne avute dall'Autore medesimo ha mentito*, ec. ec.

Sappiate dunque, prestantissimo Sig. P. Z., e sappiatelo a vostra confusione e rossore, se pure ne siete capace, che io posso ritorcere benissimo l'argomento contro di voi, posso provarvi coll'ultima evidenza che il mentitore siete voi, e posso chiamarvi con tutta ragione *calunniatore* in faccia al mondo intiero.

Comprendo bene che un sì franco e brusco parlare vi parrà strano, essendo voi per lunga consuetudine avvezzo a strapazzare altrui, e non già ad esserlo; E nell'udirlo salterete con quattro gambe, e ripeterete colla solita vostra enfasi, omai ben conosciuta, che io mi sono un temerario di una *audacia non tollerabile*;

ma ogni vostro dire dovrà di necessità venir meno, in faccia alle prove della pura e schietta verità che io espongo al Pubblico in questa mia replica. Di più, oso dirvi che voi non avete neppure ragione alcuna di dolervi della dura, e scortese maniera con cui vi rispondo, seppure volete rammentarvi che mi avete dato del *pirata*, e dell'*assassino*. E dietro una sì gentile proposta, non pretenderete, cred'io, di averne in ricambio dei ringraziamenti, e delle carezze.

Contentatevi pertanto che vi dica per la seconda volta che voi avete solennemente mentito per la gola, e siete un calunniatore, prestantissimo Sig. P. Z. E senza più preamboli, udite se ciò fia vero.

L'esimio Cav. Monti mi scrisse di suo proprio pugno in data dei 29 Giugno 1825 nel modo seguente in una lettera che io conservo in originale, come pure le altre che citerò in seguito, e le correzioni ancora vi accennerò. » Sig. Ciardetti stimatissimo -- Tra pochi giorni uscirà la nuova edizione della mia Iliade per le stampe del Fusi coll'indice delle materie. Quest' indice in generale è il medesimo che quello del Salvini, ma emendato e accresciuto. Statene in attenzione, ed a questo attenetevi per la vostra edizione.»

Che vi pare, prestantissimo Sig. P. Z.? L'Iliade tradotta dal Monti, da me ristampata in Firenze, è ella venuta sì, o nò alla luce *colla sua approvazione, e sotto i suoi auspicii?* Ditelo in fede vostra. Sono io un *pirata* ed un *assassino*, o siete voi un mentitore *non tollerabile*, ed un calunniatore?

Ma questo non basta: il Cav. Monti prosegue così nella lettera stessa » Volendo voi poscia ristampare le mie Tragedie, pregovi di seguire in tutto la recente edizione milanese in due tomettini, precedute da alcune notizie biografiche scritte dal Conte Cassi di Pesaro.»

Voi vedete, prestantissimo Sig. P. Z. che anche la ristampa da me fatta delle Tragedie del Cav. Monti, è venuta alla luce *coll'approvazione, e sotto gli auspicii* dell'egregio loro Autore. Ma ciò sia detto per sopra più. Ebbene, siete voi ancor persuaso, prestantissimo Sig. P. Z. di essere veramente un mentitore, ed un calunniatore? siete voi persuaso che io non sono nè un *pirata* nè un *assassino*, e che non ho mancato in verun modo di riverenza verso il Cav. Monti, nè al dovere di uomo onesto?

Se non ne siete ancor persuaso, aspettate un momento, che ve ne persuaderò io a forza di altre prove, volendo in questa abbondare con voi più che non farei con altri, perchè a giudicarvi dal modo col quale assalite le persone, mi puzzate un poco di criminalista.

Nella precitata lettera il Cav. Monti conchiude così: » Aggradirò gli esemplari che mi promettete, (dell' Iliade) e ve ne anticipo i miei ringraziamenti ». Dovete convenir meco, prestantissimo Sig. P. Z., che le prove del mio assunto procedono chiare e luminose, e già la vergogna deve cominciare ad ingombrarvi la faccia. E questo non basta neppure, prestantissimo Sig. P. Z.

Il prelodato Cav. Monti in altra sua lettera dei 21 Giugno 1826, mi scrive così: » Stimatissimo Sig. Ciardetti. -- Ebbi a suo tempo li tre esemplari della mia Iliade, e gli altri tre delle mie Tragedie nella bella vostra edizione, e per la persona che me li presentò ve ne mandai i miei ringraziamenti, che ora piacemi di ripetere vivamente. » Dunque? Tirate voi la conseguenza, prestantissimo Sig. P. Z. che io l'ho già tirata.

Per risparmiarvi poi l'incomodo e la fatica di una seconda *catilinaria o verrina* contro le mie *piraterie*, vi dirò ancora che nella prima delle citate lettere del Cav. Monti si legge pure questo paragrafo: » In quanto alla versione di Persio mi darò il pensiero di mandarvi alcune correzioni, purchè non abbiate fretta ». E nella seconda, si contiene fra le altre cose quanto qui vi trascrivo. » Le correzioni alla traduzione di Persio sono terminate, e tali che l'opera è quasi nuova del tutto. Ma voi sapete i miei impegni col Fusi al quale non posso mancar di fede. Sarà in vostro arbitrio il farne nuova edizione come avete già fatto dell' Iliade e delle Tragedie, ma i primi riguardi io li debbo al suddetto Fusi, e voi siete troppo onesto per non dolervene ». Dal che mi pare provarsi che anche la ristampa del Persio uscita dai miei Torchi, è venuta in luce *coll'approvazione, e sotto gli auspicii* del suo traduttore Sig. Cav. Monti. Non sono io dunque nè un *pirata*, nè un *assassino*, prestantissimo Sig. P. Z., ma siete bensì voi un mentitore, ed un calunniatore *non tollerabile*.

E finalmente in una terza lettera che io tengo pure in originale e che fu da me ricevuta il 13 Feb. 1827, fra le molte cose che qui per brevità si tralasciano, si legge il seguente periodo: » Ma poichè vedo che desiderate di gratificarmi, il potete fare col mandarmi per occasione particolare un altro esemplare della bella edizione da voi eseguita della mia Iliade in tre volumi ». Dopo ciò *segnate* pure *al pubblico disprezzo l'edizione dell' Iliade che in questi giorni fu fatta in Firenze da Leonardo Ciardetti*, che il Pubblico vi darà quella retta che voi meritate, prestantissimo Sig. P. Z.; e decidete voi stesso chi è di noi due che ha parlato colle parole del Cav. Monti.

E per darvi tutte le sodisfazioni possibili, sappiate per ultimo che le correzioni che io tengo di carattere del Cav. Monti, e che egli si compiacque di donarmi a Milano in casa sua nel Marzo del

1825, sono quelle che si leggono: lib. I. v. 318. lib. II. v. 267. lib. III v. 206. lib. IV. v. 178. lib. VI. v. 178, ed ivi v. 300, e lib. IX. v. 217. Non è dunque falso che la mia edizione *contenga alcune correzioni*, che alla cortesia dell'Autore piacque donarmi, ma sono bensì false, falsissime le accuse di cui voi mi caricate a larga mano, prestantissimo Sig. P. Z. Ed è vero, verissimo che io mi sono condotto col Cav. Monti col dovuto rispetto, circa le edizioni da me fatte delle opere sue, e voi avete sfacciatamente mentito al cospetto del Pubblico, e siete un calunniatore. Ora il Mondo a chi pensate voi che vorrà accordar maggior credenza, prestantissimo Sig. P. Z., alla vostra asserzione, ovvero al fatto?...

Ma supponendo ancora che io non avessi ciò eseguito, e che senza dir nulla al Cav. Monti, avessi a dirittura ristampata l'Iliade, e l'altre sue opere, lasciando la cura ai Giornali di portarne la nuova nella capitale della Lombardia, sareste voi da lodare esprimendovi come avete fatto, prestantissimo Sig. P. Z.? Sarebb'egli il Ciardetti, in questo caso, più colpevole di tutti gli altri stampatori italiani, dal momento che il male è così generale, così radicato, e talmente passato in abitudine nelle diverse provincie d'Italia, che alcuni pensatori soltanto ne sono scandalizzati? Dal momento che colla più gran buona fede del mondo un librajo crede di avere adempiti tutti i riguardi dovuti alla proprietà letteraria, inviando all'autore d'un libro un esemplare della nuova edizione?

Un uomo savio e giusto deve egli andare in collera, e prorompere in villane ingiurie contro tale, o tale altro stampatore, come voi avete fatto contro di me, prestantissimo Sig. P. Z., o piuttosto limitarsi a prender di mira le cause di cui le ristampe non sono che le conseguenze necessarie, e cercare i rimedii per farle scomparire?

Io non intendo d'entrar qui nella quistione ancora agitata in molte contrade, e più che altrove in Francia, sul termine che la stessa legge deve mettere per il vantaggio della scienza, e dell'industria, al privilegio esclusivo ch'ella accorda ad un Autore, o a chi di ragione, dopo la pubblicazione d'una prima edizione. Mi basta che sia riconosciuto che per un gran numero d'anni, la proprietà letteraria è una proprietà egualmente sacra e più reale di tante altre che le leggi proteggono, e che gli scrittori, o chi di ragione per essi, hanno di diritto naturale ed incontrastabile, e dispongono di questa proprietà come lor piace, e per il loro maggiore interesse.

Nei paesi ove questo diritto è riconosciuto, e protetto dalle leggi, lo stampatore che lo viola, commette realmente un delitto, commette un furto a spese dell'Autore, ed i tribunali ne fanno giustizia.

È egli forse lo stesso in Italia? Non v'ha dubbio che nel regno Lombardo-Veneto la legge protegge gli scrittori lombardi e veneziani, ma protegge ella egualmente contro la *rapacità* come voi la chiamate prestantissimo Sig. P. Z., o se vogliamo parlare con più giustezza, contro l'industria degli scrittori, o editori dell'altre parti d'Italia?

Nò senza dubbio, prestantissimo Sig. P. Z. Dobbiamo noi Toscani attribuire per avventura agli scrupoli degli stampatori Lombardi il vedere rispettare la maggior parte del tempo a Milano, i privilegi che noi non abbiamo neppure a casa nostra? E non è piuttosto perchè le nostre produzioni, *originali, traduzioni, o ristampe*, non si affanno al gusto di tutti i paesi? Ma se noi pubblichiamo un'opera che si confaccia al gusto di tutti i paesi, non la vediamo noi subito ristampata da un capo all'altro della Penisola? E meno alcune privative locali, che sono d'una tenuissima utilità a quelli che le ottengono, non vediam noi questo sistema di *brigantaggio* e di *pirateria*, come voi lo chiamate, esercitarsi per tutta l'Italia, perchè non esiste alcuna legge generale che protegga la proprietà letteraria di tutte le parti di questa bella contrada?

Qui noi siamo perfettamente d'accordo, prestantissimo Sig. P. Z., ed io ripeterò con voi: *E quando avverrà mai che una mano possente e benefica ponga provvedimento a sì esecrandi ladroneggi?* Ed anzi vi pregherò ancora a parlare il più presto possibile, giacchè lo avete promesso, *dei rimedii che a tanto male sono da opporsi*.

Ma chi ne ha colpa, se noi ci troviamo in uno stato cotanto contrario alla propagazione delle lettere, della civiltà e d'un ramo così ricco d'industria? Si può egli accusare quel disgraziato stampatore, che fa ogni sforzo per trovare una occupazione ai suoi torchi, in mezzo a delle circostanze generali di cui egli è la vittima del pari che gli scrittori, i letterati, ed i sapienti d'ogni maniera, caduti egualmente nello scoraggiamento?

Questo stato di cose è tanto più deplorabile, in quanto che potrebbe farsi cangiare con un solo tratto di penna: e tutti i librai d'Italia che oggi sono obbligati ad esercitare quella che voi prestantissimo Sig. P. Z., chiamate *pirateria*, e che è divenuta la conseguenza naturalmente viziosa del vuoto che si trova nella legislazione, vedrebbero con gioja operarsi questa felice rivoluzione.

Io dico che con un solo tratto di penna si potrebbe far cangiare questo stato di cose, e lo provo. Che tutti i Governi d'Italia s'intendano fra loro su questo proposito, ed una legge di pochi articoli ben chiari, ben precisi, e non suscettibili di false interpetrazioni, porterebbe la sicurezza, e ridesterebbe i nostri spiriti abbattuti, i nostri ingegni scoraggiati, e noi non vedremmo più i

nostri letterati esser costretti a mendicare delle soscrizioni per fare stampare le loro opere. I librai potrebbero far loro delle proposizioni onorevoli, e l'industria tipografica diverrebbe per tutta l'Italia una sorgente di considerabili benefizi.

Ma per ottenere questi bei risultamenti, bisogna che un libro che sia stato stampato, per esempio, a Catania od a Palermo, non possa essere ristampato a Turino, od a Venezia; bisogna che la legge colpisca lo stampatore toscano che si è impadronito di un libro stampato a Bologna, egualmente che i contraffattori milanesi di un altr'opera toscana (1), e che i toscani medesimi dal canto loro possano contare sulla stessa protezione in tutte le altre provincie d'Italia.

Noi prestantissimo Sig. P. Z. affrettiamo coi nostri voti una misura che tanto interessa la gloria, e la letteratura italiana, e la prosperità di una numerosa e rispettabile classe d'uomini. E ne facciamo in tutti i casi, perchè in qualunque stato di cose, i Giornalisti delle altre provincie d'Italia, si ricordino che siamo tutti italiani, ed abbiamo eguali titoli all'indulgenza così per esser Toscani, come per esser Lombardi.

Ecco, prestantissimo Sig. P. Z. le cose che mi sono creduto in obbligo di rispondere alla *diatriba* di cui vi siete compiaciuto onorarmi nella Bibl. italiana. Dopo di che non mi rimane che una solenne protesta a farvi, ed è questa. Quando ancora non venisse mai messo ad effetto il benefico provvedimento invocato qui sopra, e desiderato con ardore da tutti i buoni, vi prometto sulla mia fede che non ristamperò mai le opere vostre. E quasi quasi vi darei guarentigia per tutti i miei confratelli ancora.

Del resto, se voi siete onesto, come voglio sperare, siccome mi avete calunniato pubblicamente, così per togliervi il vitupero di cui vi siete coperto, dovete pubblicamente disdirvi. E poi comandate pure con ogni libertà all'umilissimo vostro servo

Leonardo Ciardetti
Tipografo Fiorentino

(1) Il Tipografo Silvestri ristampò in Milano l'Italia avanti il Dominio dei Romani, opera dell'egregio Sig. Micali, ridendosene del contratto a lui fatto proporre dal dotto autore, coll'offerta pure delle molte correzioni ed aggiunte che avea fatte all'opera stessa, dei rami ec. ec. — Di questi esempi potrebbero citarsene moltissimi. Ma non è necessario poichè tutti li conoscono.

MANIFESTO

Una nuova edizione de' Classici Latini, che alla tipografica nitidezza e ad una dicevole economia aggiunga i pregi della più scrupolosa correzione, è quella che gli Editori Coen e Compagni si propongono di offrire per associazione al culto Pubblico.

Senza obbligarsi a seguire costantemente piuttosto le une che l'altre tra le più rinomate Raccolte dei latini scrittori, si preferiranno, rispetto ad ogni autore, le edizioni che ottennero l'universale suffragio dei dotti, e delle quali si renderà ragione nell' avviso latino premesso al primo volume delle opere d' ogni scrittore.

Si daranno eziandio le vite latinamente scritte, ed a schiarimento d' alcuni luoghi difficili verranno aggiunte a piè di pagina brevissime note grammaticali e storiche.

In tre classi, che formeranno altrettante distinte associazioni, saranno raccolte le Opere degli Scrittori del secol d'oro o al secolo d'oro vicini.

La classe per la quale è aperta la presente associazione conterrà le opere di *Cornelio Nepote, Sallustio, Giulio Cesare, Tito Livio, Cornelio Tacito, Svetonio, Virgilio, Orazio, Catullo, Tibullo, Properzio, Ovidio, Fedro, Cicerone.*

La direzione della parte letteraria resta affidata a dei professori conosciuti per altre letterarie produzioni.

Il sesto, carta, e carattere saranno quelli del presente manifesto.

Ogni volume conterrà compensatamente non meno di pag. 200, e si rilascerà ai signori Associati al prezzo di Paoli 3 Fiorentini, restando a loro carico le spese di dazio e porto.

Terminata l'edizione della prima classe, sarà in arbitrio de' signori Associati il sottoscriversi o no per le successive.

Il primo volume contenente le opere di *Cornelio Nepote* si distribuirà nel corso del prossimo luglio, e quindi un volume ogni mese fino al compimento della prima Classe.

Le Associazioni si ricevono in Firenze dagli Editori in via de'Ginori all'insegna di Minerva, e dai principali librai d' Italia.

Firenze 9 *Maggio* 1827.

CORNELII NEPOTIS

Eisdem temporibus Persarum rex Darius, ex Asia in Europam exercitu trajecto,(1) Scythis bellum inferre decrevit. Pontem fecit in Istro flumine, qua copias traduceret: ejus pontis, dum ipse abesset, custodes reliquit principes, quos secum ex Ionia et Æolide duxerat; quibus singulis ipsarum urbium perpetua dederat imperia. Sic enim putavit facillime se græca lingua loquentes, qui Asiam incolerent, sub sua retenturum potestate, si amicis] suis oppida tuenda tradidisset: quibus, se oppresso, nulla spes salutis relinqueretur. In hoc fuit numero Miltiades, cui illa custodia crederetur. Hic cum crebri afferrent nuntii, male rem gerere Darium, premique ab Scythis, Miltiades hortatus est (2) pontis custodes, ne a fortuna datam ocasionem liberandæ Græciæ dimitterent. Nam si cum his copiis, quas secum transportaverat, interisset Darius, non solum Europam fore tutam, sed etiam eos qui Asiam incolerent Græci genere (3) liberos a Persarum futuros dominatione et periculo. Id et facile effici posse: ponte enim rescisso, regem vel hostium ferro, vel inopia, paucis diebus interiturum. Ad hoc consilium cum plerique accederent, Histiæus Milesius ne res conficeretur, obstitit, dicens, non idem ipsis, qui summas imperii tenerent, expedire et multitudini, quod Darii regno ipsorum niteretur dominatio: quo extincto, ipsos potestate expulsos civibus suis pœnas daturos. Itaque adeo se abhorrere a cæterorum consilio, ut nihil putet ipsis utilius, quam confirmari regnum Persarum. Hujus cum sententiam plurimi essent sequuti, Miltiades non dubitans, tam multis consciis, ad regis aures consilia sua perventura, Chersonesum reliquit.

(1) Juxta Herodot. et Justin. constabat centum quinquaginta millibus.

(2) Auctor Miltiadis consilium perfidissimum laudat. Excusatur ab aliquibus his verbis: *fidem extraneo dumtaxat, et privatim datam fuisse; illam autem et patriae et juris naturalis, nulla privata pactione aboleri.*

(3) MS. Leiden. 2. legit, *Graecos generis*

ELEMENTI
DI CHIRURGIA
DI A. G. RICHTER

RECATI SULLA SECONDA EDIZ. DALL'IDIOMA TEDESCO NELL'ITALIANO ARRICCHITI DI VARIE NOTE

DA TOMMASO VOLPI

ED ORA SOTTO LA DIREZIONE

DEL CAV. PROFESSORE

ANDREA VACCÀ BERLINGHIERI

CORREDATI DI NUOVE ANNOTAZIONI

DAL DOTT. RANIERI CARTONI

ASSISTENTE ALLA CATTEDRA DI CLINICA-CHIRURGICA DI PISA
MEMBRO CORRISPONDENTE DELLA SOCIETA' REALE
DI MEDICINA DI MARSIGLIA.

Dieci grossi Vol. in 8.° di circa pag. 400 per ciascheduno
con molte tavole in rame.

PISA
PRESSO SEBASTIANO NISTRI
1827.

MANIFESTO

Molte circostanze, che lungo e del pari inutil sarebbe qui riferire, sonosi interposte alla continuazione di quest' Opera; ma la principale di esse, la più importante, e che con nostro grave rammarico non possiamo nè dobbiamo tacere, ella è stata la perdita deplorabile del celebre nostro Prof. Vaccà. Destinato questi, come è già noto, a rivedere le *Annotazioni*, lavoro del Sig. Dott. Cartoni di lui allievo ed ajuto, parecchie ne ritenea sul suo tavolino allorchè cessò di vivere, le quali mischiate tra i numerosi scritti suoi proprj, e tra i suoi libri ec., non si sono potute rinvenire, e porre in ordine se non con molta difficoltà, e dopo un certo spazio di tempo.

Ora che non solo sonosi esse tutte ritrovate e raccolte, ma altresì redatte e ordinate dietro le copiose ed importanti osservazioni fattevi da quel sommo Chirurgo, ci troviamo in istato di assicurare non tanto la pronta pubblicazione del 2.° Volume dell' Opera quanto ancora dei successivi. In questo secondo Volume si troverà il trattato degli Aneurismi, e nelle Annotazioni al medesimo si troveranno ampiamente dilucidate tutte le opinioni de' più eminenti Chirurgi moderni su tal' importante soggetto, ed in particolar modo quelle dei due sommi nostri, Scarpa e Vaccà. Due di tali Volumi vedranno la luce dentro il corrente anno. Niuna alterazione sarà fatta al prezzo d' associazione, la quale per altro s' intenderà chiusa alla pubblicazione del terzo Volume, alla fine del quale si troverà l' elenco degli Associati; e dopo tal' epoca ne verrà aumentato il prezzo.

Si sta intanto preparando un' Elogio storico del Prof. Cav. Vaccà, nel quale si troverà una esatta e completa notizia dei processi operatorj proprj di quel celebre Operatore, ed inoltre una chiara ed istruttiva esposizione delle particolari idee che egli avea in fatto di patologìa chirurgica, in virtù delle quali tanto distingueasi la scuola *Chirurgica Pisana*, d' onde uscirono tanti abilissimi Chirurgi, sì nazionali che esteri, tutti imbevuti di quegli eccellenti principj, per cui più o meno mostravano e mostrano l' impronta del Genio che li aveva istruiti.

L' Elogio sarà adorno del Ritratto somigliantissimo del Prof. Vaccà, rilevato dal quadro che ne fu fatto nel 1824 da celebre straniera Pittrice, ed inciso da eccellente bulino. L' Elogio col Ritratto annesso verrà rilasciato gratis a tutti gli Associati a questa edizione degli *Elementi chirurgici del Richter colle annotazioni ec.*

Chi riceverà, e garantirà 12 Associazioni prima della pubblicazione del terzo Volume, ne avrà una copia gratis.

Le Associazioni in Pisa si ricevono dall'Editore Sebastiano Nistri, e al Gabinetto Letterario al N.° 697. nelle altre Città dai dispensatori del presente Manifesto.

Pisa 28 Maggio 1827.

GIORNALE

DELLE VENDITE

DEL CIRCONDARIO E GIURISDIZIONE DELLA REGIA RUOTA DI PISA.

Questo Giornale che già da molti anni si pubblica in Pisa con privativa dalla Tipografia Nistri, contiene l'annunzio di tutte le Vendite Giudiciarie e di altri Atti di Procedura provenienti dai Tribunali civili compresi nel vasto Circondario, e Giurisdizione della R. Ruota di Pisa, che a forma del Codice di Procedura debbono essere inseriti nei pubblici fogli, non meno che li avvisi di altro genere che piaccia a taluno di farvi inserire.

Ogni settimana se ne pubblica un Numero; e dal prossimo Giugno in avvenire conterrà ancora l'annunzio di tutti i Libri che si stamperanno nella Tipografia Nistri, e di tutti quelli che gli perverranno. L'Associazione è fissata a Lire quattro fiorentine anticipate per ogni semestre in Pisa, e Lire sei franco di porto per tutto il resto della Toscana; e si riceve in Pisa al Negozio Nistri in Borgo, al Gabinetto Letterario posto lungo l'Arno al N.° 697, e nelle altre Città dai distributori del presente Manifesto.

Pisa 29 Maggio 1827.

GALLERIA
OMERICA
O RACCOLTA DI
MONUMENTI ANTICHI
ESIBITA DAL CAV.
FRANCESCO INGHIRAMI
PER SERVIRE ALLO STUDIO
DELL' ILIADE E DELL' ODISSEA

MANIFESTO

Questa collezione compita, qual nuovo commento alle Opere d' Omero, fu invano desiderata finora dagli amatori delle lettere e delle arti, poichè il Begero, il Tyschbein, l' Heyne, lo Schorn ed altri, parte dei quali ne intrapresero l' edizione con una magnificenza non ordinaria, lasciaronla imperfetta.

Ora si esibisce nuovamente al Pubblico con un metodo di più sicura esecuzione, e con dispendio assai più moderato. Frattanto l'Opera è già avanzata in gran parte nel momento che se ne propone al Pubblico l' associazione.

La scelta dei monumenti è rigorosamente limitata a quei che trattano soggetti descritti da Omero, senza

neppure ammettervi le favole ch' egl' introduce come episodi nei suoi poemi, o che non fanno parte della narrazione dei soggetti di primario interesse.

Non ostante ci lusinghiamo d' essere estesissimi quanto bramasi in questo prescrittoci limite, e quasi osiamo dire compiti, avendo posta ogni cura, perchè alla collezione che si esibisce non manchi verun monumento noto di quei che rammentano dei fatti trattati da Omero.

Le rappresentanze saranno distribuite in duecento rami in circa, i quali potranno servire di aggiunta alle Opere di Omero, o legando i rami colle Opere, o legando questa collezione come un tomo aggiunto alle medesime.

Il testo consiste in una ragionata Introduzione, ove si fanno delle osservazioni principalmente sopra i Poemi d' Omero, come anche sopra gli Eroi che vi sono introdotti: in una brevissima interpetrazione di ciascuna tavola in rame: in un prospetto generale della parte storica di ciascuno dei due poemi: in un prospetto speciale della teocrazia di Omero anteposto ad ogni libro: in un esteso argomento particolare di ciascun libro, il quale esponendo in prosa quanto nei respettivi canti dei poemi si contiene, potrà molto abbreviare, ed anche in qualche modo supplire alla lettura della poesia omerica per chi ne fosse sprovvisto, o per chi mancasse del tempo materiale per occuparsene, come specialmente accade agli artisti.

In fine osiamo lusingarci che tali sussidi uniti alle rappresentanze potranno contribuire non poco a migliore intelligenza delle poesie omeriche, e faranno vedere come furono intese e seguite dagli artisti dell' antichità, al quale scopo mira principalmente l' Opera che si esibisce.

Il formato di questa sarà in ottavo, per assimilarsi a quelle d' Omero, e senza nessuna carta piegata nei rami.

Sono introdotte in questa collezione trentacinque tavole circa in semplici contorni, perchè ci sarebbe impossibile di esibirle in miniatura come si trovano in un codice originale dal quale si traggono; oltre di che riuscirebbero di un prezzo esorbitante ed inutile, per mostrar pitture poco valutabili rispetto all' arte, come ordinariamente esser sogliono quelle dei codici.

Gli altri rami saranno esibiti coi convenienti chiariscuri e colori, come si videro quei dell'Opera intitolata *Monumenti Etruschi o di etrusco nome*; provenendo ancor questi dalla medesima Poligrafia Fiesolana, e dall' Autore di quell' Opera eseguiti o diretti.

Questa collezione di MONUMENTI ANTICHI OMERICI sarà distribuita ai Sigg. Associati in 36 fascicoli circa, ciascun dei quali composto di sei tavole in rame, e otto pagine di testo.

Il prezzo è di 2 franchi per fascicolo, distribuiti uno al mese, o tre ogni due mesi ad elezione degli Associati, da dichiararsi nell' atto della firma d' associazione.

La carta, il sesto, i caratteri, e le stampe in rame saranno simili al manifesto, accompagnato da un rame che si dà per saggio.

Di quest' Opera si stampano ancora venticinque copie in carta distinta, al prezzo di tre franchi.

Le associazioni si ricevono dai dispensatori del presente manifesto, e dai primari negozianti di libri della Toscana, e d' altrove.

DALLA POLIGRAFIA FIESOLANA

Questo dì 1. *Maggio* 1827.

ANTOLOGIA

N.° LXXVII. *Maggio* 1827.

Annales de l' imprimerie des Alde ec. — *Annali della tipografia degli* ALDI, *o storia de' tre* MANUZI, *e delle loro edizioni; opera di* ANT. AUG. RENOUARD. *Seconda edizione. Parigi* 1825. *Vol.* 3. *presso l'autore.*

Come non si può rammentar senza commozione il ritruovamento della stampa; così non si posson nominar senza gratitudine coloro, che più degli altri contribuirono ai progressi di quest' arte maravigliosa. E tanto più dessi a lor render testimonianza di animo grato, se i medesimi in un coll' avanzamento della tipografia, anco alle lettere recarono giovamento. Niuno, a mio avviso, sotto questo doppio rispetto può meritar più de' celebri Manuzi il primato: onde lodevolmente adoperò il sig. Renouard che con assidua cura gli annali gloriosi tessè delle loro ricercate edizioni, tutti i particolari descrivendone, come ad esatta compilazione conviensi. Non è che per l' avanti lasciato fosse incolto questo campo: che Unger alemanno nel 1729 diè il primo *la vita d' Aldo Manuzio l'antico*; Apostolo Zeno a Venezia nel 1736 pubblicò le *Notizie Manuziane*; il nostro Dom. M. Manni pure ne scrisse, limitandosi però al solo Aldo Manuzio, come il P. Lazzeri a Roma del solo Paolo Manuzio occupossi; e ancor Mittaire e il Tirabo-

schi ne dierono nelle loro opere più, o meno estesi ragguagli. Ma niuno ci presentò un catalogo universale, e completo, benchè altri si trattenesse in digressioni, o in oziose particolarità, ed altri si mostrasse troppo prolisso, menzionando perfino edizioni non mai esistite. Vinse ogni altro predecessore il cardinal de Brienne dando alla luce la serie delle edizioni Aldine (1) da lui medesimo compilata coll' aiuto del P. Laire: restava però sempre abondante messe da raccogliere, e di molte rettificazioni abbisognavano questi d' altronde pregevoli lavori. Il sig. Renouard affezionato a questa collezione fin dalla gioventù procurò di farne acquisto, e venuto in possesso di quella del prelodato cardinale poco avanti la di lui morte potè renderla quasi completa. (2) S'accorse però ben tosto quanto mancante fosse la serie del Porporato, e riprendendo l'abbozzo che prima ne avea fatto, pubblicò nel 1803-12 dopo non lievi studi la prima edizione di questi annali. Non rallentando punto in questo genere di ricerche, nell'intervallo dalla prima a questa seconda edizione, ha potuto rifondere quasi direi il suo lavoro, e portarlo a tal grado, che molto s'avvicina alla perfezione.

Prima però di entrare a favellare de'particolari di questi annali, e del sistema dall'autore seguìto, non sembrerà fuor di proposito se mi studierò di compendiare la biografia che egli ci porge de' rinomati tipografi (3).

Aldo Pio Manuzio (4) detto l'antico nacque dal 1447

(1) Pisa 1790. Fù questa serie ristampata a Padova con aumenti; a Venezia nel 1791 con emendazioni, e giunte che non esistevano; quindi a Firenze nel 1803 con molte aggiunte; e finalmente a Padova nello stesso anno.

(2) Quelle edizioni che gli mancavano son notate in un catalogo a parte nel T. III p. 421 ed ascendono a piccol numero; queste poi gli sono state comunicate dai conservatori della real biblioteca.

(3) Queste vite, e la dotta prefazione ritrovansi nel T. III comecchè più esatte dar si poteano le notizie, dopo aver compiuta la serie.

(4) Aldo è abbreviazione di Teobaldo; Pio lo assunse da Alberto Pio della Mirandola suo scolare, che gliene diè la facoltà per gratitudine; del cognome poi Manucio o Manutio è ignota l' origine. Aldo il giovane volle far discendere i suoi antenati dai Mannucci famiglia antica di Firenze (Vedi la dedica della commedia di Annibal Caro intitolata gli Straccioni) ma il sig. Renouard lo crede un moto di vanità.

al 1449, ma più probabilmente in quest'ultimo anno, in Bassiano territorio del ducato di Sermonetta vicino a Velletri. Ebbe egli a maestro un pedagogo ignorante, che gli rendeva noioso lo studio col dottrinale di Alessandro Villa-Dei, grammatica inetta, dettata in barbari versi. Nocciono i pedanti ai piccoli ingegni, ma il genio sa aprirsi una strada a traverso degli impedimenti, e col solo soccorso delle sue forze vede il vero metodo della propria istruzione. Apprese quindi le belle lettere a Roma dalle lezioni de'professori Gaspero da Verona, e Domizio Calderino cui dette testimonianza pubblica di stima e di riconoscenza. Fece egli in questi studi sì rapidi progressi, e sì tosto si sparse la fama del suo sapere, che recandosi Aldo presso il famoso Gio. Pico Mirandolano, gli fu tosto affidata l'educazione letteraria di Alberto Pio suo nipote principe di Carpi. Testimonia l'effetto delle sue lezioni il fervido amor per le lettere greche e latine che risvegliossi nel seno del giovanetto principe; e venuto poi il nominato Pico a Carpi, dai colloqui eruditi di questo illustre triumvirato, ebbe origine il progetto di una bella stamperia, intesa principalmente a pubblicar corrette edizioni di scrittori greci e latini. Progetto, cui Aldo povero di sostanze, ma sovvenuto dalle elargizioni di que'due munifici personaggi, venne tosto a dar compimento con somma utilità degli studi, e con grand'onor dell'Italia. Ecco gli effetti dell'efficace protezione dei grandi! Che se di frequente si fosse rinnovata, la gloria della nostra penisola in questo genere di studi, che giammai interamente ecclissò, checchè ne dicano gli stranieri, sarebbe stata anco poscia assai più splendente. Poichè allora le circostanze del paese e la scarsezza dei mezzi non avrebbe obbligato i filologi italiani a studiar non per proprio conto ne' molti manoscritti che si posseggono, e a prestar l'opera loro agli estranei, che senza neppur nominarli colsero tutto il frutto de' loro tediosi confronti.

Pieno intanto la mente di questo nobil pensiero, scelse il Manuzio nel 1488-9 la città di Venezia come la più adattata a favorirne l'impresa. Era allora l'arte tipografica unicamente rivolta, secondo il gusto del secolo, a pubblicare

opere scolastiche, libri mistici, e volumi di positiva giurisprudenza ; ma Aldo acceso d' amore per la classica letteratura e per la filosofia dette alla professione un nuovo impulso , una nuova direzione , disponendosi a far gustare più corretti gli antichi insigni scrittori sì in prosa che in versi , e sì procurando che s' attignessero ai veri fonti le antiche filosofiche dottrine. A grandi permutamenti diè luogo l' urto delle vicende politiche ne' tempi a noi prossimi , e innumerevoli scritti inondarono l' Europa , altri a scandalo , altri a verace progresso , onde sarebbe d' uopo anco adesso di giudiziosi Manuzi che alla stampa dessero una direzione d' utilità e di avanzamento, onde gli stampatori guidati dal solo interesse non si occupassero di riprodurre fino alla sazietà quelle scritture che rendono stazionario il sapere. Incominciò Aldo dal piccolo poema di Museo pubblicandolo nel 1494 in greco e in latino , e continuando poi colla grammatica di Lascari. Scontento però di questi primi saggi, fece fondere nuovi caratteri, e tosto preparossi a dare alla luce tutte le opere di Aristotele, per le quali ebbe la gloria del primo posto e come stampatore e come editore . Erano sì in pria state impresse molte edizioni greche , ma Aldo ebbe il merito di esser il primo ad impiegar bei caratteri, di cui prese il tipo dai codici di bella scrittura , a pubblicarne un gran numero di copie per la maggior diffusione dei modelli del bello scrivere, ed a svegliare tanta sollecitudine nel lavoro , che brevi intervalli dall'una all' altra passassero. Onde se nel rinnovellamento della cultura tale con una sola , o con poche edizioni procacciossi nominanza , ed onore , qual fama diremo che meriti l' Aldo , e i suoi successori , le di cui pubblicazioni offrono il novero quasi completo dell'antica letteratura , e di quella della loro patria? Ne' brevi confini assegnatimi non mi è dato come all' autore di tener dietro alla successione rapida delle sue edizioni , ma non posso tacere della celebre collezione in piccolo formato di tutte le opere classiche, immaginando un carattere detto Aldino, eseguito dal suo incisore Francesco da Bologna , e di cui vuolsi che prendesse l' esemplare dall'elegante scrittura del

Petrarca. Divisamento di nobiltà pieno , e di zelo , giacchè inteso a fornire di utili libri anco i meno facoltosi, ed interamente opposto a quel malinteso lusso che talora si scorge in alcune moderne edizioni specialmente scientifiche , le quali benchè allettino per la magnificenza dell'esecuzione , spaventano però col loro costo quelli che più ne hanno uopo , e che per lo più son sprovveduti dei mezzi per acquistarle. Aldo però le sue cure rivolse a comun vantaggio : composizione eguale, e distesa, tiratura di bel colore , e quasi sempre uniforme , perfetto inchiostro , che vivaci ancor ti presenta le sue impressioni , e carta resistente a lunga durata del libro, ecco i pregi delle sue stampe , e non lievi rimproveri ad alcuni de' recenti tipografi.

Ma il merito principale consiste dalla correzione del testo , per cui non risparmiò cure , nè spese , nè corrispondenze, nè viaggi, in guisa che sembri assolutamente impossibile che per lui si potesse resistere a tanta mole di affari. Crescerà poi d' assai la maraviglia allorchè si sappia che appena giunto a Venezia assunse l' incarico di leggere , e spiegare pubblicamente a numeroso stuolo di giovani studiosi (5) i migliori autori latini , e greci , e che in questa occupazione perseverò parecchi anni anco quando ogni mese usciva un volume delle sue tipografiche pubblicazioni. Documento ad ognuno comprovante quanto vale l'energia dell'operare , e la industriosa distribuzione , e il buon uso del tempo , per cui tale solo opera più che varie persone riunite potrebbero. Nulladimeno dovè egli pur chiamar a soccorso i più valenti del suo tempo , anzi a questo unico scopo fondò la famosa riunione detta *Aldi Neacademia* , in cui quegli uomini dotti o colle saggie comunicazioni se presenti , o colle erudite lettere se assenti , trattavano d' interessanti questioni letterarie , della migliore scelta de' libri da stamparsi , de' manoscritti da consultare, delle lezioni da preferire. Fatto dunque tesoro delle osservazioni , e dei consigli di tanti uomini insigni ne profittava a miglioramen-

(5) Anco P. Manuzio ; come leggesi alla pag. 133 s' incaricò d' istruire dodici giovani di nobil condizione , alla cui reunione diè il nome di accademia.

to delle stampe, nè basso sentimento lo indusse ad appropriarsi i suggerimenti d'altrui, ma a ciascuno rese mai sempre pubblicamente il debito tributo di riconoscenza, e di lode. Siami permesso in un tempo, in cui meritamente si loda cotanto lo spirito d'associazione, di far voti per una riunione consimile, la quale se non abbracciasse totalmente il medesimo scopo, s'occupasse almeno della correzione, e scelta de' libri scolastici, ne' quali gli alunni trovassero una soda e dilettevole istruzione, e non un impedimento al loro profitto, come di frequente accade. Non durò lungo tempo, è vero, per le consuete vicende umane, l'Accademia d'Aldo, e se egli non vide coronati i suoi sforzi presso l'Imperator Massimiliano per una formale e privilegiata istituzione, non rallentò per questo nel suo ardore di pubblicar continuamente scrittori delle dotte favelle, tutte le cure le più assidue spendendo al miglior riuscimento di siffatte edizioni, per le quali ebbe il coraggio di sacrificar perfino la gloria, cui poteva certamente aspirare come scrittore originale. Non la trascurò per altro intieramente, che di lui abbiamo la grammatica dell'idioma latino e greco, sebbene di quest'ultimo apprendesse le regole nella virilità alle lezioni di G. B. Guarini. Ebbe la prima l'onore di parecchie edizioni, la seconda fu pubblicata solo dopo la sua morte. A quelle si possono aggiugnere le dotte prefazioni, le dissertazioni latine di classico sapore, l'eccellente trattato *de metris Horatianis*, varie versioni latine dal greco, e un copiosissimo numero di epistole importanti di cui il sig. Renouard ne riproduce alcune, ed altre ne pubblica inedite (6).

Dovrei adesso rammemorare che le turbolenze di guerra nel 1506 l'obbligarono ad abbandonar Venezia, ed a sospendere le lodevoli sue intraprese, dopo aver perduti quasi tutti i suoi beni. Le sopraggiunte angustie d'interessi pertanto lo indussero a profittare delle esibizioni d'Andrea Torresano (7) nativo d'Asola, la di cui figlia Aldo avea

(6) Vedi il T. III p. 269.

(7) Per render più completo il suo lavoro il sig. Renouard ci ha dato a parte

sposata verso il 1500 , e ad unirsi seco nelle imprese tipografiche ; onde nel 1512 fu finalmente riaperta la stamperia di Manuzio col consueto zelo ed ardore. E se l' invidia , questa avvelenatrice dell'umana vita , bastò ad impedirlo di dare alla luce il primo una Bibbia poliglotta, non valse però a distorlo da varie altre pubblicazioni. Varie altre ne preparava, ma il 6 febbraio del 1516 fu tolto ai viventi.

Notarono alcuni delle imperfezioni nei lavori dell'Aldo , alcuni contraffecero le sue stampe (8) ma il suo nome a malgrado di qualche neo che sfugge al più diligente, brilla di gloria immortale , e brillerà mai sempre finchè saran tenuti in onore i belli studii , e le lettere antiche , e moderne.

Paolo Manuzio lasciato come gli altri figli in tenera età ebbe la sua educazione in Asola dalla madre sotto la tutela dell'avo Torresano, che insiem co' suoi figli Francesco , e Federigo , spinto da nobile emulazione prese a dirigere l'Aldina stamperia , e non senza lode continuò a pubblicare edizioni per la più parte impresse per la prima volta. Non tutte però furono di ugual merito , comecchè talor trascurassero di valersi del consiglio de' dotti, come avea fatto Aldo , e poscia fece P. Manuzio ; trascuranza , che l' esclusivo interesse de' moderni stampatori non di rado rinnuova a danno delle belle lettere non meno che della loro riputazione.

Asola però non potea dare ai figli d'Aldo conveniente educazione ; Paolo adunque alla opportuna età venne a Venezia , e fu accolto e diretto nell'istruzione da'consigli di un Bembo , d' un Sadoleto , e di altrettali letterati famosi. Beato quel giovinetto voglioso che da tali uomini è coltivato ! Paolo corrispose, e con tale ardore intese all'eloquenza , che per l' eccessiva applicazione venne a cadere infer-

contezza delle edizioni di questo A. Torresano impresse avanti la società coll'Aldo, di che si fa qui parola ; comeppure di quelle di Bernardo Torresano nipote d' Andrea stampate a Parigi , e perfino di Coulombel.

(8) Il diligente compilatore non manca di dar notizia di queste contraffazioni degli stampatori di Lione , i quali dal 1501 al 1527 ne imitarono un gran numero; vedi il T. II p 286 et segg.

mo. A questi guai s'aggiunsero i disgusti coi Torresani dopo la morte d'Andrea. Fornito però di merito per i rapidi suoi progressi nella classica erudizione, al ventunesimo anno la stamperia nel 1529 già chiusa riaperse in società coi Torresani, e le edizioni che vennero quindi in luce, colla loro superiorità testificarono che ne avea avuta cura Paolo Manuzio. Troncata la società, la diresse solo egli nel 1540, e da quel tempo partivansi le sue occupazioni tra le cure tipografiche, e gli studi letterari, inclinando di preferenza agli scrittori latini. Le ristampe di classici già pubblicati dal padre, uscivano per lui più emendate nel testo, o più ricche d'illustrazioni. Pieno d' entusiasmo pel principe della romana eloquenza, da cui s'ingegnò di prendere il sapore dalla latina locuzione (9), divisò di ripubblicarne tutte le opere, impiegando il rimanente della vita a confrontarle e a schiarirle con dotti commenti, che poi con tanta utilità de'cultori delle umane lettere per la più parte vider la pubblica luce.

Inclinava, come è detto, agli scrittori latini, ma non sì, che non si applicasse anco ai greci. Rinnovellati i caratteri cominciò colla pubblicazione di Temistio, che fu seguita da altre molte, nelle quali mostrò non scarso possesso della greca favella. Intanto pel miglioramento delle classiche scritture, e per fornirsi d'utili materiali ad eseguire i progetti di lavori originali, che avea concepiti, recossi a Roma, e a Cesena, e ove esistevano famose ed antiche Biblioteche. Nella prima legossi tosto in amicizia con Marcello Cervini, poscia Marcello II, con Bern. Maffei, e con Ann. Caro; e nel secondo viaggio a quella metropoli accasossi a Margherita Odoni, e sempre, ed ovunque lasciava di sè e desiderio e stima. Anzi Bologna e Roma gli offersero comodi stabilimenti, cui per varie ragioni non credè opportuno d' attendere. Nè Venezia era stata indifferente al suo merito, che vacate le due cattedre di eloquenza nella stessa Ve-

(9) Non ottenne ciò senza lungo esercizio; nel 1556 scriveva a G. Selva che da venti anni non avea lasciato trascorrere un sol giorno senza scriver qualche cosa in latino (p 132.)

nezia, e in Padova, a lui furono esibite, comecchè si rimanesse dall'accettare un simile incarico. Non rifiutò però la medesima cattedra, e la direzione della stamperia dell' Accademia Veneziana fondata dal senator Fed. Badoaro sulla norma dell' Istituto nazionale di Francia; grandioso progetto, che ebbe poca durata, ma che diè occasione a parecchie edizioni eccellentemente eseguite dall' Aldo, di cui il sig. Renouard (T. II. pag. 277 et seg.) porge la lista.

Intanto Pio IV a pro dell'ecclesiastica letteratura avea divisato di pubblicar sacri libri, e gli occhi suoi tosto si volsero a P. Manuzio, come quegli che più d' ogni altro potea corrispondere a mira cotanto lodevole. Alcun poco tergiversando in principio fu indotto dal non prospero stato de' suoi interessi, e il 7 giugno 1551 partì per Roma. Accolto cortesemente incominciò a disimpegnarsi dell' ufficio affidato con pubblicare i piccoli trattati *de Concilio et de Reformatione Angliae* del card. Pool, cui di sua dettatura premise la prefazione, come dipoi ridusse a più purgata latinità il catechismo romano, che venne in seguito impresso. Molte altre sacre edizioni di somma importanza pubblicò egli dal Campidoglio, ma peggiorate le sue condizioni, e resosi alquanto infermiccio abbandonò Roma, e l'impiego. Visitate varie città d'Italia (10), nel 1572 tornò a Venezia, ove la sua stamperia mai avea interamente cessato, ma diretta dal suo figlio avea continuato a dare alla luce opere sacre e profane. Non fù ivi di lunga durata il suo soggiorno, che nuovamente chiamato con onorifico stipendio da Gregorio XIII, senza veruna obbligazione di servigio tornò a Roma per unicamente occuparsi de' suoi studii letterari divenuti il pascolo della sua vita, da' quali già non l'aveano affatto distaccato nè le sue stesse non lievi infermità, e neppure un concorso di acri umori agli organi della vista. Quivi in soli tre mesi interpretò, e di commenti arricchì dieci orazioni di Cicerone. Frattanto la sua salute ognor più s'indeboliva, onde soprappreso da grave malo-

(10) Genova, Reggio, e Milano, ove divise il tempo fra gli amici, e lo studio.

re, il 6 aprile 1574 in età di anni 62 non compiuti passò agli estinti fra le braccia del figlio, che alla nuova del di lui pericolo era accorso da Venezia.

Dotato di grande acume d'ingegno come egli era, recò giovamento alle lettere, come è dimostrato più sopra, e or seguiterò a dimostrare, colle sue edizioni, e colle opere originali. Favellai dei suoi commenti sopra quasi tutte le opere di Cicerone, fra'quali distinguonsi specialmente quelli che pubblicò sulle orazioni; ma egli si era con ardore applicato alle ricerche sulle antichità romane, nelle quali fino dal 1547 studiando diè alla luce i trattati *de legibus*, *de senatu*, *de comitiis*, *de civitate romana*. Sua è del pari la traduzione delle filippiche di Demostene di classica latinità, come classica è altresì quella della raccolta delle sue epistole, che sono ciò che di meglio abbiamo in latino moderno. Sono anco a stampa le sue lettere italiane invero non di pari eleganza, ed altri opuscoli dal sig Renouard rammemorati. Nonostante tanto merito fu egli scopo all'odio altrui, ma sì misera è la nostra condizione, che ci maravigliamo piuttosto che il Robortello si riconciliasse con esso, di quello che per lungo tempo sia stato suo nemico. Non mancò neppure chi calunniollo estinto, ma il sig. Renouard, dietro la scorta dello Zeno, e d'altri, opera fece santa e lodevole a purgarlo con buone ragioni dai vizi che la malizia gli avea apposti.

Aldo il minore nato il 13 febbraio 1548 (stile moderno) occupò tutta la tenerezza, e le cure del padre, il quale avendo risoluto di formarne un abile e dotto tipografo, a sè solo volle affidata la premura dell'educarlo. Allora difatti la patria potrà aspettare una generazione di ottimi cittadini ragguardevoli per morale, e per dottrina quando l'educazione de' figli formerà l'occupazione più sacra d'ogni genitore. E quante consolazioni non son mai riserbate a questi providi padri! Le ebbe Paolo Manuzio, che dalla di lui perspicacia nell'apprendere s'augurava risorto l'Aldo, e vide dalla sua tenera pianticella prodursi solleciti frutti. Non ancor di tre lustri diè alla luce il suo ragionato

metodo d' ortografia, e innanzi avea dato le *eleganze della lingua toscana, e latina, ed anco infinite correzioni alla traduzione delle lettere familiari di Cicerone*, ne'quali due ultimi lavori è da supporre che molto fosse del padre ceduto al figlio per aprirgli nominanza. Nel suo soggiorno a Roma nel 1563 comparve il Sallustio, cui Aldo minore avea riuniti inediti frammenti, e da lui pure era stato illustrato con note. Questi ed altri lavori bastavano a procacciargli giusti titoli alla pubblica estimazione, senza che egli avesse duopo d' usurpar l' altrui fatiche, ma accecato dall' ambizione letteraria si appropriò le note a Velleio Patercolo del ch. Dupuis cognominato *Ericius Puteanus*, e non senza deteriorarle sotto suo nome le pubblicò. Di doppio plagio fù altresì ripreso nel suo *Perfetto gentiluomo*, nè mezzo alcuno ci si presenta per giustificarlo, perchè troppo chiare ne sono le prove. Come tali però non possono riguardarsi quelle che vorrebbero di plagio pure notarlo nelle trenta questioni d' antichità da lui discusse nell' opera *De quaesitis per Epistolam*. Che di plagio convinti siano non di rado certi poveri ingegni, ella è cosa di cui facilmente ti persuadi, sebbene ti maravigli di loro eccessiva fiducia nell'altrui ignoranza o mansuetudine, ma che l' opera d' altrui rapisca chi sentesi atto a opere di propria invenzione difficilmente il comprendi. A queste mostrò d'aver certamente attitudine l' Aldo ne' lavori, di cui facemmo menzione, e poi nel discorso intorno all'eccellenza delle repubbliche, e nel commentario sopra l' arte poetica d'Orazio, e nelle locuzioni dell'epistole di Cicerone, e nell'illustrazione del Censorino, e nella completa edizione di Cicerone con amplissimi commenti, e in altri che poscia avremo occasione di rammentare. Per questa capacità salì egli meritamente a tal grado di nominanza, che in patria e fuori fù reputato degno de' più onorifici impieghi. Fù egli difatti nel 1576 nominato in Venezia professore di belle lettere, e lettore nella scuola della cancelleria, e verso il 1583 ebbe il cospicuo incarico di segretario del senato.

Morto C. Sigonio che avea tenuta con gran decoro la

cattedra d' eloquenza a Bologna, fù l'Aldo invitato a succedergli, e acconsentendo all'invito pubblicò prima di partir da Venezia le locuzioni di Terenzio, come al suo arrivo a Bologna diè tosto alla luce il commentario sull'Ode d' Orazio *de laudibus vitae rusticae.* Fè poscia stampare la vita di Cosimo de' Medici, in cui anco nella volgar favella mostrò al parer de'dotti proprietà ed eleganza. Forse fù premio di essa la cattedra di belle lettere nell' università di Pisa, che gli fù esibita da Francesco de' Medici, cui tosto pagò nella stessa Pisa il tributo di funebre elogio. Anco la nostra accademia fiorentina udillo come socio nel salone de'Medici pronunziare a numerosa corona un discorso sulla poesia che leggesi impresso, siccome edita fù la funebre orazion di Francesco. Agio avendo a procurarsi per la vicinanza del luogo gli autentici documenti, vennegli talento di scriver le azioni di Castruccio Castracane, che pubblicò nel 1590, non ritroso a sostenere il confronto di un Machiavelli, cui solo vinse nella veracità de' fatti.

Ogni volta che passava agli estinti un qualche abil professore d' eloquenza parea Aldo il solo degno di essergli surrogato. Appena avea egli accettata la cattedra di Pisa, che da Roma gli venne esibito di prender il luogo del defunto Mureto. Rifiutollo egli, ma quasi gli si volesse lasciare aperto il campo, fidando forse nel facil mutamento delle sue determinazioni, la cattedra fù lasciata vacante. Nè s' ingannarono, che dopo la dimora di poco più di due anni a Pisa, accettolla agli inviti del Pontefice Sisto V. Quivi fè Aldo di pubblico diritto la traduzione di una pistola di Cicerone a Quinto sull'istruzione politica, e di varie descrizioni di ville estratte da C. Plinio, e da lui volgarizzate. A stampa si videro altresì nel 1592 le sue lettere volgari, da altri lodate di tersa dettatura, e dallo Scaligero biasimate. Negli ultimi cinque anni però si rimase dal pubblicare, occupato unicamente delle sue pubbliche lezioni, e delle cure che esigeva la direzione della stamperia vaticana, che a lui ed a Domenico Basa da Clemente VIII era stata affidata. Dopo la sua morte però accaduta

il 28 ottobre 1597 oltre altri opuscoletti furono stampati venticinque suoi discorsi politici sopra Livio della seconda guerra cartaginese, emulo anche in ciò, ma con poca felicità, del famoso segretario fiorentino. Così dopo una vita di poco men di cinquanta anni si estinse in lui (11) la famiglia de' Manuzi, che parea volesse dare una serie continuata di dotti tipografi. È a dolere che il fil de' suoi giorni fosse all' improvviso e immaturamente troncato, forse per effetto di crapula e di una sregolata condotta, non senza grave dissesto di economici interessi. Ciò medesimo fù cagione che andasse dispersa la ricca e dotta collezione di libri formata dall'avo, e dal padre, e da lui stesso non di poco ampliata (12). Oh! come più splendida sarebbe la gloria degli uomini di lettere, se sempre alle molte dottrine e ai lodevoli scritti un' irreprensibile moralità si vedesse congiunta!

Volgendo una rapida occhiata su' tre Manuzi per calcolarne il merito individuale non è a dimenticare la varietà delle loro circostanze. Aldo il vecchio visse in un tempo in cui tutte le buone opere d'antica letteratura aspettavano una mano abile, che le liberasse dal guasto de'copisti, e però ampio campo si offerse alla sua critica erudizione per coglierne allori di gloria; men vasto l' ebbe Paolo, ma restavagli ancora quello delle revisioni più accurate, cui diè risalto colle opere originali in ottimo stile. Benchè angusto toccasse all' Aldo minore, pure potendo a' suoi tempi tenere il primo posto fra i tipografi, volle piuttosto brillar fra gli autori, e non ottenne nè per l'uno nè per l'altro la prima lode. Dotato delle qualità dell' erudito più che di quelle dell' uomo di gusto scrisse come grammatico conoscitor della materia, e delle lingue, ma fu vinto dal padre ed ecclissato da dei contemporanei

(11) Aldo da Francesca Lucrezia appartenente alla famiglia Giunti di Firenze che avea posta una casa di stamperia anco a Venezia avea avuti parecchi figli, ed una figlia, che tutti morirono in tenera età. Di questi tipografi Giunti e delle loro edizioni dà una notizia nel T. III, pag. 321 et seg.

(12) Questi particolari si ricavano da memorie manoscritte di Gio. Delfino ambasciator veneziano a Roma.

di lui più dotti scrittori ; tanto importa il dare una giudiziosa direzione ai propri studi, ed alle proprie occupazioni.

Compendiate così le biografie de' tre insigni tipografi, nelle quali meglio che in qualunque altro modo si conosce l' importanza degli annali di che favello, conviene adesso ch' io renda conto del metodo seguito dal sig. Renouard nel corpo dell'opera, affinchè apparisca essere il suo lavoro superiore ad ogni altro di questo genere.

Come la storia de' Manuzi non è molto collegata coi politici avvenimenti, ma consiste principalmente dal catalogo delle loro edizioni, il sig. Renouard lo dà di tutte, incominciando dalla prima del 1494, e chiudendo con quella del 1597, nel qual anno, come è detto, morì Aldo il minore. Questo catalogo comprende i titoli di tutte le opere non copiati dalle altrui compilazioni, ma estratti dagli esemplari che per la più parte possiede. Porge la descrizione materiale d' ogni volume colla maggior precisione, diffondendosi d' avvantaggio ne' più rari. Calcola il merito delle edizioni medesime, e sopra tutto de' classici greci, e latini, indicando le loro origini, e suggerendo dietro un confronto fra le varie ristampe quale sia da preferire. Non omette di notare se è copia di antecedente edizione, o se contemporaneamente la stessa opera fù pubblicata da altro stampatore, mostrandola differente, o notevole per miglioramenti. Alcune opere, certi autori ignorati meritavano particolare illustrazione, ed egli ha adempito a questo debito in brevi parole. La carta distinta per colore, per qualità, per dimensione, e specialmente velina voleano essere dichiarate ; e lo sono, come anco si avvisa del grado particolare di rarità di alcune impressioni. Non è di grande importanza il riferire le doppie edizioni colla medesima data, e le nuove intitolazioni, egli lo ha fatto, e niuno vorrà apporlo a soverchia esattezza. Il costo è variabile, non doveasi dunque determinare; lo pone solo agli esemplari di straordinaria bellezza. Ristampò quindi ad utile ornamento de' suoi annali dei documenti difficili a rinvenirsi, e sommamente vantaggiosi a fermare alcune asserzioni della sua storia. Arricchì poi l' opera dei ritratti dei

tre Manuzzi, che per esser cavati da autentici originali non possono che riuscir assai graditi. Lettere originali in accurata litografia dan saggio della scrittura degli encomiati tipografi, e di Marco Masuro loro assiduo cooperatore, ed è riportato un *fac-simile* della poliglotta che, come è detto, non ebbe adempimento. Chiudono l'opera opportune tavole non abbastanza lodate per la facilità che danno alle ricerche in un lavoro di riscontro come questo.

Tale è l'andamento di questi annali, alla cui esatta compilazione ognun vede quanta assiduità sia stata necessaria per parte del sig. Renouard a malgrado le cure che altri vi aveano spese per l'innanzi. È possibile nondimeno che i più periti bibliografi trovino qualche cosa da emendare, tal'altra da supplire: anzi è noto che il sig. Stefano Audin qui dimorante, e assai fornito di cognizioni bibliografiche, divenuto possessore non ha guari di tempo di non scarso numero di Aldine, ne ha preparato per la stampa il catalogo, in cui appunto sono alcune emendazioni, e supplementi. Ma sarà sempre vero che con poche di queste aggiunte, il lavoro del sig. Renouard diverrà perfetto, e che egli tanto affezionato alla tipografia e ai lavori che conservano le opere del genio ha con questi annali sì per la loro esattezza, e sì per l'eleganza tipografica inalzato un monumento alla gloria de' più valenti stampatori che siano mai esistiti, come si era proposto. Laonde la sua opera si rende di assoluta necessità ai collettori, di grandissima utilità agli studiosi della letteratura, e gradevole a tutti per la bellezza dell'edizione.

Possa l'esempio di questa bibliografia incoraggiar qualche italiano amatore de' Giunti, tipografi anch'essi di nome glorioso, a compilar i loro annali, che offrono tema assai importante, e non meno esteso. Un fiorentino poi con simile lavoro renderebbe testimonianza di onore e di affetto a suoi rispettabili concittadini.

F. Pocci.

Hist. des Français par J. C. L. SIMONDE DE SISMONDI.
Art. III.
(*Vedi Antologia* N. 74, 75.)

Poche istituzioni politiche hanno lasciato una memoria più odiosa della feudalità, sebbene per molti argomenti si possa dimostrare che a questo ordine sociale l'Europa d'occidente deve la libertà di cui gode in confronto della Turchia Europea. Nasce probabilmente lo storico pregiudizio dallo stato in cui il sistema feudale era ridotto nei tempi prossimi alla rivoluzione. Si andrebbe per altro molto lungi dal vero giudicando la feudalità moderna assomigliarsi in indole morale e politica a quella dell'età di mezzo.

Dopo i primi anni del regno di Luigi XIV°, i grandi di Francia non han più dato segno di vita politica sino alla rivoluzione, e nulli davanti al re sembravano esister solo a danno del popolo.

L'esenzione da' più ignominosi aggravii pubblici, l'impunità o 'l più mite gastigo pe' delitti, e quelle leggi civili che assicurando in perpetuo ai grandi i mezzi di vegetare nell'ozio li liberavano dal timore de' giusti effetti della scioperatezza, e de' vizii, eran favori accordati alla nobiltà, atti bensì a renderla odiosa, ma non a darle consistenza politica. Può dirsi lo stesso delle giurisdizioni, e dei diritti fiscali competenti ai *signori* nelle loro *terre*. Negli ultimi tempi dell' antica monarchia francese, questi diritti dovean reputarsi patrimoniali anzichè politici; eran nondimeno grave soggetto, o di indignazione o di invidia, perchè offendevano la legittima eguaglianza fra i sudditi di uno stesso stato, e buona parte della nazione avvilivano col giogo di un oppressiva e vergognosa servitù. Una tal maniera di esistere della feudalità risale invero ad un epoca assai anteriore a Luigi XIV, ma questo re la condusse a perfezione convertendo i nobili in cortigiani. Difatti sino agli anni primi del suo regno si eran visti i grandi prender parte di tratto in tratto negli affari di stato, ma da lì in poi si occuparon solo nell' uccellare impieghi o nel

procacciarsi per ogni più misero modo il favor de' ministri e della corte.

Un così meschino stato di cose dovea far credere che ne' tempi andati, col maggior potere de' grandi fosse cresciuto l' avvilimento del popolo, e più trista si fosse fatta la servitù. Ma la storia ci rappresenta la feudalità del medio evo sotto un punto di vista ben diverso da quello che si sarebbe potuto congetturare, traendo argomento dall'indole e dalla condizione della nobiltà negli ultimi tempi. Bisogna prendere il discorso un poco più da lontano, per meglio capire la storia.

Tutte le tradizioni sulle origini prime delle società ce le mostrano composte di uomini liberi, che collo stendersi su di un vasto territorio sono andati declinando verso il potere illimitato di un solo. Questo fenomeno morale impegna a ricercar qual sia il principio vitale delle istituzioni liberali. Forse potrà emergere da una tal indagine la dimostrazione di quanto andavamo dicendo sui vantaggi prodotti dalla feudalità, senza che 'l sapessero, o 'l volessero gli uomini che vi contribuirono. Permettano i lettori che diam luogo a questa disamina, prima di proseguire l'analisi dell'opera, della quale secondo l'iscrizione dell' articolo dobbiam principalmente parlare.

Passano gli uomini dallo stato di isolamento all'unione sociale per libero patto; e siccome in questo primo stadio della *socialità*, non si hanno nè sedi fisse, nè vizi che infievoliscano o tolgano le forze concesse dalla natura, così ogni individuo di viril sesso divien parte attiva della società, ed ogni giorno esponendo la vita per la sussistenza, e per la sicurezza comune, sente, senza che alcuno glielo insegni, d'aver interesse e diritto di decidere insiem con gli altri associati sulle risoluzioni del corpo morale a cui appartiene. Questo sentimento, che non ha base di principii o religiosi o morali ma tutto si appoggia all' abitudine di vivere usando sempre della forza, dee necessariamente venir meno allorchè la società, abbandonando la condizione de'popoli *nomadi*, si rivolge all'agricoltura, ed occupa un vasto territorio. Allora si comincia a credere potervi essere pri-

vata felicità senza partecipazione alle cose pubbliche, e la libertà politica di ogni associato non essendo più una condizione essenziale della vita, assume l'indole di un astrazione troppo forte pei popoli barbari. Cresce questa maniera di rimirar le cose coll'aumento dell'estensione dello stato. In un grande stato la maggior parte de'sudditi, stando lontana dalle armi, non ha più l'importanza che in piccola città le danno i soli doni di natura, e più raro esercizio facendo delle proprie facoltà, perde quel sentimento di libertà che per l'esperienza delle proprie forze avea potuto solo acquistare. Dall'interesse privato divisa in tal modo la guerra, massimo fra tutti gli affari di un popolo barbaro, non è maraviglia se i più trascurano di occuparsi delle leggi. Vi possono esser de' comizii nazionali come in Francia sotto le prime due dinastie, senza che la gran massa della nazione stimi necessario soffrire i disagi ed affrontare i pericoli di lunghi viaggi, per esercitare de'dritti politici che nella sua ignoranza tien per indifferenti alla privata felicità. Il bisogno di giudicar delle leggi è sentito soltanto da quelli che agli altri prevalgono in potenza ed in ricchezza. Ma questi intervenendo ai comizii nazionali per proprio diritto senza mandato degli assenti, cercano solo la propria utilità, e colla soggezione de' più poveri procurano di crescere in potere. Intanto l'oppressione scende a grado a grado sul popolo finchè si persuada che 'l soffrire è la condizione a cui lo destinò la natura; alla qual sentenza più facilmente si piega se vi è chi insegni sì illimitata pazienza esser virtù. Se si stanca talvolta questa nuova virtù in una parte del regno, le forze raccolte fra gli altri sudditi, che ignari de'dritti del cittadino reputano affatto estranea al loro interesse la violazione dei dritti dei vicini consudditi, piombano sui rivoltosi, e presto li riducono a pentirsi dell'incauto abbandono de' precetti di assoluta rassegnazione.

Il complesso delle cose discorse fin qui, che lungi dall'esser meramente immaginate *a priori* hanno validissimo appoggio nella storia de' barbari che invasero l'impero, porta necessariamente a concludere, esser difficile man-

tenere in vita delle buone istituzioni in un vasto stato, senza un gran perfezionamento di morale e di religione, e questo non può aversi giammai dove estesa e popolare istruzione non sia; mentre nelle piccole società politiche identificatosi il dritto pubblico coll'interesse privato, e più frequenti occasioni offrendosi di far valere le proprie facoltà, la libertà lungi dall'essere un principio di diritto o un astrazione scientifica come ne' grandi stati, è un sentimento fortemente impresso nel cuore di tutti, che può crescere e fruttificare anco accanto all' ignoranza ed alla superstizione.

Si ricorderanno i lettori essere stata rialzata la nazione, dai *maires* del palazzo, dall'avvilimento in cui era caduta sotto la prima dinastia, nè dalla loro memoria può esser sfuggito che questo miglioramento fu di breve durata. Al contrario la rigenerazione prodotta dal regime feudale ha fruttificato anco per le età successive, e dal decimo secolo ai dì nostri possiamo vedere nella storia una testimonianza del progressivo perfezionamento della nazione francese.

Divisa la Francia in molti piccoli stati dovettero, a cagione delle frequenti guerre, accorgersi i signori feudali esser per loro più vantaggioso aver degli uomini che dei servi; e dove ne' tempi precedenti le vite dei sottoposti si consumavano per aumentare le ricchezze de'grandi, la proprietà sotto il regime feudale servì piuttosto ad alimentare ed accrescere il numero de'sudditi, ne' quali pel nuovo ordine sociale consisteva unicamente la potenza del signore. Abbiamo già parlato nel precedente articolo di questo addolcimento della servitù civile, e della più saggia distribuzione di proprietà; qui vogliamo piuttosto far parola di un miglioramento più importante nel carattere nazionale. Il sistema feudale dette nuovo vigore alla nazione, e creò ne' nobili una classe numerosa che altamente sentiva i propri diritti, e cominciava a capire l'onore e la gloria. Si scorge questa forza di carattere in tutte le rivoluzioni della rimanente età di mezzo, e dà loro una certa analogia coi fatti de' greci e de' romani, che vanamente si cercherebbe negli altri secoli dell' era volgare. Ne' tempi moderni, col

perfezionamento della sicurezza privata degli agii e dell'industria, la civiltà, arrecando molti beni, ha per altro infiacchito il carattere nazionale nel mezzo giorno d' Europa; e dobbiamo in questa stimar più felice la condizione degli inglesi, che conservando quella forza di volontà propria de'tempi di mezzo, hanno saputo eguagliare, e spesso superare quanto vi ha di utile nella civiltà delle altre nazioni.

Scorgiamo un altro vantaggio da porsi in calcolo nella storia della feudalità. Se per avventura sorgeva un buon principe, la piccolezza dello stato lo poneva in grado di fare il bene facilitandogli la cognizione de' bisogni del popolo. Laddove in una gran monarchia, coi soli mezzi del governo, questa esatta cognizione non si acquista, se un organo della pubblica opinione non gli appalesi; e che non poteva questo esistere ne'secoli barbari, è cosa più che manifesta. È vero che la moderazione nel potere, rara e perciò più encomiabile virtù, difficilmente può sperarsi nei secoli barbari; ma pure bisogna concedere che o per forza di religione, o per altezza di ingegno, o talvolta per mediocrità di carattere, si devon avere anco ne'tempi più oscuri de' principi amanti de' loro sottoposti, e perciò deve tenersi nel conto de' beni quello stato di cose che può rendere efficace una benevola volontà.

Non si deduca peraltro dall' esposizione de' vantaggi della feudalità, essersi resi men frequenti i delitti, o avere avuto fine le vessazioni; ma si calcoli piuttosto quanto l'opinione di poter riportare, se non giustizia almeno vendetta de' torti ricevuti, ne scemi il dolore, e tolga di mezzo quel fatale scoraggimento per cui gli oppressi si fanno ogni giorno più vili; nè di ponderar si trascuri come il timore della nemesi privata dovea spesso tenere in freno i prepotenti signori.

Le istituzioni sociali le più difettose, che lascian però aperta una via di perfezionamento, son da riguardarsi sempre con occhio favorevole, e quelle devon stimarsi pessime che, ponendo in ozio le facoltà dell'uomo, tendono a ridurlo stazionario contro la destinazione della natura. In

poche parole, un istituzione, per quanto possa essere stata benefica in origine, divien flagello per le età successive, se non è suscettibile d'esser o modificata, o svelta del tutto secondo i variati bisogni dell' uomo per cui fu ordinata. Per questi principii, se i vantaggi della feudalità si riducessero ai già rammentati, potrebbe dubitarsi tuttora che non fosse provato il nostro assunto. Ma la feudalità, dopo aver rinvigorito il carattere nazionale, permise ai popoli, per la divisione degli stati, di seguire il proprio perfezionamento senza temere che una potenza straniera gli obbligasse a fermarsi nel cammino della civiltà. Quindi accanto, o sia meglio detto nel seno della feudalità, sursero le italiane repubbliche e le *comuni* di Francia, che sebbene con esito diverso segnalarono un gran passo nell'avanzamento delle due nazioni. Al contrario dopo la caduta del regime feudale per la creazione delle gran monarchie, ogni nazione resasi dipendente dall'altra potè meno seguire il proprio natural movimento. Il sistema di dipendenza reciproca fra le nazioni, incominciato circa a' tempi di Carlo V, cresciuto sotto Luigi XIV, e condotto all'ultimo grado in tempi assai più vicini, a parer nostro può riguardarsi come il termine della storia particolare d'ogni popolo, e 'l principio di una storia generale europea, da intitolarsi di mano in mano col nome delle nazioni che hanno esercitato la massima influenza.

Ma è tempo di riprendere il nostro discorso sulla *storia dei francesi*. L'A., coll'inalzamento di Ugo Capeto dà principio ad una terza parte della sua opera, contenente la storia dei secoli XI° e XII°, la quale intitola *la Francia confederata sotto il regime feudale* (1). Per l'intitolazione, e più per alcune frasi usate nei primi capitoli del 4° tomo, potrebbe sospettarsi che delle vedute sistematiche si sieno insinuate nella compilazione della storia, e che l'autore abbia creduto vedere in Francia una unità politica, che difatto non esisteva ne' tempi de' quali dobbiamo discorrere. Ma que-

(1) Questo periodo di storia abbraccia i volumi IV, V, VI pubblicati a Parigi nel 1823. La diligente traduzione italiana non oltrepassa il 5 tomo. Ci duole di non la veder continuare, perchè sarebbe stato utile all' Italia avere la *storia de'francesi* recata nel nostro idioma con tanta cura da crederla originale.

sto sospetto si dilegua dopo l'attenta lettura degli stessi capitoli che a prima giunta potrebbero generarlo. Quando si è letto diligentemente notato, l'indipendenza di fatto de' feudi, la nullità de're, e l'assoluta mancanza di istituzioni centrali, non può restar dubbio che le espressioni *repubblica di principi*, e *Francia confederata*, non indicano nel concetto dell'A. una politica unità del regno, ma servon piuttosto a far meglio osservare ai lettori quelli elementi di unità morale che s'andaron sempre perfezionando nel secolo undecimo, e moltissimo contribuirono a ricondurre l'unità politica.

Questi elementi di morale unità, in parte dagli stessi ordinamenti politici derivavano, ed in parte dai progressi nella lingua, nelle opinioni, ne' costumi, che nel secolo XI furono grandissimi.

La feudalità, che divise la Francia in tanti piccoli stati, introdusse due regole di morale pratica egualmente riconosciute da tutti i nobili del regno, il punto d'onore, e l'osservanza della data fede. Il feudo era un contratto fra il concedente e il feudatario che lo riceveva, in cui per una parte si stipulava protezione, per l'altra fedeltà e soccorso. Quando la feudalità ebbe finito d'invader tutta la Francia, e ne costituì per così dire la maniera d'essere morale e politica, questi contratti divenner sempre più frequenti, ed i maggiori signori non sdegnarono ricever feudi da'minori, o infeudare ad altri molte parti della loro dominazione, e del loro patrimonio. Tutti questi contratti fortificarono lo spirito d'eguaglianza fra' nobili, e renderono molti signori federati fra loro. Mancava però sempre un vincolo di unità che riducesse la Francia ad una federazione sola. A poco a poco si generò anco questo dalla conservazione nominale dell'autorità regia. Reputavasi il re anco nel secolo XI capo del regime feudale; in testa agli atti publici si trovava sempre il suo nome; godeva della distribuzione de' benefizii, e riceveva de' donativi dai gran feudatari. Ma sia la nullità morale de'primi *Capeti*, siachè veramente i feudatarii non volessero riconoscere che una superiorità di opinione, è certo in fatto che i primi quat-

tro re della terza dinastia occupano l' ultimo luogo nella storia di Francia. Sentiron peraltro fatale i grandi la conservazione del nome regio allorchè de' principi per lo meno mediocri saliron sul trono, come ne farà chiari il progresso dell'istoria.

Potranno raccogliere i lettori gli altri semi di unità manifestatisi nella nazione, dal quadro che siam per fare dello stato morale e politico di Francia negli 83 anni che dividono l'elevazione d'Ugo Capeto dalla morte d'Enrico I.° terzo re della sua razza.

Dopo l'introduzione del cristianesimo, la religione occupa il primo luogo nella storia delle opinioni e delle affezioni de' popoli ; ragion vuole che si cominci il discorso da lei.

Un interpretazione erronea di un passo dell'Apocalisse, comunemente abbracciata negli ultimi anni del X secolo, avea fatto credere che nel mille dovesse seguire la fine del mondo. Per questa credenza, si fecer molte restituzioni di beni usurpati alla chiesa, e molte nuove donazioni. Nel tempo stesso circolarono nel volgo delle narrazioni di supposti miracoli, che l'immaginazione de'popoli già scossa dovea far inventare ed accogliere facilmente, e molte storielle si udirono di prodigiose punizioni degli illegali detentori de'beni della chiesa. E non poche reliquie di corpi santi, fino all'ora obbliate, si ritrovarono; talchè *avresti creduto,* dice Glabro Rodolfo scrittore contemporaneo, *assistere ad una resurrezione universale di questi sacri pegni della fede, che dopo essere stati lungamente nascosi, furono ad un tempo rivelati ai fedeli* „.

" Intorno allo stesso tempo , prosiegue lo storico ci-
„ tato, si dette opera in tutta la cristianità, specialmente
„ in Italia ed in Francia, a rinnuovare le basiliche e le
„ chiese, quelle eziandio che meno abbisognavano di esser
„ riparate. I popoli cristiani sembravano gareggiare fra loro
„ per l'eleganza de'templi, e si sarebbe potuto dire che 'l mon-
„ do si scuoteva, e rigettando i vecchi abiti voleva vestire le
„ chiese con quelli de' dì delle feste. In tal modo quasi
„ tutte le chiese episcopali, un gran numero di monasteri,

„ e molti minori oratorii furon restaurati nel tempo stesso „ dai fedeli „.

Scoprivano un incremento del sentimento religioso le peregrinazioni frequenti in Terra Santa, che nel secolo passato eran limitate alla visita dei santuari di Roma, e dell'alta Italia. Si deve a queste lo stabilimento de' normanni nel regno di Napoli, e 'l desiderio che nel corso del secolo si manifestò di liberare *i luoghi santi* dall'impero degli *infedeli*.

Il nascimento delle eresie può a giudizio nostro riguardarsi come un altro segno della forza del sentimento religioso. Non sembra che possa *nascere* l'eresia se non in chi sente in core la religione, e se ne occupa con passione, presumendo ritrovare il perchè delle cose oscure. Gli indifferenti non si fanno eretici; e se qualche necessità civile gli obbliga ad ostentare una religione, lungi dall'avere un opinione propria, si adattano alle pratiche della religione comunemente ricevuta. Noi vediamo i primi quattro secoli del cristianesimo, ne' quali per la gioventù dell' istituzione il sentimento religioso dovea esser fortissimo, apparir di tutti gli altri i più fecondi in eresie; e se questo ne fosse il loco, potremmo dimostrare trovarsi difficilmente nella storia ecclesiastica un eresia, che in quanto alla parte dommatica, non si fosse già manifestata ai primi quattro secoli dell'era cristiana. Ripullularono in Francia nell' undecimo secolo le opinioni degli Gnostici e dei Manichei. Parrà quasi superfluo l'avvertire che invece della persuasione si usò del ferro contro gli eretici; ne' tempi di violenza è difficile che la intolleranza dommatica vada disgiunta dall'intolleranza civile. Nondimeno osserveremo, per amore del vero, non esser mancati de' vescovi distinti per santità di vita e per dottrina, i quali memori dell' esempio di San Martino di Tours, e delle sentenze de' padri sui priscillianisti, giudicassero doversi astenere dai mezzi violenti; ma la più trista risoluzione prevalse. Contuttociò il fuoco dell'eresie si mantenne ad onta delle persecuzioni, e vi vollero al principio del XIII secolo tutti gli orrori di una crociata per estinguerlo.

Sul punto d'onore e sulla religione fondavasi lo spirito cavalleresco del medio evo celebrato tanto dai poeti. Si ordinavano con religiose ceremonie i cavalieri, e promettevano digiunare tutti i venerdì, e far delle oblazioni alla chiesa nel tempo della messa. Gli *infedeli* non potevano esser fatti cavalieri. " È probabile, dice l'A., che il „ culto della Vergine Maria, avvezzando a rivolgere i sensi „ di pietà verso l'immagine di una giovine e bella donna, „ contribuisse a dare alla difesa del sesso più debole ed all'a- „ more quel carattere religioso che distingue la *galanteria* „ del medio evo da quella degli antichi tempi eroici „. Comunque i lettori pensino su questa congettura, non dispiacerà loro di legger riferite le parole dell'autore.

Se la natura delle cose comporta che l'amore in idea cantato da' provenzali, dal Petrarca, e dalla caterva de'suoi imitatori, divenga mai un modo generale di prestar culto al bel sesso, dobbiamo ammettere come vere le tradizioni sulla morigeratezza de' *cavalieri antichi*. Ma siccome è impossibile di determinare quanto lo stato delle nostre idee, e l' *abito* della nostra immaginazione influir possano o nell'attenuare, o nel render più sensibile quell' istintivo bisogno che trae l' un sesso verso l'altro, ci troviamo costretti ad osservare un prudente scetticismo su questo punto di storia. Nondimeno è duopo convenire esser succeduta, alla brutalità de'tempi di Clodoveo e di Carlo Magno, una nuova maniera di sagrificare all'amore, in cui fu fatta più giusta parte ai sentimenti morali, senza escludere i fisici godimenti.

Dal momento che le donne si consideraron per qualche cosa più che strumenti di piaceri sensuali, fu notabilmente migliorata la loro condizione, e riacquistarono influenza sul sesso più forte. Perlochè le corti dei gran signori divennero scuole di bei modi, e *cortesia* fu detta la gentilezza del trattare. In queste corti gli aspiranti, prima di essere ammessi all'ordine equestre, cercavan di rendersene degni servendo i gran signori. E quando i re ebbero il buon senso di seguir l'indole del secolo, ritrassero da que-

st'uso d' educazione il vantaggio di stringer relazione coi maggiori feudatarii di Francia.

L' uso del conversare per questi nuovi costumi introdotto contribuì alla formazione delle nuove lingue. Nel mezzo giorno della Francia si parlò il provenzale, nel nord il romano Wallone. L'autore entra in molti particolari su questo proposito, per cui rimandiamo i lettori all'opera (2). Non si sa precisamente a qual epoca risalgono le più antiche poesie provenzali; ma con molta probabilità si possono riportare alla fine di questo primo mezzo secolo. Talchè possiamo concludere che formazione di lingua, spirito cavalleresco e poesia, andaron così uniti che vicendevolmente si detter la mano.

In mezzo a tanto movimento morale, dovè la nazione soffrire molte fisiche calamità. Una carestia inaudita nella storia afflisse la Francia nell'anno 1032. La necessità spinse gli uomini a cibarsi de' cadaveri, e talvolta o per violenza o per frode i deboli servirono d' alimento ai forti, e turpe commercio si vide di carne umana. " I vescovi delle ,, Gallie, dice uno scrittore contemporaneo, tennero un con- ,, cilio per riparare a tanta sciagura. E mancando i mez- ,, zi di fornire gli alimenti a tutti, fu stabilito di dar quo- ,, tidiano nutrimento ai più robusti, affinchè per la salva- ,, zione di questi la terra non rimanesse senza coltivatori ,,. Nello stato di civiltà a cui siam giunti, non sappiamo neppure concepire tanta carestia, ma è duopo non perder di vista che dove non è sicurezza, e ne' tempi barbari non ven' era, non può esservi commercio che col superfluo di una nazione supplisca alla domanda dell'altra.

Successe alla carestia un annata di abbondanza. Ma la frequenza delle guerre accompagnate dalle devastazioni

(2) Molte cose interessanti sulle lingue e sulla letteratura del medio evo, l' autore ha esaminato nella sua opera della *letteratura del mezzo giorno*. Noi ne abbiamo veduta annunziata la terza edizione ne' giornali del 1826. Sappiamo con sicurezza che quasta nuova edizione comparirà notabilmente aumentata in quanto alla letteratura portoghese. Non bisogna cercare nell' opera del Sismondi dell' erudizione o biografica o bibliografica, ma piuttosto della filosofia applicata alla letteratura.

poteva far temere il ritorno della fame; perciò il clero persuase una pace che fu detta *pace di Dio.* Lo stato politico della Francia non permetteva che la pace durasse lungamente, e ad onta delle scomuniche, e delle maledizioni fulminate contro i trasgressori, le guerre presto si rinnovarono. Perlochè i concilii adottarono il più praticabile consiglio di regolarne il modo affin di renderle meno distruggitrici. Allora fu stabilito che nella quaresima, nell'avvento, ne' giorni festivi, ed in tutte le settimane dalla notte del mercoledì all'alba del lunedì si facesse tregua dalle ostilità; i luoghi sacri non fortificati, gli agricoltori ed i preti inermi furon posti sotto la salva guardia delle leggi della chiesa, e si volle che gli istrumenti della agricoltura, sebbene potessero esser predati, non fosser distrutti. Queste regole sulla guerra, conosciute sotto il nome di *tregua di Dio*, costituirono il gius internazionale de' tempi di cui parliamo, e furono osservate o violate quanto suole osservarsi o violarsi il gius delle genti presso le nazioni più colte.

La seconda metà del secolo undecimo, oltre i progressi morali della nazione, ci offre delle alte imprese militari, degne di esser tratte dall' oblio a cui abbiamo abbandonate le guerre della prima metà del secolo.

Per la morte di Eduardo il Confessore, ultimo re di Inghilterra della razza anglo-sassone, Guglielmo duca di Normandia rivolse l'animo alla conquista di quel reame. Appoggiava le sue pretensioni sopra un affinità esistente fra le due famiglie, ed un supposto testamento dell'ultimo re (3). La forza delle armi, somma ragione de'principi, gli diè ciocchè avrebbe vanamente cercato per legittime vie. Una sola giornata presso Hasting (ann. 1066) decise del regno, e si conservan tuttora registrati i nomi de'402 cavalieri che accompagnarono il conquistatore. Calcolando il

(3) L'a. prende a questo luogo in esame la legittimità del diritto che esclude le femmine dalla successione al trono; mostra come l' ignoranza di questo gius fu una delle cause della rovina dell' indipendenza feudale; quindi variamente percorrendo la storia espone i gran mali che ha fatto all' Europa l' ammissione dei dritti delle femmine al trono. Gli studiosi del dritto pubblico posson veder trattata questa questione nel tomo V pag. 180-191.

seguito sul piede della quarta crociata, abbiamo appena un esercito di 20 in 25 mila uomini fra fanteria armata alla leggiera, corazzieri ed equipaggi. Ma gli storici si accordano a riconoscere una gran superiorità di bravura e di disciplina nei normanni.

La conquista impose ai vinti un giogo di ferro. Il nuovo re violò la proprietà degli antichi possessori per premiare i compagni, allontanò con somma cura gli inglesi dagli impieghi civili ed ecclesiastici, e quanto studio pose nel render dipendenti i baroni, altrettanto concedè licenza a danno de' sudditi inglesi; ed affinchè più sicuri fosser gli effetti della servitù, volle l'uso esclusivo della lingua francese negli atti pubblici e nell'insegnamento.

La premura de' normanni nel conservare i nomi dei vincitori di Inghilterra, mostra già invalsa l'opinione che sulla gloria degli avi possa appoggiarsi la nobiltà de' nepoti. Si trova invero menzione de' *nobili* anco nelle antiche leggi de' barbari, ma tutto ci persuade ch'essi non consideravano per nobiltà se non quella preminenza di fatto che nasce dal potere, e dalla ricchezza. Ma nell' undecimo secolo l' uso dei nomi di famiglia e delle armi gentilizie prova l' esistenza di una nuova nobiltà di sangue e d' opinione, che può andar disgiunta dal merito e dal potere per cui gli avi furon per la prima volta illustri. Si ritrova questa nobiltà d' origine nelle regole de'*tornei*, che escludevano dal combattimento gli ignobli. Non stimiamo necessario entrare in particolari su i tornei, per tema d'oltrepassare i limiti di un articolo di giornale, sopra un soggetto d' altronde assai conosciuto. Ci contenteremo solo di avvertire, che questi pubblici esperimenti di destrezza, spesso accompagnati da spargimento di sangue, e da inutil dispendio della vita degli uomini, contribuirono ai progressi della poesia, del lusso e degli agii. Cresciuta in tal modo la domanda, dovean anco aumentarsi la produzione manifatturiera, e 'l commercio delle città. Ma il difetto di civil sicurezza vi ponea sempre gravissimo ostacolo; i feudatarii da cui le città dipendevano spogliavano gli abitanti con frequenti estorsioni, e manifestare l'esistenza di un

capitale era un invito pe' signori a rapirlo. Ne' luoghi ne' quali era caduto in dissoluzione il regime municipale (e se si prescinda da poche città del nord e del mezzogiorno della Francia, era rovinato per tutto), si pativano le violenze maggiori. Ma l'impero della necessità insegnò a' popoli a cercar nuove garanzie nel reggimento a *comune*. Cospiravano gli abitanti di una città, e giuravano di vivere in civile comunanza; cacciavano la minorità dissenziente; eleggevano degli amministratori della cosa pubblica; promettevano d'accorrere alla comune difesa al suono della campana a *martello*, e proclamavano la *comune*. Una piccola republica formavasi per l'amministrazione interna della città, ma non negavano i buoni borghesi di pagare le solite prestazioni pecuniarie; volevano solamente che fosse fatta giustizia nelle contrattazioni, e ne' delitti, e che cessassero le esazioni straordinarie ed irregolari. Prima di ottenere che fossero riconosciuti i loro diritti, dovettero lottare coi feudatari, co' nobili, e colla resistenza de'preti, i quali dicevan questa una detestabile innovazione.

La città di Mans nel 1070 si eresse in comune, ed è la prima di cui ci resti memoria. La maggior parte de'diplomi appartiene al regno di Luigi VI. Alcuni hanno quindi creduto doversi ad una saggia politica del re l' inalzamento de' borghesi. Ma la libertà delle *comuni* fu propugnata, e conquisa colla punta della spada prima di esser sanzionata dai diplomi, e dee credersi frutto del buon senso del popolo, e non delle volontarie concessioni de' principi

Pon termine agli avvenimenti del secolo undecimo la prima crociata. Lasciare insalutata quest' impresa sarebbe trascurar buona parte della storia morale di Francia, ed abbandonare all' oblio una delle più forti passioni del medio evo. Dovendo parlar di crociate anco nel futuro articolo, rimandiamo ad altro luogo tutte le osservazioni per evitar ripetizioni superflue. Di una sola cosa desideriamo frattanto ammoniti i lettori; dalla goffa associazione di sincero entusiasmo religioso, e di eccessi morali a cui si abbandonarono i crociati, emerge una prova manifesta che ne'secoli di ignoranza e di barbarie, la religione che dovrebbe esser vin-

colo di umanità perde la miglior parte della sua influenza. La confusione dell' idee permette di separare la credenza ed il culto dalla maniera d'agire verso i nostri simili, ed il barbaro ignorante che perseguita l' eretico, abbrucia l' ebreo, offende il prossimo colle violenze, e coi ladroneggi, a mala pena giunge a persuadersi esser queste altrettante infrazioni di quella religione, per la quale in un momento d'entusiasmo niun sagrifizio gli parrebbe eccessivo.

Siccome la Francia non prese grande interesse nelle discordie del sacerdozio e dell' impero per l' ivestiture, (ann. 1074-1122) questa parte di storia non entra nel nostro articolo.

I re francesi nel secolo undecimo eran rimasti estranei al perfezionamento della nazione, e conducevano lunga vita e oscura in mezzo ai piaceri (4). Appena la vigesima parte della Francia attuale soggiaceva alla loro dominazione, ed in questo ristretto territorio si trovavano de'piccoli feudatari avvezzi a disprezzare impunemente l'autorità regia, sino al segno che sotto il lungo regno di Filippo I, non potè ottenersi sicura comunicazione fra Parigi e Orleans, città precipue degli stati del re. Il XII secolo sorse più favorevole all' incremento del poter regio. Luigi VI, per grave corpulenza denominato *Luigi il Grosso*, associato dal padre al regno (ann 1100) fu'l primo de'Capeti a partecipare allo spirito cavalleresco de' tempi e ad ottenere influenza sulla Francia. Guerreggiò per ben otto anni contro i feudatari inclusi ne'suoi stati, rivolse dipoi le forze contro i duci normanni, e primo concepì la rivalità che dovea esistere fra la Francia e l'Inghilterra dacchè uno dei primi signori francesi sen' era fatto re. Ad onta della sua corpulenza fu attivo guerriero, acquistò la riputazione di valoroso e leale cavaliere, e difese le sue città dalle prepoteuze de'vicini signori. Colla data del suo regno si trovano iscritti diversi diplomi co' quali si riconoscono legali le nuove co-

(4) Non sarà inutile riferir qui la serie dei primi 4 Capeti colla durata del loro regno. Ugo Capeto 981-996. Roberto II 996-1031. Enrico I° 1031-1060. Filippo I° 1061-1108.

muni, lo che ha dato a credere essere stata politica del re indebolire i feudatari dando delle garanzie politiche al popolo. Un così vasto e giudizioso progetto non entrò nella mente di Luigi. Per prezzo d'oro sanzionò le comuni quando ne fu richiesto, e per denari talvolta le oppresse e le distrusse. Gli abitanti delle città avean già costituito il loro nuovo ordine civile, ma cercavano di dargli una base che giusta all' opinione comune dovesse sembrar legale. A questo fine ottennero per una certa somma dei diplomi dai feudatari da cui dipendevano, ma quando o la debolezza o la moltiplicità di questi non dava sufficiente garanzia, ricorsero alla conferma del re. Luigi il Grosso a differenza de' suoi predecessori seppe trar profitto dall' autorità d' opinione rimasta a' re, e quando fu invitato ad approvare cose già fatte, accordò volentieri un approvazione che fruttava denari senza fatica, ed offriva occasione di esercitare autorità.

A Luigi il Grosso successe Luigi settimo, e lungamente occupò il trono (ann. 1137-1180). Quasi a principio del suo regno San Bernardo abate di Chiaravalle predicò la seconda crociata, e tanto valsero le sue parole, che'l re di Francia e l' imperator di Germania non dubitarono di condurre da sè due poderosissimi eserciti. Andavano i crociati alla nuova spedizione pieni di zelo sperando aiuti sovrumani, ma la divisione si introdusse presto fra i tedeschi e i francesi, talchè i primi si ritirarono, aiuti soprannaturali non vennero, i francesi benchè vincitori nelle battaglie perirono per cattivo governo, per ignoranza dei luoghi, e per penuria di viveri, ed una gran popolazione con molti capitali rimase sepolta nell'Asia senza alcun profitto. Il promotore dell' impresa fu tema al malcontento popolare, ma si scusò attribuendo alla giusta punizione di Dio pe' peccati de'fedeli l' infelice successo della seconda crociata. Nei rimanenti anni di regno Luigi VII si occupò della rivalità di interessi con Arrigo II duca di Normandia, o re d' Inghilterra, ma per questa parte di storia rimandiamo i lettori all' opera.

Non crediamo però dover passar sotto silenzio che al

finire dell'undecimo ed al principio del XII secolo si indebolì l'influenza degli imperatori di Germania in Lorena, in Borgogna, ed in Provenza, provincie sino all'ora considerate come feudi dipendenti dall'impero. Questa emancipazione, di cui più tardi i re francesi raccolsero i frutti, fu una conseguenza delle discordie fra 'l sacerdozio e l'impero, e si perfezionò dopo la guerra di Federigo Barbarossa colla lega lombarda, che donò la libertà nell' Italia colla pace di Costanza del 1183.

I quattro quinti di secolo che abbiamo già percorsi dettero alla Francia diversi uomini celebri, fra'quali giova rammentare l'abate Sugero, Abelardo, Ivone Carnotense, S. Bernardo, e Pietro Venerabile, dotti nel dritto canonico e nella teologia, e cultori per quanto si poteva delle lettere latine. Non fu trascurata la lingua francese, poichè sembra che durante il regno di Luigi VII si scrivessero le *gran croniche dell' abbazia di San Dionigi* in cui son raccolte le tradizioni sui creduti paladini di Carlo Magno, e sui pretesi dodici *pari* del regno.

La chiesa continuò in questo periodo del XII secolo ad esser afflitta dai vizii del clero, e dagli scismi della corte di Roma, e si videro in Lombardia, in Francia, ed in Inghilterra accreditarsi molte eresie, conosciute nella storia quasi unicamente pel supplizio degli eretici.

Più luminoso pei progressi della monarchia fu 'l regno di Filippo Augusto, che si estende al di là della fine del secolo (anno 1179-1223). Crebbe notabilmente sotto di lui il poter regio per le guerre coi duchi di Normandia re di Inghilterra. Quasi tutto il nord della Francia vi prese parte, e sebbene Filippo Augusto non eguagliasse neppure la metà delle forze de' re di Inghilterrà, escì vincitore per superiorità di consiglio, e per miglior governo delle cose. Rimase estranea a questa gran lotta la Francia di lingua provenzale, la quale divisa fra diversi feudatarii, riconosceva l'*alta sovranità* degli aragonesi. Frattanto la lingua, la poesia e la ragione facevano segnalabili progressi nel mezzodì, ed a quest'epoca appartengono i migliori poeti provenzali, di cui si sieno raccolti i componimenti.

Tre furono i re Inglesi coi quali Filippo Augusto misurò le proprie forze, Arrigo II, Riccardo *cuor di Leone*, e Giovanni *senza terra*. Col primo nacque guerra per opposizione di interessi politici, anzichè per nimistà personale. Ma un sentimento di antipatia sembra aver avuto luogo nella rivalità con Riccardo cuor di Leone. La terza crociata (ann. 1189-1192) arrecò una breve concordia, andarono insieme alla guerra, ma Riccardo riscosse maggior riputazione di prò e leale cavaliere, del che il re francese ebbe grandissima invidia. Ritornato in Francia persuase l'imperator di Germania a ritener captivo il suo rivale, che avea presa quella strada, esortò Giovanni *senza terra* ad impossessarsi del regno, ma i baroni mandarono a vuoto questo disegno. Ricominciarono le guerre al ritorno di Riccardo, nè vi pose termine l'assunzione al trono di Giovanni *senza terra* successore del fratello (ann 1199), ma le ostilità contro al nuovo re, non interrotte dalla quarta crociata, ebbero un esito più felice per la monarchia francese. Filippo conquistò più della metà del territorio di Francia appartenente al re di Inghilterra (ann. 1199-1208). Questa perdita non scosse il re, e sotto pretesto di nuove spedizioni in Francia, continuò ad opprimere i sudditi d'Inghilterra.

Giovanni senza terra non può riguardarsi come un principe debole, ma come un re che alla risoluzione non sapeva unire la costanza, ed alla violenza delle misure la prudenza del consiglio. Impaziente del giogo straniero si disgustò con Papa Innocenzo III, ne sprezzò le scomuniche, vietando ai vescovi di pubblicarle, fino a che Filippo Augusto col pretesto di servire l'autorità della chiesa allestisse un armata per invader l'Inghilterra; allora il re pensò di salvare la corona prestando *omaggio* al papa. Infatti quando tutto era pronto per la partenza giunse un legato pontificio a Filippo per impedirli colla minaccia della scomunica di passare in Inghilterra; protestò il re, si lagnarono i feudatarii, ma convenne ubbidire.

Liberato dai timori per l'Inghilterra pensò il re Giovanni a riacquistare le terre di Francia, fece lega coll'Im-

peratore Ottone IV, e fu ricevuto favorevolmente dai popoli di Normandia; ma una terribile rotta a Bovines (ann. 1214) obbligò il re a ritornare in Inghilterra. Filippo Augusto era circondato in questa battaglia da'più valenti cavalieri francesi, e dai soldati dei gran vassalli e delle comuni. Il trionfo del re fu considerato come una vittoria nazionale, e per la prima volta si vide la gloria de' Capeti identificarsi con quella della nazione.

Dopo Carlo Magno niun re francese era salito a più alto grado di Filippo Augusto. Sotto di lui la monarchia cominciò a diventar centro della feudalità, e primo egli chiamò de' potenti feudatari a decidere insieme degli interessi generali; chiese appoggio ai gran signori per opporsi alle pretensioni di Innocenzo III papa intraprendente se ve ne fù mai, istituì, o almeno rese attivi i *pari* del regno per la decisione delle cause de' gran feudatari. Giovanni *senza terra* fu giudicato da questo tribunale; non intervenne al giudizio perchè gli fu negato il salvacondotto, ma domandandolo ne riconobbe l' autorità.

Nell' amministrazione interna de' suoi stati abbellì Parigi, fortificò diverse città, e si mostrò protettore degli studi. Fioriva in quel tempo l'università di Parigi per gran concorso di studiosi italiani, francesi e tedeschi. Il re per invitare maggior numero di scuolari gli esentò dal foro comune, e procurò metterli al sicuro dalle violenze. La teologia, il diritto canonico, le lettere, e la medicina si insegnavano in questa università, ma i romanzi cavallereschi andavano più a genio al re. Il suo successore Luigi VIII non offre niente di degno per la storia; basti il dire che mantenne la politica del padre.

Non possiamo chiuder l'articolo senza rammentare che sotto Filippo Augusto, e Luigi VIII, seguiron le crociate contro gli albigesi, per le quali il mezzo giorno della Francia fu sottratto dall'influenza de're d'Aragona. Questa parte di storia è una delle più interessanti nell'opera che abbiamo fra mano.

Gli eretici conosciuti sotto i diversi nomi di *Patareni*, *Vaudesi*, *Cattari*, *Gazzari*, *Poveri di Lione*, *Albigesi*, se-

condo la diversità de' luoghi e de' costumi, aveano principalmente allignato nella Francia di lingua provenzale. Ammettendo la libertà di discussione e d' esame nelle cose religiose, non aveano un unico modo di credere; ma pare che molte delle opinioni professassero abbracciate di poi da Martino Luteró, e da' suoi settatori. Vi vollero tutte le sciagure di più crociate (an. 1207-1226) per estinguere la face dell' eresia nel mezzo giorno della Francia; ed affin di perpetuare gli effetti di tanta effusione di sangue, si organizzò un tribunale contro gli eretici, il cui solo nome fa fremere ogni amico dell' umanità.

Noi notiamo soltanto la serie de' fatti, abbandonando il resto alla diligenza ed all' acume del benevolo lettore.

F. S.

(*Sarà continuato.*)

Le Accademie.

Dialogo (1).

Non bevi? Siamo appena alla metà della prima.

Lascia fare: prima delle undici saremo alla terza. — Ma quell' Academo! Tu pensi ancora alla seccaggine di quest' oggi. Quello sciaurato di professore è venuto a cacciarci in corpo un così sterminato panegirico delle Accademie! Convien dire che parlando a noi due, gli paresse di parlare a due banchi del suo Liceo

Io non penso per verità alle Accademie: penso all'uo-

(1) *Si può ridere di tutto, ma non d'una buona intenzione.* Ecco la difesa che l'autore di questo dialogo seppe apparecchiarsi per tempo. Convien perdonargli le sue stranezze. Vuol parlar d'accademie, e poi tratta d'educazione. Ma, ripeto, convien perdonargli: è un uomo che soffre molto. Del resto se alcuna idea di lui per ventura si trovasse utile, la si può staccare dal tutto, e mettere in pratica così sola perchè fa corpo da sè. L'autore non se ne avrebbe a male! lo ha detto. Ogni sistema dovrebbe esser fatto così. Una parte è buona? poterla staccare. Quando il sistema è troppo legato, non vale a nulla. Tutt'intero, non si potrà certamente adottare.

mo dal quale esse ebbero il nome: penso come la possessione d'un orto possa fruttare tanta fama, che venticinque secoli dopo non s'abbia a nominare un'adunanza letteraria, filosofica, musicale, senza nominare il possessor di quell'orto. Penso in somma alla fatalità delle glorie mondane.

Luoghi comuni! Io penso a tutt'altro. E vorrei dimandare anche a te: quell'imagine di Platone che sceglie a luogo di sue meditazioni e de' suoi insegnamenti, ad abitacolo quasi della sua filosofia la fiorita freschezza d'un orto e le liete ombre d'un ameno boschetto, ti pare ella imagine fredda e vuota d'affetto? Io confesso che a me non pare. Quando penso alle nostre accademie rincantucciate nell'angolo di qualche palazzo (e sa il cielo di che triste memorie!), difese al possibile dal contatto dell'aria libera, dall'aspetto del cielo aperto e del sole puro, stivate in certi magnifici scanni, ordinate a certa gravità quasi lugubre; allora, confesso, penso anch' io ad Academo. — Firenze, che in circostanze men liete, ha fatte italiane, cioè talora più veraci, talor più profonde, e sempre egualmente nobili e vivide le inspirazioni dell'ingegno e dell'animo greco, Firenze vide rinnovellate le selve d'Academo negli orti del suo Rucellai: e la voce di Platone sonò giovine ancora nella letizia della natura e dell'anno; e la filosofia di lui parve rifiorir bella come la primavera. Mi dorrebbe, confesso, a non poter di questo geniale costume citare una memoria, un'esempio italiano; e piuttosto che confessare che la nostra cultura non ha mai degnato di posare il suo seggio fra' fiori, io direi che di questo, come di tanti altri begli usi, è perduta fra noi la memoria. Non so s'io m'inganni: ma trasportata dalle meste pareti cittadine all'aperto, tolta di sotto agl' involucri dell'arte e lasciata nel grembo della natura, fatta quasi più agile e semplice e lieta, par che l'arte del Vero e del Bello debba mutare sembianze. Non sarebbe un effetto, ma un segno. Quelle muraglie, quelle tavole, quelle scranne...

Perdona: ma le scranne sarebbero necessarie sempre.

Sì, quando... Lasciami dire.

A tu vorresti accademie ambulanti, Peripatetiche ?

Lasciami dire — Perchè... Se pensassi... Tu pensi; ma... Insomma... siamo fuori.

Se non fossimo alla prima bottiglia, io direi che...

Beviamo. —

— Ma tu volevi dire qualcosa.

Io voleva dir troppo. Quando si toccano certe corde... — Quello sciaurato di professore parlava con tanto calore dell' accademie : tu sai ciò ch' io pensi dell'accademie: ebbene : lo vuoi tu credere ? io vorrei ancora moltiplicar le accademie.

Vale a dire?

Imagina per poco un gran piano cinto d' orti e di selva ; nel quale a certe ore del dì si raccolgano al giuoco tutti senza distinzione i fanciulli della città.

Ah un'accademia di fanciulli? — E un'accademia di giuoco ?

Precisamente un' accademia di giuoco. Quelle d'Enrico quarto con questo nome erano alquanto peggiori — Tu ridi? Non riderai lungamente. Abbi intanto la bontà d'ascoltare. — Imagina che in questo piano , in questa selva, in quest'orti, s'accolgano tutti i giuochi che possono esercitar con le membra lo spirito giovanile : imagina che ven' abbia alcuni a cui sieno complicati , senza parere , degli esperimenti facili intorno alle leggi principali de' corpi. Quest'accademia di giuoco, della quale tu ridi, diventa una scuola di ginnastica insieme e di fisica ; e non lascia d'essere un giuoco.

Ah precisamente così ?

E che ? Non si potrà dunque apprendere nulla senz'annoiarsi ? Io credo all'incontro che la noia non è buona a nulla: io credo che il metodo può essere da per tutto senza parere: e che quando si sente più il metodo che la cosa soggetta al metodo , allora comincia il male, allora la pedanteria caccia fuori le sue innumerabili teste ; allora ogni esercizio diventa inutile , travaglioso , e sovente nocivo. Io , di quella fisica , che tormenta con la sua materialità tanti ingegni usciti appena da' floridi campi delle

lettere, e incominciantí a spaziare nel puro etere della filosofia, di quella fisica, dico, vorrei farne un gioco. E sotto nome di fisica intendo più d' una scienza naturale; al cui primo apprendimento, sia detto con buona pace di chi le esercita, non vuolsi che certo grado d'intelligenza bene diretta, occhi, mano, e memoria.

Ma per tutto ciò si vorrebbero de' maestri: de' maestri abili, e sopra tutto pazienti, che sapessero adattare il vero alla capacità di que' teneri ingegni; e insegnare giocando.

Chi lo nega? Ma un poco di virtù, caro Amico, fa tutto. Il vizio, quando tende a un suo fine, opera e soffre ben più.

Cose vecchie. Ma quando veniamo alla pratica . . .

Diventano così nuove, ch' io spero che alcuno vorrà finalmente aspirare al merito dell' originalità.

Tu vorresti adunque raccolta in un luogo tutta la fanciullaja della città? ricchi e poveri?

Ricchi e poveri. E credi tu che anche questo non gioverebbe a certo spirito d' amore, che quando s' è attratto coi primi anni, malgrado le severe, e instancabili, e amare lezioni dell'orgoglio, l'uomo non se ne sa liberare più mai? La soverchia e continua prossimità de' fanciulli non genera che corruzione: ma quand' è di qualch'ora, in luogo pubblico, a comune diporto; io non so s'io m'inganni, ma la gaiezza degli esercizii, quel nuovo fervor di vita che un'anima tenera vede subitamente versarlesi intorno; que' primi segni di rispetto e di benevolenza che riceve e che dona; quella prima necessità d' attestare con atti esterni la sincerità d' un affetto, ch' è la sola, la vera urbanità; tutte queste cose cred' io che aiutino soavemente a formare il carattere, a ingentilire lo spirito, nobilitarlo, rasserenarlo, e difenderlo da quel primo fermento di piccole passioni, che, non represso, è talvolta così fecondo, così diffusivo.

Questo è molto davvero: è gran danno però che manchi ancora qualche poco perchè questo molto si faccia. — Ma, a quel che pare, ponendo per luogo d' adunanza un'*accademia* da gioco, tu non brameresti un' educazione tutta pubblica.

Io credo che il cuore e lo spirito non si forman che nella educazione privata: che non vi vuol meno delle lunghe, continue, sofferenti cure materne e paterne, per dare una direzione non torta ai primi pensieri, ai primi affetti dell' uomo: che il seminario di tutti i piaceri come di tutte le personali e civili virtù, è la famiglia.

Ma neppur la preghiera in comune?

Pe' fanciulli, neppur la preghiera. L' orazione è cosa sì augusta, che per torre lo scandalo tanto comune d'una preghiera publica profanata, un de'mezzi è l' educare alla preghiera i fanciulli, come si educano a tanti altri esercizii della vita.

E?..

Io ho stasera il prurito di parlar d'accademie; e tu mi vorresti far dir di tutt' altro. — Ma la prima bottiglia è svaporata: il soave colore di questa seconda mi sveglia un pensiero. Io t' ho detto che quel gran piano dovrebbe esser cinto di qualch' orto, e di qualche boschetto. Aggiungi: e di qualche campicelio ben culto. Sarebbe pur buono avvezzare prima nella vita privata, poi anche ne'diletti publici, la gioventù al dolce amore de' campi. La semplicità, la purezza che ne viene all'animo, dove quest'amore non sia sozza avarizia, è ineffabile. I fanciulli poi, come a tutte le cose della natura, ci piglian piacere. — Quel vivere di tanti nostri cittadini fra le sacre bellezze della natura e non le degnare d' un guardo; quel vagheggiarla che i nostri poeti medesimi fanno così da lontano, e quell'annoiarlesi in grembo, è qualcosa di prosaico che umilia.

Scusa: ma questo non è parlar d' Accademie.

Vengo — Immagina adesso...

Ma tu mi cacci innanzi a forza d' imaginazioni.

E che colpa ne ho io se non posso altrimenti? Imagina raccolte le arti principali in un luogo quale a te piace, e in qualch'ora del giorno i fanciulli introdotti a vedere, a interrogare, a maneggiar gli strumenti dell'arte che più loro aggrada.

Scommetto io, che mi pianti qui su' due piedi un'altra accademia a tuo modo.

Un'accademia davvero: un' accademia delle arti. Non vedi come quell'età è naturalmente portata a cercare e a trattare tutto ciò che sa d' ingegno meccanico? Ebbene: il piacere diventa istruzione; e quand'essi credettero d' aver bene scherzato, hanno appreso un mestiere. Basterebbe regolare la cosa per modo da frenar l' incostanza, da fare che, senza sforzo, ciascuno perseverasse nel proprio divertimento, a costo di premiarlo con l'insegnamento di qualche altr' arte che gli fosse piaciuta dappoi. Ma questo in qualch'ora del dì: e non sempre alla stessa.

E tu manderesti a divertirsi colà tutt'insieme i fanciulli.

Tutti insieme. Non pare a te che la ricchezza oltre all'acquisto d' un'arte, che può servire, se non ad altro, al bisogno terribile della noia, non ne riceverebbe un'educazione morale, inestimabilmente onorevole e fruttuosa?

Ma, e il tempo d' educar l' intelletto? Alla fin fine tutto non è pedanteria: e ad ogni sorta di gente un po'di coltura stà bene.

Quand' io t' ho detto che l'educazione religiosa dee cominciare fra le mura domestiche, ho inteso di dirti che in quel tempo istesso incomincia la cultura mentale. Credi tu che le pure e profonde e sublimi verità del cristianesimo non aiutino a formare tutt' insieme con l'animo l' intelletto? A me pare che procedendo questa educazione d'anno in anno, e dal materiale apprendimento della preghiera salendo alla semplice e nuda tradizione delle prime verità, e quindi alla ragione di quelle; si possa fare a poco a poco alla mente del giovinetto percorrere, insieme con la scienza religiosa, tutto ciò che v'ha d'importante, ed, anche direi, di difficile nella filosofia. — Non sorridere, te ne prego. Io parlo d' una educazione non pedantesca, le cui conseguenze sono ignote e però inestimabili; parlo di un' educazione gradatamente crescente, che comincia al terz'anno della vita e si compie al vigesimo. Vedi che abbiamo del tempo.

Ma questo, per l'intelletto, non è tutto ancora. La grammatica, per esempio...

Ah la grammatica! Me l'aspettava io questa cara grammatica.

Io non intendo già la grammatica d'una lingua morta, che tutti studiano, che i più non giungono mai a comprendere, e che quasi tutti abbandonano allora appunto che ne sarebbero alquanto capaci: non intendo un tormento inutile di sei anni: veggo che senza sapere la lingua propria non si può avere l'addentellato ad apprenderne un'altra. Io parlo della grammatica nostra.

E ti sembra che per apprendere la lingua propria ci sia necessità di grammatica. Omero, a quel che pare, non ha studiato grammatiche; e pure i grammatici l'hanno citato. Non vuoi tu che con l'uso si possa tenere sovranamente una lingua, e farla, a dir così, concreata al pensiero, e non macchiarla con la pece dell'arte?

I toscani potrebbero, sì: ma noi?

Imagina un poco che si facciano venir di Toscana educatori, nutrici, serventi, ed artieri, e se ne correggano i pochi errori grammaticali, di cui si mena fra noi tanto vanto: imagina che in quell'accademia delle arti che si dicea, non si sentano che i vocaboli proprii di tutto ciò che ad ogni arte appartiene...

Ma tu vedi, che tutta la Toscana vuotata nella Lombardia, basterebbe appena a quest'uopo.

Anche meno. Nel mondo degli spiriti tutto si forma di poco. — Certo è che se la gioventù si venisse ad imbevere così della lingua, noi avremmo tolti di sotto alle zanne della pedanteria e di molti maestri, carnefici dell'umanità, molti beati anni di vita.

Perdona: ma questo è ancor poco.

Ebbene: Io fondo un'altra accademia.

Tu intanto chiami accademie le tue col diritto con cui molti si chiamano classici.

Non mi pare. L'uniformità del nome ha uno scopo. Il chiamare accademie tanto le radunanze da giuoco, quanto le altre, toglie via dalla mente de' fanciulli, almeno in

parte certe idee d'impero, di metodo, di travaglio, che non paiono per vero essenziali all'ottima educazione.

È vero.

Un' accademia di racconti. — Tu sai come i fanciulli siano avidi di novelle: io vorrei trarre le mie dalla storia; e crederei che ne' fatti storici, oltre al suggello del vero, è tanta varietà, tanta, se vuolsi, anche stranezza, che i fanciulli mi saprebbero buon grado d'aver lasciate per sempre le favole ai bruti che ne sono gli attori.

Per pietà, non disprezzarmi le favole a questo modo. Quando sen' ebbe bisogno, se ne usò: ora che tante ragioni dimostrano il bisogno cessato, le si possono abbandonar senza scandalo. — Io volea dire che a poco a poco, di racconto in racconto, di dì in dì, d' anno in anno, i fanciulli, esercitando in modo liberale e non meccanico la memoria, dilettando la mente, istruendola, si porrebbero nel possesso di quanto v' ha di più memorabile nella storia.

Ma non ne vedrebbero l' importanza.

Come non veggono l' importanza di tante cose utili, a cui piglian piacere. Ma non è buono intanto l' avere affidato alla memoria il germe del vero? Io rimetto la confutazione di quel paradosso di Rousseau a tutti gli uomini di buona fede. Le idee delle quali s' imbebbero nell' infanzia, quante volte, e quanto a proposito, e con quanto di vigore, e con quanto d' agilità non s' offrirono all'anima loro? Credimi: le prime impressioni sono ineffabilmente potenti: e quest' è che rende terribile l' ufficio d' un educatore il qual senta la propria dignità e il proprio debito. Ma io non ho detto ancora quel ch'io volea. — Questi tratti d' istoria narrati or da taluno della famiglia, or da colui a cui fossero come a direttore affidate quelle fanciullesche adunanze, si verrebbono e per l' indole de' fanciulli, e pel costume così stabilito, a ripetere in queste ch' io chiamo accademie di racconti. Il fanciullo, prima di studiare le regole di un' eloquenza di cui non conosce nè la materia nè l' uso, si eserciterebbe nell' agevolezza, e nella decenza di quella facondia che agli uomini d'ogni condizione abbisogna: le sue imagini si schiarirebbero, si farebber più

ferme: il suo spirito prenderebbe senz' avvedersi un carattere: egli porterebbe, non volendo, un giudicio de' fatti narrati; giudicio che a' superiori starebbe a correggere od approvare, o più sovente differire ad età più matura. Tu vedi che questo è ben più che una esercitazione rettorica.

È vero: ma il resto?

Il resto? Co' metodi ch' io propongo, un fanciullo apprende senza noia ed a fondo la propria lingua, la storia almeno del proprio paese, gli elementi almeno di qualche scienza naturale, la propria religione: questo è ben più che saper declinare de'nomi e misurare dei versi, e tradurre qualche passo latino: che è tutto ciò che nelle solite scuole sa fare ordinariamente a dodici anni un fanciullo. Se questo non basta, ecco ancora di più. — Fra le preghiere da recitarsi poche dovrebbono essere le stabili, cioè quelle sole dell' uso comune: in quanto alle pratiche di pietà che si spandono in tanti libri, queste dovrebbono essere non mai scritte, ma dagli educatori attemprate ad ogni particolar circostanza. Quest' uso d' improvvisare la preghiera secondo il bisogno passerebbe, per naturale contatto, dall' educatore al fanciullo: egli avrebbe delle piccole dimande da fare a quell' Ente la cui comunicazione incomincierebbe a sentire, e gliele direbbe alla meglio. Se queste dimande egli non le facesse secrete, ma ad alta voce e in presenza d' altrui, l' anima sua prenderebbe piacere ad espandersi: ed ecco il principio di un carattere franco, ch' è quanto a dire libero, intrepido, e generoso. — Intanto anche questo è un' esercizio d' ingegno.

Ma un poco di poesia, per esempio? La poesia è tanto fatta per tutti; è tanto ridicolo l'imprigionarla fra le labbra di qualche letterato e le orecchie di qualche, come suol dirsi, *uomo colto!*

Oh sì: la poesia non dee essere il privilegio di quelli che sentono meno: ella dee farsi accessibile a tutti, sì per esser gustata, e sì per essere esercitata, quando vocazione ci sia. Imagina adunque degl' inni patrii e religiosi da cantarsi or da'soli fanciulli, ora da'fanciulli insieme cogli adulti e co' vecchi; com'era il picciol inno di Sparta. Ecco in-

tanto formato l' orecchio al verso ; ecco senza l'arte di scandere resi tutti gli orecchi sensibili alla pienezza od ai falli del numero. Ne' teatri di Roma si fischiava a un attore ch'avesse storpiato un verso: ne' nostri, la professione d' attore ha men guai.

Ma tanti esercizii, tanto lunghi, tanto delicati, richieggono negli educatori una sofferenza, un amore, un sapere . . .

Sapere ed amore. Il resto viene da sè. Ma qual cosa è mai nella vita che non richiegga in chi conduce degli uomini queste due qualità? Se il bisogno non n' è sentito, ciò non vuol dire se non che la nostra sventura è più grave, e che noi dobbiam cominciare la nostra riforma dal desiderio, dal concetto del bene. — Ma vedi, a cagione d' esempio; l' insegnare a leggere e a scrivere è cosa che io non affiderei se non se a' genitori, o a que' domestici il cui carattere elevato dalla coscienza si sia in qualche modo posto a livello del cuore d' una madre e d' un padre. Ecco intanto liberato un gran numero di maestri da una cura noiosa. E poi, credi tu che a bene educare sia sempre necessaria la compagnia, la custodia d' un maggiore d' età? Io crederei che fanciulli formati a principii comuni, e non corrotti, potrebbero ottimamente in molte ore del giorno, senza sorveglianza continua, e custodirsi, ed educarsi da sè. Crederei che l'aspetto continuo di un custode supponendone il bisogno, dà l' idea della prevaricazione, e il prurito. Crederei che anche a quella età potreb-b' essere prezioso, necessario qualche istante di solitudine, in cui l' anima novella fosse, senz' avvedersene, chiamata dal cuore a ricorrere sul passato, a ritentare coll' imaginazione ciò che più la commosse, a fare un piccolo esame di sè, da cui certo non può tornar che migliore. Oh la forza eminentemente morale della solitudine, la sua dolcezza, i compensi, non son cose sentite fra noi: tu ne vedi la cagione e gli effetti.

Ma tutto questo non è che apparecchio alla vera educazione dell' adolescenza. Convien pure scegliere una via: convien dare uno scopo a questo peregrino novello.

Quanto allo scopo, egli è un solo: e noi ci sentiam non indegni di parlarne anche con tre bottiglie dinanzi. Quanto alla via, tu già vedi che in quegli esercizii puerili delle arti ch'io t' ho detto, il giovinetto cercando un trastullo, trova un mestiere: quella prima elezione, è fallace ben rado: e se fosse, tu vedi che abbiam tempo al riparo.

Sì: ma quella prima elezione dovrebbe avere una direzione più ferma.

Io che credo non tanto barbaro quant'altrui può sembrare il costume egiziano; che tengo, certe arti, ove non v'abbia privilegi esclusivi e secreti incomunicabili, poter meglio prosperare in certe famiglie che ne avessero come ereditario il possesso; io che non ho la virtù di prestar molta fede alle vocazioni del genio, sovente fallaci, spessissimo equivoche, sempre rare; io non troverei miglior cosa del fare senza sforzo che i figli seguissero, specialmente quanto alle cose meccaniche, la professione de' padri. Ci ha delle ragioni più gravi che mel persuadono. Sempre ammesso però che le cose sien disposte per modo, che la vocazione della natura e del genio, se vera sia, non ne debba soffrire violento ritegno Ciò posto, io direi, che l'educazione familiare, ove sia ben diretta, forma il figlio da sè all' arte e agli usi del padre: che il vuoto che si fa nell'anima dal non avere intorno di sè una famiglia a cui stringersi di tutto amore, è il solo che sforza i padri insieme ed i figli a riversarsi fuor degli usi e delle occupazioni domestiche; che l'ambizione, la leggerezza, gli umani riguardi, i quali attaccarono ingiustamente a certe arti un carattere come di vitupero, sono per lo più le cagioni di quella sconcia e sovente mostruosa varietà che veggiamo nel mondo: voglio dire, uomini, non dico della nascita, ma della educazione più bassa elevarsi per briga, o per forza, o per viltà agli uffici della società più terribili insieme e più luminosi.

Ma questo sente troppo d'aristocrazia, caro amico.

Non tanto. Lasciata alla natura ed al genio libera la

sua via, ogni altra libertà d'elezione è licenza, che trae ad abusi o funesti o ridicoli. Noi ne veggiamo le prove.

E a che segni mai riconoscere il Genio?

Ad uno: la perseveranza. S'anche non fosse l'infallibile indizio del Genio, sarebbe l'espressione d'una volontà tenace, profonda e potente, che merita d'esser rispettata. — E per mettere la costanza dell'elezione alla prova, io non troverei miglior mezzo che far seguitare al giovinetto l'occupazione sua prima; e negl'intervalli del tempo, che giusta le circostanze se gli potranno concedere più o men larghi, lasciargli l'apprendimento dell'arte ch'egli ama.

Eccellente pensiero! Tanta gioventù che gettata fuor di carriera si lascia andare per sempre a studi di cui non conosce nè l'importanza nè l'indole, che s'affolla nel cammino, che trova nella moltitudine de'concorrenti una serie inaspettata d'ostacoli da vincersi più per opera di forza o di viltà che di merito; che per ultimo, divenuta inutile agli altri e a sè stessa, inerte, corrotta, ad ogni mutamento civile pronta a mescolare sin dalla belletta l'acqua fetida delle passioni stagnanti, questa improvida ed infelice gioventù avrebbe un pane, un'occupazione, un destino. Minori sarebbero le illusioni; minori i disinganni, le viltà, le sventure. Il Genio frattanto nel modesto silenzio del suo ritiro potrebbe accarezzare, nutrire, educare la sua vocazione; e, ove la propria dignità, l'aura della sorte, l'impulso delle circostanze lo spinga sulla novella via che la mano della natura gli segna; allora, superatore degli ostacoli, egli si lancerà tutt'a un tratto esultando quasi gigante nell'etere della nuova libertà, e correrà il suo cammino, benefico e splendido come il sole.

Tu hai finalmente parlato. Io non ti riconoscea più stasera: non vedeva in tua vece che un gelido contraddittore, che un interrogatore maliziosetto, un timido . . .

Un timido bevitore? — Prosegui. Prosegui il sistema.

Questo ridicolo è troppo. Io non lo merito. Con un bicchiere alla mano si può parlare di tutto.

E a più ragione si potrà rider di tutto.

Ma non d'una buona intenzione.

Insomma noi, a quel ch' io preveggo stasera ci abbaruffiamo.

Parlerò io. — Dare una professione a chi ne abbisogna non è cosa difficile : ma pei ricchi? Come persuadere ad un ricco, il quale abbia promesso a sè medesimo di fare dei cattivi quadri e dei pessimi versi *usque ad mortem*, che occupi piuttosto il suo tempo in un lavoro meccanico, nella invenzione o nel perfezionamento di qualche strumento utile e facile, nell' ingentilimento dell' agricoltura, nella diffusione delle cognizioni scientifiche necessarie alle infime classi della società, nel sollievo non pecuniario ma operoso de'miseri, nella fondazione e direzione di qualche generoso istituto, nella scoperta de' bisogni secreti del suo paese, e de' rimedi independenti da ogni superiore soccorso; nella educazione de' proprii, e, ove possa, de' figli altrui; nel consiglio, nell' esempio? Sola la morale cred'io può far conoscere ed amare ai ricchi questa via di piacere e d' onore, infallibile ed intentata. Sola essa ragguaglia le condizioni, e trasporta il cuore del potente a palpitar sotto i cenci. E quand' io dico morale, tu sai quel ch' io intenda. — Questa morale io vorrei fosse l' unica ispiratrice de' pochi che in debita età, dopo prove non dubbie, s' avviano di corso nel sentiero delle lettere amene. Bando per sempre a que' temi rimbambiti di mitologia, o di vecchia storia indifferente e mal nota. Tutto ciò che li tocca dappresso, e notabilmente li tocca, ecco il degno soggetto de'loro esercizi. Mancan forse argomenti? — Un incendio distrugge le rustiche case della miseria? S'invochi la publica compassione al soccorso. La morte miete nel fiore degli anni una vita desiderata e feconda già di tranquille e serene speranze? si chiami su quella tomba il cantico del desiderio, e d' una speranza più vera, più viva. Un atto di virtù singolare s' innalza dal fango delle umane sozzure a purificare alquanto l' aere che l' anima nostra respira, ad interporsi fra gli uomini e Dio? Sia cantato ne'carmi: sia da una semplice e verace eloquenza annunciato quest' atto: la riconoscenza delle anime oneste segue

la virtù come ancella: se la virtù non avesse altro merito che il piacere che diffonde nel cuore de'buoni, per ciò solo sarebbe un beneficio distinto. — Per inanimire l'ingegno crescente, le migliori di queste prove giovenili vorrebbonsi divulgate in iscritto; ove si trattasse d'un fine patrio, in istampa: le poesie, se degne, vorrebbonsi cantate da'lor pari; onorate della musica ancora, se veramente eccellenti. I lavori insomma che allo scopo morale congiungano una cura felice del Bello dovrebbonsi raccorre in un libro; e con lo stimolo istesso dell'onore eccitare gl'ingegni ad opere più proficue e più grandi. Non accademie publiche; non adunanze in cui davanti a qualche centinaio d'oziosi che sbadigliano, sciorinare una prefazione, con dieci o dodici fra sciolti, canzoni, e sonetti. Non son queste le solennità che rilevino l'anima, e dieno importanza alla missione del Genio: sono fantoccerie quasi sempre ridicole, rimembranze pedantesche di tempi troppo vicini, perchè non sen'abbia a temere l'influsso.

E perchè non hai tu sempre parlato stasera per me? Dimmi dunque, poichè hai cominciato: di quelle che si dicono propriamente accademie, che ne pensi tu?

Che vuoi mai ch'io ne pensi? — Quando le accademie saranno non solo un segno d'onore, ma un soccorso a chi ne abbisogna: quando v'avranno agevole, e non brigato, e non tardo l'accesso tutti gl'ingegni veramente eccellenti senza distinzione di provincia, di età, d'opinione, di fama: quando i mediocri, che sono pur sempre necessarii a formare un'accademia anche piccola, saranno gente di buon volere, operosa, pronta a raccorre la materia bisognevole all'edificio de'sommi (lavoro che ha il suo genio anch'esso, la sua moralità, e la sua gloria); quando sarà tolta la legge delle tornate periodiche in cui recitare di quelle cose, che hanno la virtù d'annoiare, anche belle, perchè tutto quello che si fa con certi metodi, annoia; quando ad ogni uopo l'accademia dovesse e potesse amichevolmente adunarsi; quando codeste società si proponessero un fine a cui tendere direttamente con ogni lor passo; quando fra l'una e l'altra, e fra tutte di tutti i paesi si strin-

gessero vincoli di fraterna alleanza, e tutte, senza troppo servire al sistema, tendessero al vero centro; quando .... Ma tu mi faresti gettare un periodo che non finirebbe più, o finirebbe male. Lasciamo le accademie, e parliam d'altro. — Ti avverto che siamo alla terza bottiglia.

Parliamo d'amore.

K. X. Y.

Rivista letteraria.

Tragedie ed altre poesie d'Alessandro Manzoni, aggiuntevi alcune prose sulla teoria del dramma tragico. Pisa, Capurro 1826 *in* 12.°

Il momento di veder sulle scene le tragedie del Manzoni è forse ancor lontano. Le prevenzioni de' letterati, le abitudini del publico, la scarsezza di buoni attori, la mancanza di coraggiosi esperimentatori ci vietano di lusingarci del contrario. Di questi quattro ostacoli sicuramente i due primi sono i più forti, e nondimeno sarebbero vinti senza molta difficoltà, ove non si aggiugnessero i due ultimi. Supponete che Talma fosse ancor vivo, e gli piacesse di comparire a Napoli o a Torino, a Firenze o a Milano per sostenervi con una compagnia di sua scelta le parti di Carmagnola e di Adelchi; supponete ch'io mi trovassi una buona somma nelle mani e potessi dire: qua Righetti, Prepiani, Lombardi; qua mie brave signore Marchionni, Pelzet, Internari, facciamoci onore: la prima rappresentazione del Carmagnola e dell' Adelchi segni un' epoca novella ne' fasti della vostra bell' arte. — Vorrei perderci l' arte mia, che non è brutta, poichè fa ch' io parli spesso con voi o lettore di cose molto onorate, se dopo una rappresentazione, com' io la intendo, il Carmagnola e l'Adelchi, anche men bene rappresentati, non diventassero la delizia del nostro teatro. Lasciando che le cose vadano, come suol

dirsi, da sè, perchè le due tragedie del Manzoni sieno accolte sulle scene un po'meno tardo, bisognerà forse che altre, composte secondo un sistema medio fra il vecchio e il nuovo, facciano loro la strada.

Intanto (e questo è un gran guadagno) il publico si familiarizza con loro, leggendole. Vedete. Dopo la prima edizione (del Carmagnola nel 20 e dell' Adelchi nel 22) nessuno fino al 25 avea pensato a ristamparle, poichè nessuno pensava che molti avessero voglia di leggerle. Nel 23, per vero dire, il dotto ed elegante Fauriel ne pubblicò a Parigi una traduzione con varie analisi e osservazioni preziose, parte sue, parte dell'autore e parte d'altri; ma quella sua pubblicazione, appena conosciuta fra noi, non ha che fare colle nuove edizioni destinate a soddisfare il desiderio generale degli italiani. Queste nuove edizioni, due di Firenze, una di Parigi ed una di Pisa, ch' è quella che qui si annuncia, si sono succedute nell' ultim'anno e mezzo con inaspettata rapidità, e fra poco ne succederà loro un' altra, che deve formar parte della graziosa raccolta del Molini. L' edizione pisana è stata procurata dal benemerito Alessandro Torri (già direttore della società tipografica di Verona) che procurò pure la prima delle fiorentine, soggetto di lungo discorso a questo nostro giornale. Anche in quella prima si aggiugnevano alle tragedie, oltre le poesie varie dell'autore, alcune prose sulla teoria del dramma tragico, e fra esse la famosa lettera sulle unità. L' ultima però, ch' or si annuncia, non è una semplice ripetizione dell' altra; e ciò che contiene di più è di tal pregio, che importa il farlo conoscere.

Tutti ormai hanno letto l'esame del Carmagnola, fatto dall'uomo più capace di giudicarne, cioè dal primo tragico della Germania. Quest' esame sarebbe in qualunque tempo sembrato al Manzoni un premio il più lusinghevole: quando gli comparve, sei anni sono, dinanzi, fu per lui un conforto veramente necessario. La coscienza d' aver fatto bene oh quanto poco ci basta se non vi corrisponde la coscienza altrui! Quei principj, che sono per noi i più evidenti, quanto perdono di forza nella nostra mente, se

altri, non comprendendoli, li disprezza! Noi siamo sul punto di dar torto a noi stessi, allorchè tutti o quasi tutti ce lo danno. Ma come d'altronde l'intima persuasione ce lo impedisce, il nostro stato ci riesce sommamente penoso. Questo stato, di cui ogn'anima elevata e modesta può rendere speciale testimonianza, è espresso molto al vivo in una lettera, che il buon Manzoni scrisse all'autore dell'esame, che servì a liberarnelo. Essa fu data tradotta in tedesco nel primo numero del quarto volume di quel giornale di Stutgardia, che già nel terzo numero del secondo ci avea presentato l'esame, di cui pur dianzi si parlava. Il Torri ha potuto, per mezzo del bravo Mayer, corrispondente di questo nostro giornale, ottenerla qual fu scritta originalmente, cioè in francese, e l'ha nella sua nuova edizione unita all'esame. Per tema d'alterarne, volgarizzandola, l'ingenue espressioni, io non farò qui che trascriverla. Essa è fatta per accrescere il nostro affetto verso il suo autore, come per farci sentire con che ponderazione vadano giudicati i suoi nobili tentativi per allargare i confini dell'arte drammatica.

A monsieur De Goëthe.

Milan ce 23 Janvier 1821.

Quoique les complimens et les remercimens littéraires aient perdu leur crédit, j'espère néanmoins que vous ne rejetterez pas cette expression sincère d'un coeur reconnaissant; car si pendant que je travaillais à la tragédie du Comte de Carmagnola, quelqu'un m'eût prédit que Goëthe la lirait, c'eût été pour moi le plus grand encouragement: une récompense inespérée m'aurait été offerte. D'après celà vous pouvez penser ce que j'ai dû sentir en voyant que vous honoriez mon travail d'un examen favorable pour pouvoir en donner au public un témoignage si flatteur.

Mais outre le prix qu'une telle approbation auroit pour chacun, quelques circonstances particulières la rendirent pour moi d'une valeur inestimable. Permettez-moi de les exposer pour montrer combien ma reconnaissance devoit en être augmentée.

Sans parler de ceux qui tournèrent ouvertement mon ou-

vrage en ridicule, les critiques mêmes qui le jugèrent plus favorablement, virent sous un point de vue tout différent du mien l' ensemble, comme les détails; ils louèrent des choses auxquelles j'attachois peu de prix, et me reprochèrent d'avoir oublié ou négligé les règles les plus connues d'une composition dramatique là où je croyais justement trouver le résultat de mes idées les plus nettes et les plus suivies. Ainsi la faveur du public ne fut elle accordée qu'au choeur et au cinquième acte, et il semblait que personne ne sût trouver dans cette tragédie ce que j'avais eu l'intention d'y mettre; ensorte que je dus craindre enfin, que le but que je m'étais proposé ne fût lui-même une chimère, ou du moins que je n'eusse pu réussir à l' atteindre. Je ne fus pas même tranquillisé par quelques amis, malgré la haute estime que j'avais pour leur jugement, parce que nos rapports journaliers, et l'accord d'un grand nombre de nos idées ôtaient à leurs paroles cette espece d' autorité que doit avoir une opinion étrangère, nouvelle, et qui n'a été ni interpellée ni débattue.

Dans cette pénible et fatigante incertitude, qu' est-ce qui pouvait me surprendre et encourager davantage que d'entendre la voix du maître, d'apprendre qu'il n'avoit pas regardé comme indigne de lui de pénétrer dans mes idées, et de trouver dans ses paroles claires et lumineuses le sens primitif de ce que je m'etais proposé? Cette voix m'anima à poursuivre mes efforts, et m' affermit dans la conviction que le meilleur moyen pour conduire sûrement un ouvrage de l'esprit, c'est de se tenir fermement attaché a la méditation de l'objet qu'on traite, sans s' embarasser des règles conventionelles, et du goût variable du plus grand nombre des lecteurs.

Je dois en même temps reconnaitre que la division des personnages historiques et imaginaires est une faute qui m'appartient uniquement, et qui a été causée par le désir de me tenir scrupuleusement attaché à l' exactitude historique; ce qui m'a conduit à séparer les personnages réels de ceux que j' avais créé pour représenter une classe, une opinion, ou un intérêt. Dans un travail plus récent j' avais déja abbandonné cette distinction; et je me réjouis d'avoir par là prévenu votre conseil.

Altre modificazioni al sistema seguito nel Carmagnola egli ha fatte nel nuovo lavoro, di cui intende parlare terminando questa sua lettera, cioè nell'Adelchi. Piacerà sicuramente agli studiosi il trovarle indicate in un discorso, che il barone Camillo Ugoni prepose l'anno scorso alla ristampa delle cose del Manzoni fatta in Parigi, e che dal Torri è riportato nella sua di Pisa. Questo discorso basterebbe per sè solo a rendere importantissima la nuova ristampa. Esso è un saggio di quella critica elevata, a cui doveano un giorno o l'altro condurci i progressi della filosofia; ma di cui si hanno ancora fra noi pochissimi esempii. Il suo autore, prima di scendere all' esame comparativo delle due tragedie del Manzoni, getta uno sguardo pieno d'acutezza sulla storia del teatro tragico in Italia. Ciò gli era necessario per poter dire con precisione qual posto il Manzoni si è preso in questo teatro. " Alfieri, secondo le parole dell'autore, cominciò l' emancipazione della tragedia, e Manzoni la compiè, liberandola il primo dalla servitù cortigiana, il secondo dalle regole arbitrarie e dalla imitazione „. La prima parte di questa proposizione non poteva essere sviluppata nè con più giustezza nè con più rapidità di quello che facciasi nel discorso. Io qui non toccherò che alcune particolarità riguardanti la seconda, come quelle che riusciranno più nuove.

" Non v' ha forza ingenita d' ingegno che non si educhi dalle circortanze „ scrive l'autore incominciando il suo discorso. Questa sentenza, ch'egli applica assai bene ai tragici che hanno preceduto il Manzoni, è confermata da ciò ch'ei dice del genere particolare di tragedia a cui questo poeta si è rivolto. " Il cuore umano può divagare in epoche favolose o ne'regni dell'imaginazione in traccia di emozioni, delle quali non cessa mai di sentire il bisogno; ma giungano tempi fecondi di grandi avvenimenti, e le potenze della mente e del cuore non si lascieranno più allettare dall'imaginario che riesce freddo in confronto del reale. Il mondo maturo vuol giovarsi della sperienza accumulata dei secoli. Allora la storia assume un' importanza insolita. La lirica, il romanzo, tutti i rami della letteratura, se ne

risentono, e l'arte teatrale particolarmente. La tragedia fa luogo al dramma storico, che più vivamente della storia stessa ritrae i fatti e i caratteri co' maggiori mezzi che gli son dati „.

Ma se l' ingegno del Manzoni deve forse più alle circostanze che a sè stesso la scelta di quel genere di tragedia in cui si distingue, non deve certamente che a sè stesso l'arte particolare con cui vi si distingue. L'autore del discorso, dopo aver posto a confronto le qualità caratteristiche della tragedia propriamente detta e del dramma storico, confessa ingenuamente che questo " è soggetto a perdere in intensità ciò che acquista in estensione „. Lasciati quindi da parte i pregiudizi generati dalle abitudini, ei crede che la bontà sì dibattuta dei due sistemi, secondo i quali sono scritti la tragedia ed il dramma indicato," potrebbe rapportarsi unicamente alla forza d' attenzione degli spettatori „. Il Manzoni non ha voluto nè troppo diffidare nè troppo confidare di questa forza, e come si avvide che tenendosi fra confini meno larghi che quelli fra cui si tengono gli inglesi o gli alemanni, toglieva qualche cosa alla verità dell' imitazione, vietò a sè stesso una maggior invenzione, per allontanarsi il meno che fosse possibile dalla verità. " Manzoni sentì i bisogni de' tempi e scrisse tragedie storiche. Volendo però evitare la prolissità di nodi troppo complicati e la confusione che ne risulta, le disegnò con molta semplicità, lasciando ogni accessorio; e volendo ancora dare ad esse carattere veramente storico, credè di doversi negare gli aiuti di situazioni piuttosto inventate che cavate dalle viscere del soggetto. Non si troveranno dunque in queste tragedie effetti prodotti dall' intenzione di aggiugnere un interesse all'interesse, ch'esce naturalmente dai fatti, effetti che sedussero altri grandi poeti „.

Nell' esame delle due tragedie, prima di parlare del modo con cui il Manzoni ha delineati i caratteri de' suoi personaggi, l' autore del discorso entra a considerare i vantaggi e gli svantaggi che relativamente ai caratteri possono trovare i poeti nelle storie diverse da cui traggono i loro argomenti. " I poeti, che pongono sulla scena i mez-

zi eroi del medio evo, non sono sì fortunati come quelli che tolsero i loro da Tacito e da altri storici antichi, che danno i caratteri poetici belli e fatti. Gli storici greci e latini divinizzarono i loro eroi, o li dipinsero almeno con quell'abito festivo, che in tempi inciviliti tutti indossano ugualmente; laddove i cronisti lasciarono ai proprii col sajo del dì feriale buona dose d'umanità. Quindi nella stessa lor fonte i soggetti del medio evo paiono più consentanei, non dico già a'nostri costumi pur troppo fattizi, ma al modo nostro di veder le cose, che ogni dì più s'accosta al naturale, grazie all'influenza degli studi storici „.

In proposito di caratteri, ei ragiona di quell'unità che deriva all' azione drammatica dal saper rivolgere ad un carattere principale la principale attenzione degli spettatori, ciò che al Manzoni è riuscito meglio nel Carmagnola che nell' Adelchi. Parla in seguito della parte data alle donne nelle due tragedie; e ciò che dice della sposa e della figlia del Carmagnola merita veramente d' essere meditato. Ripetendo intorno all' Ermengarda dell' Adelchi il giudizio che ne diede il Manzoni medesimo, fa un paragone pieno di finezza e di gusto tra il carattere della figlia di Desiderio e quello di Caterina d'Aragona nell'Enrico VIII di Shakespeare, e dando al primo il vanto d' una più commovente ingenuità ne prende occasione di parlare del particolar talento del poeta nel dipingere gli affetti più delicati. Passa di volo sull' introduzione di qualche carattere ideale fra i caratteri storici del Carmagnola, e ricordando ciò che trovasi di simile nel Don Carlo di Schiller, chiede a sè stesso se non debba dirsi un bisogno de' poeti d' animo elevato, allorchè trattano argomenti pieni di vili o feroci passioni, il crearsi, per conforto, qualche rappresentante della virtù. " In tutto il resto, ei conchiude, Manzoni è vero e meditato; forse troppo meditato nè senza il perchè. Se ciò non consigliasse ritegno alla critica, si potrebbe esporre il dubbio se queste tragedie non procedano troppo col tardo e freddo passo della storia; se da questa pigliando la successione de'fatti, non potessero pigliare dall'arte drammatica annodamento maggiore ec. ec. „.

Limitandosi quindi, com' ei s' esprime , ai loro pregi incontrastabili , compie , epilogandoli , il ritratto che ha voluto presentarci del loro autore. Egli , al dir suo , ha saputo far calare dalle nubi la tragedia , e dare ai personaggi un' elevazione proporzionata alla condizion loro, cioè qual si conviene a chi dal dominio della storia trapassi a quello della poesia, ma lontana da quel non so che di convenzionale di cui molti critici hanno già notata l'esagerazione e la monotonia. Il suo genio poetico, più che di letture d'altri poeti, si è nudrito di sensazioni e d'osservazioni sagaci sul cuore umano, unico mezzo di rinverdire un'invecchiata poesia, che ne'suoi sforzi stessi mostra la sua fiacchezza. La sua ispirazione , derivata dall'intimo soggetto e temperata dalla ragione , è sempre vera. I sentimenti, ch' ei presta a'suoi personaggi, potrebbero essere i nostri, laddove tra quelli espressi nelle tragedie classiche e i possibili al publico v' ha salto immensurabile , lasciando pur stare la pompa che in tali tragedie si fa di questi sentimenti , e che deve avere contribuito alla vanità del publico. Da ciò , egli aggiunge, viene al dialogo drammatico del Manzoni un' attrattiva modesta , la quale è insieme per noi piena di novità. Egli ne fa provare per gli uomini da lui rappresentati un sentimento più fraterno che non proviamo per coloro , i quali , a dispetto della natura , sono eternamente agitati da una tragica emozione. " Manzoni in somma congiunse amicamente la poesia colla natura ,,.

Questa lode , come ciascuno intende , racchiude quella d' uno stile assai diverso dall'usato comunemente al tempo nostro. Lo stile degli scrittori della prima metà del secolo scorso era semplice ma snervato ; quello de' posteriori è più vigoroso , ma affettato o almeno troppo elaborato. L'autore del discorso va cercando le cause morali di tal differenza ; e il resultato delle sue indagini merita la più seria considerazione. Manzoni , ei prosegue , volgendosi sempre alla parte più nobile dell' uman cuore , per eccitare emozioni gravi e severe, e persuaso, quanto allo stile, che nulla provi maggiormente la decadenza dell' arte come il soverchio artifizio , ardì ridonare al verso tragico una sempli-

città, che in tempi di raffinamento può a prima giunta non piacere, ma ch' è fatta per divenire ben presto popolare. " Nella prima tragedia il proponimento di schivare il raffinato, e forse un segreto solletico di sfidare il gusto dominante e le sue censure, spinse l' autore qualche passo trop-p'oltre nel familiare e nel prosaico. Avvedutosi che i proponimenti sistematici nuocciono all' arte, e che scriveva in una lingua piena, anche nella parte poetica, di gradazioni convenienti ad ogni genere di poesia, l'autore ornò la seconda sua tragedia di colori veri tuttavia ma più poetici ,,.

Questo discorso, di cui io non ho voluto riferire che quanto basta a far desiderare di leggerlo intero, fu dato tradotto con alcune piccole aggiunte (che l'editore di Pisa ha poste a suo luogo, chiedendone forse il testo all' autore) nei numeri 81 e 82 del tomo terzo del Globo, giornale che non accoglie nulla di abbietto o di volgare. *C'est là peut être*, dice questo giornale, *l'un des premiers jugements favorables porté sur M. Manzoni par un italien*; e ciò è conforme ad alcune parole finali del discorso, le quali asseriscono che " l' autore ebbe a critici giudiziosi e benevoli sommi scrittori di nazioni forestiere, e ne trovò nella propria alcuni ingiusti e quasi tutti severi,,. Io però conosco qualcuno, che non ha temuto d' incontrare egli stesso non dico la severità ma l' ostilità di molti giudizi, parlando e del Manzoni e delle odierne innovazioni drammatiche, se non così ingegnosamente certo così francamente come da quegli scrittori d'altre nazioni. E come n'ebbe dai giornali d'Italia ciò che già si aspettava; così l'ebbe da varii giornali non italiani, di che punto non si lagna, ma solo ne fa menzione poichè torna opportuna. Uno di questi giornali (*l'Etoile*) copiando mesi sono ciò ch' era stato scritto nel *Journal des Savans* d' uno sbaglio cronologico commesso da quello scrittore in proposito di due drammatici francesi (Jodelle e Hardy) aggiungeva di suo un'esclamazione di meraviglia che le nuove teorie teatrali avessero trovato un fautore anche in Italia. L'esclamazione, per vero dire, parve un po' tarda; poichè se all'*Etoile* poteva esser ignoto uno scrittore isolato, che già da alcuni anni va dicendo

l'animo suo in un giornale italiano, il quale accoglie tutte le dottrine letterarie ma non ne professa esclusivamente veruna, non doveva essere ignota una compagnia di scrittori, che aveano più anni innanzi consecrato alle nuove dottrine un nuovo giornale, e molto meno il Manzoni, in cui tutta l'Europa tien fisso lo sguardo. Il discorso preliminare alle sue tragedie è come un' emanazione di quella famosa lettera sulle unità, per cui egli è proclamato fra noi il primo teorico della nuova scuola, come per le tragedie n'è proclamato il primo poeta.

La Plejade parmense di MICHELE LEONI. *Parma, Bodoni* 1826 *in fogl. figurato.*

Bello il pensiero di circondare delle imagini de' più illustri concittadini, quasi di tante stelle, il nome di chi regge la patria e ne procura lo splendore. Un giornale ha rimproverato al Leoni d'aver dato alle sue imagini d'illustri parmigiani un appellativo contrario alla propria intenzione, quella cioè di festeggiare l'onomastico della sovrana, a cui le intitola. Simile appellativo, ha detto quel giornale, fu dato opportunamente dalla Grecia a sette de'suoi tragici (quelli che fiorivano a' tempi del Filadelfo) poichè i loro versi destavano il pianto. A sette uomini illustri, le cui imagini si riproducono per cagione d'allegrezza, è affatto sconveniente quello d'un gruppo di stelle, ch' ebbero dagli antichi l' epiteto di tristi o di tempestose. — Ma gli antichi, può rispondersi, non avrebbero per sorte confuse talvolta l' Iadi colle Plejadi loro vicine, ma poste più sopra (si guardi il planisferio celeste) verso la costellazione di Perseo? Il nome delle prime, come a tutti è noto, viene dalla pioggia, da cui suol essere accompagnato il loro apparire; quello delle seconde viene dal navigare, di cui riconducono (o riconducevano pe' greci) la stagione. Però l'epiteto, che ben si appropria alle une, mal si addice alle altre, che meriterebbero anzi quello di serene o di ridenti. È famosa, or mi giova rammentarmene, la Plejade francese di Ronsard. Poichè i poeti, di

cui essa componsi, non sono nè tragici nè elegiaci nè d'altra specie di lamentevoli, noi la crederemo così chiamata per lo splendore che da questi poeti veniva al loro paese e alla loro età. Se per chi governa la nave della repubblica possono dirsi stelle proprizie i maestri delle scienze e dell'arti, il titolo di Plejade dato ad alcune immagini d'uomini illustri nell'occasione che si è accennata, dee sembrare tanto più conveniente, che, giusta le idee de'greci adottate dal Leoni come dal Ronsard, racchiude in sè la testimonianza o l'augurio d'una felice navigazione.

Ove si domandi se le imagini prescelte (di Francesco Mazzola, d'Alessandro Farnese, di Sforza Pallavicino, d'Adeodato Turchi, di Giambatista Bodoni, d'Angelo Mazza e di Pietro Rubini) sieno le più splendide o le più opportune fra quante ne offeriva la storia de' parmigiani; io sento di non essere in grado di rispondere. Parimente ove si domandi se quelle immagini nella loro parte descrittiva (giacchè si compongono d'incisioni e di descrizioni) corrispondano esattamente agli originali; io debbo confessare che la risposta m'è impossibile, non avendo tempo di far le indagini, che per essa mi sarebbero necessarie. Che se, per quel pochissimo ch'io so, credessi talvolta non irragionevole qualche dubbio, rifletterei forse che le descrizioni, come le incisioni, sono a semplici contorni, e destinate non a rappresentare tutto il vero, ma ad indicarne le parti più belle. Il loro stile (è stato detto) servirebbe meglio all'intento se fosse più facile e più morbido. L'età nostra veramente non ha gran diritto di pretender molto a questo riguardo; giacchè coi suoi applausi ha fatto diventar di moda ciò ch'è più contrario alla morbidezza e alla facilità. Nelle descrizioni, di cui si parla, è manifesta una certa ricerca dello squisito, che deve aver data all'autore qualche fatica. Essa peraltro deve attribuirsi non all'amore di singolarità, ma al desiderio di fare colle parole una più profonda impressione. Talvolta anche si accoppia ad una franca spontaneità, come in quel passo del ritratto d'Alessandro Farnese, ove si asserisce che questo guerriero servì leal-

mente Filippo secondo, senza servire alla sua ipocrisia e alla sua tirannide.

Il giornale, di cui si diceva pocanzi, non approva che sia stato posto nella nuova Plejade Giambatista Bodoni. Pure il Bodoni è negli scritti de' suoi contemporanei l'*Aldo parmense*, come ne' registri di Parma è uno de' suoi nobili cittadini. Sarebbe così ingiusto il togliere a questa città, ov' egli ha percorsa la più brillante carriera che mai percorresse alcun tipografo, il diritto di chiamarlo suo, come il negarlo a Saluzzo che lo vide nascere. Del resto la disapprovazione di quel giornale par dettata da qualche motivo estraneo alla critica storica o letteraria; ed io non debbo, dandole troppa importanza, far sorridere chi per avventura potrebbe spiegarla.

Qualche motivo pur estraneo alla critica ha forse dettato ciò che si aggiunge nel giornale medesimo intorno al merito letterario dell'autor della Plejade. L' amor delle lettere, parmi, avrebbe dettato un giudizio meno aspro.

Il Leoni ha fatta in un tempo non lungo lunghissima via, occupato principalmente a trasportare fra noi i tesori d' altre letterature. Affrettato da cause, di cui nessuno potrebbe fargli un rimprovero, egli, malgrado la sua incredibile attività, nè si è preparato ad ogni sua impresa quanto richiedeva il bisogno, nè sempre è riuscito a ben condurre quelle stesse a cui si era meglio preparato. Qualche volta forse ei s' è lasciato allettare ad una o ad altra impresa, senza troppo considerare quanto fosse per lui adatta, giacchè in ogni cosa il buon riescimento dipende non meno dall'indole che dal vigor dell'ingegno che l' imprende. Malgrado ciò sarebbe ingiustizia il negare ch' egli abbia ben meritato delle lettere in Italia; e se mai gli furono dati degli applausi senza misura, non bisogna cercar di togliergli anche la misura che gli è dovuta.

Io non dirò nulla de' suoi lavori originali, fra cui si annoverano più tragedie, alcune delle quali attestano, se non altro, una prontezza e una forza, a cui non è mancato che l' agio di meglio dimostrarsi. Non dirò neppur

nulla delle sue traduzioni d'alcuni insigni monumenti dell' antica letteratura, benchè sieno forse più riguardevoli ch' altri non pensa. So quanto nuoccia loro il confronto d'altre versioni anteriori, la cui bellezza dopo tanti esperimenti può credersi insuperabile. Ma come il Leoni non pensò a gareggiare nè col Caro nè col Monti, così nè la sua Eneide va giudicata a confronto di quella del Caro, nè la sua Iliade a confronto di quella del Monti. E l'una e l'altra sono fatte ad altro intendimento, quello cioè d'esperimentare quanto la nostra verseggiatura possa contendere di semplicità o di concisione con quella di Omero o di Virgilio. Quest' intendimento sicuramente non è troppo favorevole alla bellezza poetica. Pure chi avesse ozio d' esaminare pazientemente a cosa abbia condotto il Leoni, vedrebbe che gli ha fatti trovare molti bei partiti, e gli ha dato spesso non piccolo vantaggio obbligandolo a far uso di grandissima destrezza.

Nelle versioni dall' inglese egli non s' è proposto che lo scopo ordinario de' traduttori ; e già il proporsene uno più arduo sarebbe stato non solo inutile ma fuor di ragione. Le difficoltà di tali versioni erano già troppe senza ch' egli cercasse di accrescerle. Queste difficoltà egli non le ha vinte tutte, ma ne ha pur vinte moltissime ; e, quando altri faranno meglio, si potrà forse esser più severi verso di lui, benchè si avrebbe gran torto d' essergli sconoscenti.

Suppongo che quelli, che oggi vorrebbero togliergli ogni lode, sentano il prezzo di lavori diretti a farci conoscere le più belle produzioni d' una straniera letteratura. Quelli per cui tali produzioni non sono che *porcherie*, come le chiamava ingenuamente un poeta, con cui otto o diec' anni sono io parlava del traslatarle che faceva il Leoni con tanta instancabilità, hanno tutta la ragione di negare a questo traduttore ogni gratitudine. Gli altri gliela debbono tanto maggiore, quante sono maggiori le difficoltà da lui incontrate.

È singolare come le composizioni, che pare dovessero riuscirgli più facili, sieno quelle la cui versione si legge meno volentieri. Io parlo qui di molte liriche inglesi da

lui tradotte, a cui certo non si torna con egual piacere, come a molti passi del suo Thompson o del suo Milton. Io credo che i giudici del Leoni sappiano bene qual intrattabile poeta sia quest'ultimo per un traduttore italiano. Si è chiamato più volte lottar con Omero il tradurre i versi d'Omero. Ma una lotta con Omero è quasi un trastullo in paragone di quella ch'è d'uopo sostenere coll' epico inglese; e l' uscirne, come n' è uscito il Leoni, mi pare che si accosti assai al trionfo. Questa lotta avrebbe dovuto stancarlo. Ma egli non faceva che rinfrancarvi le forze per un' altra ancor più terribile, quella sostenuta con Shakespeare, con cui, diciamolo, non può lottar veramente che un Ercole.

Io non cercherò se il Leoni non aves se potuto accrescere il nostro piacere o il vantaggio della nostra letteratura, scemando fatica a sè stesso, cioè traducendo in prosa così le tragedie come le altre opere di quel drammatico. Egli ha creduto di farcele gustar meglio, traducendole nella maniera per lui più difficile, cioè in versi, e quest'ardita fatica l'ha sostenuta in modo, ch'è forza confessare che l'ardimento non fu in lui temerità. È poco tempo che una persona praticissima dell'inglese letteratura, riscontrando per cagione di studio alcuni passi del Macbet e dell'Amleto, mi facea osservare quanto felicemente il Leoni li avesse tradotti. Se molti altri non riuscì a tradurli con eguale felicità, accusiamone il poco tempo, che non la volontà ma la fortuna gli concedeva di dedicare ad un lavoro che ne avrebbe voluto moltissimo, e alle ripugnanze del nostro gusto, che richiedendo infiniti riguardi, accresceva le sue difficoltà. Se mai da alcuni anni in poi il nostro gusto, senza perdere nulla della sua delicatezza o del suo carattere nazionale, va diventando meno esclusivo, io credo che al Leoni se ne debba gran parte di merito. E quando le sue traduzioni poetiche avranno ceduto il luogo ad altre migliori (il che non sarà così presto) ancora gli si dovrà il vanto d' aver rese possibili queste traduzioni migliori, e d' aver segnato più che altri un' epoca di transizione da un gusto particolare e ristretto ad un gusto più generale e più largo.

Non aggiungo parola intorno alle sue versioni in prosa. La principale fra esse, quella della storia d'Hume, è già stata giudicata al confronto d'altre e nostre e straniere. Anch' essa, come le versioni poetiche, lascia desiderare ora una maggiore fluidezza, ora una maggior perspicuità, ora qualch'altra dote. E nondimeno è una delle più belle e delle più esatte che noi abbiamo di storie moderne. Poco forse sarebbe bastato al Leoni per formarsi uno stile istorico, qual lo desidera la miglior parte de' lettori, chiaro, sugoso, lontano da un' imitazione faticosa e puerile d' uno stile d'altri secoli, ma ben colorito e veramente italiano. S' egli consecrava alla versione d' opere storiche una parte del tempo consecrato a quella d'opere poetiche, oggi avremmo da lui, non ne dubito, de' veri modelli di traduzione in prosa; e questi modelli servirebbero a propagare quel gusto di studi solidi, che nell'epoca a cui siam giunti, se trovasse buon nutrimento, diverrebbe generale.

Prose varie originali e tradotte. Sallustio trad. da Vittorio Alfieri. Parigi, Barrois maggiore 1827 *in* 12.° — *Le vite di Cornelio Nipote trad. da Tommaso Azzocchi. Roma, Salviucci* 1826 *in* 8.° — *Volgarizzamento d'alcune epistole di Seneca, testo di lingua inedito. Venezia tip. d'Alvisopoli* 1826 *in* 8.° — *Orazione di Giovita Rapicio pub. e trad. da G. B. Gaspari. Venezia, Picotti* 1826 *in* 8.° — *Viaggi di G B. Belzoni in Egitto ed in Nubia ec. trad. con note di F. L. Milano, Sonzogno* 1826 *t.* 4 *in* 12.° — *Alcune prose inedite di Gabriello Chiabrera Genova, Pagano* 1826 *in* 8.° — *Notizie intorno a Paolo Simeoni Balbi scritte da Luigi Cibrario. Torino stamp. Alliana* 1826 *in* 8.° — *Giornale bibliografico di Vicenza. Ivi, Parise e C.* 1827 *in* 12.° — *Elogio d'Andrea Appiani scritto da Giuseppe Longhi. Milano, Bianchi e C.* 1826 *in fog.* — *Il tempio di Canova in Possagno. Bologna, stamp. delle Muse* 1826 *in* 8.° — *Elogio di Giuseppe Piazzi scritto da Saverio Scrofani. Palermo, stamp. reale* 1826 *in* 8.° — *Discorso del barone Ferdinando Porro ne' funе-*

rali del conte maresciallo DOMENICO PINO. *Lugano, Vanelli e C.* 1826 *in* 8.° — *Tentativo di* CARLO ANTONIO PEZZI *per ritardare l' estinzione dell' eloquenza in Italia. Milano, Sonzogno* 1827 *in* 8.° — *Lettera di L. R. al conte* FRANCESCO CASSI, *in ordine al suo manifesto d'associazione al* LUCANO. *Modena, Soliani* 1827 *in* 8.° — *Sul terrore nella tragedia discorso del marchese G. G.* HAUS. *Palermo, stamp. reale* 1826 *in* 8.° — *Alcuni sguardi di* PIETRO SCHEDONI *sopra la scienza della legislazione del* FILANGIERI. *Modena, Soliani* 1826 *in* 8.° — *Della conservazione della salute, considerazioni medico-filosofiche di B. G.* ROSNATI. *Milano, Bernardoni* 1825 *in* 8.° — *Dei costumi e delle bell'arti in Sicilia lettera del cav.* GIACOMO BORDIGA. *Firenze, Ronchi e C.* 1827 *in* 8.° — *Un' elezione di membri del parlamento d' Inghilterra di* GIUSEPPE PECCHIO. *Lugano, Vanelli e C.* 1826 *in* 12.° — *Delle opere di scultura e di architettura di* MATTEO CIVITALI *lezione del marchese* ANTONIO MAZZAROSA. *Lucca, Bertini* 1826 *in* 8.° — *Discorso del march.* ANTONIO MAZZAROSA *per la solenne apertura degli studii. Lucca, Bertini* 1826 *in* 8.° — *Vita del card.* GASPARO CONTARINI *scritta da mons.* LODOVICO BECCADELLI. *Venezia tip. d'Alvisopoli* 1827 *in* 8.°

Poesie varie originali e tradotte. OMERO *innografo, traduzione d'*ANTONIO DURANTI. *Arezzo, Loddi e Bellotti* 1827 *in* 8.° — *La Maga di* TEOCRITO, *trad di* GIUSEPPE BORGHI. *Firenze Borghi e C.* 1827 *in* 8.° — *La chioma di* BERENICE *di* CALLIMACO *secondo la versione di* CATULLO *trad. e illus. da* GIUSEPPE ADORNI. *Parma, Carmignani* 1826 *in* 8.° — *I ponti del Taro e della Trebbia, versi latini di* RAMIRO TONANI *e italiani di* GIUSEPPE ADORNI. *Parma, Bodoni* 1825 *in* 8.° —ERCOLE, *versi orig. e tradotti di* GIUSEPPE ADORNI. *Parma, Bodoni* 1827 *in* 8.° — *La perdita dell'Anio del sig. De* LAMARTINE, *traduzione di* LEOPOLDO FERONI. *Firenze, litografia Salucci* 1827 *in fog.* — *Saggio d'imitazioni e traduzioni dal tedesco di* PIETRO DE KOSTER. *Pisa, Prosperi* 1826 *in* 8.° — *I monumenti, carmi d'* ANGELO MO-

CHETTI. *Parma, Bodoni* 1826 *in fog.* — *Le nozze, terzine d'*ANGELO MOCHETTI. *Parma, Rossetti* 1826 *in* 4.° — *I benefizi carme d'*ANGELO MOCHETTI. *Parma, Bodoni* 1826 *in fog.* — *Versi di* PIETRO FEBRARI. *Brescia, Bettoni* 1826 *in* 8.° — *L'industria trapanese versi di* GIUSEPPE MARCO CALVINO. *Trapani, Mannone e Solina* 1826 *in* 8.° — *Versi recitati al publico pisano alla terza rappresentazione del* FOSCARINI. *Pisa, Nistri* 1827 *in* 12.° — *Madrigali e sonetti inediti di* TORQUATO TASSO. *Venezia, tip. d'Alvisopoli* 1827 *in* 8.° — *L'orologio di* FLORA *canzonette del cav.* ANGELO M. RICCI. *Venezia, tip. d'Alvisopoli* 1827 *in* 4.°

Il bisogno di risparmiar tempo, onde poter sodisfare ad altri debiti del nostro giornale, ci obbliga a passar rapidamente su molti libri o non nuovi o di piccola mole, benchè non tutti di piccola importanza. Altre volte, unendone insieme un minor numero, sì è potuto aver riguardo a qualche loro particolare affinità. Questa volta ci è d'uopo accontentarci d'una classazione assai larga, che, comprendendo sotto un medesimo titolo i libri più differenti, riesce per noi la più economica.

Ciò che valga *il Sallustio dell'Alfieri* tutti gl' italiani lo sanno. La nuova ristampa di questo Sallustio è destinata, come dice l'avviso dell' editore, pel corso di lingua e letteratura italiana aperto dalla società dei metodi in Parigi. Nessun altro de' nostri libri, secondo quell'avviso, è sembrato così opportuno come il Sallustio alfieriano per servir d'esemplare agli studiosi stranieri; poichè in nessun altro è sembrato unirsi nell'istesso grado l'importanza della materia, il pregio della composizione e quello dell'espressione. Per noi italiani veramente ci sono ne'nostri storici assai cose, che c'interessano dieci mila volte più che la congiura catilinaria o la guerra giugurtina. Per gli stranieri io non so dire quanto riuscirebbero interessanti, ma penso che nol riuscirebbero meno di quella guerra e di quella congiura. Essi vi troverebbero, se non altro, un po' di novità, e alcun che di relativo alle co-

se proprie, che può ben valere per loro quella grandezza o vera o ideale che trovasi nelle cose romane. La narrazione di Sallustio è bellissima, ed io sarei piuttosto inclinato ad amplificarne che a diminuirne il pregio. Ma la narrazione d' alcuni de' nostri storici, se non in tutte almeno in molte parti, è anch'essa assai bella, e per chi prepone al molto artificio una franca spontaneità potrebbe sembrare anche più mirabile. Del resto sieno pure tutti gli scrittori italiani di gran lunga inferiori a Sallustio: essi, e non Sallustio, benchè tradotto magistralmente, sono i rappresentanti naturali della letteratura italiana. Certo il Sallustio dell'Alfieri è cospicuo per eccellenza di stile, o, come dice l'avviso più sopra citato, per chiarezza, brevità e precisione, doti non comuni ai nostri scrittori. Ma guardateci bene: egli è latino e non italiano; e se volete convincervene mettetegli a fianco Dino Compagni o il Machiavello. Con ciò non intendo fare il minimo rimprovero all' Alfieri: se il suo Sallustio fosse più italiano sarebbe meno Sallustio. Ma, per questo stesso ch' è tanto Sallustio, non può dare agli stranieri che un'idea indiretta dell'elocuzione italiana. Fosse peraltro non Sallustio, ma uno scrittor nostro di maggior merito che Sallustio. Basterebbe egli solo a porgere una compita idea della nostra elocuzione, o gioverebbe il presceglierlo ad esclusione di tutti gli altri scrittori? Mi duole invero che noi non abbiamo un tal libro moderno di prosa, che possa da capo a fondo riuscir interessante agli stranieri, senza di che sarebbe ridicolo proporlo ad essi qual modello di stile. Ma quando l'avessimo, crederei ancora che giovasse scegliere il meglio dai nostri libri migliori, perchè il carattere dello stile d'una nazione si compone, parmi, di tutte le varietà di stile de' suoi scrittori differenti. Dopo gli esempi di stile originale, solo stile vero, perchè non combinato separatamente dalle idee, qualche esempio cavato da insigni traduzioni verrebbe opportuno, se non foss'altro per cagione di confronto.

Un autore, come Sallustio, che affettava gran rigidezza e gran concisione, poteva ma forse non doveva esser tradotto

altrimenti di quello che il fu dall'Alfieri. Uno storico, sì piano e copioso, come Cornelio nipote, poteva e doveva (ove pur ne bisognasse una nuova versione) esser tradotto altrimenti di quello che lo è stato dall'Azzocchi. Dico Cornelio nipote, quantunque io creda col suocero del vecchio Aldo e col Lambino, che le vite che ci si danno sotto il suo nome non sieno che un compendio di quelle da lui scritte. Ma come questo compendio è fatto colle sue frasi (di che ci rendono testimonianza a luogo a luogo le frasi diversissime del compendiatore) non esito ad averlo in luogo dell'opera dell'autore. Ora a quest'autore l'Azzocchi ha cambiato carattere, facendolo diventare lambiccato, difficile e spesso enigmatico. Ei dice che col suo modo di tradurlo ha voluto dar prova d'aver studiata la lingua, e chiama *nemici del buon gusto* quelli che non fossero contenti di tale prova. Ma sia lode al vero: si può mostrarsi più nemici al buon gusto che facendo della lingua un gergo, che trasformando per esempio un periodo chiarissimo: *constat enim inter omnes qui de eo (Alcibiade) memoriae prodiderunt, nihil illo fuisse excellentius vel in vitiis vel in virtutibus* in questo vero indovinello: " da che da tutti coloro, che di lui hanno scritto, sappiamo nulla, sì in vizii e sì in virtù essere mai stato di là da lui ,,?

Del *volgarizzamento dell' epistole di Seneca* secondo il codice udinese, copiato dal nostro guicciardiniano e confrontato con altri, già si è detto quanto basta in una delle riviste dell'anno scorso, annunciandone alcuni saggi pubblicati dal Cigogna. Ora ne abbiamo un altro, la vigesimaseconda, e la vigesimaterza delle epistole, con varie osservazioncelle dell'editore, il quale nota sempre le varianti, guarda al testo latino per rettificare gli errori o del volgarizzatore o degli amanuensi, e guarda al vocabolario per rettificare le parole mal citate e indicare le non citate.

Senz' essere appassionatissimi per le cose del trecento si può applaudire alla pubblicazione d' un volgarizzamento, come questo di cui si è fatto cenno. Per applaudire a quella dell' *orazione di Giovita Rapicio* bisogna veramente essere appassionatissimi per tutte le chiacchiere de' nostri

vecchi. — E chi è questo Rapicio? domanderà taluno. — Il vero peggiorativo di Seneca guardato dalla parte men buona: un retore verbosissimo, il quale non sa fare che vane amplificazioni da scuola. Nè la sua orazione *dell'imitare i maggiori*, ch'or si dà in luce per la prima volta, è altro che un' amplificazione così vuota di pensieri come di verità. *Quae umquam innocentior respublica? quae alieni abstinentior? quae in delinquentes clementior?* Questa, se non la riconoscete, è secondo il Rapicio la republica veneziana. E, per provarvi ch'ei la loda con cognizione di causa, che fa egli? Biasima al suo confronto la republica ateniese, poi la spartana, poi la cartaginese, poi con interminabili parole la romana. Quindi conchiude con parole egualmente interminabili e qualche volta ridicolissime: giovinotti veneziani, se volete essere i più grand'uomini del mondo, fate come i vostri nonni che fondarono, e i vostri babbi che ampliarono questa innocentissima, astinentissima, clementissima delle republiche. — Sento ch'io metto nel mio sommario un po' di mal umore; ma la colpa è tutta di questo retore, il quale sembra avere scritto per abusare della pazienza di chi un giorno dovrebbe leggere le sue ciancie. Chi crederia che nel calore delle esortazioni egli spenda un lungo paragrafo per dire a que' giovanotti con ciceroniana gravità: taccio delle bertucce che imitano così bene gli atti umani: un uccelletto imita a perfezione il muggito del toro: un altro imita il nitrito del cavallo: i corvi e i pappagalli imitano le nostre voci: l' elefante imita il gemito delle partorienti; imita i moti de'ballerini di corda ec. ec. e voi non imiterete le grandi cose operate dalle loro eccellenze i magnifici senatori, procuratori, avogadori ec. vostri padri e vostri avoli? — Il latino della sua orazione è bell'e buono; ma prolisso e senza nerbo come già v'imaginate. L' italiano della traduzione è uno specchio fedelissimo di questo latino. Del resto il traduttore sa scrivere, piacendogli, con più concisione che l'autore; come sa lodare Venezia con miglior critica di lui; di che abbiamo buon saggio nelle sue note istoriche o apologetiche aggiunte all' orazione. Quindi fa meraviglia ch' egli abbia voluto get-

tare il suo tempo intorno ad essa, e soprattutto che abbia nella dedicatoria potuto dire ch'è scritta con eloquenza e che gli animi ne saranno infiammati.

Ben lo saranno lungamente dai *viaggi del Belzoni*, monumento così lusinghiero pei veneti come i viaggi di Marco Polo e i frammenti che si hanno di quelli di Giovanni Caboto e di Sebastiano suo figlio. Io non pretendo fare verun confronto fra il moderno viaggiatore e que' vecchi, al primo de'quali dobbiamo, si può dire, la geografia dell'Asia, e al secondo la scoperta dell'America settentrionale. Il povero Belzoni, da cui lo studio delle antichità egiziane ha ricevuto sì notabili incrementi, era anch' egli sulla via delle grandi scoperte, e già da un pezzo avea giustificato l' elogio del colonnello Fitz-Clarence " che per uno spirito così svegliato e intraprendente come il suo nessuna difficoltà sarebbe insormontabile ,,. Egli era divenuto l' uomo del deserto, il confidente degli Arabi (cagione di trista gelosia ad altri europei) e già stava per penetrare le più riposte parti dell'Affrica, quando la morte lo ha rapito nel fiore degli anni, come recentemente ha rapito il nostro Brocchi al suo ritorno da Sennaar. Tristo destino dell'Italia, a cui il dare de' viaggiatori come il Belzoni ed il Brocchi è quasi così difficile come il dare de' conquistatori, e a cui la gloria di darli costa quasi subito il dolore di perderli! Io spero che le ricchezze d' erudizione e di scienza che il Brocchi già avea raccolte, e che si disponeva, dicesi, a recare in Europa, non andranno disperse; nè tarderà a comparire qualche relazione del suo viaggio, che per essere breve non sarà poco interessante. Intanto noi ci terremo ben cari i viaggi del Belzoni, sulla cui morte immatura ci fa rinnovare il pianto la morte del Brocchi. Io non ho qui bisogno di dir nulla di questi viaggi tanto fra noi conosciuti, e di cui l'Antologia anni sono diede copiosi estratti. Hanno essi coi viaggi di Marco Polo, de' quali ho fatto cenno più sopra, una singolare somiglianza, quella cioè d' una grande semplicità, che non è l' ultima delle loro attrattive. Depping, traducendoli dal testo inglese in francese, e dando loro, di consenso dell' autore, un miglior ordine,

si è guardato bene dall'adornarli, facendo loro perdere il nativo carattere. La versione italiana è fatta senza pretensione sopra quella di Depping e arricchita d'alquante note, oltre le varie già poste alla sua da questo valente geografo, e anch' esse volgarizzate. Vi si premette una vita dell'illustre e sventurato viaggiatore scritta con molta cura dal prof. Menin, così per toglierci la vergogna di ricorrere alle biografie straniere volendo sapere qualche cosa d' un italiano tanto insigne, come per supplire alla loro ingrata parsimonia.

Dopo le relazioni degli illustri viaggiatori quelle, che più sembrano destare la comune curiosità, sono le vite degli illustri guerrieri. Le prime non ci abbondano e non possono abbondarci in Italia. Le seconde ci abbonderebbero forse, ove si facessero negli archivi e nelle biblioteche nuove ricerche simili a quelle, che ci fruttarono, già tempo, le vite latine di Braccio da Montone e di Sforza da Cotignola, e più recentemente le italiane del Ferrucci e del Giacomini.

Fra le *prose inedite del Chiabrera* avvi quella di Giangiacomo de' Medici marchese di Marignano, che sarà qui letta con speciale attenzione. Il marchese, famosissimo per le guerre di Francesco Sforza, ebbe gran parte ne' cangiamenti delle cose di Toscana, e in ispecie di Siena, avvenute al suo tempo. Le discordie di questa città, la sua fatale imprevidenza, la sua lunga e inutile resistenza a chi cercava di opprimerla, il coraggio de' suoi ausiliari, la politica del suo oppressore, tutto ci è dipinto dal Chiabrera con una forza che non gli è ordinaria. Dalle maniere di Cornelio nipote ei si solleva talvolta nella sua narrazione sino a quelle di Tacito, di che sia testimonio questo passo: " trascorse alcun tempo, e l'imperatore, per molte cagioni a suo stato giovevoli, deliberò, che guerra si facesse a' sanesi, ed altro non diceva salvo che la maestà imperiale aveva sostenuto oltraggio: accortezza de' grandi; offendere e querelarsi d'essere offeso ,,. Contro il Medici, stromento della risoluta volontà dell'imperatore, stava lo Strozzi, capitano degli aiuti, ch' ebbe Siena dal re francese. Egli combattè con animo grande e con piccola fortuna,

che, per colpa degli aiutati specialmente, si cangiò alfine in avversa. Disperato delle cose, e costretto a mettere in salvo la propria persona, ei volgeva a' suoi più intimi un commovente discorso, di cui giova riferire la conclusione. " Debbo saldando le ragioni della guerra soddisfare all'altrui poca virtù e all' altrui molta viltà col dispendio dell' onor mio? Io credo bene di no. — Qui tacque e volse gli occhi verso il cielo quasi seco parlasse; indi soggiunse che Pompeo in Farsaglia dovea vincere e Bruto similmente; ma che dove giudica la fortuna, spesso la fortezza e la prudenza umana ricevono torto ,,. Alla vita del Medici s' accompagna fra le prose inedite un altro scritto, che può chiamarsi biografico, quello delle lodi d'Alessandro Farnese duca di Parma e Piacenza. Esso non racchiude cose che possano dirsi notabili, ma si distingue per certa poetica vivacità, che rende meno importune certe idee per noi antiquate e certe formole panegiriche, le quali oggi possono chiamarsi di cattivo gusto. D' ottimo gusto, benchè d'assai piccolo interesse in paragone di quello che potevano avere ai tempi dell' autore, sono tre altre prose che succedono alle già indicate, cioè tre dialoghi sulla tessitura delle canzoni. Questi dialoghi si fingono tenuti qui sulle sponde dell'Arno da tre ingegnosi fiorentini, i quali, se mai il Chiabrera li lesse fra loro, ben poteano dirgli: *e fiorentino — mi sembri veramente quand'i't'odo.* Sono essi per così dire una prima battaglia o piuttosto una scaramuccia di vanguardia contro la pedanteria. Ma il loro merito principale è quello d' uno stile schietto, agile, elegante, e tanto più bello in suo genere di quello stesso della vita del Medici, quanto la vita è superiore ai dialoghi per la sua importanza.

Da questa passando alla *notizie di Paolo Simeoni de'Balbi, scritte dal Cibrario* si varia piacere, ma non si prova un piacer minore. Il Simeoni (nativo di Chieri come il suo biografo) fu guerriero meno brillante del Medici, ma più saggio e più puro. Spese la vita a combattere in oriente contro i barbari che minacciavano la civiltà d'Europa, e poi a difendere la patria contro questi barbari e gli im-

prudenti che loro aprivano la strada a soggiogarci. " Per opprimere con maggiore facilità il suo rivale (Carlo terzo di Savoia) il re di Francia con iscandalo di tutta l' Europa strinse lega col nemico del nome cristiano, e nel 1543 si vide il navilio francese comandato dal signore d' Enghien e quello di Solimano imperatore de' turchi capitanato dal Barbarossa assaltare concordemente la città di Nizza „. Il Simeoni col suo coraggio e la sua prudenza ebbe il vanto " di conservare al duca suo signore la principalissima tra le fortezze che ancor possedeva; il nocciolo, dirò così, intorno a cui si rannodarono pochi anni dopo i destini della monarchia sabauda „. Le notizie intorno alla sua vita sono scritte con molta nitidezza e aggiustatezza, e fanno sperare assai bene della storia di Chieri, che il Cibrario sta scrivendo, e di cui possono dirsi un episodio.

Quell' amore per le cose patrie, che ha dettate al Cibrario le notizie del Simeoni, ha pur destato in alcuni scrittori, che non curano di nominarsi, il pensiero di pubblicare un *giornale biografico di Vicenza.* Hanno essi cominciato, quasi per allettare sè stessi con piacevole esordio, dal raccogliere le notizie de' vicentini distinti nella musica, fra i quali primeggia quel Nicola, che nella corte di Leon decimo ebbe titolo d'arcimusico, e fu inventore d' uno strumento forse più ingegnoso che utile per la divisione de' suoni, e d' una teoria molto lodata e molto censurata per ridurre la musica antica alla pratica moderna. Alle notizie di questi maestri della scienza armonica essi fanno succedere, come appendice, nel primo numero del loro giornale una cronologia, veramente un po' magra, d' italiani illustri, alcuni precetti agronomici assai buoni, e che riuscirebbero ancor più utili se fossero scritti con maggiore semplicità, e alcune tavole statistiche tratte dall' opere de' migliori geografi.

L' amicizia d' accordo coll' amor patrio ha dettato al *cav. Longhi* incisore l'*elogio del cav. Appiani* pittore. Più anni fa si trattò d' erigere a questo principe de' moderni frescanti una statua sotto le logge superiori del cortile di Brera, o come oggi dovrebbe dirsi del palazzo delle scienze

e dell' arti in Milano. Vi furono dispute fra gli artisti e i dilettanti (v. il Conciliatore e la Gazzetta milanese di quel tempo) intorno al modo di rappresentare il brav'uomo che volevano onorare. Chi diceva che per legge della statuaria si dovea fare seminudo o vestito alla greca; e chi opponeva che per legge di ragione si dovea fare vestito secondo l' uso del suo paese e della sua età. In grazia forse di questa dissidenza, che divenne assai viva, si rinunciò al pensiero d' una statua, e si ordinò un monumento che volle più lavoro d' una statua, e che la scorsa estate fu posto nel palazzo già detto in una delle sale della regia pinacoteca. L' elogio, di cui debbo dire una parola, è stato scritto per l' inaugurazione di questo monumento, che suppongo fatta con molta solennità. Anche senza sapere chi lo ha scritto, ciascuno accerterebbe, leggendolo, ch'è opera d' un maestro nell' arti. " Ned egli (basti questo paragrafo per chi non avesse ancor veduto l' elogio) come di molti avvenne poi, scuotendo il giogo del predominante mal gusto, spinse la sua riforma tant' oltre da sostituire alla sfrenata licenza del suo secolo la gretta semplicità dell' arte rinascente; nè ritentando lo studio del bello sui greci avanzi confuse i pregi di due arti ben diverse, e produsse ne' suoi quadri, in luogo della bella natura, statue colorate. Che anzi solea dire nulla esservi in pittura di più disgradevole quanto l' impronta statuaria dove s' aspetta la rappresentazione del vero scelto ma vero, e deplorava quindi la perdita dei celebrati dipinti d'Eufranore, di Zeusi e d'Apelle, nella persuasione che da quelle tavole ben altre norme ricavate avrebbero i pittori che dai superstiti marmi dissotterrati d'Agasia, di Glicone, d'Atenodoro „. Le idee giuste e le osservazioni sagaci abbondano in tutto l'elogio, il quale è scritto d' una maniera franca e talvolta elegante. Pure, guardando al nome di chi lo ha scritto, si è meno soddisfatti di quello che si dovrebbe, perchè si sente che si avea ragione d' aspettarsi di meglio. Il cav. Longhi maneggia la penna assai più abilmente che non apparisce da quest' elogio; e chiunque abbia sentito leggere qualche capitolo della sua storia dell' incisione, di cui ci si pro-

mette assai vicina la stampa, può renderne testimonianza. L'elogio è corredato d'una tavola rappresentante il monumento, scolpito dall'insigne Thorwaldsen, il quale non ha creduto di potere simboleggiar meglio che con un bel gruppo delle Grazie il genio di chi meritò d'esser chiamato il pittore delle Grazie. Quest'istesso monumento si vede per così dire miniato dal bravo Manfredini in una medaglia che fu distribuita per la sua inaugurazione, e che mi sembra veramente degna delle Grazie e del loro pittore.

Il *tempio di Canova in Possagno* può riguardarsi anch'esso come un monumento al grande artefice, di cui porta il nome; e la descrizione pubblicatane in Bologna come una parte del suo elogio. Questa descrizione molto precisa è accompagnata d'una tavola rappresentante l'ortografia e l'icnografia del tempio colle opportune spiegazioni.

Dopo l'articolo necrologico dato dall'Antologia intorno al *Piazzi*, e abbastanza recente perchè ne duri la memoria, io posso risparmiarmi un ragguaglio circostanziato dell'*elogio* di quell'astronomo scritto dallo *Scrofani*. Quest'elogio è diviso in due parti: la prima si volge intorno alla scienza; la seconda intorno alla virtù dell'encomiato. E nell'una e nell'altra s'incontrano molte buone idee, benchè non sempre molto bene espresse. Vi s'incontra pure qualche pittura assai viva (come quella del Piazzi giovanetto, che, dopo aver parlato con Lalande e veduto l'osservatorio di Parigi, passeggia sbigottito pel giardino di Lucemburgo e quasi si risolve di non far l'astronomo) che mi par degna d'esser tradotta in poesia. Tutto l'elogio è scritto con un sentimento d'amicizia, il quale ci riesce tanto più commovente, quanto più quest'amicizia è antica, e dovea sembrare oggetto d'invidia prima che fosse causa d'indicibile dolore.

Con interesse diverso ma non minore che i tre scritti riguardanti il Canova, l'Appiani ed il Piazzi sarà letto il *discorso pronunciato ne' funerali del maresciallo conte Pino*. La carriera di gloria militare percorsa da questo prode è in esso descritta con egual calore che verità. Indi vi si parla rapidissimamente del suo ritiro, che finì col finire della sua

vita, e par che si dica: un'importuna curiosità non chiegga alla dolente amicizia que' penosi ragguagli che sono riserbati all'istoria. Succedono al discorso alcune iscrizioni italiane, che adornarono la mesta pompa dei funerali. In esse, come nel discorso, avvi qualche colore rettorico, da non permettersi al gusto, benchè da perdonarsi all'amicizia e al dolore. Lo stile dell' uno, come quello dell' altro, è molto animato, e ci ricorda lo stile, direi quasi marziale, d'un'epoca ormai lontana, in cui tutto parea partecipare dell'insolito movimento impresso alla società.

Molto animato è pure lo stile del *tentativo per ritardare l' estinzione dell' eloquenza in Italia.* Questo tentativo consiste in un discorso intorno all'eloquenza, e in vari frammenti d'operette (parte edite e parte ancora inedite) proposti verosimilmente in esempio, poichè s'intitolano mezzo di ravvivarla. Come le operette, da cui i vari frammenti sono trascelti, hanno tutte per autore l'autor medesimo del tentativo; il titolo dato a questi frammenti potrà apparire ambizioso e rendere i critici assai rigorosi. E in verità così esaminando i frammenti, come il discorso, troveranno molto che dire e quanto all'elocuzione e quanto alle idee. Spero però che vorranno esser giusti, e saper grado all'autore d'aver inculcata questa massima così ragionevole: parlate di cose grandi ed utili, che v'innalzino la mente e v'infiammino il cuore, e per poco che siate esercitati nell'arte della parola riuscirete eloquenti.

Restauratore principale dell' eloquenza a' nostri giorni fu proclamato da molti il Perticari, proclamato ad un tempo uno de' nostri primi filologi. A questo doppio titolo il conte Cassi propose l'anno scorso che gli fosse eretto un monumento, e destinò a tal uopo ciò che ritrarrebbe dall'associazione che apriva alla sua Farsalia di Lucano. Un letterato modenese, persona assai cospicua, dicesi, e per lignaggio e per grado, ha voluto rispondere in istampa alla proposta del conte, indicando le ragioni per cui egli non istima di dovervi aderire. Io non mi farò ad esaminare queste sue ragioni e molto meno a dar sentenza della sua non adesione. Dirò soltanto ch'io desidero che le ragioni,

che furono di molta forza per lui, non lo sieno per altri, e aggiugnerò francamente ch' io lo spero. Anch' io preferisco, al par di lui, lo studio delle cose a quello delle parole; anch' io credo che le lunghe contese intorno alla lingua sieno state dal Perticari piuttosto rinnovate che terminate; anch' io dubito assai che la *severa integrità del gran padre Alighieri* (se per integrità s' intende il contrario dell'ira sua contro la patria) sia stata da questo suo studioso rivendicata; anch'io trovo più di mio gusto l'eloquenza calda e abbondante dell'illustre autore della Proposta, che non quella con cui sono scritti i due trattati dell'amor patrio di Dante e del merito de'trecentisti. Malgrado ciò io riguardo il Perticari come uno de' più distinti uomini del nostro tempo, e credo che l'Italia gli abbia delle grandi obbligazioni. Se lo studio della lingua e dell' eloquenza è pure di qualche importanza, il Perticari che l' ha ravvivato quand'era sì negletto non ha fatto poco per noi. Non è colpa sua se molte questioni, in cui egli ha cercato di portar nuova luce, si sono credute così rischiarate per le sue parole che non fosse più lecito il proporre intorno ad esse alcun nuovo parere; se i buoni esempi di scrivere, ch'egli ha dato, si sono chiamati i più perfetti degli esempi, e sono stati da alcuni o male o superstiziosamente imitati; se infine d'un uomo bravo e benemerito qual egli era si è voluto fare una specie di divinità. Ma scomparsa la divinità, l'uomo bravo e benemerito rimane; e per un tal uomo, la cui fine immatura fu sicuramente per noi una grave disgrazia, quattro marmi scolpiti (senza fasto, già lo suppongo) non mi sembrano un pegno di gratitudine eccessiva.

Non è senza qualche relazione allo studio dell' eloquenza il *discorso del march. Haus sul terrore nella tragedia.* Questo signore, pubblicando anni sono una sua versione latina della poetica d'Aristotele, avea notato che male s' interpretò dalla più parte de' traduttori e de' critici che lo stagirita assegnasse per officio alla tragedia l'ispirare il terrore e la pietà, mentr' egli parlò di pietà e di timore. La questione sul vero senso del φοβος aristotelico parrà ad alcuni di piccola importanza, ma all' autore sembra di

grandissima, poichè spiegandosi terrore invece di timore si vengono a giustificare tutti gli spaventi romantici (il romanticismo secondo lui e secondo altri non si compiace che di spaventi) e ad alterare i veri principj del gusto . Quindi temendo di non essere stato ben inteso quando fece l' avvertenza che si è detta , o di non aver ottenuta bastante attenzione , egli consacra al φοβος un particolare discorso , in cui , per mezzo principalmente d' un passo della politica d' Aristotele , analogo a vari della poetica , cerca di mostrare che quella parola non ammette altra interpretazione che la sua. Scopo finale della tragedia, come d' ogn'altra composizione dell' arte, è il diletto: il timore , come la pietà o la commiserazione, egli dice , non è contrario a questo fine perchè può rappresentarsi temperato o *purgato* giusta la frase d'Aristotele: il terrore invece, *che riserra l' animo e istupidisce la mente*, vi è contrario; dunque ec. — Io temo, a dir vero, che il nostro interprete scambi il terrore coll' orrore , il quale produce appunto gli effetti ch'egli accenna e può difficilmente riuscir gradevole. Del resto, s' io ho inteso bene le sue parole , egli applica la famosa purgazione aristotelica non alle passioni che sono in noi , ma alle passioni rappresentate sulla scena tragica, ossia pensa che la moderazione delle passioni rappresentate debba , giusta l' intendimento d'Aristotele , servire alla moderazione di quelle che proviamo in noi stessi. Sembra peraltro che Aristotele , parlandoci di quella sua purgazione , altro non volesse dirci se non che la tragedia deve colla rappresentazione di casi terribili e compassionevoli premunirci contro quel terrore che istupidisce e quella pietà che ammollisce, o in altri termini deve colla rappresentazione delle sventure altrui fortificarci contro le nostre. Andrieux , che propone questa spiegazione (v. il secondo suo articolo sul teatro de' greci nel tomo 21 della Rivista enciclopedica) si appoggia ad un passo di M. Aurelio ov' è detto presso a poco" che la tragedia fu inventata per mostrare le sciagure annesse all' umana condizione e avvertirci ch'è della nostra natura il dover soffrire „. L' imperatore filosofo, sapendo bene che l'illusione teatrale mai non produce l'ef-

fetto della realtà, soggiunge: " quei dolori, che voi vi dilettate di veder rappresentati sulla scena tragica, perchè vi desoleranno ove li incontriate sul gran teatro della vita umana? „ Se questo fu pure il pensiero d' Aristotele, cade, parmi, il ragionamento ch'egli dovesse escludere dalla tragedia il terrore, perchè il terrore è incompatibile col diletto. Il terrore, che ci ispira una scenica rappresentazione, non è niente più incompatibile col diletto che il semplice timore. Ben è più sublime e per ciò solo è più degno della tragedia. Che se guardiamo all'effetto morale di questa, massime fra gli antichi, i quali si credevano posti sotto l'impero d'un destino misterioso e tremendo, non esiteremo a persuaderci che Aristotele la credesse ordinata a rappresentare i casi più terribili come un mezzo di afforzare gli animi contro il terrore.

Le questioni filologiche, massime quando si riferiscono in qualche modo allo scopo morale della letteratura o d' alcuna parte di essa, non sono sicuramente senza importanza. Ma le filosofiche, le quali riguardano la morale direttamente, sono d'importanza troppo maggiore; e a questo riguardo il libretto *dello Schedoni sopra la scienza della legislazione del Filangieri* deve dirsi molto interessante. Lo Schedoni ha il merito incontrastabile d' aver rivolta l' attenzione a materie di pubblica e privata utilità (i lettori si ricordano delle sue *influenze morali*, del suo scritto *sui mali della guerra, ec.*) mentre la più parte dei nostri scrittori la rivolgeva a frivolezze. Si vorrebbe dargli il vanto d' aver rivolto a tali materie un esame veramente filosofico, e questo vanto non ci è permesso. Le scienze morali (ciascun l' intende) non possono far progressi, che ove sieno trattate col metodo stesso delle naturali, cioè fondate sull' osservazione de' fatti. Quelli, che hanno voluto stabilir regole o proporre teorie prima che i fatti fossero bastantemente osservati, hanno preso inevitabilmente molti abbagli; e il Filangieri è di tal numero. Per correggere questi abbagli che può farsi? Nulla di meglio sicuramente che adottare il metodo che si diceva, o attenervisi più rigorosamente che tale o tal altro scrit-

tore, giacchè parecchi, come appunto il Filangieri, non hanno così mancato di buon metodo come di costanza nell'adoperarlo. Ora crediamo noi che lo Schedoni sia più rigoroso del Filangieri? Lo Schedoni, vi si guardi bene, lo è assai meno, poichè molte questioni che pel Filangieri potevano esser dubbie (e lo sono tuttavia pei più grand' uomini d'Europa) secondo lui sono da un pezzo giudicate. Quindi egli per lo più asserisce ma non esamina, e sebbene in testa a' capitoli scriva modestamente *non sembra da convenirsi col Filangieri* su tale o tal altro particolare; ne' capitoli poi si lascia trasportare a tutte le asserzioni che gli convengono, aggiugnendovi talvolta le più ingiuste declamazioni. Dico ingiuste, perchè le parti dell' opera del Filangieri, contro cui si dirigono più particolarmente, sono appunto quelle, a cui mancò l'ultima mano dell' autore, e in cui perciò non è espresso tutto il suo pensiero. E dico pure ingiuste, perchè vanno a ferire le intenzioni d'un uomo, che può essersi ingannato, ma che ha date troppe prove d'amare i suoi simili perchè si dubiti ch'egli desiderasse il loro bene sinceramente. Del resto il definire la somma di bene, non dico assoluto ma relativo ad un dato periodo dell' incivilimento, che gli uomini sono capaci di possedere; il determinare per quali vie può esser loro procurata o assicurata, è cosa di tanta mole, che appena possono bastarvi gli sforzi riuniti di tutti i saggi. I fatti, che si vanno accumulando, il buon metodo di ragionare che si va propagando e rendendo sempre più esatto, ci fanno sperare de'risultati migliori che quelli ottenuti da' filosofi dello scorso secolo. In mezzo però al continuo pericolo d'ingannarsi e intorno a' fatti e intorno alle loro conseguenze, credo non solo giustizia ma prudenza un gran riguardo per le altrui opinioni. I veri saggi, quelli cioè che non hanno altro interesse che la verità, debbono considerarsi come una compagnia d' osservatori sparsi per tutto il mondo civile, e fatti per comunicarsi a vicenda il frutto delle loro osservazioni. Ciascuno assoggetti pure le osservazioni degli altri a nuovo esame: la verità non può riceverne che nuova luce. Ma nessuno si arroghi facilmente di dar sentenza,

e soprattutto si astenga dalle declamazioni. Questa è un età di grandi esperimenti : tutto il mondo lo sente, e già ne sa abbastanza per ascoltare mal volentieri i sentenziatori, e soprattutto i declamatori.

Poichè le *considerazioni del Rosnati intorno alla conservazione della salute* sono ad un tempo e *mediche* e *filosofiche*, posso qui dirne una parola senza troppo allontanarmi dalla materia a cui si riferiscono le parole antecedenti. Il Rosnati considera la salute *ne' suoi rapporti colla felicità*, il che è lo stesso che dire colla morale, poichè se la felicità senza la salute è turbata, senza la morale è distrutta. Ma la morale, sotto qualunque aspetto si riguardi, o di subordinazione del nostro bene particolare al bene generale, o d'impiego delle nostre facoltà al nostro maggiore perfezionamento, ha d'uopo di salute, ond'è che la conservazione di questa può annoverarsi fra i suoi doveri. E nel tempo stesso la salute, perchè si conservi, ha d'uopo di morale, ossia, per definire questo nome ne' più brevi termini possibili, d'un giusto regime delle passioni, i cui eccessi o i cui errori non sono pregiudicevoli all'animo solamente. Il Rosnati non tratta de'mezzi morali di conservar la salute così distesamente come de' fisici, ma ne tratta molto saviamente, ond'io credo che le sue considerazioni filosofiche non riusciranno meno utili delle mediche, anch'esse approvate da chi può darne giudizio, come piene di saviezza.

In grazia di due o tre pagine, riguardanti un benefico istituto che ora dirò, mi sembra di poter mettere fra i libri di morale la *lettera del cav. Bordiga sui costumi e le bell'arti della Sicilia.* Questo titolo, veramente, indica piuttosto ciò che l'autore si propose, scrivendo la sua lettera, che non ciò che eseguì. In essa, di fatti, egli quasi non parla che de'costumi e delle bell'arti in Palermo, ricordandoci più cose già notate dagli eruditi o dai viaggiatori, e aggiugnendone poche altre non ancora notate da alcuno. Fra quelle che riguardano le arti saranno lette con particolar piacere alcune notizie intorno ai dipinti di Pietro Novelli detto il Morrealese, che gli scrittori a cui particolar-

mente si apparteneva di parlarne, non ci aveano fatto conoscere che imperfettamente. Fra quelle, che riguardano i costumi, trovansi alcuni ragguagli sulla nuova casa de' mentecatti in Palermo, che a tutti gli amici dell' umanità riusciranno veramente preziosi. Noi conoscevamo il barone Pisani, come un buon archeologo: la ricomposizione delle metope di Selinunte (i cui scavi formano per entro alla lettera il soggetto d' una digressione interessante) gli avea data molta fama. L'autore della lettera ce lo fa conoscere come un saggio filantropo occupato, se così posso esprimermi, alla ricomposizione delle facoltà mentali di molti sventurati; e ciò ch'egli ne dice è fatto veramente per destare la nostra commozione. Io desidero che ciascun legga le due o tre pagine della lettera, in cui è descritta la casa dei mentecatti posta sotto la direzione di quel signore. C'è da imparare per tutti; giacchè lo spettacolo ch'esse presentano è tale che fa nascere in tutti le più gravi riflessioni. L' autore, mi si dice, commenta queste poche pagine, raccontando nella conversazione più fatti, che per brevità non ha esposti colla penna, e che provano ad evidenza come non avvi nulla di così guasto al mondo, che non si accomodi colla pazienza e colla bontà. Ciò basti per giustificarmi se pongo la sua lettera fra i libri di morale. Chi voglia collocarla fra i libri ameni può citare, fra l'altre cose, la descrizione che vi si legge delle passeggiate della Flora, e della famosa festa di S. Rosalia.

Mi trovo qui innanzi altri due libretti di prosa, l'uno de' quali si associa all' antecedente per le particolari notizie che anch' esso ci porge dell' opere d' un celebre artista, e l'altro per la pittura che ci presenta di stranieri costumi. Dico pittura, e dovrei piuttosto dire scena animata o dramma, chè tale è veramente *un' elezione di membri del parlamento d' Inghilterra* descrittaci *dal Pecchio*. Io chiamerei questa descrizione un necessario supplemento al più bel libro che abbiamo sopra l' Inghilterra, le lettere del duca di Broglio, se in questi ultimi mesi il Globo non ci avesse date più lettere intorno alle elezioni inglesi, che da qual-

che settimana sono state raccolte in un volume, e che la fama attribuisce ad un giovane scrittore di grande ingegno, Duvergier de Hauranne. Fra queste lettere e la descrizione, però, non avvi altra maggior differenza che quella d'un diverso numero di scene; giacchè le une ci trasportano su varii punti dell'Inghilterra, e l'altra ci tiene fermi a Nottingham, benchè da questo punto ci apra, per così dire, innanzi la prospettiva di più luoghi, ove possiamo indovinare ciò che avvenga contemporaneamente. Del resto e nell'une e nell'altre si manifesta una maniera conforme di vedere, e sembra che dall'une all'altra e da questa a quelle si riverberi una luce reciproca. Nelle lettere si trovano più fatti particolari; nella descrizione si trovano, per avventura, più considerazioni generali di un grande interesse, giacchè vi si trattano con eguale sagacia che rapidità alcune delle più grandi questioni, che oggi occupino la mente dei pubblicisti, come quelle che riguardano la recente crisi commerciale dell'Inghilterra, le leggi frumentarie, le elezioni dirette o indirette ec. ec. Un episodio interessantissimo di quelle lettere è ciò che vi si dice dello stato odierno dell'Irlanda e delle controversie intorno alla sua emancipazione. Queste cose vengono accennate anche nella descrizione, ma rapidissimamente. In essa invece trovasi un altro episodio, il quale è forse d'un interesse più universale, e a cui può darsi per titolo la domenica d'un artigiano inglese. Quest'espisodio non è soltanto la pittura de' piaceri, con cui l'artigiano si ricrea nel giorno di riposo, ma è come uno specchio delle sue opinioni e de'suoi costumi, e credo che il guardarvi dentro possa giovare egualmente alla scienza economica e alla morale. Alle lettere, di cui si diceva, è stato aggiunto ultimamente una specie d'epilogo, che raccoglie in uno la molta istruzione che può derivarsene. Nell'ultime due pagine, che conchiudono la descrizione, a me par di vedere il germe di quest'epilogo, il quale può dirsi che equivalga ad un buon libro.

L'altro libretto, di cui diceva pocanzi, è la *lezione accademia intorno all'opere di scultura e d'architettura del*

Civitali. Quest' egregio artista, fattoci conoscere molto imperfettamente dal Vasari e dal Baldinucci, aveva avuto pocanzi nel Cicognara un assai compito lodatore. A pieno compenso della passata dimenticanza più non gli rimaneva che di trovare un descrittore diligente delle principali sue opere, e lo ha trovato difatti in un suo distinto concittadino il marchese *Mazzarosa*, il qua'e ha cominciato da quelle che sono in Lucca sua patria, e promette d'occuparsi quanto prima anche dell'altre che sono in Genova. Fra le sue opere in patria tengono i primi luoghi il tempietto del Volto Santo, e la statua di San Sebastiano, che ammiransi nella cattedrale. Per esse specialmente sembra al suo illustratore di poter asserire con franchezza " che Matteo Civitali non solo eguagliò nelle due arti nobilissime, l'architettura e la scultura, quei che lo aveano preceduto dopo il ristoramento di quelle ed anche i contemporanei, ma superò gli uni e gli altri. ,, In prova di che egli fa osservare che il tempietto non solo è più grazioso e per forma e per ornato che quello di S. Pietro in Montorio di Roma fatto dal Bramante, ma gli è anteriore di quasi vent'anni; e che il San Sebastiano non solo è statua mirabile e superiore alla Maddalena e al San Giovanni di Donatello, ma è forse la prima statua virile ignuda, che siasi lavorata da mano moderna. La sua lezione, scritta con molta saviezza e molto buon garbo, giustifica il titolo di " presidente della commissione sulle belle arti in Lucca ., di cui si fregia il suo nome. Ciò che narrasi fra noi delle sue premure affettuose per gli studii e per gli studiosi non solo giustifica un altro titolo, quello di " direttore della pubblica istruzione ,, che accompagna il suo nome in fronte al *discorso* da lui composto per l'ultima *apertura degli studi* in sua patria, ma ci fa pronunziare questo nome con un sentimento di gratitudine e di amore.

Del resto il *discorso*, benchè scritto con quella modestia ch'è propria del merito, ci porge indizio più che bastante delle premure del suo autore, e per questa ragione specialmente ci riesce assai caro. Esso è come un proemio al *regolamento per la pubblica istruzione nel ducato di Lucca*,

altra testimonianza riguardevole di tante premure, e però degno d'essere conosciuto Questo regolamento, che non bisogna mettere al confronto di quelli fatti pei grandi stati, e molto meno di quelli ideati da' grandi filosofi, ma la cui esecuzione non può venire che dal tempo, ci lascia in cuore un' idea consolante, che l' istruzione cioè quasi dappertutto è sulla via de' progressi, e che ad accelerarli, più che la molta ricchezza, giova la molto buona volontà.

Mentre scrivo queste parole, a compimento del mio ragguaglio intorno ai vari libri di prosa che mi stanno schierati sotto gli occhi, ne giugne inatteso un altro, ch' io non debbo mettere in disparte, poichè mi par fatto per coronare la loro schiera. È *la vita del card. Contarini scritta da mons. Beccadelli*, e tanto degna d'esser letta quanto lo sono le più belle ed utili prose che abbia l' Italia. Fu publicata la prima volta dal card. Querini, poi da altri in varie raccolte, ed ora è ripublicata dal Gamba per far piacere al conte Cicognara, il qual la dedica ad un Contarini, sposo novello d'una sua cara nipote. Essa accenderà, gli dice il bravo conte, l'animo de' figli nell'amore di ciò che forma la vera grandezza, quella cioè che non dipende nè dagli uomini nè dalla fortuna. Chiunque vorrà leggerla, credo che sentirà avverare in sè stesso le parole del nostro conte, il quale di vera grandezza deve intendersi e, se il card. Contarini fosse al mondo, potrebbe ragionarne molto sicuramente con lui. Questo Contarini, per dirne pure qualche cosa a chi nulla ne sapesse, fu il consigliatore di quelle famose promozioni del Sadoleto, del Polo, del Cortese, del Bembo e d'altri gran dotti al cardinalato, onde venne tanto onore al pontificato di Paolo terzo. Quei dotti, meno il Bembo, promosso più tardo, furono da lui nominati al pontefice, come i più atti ad operar le riforme di cui allora si trattava " usando spesse volte di dirgli che se sua santità voleva far bella la chiesa, non accadeva più scriver leggi, chè assai già n' erano fatte, ma che facesse dei libri vivi, i quali quelle leggi fariano parlare e render frutto ,,. Il Contarini, già impiegato dalla republica di Venezia in gravi negozi e poi chiamato fra' savi che chia-

mavano grandi, fu fatto cardinale senza sua saputa; e per intendere qual opinione si avesse fin d'allora della sua virtù bastino due parole dette da un Mocenigo in pieno consiglio: " questi preti ci hanno pur rubato il miglior gentiluomo ch'avesse questa città ,,. Io non so s'egli riuscisse il migliore de' cardinali del suo tempo, che ne avea di così ragguardevoli, ma so ch' essendo egli mandato alla dieta di Vormazia e di Ratisbona, ove trattavasi di riunire alla chiesa i dissidenti, fu detto publicamente da questi (uso presso a poco le parole del Beccadelli) che se fra i consiglieri pontificî ve ne fossero stati cinque o sei a lui somiglianti, la concordia si sarebbe stabilita. " Egli era puro e senza artifizio alcuno; diceva le cose come le intendeva e schiettamente, capital nemico della bugia e dell'adulazione; e per questo principalmente dicono che a cesare fu carissimo, quando per li signori veneziani fu ambasciatore presso sua maestà, e così si vede che la bontade e non la malizia è quella che al mondo piace e gli uomini finalmente innalza. Questa innocenza e benignità non accortigianata nelle pratiche di Roma fece che alcuni lo accusarono di superbo, e come uomo che rispetto non avesse ad altri, mentre che il vero così puramente diceva, e cercavano per questa via di metterlo in mal concetto col papa, al quale in concistoro diceva il parer suo liberamente, non già mai per offendere ma solo per satisfare alla sua coscienza. Mi ricordo che un giorno fra gli altri, essendosi parlato d'infeudare di nuovo in Camerino (qui, come in qualch'altro passo, è corso nella stampa un error grave che bisogna correggere) un nipote del papa, il cardinale ricordò a sua santità che per la giustizia e onore della sede apostolica facesse ben vedere le ragioni delli Varani, acciocchè non fussero a torto gravati, il che fare non si doveva ,,. E più sotto. " Non era, come ho detto, punto superbo, e se qualche volta detto gli venisse cosa che segno ne facesse, se ne doleva fin al cuore, come fu fra l'altre una volta che, ragionandogli papa Paolo di volere far cardinali certi che il cardinale non approvava, e lo diceva liberamente a sua santità, con quella modestia però che soleva, il papa mezzo risentito gli disse:

siamo stati cardinali anco noi, e sapemo come queste acque si navigano : *innatum est cardinalibus repugnare quo nimis alii sibi exaequentur honore.* Il Contarini, punto all'improvviso e commosso, disse: padre santo, vostra beatitudine non mi faccia questo torto di avermi in tal concetto, ch'ella sa bene quanti buoni soggetti io gli ho ricordati per quest'offizio; e per mio conto, a dir il vero, io non reputo che il cappello sia il mio miglior onore. Di questa ultima parte di risposta tornato alle stanze sue se ne dolse meco, non volendo, come diceva, aver taccia di superbo nè di ambizioso. Anzi soleva dire: che i gradi delle prelature avevano più gravezze che splendore, e che, come maggiori erano, più travaglio portavano; e però che gran compassione aveva a qualunque che papa fosse „. Accettò d'esser legato di Bologna, ove visse due anni sommamente amato e morì sommamente compianto. Il perchè si argomenti da ciò che già si è accennato e da qualch'altra cosetta che riferirò. " Io non penso che Dio benedetto m'abbia chiamato a questo grado per mia comodità ma per servizio d'altri; e però non sono qui per me, ma per chi ha bisogno di me „; era questa una sua massima, a cui sacrificava fin ciò che avea di più caro, i suoi studi. Voleva in tutti la giustizia e ne dava egli il primo l'esempio in sè stesso; e come padre della giustizia è il disinteresse, egli era giunto col proprio a farla regnare intorno a sè. " Mi ricordo che un giorno a caso udì il suo maestro di casa che diceva al sellaro : tornerai un'altra volta a far conto, che adesso non ho denari; e il cardinale subito lo chiamò e dissegli : saldate il conto al pover'uomo, e se non avete denari, pigliate un piatto o due d'argento di su la credenza e vendeteli, chè il povero n'ha più bisogno di me, e satisfatelo in ogni modo. E un'altra volta in Bologna udii che dicendogli l'auditore del criminale : monsignore reverendissimo, ci moriremo dalla fame, che l'offizio non fa cosa alcuna e ogni cosa è pace; subito il cardinale rispose: questa è la miglior nuova che possa udire, e prego Dio che faccia seguir così, e che per vivere io abbia a vendere sino alla mula„. Se il nostro gran Leopoldo avesse potuto udire da lui que-

ste parole, gli avrebbe data, ne son certo, una buona e cordiale stretta di mano. Miauli, Canaris, Tombasi, Caraiskaki, sarebbero venuti a baciargli la mano e le vesti se avessero inteso ciò che il Beccadelli pur racconta che " per amore de' santi dottori greci e delli filosofi ancora pigliava volentieri la protezione delli poveri greci moderni caduti in molta miseria e diceva: che dagli antichi loro il mondo aveva imparato e lettere e religione, e che per amore di quelli noi eravamo tenuti a far bene sino a' sassi di quel paese, non che agli uomini, che sono pure nostri fratelli ,,. Del valore di questo bravo cardinale in diversi studi, della sua benevolenza e liberalità verso gli studiosi, della sua cortesia verso gli amici, della sua indulgenza verso tutti, potrei riferire, colle parole del Beccadelli, altre cose, che farebbero al lettore molto piacere. Ma io non debbo impedirgli con esso quel piacere più compito e quell'utilità ch' ei può ritrarre, leggendone per disteso la vita, al che desidero di averlo invogliato.

Dirò ora delle poesie varie, ma con maggior brevità che delle prose, e perchè sento che il tempo mi stringe, e perchè so che il gusto odierno degli uomini non è molto inclinato alle cose poetiche, e appena si lascia allettare da quelle di un merito straordinario.

Dell' *Omero innografo del Duranti*, o della traduzione che va facendo questo signore degl'inni attribuiti ad Omero, già si è detto ciò che basta quando ne comparve il primo saggio. Il secondo, ch' or abbiamo sott' occhio, è in tutto simile al primo, e perciò non occorrono altre parole. Un solo miglioramento mi è dato di scorgere nell'uno a confronto dell'altro, ed è quello della stampa, di che fo i miei complimenti agli editori.

La *Maga di Teocrito tradotta dal Borghi* già si era letta alcuni anni fa nell'Antologia. Essendomi accaduto più volte, dice il traduttore nel suo avvertimento, di " vederla errar manoscritta con una quantità di peccati che suoi non sono ,,, mi è sembrato opportuno di riprodurla. — Io non so se la Maga sia il più tenero e appassionato componi-

mento dell'antichità, come diceva Racine, e il traduttore ci ricorda . So unicamente ch' io non ne ho veduto mai versione più leggiadra di questa sua, della quale peraltro non lodo il metro un po' solenne (l'ottavarima) e le parafrasi che il metro ha richieste. Il Borghi, al solito, si mostra in essa verseggiatore pieghevolissimo, e ci fa rinnovare un voto già espresso altra volta, ch' ei voglia impiegare l'arte sua e vestire di grate armonie gli affetti e i pensieri di cui si compiace il nostro secolo.

Quindici traduzioni italiane della *Chioma Berenicea di Callimaco*, di cui l'antichità non ci tramandò che la versione latina di Catullo, veggo annoverate dall'*Adorni* che ci dà la sedicesima. Fra queste quindici egli veramente non tien conto che di sole sette, cioè delle sole che sieno fatte nel metro da lui stimato elegiaco, la terza rima. Di tal metro, come ciascuno s'imagina, egli ha usato componendo la propria, ch' altri potrà confrontare colle antecedenti. Io l'ho letta in più luoghi con piacere; e forse vi avrei trovato piacer maggiore, se non mi sentissi distratto colla maggior parte degli uomini del mio tempo da un genere di studi, che sarà sempre bello, ma a cui appena lasciano luogo gli studi più necessari. Del resto, poi ch'essa è fatta per officio (onde servire agli esercizi di poetica nell'università di Parma, in cui l' Adorni è professore) sarebbe ingiusto il parlarne come di cosa fatta per semplice ozio. Alla versione si aggiungono copiose illustrazioni, ove so che qualche letterato di molta fama ha trovato più cose da imparare, e ciò basta ad assicurarci che quelli, che sono ancor nuovi negli studi poetici, ve ne troveranno moltissime. Io sono uno di quelli, che desiderando il maggior possibile allargamento d'idee, e invocando il giorno, in cui tutte le poetiche e tutte le letterature si studieranno al confronto le une delle altre, mi dolgo spesso che una sola si usurpi quello studio, che andrebbe diviso. Quindi è naturale che un nuovo e lungo comento filologico d' una sola antica elegia mi sembri soverchio ai presenti bisogni. Ma poichè questo commento può istruire chi ha tempo di con-

secrarsi ad una particolare letteratura, non esiterò ad annoverarlo fra le utili fatiche, di cui giova dar contezza al pubblico più colto.

Alla Chioma tradotta ed illustrata formano appendice alquanti *versi* di vario metro e di vario argomento, lodevoli per la chiarezza e la facilità, in un tempo specialmente che molti di quelli, che si divertono verseggiando, pare che trovino una singolare compiacenza nell'oscurità e nello stento. L'istessa lode è pur dovuta alla *versione in ottave* che accompagna i *versi latini del Tonani sul ponte del Taro*, alle *ottave originali sul ponte della Trebbia*, ai *sonetti* che s'intitolano *Ercole*, e alla traduzione in terza rima dell'eroide ovidiana (l'epistola di Dejanira ad Ercole) che segue questi sonetti. Componendo le ottave sul ponte della Trebbia pare che l'autore si sia fatta una legge di non ricevere altra ispirazione che quella che gli veniva dai versi tradotti sopra il ponte del Taro. Componendo i sonetti pare che non abbia osato dilungarsi da ciò che ha dato loro occasione, i disegni cioè d'alcune pitture d'Ercolano, rappresentanti le fatiche e l'apoteosi d'Ercole, recatigli da un viaggiatore suo concittadino. Oggi, per vero dire, gli sdegni d'un fiume che non ha ponte degno di sè, e se ne lagna a Giove da cui finalmente l'ottiene, c'interessano assai poco; e la personificazione della forza materiale secondo le idee de'mitologi c'interessa ancor meno. Alcune allusioni geografiche e storiche danno fortunatamente alle ottave originali (e a quelle tradotte dai versi del Tonani ancor più) il colore del tempo in cui sono scritte. I sonetti possono prendersi per versioni d'altrettanti epigrammi fatti prima della grande eruzione del Vesuvio, che fè sparire Ercolano. Quindi le une si leggono più volentieri che gli altri, perchè nelle composizioni de'nostri poeti si ama di trovare uno specchio di ciò che noi vediamo o pensiamo, piuttosto che una ripetizione di ciò che imaginarono gli uomini d'altre età. Dell'eroide tradotta dirò quello che ho detto più sopra dell'elegia. Le annotazioni aggiuntevi, benchè infinitamente più brevi del comento dell'elegia,

non sono meno sagaci, e penso che ad una classe particolare di studiosi riusciranno egualmente opportune.

Della traduzione (in sestine) della *perdita dell'Anio di La Martine* potrebbero citarsi alcuni versi assai belli. Essa per buon tratto cammina molto franca, sicchè appena ci accorgiamo che sia una traduzione. In seguito procede un po' timida e quasi affaticata dalle difficoltà che incontra, e che per vero dire non son lievi. Poichè s' intitola traduzione *non letterale* avrei voluto che si prendesse all' uopo maggior libertà. Un' adesione scrupolosa al testo le sarebbe però stata bene in alcuni passi delicati, ove ogni piccola variazione potea strascinarla facilmente oltre i confini del gusto, che l' autore avea rispettati. A questo distico per esempio: *Mais dans ces cieux sémés de leur sable splendide — Tous ces astres éteints laisseront la nuit vide,* essa ha sostituito poco felicemente quest'altro: *Si estingueran quegli astri scintillanti — Splendida sabbia dell' eterea volta.* Così a questo verso: *Au coeur des nations retentissent longs temps*, il cui verbo si riferisce a' vari oggetti più sopra indicati, (l'albero che cade, la rupe che si scoscende, il fiore che si spezza sotto il vomere sovra una tomba, la pietra che si stacca dagli avanzi d'un antico monumento) essa ha sostituito poco opportunamente quest' altro *: Al cuor delle nazioni alto rimbomba,* avvicinando per maggiore sconvenienza l' idea del rimbombare a quella del fior reciso che appena si sente. — Corrette simili innavvertenze, e cangiati qua e là alcuni modi e alcuni suoni, la traduzione, parmi, potrà tenersi con qualche fiducia a fronte del suo originale.

Farei volentieri de' ringraziamenti a chi ci ha dato il *saggio d' imitazioni e traduzioni dal tedesco*, se in questo saggio vedessi altro che un giovanile esperimento, in cui il più de' lettori difficilmente ritroverà piacere Di che importanza io stimi che agli studiosi di ciascuna nazione sieno fatte conoscere le principali produzioni letterarie dell' altre, già l' ho detto troppe volte per aver quì d' uopo di ripeterlo. Ma la difficoltà di farle ben conoscere, o per

mezzo di traduzioni o per mezzo d' imitazioni, è talvolta sì grande, che appena è lecito d' affrontarla agli scrittori più esercitati. Trattandosi specialmente di produzioni poetiche, io non vorrei mai che mettesse mano a imitarle o tradurle in linguaggio poetico, vale a dire in versi, chi non è vero poeta. Meglio pei lettori una traduzione o imitazione in prosa, che una in versi non bellissimi, perchè nei versi anche la mediocrità è spiacevole, e colla spiacevolezza mal si porge idea di ciò che fra altre nazioni riesce assai dilettevole. Certo nel saggio di traduzioni e imitazioni dal tedesco si trovano de' passi abilmente verseggiati; ma questi non bastano a compensare il difetto degli altri, e tutti insieme mal corrispondono all'intenzione dell' imitatore e traduttore. Ove particolarmente la verseggiatura mi sembra meno felice è appunto dove c' era bisogno che il fosse di più, cioè nel Castello di Malatesta, novella di La Motte Foquè imitata in sestine. Questa novella è in poesia ciò che la testa di Medusa di Leonardo è in pittura: togliete il bello de' colori, e più quasi non resta che l'orribile della cosa. Gli sciolti in cui sono tradotte tre scene della Pugna d' Arminio di Klopstock si leggono, indipendentemente dall'argomento, assai più volentieri, poichè sono ad ogni riguardo migliori delle sestine. Taluno domanderà forse a che gioverebbe una traduzione o imitazione meglio fatta del Castello di Malatesta? L' autore lo chiama uno de' suoi ghiribizzi, ed io voglio chiamarlo francamente un sogno d'infermo de'più stravaganti. Malgrado ciò io sono ben lungi dal disprezzarlo. Esso è per me interessante, se non foss'altro, come la rappresentazione d'un fenomeno psicologico. Esso forse m' introduce nel secreto di certe imaginazioni solitarie, su cui un tristo cielo e una più trista ignoranza pasciuta di volgari credenze agiscono fortemente; ed amerei di potervi fissare l'attenzione coll' ajuto d' una bell'espressione poetica, la quale a ciò m'allettasse. La Pugna d'Arminio mi piacerebbe tradotta, quant'è lunga, in versi simili a quelli dell' Ossian del Cesarotti per più ragioni che dirò. S' è vero ciò che scrive Luden nella sua nuova storia del medio evo, che la pugna rappresentata nel bardieto di Klopstok decise

di tutta la moderna civiltà, questo bardieto, o canto de'Bardi pel teatro, è per me ciò che poteano, a cagion d'esempio, essere pei greci i Persi d'Eschilo. Ma quella pugna non va considerata soltanto nelle sue conseguenze. Essa è per così dire la manifestazione di un grande atto, la confederazione de'popoli germanici, senza di cui non vi sarebbe stato limite alle invasioni romane; e il bardieto, che la rappresenta, mi pone a certi riguardi sott'occhio gli elementi di questa confederazione. È desso un supplemento alla storia, non solo in quel senso che lo è o può esserlo ogni buon poema drammatico, ma perchè si fonda su quelle tradizioni, con cui i poeti della Germania prima degli storici hanno cercato di compiere e di rettificare le narrazioni, riguardanti il proprio paese, lasciateci dagli scrittori latini. Del resto la sola forma di questo bardieto, lasciando stare le particolari bellezze di cui è sparso, merita oggi più che mai la nostra attenzione. In mezzo a tanto bisogno di novità e di verità, che ci consiglia una gran riforma drammatica, onde poter accogliere sulle scene i fatti più importanti della storia, non può essere senza profitto per noi il vedere come la pugna d'Arminio, intrattabile secondo le regole convenute della nostra tragedia, sia stata ridotta a poema tragico da un gran poeta d'un'altra nazione. Che se pensiamo alle bellezze che questo poeta, il quale è de'primi del mondo, ha prodigate nel suo dramma, benchè da lui scritto in prosa, eccettuatine i cori frequenti, tanto più cresce in noi il desiderio di vedere un tal dramma tradotto in bei versi; ciò che forse potrà fare col tempo l'istesso De Koster che ce ne ha invogliati.

Dei *monumenti* o *carmi sui monumenti*, che il *Mochetti* va componendo, già si è parlato un'altra volta. Qui abbiamo il carme secondo, intitolato a Canova. Vi è più ordine che nel primo; e vorrei poter dire che vi si trovi e vera condotta e bella invenzione. Si comincia in esso da una lamentazione sui nostri grand'uomini estinti dall'Alighieri all'Alfieri, in proposito del quale si fa un'invettiva contro la calata de'francesi in Italia; indi si viene alla morte del Canova; si passa da una ad altra delle sue ope-

re principali, e si finisce nel suo tempio di Possagno ove s'intuona un inno a Dio, qual potrebbe cantarsi in altro tempio qualunque, mentre sarebbe stato sì facile e sì conveniente il derivarlo dalle virtù e dai religiosi sentimenti del suo fondatore. La verseggiatura di tutto il carme non è senza pregi. Malgrado però certa apparenza di movimento e di vita, essa rivela non so qual mancanza di vena, che deve rendere il verseggiare un penoso lavoro.— Le *terzine* per *nozze* si comprende abbastanza che uscirono quasi improvvise dalla penna dell'autore. Esse sono date all'amicizia, e tocca all'amicizia il mostrarsene riconoscente.— Nel carme de'*benefizi* può notarsi un non so che di più sicuro, e quanto alla verseggiatura e quanto ad altri particolari, che nelle due antecedenti composizioni. Ma questo carme, diranno tutti, potea ben intuonarsi senza che il cantore di Laura lo comandasse al poeta, apparendogli mentr'egli è col pensiero sulla Neva di cui vuol celebrare l'eroe. È bella e generosa, diranno pure, questa sua sentenza: *di corona è degno — Chi dice il vero ed a monarchi il dice.* Ma come il vero da lui cantato non è un vero pericoloso, poichè si compone tutto di lodi, pare che tal sentenza, che gli serve d'esordio, potesse riserbarsi a più opportuna occasione. Io non voglio qui entrare in altre particolarità; ma non posso tacere che il carme de' benefizi, come l'altre poesie dell'autore, fanno sentir spesso ch'egli scrivendo non riflette abbastanza al *quid deceat;* ed io non ho d'uopo di dirgli se il riflettervi sia necessario.

Al *Febrari,* che ci ha dato anch'egli un *carme* (intitolato l'*oblio*) oltre un'*elegia* (intitolata *il lamento*), voglio, poich'egli è molto giovane, farmi ardito di dare un consiglio. Il tempo è prezioso; egli può impiegarlo meglio che a far versi; e meglio lo impieghi. Nel carme v'è indizio d'ingegno; nell'elegia v'è prova d'affetto; ma nè l'uno nè l'altra, s'io ho pratica di queste cose, rivelano quell'estro, a cui bisogna che l'uomo ubbidisca come ad un comando della natura che lo vuole poeta. Ora senza questo comando non giova seguitare a far versi, in un'epoca specialmente, in cui tutto il mondo grida: già de' versi ne abbiamo abbastanza: abbiamo bisogno d'altro e bisogno ur-

gentissimo: chi ha ingegno, cuore e gioventù si studi di provvedervi.

Il poemetto sull'*industria trapanese* è ricco di cose; è forse il migliore fra i componimenti poetici del Calvino finora veduti; ma io mentirei bassamente al Calvino e a'lettori se dicessi che vi è scintilla di vera poesia. La qualità dell'argomento in esso trattato mi fa sperare che l'autore vorrà darci col tempo dell'utili prose.

I versi per la terza rappresentazione del Foscarini in Pisa sono spontanei e festivi, quai li richiedeva la lieta occasione. È dispiaciuta in essi qualche parola di trionfo che sembra parola di polemica. Alcuni assalti recenti sembrano giustificarla; ma non possono farla sembrare abbastanza conveniente.—Del *Foscarini* ho promesso nell'ultima rivista di parlare al più presto. Alcune occupazioni per ora non me lo permettono; ma supplirà per me in questo o nel prossimo quaderno dell'Antologia altro scrittore, a cui più tardo (giacchè il *Foscarini* serberà a lungo la sua freschezza) potrò venire secondo.

Altri due libretti poetici, pervenuti all'Antologia colla vita del Contarini, di cui si disse pocanzi a conchiusione del ragguaglio intorno alle prose varie, porgono inaspettata materia alla conchiusione di questo intorno alle varie poesie. Ambidue sono pubblicati per l'occasione medesima per cui fu pubblicata la vita (per le nozze cioè d'un nobil uomo Contarini con una marchese Bentivoglio) e intitolati dal conte Cicognara, come cose tutte gentili, a questa sua gentile nipote. *I madrigali e i sonetti inediti di T. Tasso* sono tratti da un codice trivulziano. A lodare gli uni e gli altri basta, come ciascun sente, il nome dell'autore. A specificarne però il merito non è inutile il dire che i sonetti sono dati, come tanti altri dell'autor medesimo, all'importunità o alla convenienza, e i madrigali ad un bisogno del cuore. Le canzonette intitolate l'*Orologio di Flora* sono date dal *cav. Ricci* a quel bisogno dell'ingegno che gli fece due anni fa cantare graziosamente la georgica dei fiori. Quando anch'io, seguendo il costume, raccozzava de'poveri versi, di cui oggi rido ben di cuore (assai più che non

ne rida il cav. Mancini, che pocanzi si è degnato disseppellirli · avea chieste ad un botanico mio amico le piante componenti un tale orologio, che mi parea soggetto leggiadrissimo per la poesia. Non ebbi le piante e la stagione dei versi passò intanto per me. Avrei dovuto rallegrarmene da un pezzo ; or debbo rallegrarmene tanto più, che il non aver io cantato l' orologio di Flora ha fatto che lo cantasse altri di miglior voce che la mia, allettatovi specialmente dalla novità. L'argomento peraltro è tale, che, anche senza quest'allettativo, può eccitar l'estro d'altri fra'nostri poeti, alla cui schiera innocente, ch'io non posso lodar sempre quanto vorrei, desidero a compenso, come il cav. Ricci alla sposa, che *misuri i suoi giorni coi fiori.*

Gl' Italiani in Russia, memorie d' un UFIZIALE ITALIANO. *Italia* 1816-27, *tomi* 3 *e* 4 *in* 8.° *e in* 12.°

I giorni del trionfo ancor non sono trascorsi ; e già sono cominciati quelli della sventura. Domani (7 settembre 1812) sarà data la gran battaglia, che deve decidere dei destini d'Europa, e che il sommo de'guerrieri ardentemente desidera. Szewardino è stato preso d'assalto, non senza vanto degli italiani, che distrassero il nemico, impadronendosi delle alture prossime a Borodino. Quindi il sommo de' guerrieri ha compreso ove il nemico sia più debole, e là si appresta a rivolgere il primo impeto delle sue forze. Già tre batterie formidabili sono piantate, fra cui quella della riserva italiana tiene il centro al dissopra d' un poggio ; i vari corpi de' combattenti, fra cui gli italiani son destinati contro il centro e la destra de' russi, già si trovano quasi tutti ai posti prefissi ; e il loro ardore sembra cangiare in certezza la speranza della vittoria. Pure in cuore del supremo capitano sta riposta una cura penosa, che indarno ei si forza di occultare, e che gli spinge sul labbro il vaticinio de' suoi futuri disastri. Giugne per singolar caso un corriere di Parigi, che gli reca il ritratto di quel bambino, pensando al quale egli impugna più forte la spada quasi in atto di stenderla ai confini del mondo. Ei bacia

con trasporto la cara imagine, l'appende di sua mano all'ingresso della sua tenda, chiama i vecchi soldati della sua guardia, o come leggo nelle memorie, " la sua famiglia militare per mostrarle la sua famiglia privata, e far risplendere innanzi ad essa il simbolo della speranza nel procinto d'un grave pericolo ,,. Mille voci di giubbilo s' alzano d' ogni intorno, e sono via via ripetute dalle parti dell'esercito più lontane. " Ma l' imperadore, quasi a un tratto riscosso, guarda il bambino con istraordinaria commozione, e grida: toglietelo di là: ei vede troppo presto un campò di battaglia ,,. Sulla sera ecco giugnere non meno inaspettato dal campo delle Aropili il colonnello Fabvier (quel prode per cui Atene molt'anni dopo sarà salva) a narrare la battaglia perduta in quel campo, ond'è più che mai incerta la sorte dell'armi francesi in Ispagna. Napoleone è contristato dalle sue parole: veglia quasi intera la notte fra dolorosi pensieri: *la fortuna è una sfacciata meretrice*, grida a Rapp che veglia con lui; *l' ho detto bene spesso e comincio a provarlo*: Rapp gli rammenta d'aver da lui udito a Smolensko che il vino era versato e bisognava pur berlo, e il rincora parlandogli della prontezza dell'esercito: *povero esercito*, lo interrompe Napoleone, *è ben diminuito*: indi reprimendo sè stesso fa chiamare Berthier, con cui si occupa fino a che i tamburi e le trombe annunciano l'alba del giorno, in cui la fortuna, per mostrarsi più sfacciatamente meretrice, deve precipitare il suo favorito, nell' atto di sollevarlo più che mai lusinghiera fra le palme della vittoria.

Tale è in breve il proemio, con cui dal nostro storico militare siamo introdotti nella seconda parte delle sue memorie, piena io non so dire se di più crudeli disastri o di più alte prove di valore. Io debbo, come già nell' articolo intorno alla prima, restringermi ad alcuni fatti che onorano particolarmente gl' italiani, alla cui fama lo storico ha voluto provvedere. La conoscenza di questi fatti cagionerà a chi legge un piacere misto di grave dolore; ma il dolore stesso accrescerà il desiderio di vederli nelle memorie distesamente raccontati.

Ecco il sole d' Austerlitz grida il sommo capitano in sulle cinque e mezzo del mattino ; e l' augurio è accolto con entusiasmo da tutto l' esercito. Alle sei in tutti i reggimenti è letto il famoso proclama, che finisce con quelle parole : " combattete come ad Austerlitz , a Friedland, a Witepsko , a Smolensko ; fate che la più remota posterità citar possa in esempio la vostra condotta in questa giornata , e che si dica di voi: egli era alla gran battaglia di Mosca ,,. Gl' italiani ascoltano tali parole dalla bocca del capo dello stato maggiore Badalassi (nativo di S. Miniato in Toscana); e come vi rispondano in loro cuore lo dirà quanto sono per accennare. Tre ore di mischia sanguinosissima già sono trascorse ; e in questa mischia molto si sono distinti i toscani misti a combattenti d' altro nome. Presso le alture di Semenowskoie la sorte dell'armi napoleoniche incontra un grave pericolo ; gli italiani condotti da Eugenio accorrono a sostenerla ; traversano la Kolocza ; snidano dalle macchie e dalle tane di lupo , che stanno davanti alla principale batteria del nemico, i suoi bersaglieri ; e già colle prime mosse accennano qual sarà l' esito del loro combattimento.

" Io era troppo giovane (dice qui il nostro storico in una nota che i lettori mi sapran grado d'avere trascritta) allorchè entrai al servizio , per essermi trovato presente ad alcuna di quelle celebri battaglie , che illustrarono le armate franco-italiane. Nelle campagne , ov' io mi trovai, ebbero luogo sanguinosi combattimenti , ma non tali che vi si vedessero a fronte 100 e più mila uomini per parte. Tutta la guerra della Catalogna non mi aveva presentato che assedi , o fazioni guerresche di 16 o 18 mila uomini riuniti sopra un medesimo campo. Ardentemente io desiderava d' essere testimone ed attore in un conflitto così gigantesco qual era quello che stava per cominciare. — La guardia reale, coperta dal poggio ove si ergeva la batteria degli italiani, rimase fino all' otto situata in modo, che nulla mi lasciava distinguere chiaramente e a grado mio. Chiesi il permesso al colonnello Moroni di recarmi alla batteria sopra-

detta , e insieme a me lo dimandarono pure il capitano Dalstain ed il tenente Guidotti. Credo impossibile obliare la sublime impressione prodotta in noi dalla vista di quel lungo e vasto campo di strage. Niun'altra posizione poteva essere più favorevole di quella ove ci trovavamo per apprezzare tutte le particolarità di questo campo. Le pieghe del terreno, il collocamento delle diverse armi, le azioni che avvenivano in ogni luogo , e specialmente in quello ove lottava e lottar doveva l'armata d'Italia, erano per me come le parti d'un chiaro, esteso e circostanziato panorama — Apparve a' miei sguardi la posizione occupata dai russi un semianfiteatro o un mezzo cerchio, la di curva sagliente corrispondesse dal lato di quella ove trovavasi Napoleone. Collocato nel fianco sinistro di questo mezzo cerchio, tirando una tangente dalla mia visuale, vedeva innanzi a me, sebbene a gran distanza , un bosco foltissimo che mi rammentava le descrizioni de' nostri grandi poeti il Tasso e l'Ariosto. Scagliava esso ad ogni momento gran nubi di fumo e di fuoco con orribile rimbombo , e disotto a queste nubi, quasi a gran padiglioni, uscivano masse che si recavano contro un nuovo fuoco egualmente terribile . Il sole riflesso dall' armi e dalle corazze della fanteria e della cavalleria, che andavano ad incontrarsi , accresceva l'effetto di quella scena. Sotto al poggio ed alla nostra sinistra si ergeva il villaggio di Borodino occupato dalla brigata Plauzonne, posto interessante per essere al confluente della Kolocza e della Woina. La Kolocza scorreva alle falde di questo poggio : i diversi ponti conducevano ad uno spazioso e disgombro rialto sul quale passava la strada maestra di Mosca guardata alla sua sinistra dal ridotto principale. — Era quello il momento in cui il 30mo reggimento guidato dal generale Bonamy si recava ad attaccarlo . La nobile ed eroica condotta dei prodi che lo componevano è superiore ed ogni elogio. Non potevo staccare i miei sguardi da loro, tanto era l'interesse che m'ispiravano. Ma il fragore , che udivasi d'ogn'intorno, mi obbligava pure a recarli sovr'altri punti, ove si combatteva con diversa fortuna. Così io scorreva velocemente con dubbiosa ansietà e coll'agitazione

di mille variati desideri molte azioni diverse. Io le scorgeva tutte, come lo spettatore d'un circo distingue quel che succede nell'arena sottoposta. — L'estasi in cui mi trovava venne a un tratto interrotta, facendo luogo alla pietà, nell'osservare lo strazio avvenuto del disgraziato 30mo, e le nuove batterie piantate dai russi per controbattere le italiane che si trovavano sul poggio ov'io stava. Nel tempo stesso, resa ormai necessaria la presenza della guardia reale sul luogo del conflitto, il suono de'tamburi m'impose d'abbandonare lo spettacolo a cui io assisteva, per raggiungere il mio reggimento e prender parte all'azione. Se dopo questo momento più non mi fu permesso di distinguere nel modo stesso ciò che si operava dai corpi della nostra destra, vidi però sempre con egual facilità quel che avvenne sul ristretto campo ove combatteva l'armata d'Italia. È impossibile che il mio giornale e la mia memoria cospirino insieme a tradirmi. Spero dunque di accennare minutamente e con precisione ciò che si operasse su quel terreno annaffiato da non poco sangue italiano „.

Altra volta ho detto come il nostro storico, rivendicando i bei fatti degli italiani dalla dimenticanza degli stranieri, si compiaccia nel rendere ai prodi d'ogni nazione quel tributo di lode che loro è dovuto. Il modo, con cui egli parla qui sopra del 30mo reggimento, fa sentire abbastanza ch'egli è coerente a sè stesso in ogni parte delle sue memorie. Ma giovi recarne una prova più speciale ch'ei ci porge, narrando come alcuni bravi di quel reggimento penetrarono col lor generale il principal ridotto che guardava la strada della Mosca. " In questo fatto, egli dice, si distinse Fabvier, quell'aiutante di campo di Marmont, ch'era giunto, la vigilia dall'estremità della Spagna. Spintosi come volontario ed a piedi alla testa dei bersaglieri più inoltrati, parve ch'ei fosse venuto a rappresentare l'armata di Spagna in mezzo alla grande armata. Egli cadde ferito insieme al generale Bonamy su quel fortino troppo celebre „. Ciò avvenne verso le nove della mattina. Il sangue dei due valorosi valse all'esercito l'acquisto del fortino disputato, e tanto importante, che se per mancanza d'aiuti poco dopo

non perdevasi "potea fissare la sorte della giornata,,. Il nemico, impadronitosene di nuovo, tento con quel coraggio che gli ispirava il prospero successo, d'impadronirsi anche del poggio su cui era posta la batteria degli italiani. Eugenio vi provvide, spingendo arditamente innanzi parte de'veliti, dei granatieri e de'cacciatori della guardia, secondati in ciò da altri dell' esercito. " Si vide allora spiegarsi sovra un solo punto quanto ha l'arte di sforzi e di furore la guerra. Stettero salde le truppe francesi e quelle dell' armata d'Italia per ben quattro ore quasi sul pendìo d'un vulcano, e sotto una pioggia di ferro e di piombo,, e grazie a tanta intrepidezza e a tanta costanza la batteria fu salva.

Io non debbo qui ripetere i vari accidenti d'una giornata già tante volte descritta. Lo storico peraltro sa rendere quasi nuovo ciò che ne dice, mescolandovi osservazioni veramente interessanti, ma che a me basterà d'avere accennate. Esse mostrano come la giornata poteva essere perduta, senza che all' esercito napoleonico ne venisse taccia di poca virtù. La virtù e la fortuna degli italiani furono causa non ultima che fosse vinta. Importava a quest'uopo acquistare il forte principale, onde il nemico dominava per così dire la battaglia. Eugenio, risoluto di tentare un ultimo sforzo, riuniva le truppe, che a ciò gli parevano necessarie. La guardia reale " ch' avea fino allora sofferte impassibilmente le perdite che le cagionava il cannone, senza poterne trarre vendetta ,, chiese per sè l'onore dell' impresa, e l' ottenne. In un batter d'occhio i suoi reggimenti furono tutti ordinati e avviati. " Precedevano i veliti; li seguivano i granatieri, i cacciatori e i dragoni. Brillava la gioia, l'orgoglio, la speranza sulla fronte di tutti. Si accorsero appena i russi di quella mossa, che lanciarono contro questa colonna il fuoco d' oltre 100 pezzi di cannone. Il grido di *viva l'imperatore*, *viva l'Italia*, rispondeva solo allo scoppio degli obici e delle granate, al sibilo incessante del ferro e del piombo ,,. Ad un tratto giugne avviso, che irrompendo il nemico dal bosco di Lacharissi, la batteria degli italiani, Borodino, la Woina, se la guardia non soccorre, cadono in lor potere. Eugenio " sospende il movimento of-

fensivo della guardia, le ordina di voltar faccia e seguirlo a passo di corsa al di là della Kolocza „. Egli andando al galoppo la precede di lungo tratto : assalito d' ogni parte si salva a stento nel quadrato dell' 84mo reggimento : la guardia sovraggiunta lo avvisa del proprio arrivo con grida di esultanza: i nemici sono respinti: la guardia (sono già le 3 dopo mezzogiorno) si divide, parte rimanendo di fronte al bosco di Lacharissi e parte retrocedendo col principe verso il forte abbandonato. Questo fatto, che deviò dell'esercito un gran danno, è descritto dallo storico molto minutamente per compensare, com'egli dice, gl'italiani " della poca giustizia lor resa dai bullettini e dagli scrittori oltramontani di questa campagna, i quali non ne fecero il minimo cenno,..

L' assalto del forte ritardato divenne sempre più pericoloso. Molti prodi francesi, spediti da Napoleone, vi erano accorsi, e fra essi l'illustre Caulincourt che vi lasciò la vita. I prodigi di valore fatti in quest'occasione dal magnanimo guerriero sono rappresentati dallo storico con tutto quell'entusiasmo che deve sentire un valoroso. Egli era già penetrato nel ridotto per una gola angustissima, quando cadde colpito da una palla di cannone. Il penetrarvi di nuovo e l'impadronirsene fu dato ad un italiano, di cui lascierò parlare all'autore. " Il capo battaglione Del Fante (livornese) aggiunto allo stato maggiore del vicere, seguito dal 9.° e dal 35.°, gira il ridotto per la sinistra, e vi si spinge pel primo, malgrado la forte opposizione di Likaczew e il fuoco che parte dalla sponda opposta del burrone. Le altre colonne vi giungono successivamente. I russi avvezzi a guerreggiare coi turchi si battono da disperati, nè vogliono ricever quartiere. I soldati di Del Fante s'inferociscono e ne fanno orrenda carnificina. — Il generale Likaczew, quantunque oppresso da una fiera malattia e dalle sue ferite, si precipita con la spada in pugno in mezzo alle nostre file, sperando di partecipare alla sorte de'suoi bravi soldati con una morte gloriosa; ma i distintivi della sua dignità tradiscono la sua generosa risoluzione. Lo affronta Del Fante, lo disarma, lo salva dal furore dei soldati, e lo costringe suo malgrado a rimanere in vita. — Il vicere ha ammirato Del Fante

in ogni sua azione. *Prode del Fante*, gli dice, *la vostra condotta è stata oggi quella d'un eroe*, e lo crea sul campo di battaglia ajutante comandante. Bella ed onorevole ricompensa, degna del prode che la ricevea, non che del capo che la compartiva, e che avea partecipato con eguale eroismo a tanti pericoli!,,

La presa del ridotto (4 dopo il mezzo giorno) pose un termine ai bei fatti degli italiani nella giornata. Gli altri fatti appartengono ai francesi, fra i quali primeggia Ney, salutato principe della Moscowa dal principe de' valorosi, che lo incontra sul campo della battaglia. A Ney specialmente era dovuto il buon successo di questa sino alla presa del ridotto; e a Ney pur si dovette l'ultima assicurazione della vittoria. Mentr' egli rendea vani i tentativi di Kutusoff per rapirla a chi ormai l'aveva ottenuta, gli italiani, conforme agli ordini ricevuti, si limitavano a difendere l' acquistato contro Milovadowitch, che non cessava di molestarli colle sue artiglierie. Questa loro inazione poteva loro essere dispiacevole, ma non li umiliava. Essi già aveano giustificata la confidenza del principe, il quale nel calore de' combattimenti avea loro ripetuto più volte: " bravi italiani, oggi saranno finalmente coronati i vostri voti; voi renderete memorabili servigi; darete un nuovo lustro al vostro nome; la guardia poi deciderà la vittoria!,, È però singolare, dice lo storico, il vedere che nel rapporto del principe all' imperadore, mentre si lodano tanti francesi, non è nominato alcun italiano. Io non nego, ei prosegue, che que' francesi meritassero le sue lodi; asserisco anzi che nessuna lode è bastante al merito loro. " Ma perchè non scorgo io, fra i loro nomi, i nomi italiani di Gifflenga, Del Fante, Battaglia, Alari, Corner, Banco, Peraldi, Crovi, Moroni, Lechi e tant'altri, che avevano egual diritto ad onorevol menzione?,, Il re di Napoli, che tanto pur egli si distinse nella giornata, fu assai più giusto verso quegli italiani, ch'ebbe al suo fianco nella battaglia; e nel suo rapporto si trovano i nomi di Pignatelli, Rossetti, Piccrno, Giuliano, Borelli, a cui tributa giusti elogi, e pei quali chiede un avanzamento.

A raccogliere intero il frutto della vittoria taluno avrebbe voluto che Napoleone colle sue riserve rinnovasse il combattimento. Ma atterrito dalle perdite sofferte, dice il nostro storico, e in tanta distanza da' luoghi, onde poteva all'uopo trarre soccorsi, ei credè prudente di limitarsi a conservare le acquistate posizioni. Sopraggiunse la notte, il cannonamento andò grado a grado cessando, e gli eserciti, che da tante ore si combattevano, bivaccarono l'uno in faccia all' altro. Pareva quasi certo che Kutusoff tornerebbe all' indomani alle offese; ma il bisogno di riparare egli pure i danni ricevuti, gli fece prendere altro consiglio. Quindi col favor delle tenebre ei lasciò cheto cheto la sua linea, e cominciò a ritirarsi per la strada di Mosca. L'alba del dì seguente, dice lo storico, scoprì a'nostri sguardi la solitudine del campo de' russi, e il tristo aspetto del nostro, ove all' orrore dell' antecedente carnificina si aggiugneva il pungolo della miseria e delle più dure privazioni. Napoleone impiegò parte della mattina a percorrere l'uno e l'altro de' campi, adirandosi che i feriti non fossero ancor tutti soccorsi, e pronunciando quelle memorabili parole: " dopo la vittoria non vi sono più nemici, ma soltanto degli uomini!,, Durante questa tregua, prosegue lo storico, fummo raggiunti dalla divisione di Pino, il quale verso la fine di agosto si era, giusta gli ordini ricevuti, inoltrato da Liozna a Suraz per assicurarsi della ritirata di Wintzigerode, indi avea diretta la sua marcia fra la Dzwina e il Boristene per riunirsi all' esercito. Il ragguaglio di questa breve spedizione, eseguita con egual coraggio che celerità, forma un interessante episodio di quello della battaglia. Essa non fu del tutto inutile all' esito della battaglia medesima, a cui Pino bramava ardentemente di ritrovarsi. " Se non riuscì alla sua divisione, dice lo storico, di partecipare agli allori sanguinosi di Borodino, impedì però alla colonna di Wintzigerode, intercidendola costantemente, di rinforzare le file di Kutusoff in questa giornata ,,. Dopo un breve riposo, anch' essa si mosse col resto dell'esercito per giugnere fra pochi giorni e attraverso mille pericoli, vinti in buona parte dal valore italiano, alla città fatale, ove

dovea cominciare l'espiazione d'una lunga gloria e scoprirsi il più gran tradimento che mai sia stato fatto dalla fortuna.

" Un nuovo teatro ora s' apre, dice lo storico, di cui abbrevio, come fo quasi sempre, le parole ; nuovi attori sono per occuparne la scena. Una risoluzione, altrettanto ardita che terribile, e di cui non sono ancora ben noti nè i motivi nè gli autori, occuperà tutto il dramma, di cui io debbo rinnovare la storia. Tale risoluzione sarà principio di nuove, tumultuose e strane vicende, alle quali succeder deve la calma dalla tomba di Pietro il grande al capo delle tempeste ,,. La narrazione dell' autore, non meno circostanziata nè meno viva delle più circostanziate e delle più vive, che si lessero fin qui, è sparsa di riflessioni che duolmi di non poter qui riferire. Fra esse farà particolare impressione questa che leggesi in una nota. " Non si è finora pensato alla relazione che può avere l'incendio di Mosca coll' esistenza d' una cospirazione tramata dai russi partitanti di Napoleone. S'è vero ch'egli avesse questi partitanti, e che la cospirazione fosse scoperta, siccome lo stato delle cose non permettea nè di raccapezzarne le fila nè di misurarne l' estensione, può ben darsi che l'incendio siasi creduto il miglior mezzo di distruggerne le forze.,, Lascio gli argomenti che rendono per lui verosimile questa congettura, e di cui altri potrà fare giudizio. Io debbo seguire gl' italiani, che separati momentaneamente dal resto dell' esercito, giungono a Mosca, quando già una colonna di denso fumo, che sorge dal centro della città, sembra loro annunciare la gran scena d' orrore, a cui si avvicinano. Il principale alloggiamento loro assegnato è nel quartiere del sobborgo, che chiamasi di Pietroburgo. Questo quartiere è de' più ricchi ed eleganti, ma silenzioso e vuoto d'abitatori. " Le porte e le finestre delle case, dice lo storico, erano ermeticamente chiuse, le strade affatto deserte. Noi ci inoltravamo ordinati e taciturni, come uomini sopraffatti da grave stupore. Udivamo con pena l'eco malinconico delle vote case ripetere lo strepito dei tamburi e delle sinfonie militari. Indarno ci sforzavamo di far comparire sui nostri volti certa serenità: vi traspariva nostro

malgrado la nostra interna agitazione. — Giunti sopra il bello e spazioso passeggio d' Acqua sola ci schierammo in ordine di battaglia, attendendo i comandi. Non tardarono questi a pervenirci, insieme alla notizia del precedente ingresso fatto dai corpi del centro e dall'imperadore, non che dell'incendio già manifestatosi e della spopolazione quasi universale della città „. Varie divisioni italiane custodivano fuor di Mosca alcuni posti importanti, e aveano sulla lor fronte la cavalleria leggera comandata dal generale Ornano. Altre stanziate in Mosca fuor del quartiere di Pietroburgo son destinate a perlustrare la città, impedire l'incendio, e arrestare gli incendiari. La loro disciplina, come quella delle divisioni francesi, è esattissima, fino a che la disciplina non diventa impossibile. " È un fatto degno di riflessione, e accertato dai russi medesimi rimasti in Mosca, nonchè dal rispettabile ab. Surrugues, non essersi i nostri abbandonati al saccheggio, finchè non furono convinti evidentemente che i russi erano autori dell' incendio „. E che il fossero, dice l' autore, consta da' processi, i quali provano che " agirono a tenore degli ordini ricevuti da Rostopchin e dal gran maestro della polizia Iwachkin „. Del resto al saccheggio presero parte i russi stessi accorsi in gran numero dalle campagne. I disgraziati proprietari, rimasti in città, furono talvolta confusi coi rapitori, e quindi aspramente trattati. Gli ufiziali, accortisi dell'inganno, " faceano loro restituire gli oggetti predati, li confortavano, li difendevano; ed essi commossi da tante generose attenzioni imploravano la grazia di rimanere presso di loro come in luogo di sicurezza „.

Nella notte del 15 al 16 l'incendio, che già avea convertita in un oceano di fuoco gran parte della città, si accosta al Kremlin, ove Napoleone riposa dopo lunga fatica. Verso il mezzogiorno dell' indomani il fuoco vi penetra da un arsenale contiguo, e alcune faville entrano fin dove sono i cassoni dell' artiglieria della guardia. Il pericolo si fa imminente, e Napoleone ancor non si decide a fuggirlo. Indottovi dalle istanze d' Eugenio e di varii generali, ei chiede una via che lo conduca ai quartieri esterni degli italiani, e montato a cavallo giunge, dopo lungo e pe-

ricoloso giro lungo la Moskowa, al palazzo di Petrowskoie, ove trovasi la divisione di Pino. Questa divisione, obbligata dal suo generale ad una rigorosa disciplina, era la sola che non avesse partecipato al bottino. Essa avea fino allora custodito il palazzo gelosamente, e seguitò a formarne il presidio. Nè questo fu il solo suo premio: essa divenne colà la protettrice di molti infelici che vi accorsero, e la cui misera sorte commosse l'animo dell'imperadore. Altri infelici trovarono altrove un asilo così fra gl'italiani come tra i francesi; e l'autore ne cita onorevoli testimonianze. Fra questi asili è da ricordarsi il palazzo Razomowski abitato dal re di Napoli, il quale nella gran catastrofe lasciò dubbio se fosse maggiore la sua intrepidezza o la sua umanità.

Gli sforzi per diminuire i danni dell'incendio si continuavano frattanto per ogni dove. Qual parte vi prendessero gl'italiani si argomenti dal pericolo corso nella notte del 18 da un battaglione della guardia reale. Esso correva investito dal fuoco per disperdere una riunione di cosacchi e d'altri, che recavasi di luogo in luogo a riaccenderlo ov'era estinto. " Dopo lunghi e tortuosi giri per evitare le ardentissime vampe, trovammo dalle fiamme affatto chiuso innanzi a noi il cammino. Inoltrati ciò null'ostante sotto il fuoco e le rovine d'un palazzo, che si traversò correndo, riuscimmo in una nuova strada, ove ci vedemmo bloccati da un mare di fiamme. — La titubanza nata alla testa del battaglione nel rintracciare qualche uscita, fece perdere un tempo prezioso, che sarebbesi più utilmente impiegato riprendendo la via per la quale eravamo venuti. Bentosto riuscì impossibile l'avanzare come il retrocedere. Investiti dalle fiamme, che agitate dal vento, e piegandosi a ruota, minacciavano d'inghiottirci ne' loro vortici; esposti a rimanere schiacciati sotto le rovine delle travi ardenti, o de' tetti di ferro arroventati, che rotolando o rimbalzando ci piombavano intorno; tormentati dagli schizzi de' carboni accesi e dalle faville da cui le mani non poteano difendere il volto senza sentirsi abbruciare; soffocati da un'aria caldissima e rarefatta; as-

sordati dallo strepito e dal muggito dell'incendio; non osando guardare intorno, poichè il vento spingevaci la cenere rovente negli occhi ch'era forza tener semichiusi; non potendo riconoscere i sentieri, poichè sparivano sotto il fumo e le rovine; stanchi, ansanti, grondanti di sudore, coi fucili carichi, e le giberne piene di cartuccie, che aumentavano il nostro pericolo, noi eravamo veramente in una terribile perplessità. — Dopo un lungo e penoso dibattersi per un lato e per l'altro, crescendo gli strazi, e mal potendo alcuni men forti resistere, già cominciavano a disperarsi. Ad un tratto, presso alla coda del battaglione, con orribile e spaventoso fracasso cade l'intera fabbrica, per la quale eravamo passati, ed occupando cogli accesi rottami la strada unisce il fuoco d'un lato con quello dell'altro. Alcuni granatieri rimangono feriti, si aggomitolano al centro gli altri, e gridano d'avanzare, giacchè quello stato diventa intollerabile. Ci trovavamo infatti sopra un terreno ardente, sotto un cielo di fuoco, fra due mari di fiamme: facea d'uopo correre di continuo colle mani dal volto alle vesti per estinguere le faville che vi si attaccavano: la nostra respirazione diveniva sempre più breve e affannosa. Finalmente la testa del battaglione si muove, e mercè gli sforzi de' zappatori sbocchiamo in una piazzetta ove riprendiamo un po' di lena. — Ma questa piazzetta era pur essa circondata dal fuoco. Ivi, benchè la nostra distruzione più non ci sembrasse così imminente, pur ci pareva inevitabile. Il nostro sguardo inquieto cerca un adito di salvezza e non lo trova. I più arditi sfidano, per discoprirlo, il fumo e le fiamme, e il loro ardire riesce inutile. Alcuni di essi penetrano per sorte nel cortile d'un palazzo, ove una carrozza, posta al riparo dal vento di contro ad un muro che ardeva, fissa la loro attenzione. Vi dormiva dentro profondamente un tamburino russo carico di bottino ed ubbriaco. Lo risvegliano a stento; calmano lo spavento che lo porta a fuggire, gli fanno intendere, benchè ignari della sua lingua, il proprio bisogno, o piuttosto glielo fa intendere il comune pericolo. Dopo aver egli girato intorno alla piazzetta si dirige verso una casuccia di

legno, alla quale corrisponde, com'egli indica alla meglio, un luogo spazioso. I guastatori lavorano, i granatieri, gli ufiziali pur anco li aiutano, e tra il fumo e le fiamme si discopre un vicolo angusto e tortuoso, i cui abituri sono la maggior parte inceneriti. Pareva quello veramente l' ingresso e non l'uscita d'un terribile vulcano. Ci avventuriamo nondimeno, passando sopra tegoli ammucchiati ed altre materie accese, che ardono le nostre scarpe e i nostri abiti. I tamburi battono con una mano la carica, e si tengono coll'altra gli uni gli altri per le vesti, onde non perdersi. Il colonello Moroni, il capo battaglione Bastida, i capitani Dalstain, Rossi, Ferretti, i tenenti Guidotti, Monfrini, Bakler, infine gli ufiziali tutti incoraggiano i soldati a quell' ultimo pericoloso passaggio, finchè si giunge ad un muro, che separavaci da un prato vastissimo in riva alla Moshowa. Quest' ultimo ostacolo, mercè l'opera de'guastatori, è in breve superato, e dopo cinque ore di crudele incertezza ci troviamo con gioia inesprimibile a respirare un'aria men soffocante ,,.

Quando questi intrepidi furon di ritorno al loro quartiere; il loro quartiere era un mucchio di rovine e di ceneri. Un ordine li chiamava al castello di Petrowosckoie, intorno al quale stabilirono i loro bivacchi. Ivi rimasero fino al 24, nel quel giorno unitamente alla divisione Pino retrocessero in Mosca, ad abitare le superstiti case del sobborgo di Pietroburgo. Verso la fine di quel giorno, grazie alle pioggie dirotte, l' incendio, che consumò i nove decimi della vasta città, era pressochè estinto. Il dì seguente Napoleone torna anch' egli al Kremlin mezzo consunto; fa cessare immediatamente il saccheggio; dà ajuto e ricovero a tutti i derelitti; comincia a visitar gli ospedali. " Recatosi a quello degli esposti, preservato dall'incendio, fu accolto dal generale Tutolmin direttore di quello stabilimento di beneficenza, unico impiegato russo che fosse rimasto in Mosca, trattenutovi dai generosi sentimenti di un cuore virtuoso. ,, Lo ricolma di elogi, raccoglie da lui varie utili informazioni, lo eccita a scrivere all'imperadrice madre, protettrice del pio istituto. " La fortuna tendeva in quest'abboccamento d' umanità l'ultima insidia a Napoleone. ,,

Dopo il terribile incendio, che il privava a un tratto d'asilo per termine d'una marcia trionfale, la pace gli era divenuta sempre più necessaria. Ei coglie occasione di proporla, mandando a Pietroburgo la lettera del generale filantropo, e si decide d'aspettarne in Mosca la risposta. Seguita intanto la visita degli spedali, ne crea de' nuovi, divide, per assicurare possibilmente l'ordine e le sussistenze, tutta la città in 20 quartieri, a ciascuno de' quali assegna un comandante. Il tenente Pieri del 28 de'cacciatori italiani, eletto ad uno di questi comandi, merita i suoi e i comuni elogi.

Il nemico in questo mentre non dormiva. Kutusoff, retrocesso improvvisamente il 26, si facea minaccioso. Meno minacciose ma più moleste erano le bande di partigiani, che facevano scorrerie contro i distaccamenti e i convogli, diretti all' esercito. " Il maggior Vives dell' artiglieria italiana fu uno de' primi ad esperimentarne le offese. Comandante un convoglio di munizioni e d'attrezzi insieme ad una batteria diretta a Mosca per l'armata italiana avea dovuto vincere un infinità d' ostacoli, per conservare i suoi cannoni, cassoni e carriaggi fino a Mozaisk. Nei contorni di Gyat fu attaccato da una ciurma numerosa delle milizie di Kluchena rinforzata da' cosacchi; e mercè il valore de' suoi cannonieri, alcuni dei quali perirono, la pose in fuga. Giunto al quartiere del generale Iunot chiese una scorta per assicurarsi da nuovi insulti; e l' ebbe ma troppo debole. Nella notte del 22 al 23 Dorokhof, il quale erasi già stabilito a Charapowa, lo assalì improvvisamente. Alcuni colpi di fucile lo fecero accorto del pericolo. I cannonieri si accostarono alle artiglierie, i soldati del treno ai loro cavalli; tutto fu in un baleno sulla difesa, ed il convoglio cominciò a sfilare coi cannoni alla testa. Gli artiglieri destinati alla custodia de'cassoni si armarono, giusta l'ordine loro dato, dei tizzoni de' bivacchi. I vestfaliani, che componevano la scorta, cedendo al numero, si ritirarono; ed il convoglio rimase privo di defensori. I cassoni non potendo camminare con tanta prontezza, il maggior Vives fermò la sua piccola colonna e di-

spose i cannoni in batteria. I cosacchi di Dorockhof, visto che il convoglio mancava di difesa, ardirono assalirlo, ma una scarica di mitraglia li intimorì e li trattenne. Dopo breve esitazione si rivolsero contro la coda del convoglio sui cassoni più arretrati. Il caporale Franchini ed alcuni cannonieri minacciarono, con i loro tizzoni accesi alla mano, di dar fuoco ai cassoni, ove gli assalitori si avanzassero. Titubarono questi alcun poco, ma poi, reputando vana la minaccia lor fatta, raddoppiarono i loro urli e si avventarono alla carica. Franchini senz'esitare eseguisce la terribile minaccia, e fa pagar cara agli aggressori la vita che perde. Scoppia l' uno de' cassoni con orribile detonazione; s'appicca il fuoco consecutivamente ad altri 14; e i cosacchi, i quali rimangono superstiti all'eccidio, fuggono inorriditi. Il maggior Vives prosegue col rimanente del convoglio il suo viaggio fino a Mosca; ed il fatto più glorioso della campagna rimane finora dimenticato o rappresentato con odiose circostanze.,,

Mentre Vives in Mosca ha d'uopo di scolparsi per non essere giunto il giorno prefissogli, a sei leghe dalla città avvengono fatti, che contribuiscono alla sua giustificazione. Due in tre cento italiani, la più parte di Toscana, si trovano d'improvviso a fronte 800 cosacchi, e vanno loro incontro animosamente. " I tenenti Darvillara, Godi, Palagi, Pecori e Pastoris, che comandavano i plotoni, danno l' esempio dell' intrepidezza e della bravura. Tre cacciatori Soldaini, Bargellini e Tesi sono le sole vittime dello scontro, morendo da valorosi. I cosacchi rovesciati lasciano 13 morti sul terreno, ed i nostri gl'inseguono sopra un' altura dalla quale scorgono nella valle sottoposta l'intero corpo di Dorokof,,. Sopraggiunge intanto la notte. Stanchi per le lunghe marcie gl' inseguitori sono costretti di riposarsi; e gl' inseguiti hanno tempo di prender posto onde chiuder loro all' indomani la ritirata. All'alba il tenente Pecori si fa innanzi colla sua vanguardia, e dissipa facilmente i non molti cosacchi, che gli si presentano a poca distanza. Ma presto ne sopraggiungono altri in gran numero, ardenti di vendicare la sconfitta del dì precedente. Gl' italiani li ricevono con

un fuoco vivissimo, e ajutati opportunamente dal generale Saint-Sulpice, accorso con parte del terzo de'cacciatori a cavallo parimente italiani, li mettono in fuga, e conducono tranquillamente il convoglio loro affidato al suo destino. Queste cose, rendendo vie più evidente ciò che già sapeasi dall'imperadore, che l'avvicinarsi a Mosca era pei convogli e pei distaccamenti di somma difficoltà " fece desistere da ogni ulteriore procedimento contro il colonnello Vives ,, il quale co'suoi cannonieri si era condotto da vero prode.

Seguono nelle memorie altri fatti degli italiani, destinati alle pattuglie e condotti alternativamente dai colonnelli della guardia reale e dai generali di brigata. Fra questi condottieri son nominati con particolar distinzione il conte Ornano e " il buono e intrepido Moroni colonnello de'veliti ,, cui l'autore per officio dovè talvolta accompagnare. Un giorno (27 settembre) ei fu mandato seco a capo di 1000 uomini di fanteria e 200 di cavalleria lungo la strada di Twer, onde esplorare i movimenti de'nemici e proteggere buon numero di saccomanni. All'indomani, poichè parea che i nemici fossero piuttosto sul ritirarsi che sull'assalire, egli entra con alcuni ufiziali suoi compagni in una gran selva, la qual trovasi in sulla destra de'posti avanzati. Un suono d'umane voci, ch'ode a non molta distanza, lo eccita ad inoltrarsi. Vede raccolta sovra di un prato, che la selva racchiude nel suo mezzo, una moltitudine di persone, le quali non si mostrano punto spaventate o sorprese dalla sua presenza. Volge ad un vecchio, che s'accorge essere uno de'loro popi, qualche domanda in latino; e l'interrogato gli risponde piangendo: noi siamo parte degli infelici abitanti della città santa, che voi avete resi raminghi e disperati. A queste parole seguono alcune minaccie di pochi circostanti, che il pope accheta, indi un lungo e caldo discorso fra il pope medesimo, persuaso che l'incendio della città santa sia stato comandato da Napoleone, e l'ufiziale che tenta indarno dissuaderlo. L'aspetto di tanti miseri, che si vede d'intorno, commove l'ufiziale, ch'oblia intanto il pericolo, in cui inavvedutamente si è posto; e il pope

gli è grato di questa sua commozione. Siete voi cristiano? gli domanda, dopo aver respinto con isdegno un villano, che appressatosi gli favellava segretamente. Alla risposta affermativa dell'ufiziale, per cui tutti lo guardarono con maggior attenzione, discorrendo fra loro vivacissimamente: " partite, gli disse: Ilowaiski, rinforzato delle milizie de' contorni e da nuova cavalleria, si avanza per attaccarvi: voi potreste, restando, essere perduto: impedite, quant'è da voi, le empietà che si commettono dal vostro capo e da'vostri.,, Quest' ultime parole, dopo il dialogo già accennato, mostravano al nostro ufiziale quanto fosse profonda nell'animo de' russi la persuasione delle colpe apposte ai vincitori. Tanto più dovette sembrargli generoso l'avviso datogli, il qual era conformissimo al vero. All' uscire dal bosco il nemico fu veduto presso la Klizma e sulla via di Dmitrow. Moroni, avvicinandosi ormai la sera, avrebbe desiderato schivarlo; ma fu obbligato di combatterlo e d'inseguirlo. Altri scontri ebbero luogo ne' dì seguenti, ma non furono tutti egualmente felici.

Frattanto il corriere spedito a Pietroburgo era tornato senza risposta. Napoleone, o fosse ingannato ad arte con vane lusinghe di pace (veggasi ciò che l' autore dice delle risposte che recò Lauriston dal campo di Kutusoff) o amasse ingannare sè stesso, rimaneva a Mosca, non mostrando pur di sospettare che questa dimora potea divenirgli fatale. Le frequenti rassegne occupavano l'ozio e mantenevano l' ardore del suo esercito. " In una di queste solenni rassegne, dice l' autore, il bravo Leviè (corso di nascita) colonnello del 3.° di linea venne promosso al grado di generale di brigata; si ratificarono le nomine del capo battaglione Del Fante ad ajutante comandante, del capo battaglione Colli a maggiore, dell'ottimo maggiore Crovi a colonnello maggiore de' granatieri della guardia reale; e si dispensarono a diversi italiani le decorazioni della corona di ferro e della legione d' onore. Spiacemi, ei prosegue, non aver conservato la memoria di tutti i premiati, ma non scordai fra questi l' eccellente conte Saule Alari scudiere del vicere. Testimone e partecipe di tutti i pericoli incorsi fin allora

dal principe, ne avea già ottenuto una graziosa ricompensa nella sua missione a Milano, onde recarvi la nuova del nostro ingresso in Mosca, e ne ottenne un' altra nella ben meritata decorazione „.

Ma alfine è tempo che si parli di partenza. Il nemico si rinforza e si fa minaccioso. Più minacciosa si fa la stagione. Siamo ai 13 d'ottobre, le nevi son cominciate, il freddo già riesce incomodissimo. Napoleone sembra pronto a moversi dal Kremlin, appena alcune divisioni da lui indicate, fra cui l' italiana di Delzons, sieno tornate a Mosca. Questa divisione, dice l'autore, fu quella che portò più oltre l' armi napoleoniche nel settentrione della Russia. Al suo partire da Dmitrow, ov' era stanziata, ebbe a soffrire da Wintzingerode un vigoroso assalto, ma se ne difese bravissimamente. Essa era stata utilissima all'esercito, raccogliendo una quantità considerevole di sussistenze, e non gli fu ora meno utile, tenendo in freno il nemico, che già irrompeva. A Voronowo, di rincontro al campo russo di Tarurino, era la vanguardia del re di Napoli, assai menforte che non avrebbe dovuto giusta gli ordini di Napoleone. Kutusoff, dopo lunghe deliberazioni, si decide a sorprenderla e a troncarle la ritirata. Cinque corpi, di quasi ugual forza, sono da lui mossi a quest'uopo. " Se Gioacchino non riusciva a tenere in rispetto i due corpi, che già operavano alle sue spalle, la sua situazione diventava disperata. Seguito da Borelli, da Rossetti, da Pignatelli, da Picerno, dal principe Curati, infine da tutto il suo stato maggiore, che porse l' esempio dell' intrepidezza e della risoluzione, precipitossi co' due reggimenti de' suoi carabinieri contro la testa della colonna di Baggowuth. Questi sorpreso da un attacco altrettanto vigoroso che inatteso si ferma e comincia a servirsi del cannone. Gioacchino benchè ferito, rimanendo a capo delle sue truppe, diventa padrone de' movimenti del nemico, e può stabilire un ordine nella sua ritirata „. Quando giunse a Napoleone l' avviso di queste cose, egli stava passando a rassegna nel primo cortile del Kremlin alcuni

battaglioni, e fra essi la divisione di Pino, che doveva aver parte ad alcune nuove ricompense. Tosto la rassegna è interrotta, l'imperatore rientra, le ultime speranze di pace che ancor si nutrivano (Lauriston era stato mandato una seconda volta a Kutusoff, e Gioacchino dovea continuare le trattative dopo Lauriston) sono svanite; è dato l'ordine di partire al più presto. " Alle cinque (è il 18 d'ottobre) traversiamo a tamburo battente e con una strepitosa musica le strade di Mosca, di quella città ove fummo tanto ansiosi di giungere, e che non lasciamo senza rammarico. Ma la patria, l'Italia, i nostri che rivedremo dopo un'impresa cotanto gloriosa, occupano i nostri pensieri e ci consolano d'una conquista che ci è forza abbandonare. „

Tutto l'esercito componevasi ancora di 104000 combattenti, pronti, ben agguerriti e seguiti da 569 cannoni. Esso dovea riunirsi a Kaluga passando per Maloiaroslawetz, onde ingannare il nemico e prevenirlo colla celerità. Il 20 ottobre gl' italiani, che formavano la vanguardia, traversata a Ihorki la Pakhra, furono diretti a Fominskoie, ove il giorno appresso trovarono fra varie divisioni pur d'italiani la brigata Villatta " che si seppe aver sostenuto e vinto colla divisione Broussier un glorioso combattimento contro la cavalleria leggiera del corpo di Dorokhof „. Essi passarono la notte presso Ihnatowo, aspettati per così dire al varco dai partiti cosacchi, i quali appiattavansi nelle selve vicine." Un fatto, scrive lo storico in una nota, che reca molto onore al granatiere Betturini e al zappatore Arrighi del reggimento dei veliti, servirebbe a provare quanto poco quei partiti fossero temibili, se interessando pur anco l'autore di queste memorie, ei non avesse creduto meglio di tralasciarlo „. Il 22 tutti gl' italiani riuniti oltrepassarono la Neva; il 23 giunsero ad una lega da Uwarowskoie, e quelli della divisione Delzons fino a Malojaroslawetz, ove si divisero, parte restando nelle città (due battaglioni) parte scendendo col loro capo in una piccola valle alla sinistra della Lugia, su cui riaccomodarono il ponte che i cosacchi aveano rotto.

" Spariva la notte; erano le quattro del mattino; ognuno dormiva nel campo di Delzons; le sole sentinelle ve-

gliavano. Quando ad un tratto quattro reggimenti di cacciatori russi escono dai boschi dell'altura, rovesciano le sentinelle sui posti, e questi sui battaglioni, che dopo qualche difesa sono costretti ad abbandonare la città, scendere precipitosamente dal colle e ritirarsi alla divisione. Al primo rumore Delzons avea fatto prendere le armi, e correva in soccorso de' suoi. Dorokhof, poi ch'era desso che giugneva prima degli altri, dispose la sua artigilieria in sulle alture ai due lati della città, onde battere il ponte e impedire alle truppe di Delzons il ritorno offensivo, ec. Il combattimento s'impegnò vigorosamente dall'una parte e dall'altra con grave discapito di Delzons, che ricevea tutto il fuoco de'russi senza poter loro rispondere, poi ch'erano coperti dalla cresta della collina. — Il principe Eugenio, scortato dai dragoni della guardia reale e dai dragoni regina, erasi già posto in moto per appressarsi a Delzons, quando i colpi di cannone lo fecero sospettoso, e quindi un ufiziale speditogli lo rese certo di ciò che avveniva. Dato l'ordine alle divisioni d'accelerarsi proseguì frettolosamente il suo cammino. — Sboccavano intanto successivamente dai boschi dietro Malojaroslawetz nel piano, ch'è alla vetta del poggio in faccia alla città, le colonne di Kutusoff, e vi si schieravano in battaglia. Egli fece immediatamente erigere dietro la loro fronte quattro fortini, i quali furono muniti durante l'azione d'un parapetto e d'un fosso. — La posizione di Delzons non poteva essere nè più trista nè più penosa. I fuochi dei russi gli piombavano adosso, e traversavano la sinuosità nella quale egli era impegnato. Il vicere gli ordinò d'uscire da quella critica situazione e recarsi avanti ec. Non ostante il continuo e micidial fuoco del nemico, il prode general Delzons s'impadronì d'alcune elevate posizioni, e già cominciava a dar effetto al ben concepito piano d'attacco, quando un colpo di mitraglia lo stese al suolo. Il suo fratello ed ajutante, volendo prestargli gli ultimi soccorsi, percosso pur egli da un simile colpo, spirò fra le sue braccia. — Eugenio non cessava di sollecitare l'arrivo delle sue truppe, le quali, per quanto si affrettassero, non gli pareva che potessero giugnere abba-

stanza in tempo. Mandò a quest'uopo il colonnello La Bedoyere, incaricato di portar quindi all'imperadore avviso dell'avvenuto. La guardia reale preceduta dalla divisione Pino e Broussier trovò questo bravo ufiziale alla discesa della collina, che sovrasta la valle della Lugia. "Correte, egli disse, o italiani; il vicere vi aspetta impazientemente; i vostri prodi compagni sono in pericolo se non giugnete a tempo, e voi perdete l'opportunità di mostrare il vostro valore„. Un grido d'entusiasmo partì da tutti i battaglioni, presagio non equivoco di gloriosa ventura. Si affrettò quindi più che mai il cammino; e la celerità, con cui i capi ci conducevano, ancor pareva poca alla nostra ansietà. Le canzoni nazionali rendevano più clamorosa la gioja, men grave la fatica. — Discesa la collina; imboccata la valle della Lugia, precisamente alla sinistra della strada presso ad un bosco d'abeti, trovammo accampata in riserva tutta la cavalleria italiana. Il cannone raddoppiava i suoi colpi, le palle dei bersaglieri russi fischiavano già al dissopra delle nostre teste. Noi non avevamo visti i nostri bravi cavalieri dagli ultimi giorni di settembre in poi; ma ne sapevamo le glorie, ed anelavamo d'abbracciarli e d'emularli. L'incontro non poteva essere più a proposito. — Appena essi ci scorsero, vennero a mischiarsi alle nostre file, ove ciascun di loro aveva un amico, che in tal momento dovea riuscirgli ancor più caro. Essi porgevanci liquori, alimenti, parole di consiglio e di conforto. "Rammentatevi, dicevano, che siamo che siete italiani; coprite di nuova gloria questo nome! La fortuna vi dà oggi di mostrare il valor vostro contro tutto l'esercito nemico! Bel giorno per la nostra patria che lo rammenterà con orgoglio!„ Ci stringevamo intanto gli uni gli altri le mani, e una lagrima di commozione ci cadeva dagli occhi sul petto ove palpitava un cuore intrepido, e ardente d'amor di patria. Al fine abbracciatici (e per molti fu l'ultima volta) riprendemmo, essendo già le dieci e mezzo, il nostro ordine primitivo, tenendoci pronti a' comandi del principe.

"Questi frattanto, riconosciuta l'immensa disparità delle forze combattenti, avea già disposto di mandar parte

della 14ma divisione in soccorso della 13.ma, che privata dell' incomparabile suo condottiero, e rimasta indecisa nei suoi movimenti, avea cedute una seconda volta le alture. Il capo dello stato maggiore dell' armata d' Italia, il prode generale Guilleminot, prese il comando della divisione e la raccozzò dietro alle case, contrastando palmo a palmo il terreno ec. ec. — Il generale Kutusoff, veduto che l' esito completo della giornata dipendeva da questo punto importante, spedì tutto il corpo di Rajeffskoi in soccorso di quello di Dorokhof. Il combattimento ricominciò allora con nuovo furore. La città fu presa e ripresa fino à tre volte ec. — Gli obizi scagliati dalle due parti posto aveano il fuoco a quella città di legno. Tale avvenimento accrebbe lo scompiglio delle due divisioni, che per la quinta volta furono costrette a retrocedere. Allora il vicere lanciò in loro soccorso la divisione Pino. Le truppe guidate dal loro capo marciavano silenziose in colonna serrata, mostrando ne' loro aspetti il più vivo desiderio di gloria. Rimase nella piccola valle alla sinistra della Lugia tutta la fanteria della guardia reale; più indietro, all' ingresso del bosco, la cavalleria leggiera d' Ornano e Villata; e al di là del bosco, presso al villaggio di Maloczkina, la cavalleria della guardia reale, e con lei tutte le bagaglie, la grossa artiglieria, e le munizioni di riserva. — Una batteria, collocata dai russi sulla punta del colle alla sinistra della loro linea, non solo fulminava orribilmente le truppe che salivano e penetravano in Malojaroslawetz, ma prendeva in fianco i reggimenti di fanteria della guardia reale, e li danneggiava in modo che furono astretti più volte a cambiar posizione. Il vicere le contrappose alcuni cannoni dell'artiglieria leggiera della guardia medesima, e noi avemmo l' agio d' ammirar davvicino l' energia, la sagacità ed il valore de'nostri artiglieri. Interamente scoperti, esposti come bersagli ai colpi del nemico, e contrastando dal basso all'alto, manovrarono con tal calma, ordine e giustezza che costrinsero quella batteria prima al silenzio e poi a ritirarsi. — Frattanto gl' italiani di Pino traversato il ponte si arrampicavano senza far fuoco per quelle balze, e snidandone i nemici si sta-

bilivano sull'orlo del colle presso alla chiesa. Ripreso fiato, la prima brigata, condotta dallo stesso gen. Pino e dal gen. Fontana, si portò a destra verso Malojaroslawetz per proteggere la 13.ma divisione ; la seconda guidata dal gen. Leviè andò pel rovescio del burrone ad investire le colonne russe, che respinto aveano la 14ma ec. Oltrepassate quindi le due divisioni si slanciarono all'assalto, mostrando di sprezzare il pericolo, e prodigando la loro vita come il ricco la sua fortuna. I russi urtati, senza posa percossi, e sopraffatti da un impeto cotanto inatteso, cedono; e gl' italiani s'impadroniscono di tutti i luoghi indicati loro dal principe e dal gen. Gorgaud ajutante dell'imperadore. La prima brigata penetra Malojaroslawetz incalzando e respingendo i russi. Una spaventosissima mischia si attacca allora in mezzo alle fiamme, che già divorano gli edifizi ec. Ma nulla può abbattere il coraggio degli italiani. Essi combattono per la prima volta sotto gli occhi del loro capo e mostrar vogliono a lui, ai russi, al mondo, alla posterità di che sieno capaci quando l'occasione si presenti ec. ec. — Avanzavasi frattanto lungo il burrone e sotto un fuoco midicialissimo di artiglieria e moschetteria la seconda brigata della divisione Pino. Abbattendo tutto ciò che le si parava davanti essa pervenne a riprendere il sobborgo ed a coronare le alture, ove dopo eroici contrasti si vide alfine sventolare l'aquila italiana. — Il capitano Leonardi parmigiano (dice qui una nota) comandante la compagnia de'carabinieri del 2.° battaglione del 3.° leggero avea saputo conservare 105 de'suoi, che imitandolo combatterono da leoni. Ferito nel principio dell'azione da un colpo di fuoco, ei non volle abbandonarla sino alla fine, e alla testa di que'bravi s'impossessò d'una posizione importantissima ,,.

Napoleone frattanto, sentito da Borowsk il fragore del cannone, e ricevuti gli avvisi di La Bedoyere, si era posto al galoppo col suo stato maggiore, e giugneva un'ora dopo mezzogiorno in faccia a Malojareslawetz sopra un poggio che guarda la valle della Lugia. Di là fu pressochè testimonio dei fatti seguenti, di cui non toccherò che le cose più importanti. — La seconda brigata di Pino, sopraffatta dal nu-

mero de' nemici , e scemata da gravissime perdite , fu costretta di ritirarsi. La prima , più a venturata , continuava la sua eroica resistenza. " Il gen. Pino , dopo avere avuto il suo cavallo ucciso , posto piede a terra , incoraggiava colla voce e coll'esempio i soldati. Un colpo di fucile stende morto a' suoi piedi il caposquadrone suo fratello e aiutante. Il suo nipote Fontana , aiutante pure di campo del divisionario, è ferito . Il gen. Fontana , il colonnello Laschass, e molti suoi uffiziali sono posti fuori di combattimento. Egli stesso è ferito in una mano da un colpo di fucile, e rimane ciò non ostante alla testa della sua divisione , coprendo il corpo del fratello che vuol far trasportare. Ferito finalmente in una gamba da un altro colpo di fucile, e non potendosi più reggere, è obbligato ad allontanarsi. Il gen. Galimberti , accompagnato dal colonnello La Bedoyere , rimane al comando , e la pugna sempre più s' inasprisce. Il colonnello Milio dell'artiglieria italiana cerca di far arrampicare i suoi pezzi sopra un' altura; i soldati della guardia corrono ad aiutarlo ec. ec. — Tu hai paura (trascrivo qui una nota) e sei della guardia? disse il vicere ad un italiano del treno che gli sembrava impallidire. — No mio principe , ma ecco ciò che m'impedisce di star fermo sulle staffe, rispose l'infelice, mostrandogli una gamba fracassata da un biscaglino. Il principe estremamente commosso volle soccorrerlo , e gli offrì la sua borsa. — Non ho bisogno di denari o di cure, replicò quel prode , ma di veder vincere i miei compagni.

" Vedendo il vicere che le truppe della sinistra non potevano più sostenersi , ordinò al reggimento de' cacciatori e a quelli de' granatieri della guardia , comandati il primo dal colonnello Peraldi , il secondo dal colonnello Crovi, di rinforzare la seconda brigata; sicchè alla sinistra della Lugia non rimasero che i veliti reali e la cavalleria leggera. I granatieri, dopo aver superata l' altura in faccia al ponte, furono lasciati in riserva presso alla chiesa situata dietro al sobborgo ; ma i cacciatori postisi innanzi alle truppe della seconda brigata di Pino corsero all'incontro de' russi, che non contenti del loro primo successo si

avanzavano per impadronirsi del ponte, e tagliare la ritirata alle truppe che si trovavano in Malojaroslawetz. Il prode Peraldi, precedendo i cacciatori, e facendoli insensibilmente spiegare in colonne, gridava: non tirate cacciatori: la bajonetta è l'arme della guardia; alla bajonetta bravi italiani. — Animati da queste parole e dall'esempio del loro capo si scagliano i cacciatori colla bajonetta in resta contro i russi, e li respingono fino al bivio di Marina e di Cziurickowa. Inebriati dal fumo del campo e da quello della vittoria s'inoltrano nel piano superiore e vogliono impadronirsi de'cannoni del nemico; ma giunti alla sponda d'un borro profondo si trovano arrestati da un fuoco terribile e da una grandine di mitraglia, che la batteria della destra de'russi scagliava loro contro ec. — Benchè diminuiti della metà Peraldi li raccoglie, li forma in colonna colla seconda brigata, e abbandonando la sua posizione difensiva li conduce di nuovo contro le smisurate colonne russe. L'entusiasmo nazionale dà loro incredibile ardire. Rammentatevi, dice loro Peraldi, ch'è questa la battaglia degl'italiani: o vincere o morire. — *Sì*, ripetono ferocemente i soldati, *o vincere o morire*.— Si slanciano quindi nuovamente con la bajonetta spianata verso i nemici, e tornano ad incalzarli fino al di là del borro profondo, che fu limite del primo successo. Questa volta fiancheggiati da un piccol bosco si trovano al riparo del fuoco nemico. Porzione dell'artiglieria italiana, posta in linea verso sera, può finalmente render offesa per offesa, e la vittoria non sembra più dubbia. I russi addossati ai fortini sospendono i loro attacchi; e gl' italiani già pensano a trincerare gli sbocchi del paese e assicurare la loro conquista. — Chiede Peraldi al principe il rimanente della guardia, porgendogli sicurezza d'una completa vittoria; ma il principe non vuol privarsi di così preziosa riserva. Questa, frattanto, tenuta inoperosamente in un basso fondo, riceve tutti i colpi di fucile e di cannone de'russi, che passando al dissopra de' lor compagni combattenti vengono a piombare ov'essa trovasi. — Sensibilissima fu la nostra perdita (dice Pino in un ragguaglio, che lo storico pone in nota) ma quella del nemico sarebbe stata molto maggiore che non

fu , se il principe Eugenio avesse messo a disposizione del gen. Pino anche la guardia reale, com'era prescritto dall'imperador Napoleone. Indi descrive la pericolosa posizione in cui la guardia fu tenuta , ed ove, com'ei s'esprime, il generale Teodoro Lechi vide cadersi al fianco molti eccellenti militari, fra i quali il capo battaglione dei veliti reali Maffei.

Pare che questa volta Eugenio mancasse, non che all'altrui desiderio, anche al proprio sistema, che l'autore accenna in una nota antecedente. "Il vicere, egli dice, intrepido e valoroso soldato, ottimo generale, dotato di genio e d'esperienza, avea per abitudine di mantenersi molte riserve, mandando al fuoco le truppe in frazioni, onde i suoi trionfi gli sono costati assai uomini e tempo. Non era che sull'ultimo , e quando le sue truppe si trovavano quasi tutte impegnate, ch'egli coll' altre , che gli rimanevano , decideva la vittoria „. — Nella battaglia di Malojaroslawetz la vittoria fu decisa da Napoleone, il qual fece appressare al campo italiano la sua vecchia guardia e alcuni altri corpi francesi. Allora gl' italiani riordinati si avanzarono per compir l'opera della giornata , e il nemico , a cui essendo soli opposero sì terribile resistenza , disperando di vincerli or che li vedeva soccorsi , desistè dall' impresa. " Kutusoff stabilì i suoi posti avanzati all' imboccatura del bosco , e prese posizione dietro la Korigea lungo la strada di Kaluga , alla distanza di due miglia circa da Malojaroslawetz. Gl' italiani rimasero padroni della pianura esterna e della città , la quale non presentava che un mucchio di ceneri e di cadaveri. — Così (dopo diciotto ore) finì una battaglia , che fatalmente per la gloria italiana fu seguita da tali disastri, che non ne fu fatto posteriormente il minimo caso „. I russi ebbero 2500 feriti e 8000 uccisi ; ma non lasciarono ai nostri che 200 prigionieri , tutti straziati dai colpi ricevuti, poichè dall' una parte e dall'altra si combattè con disperato furore. Gl' italiani , fra uccisi, feriti e prigionieri, non ebbero a piangere che 4000 dei loro. Già si sono nominati i più distinti fra gli ufiziali superiori che diedero la vita nella crudele battaglia Ad essi deve aggiungersi , come degno di special ricordo , il capo battaglione Negrisoli. Più volte fu

egli colpito dal fuoco nemico, e più volte, medicate le ferite, ritornò a combattere; esempio che fu imitato da molti. " Finalmente, ripercosso da una palla di fucile nel petto, cessò di vivere gridando: avanti italiani, muoio contento se vi so vincitori „. Fra gli ufiziali di minor grado periti eroicamente l'autore nomina " i prodi Giovannini, Raduani, Prampolini, Contri e il tenente Croci, il quale, avendogli una palla di cannone portata via una coscia, non cessò d'incoraggire cogli atti e colla voce i bravi soldati che comandava „.

" Durante la battaglia numerosi corpi di cosacchi, comandati dal figlio di Platow, passata la Lugia presso Cziutikowa, si erano improvvisamente gettati sugli equipaggi dell'armata d'Italia, che trovavansi presso Maloczkina. Un distaccamento di dragoni della guardia, comandato dal capitano Coleoni, e dai tenenti Brambilla, Cavalli e Boccanera dispersero quell'orda senza quasi riceverne danno. — Fu accertato, dice qui una nota, che uno de' dragoni, ferito da diversi colpi di lancia, si scagliasse in mezzo alla mischia tutto abbattendo, per raggiugnere il capo de'cosacchi da lui osservato, e che investitolo gli passasse la sciabola attraverso al corpo, indi cadesse esclamando: or muojo contento. È certo che il figlio di Platow perì in questa fazione „.

Descrivendoci il campo qual si presentava all'indomani della battaglia, l'autore, dopo averci additati i feriti italiani, che uscivano dai rottami coi capegli arsi e le membra lacere per gridare con quel fiato che lor rimaneva viva l'imperatore, viva l'Italia; ci mostra i cadaveri de' russi non ancora spogliati, e fa questa nota degna d'esser raccolta: " il soldato italiano sdegnava d'abbassarsi a quest' officio (di spogliare gli estinti) e andava superbo di mostrare i nemici nell'abito e nell'armi in cui li aveva atterrati „. Le grida di viva l'imperatore, viva l'Italia, che mandavano i feriti, erano un'eco di quelle de' loro commilitoni, passati a rassegna sul campo stesso ove si erano coperti di gloria. " Napoleone, dice Pino nel ragguaglio già citato, espresse loro reiteramente la propria soddisfazione „. L'autore mette in bocca del sommo guerriero queste precise parole dirette ad

Eugenio: " l'onore della giornata di jeri appartiene tutto a voi e a' vostri bravi italiani ,,. Ei reca in seguito le testimonianze rese al valore di questi bravi da Rapp, Gorgaud , Wandoncourt , Bouturlin e altri nelle loro memorie. " Il generale R. Wilson (così in una nota) ha detto in Mantova nel 1814 alla presenza di parecchi officiali italiani e austriaci: " l' esercito italiano a Maloiaroslawetz mi sorprese pel suo eroismo; 16000 de' suoi bravi ne batterono 80000 dell'esercito di Kutusoff ,,. Ed è notabile, dice ancora l' autore , che il rapporto fatto dal generale russo della battaglia di Maloiaroslawetz è il solo di tutta la campagna , in cui egli si confessi non vincitore.

" Se dopo questa battaglia tanto gloriosa per Eugenio e per gli italiani (così l' autore, citando alcune parole di Wilson nel suo prospetto della potenza militare e politica della Russia) Napoleone, invece di fare un movimento obliquo per rimettersi sulla strada di Mosca a Smolensko, avesse spinto avanti la sua vanguardia per quella già presa, l'esercito russo , obbedendo agli ordini già ricevuti , si sarebbe ritirato dietro l'Oka , abbandonandogli un paese ben provveduto , e lasciandolo libero di ritirarsi tranquillamente in Polonia ,,. Una sì opportuna determinazione, per cui sarebbesi raccolto il frutto del valore italiano , fu impedita da disastrosi consigli e da quell' avverso destino che già pesava sul gran favorito dalla fortuna. Il termometro disceso nella notte dei 27 a quattro gradi sotto il zero annunciò il nuovo nemico, il quale si avanzava in ajuto dell' altro , e che in tanta penuria di ricoveri e di conforti , a cui si andava incontro, sarebbe indomabile. Con quest'alleato, Kutuzoff prese nuovo ardimento e cercò di prevenir Napoleone a Wiazma. Qui un' altra volta gl' italiani fecero in sua presenza prodigi di valore , che per la lunghezza, a cui è già condotto quest' articolo , duolmi di non poter riferire. Indi si divisero dall' esercito francese , di cui avevano impedito l'intercisione , e continuarono a lottare in disparte contro i mali che li distruggevano , facendo vergognare la fortuna a forza di coraggio e di virtù. Al passaggio del Wopp , in vicinanza di Smolensko , non lungi da Wolkovisk ,

ne' campi memorabili di Krasnoie, sulle sponde fatali della Berezina, alla montagna di Ponary, di cui il nostro storico militare ha particolar motivo di ricordarsi, ed indi sino al fine della terribile campagna, essi non cessarono di mostrarsi quali si erano mostrati nella battaglia di cui si è parlato. Ridottisi a Posen sul principio del 1813 (così l'autore terminando le sue memorie) essi più non erano che un piccolo avanzo d' un florido esercito; ma in mezzo a questo piccolo avanzo ancor sventolavano le bandiere che trionfarono sulle sponde della Dzwina, della Lugia, della Wiazma, senza che alcuna ne mancasse: la gloria dell' armi nostre era dunque intatta; e da noi pure potea dirsi come dal re Francesco alla battaglia di Pavia: *tutto si è perduto fuorchè l' onore.*

In più luoghi di queste memorie (di cui sento che uscirà presto a Parigi una traduzione) l' autore ci avvisa che sta preparandone altre riguardanti le altre campagne degli italiani, fra cui tiene il primo luogo quella di Spagna. Noi già abbiamo intorno ad essa un'opera assai pregiata (la storia del maggiore Vacani); e nondimeno le nuove memorie, che ci promette il nostro ufiziale, non riusciranno soverchie. Quella storia è fatta particolarmente pei dotti e pei militari; le nuove memorie, se dobbiamo trarne argomento dalle stampate, potranno servire a più altre classi di lettori. Esse, giusta il manifesto che già ne abbiamo veduto, mentre saranno più compendiose della storia, racchiuderanno pure diverse particolarità non ancor riferite da alcuno, e che al pubblico può interessare di conoscere. È uscita, non ha guari, in Berlino un' istoria delle guerre di Portogallo e di Spagna, scritta dal colonnello prussiano Schepeler, il quale, sento dire, accusa l' esercito napoleonico e gl' italiani specialmente de' più gravi eccessi. Spero che le memorie del nostro autore serviranno di risposta a tale accusa, che immeritata ci duole, e troppo più dovrebbe dolerci se meritata. Così spero che le serviranno di risposta i commentari postumi d' un illustre guerriero (il generale Foy) a cui la fama delle sue civili virtù e de' suoi trionfi oratorj concilia sì

grande autorità. In questi commentari, di cui si è già veduto un volume, il nostro autore troverà ad un tempo e nobili ispirazioni e nuove vedute, ove pure non trovi de' fatti fin qui sconosciuti. È un danno che, quand'egli scriveva i suoi Italiani in Russia, non fosse ancora in luce il manoscritto del 1812, dettato dal segretario particolare di Napoleone (il barone di Fain) opera assai più importante che il manoscritto del 1813, e così bella, dicesi, come il manoscritto del 1814, ad ambidue i quali serve d'introduzione. Ho veduto in uno degli ultimi numeri del Globo un saggio del nuovo manoscritto, e ne sono stato mirabilmente contento. Questo saggio somministra alcune varianti a ciò che il nostro autore dice del colloquio di Napoleone col direttore o piuttosto vicedirettore dell'ospizio degli orfani in Mosca, e alcune aggiunte a ciò che narra del suo disegno di marciare a Pietroburgo, non gustato, com'ivi leggo, se non dall'ardente giovinezza del principe Eugenio. Eugenio, mi piace imaginarmelo, trovò quel disegno eseguibile, pensando al valore de' suoi italiani, a cui la storia finalmente ha resa, per mezzo del nostro autore, compita giustizia. Le memorie, di cui si è dato qualche saggio senza renderne preciso conto, forniranno, non ne dubito, qualche fregio al nuovo monumento militare che si prepara a Parigi in 120 litografie, destinate a rappresentare i fatti più cospicui in cui ciascun' arme (francese e alleata) sulla fine del passato e il principio di questo secolo si è distinta. Cessate nel mondo le guerre, possa la storia degli italiani fornire i più bei fregi ai monumenti che attesteranno i progressi dell'universale civiltà!

M.

Memorie sul progetto de'due canali navigabili fra l'Oceano Atlantico e il Pacifico. Opera del signor ROBINSON.

Crediamo non ignoto a veruno il disegno di tagliar l'istmo panamese, già deliberato da' governi del Messico e di Guatimala, i più composti fra' novelli potentati americani. Non male al vero ci

apporremo adunque supponendo in tutti vaghezza d' avere un qualche cenno circa un' opera di cotanto momento. Onde è che ne avverrà di far cosa grata a' nostri lettori, comunicando loro un sunto del libro enunciato; del solo, a nostro avviso, in cui, fra tutto ciò che finora fu scritto sulla disegnata navigazione mediterranea, venne messo in miglior lume, se non il tema generale di maritar l' uno oceano con l' altro, almeno il subbietto de' due canali che sembran trascelti in preferenza ad eseguirsi, e alla vigilia dell'intraprendimento.

Gioverà anzitratto rettificar le idee comuni sul vero scopo di questa grande opera idraulica. Pria d'ogni altro premetteremo la necessità che in cadauna foce de'canali sudetti vi sia, o vi si scavi un porto sicuro ed ampio per le navi mercantili. In secondo luogo non dee pretendersi che ogni canale sia navigabile dalla grossa marineria. Diremo anzi che per quelli deliberati ad aprirsi nell'istmo americano, la prudenza e l' utilità delle due republiche che li apriranno, esiggerebbero che si costruissero navigabili da' soli legni sottili. Così facendoli sarà tutto proprio, tutto nazionale, tutto sommesso all'autorità ed ispezione messicana o guatimalese, il commercio di transito dall'Atlantico al Pacifico, o da questo a quello.

Il sig. Robinson, il quale parla come uomo sicuro di ciò che dice perchè fu sul luogo, asserisce che due parti dell' istmo hanno i dati e le condizioni più favorevoli sì al buon esito, che all'economia dell'impresa; il fiume Tehuantepec cioè nell'Oaxaca, e il lago Nicaragua nella provincia di questo nome. Nè pago di circostanziare le particolarita topografiche de' due luoghi, fa anche precedere alcune osservazioni commerciali ed istoriche sul progetto in discorso.

" La foce del Guasacualco, dice egli, è uno de' quattro „ punti, ne' quali da un pezzo volevasi traslocare il commer- „ cio di Vera-Croce; ed è quello che andrebbe trascelto per „ imboccatura del canale. E non moderna, ma bensì antica è „ questa idea. Fin dal 1715 i primarii possidenti Oaxachesi pre- „ sentarono al vicerè del Messico un memoriale, in cui suppli- „ cavano di far noto al gabinetto di Madrid l' immenso utile, „ che verrebbe sì alla metropoli quanto alle colonie, ove la foce di „ quel fiume divenisse, in cambio di Vera-Croce, scalo ed emporio „ di traffico. Robinson lesse copia di siffatto documento, tuttora „ conservata in Oaxaca. I postulanti dopo aver descritta la corogra- „ fia dell' istmo, ed enumerati i capitali del suolo, dimostravano „ innegabilmente la facilità di eseguire il proposto canale. Aggiugne- „ vano inoltre, che quando potentissime ragioni politiche ostassero

„ all'esecuzione, potrebbesi almeno aprire una via rotaria dal-
„ l'uno all'altro Oceano ; la quale con lieve spesa di costruzione di-
„ minuirebbe immensamente il dispendio pel trasporto delle mer-
„ canzie dall' Atlantico al Pacifico , e viceversa. „

Siffatto memoriale venne spedito in Ispagna e presentato al governo. Ma non così tosto il contenuto giunse a notizia de'monopolisti di Cadice e delle Filippine , che ecco in questi allarme e spavento di veder messo in campo un disegno sì contrario agli interessi loro. Costernavali il pensiero che il commercio prendendo altro rombo, lascerebbe capitali morti i stabilimenti di magazzini e depositi che avean fondati in Vera-Croce ed Acapulco. Indi eccoli in moto con oro ed ogni intrigo a maneggiarsi perchè abortisse la proposizione dei creoli messicani. La supplica adunque , invece di esser presa in esame e deliberata , fu seppellita negli archivii segreti dello stato , ossia fra le carte condannate a non più veder luce. Nè quì non finì l'affare. Emanava il re un ordine severo in cui , dopo l' esordio d' acri riprensioni a' supplicanti per l'ardimento avuto nel proporre innovazioni audaci e funeste sugli istituti commerciali della monarchia , proibiva loro a non più riprodurre simile petizioni sotto pena della regia disgrazia. Pretendesi inoltre che il conte di Revelligigado , il quale avendo il buon senso di prevedere l' incalcolabile utilità di quell' opera sì pel sovrano che pe' sudditi , l' avea con ogni zelo ed ingegno sostenuta in consiglio , cadde in sfavore. Con ciò non si saprebbe se dover più compatire l'ignavia o deplorar l'avversione spagnuola anche a' materiali interessi proprii.

Dice Robinson, che il porto di Guasacualco è il più sicuro ed ampio di quanti ne ha il Messico sulle coste dell' Atlantico. È oltraciò il solo di quel golfo in cui possano ancorare i grandi vescelli. È infine per molti versi anteponibile a quelli di Pensacola e di Spirito-Santo. Ha ordinariamente ventidue piedi d' acqua , e per lo meno trenta durante l'alta marea. Non è molto che la nave di fila , l' Asia , passando senza alcun rischio la Sirte , che soggiace innanzi alla bocca, vi gittò l'ancora. I bastimenti minori poi vi entrano in ogni tempo , senza bisogno di precauzione veruna , e qualunque sia l' altezza del flusso e riflusso.

Ciò è della foce. Quanto al resto del fiume poi è esso navigabile da ogni nave mercantile , ed anche dalle mezzane militari , fino al punto in cui il Guasacualco è sole dodici leghe distante da' fiumi Cimalapa e Tehuantepec. Quest'ultimo sopporta anche bastimenti che han bisogno di venti piedi d'acqua. È sovra esso che Cortez fece costruire e veleggiar l'armata quando spedì Pietro Alverado al conquisto di Guatimala. Posteriormente vi veleggiò Fernando Erixalva

allorchè nel 1531 partia per conquistar la California. Cortez istesso infine vi si imbarcava l'anno appresso sopra navi costruite con legnami navigati pel Guasacualco. Le quali imprese additano a chiare note che cotanti vantaggi flaviali, non solo non passarono inosservati neppure a' primi spagnuoli capitativi, ma invece destarono in questi subito il pensiero di trarne profitto. Vero è che uno de' vascelli di Cortez diede in secco travalicando il basso fondo di S. Francesco nell'uscir dalla lacuna di S. Teresa. Ma ciò non osta all'argomento, poichè in quell'epoca non era ben esplorata l'entità di quei fiumi e lidi. Al quale proposito osserva il signor Humboldt che la corografia dell'istmo di Tehuantepec (e con essa poteva anche aggiugnere l'idrografia di tutto il Messico) è tuttora ignota agli Europei. Il memoriale infatti de' postulanti oaxachesi menziona molti porti ampii sicuri e profondi in quelle spiagge; de' quali, tuttochè veggansi notati nella carta del prelodato signor Humboldt, non se ne sà poi la precisa profondità sicurezza e capienza, nonchè il resto delle buone o cattive circostanze fisiche. Oltre del Tehuantepescese enumera Robinson quelli di *S. Diego*, *Santa Croce di Guatulco*, *Cacatutla*, *S. Agostino*, *porto degli Angeli*, *Escondido* e *Mazancla*. L'*Escondido*, che in idioma castigliano suona *porto-nascosto*, prende un tal nome dalla sua giacitura che non ne fa scoprir l'ingresso, se non a piccola distanza dalla costa. Ha la bocca angusta, ma in tutto il resto è ottimo. Ampio quanto quello di Acapulco, è capiente a più centinaja di vascelli. Sarebbe oltraciò facilissimo a munirlo inespugnabilmente. Non meno ottimo è l'altro di *Santa Croce*, che non la cede a niuno di quelli del Pacifico, e non è che a 35 leghe al mezzogiorno di Oaxaca.

L'autore delle *memorie* che compendiamo, non punto dubita della possibilità di passar da un fiume all'altro, dal Guasaucalco al Tehuantepec, per acqua, ossia per canale navigabile. " Qualche „ straordinaria catastrofe, dice egli, spaccò le montagne dell'istmo „ ne' vasti burroni che vi si veggono. I quali gorghi ed altre voragi- „ ni interne nella stagione delle piogge ricolmansi d'acqua, che „ cola nelle valli pendenti verso i due Oceani. Gli indiani di quelle „ forre, e particolarmente i tabaschesi, asseriscano che essi naviga- „ no da uno all'altro fiume fra siffatte crepacce. Noi vollimo accer- „ tarci di un sì momentoso asserto, e rimanemmo convinti che „ quando le acque sono abbondanti, possono le piroghe passare „ per quelle fenditure, e risalendo il Guasacualco scendere al „ Tehuantepec o al Cimalapa. Senza asserir positivamente di po- „ tervisi aprire un gran canale che ampliasse la comunicazione na- „ turale fra' tre cennati fiumi, tenghiamo però certo che l'opera

„ dell' arte non sarebbe impossibile. Del rimanente ove anco il fos-
„ se, un breve tratto di via rotaria, tagliata nel fianco de' monti,
„ rimedierebbe all' impossibilità del lavoro idraulico. In poche ore
„ si trasporterebbero le mercanzie sovra ruote dalle barche del Ci-
„ malapa o del Tehuantepec a quelle del Guasacualco, ed in sei
„ giorni farebbesi tutto il passaggio dell'istmo dall'uno all'altro Ocea-
„ no. Con ciò un bastimento a vapore che in sei giorni và dagli Stati
„ Uniti all' istmo messicano, ed in cinquanta da questo alla Cina, fa-
„ rebbe in due mesi il commercio fra Filadelfia e Canton. In uguale
„ proporzione si accorcerebbe il camino dall'occidentale Europa al-
„ l'Asia orientale seguendo la corda, ed evitando sia l'arco del Capo
„ di Buona Speranza, sia l' altro arco più sterminato del giro per
„ lo stretto di Magellano. Questi computi di economia di tempo sa-
„ rebbero parsi chimerici mezzo secolo fa; ed intanto oggi non si
„ tratta che di verificarne il più o meno. „

Così l' autore. Noi però pensiamo meno a computare l'economia del camino da Filadelfia a Canton, o dall'Europa all'Asia, che a considerare il prezzo al quale i governi del Messico e di Guatimala venderanno certamente il risparmio di tanto tempo e di tanto spazio alle nazioni commercianti. A quali condizioni infatti concederanno essi quel passaggio? Quali dritto di transito e pedatico esigeranno? Quistioni sovra ogni altra importanti ed esaminabili; poichè fora idea da romanziere lo sperar un gratuito navigare pe' canali dell' istmo.

L' altro canale, e propriamente quello che per la maggiore agevolezza della sua facitura verrà forse aperto il primo, è disegnato a segar l' istmo nella latitudine del lago Nicaragua; lago il di cui poco elevato pelo d' acqua non è più oggi messo in contestazione.

Fu più volte menzionato negli *annali de' viaggi* che, secondo il parere di D. Juarros, non punto prospera la coltura del grano nel Nicaraguese sol a causa dello straordinario calor del clima. La quale ragione fa giustamente presumere la generale bassezza del suolo. Indi non essendovi prominenti disuguaglianze di terreno, vi è somma facilità a mettere in comunione le acque che irrigano la provincia, le quali son molte pe' molti laghi e fiumi onde è doviziosa. Ma sovra tutti i laghi è il Nicaragua, uno de' più vasti sul globo; le di cui dimensioni oltrepassano le censessanta leghe nel diametro maggiore, e le ottanta nel minore. Posa esso in un bacino ellittico, dalla natura incavato precisamente nella medietà dell' istmo. Ha quasi da per tutto la profondità di dieci braccia, e melmoso il letto eccettochè nel margine ove è arenaceo. Assorbe molti fiumi, e non ne scaturisce che il solo S. Giovanni, che mette foce nell'Atlantico. Ciò

non pertanto in veruna stagione non mostra nè aumento nè diminuzione d'altezza.

Un sì sterminato lago comunica al N. E. con quello di *Leone* o *Managua*, mediante un braccio, lungo venti miglia e navigabile anche esso, detto Rio Tipitapa. Il quale *Managua*, ampio venti leghe nella sua lunghezza e dodici in larghezza, ha fama d'aver profondità idonea a sostenere le più grandi navi. A poche ore di camino dalla sua estremità boreale scorre il Tosta; fiume, che di livello inferiore a quello delle acque *maguanesi*, versa le sue nel Pacifico. Per operare adunque la congiunzione navigatoria fra' due Oceani non occorrerebbe che un alveo artefatto nello spazio interposto fra il cennato angolo del secondo lago, e il punto più prossimo del cennato fiume. I bastimenti dall'Atlantico risalendo il S. Giovanni, quindi veleggiando pel *Nicaragua* e pel *Leone*, poscia imboccandosi nel canale in disegno, e da questo scendendo con la corrente del Tosta, passerebbero nel Pacifico.

Asserisce il signor Humboldt che negli archivii di Madrid si conservano molte memorie d'idraulici inglesi e francesi circa il congiungimento del Pacifico col Nicaragua; ma che in veruna di esse non si fece esatto calcolo dell'elevazione del suolo. Stando adunque sul luogo volle averne idee precise; e credè d'aver raccolti ragguagli fiduciari a poter attestare, che la differenza fra l'altezza massima del terreno e il livello del lago Leone è di 51 piedi; di tre soli poi quella fra la superficie del lago suddetto e il pelo d'acqua del Tosta. Indi basterebbero due sole cateratte per aversi completa e sicura comunicazione.

Ei pare che questa grande opera verrà bentosto intrapresa da una società di capitalisti inglesi. I socii presenteranno fra poco la petizione all'uopo onde intraprenderla col consenso e sotto gli auspici del governo messicano. Includeremo quì alcuni brani del programma già pubblicato dalla deputazione della società suddetta.

" Non più si dubita oggi che l'idea nonchè la possibilità di ma-
„ ritare i due oceani non fossero note al gabinetto spagnolo. Ma non
„ volendo, o non potendo, o più probabilmente non sapendo esso
„ medesimo profittar dell'utilità di tanta impresa, ne celava con
„ ogni ansietà e spavento la notizia alle altre nazioni. A giudicar
„ dalle memorie esistenti nell'ufficio idrografico della marineria
„ spagnola può argomentarsi, che il governo facea continuamente,
„ però col massimo segreto, esplorare tutta l'America *istmica*.
„ Mandavansi con ogni gelosia a Madrid tutte le carte, disegni, pia-
„ ni, osservazioni ec. ec. di que' lavori geodetici ed idraulici. La so-
„ cietà inglese possiede una delle memorie suddette, e precisamente

„ quella che contiene la descrizione la più esatta del punto il più „ favorevole all' apertura del canale. Per una circostanza tutta for- „ tuita e benavventurosa capitò siffatto documento in mano di una „ persona che stanziava presso la Corte dell' Escurial. Dalle notizie „ onde esso è ricco si argomenta, che nella provincia nicaraguese „ al 10.° 10.' parallelo nordico, ed al 32.° 15' di longitudine il fiume „ S. Giovanni scaturisce dal lago Nicaragaa, e dopo un corso di 120 „ miglia mette foce nel mare Atlantico. Durante la stagion piovosa „ è esso navigabile da' vascelli di 300 tonnellate; ma potrebbe anche „ esserlo e in ogni tempo, e per navi di maggior soma, sapendovi „ incassare il sufficiente volume d' acqua. Oggigiorno ha ostrutto il „ passaggio ad ogni navigazione, perchè la barbarie dell' ammini- „ strazione spagnuola vi fece colare a fondo alcuni bastimenti, onde „ impossibilitarvi il menomo navigare sì nazionale che estero.„

Dopo aver discorso il disegno di scavare un alveo navigabile fra il lago Leone e il fiume Tosta, prosiegue Robinson soggiugnendo: " Il suddetto lago presenta anche un'altra linea di comunione idrau- „ lica col mar Pacifico. Dalla città di Tepitapa, situata sulla sponda „ meridionale del *Managua*, potrebbe aprirsi un secondo canale „ fino al fiume pur detto S. Giovanni, ma che diverso dall'altro il „ quale mette foce nell' Atlantico, và anzi a sboccar nel Pacifico, e „ propriamente nel golfo Papagayas „. Dal punto di congiunzione fino al mare non avrebbe questo S. Giovanni se non trenta miglia di corso; diciotto delle quali son navigabilissime da ogni vascello.

" I limiti di un programma non rinchiudono spazio capiente ad „ enumerar tutte le utilità delle quali sarà larga l'impresa in su- „ bietto. Esse son molte e diverse, quali i diversi e molti rami di „ commercio lucrativo che pulluleranno dall'unione de'due Oceani. „ Il traffico d' Europa e d' America con i potentati esistenti sulle „ coste del mar Pacifico; la pesca delle balene; gli scavi delle mi- „ niere sì del Perù che del Chili e d' altre provincie americane; „ tutte queste industrie avrebbero un incalcolabile aumento. Di „ molte mila miglia inoltre si accorcerebbe il viaggio alla Cina ed „ alle Filippine. Tutto il commercio del Globo insomma transite- „ rebbe per l'istmo messicano. E infine non è mestieri perder di „ mira i sommi vantaggi politici che ne verrebbero all'Inghilterra; „ della qual cosa non è quì il luogo di dissertare.„

Si objetterà forse che in molte carte idrografiche vedesi notato il fiume S. Giovanni come non navigabile da' grandi legni. Noi però nel mentre conveniamo del fatto che accredita l' opinione in discor- so, sappiamo che da qualche anno in quà se ne và esperimentando il contrario; e non ha guari avvenne un caso che smentì fino all'evi-

denza quella voce. Fu da noi già cennato che il governo spagnuolo, paventando la navigazione sul Nicaragua, aveva in varii luoghi ostruttò il fiume che ne scaturisce. Alla foce di questo aveva inoltre costruito un castello per vigilare onde veruna nave non vi entrasse. E infine era comminata la pena capitale al navigatore, cui riuscisse di eludere la vigilanza della guardia, ed introdurvisi. Nè di ciò pago impiegava ogni mezzo valido ad allontanar i commercianti da quelle colonie, denigrandone gli abitanti come insidiosi perfidi fraudolenti e miserissimi. Ma dal momento in cui le colonie istesse salirono all'*autocrazia* (1), e fu tolto ogni divieto al navigarvi, e fu incoraggito ogni ingegniere idraulico a scandagliar le acque sì marine che fluviali di quella regione. Oltraciò Lord Cochrane esperimentò col fatto che falso era tutto l'asserito da' spagnoli. Ancorava questo ammiraglio con la sua armata nella foce del Guayaquil, e volea risalirlo. Il piloto protestavasi non esser navigabile il fiume; le carte istesse sì inglesi che spagnole non solo il notavano arruffatto di scogli e sirte, ma il disegnavano incapace anche a sorreggere navi sottili. Cochrane intanto scandaglia il fondo, e trovandolo di quattro braccia, ordina al piloto di veleggiar oltre, minacciandogli la morte in caso di rifiuto. Obbedisce questi tremando, e l'armata inoltrandosi senza alcun tristo accidente, buttò l'ancora là ove il Guayaquil sega la città di tal nome, i di cui abitanti rimangono stupefatti nel veder per la prima volta approdare fralle loro mura vascelli di 50 cannoni. La controversia dunque è ormai risoluta. I ragguagli contenuti nelle *memorie* da noi più volte menzionate, furon verificati; e non è più permesso il dubitare della facilità di far il S. Giovanni navigabile quanto il Tamigi.

La persona che ebbe la sagace destrezza di procurarsi in Madrid quel memoriale dei creoli oaxachesi, merita per tutti i riguardi la fiducia della società inglese, la quale l'inviò in America, onde preparar le vie e i preliminari necessari ad assicurar il buon esito dell'impresa. Secondo il computo presunto circa la valuta dell'opera, il reddito, che i socii ritirerebbero dal solo dazio di passaggio, basterebbe in dieci anni non solo a riprodurre il capitale, ma benanche a rinfrancar gli interessi, ed a procacciare una considerevole somma di guadagno divisibile fra gli associati.

Oltre alle utilità che verranno all' Inghilterra da un intraprendimento di tanta mole, avrà essa ancora la gloria d' essere autrice di un' opera desiderata fin dalla scoperta delle Americhe; di un' opera il di cui momento fu quindi d' ora in ora sempre più sentito in Eu-

(1) Nel senso greco di un tal vocabolo, ossia di potenza propria.

ropa ; e tramanderà alla posterità un nuovo monumento della sua grandezza commerciale, della sua industria, e della sua perseveranza nell' ardue imprese.

Crediamo superfluo estenderci in ulteriori comenti sul sunto del programma menzionato, non avendo dati più positivi di quelli che la società de' capitalisti inglesi potè procurarsi, o volle pubblicare. Sarà perciò di pura erudizione ciò che aggiugneremo.

Il signor Humboldt dice che le spiagge di Nicaragua sono inaccessibili ne' mesi di agosto settembre e ottobre per le grandi tempeste che vi si sommuovono, e in quelli di gennaio e febrajo pe' furiosi venti N. E. che vi soffiano. Questi venti son detti *papagayaz*, e sembrano aver dato il nome al golfo così denominato. Invero non può negarsi che siffatti accidenti non sieno sfavorevolissimi alla navigazione in quelle acque ; ma un tale inconveniente è comune all'intera costa tramontana dell'America centrale. Anche il porto di Tehuantepec diede o ebbe il nome da' violenti uragani, che vietano a' vascelli perfin di ancorare nelle baje di Sabina e Ventosa. Del resto ove si eseguisse il taglio dell' istmo tehuantepecese, il canale non darebbe passaggio se non a pontoni inabili a navigar l'alto mare. Lo stesso avverrebbe tagliandosi l' altro da Venta de Cruzes a Panama. Le mercanzie non potendo esser trasportate nel golfo di Darien che sovra zattere e barche, vi sarebbe necessità di stabilir magazzeni e depositi in Panama e Porto Bello, ove i vascelli quindi le imbarcherebbero.

Ei pare fuor d'ogni dubbio che la più facile eseguibile e vantaggiosa linea di comunione fra' due Oceani sia quella che fu da noi descritta per mezzo de' laghi Nicaragua e Managua. La quale opera se venisse effettuata diminuirebbe di molte mila miglia il tragitto dalle Americhe alle Indie ed alla Cina.

Generalmente credesi in America, e molti il credono anche in Europa, che il livello del mar Pacifico sia superiore a quello dell' Atlantico. Al qual proposito osserva il signor Humboldt, che fatto computo della rotazione del globo, il quale volgendo da occidente all'oriente dee rifluir le acque in senso opposto, dall' Oriente cioè all' Occidente, debba in contrario l' Atlantico esser più elevato del Pacifico. Appoggiandosi alle osservazioni barometriche avvisa egli infatti che, se vi è differenza di altezza ne'livelli de'due indicati mari, non può esistere che secondo il supposto di quest' ultimo caso, e che essa non eccede i venti o ventidue piedi. Comunque e qualunque però sia un tale accidente, nulla esso toglie o aggiugne alla possibilità del canale, nonchè al navigarvi quando sarà costrutto. Le acque del Nicaragua e del Leone son fra loro in equilibrio, poichè

i due laghi hanno comunicazione reciproca. Il primo è certamente più alto dell'Atlantico, tostochè in questo mette foce il S. Giovanni che scaturisce da quello. Tre piedi è anche il secondo più alto del fiume Tosta che sbocca nel Pacifico. Sia qual vuolsi insomma l'elevazione rispettiva de' due Oceani, nulla essa aggiugne o toglie alla disegnata navigazione mediterranea. L' indispensabile è che fra gli Oceani suddetti si abbia un volume d' acqua di livello superiore ad amendue, onde e mantener perenne il corso fluviale del S. Giovanni, e riempire il canale scavabile fra il lago Leone e il fiume Tosta. Questa condizione primordiale esiste ne'due più volte ripetuti laghi; ogni comento o computo adunque circa l'altezza mutua de'due mari è un inutile lusso di dottrina.

L' aspetto del Nicaragua è assai pittoresco, e per le vaghe sue rive e pe' molti suoi isolotti. Son deserte queste isole all'infuori di quella detta Omotopole, nel cui mezzo torreggia un maestoso volcano, che spesso arde e quasi sempre fumica. Non sarà qui superfluo notare che le isole di genesi volcanica, tuttochè più delle altre perigliose, vengon però dall' uomo prescelte, ed in preferenza abitate. Il Nicaragua a somiglianza di tutti i grandi laghi è oltremodo buferoso.

Tutte le acque di que'laghi fiumi e golfi son pericolosissime. L'istmo inoltre ha immense foreste, popolose di quadrupedi e volatili, nonchè ricche di legno d'ogni genere, sia per grandi costruzioni, sia per masserizia di lusso. Infine i margini del Nicaragua sono i più popolati di tutta la provincia. Il lago intero è circuito da villaggi. Larghe circostanze a favorire il traffico, e ad esserne favorita per la miglioria della contrada.

L' esame di tali contrarietà o agevolezze ad operare l'importante comunione de' due Oceani, può manodurre ad altre quistioni di tutt' altra natura, e di maggior momento. Supponendo fatta l'opera in disegno, e riuscita feconda in prosperità come ogni antivedere prenunzia, chi ne assicura contro le invasioni e i conquisti quando le nuove repubbliche incomincieranno ad entrare nel gran vortice del mondo politico, e con ciò a trovarsi in collisione con gli altri potentati? la regione del Nicaragua con un passaggio sì momentoso pel commercio, non potrebbe forse tentar l' ambizione e la cupidità degli Stati Uniti o dell'Inghilterra? Quali e quanti mezzi di difesa e resistenza militare ha quella provincia?

Il sig. Z. (2) lancia questi gravi quesiti, e quindi laconizza col

(2) Autore dell'articolo nel *Journal des voyages*, dal quale abbiamo estratto il nostro.

secco responso: " Lasciamo star lì un sì incerto avvenire„. Noi però non temeremo di asserire (e il nostro asserto è anche esso con mille probabilità fra'possibili futuri) che gli Europei non più potranno colà rinnnovare i prodigii fattivi da Cortez con un pugno d'uomini, prodigii oprati solo dal cannone e da' cavalli, arme ed animali ignoti a' Messicani aborigeni. Oggi vi sarebbe uopo di immensi elementi di guerra per fare uguali conquisti in quelle regioni; e il portar la guerra oltremare è ben altro che il muovere eserciti nel continente.

Ciò è riguardo a quelli Europei che volessero folleggiar nel sogno di conquistare il Messico. Quanto al timore poi che un tal successo avvenir potrebbe per mano degli Americani Uniti, ne riconforta il pensiero che gli imperii federativi non punto sono d'indole invasiva e conquistatrice. D'altronde il Messico ha oggi otto milioni d'abitanti; fra mezzo secolo ne avrà il doppio. Indi nervo più che sufficiente per farsi rispettar da chiunque in casa sua.

Quali ponno essere le sorti più probabili di quell' incerto avvenire messiçano che il sig. Z. teme di consultare? Un breve confronto tutto istorico e geografico può farle divinare.

V'era nella giovanezza del moderno risorgimento, nel XV° secolo, una nazione che possedea numeri e capitali oltremodo superiori a quelli posseduti dalla inglese per salire nella scala della potenza e prosperità più in alto del grado cui salì l' Inghilterra. La Spagna interposta ad uguale distanza fra l'Europa e l'Affrica nonchè fra l'Asia e l'America; munita di due baluardi naturali e fortissimi (3) nel suo solo lato vulnerabile; sporgente fra due mari; portuosa in amendue; ampia a capire sessanta milioni d' abitatori; ricchissima in minerali e vegetabili; propria ad ingigantir le foreste e con ciò le sue acque interne; prediletta dalla natura ad averne i migliori cavalli somieri montoni api bachi ed ogni altro utile animale; prediletta da Cerere Bacco e Pomona; abitata da un popolo sobrio religioso entusiasta grave perseverante, e non solo bellicoso, ma tutto intero riconcepito e rigenerato, come lo spartano, sullo scudo e fralle armi da sette secoli di guerra; padrona infine di mezza Europa mezza America e di molte isole asiatiche . . . quali e quanti numeri a divenir il centro delle nazioni tutte, l' universale emporio del commercio, l' ovaja di ogni industria, la vena d' ogni ricchezza, l' arsenale d' ogni nautica, la signora infine del globo ! . . E intanto quali e quanti capitali biscazzati e sperduti al vento !.

Il Messico è geograficamente in America ciò che la Spagna era in Europa. Intermedio fra le due metà del nuovo mondo; quasi

(3) I Pirenei e l' Ebro.

ugualmente distante dalle opposte estremità dell'antico; emergente fra due oceani, portuoso nell' uno e nell' altro; ricco d' acque dolci e di selve; di suolo feracissimo; di clima caldo e salubre; gravido di miniere preziose e inesauribili; abitato infine dall'istesso sangue iberico, il Messico insomma ha seco tutto per dar passi *nettunici* nella carriera di ogni potenza e floridezza. Facciam voti adunque che capitali cotanti non vadano anche ivi sciupati. E ci rincora il vederlo navigar con tutt' altra cinosura di quella seguita dalla Spagna. Onde è che non tacciamo il presentimento che l'antico imperio di Montezuma sarà la Tiro e la Gran Brettagna nell'avvenire del continente nuovo. Ove alcuno opini in contrario, a'posteri il giudizio inappellabile.

G. P.

Giornale dei progressi delle scienze mediche in Europa, in America, ec.

È uscito alla luce a Parigi il primo volume di un nuovo giornale medico, col titolo *Journal des progrès des sciences médicales en Europe, en Amérique, ec.* (*) L' impresa di questo giornale, di cui ne sarà pubblicato un volume di circa 300 pagine al principio d'ogni bimestre, verrà eseguita per mezzo di un' associazione di 1000 *azioni*, ciascuna di 30 franchi, le quali si dovranno rinnovare ogni anno; e gli *azionisti* avranno dritto a un esemplare del giornale, e al benefizio che risulterà dall' impresa da dividersi pel numero delle *azioni*, il qual benefizio fino a che non sarà superiore ai 30 franchi non potrà percipersi in effettivo contante, ma ne sarà tenuto conto in diminuzione delle azioni da rinnovarsi annualmente. Si promette che il prezzo di queste azioni non potrà mai eccedere la somma suddetta per coloro che si dichiareranno di voler concorrere all' effettuazione dell' impresa; cosicchè in qualunque peggiore ipotesi correranno il solo rischio di associarsi al giornale per 30 franchi all' anno. Quando poi il benefizio giungerà ad esser tale che la parte da dividersi per ciascuno azionista

(*) Chez Villeret et C. libraires, Rue del'Ecole de Médecine.

ecceda la somma di 30 franchi, questo eccedente verrà rimesso in contanti.

Per quanto non sia consueto il dar conto nella nostra raccolta della pubblicazione d' un nuovo giornale, pure ci è sembrato dover fare un'eccezione rispetto a questo, a cui auguriamo un esito felice, sembrandoci che debba riuscire di molta utilità, considerando l' intenzione dei compilatori. E piuttosto che dar noi saggio in poche parole dello spirito di quest' opera periodica, crediamo di riportare per disteso l' introduzione che la precede.

Introduzione al giornale dei progressi delle scienze mediche in Europa, America, ec.

Formavano già da gran tempo i dotti europei un sol corpo, che l' unità della lingua mantenne, progredendo con moto comune e con passi uguali nella carriera delle scoperte. Dal XIII, al principio del XVIII secolo, tutte le parti del mondo incivilito, considerate a ogni dato istante, offrono identità nelle tendenze e nelle indagini, come pure nello spirito che presedeva ad ogni lavoro. Pareva che le scienze nel loro corso progressivo fossero ovunque animate da uno stesso volere e da un impulso uniforme. L' Europa da una estremità all'altra era riunita per mezzo d' una generale corrispondenza: e allora le scoperte, sebben piccole, ottenevano una universale pubblicità: allora la riputazione di ciascuno non rimaneva confinata in un ristretto circuito, e si aggrandiva dall'immensità del popolo che assisteva alle discusssioni scientifiche: la patria d' un dotto non era nè la Francia, nè la Germania, nè l' Inghilterra, nè l' Italia, ma bensì il mondo incivilito; cosicchè allora non eravi nulla di straordinario nell' intitolazione di quella lettera, *a Boerhave in Europa*. Le scuole non avevano verun carattere di *nazionalità*; non si sarebbe potuto, come ai dì nostri, chiamarne una sola col titolo di straniera. Subito che compariva una dottrina, o veniva dovunque combattuta, o dovunque adottata: e quindi i dotti d'Europa sentivano tutti insieme l' influsso dei sistemi, li verificavano, li modificavano, e in conseguenza null' opera era perduta, nè si facevano e rifacevano le stesse indagini; e una volta che venissero condotte a fine e dimostrati i loro resultamenti, si passava a farne delle nuove. È indubitato che il concorso di tanti sforzi simultanei, fatti da così gran numero di dotti, dovesse produrre in un tempo dato una somma di acquisti molto maggiore di quel che è capace di fare questa attività irregolare, e smem-

brata come è oggigiorno da divisioni geografiche. Infatti non si fecero mai progressi tanto rapidi, specialmente nelle scienze mediche: fu condotta a termine l'anatomia; la fisiologia fu stabilita come scienza positiva; ebbe principio l'anatomia patologica; la patologia e la terapeutica, vennero arricchite d'importanti acquisti.

Questa sì vantaggiosa unità si mantenne lungo tempo mediante l'universalità della lingua latina, ad eccezione di tutte le altre lingue usata nel trattare le scienze sublimi. Ma essa diveniva di giorno in giorno meno idonea a quest'uso. L'indole di lei non corrispondeva alla moderna precisione: le mancavano persino le parole e l'espressioni per le nostre scoperte. Quindi, o per la di lei insufficienza, o per altre cagioni che non è questo il luogo d'esaminare, il mondo dotto ricevè la legge dal mondo politico e dalle sue divisioni. La scienza non soggetta da prima alla sorte de' popoli o ai confini geografici, ma solamente umana come lo scopo di essa, vestì nelle diverse regioni un carattere nazionale e ne adottò il linguaggio. Allora in ciascun paese vi fu una dottrina e una scuola nazionale, e scuole e dottrine straniere.

Tutte le opere moderne di medicina pubblicate in qualunque paese in ogni lingua, si partirono da certi punti comuni presi dalle ultime opere classiche scritte in latino da coloro che si chiamano tuttavia i maestri dell'arte. La potenza dello spirito umano, la quale può considerarsi come la riunione di tutti i gran talenti, venne indebolita: e la diversità dei linguaggi ridusse l'effetto delle opere mediche ad essere in ragione diretta del numero di divisioni che quelli operarono, e delle nazioni delle quali circoscrisse gli sforzi. In fatti, se è evidente che per l'acquisto di un risultamento qualunque sia necessario un certo cumulo di lavori, è del pari manifesto che si perverrà più tardamente allo scopo desiderato, quanto minore sarà il concorso di coloro che a quello intendono e danno opera. Dalla diversità degl'idiomi ne nacque precisamente questo effetto; poichè dividendo la massa de' dotti europei avvenne come se ne fosse diminuito il numero. Quindi in diverse regioni si fecero susseguentemente le stesse indagini; si cominciava in un luogo ciò che si finiva in un altro, e che era già condotto a termine altrove. Oggidì ciascuna nazione viene informata di tanto in tanto dello stato in cui sono le scienze ne' paesi vicini, mercè tarde traduzioni di alcune delle opere più importanti; ed anco in questa scelta quasi sempre il traduttore piuttostochè l'utile ha in mira l'opportunità.

Così può spiegarsi perchè un'accademia di scienze abbia dato merito di novità a scoperte pubblicate già da gran tempo in idiomi stranieri; perchè fra uomini tenuti per dotti veggansi rinnovare opi-

nioni già manifestate da una quarantina d'anni in altri paesi, ed abbandonate in conseguenza di ulteriori indagini. Ma questo non è il solo inconveniente nato dall'aver distrutta l'unità nella repubblica dei dotti; e più d'una volta abbiam veduto, non in un solo paese, uomini audaci estrarre pensamenti importanti da opere condotte abilmente e laboriosamente in una lingua a quelli non propria, e darli al pubblico presso i suoi, facendosene gli autori; acquistando così alla patria loro quella celebrità e condizione che esser dovrebbero il premio di lavori effettivamente propri, e frutto di lunghi studi; in un momento e senza fatica appropriandosi un posto pagato a caro prezzo da altri. L'avere smembrate le scienze a seconda dei territori e delle lingue le ha assoggettate alle preoccupazioni di popolo, di suolo, di patria: sono insorte discussioni e contese non già per una lodevole concorrenza, per una nobile emulazione di procurare il bene e la perfezione, ma per disputarsi titoli alla gloria nazionale; e si son vedute popolazioni di medici non arrendersi all'evidenza delle dottrine e de' fatti per solo spirito di *nazionalità*. Infine le scienze si sono avvilite sino a prendere il colorito delle parti che turbavano i loro tempi e i loro paesi, e ne sono sotto occhi di tutti gli esempi e i deplorabili risultamenti; e quindi han preso norma e l'insegnamento della medicina, e la cura dei poveri, e son divenuti premio delle opinioni politiche fino gli onori accademici. D'allora in poi le scienze han perduto ogni potere, i giudizii di esse ogni valore, ed è menomato il numero di quelli che loro affidino il proprio nome e la propria fortuna. Generalmente la medicina non è più uno scopo, ma un mezzo; cosicchè ciascuno cercando di formarsi un pubblico, e correndo dietro l'ammirazione, e volendo ad ogni costo raggiungerla, la divisione non si è limitata a quella effettuata dal linguaggio, ma è proceduta a formare altrettante combriccole di aderenze. Certamente porrebbe fine a tutti questi vizi del tempo una pubblicità che avesse per teatro l'Europa e l'America: ed allora la grandezza, l'ampiezza istessa di questa riunione di dotti, chiamati a dar giudizio; l'indipendenza di luogo e di tempo mercè le diverse circostanze d'ogni individuo; la gran pubblicità data a ciascun'opera, a ciascuna scoperta; e il vasto campo su cui avrebbero luogo le discussioni, tutto ciò renderebbe alla scienza il suo vero carattere di universalità, e la riporrebbe in quell'alto grado che le conviene, libera da ogni influenza delle passioni di luogo, di tempo, e di persone.

Ogni nazione è dotata di speciali attitudini, ed è situata sopra un diverso campo di osservazioni. Quindi per una naturale disposizione certi popoli inclinano a lunghe e minute ricerche analitiche; certi altri son più idonei a concepir le cose nel loro *insieme*; alcuni sono

occupati da un grande spirito di scetticismo; altri sentono intensamente il bisogno dell' ordine e del profondo convincimento. La diversità de' fatti, de' luoghi, de' climi, delle società, in una parola quella delle cause fisiche e morali presenta a tutti subietti diversi di studio. Dalla concorrenza di queste diverse attitudini al lavoro, e dallo studio di queste varietà di subietti emergono i progressi della medicina. In simil guisa considerando come un solo essere, come un solo corpo tutta quella parte dell' umana specie che si è data allo studio della scienza, si può dire che nella durata indefinita della di lui esistenza tutte queste diversità rappresentano altrettante funzioni indispensabili. Ma tutto il vantaggio che da questo stato di cose poteva risultare per l' intensità e rapidità dei progressi della medicina, venne per la massima parte annichilato dall' essere i dotti divisi in nazioni. I popoli, quasi privi di comunicazione tra loro, sono stati ridotti alle sole loro attitudini, ai soli loro mezzi di osservazione.

Convinti di queste verità, e penetrati dall' importanza di rimediare al defetto d' unità della repubblica de' dotti, alcuni han proposto ed altri han tentato di creare una lingua universale, ad oggetto di soddisfare a un bisogno da tutti profondamente sentito. Ma le lingue non si creano tutte di pianta, e non si diffondono tutt'a un tratto, ma bensì lentamente e appoco appoco. Così in gran parte del mondo incivilito si è esteso l' uso del francese, a segno che in alcune regioni questo linguaggio è divenuto classico: la quale propagazione deve attribuirsi non meno alla precisione e chiarezza di esso, che alla influenza esercitata dalla di lui letteratura, e dal lustro delle nostre militari prodezze. La popolarità della lingua francese, fra gli uomini istruiti d' Europa e di America, ne avrebbe certamente fatto un istromento di universale utilità e idoneo a succedere a far le veci del latino, se i francesi avessero pubblicate altre opere oltre le proprie, intrapresa una corrispondenza co' dotti d' ogni nazione, e collocato in mezzo a loro una specie di centro, ove fossero giunte tutte le novità scientifiche, e fatte comparire al pubblico nella loro originalità nativa le opere d'ogni paese. Ma quel che avrebbe dovuto può farsi ancora; e questo genere di lavoro corrisponde altresì a un bisogno che perfettamente sentiamo, e che bastantemente ci fa palese il buon esito di varie riviste compilate con direzioni ben diverse da quella, la quale intendiamo seguire.

Il solo adottare una lingua universale non basterebbe sicuramente per ristabilire l' unità nella massa dei dotti, e molto meno quando ciò si circoscrivesse alla medicina. Ma è altresì fuor di dubbio che questo sarebbe il primo passo, e che dalla medicina appunto si dovrebbe incominciare per giungere a questo scopo fu-

turo. Senza però la somiglianza di metodi non può esistere una reale e completa unità ne' lavori scientifici del mondo incivilito: e solo adottando un mezzo di questo genere potrà regolarizzarsi universalmente l'attività dei dotti, e ricever di nuovo quel movimento uniforme e comune che per tanti secoli si vedde in Europa. Ma questo progresso è impossibile se non si comincia da un accomunamento di cognizioni e d'istruzione; lo che vuole non solo il possesso d'una egual somma di fatti e di teoriche particolari, ma la credenza ancora delle stesse dottrine generali. A questo scopo si può precisamente pervenire adottando una lingua dotta universale: e in vista appunto di questo resultamento la medicina ci sembra il punto da cui partire, più conveniente di qualunque altro ramo di umano sapere. Il *mondo medico* è la parte più popolata, la più considerevole e la più importante di tutta l'universalità de'dotti. È noto che tutte le scienze sono del dominio della medicina: ma entrando in questa sfera acquistano una realtà, un valore affatto particolare, e non vi rimangono mai puramente speculative, ma diventano tosto applicabili agl'individui, alla società. Le scienze divenendo mediche prendono tosto quell'indole di filantropia, di umanità, che è propria dell'arte da noi esercitata. Oltre a ciò i medici sono per ogni verso in contatto con la società e co' suoi membri. Quando parlano sono certi d'essere ascoltati, se è evidente che obbediscano alle ispirazioni della scienza e non all'impulso de' volgari interessi.

Considerate tutte queste cose, ed avendo presenti allo spirito tanti interessi, ci siamo proposti di pubblicare un giornale dei progressi delle scienze ed istituzioni mediche in Europa, in America, ec. A fronte di tanta importanza, e di un disegno di sì vasto avvenire il nostro è un debole tentativo, ma il solo possibile a persone individuali, il solo che non sia superiore alle forze di semplici particolari. Non già che non siasi da noi conosciuta la difficoltà di questa nascente impresa; ma abbiamo pensato che un volere determinato e costante a fare il bene ci avrebbe fatti superare molti ostacoli; e sopratutto abbiam confidato nella cooperazione di tutti coloro, ai quali importano i progressi dell'arte; abbiam creduto che un tal mezzo di pubblicità otterrebbe favorevole accoglienza dai medici che lavorano; poichè facciamo proposito di porre ogni nostra cura ad oggetto di propagare all'estero la nostra raccolta: e oltre a ciò la di lei natura e composizione saranno tali che potranno servire agli altri giornali di repertorio generale per ciò che si fa nel mondo incivilito.

Lo scopo adunque cui si deve intendere a seconda del disegno del nostro giornale è di ristabilire l'unità di tendenza ne' lavori, e la simultaneità dei progressi; in una parola, di far rivivere quel

movimento generale e uniforme verso la perfettibilità, che vedevasi nel *mondo medico* prima che all'uso della lingua latina succedesse quello dei diversi idiomi nazionali. La nostra impresa deve considerarsi come il primo tentativo per riuscirvi. Quindi non basterà l'estrarre dai giornali e dalle opere pubblicate in Europa e in America quel che crederemo potere interessare i lettori francesi, ma tutto ciò che sarà scientificamente buono: non basterà il voltare in francese alcune memorie importanti per l'originalità, certe nuove ed esatte osservazioni; ma farà pure di mestieri esporre fedelmente lo stato della scienza ne' diversi paesi del mondo incivilito o rispetto alla pratica, o relativamente alle dottrine e ai metodi: in una parola bisognerà che si presentino ai nostri lettori tutti i lavori, tutti i pensamenti che occupano ed agitano l'universalità dei medici; che sieno posti in istato di giudicare ciò che è in una direzione di progresso ed utilità, e ciò che è solo ripetuto o idee invecchiate. Quindi accenneremo alcune particolarità sulla composizione di ciascun numero o volume del nostro giornale, onde si veda quali sono le nostre divisioni, e come pensiamo di eseguire il nostro disegno.

Una prima parte sarà destinata per le scienze mediche; una seconda alle istituzioni che alla medicina si riferiscono, all'igiene ed ai medici; una terza riporterà tutte l'esperienze, osservazioni e fatti utili, e importanti tanto per la pratica che per la teorica; finalmente una quarta parte metterà al fatto della bibliografia.

La prima parte assegnata alle scienze mediche conterrà: 1.° una *rivista medica*, la quale occuperà la metà almeno d'ogni volume; 2.° un certo numero di monografie originali.

La rivista medica verrà composta di articoli tradotti da giornali di medicina inglesi, tedeschi, italiani, americani, ec. o testuali o per estratti, e di analisi di opere importanti pubblicate in diversi idiomi; le quali avranno per solo oggetto il dare un ragguaglio del libro. Questa rivista sarà compilata in modo che rappresenti esattamente e completamente i lavori progressivi che si fanno in medicina e nulla più: quindi conterrà, per quanto è possibile, tutti quelli che sono composti di fatti coordinati a somministrare un risultamento. La parte dell'attività scientifica, l'osservar la quale grandemente importa, di quella attività ove si fa e si mostra il progredimento, è in effetto quella in cui si vede quali sono le deduzioni che vengono da' fatti, e quali le teoriche o parziali, o generali, o pratiche, o speculative che se ne traggono. A quei lavori poi, il cui pregio consisterà in osservazioni di fatti, è riserbata un'altra divisione del giornale. Non sentiremmo il bisogno di trattenerci di più sulla composi-

zione della nostra rivista, se non si temesse di non avere a sufficienza indicato quale intendiamo che sia lo spirito del nostro giornale: infatti una rivista di questa specie non è importante se non in ragione del come essa è eseguita. Siccome l'universalità dei medici è divisa in diverse sette di dottrina, armate tutte di diversi metodi terapeutici, ne risulta una notabile diversità di esperienze ed osservazioni, dalle quali la medicina pratica, non meno che la teoretica deve trar partito. Aggiungasi che ciascun paese prende norma dai propri metodi per giudicare le scuole straniere; e si conoscerà che tali opposizioni e approssimamenti saranno non solo frizzanti e piacevoli, ma utili a' progressi dell'arte. Lo spettacolo di una tal controversia, diremo così, vivente e ne'suoi modi originali, sarà per certo feconda di risultamenti. Da altro lato è ben lungi dall'essere ovunque il medesimo lo stato della scienza sulle diverse parti che la medicina pone a contribuzione. Ciascuna nazione si è applicata più specialmente a indagini d'un tal ordine particolare, o sia effetto della natura del clima, o del carattere degli abitanti, o della direzione data agli studi sotto l'influsso delle istituzioni, o di qualche gran medico. In un luogo gli studiosi si danno in particolare all'anatomia e alla fisiologia; altrove fanno loro principale occupazione la patologia e la terapeutica; e le stesse indagini hanno talvolta una direzione ancor più speciale. Si fanno esperimenti sopra fenomeni di un tal ordine, su malattie e rimedi farmaceutici di una tal classe: qui s'imprendono ricerche parziali: là si fabbricano dottrine generali. Di questa attività conosciamo solo ciò che è proprio di noi; ma il nostro giornale avrà per oggetto di tutta esporla sotto gli occhi de' nostri lettori. Una tal rivista, è evidente, deve essere onninamente imparziale, altrimenti perderebbe affatto l'interesse e l'utilità che abbiamo ragione di sperarne.

A queste rivista aggiungeremo in ogni volume delle monografie, collo scopo di far conoscere lo stato delle scienze mediche sopra vari oggetti speciali: e siccome col determinare lo stato della scienza patologica si viene a stabilire quale debba essere la medicina pratica, in far ciò non sarà mai troppa la diligenza e l'attenzione. In articoli di tal fatta ricorreremo al passato per schiarire il presente, e non avremo riguardo a riprodurre nelle nostre analisi pensamenti sparsi qua e là in opere oggigiorno onninamente obliate. Faremo vedere come le dottrine generali dominanti in epoche diverse sieno intervenute nel subietto di cui tratteremo; e come, togliendo di mezzo tutto ciò che apparteneva all'influenza di queste dottrine oggi affatto abbandonate, restano nel soggetto esaminato solo i progredimenti reali e positivi della scienza: e vedremo infine come nel suc-

cedersi dei secoli sono state abbandonate le diverse opinioni, e quali studi le abbian fatte cadere. In questa guisa con una analisi metodica la storia mostrerà lo stato effettivo delle nozioni mediche su ciascun punto in particolare. Un lavoro di tal genere non può esser portato a termine senza il concorso di più, e singolarmente di uomini che sieno al fatto di ciò che vien pubblicato ne' diversi linguaggi; e così sarà il prodotto d' una associazione, nel quale ciascuno potrà trarre profitto dai lumi degli altri.

Ed ecco come sarà composta la prima parte del nostro giornale e che occuperà circa dodici fogli. La seconda parte poi, destinata ad esaminare le istituzioni mediche verrà composta 1.° d' una rivista delle istituzioni che esistono attualmente, relative alla medicina e ai medici, e di quelle che già esisterono nel mondo incivilito; 2.° di monografie originali sopra questo soggetto. Nella rivista esporremo a' nostri lettori tutto ciò che si riferisce all' organizzazione delle accademie, all' insegnamento della medicina, alla pratica dell' igiene pubblica, agli spedali, agl' istituti di carità e di soccorsi, alla medicina forense, alla polizia medica, allo stato de' medici, ec. Questi temi importanti sono stati trattati in Francia come accessori, e di rado ne' giornali, che al più se ne sono occupati nel caso che la proposizione di qualche legge ponesse in dubbio la sorte de' medici e della medicina. In altri paesi non poche opere periodiche han discorso specialmente di queste importanti materie. Infatti la condizione sociale dei medici non è così indifferente, come generalmente si crede, e può essere considerata sotto il triplice punto di vista de' progredimenti dell' arte, dell' interesse pubblico, e del privato. L'esercizio della medicina non può riguardarsi come una professione, una industria comune, ma come una magistratura, come una funzione sociale, e di tanta importanza da non essere abbandonata senza difesa allo spirito di parte e ai dispregi dell' ignoranza. Perciò alla nostra rivista delle istituzioni mediche vigenti farem succedere alcune monografie sui i bisogni corrispondenti allo stato attuale della scienza e della società. Daremo opera a stabilire qual sia l' importanza politica delle scienze mediche; e con questa mira investigheremo qual parte abbiano avuta finora nel miglioramento fisico della condizione umana; mercè quali istituzioni siasi esercitata questa benefica azione; e in qual modo questa salutare influenza possa giungere al più alto grado d' intensità. Quindi verremo ad esaminare la condizione sociale de' medici datisi oggi alla pratica, come pure la presente organizzazione delle *facoltà* consacrate all' insegnamento, e delle accademie istituite pel progredimento della medicina. Ci studieremo finalmente di mostrare da quanto intime relazioni sieno unite

queste diverse parti della costituzione medica col ministero politico che la scienza è chiamata ad esercitare.

La terza parte del giornale consisterà in un repertorio generale dei fatti, osservazioni e esperienze raccolte dall' universalità dei medici. Perciò consulteremo gli atti delle accademie, estrarremo dai giornali francesi ed esteri, da opere e da opuscoli tutto ciò che ci sembrerà importante, come fatto, in anatomia, fisiologia, patologia, terapeutica, igiene, farmacia, ec. ed anco nelle scienze accessorie. Procureremo che questo lavoro sia particolarizzato in modo che possa essere d' immediata applicazione all' utile; finalmente non dimenticheremo che prepariamo materiali, che se mai non saranno così subito applicabili, potranno servire in futuro. Gli articoli componenti il *repertorio* saranno disposti in ordine alfabetico, e destineremo a questi circa quattro fogli di stampa in testino.

Ogni volume del giornale avrà alla fine gli annali necrologici, ed una bibliografia; le cui notizie saranno bastantemente speciali.

Ecco il vasto disegno che intendiamo condurre ad esecuzione. Non possiamo dissimulare di non aver conosciuti gli ostacoli che siamo per incontrare, e il pericolo di restare inferiori a tanta impresa. Ma la utilità di essa è evidente e ne è possibile l' esecuzione: noi ci siamo posti all' opera persuasi che il non riuscire sarà solo per nostra colpa o per mancanza di mezzi.

Saggio d' esperienze elettrometriche del prof. MARIANINI. Venezia 1825, in 8.°

Dopochè il Volta dall'occasione dell' elettricità svolta pel contatto de' corpi eterogenei, si fu sollevato con una serie di scoperte fino all' invenzione della pila che porterà il nome di quel grand' uomo all' ultima posterità, i fisici vedendo con quanto frutto potevano usare quella macchina nelle indagini loro, si diedero con ogni sforzo a renderla più vigorosa, ora variandone la struttura, ora coll' aggiungervi nuovi elementi elettromotori: talchè in breve tempo ridotta potentissima e perfetta, quanto mai nelle cose umane si può, ed applicata a mille ricerche, e ottenutine effetti meravigliosi e stupendi, sembrava oramai sommamente difficile il dedurne altre scoperte, se prima per impensate

vie non se ne crescesse a dismisura l' effetto. Ma la cosa andò diversamente, e quello che in alcuna macchina non era mai accaduto, avvenne in questa, a maggior gloria del Volta; perchè alcuni fenomeni i quali colle più grandi pile difficilmente si sarebbero mostrati, s' ottennero operando con quelle composte di poche coppie: questi sono gli effetti elettromagnetici, i quali veduti primieramente in Italia dal Mojon e dal Romagnosi, aspettarono per divolgarsi il danese Oersted che gli ritrovasse, e tutta godesse la gloria dell' invenzione. Da questa scoperta derivarono fatti di grande importanza, e nuove teoriche, ed un apparecchio delicatissimo per riconoscere colla declinazione dell' ago calamitato le piccolissime alterazioni delle correnti elettriche. Onde avvenne che molti muniti di quello strumento si diedero a indagare intorno a queste correnti; ed alcuni arricchirono la scienza di nuovi fatti, altri ritrovarono cose già da molti anni conosciute tra noi, e n'ebber fama d' inventori (1). Ma era tempo una volta che qualche animo gentile si desse cura di far conoscere fuori d'Italia alcuna delle nostre cose, e godo sommamente nel vedere che tale incarico sia toccato all'Arago, cui mi legano tenaci nodi d' amicizia e di riverenza, il quale ha ultimamente pubblicato negli annali di chimica di Parigi un estratto dell'opera intorno alla quale siamo per discorrere. E se alcuno si maraviglierà come noi abbiamo ardire di ragionarne dopo quel sommo fisico, diremo esser questo argomento maggiore a parlarne, come di cosa che per rara felicità onorata e laudata dagli stranieri, deve essere laudatissima e onoratissima tra noi; e quindi per quanto basteranno le nostre forze, adempiremo a questo ufficio italiano, affinchè non

(1) Per attestare un solo fatto in prova di quanto diciamo, noi rammenteremo che fino dal 1769 il Volta avea scritto, che le composizioni e decomposizioni chimiche, i cangiamenti di stato, le variazioni di temperatura e di coesione, producevano sempre sviluppo d'elettricità in que'corpi ne'quali s'operavano; e questa dottrina confermata dalle posteriori osservazioni di quell' illustre fisico, divenne comune in Italia, e fu perfino esposta ne'corsi elementari. Ora noi abbiamo veduto pubblicare di là da'monti negli scorsi anni molti scritti, ove le antiche scoperte del Volta erano riprodotte come nuove invenzioni, senza trovarvi mai citato il nome di quel grand' uomo.

sembriamo dimentichi delle cose nostre come non curanti ne sono gli oltramontani.

Il saggio elettrometrico del Marianini è diviso in tre parti: nella prima sono esposte alcune ricerche dirette a trovare la relazione esistente tra l'energia degli apparati elettromotori, e le declinazioni che questi producono sugli aghi calamitati. L'autore è condotto dai suoi esperimenti a stabilire, che negli elettromotori semplici la declinazione cresce, dentro certi limiti, proporzionalmente alle superficie immerse; ma che non aumenta più colla stessa rapidità, ove si tratti di superficie molto ampie. Allorchè le due lamine sono ineguali, l'effetto cresce colla superficie dell'elettromotore negativo, e non varia sensibilmente aumentando quella dell'elettromotore positivo.

Sebbene fosse noto ai fisici che al crescere il numero delle coppie d'una pila, non s'ingrandivano gli effetti elettromagnetici, era ancora sconosciuto il modo nel quale questo accadeva. Ora il Marianini dimostra che ciò dipende dal numero delle alternative di strati umidi e lamine metalliche traversate dalla corrente elettrica. Egli ha trovato che facendo passare successivamente il fluido elettrico attraverso alcuni diaframmi immersi ad egual distanza in un liquido conduttore, la declinazione magnetica è molto più diminuita che se il fluido elettrico dovesse traversare prima que' diaframmi riuniti, e poi uno strato di liquido, la cui grossezza eguagliasse la somma di quelli che innanzi erano posti trai diaframmi medesimi.

Il secondo articolo concerne le alterazioni che la facoltà elettromotrice può ricevere per varie cagioni. E prima di tutto osserva l'autore come ponendo a contatto due lamine fatte d'uno stesso metallo, ma l'una ossidata e l'altra no, quella si carica costantemente d'elettricità negativa, questa d'elettricità positiva; e quindi dimostra generalmente che per l'ossidazione s'aumenta sempre la facoltà elettromotrice. Egli trova in seguito che quella forza varia per l'influenza elettrica, in modo che un corpo impiegato in una coppia come elettromotore positivo acquista in elettro-

motricità, mentre perde di quella facoltà allorchè s' adopera come elettromotore negativo.

Così, a cagion d' esempio, se due lamine d' argento poste a contatto tra loro, non producono alcuna declinazione sull' ago magnetico, cimentandone una con una lamina di zinco, e dopo alquanto tempo asciugatala ben bene e accoppiatala colla prima lamina d'argento rimasta intatta, si vedrà questa caricarsi d'elettricità negativa, e l'altra dar segni d' elettricità positiva. Nè può supporsi che un tal fenomeno accada per alcuna ossidazione prodotta in una delle lamine dall' aver pescato in una soluzione acidula: prima perchè lo stesso avviene adoperando piastre d'oro e di platino, metalli, come ognun sa, difficilissimi ad ossidarsi; e poi perchè se mai vi fosse ossido sulla lamina cimentata innanzi con un altro metallo, essa dovrebbe sempre, per quello che abbiam detto di sopra, dar segni d' elettricità negativa, lo che non avviene. Questa alterazione prodotta nelle lamine metalliche dallo stare esposte ad una corrente elettrica, si conserva lungamente ne' vasi chiusi, e più brevemente nell' aria. Il Marianini ha trovato per altro che la facoltà elettromotrice non varia ne' metalli seguenti, zinco, mercurio, ferro, piombo e stagno, allorchè sono trattati con elettromotori superiori: ma forse ciò nasce dalla proprietà che hanno que' corpi di perdere facoltà elettromotrice col solo stare immersi dentro un liquido. — L'autore mostra dipoi come l'aumento della temperatura rendendo più deferenti le lamine elettromotrici, aumenta la declinazione dell'ago magnetico; ma a dir vero, sebbene gli esperimenti a' quali egli s' appoggia per istabilire questo fatto, siano condotti con molta cura, ci sembrano per altro meritare d' essere variati e ripetuti, a cagione delle irregolari correnti che si formano ne'liquidi immergendovi un corpo caldo, della conducibilità di quelli variata pel riscaldamento, e della elettricità svolta per l'evaporazione. — Molto più sicure ci appariscono le sperienze esposte nel fine del secondo articolo, dalle quali risulta che la declinazione dell' ago magnetico è raramente pro-

porzionale alla tensione elettrica: noi non possiamo qui riferire gl'importanti risultamenti descritti in questo capitolo, trai quali ci sembrano molto notevoli quelli riguardanti le proprietà elettromotrici del carbone, che promuovono assai questa parte d'elettrometria, trattata prima dal Priestley, e modernamente dallo Chevreuse (2).

Nel terzo articolo l'autore ricerca per quali cagioni possa variare la facoltà conduttrice de'liquidi per l'elettrico. E quì dopo aver confermato con nuovi esperimenti che la conducibilità cresce ne'liquidi colla temperatura, osserva che ogni liquido riscaldandosi ha una conducibilità minore di quello che si abbia allorchè nel raffreddarsi sia giunto alla stessa temperatura. Dipoi dimostra che l'effetto prodotto sull'ago calamitato diminuisce, aumentando la grossezza dello strato liquido che la corrente elettrica dee traversare: ed avendo indagato, con nuovi principii, la cagione della grande energia delle pile costruite secondo il metodo del nostro valentissimo Novellucci, termina l'opera con una tavola utilissima, della varia facoltà che hanno di condurre l'elettrico alcuni liquidi, ne' quali siano sciolte diverse sostanze, prendendo per termine di confronto la conducibilità dell'acqua stillata.

Noi abbiam dato fin quì un breve cenno dell'opera del Marianini, esponendo gli argomenti che vi sono trattati; ora ci sembra conveniente l'aggiungere quelle osservazioni, che

(2) Alcuni tra gli antichi abitatori della Germania, dovendo in certe loro sacre ceremonie sotterrare degli utensili metallici, li circondavano di polvere di carbon; e questi strumenti scoperti e scavati dopo quindici secoli, sono stati con molta meraviglia ritrovati tersi e puliti senz'alcuna traccia d'ossido. Quindi istituiti molti esperimenti sopra tale argomento, è stato dimostrato che il carbone oltre l'agire come isolatore dell'umidità impedisce ancora l'ossidazione per una cagione sconosciuta finora. Mi sembra pertanto che paragonando questo fatto, con quello scoperto dal Davy intorno al modo di preservare dall'ossidazione le armature di rame delle navi, e colla proprietà che ha il carbone di prendere, in varie circostanze, tutti i gradi della forza elettromotrice, si possa ragionevolmente pensare, che quella facoltà preservatrice si generi almeno in parte nel carbone, dalla sua elettromotricità: onde accertarsene però, converrebbe istituire delle sperienze dirette a questo fine; e ad ogni modo sarebbe utile assai il divolgare questa proprietà del carbone, non meno che le altre molte ed utilissime di cui quel corpo è fornito.

la lettura del libro ci ha suggerite intorno ad alcuni trai più importanti fenomeni descrittivi.

E primieramente un fatto assai notevole ci sembra quello, accennato di sopra, che se la corrente elettrica debba traversare successivamente alcuni dischi metallici separati l'uno dall'altro da un sottile strato di liquido, ella sarà diminuita molto più, che se dovesse traversare prima quei dischi riuniti, e quindi uno strato di liquido eguale alla somma di tutti quelli che innanzi separavano i diaframmi: donde rilevasi che l'elettrico soffre, alla superficie de'corpi cui dee traversare, una singolare modificazione, sconosciuta finora, che volentieri diremmo coll'autore riflessione elettrica. — Un altro fenomeno non meno importante, si è quello dell'alterazione che i corpi esposti all'azione elettrica soffrono nella loro forza elettromotrice, e questa modificazione, la quale dura ne'corpi ancora molto tempo dopo che ogni apparente elettricità s'è dissipata, ci mostra che l'elettricismo produce alcune variazioni ne'corpi, non indicate dall'elettrometro, e molto distinte dai fenomeni elettrici osservati finora, i quali tutti svaniscono in brevissimo tempo allorchè il corpo ove si mostrano è deferente, e comunica col suolo per mezzo d'un buon conduttore (3). E non è poco singolare l'influenza dell'aria e del calore in queste nuove apparenze elettriche.

Infine un esperimento di gran momento si è a parer nostro quello il quale dimostra che ad una temperatura data un liquido che si raffredda ha una maggiore conducibilità per l'elettrico, di quello che se si riscaldasse: poichè questo fatto paragonato coll'altro analogo della facoltà dissol-

(3) Un altro fatto il quale ci sembra dimostrare, che l'elettricismo produce nei corpi, anco deferenti, alcune modificazioni più lungamente durevoli della tensione elettrica, si è il seguente. Se un corpo odorifero, per esempio la canfora, si faccia traversare da una corrente elettrica continua, diminuisce a poco a poco il suo odore, e poi lo perde interamente; quindi tolto quel corpo all'influenza elettrica, e messolo in comunicazione col suolo, e svaniti tutti gli altri segni elettrici, rimane senza odore per qualche tempo, e non lo riprende che assai lentamente. Questo curioso fenomeno sarà da noi più minutamente descritto, allorchè pubblicheremo alcuni esperimenti che in diversi tempi abbiamo fatti sopra la natura degli odori.

vente dei liquidi pei sali, la quale, com'è noto, ad una stessa temperatura è maggiore allorchè il fluido si raffredda di quando si riscalda; e colle osservazioni del Newton intorno alla varia temperatura della fusione e dell'agghiacciamento d'ogni sostanza; e con quella del Laplace sopra l'allungamento delle verghe metalliche riscaldate e poi ridotte alla temperatura primitiva; ci mostra ne' corpi sottoposti all'azione del calore, una certa tendenza a rimanere nello stato in cui la temperatura da essi avuta nell'istante precedente gli aveva posti.

Noi abbiamo trascelti questi tre fatti, trai molti e nuovi descritti dal Marianini, e per l'importanza loro, e perchè modificano alcune delle nozioni più semplici credute certe finora e generali nella fisica. Donde rilevasi come non solamente le ricerche intraprese sopra le parti meno conosciute d'una scienza, ma ancora le indagini dirette a confermarne o modificarne i fatti più elementari, possono fruttare grandissimo utile a quella, e molto onore a chi le intraprese: poichè quanto è più semplice ed elementare il fatto nuovo scoperto, tanto maggiore sarà il numero delle deduzioni che ne verranno modificate.

Le cose dette finora mostrano, sebbene imperfettamente, quanto importanti siano i ben condotti e delicati esperimenti del Marianini; ed il suo libro ci sembra rammentare all'Italia i giorni felici dell'Accademia del Cimento. Bella maniera d'esperimentare, acutezza nell'indagini, pensieri filosofici, sobrietà nell'ipotesi, felicità nell'invenzione, sono i pregi de' quali è adorna l'opera del Marianini; e noi siamo certi che questo valente professore, il quale nella sua giovinezza ha dato segni di tanto ingegno, porterà, nell'età matura, frutti degni della speranza che l'Italia ha concepita di lui. Ma poichè il suo libro merita tante lodi, noi vorremmo, per onore della nostra comun patria, che nulla vi si potesse desiderare di più perfetto, e quindi mossi da questo pensiero crediamo, senza incorrere la taccia d'invidi o maligni, di poter qui aggiungere un' osservazione, la quale speriamo verrà ricevuta dal Marianini, come persona cortese, con benigno animo.

Noi vediamo che il saggio elettrometrico indica nel suo autore molta perizia delle cose matematiche; avremmo quindi desiderato talvolta ch' egli facesse più conto de' risultamenti numerici delle sue esperienze, paragonandoli tra loro onde ricavarne i teoremi contenutivi. Poichè una serie di numeri altro non è che un' espressione simbolica di relazioni, la quale si vuol sempre tradurre in linguaggio volgare per dedurne le verità ch'essa racchiude. E sebbene alcune volte non si scorga con qual legge quella serie proceda, pure separando le cagioni che possono influire sul fenomeno osservato, ed attribuendo a ciascuna separatamente il suo effetto, si arriva spesso a scoprire la formula generale. E se avviene sovente che per piccoli aumenti d'una quantità, si veda una serie progredire quasi uniformemente, secondo una legge qualunque, e poi discostarsene ad un tratto e farsene sempre più differente, allorchè i numeri crescono molto, ciò non accade perchè in un punto e ad un tratto si muti la legge di quella progressione, ma perchè la formula generale che la rappresenta si riduce, molto prossimamente, ad una più semplice, allorchè i numeri contenutivi son piccoli; mentre aumentandoli, le osservazioni si discostano grandemente dai numeri che l' espressione trovata fornisce. E la storia della fisica ci mostra frequenti esempii di tali formule empiriche, tenute per vere lungamente, e quindi scoperte false per confronti più estesi, istituiti trai fenomeni naturali ed i numeri ricavati da quelle.

Ma per trattare del caso nostro e' ci sembra che se il Marianini avesse, a cagion d' esempio, paragonato tra loro i numeri ch' egli avea trovato esprimere le relazioni delle declinazioni prodotte sull' ago calamitato da una corrente elettrica la quale abbia traversato più lamine metalliche, sarebbe venuto a scoprire che l'ostacolo va diminuendo ad ogni nuovo passaggio: il qual fenomeno singolare osservato e pubblicato non ha molto dal De la Rive, stava pure scritto ne'numeri ottenuti dal Marianini: anzi gli esperimenti del nostro valente fisico dimostrano, che in generale la corrente elettrica traversando varii strati di conduttori, disposti alternativamente, o continui tra loro in modo da

formare un sol corpo, soffre minor diminuzione nel camminare per gli ultimi strati, di quello che si faccia passando pei primi. La qual cosa era stata già osservata nei corpi diafani traversati dal calorico raggiante, e dalla luce.

Parimente le tavole contenenti i risultamenti dell'esperienze intraprese dal nostro autore, per conoscere la relazione esistente tra la temperatura del liquido, che la corrente elettrica dee traversare, e le declinazioni dell'ago magnetico, mostrano che la variazione di declinazione prodotta dall'aumento d'un grado di temperatura nel liquido non è costante, ma è assai grande nelle basse temperature, scema nelle medie, e ricresce nelle più elevate: lo che ci mostra una proprietà assai notevole della funzione ancora sconosciuta, che esprime l'influenza del calore nella conducibilità de' liquidi per l'elettrico.

Ma bastino queste osservazioni a dimostrare, per quanto ci sembra, la necessità di tener conto de'numeri che si ricavano dalle osservazioni; ancora quando non è palese la legge cui obbediscono nella loro formazione; e si ponga termine a questo scritto ripetendo l'epigrafe presa con tanto senno dal fisico veneto:

" *Qu'on fasse des hypothèses, puisqu'on aime à en faire,*
„ *mais que surtout on fasse des expériences, et peut être*
„ *on parviendra à de nouvelles découvertes* „.

G. Libri.

Esame critico con documenti inediti della storia di Demetrio d'Ivan Wasilhewitch; per Sebastiano Ciampi *R. corrispondente attivo di scienze e lettere in Italia del regno di Polonia ec. Firenze presso il Galletti* 1827.

Fra i più celebri impostori che si sieno mostrati sulla scena del mondo non saprei se debba darsi il primo o il secondo luogo a quel Demetrio, che osò spacciarsi per successor legittimo di Giovanni di Basilio, e come tale pretendere ed ottenere momentaneamente l'imperio della Russia. Gli scrittori che hanno parlato di costui non si trovano d'accordo fra loro ed alcuni specialmente sostengono la leggittimità e la verità di Demetrio. Il ch. prof. Ciampi si propone in quest'operetta di esaminare e confrontare questi scrittori co' nuovi

documenti inediti da lui raccolti, e d'indagare l'indole, le ragioni e gl'interessi dei sostenitori di questa legittimità. Dal giudizioso esame istituito dal ch. A. sembra risultare che, presa occasione dal malcontento di coloro che non volentieri obbedivano a Borizio Federovic, eletto successore nell'imperio di Moscovia a Basilio il grande, i gesuiti mettessero in campo un supposto figlio di questo, colla speranza e il desiderio di cangiare lo stato del culto religioso in Moscovia, e di ridurre i russi all'obbedienza della s. sede apostolica; la qual cosa Demetrio formalmente promesse in presenza di molti ad istanza e in casa di monsignor Rangoni nunzio apostolico presso il re di Polonia; il quale notificò a Demetrio che se voleva essere soccorso e protetto nelle sue pretensioni all'impero, doveva detestare e protestare alla religione moscovita e scismatica, ed abbracciare la protezione e la difesa della s. fede cattolica apostolica romana.

Lo scopo di questa impostura poteva esser perdonato alle pie intenzioni, ma non cessava per questo di essere una solenne impostura; mezzo, sebbene efficace, ma indegno della dignità e santità dell'oggetto. Non si trascurò di chiamare segnalata e come miracolosa la conquista del paterno imperio conseguita dal sereniss. principe Demetrio in una relazione pubblicata a Venezia, che il ch. A. da alcuni documenti e lettere del gesuita Possevino fondatamente arguisce essere dettata dallo stesso sacerdote, ordinatore principale di questa pia finzione. Si compose dunque l'istoria di Demetrio, e si disse, che Borizio successo a Basilio volesse far morire Demetrio ritiratosi colla madre lontano dalla corte, ma che gli uccioditori furono delusi dal governatore del fanciullo, il quale avvertito del misfatto, posto in luogo di lui nel letto altro fanciullo questo in vece di Demetrio fu strangolato. Venendo poi a morte il governatore che secretamente lo custodiva gli diè notizia essere egli figlio e successore legittimo di Basilio. Si rifugiò quindi Demetrio in un monastero; poi lasciato il cappuccio stette presso vari signori fino ne' più vili ufizi della cucina. Infine manifestossi per figlio di Basilio al palatino di Sandomiro, che lo protesse presso il re di Polonia, lo fece istruire dai padri della compagnia di Gesù ne' riti della chiesa romana e lo soccorse con denari e con armi, avendolo riconosciuto per principe di Moscovia. La favola fu ordita e condotta con tutto l'artifizio e previdenza propria di abilissimi drammatici; e le pompe, le armi, le promesse, le nozze ne fecero salir sul trono della Moscovia il protagonista, e tentarono di stabilmente mantenervelo.

Ma M. le Clerc alla sua *Storia fisica morale e politica* della Russia narra ch'il falso Demetrio fosse un tale Otrepief, figlio d'un borghese di Galitz mandato a studiare a Mosca; fatto frate all'età di

14 anni da chi lo istruiva, cambiando il proprio di Giacomo in quello di Gregorio. Dominato dalle passioni dell'età successiva lasciò il primo per altri conventi. Fu segretario del patriarca Job che lo condusse a Mosca. Conoscendo ciò che narravasi della supposta morte di Demetrio si determinò a spacciarsi per il creduto superstite erede legittimo della corona. I suoi discorsi e il suo contegno lo resero sospetto a Borizio: giunse a saperlo, e per fuggir la collera dello Czar fuggì, vagò, e si ridusse infine presso il principe Obrojeski a Kiovia in qualità di cappellano. I di lui eccessi lo resero scandaloso; e per evitare correzione e gastigo lasciò il convento e l'abito, e si rifugiò in Polonia presso il principe Adamo Vishenevestski, occupandosi ne'più abietti servizi. Onde effettuare il suo disegno finge una grave malattia, e scrive il sogno della sua sovranità: nasconde lo scritto nel suo letto, dà cenno della sua condizione al proprio confessore, e lo avvisa del foglio nascosto. Giunge ciò a notizia del principe Adamo. Lo interroga, e non riceve che risposte vaghe. Il principe raccomanda aversi somma cura dell'infermo, il quale si ristabilisce in salute. La promessa di stabilire in Russia il culto cattolico fa si che il principe si dichiara pronto a qualunque sacrifizio per lui. La notizia di ciò gli procura de'fautori, e si comincia a far leva di truppe, e molti russi passano sotto le sue bandiere. Egli allora formalmente dichiara il suo zelo pel rito latino, e conferma la promessa di stabilirlo in Russia. I gesuiti divenuti suoi consiglieri gli propongono il matrimonio con una figlia del palatino di Sandomiro, e al tempo stesso preparano il padre a darne l'assenso. Grato ai gesuiti conferma loro di voler far riconoscere in Russia il papa capo di tutta la chiesa; essi chiedon per lui a Clemente VIII protezione, raccomandazioni, denaro. Si viene all'armi, e la fortuna favorisce il finto Demetrio. Borizio muore di colica in poche ore, e quel che era forse tradimento si chiama miracolo e gastigo divino. Si pronunzia e si eseguisce sentenza di morte contro la moglie e il figlio del defunto Czar e il finto Demetrio è coronato Czar di Moscovia.

Sedata qualche turbolenza contro di lui si fanno le di lui nozze colla figlia del Paladino. Pochi giorni dopo, fattosi capo di una congiura Basilio Shuiuski, è Demetrio assalito fin nella propria camera, è trattato come impostore, e gli son fatte mille ingiurie e strapazzi; per salvarsi da'quali asserisce essere egli il loro legittimo sovrano, come avrebbe confermato la propria madre. Una deputazione interroga su di ciò la vedova che viveva in un monastero: essa afferma essere egli un impostore. Questa fu una sentenza di morte per Demetrio, che abbandonato alla furia del popolo fu ucciso e straziato, e bruciatone il cadavere.

R.

BULLETTINO SCIENTIFICO

N.° XLIV. *Maggio* 1827.

Scienze Naturali.

Fisica e chimica.

La medaglia di *Rumford*, la quale per fondazione di quest'uomo illustre si deve conferire ogni due anni a quel fisico che abbia fatto fare alla scienza più grandi progressi coi suoi lavori intorno alla luce o al calorico, è stata ultimamente dalla società reale di Londra conferita al sig. *Fresnel* dell' Accademia delle scienze di Parigi, per le vedute ingegnosissime sulle quali egli fonda la spiegazione da lui data della polarizzazione della luce. Dopo Malus il sig. Fresnel è il primo fisico francese che abbia ottenuto questa medaglia.

Il sig. cav. *de Biela* in una sua lettera al sig. Schumacher parla d' una osservazione che gli è comune col sig. prof. Barlocci, ma intorno alla quale egli argomenta in modo diverso da lui. L' osservazione consiste in ciò che ad ambedue questi fisici è sembrato la comparsa di notabili macchie sulla superficie del sole avvenire spesso quando si avvicinano a quest' astro grandi comete. Però il sig. cav. de Biela crede che le comete esercitino un influenza sulla materia luminosa del sole, mentre il sig. Barlocci opina all' opposto che quando questa materia luminosa prende un certo moto e produce il fenomeno delle macchie, le comete alquanto vicine al sole ne attirino più facilmente la luce, e quindi compariscano più grandi e più brillanti.

Il detto sig. cavaliere reputa esser molto importante e poter condurre a molte scoperte lo studiare gli effetti dell' azione solare, rilevando che le variazioni del clima e dell' atmosfera terrestre non sono in sostanza che il risultato delle variazioni diurne ed annue dello stato del sole, dipendendo da queste variazioni il caldo, il freddo, i vapori, le correnti d' aria, la tensione elettrica, ed altri fenomeni che si manifestano alla superficie del globo.

Oltre la comparsa spesso contemporanea di notabili macchie sul disco del sole e di grandi comete vicine ad esso, il sig. de Biela ha osservato nella stessa circostanza uno straordinario calore sulla terra, come anche altri fisici avevano annunziato.

Si è avuta occasione di ricordare la scoperta fatta dal prof. *Morichini* di Roma nel 1812 della virtù magnetizzante del raggio violetto, accennando alcune delle più moderne osservazioni relative di madama Sommervile, (Vedi Antol. n.° 73 gennaio 1827 pag. 142). Recentemente il sig. *Christie*, avendo intrapreso delle esperienze intorno a questo soggetto, e variatele in più modi, si è accorto che l' influenza dei raggi solari si estende non solo all'ago magnetizzato, ma anche ai corpi non magnetici. Egli ha sottoposto ad esperienze comparative diversi aghi sospesi ad un filo, e specialmente un ago calamitato, uno di rame, ed uno di vetro, i quali fatti oscillare mediante la forza di torcimento e storcimento del filo, hanno mostrato nell'ampiezza delle loro oscillazioni una diminuzione più rapida al sole che all' ombra, e ciò nella proporzione, per l' ago calamitato di 13°, 75, per quello di rame di 5,° 24, e per quello di vetro di 4°, 71; ma siccome le durate delle loro oscillazioni in circostanze eguali differivano fra loro, ed i diversi aghi avevano un peso diverso, egli ripetè l' esperienze con nuove precauzioni. Quattro aghi, dei quali uno d' acciaio calamitato, uno d' acciaio non calamitato, uno di rame, ed uno di vetro, tutti precisamente dello stesso peso, furono condotti al punto d' oscillare per la forza di torcimento e storcimento del filo e per l'azione del magnetismo terrestre, in un tempo quanto fosse possibile eguale. Osservati nello stesso modo e nelle circostanze stesse, comparativamente all' ombra ed al sole, hanno mostrato nell' oscillazione all' ombra un eccesso sopra l' oscillazione al sole, l'ago d' acciaio calamitato di 11.° e un sesto, quello d' acciaio non calamitato di 7.° e cinque dodicesimi, quello di vetro di 6.° e un terzo, e quello di rame di 5.° La differenza della temperatura al sole ed all' ombra era diversa nelle quattro osservazioni.

È probabile che il risultato sia leggermente modificato da questa circostanza, ma ciò che prova non essere questa differenza di temperatura la causa della diminuzione d' ampiezza delle oscillazioni osservata per l' ago calamitato, si è che quest' ampiezza era molto minore quando l' ago oscillava al sole libero, che quando oscillava sotto i raggi solari concentrati per il loro passaggio a traverso d' un vetro turchino, benchè in quest' ultimo caso la temperatura fosse d'alcuni gradi più elevata che nel primo. Qualunque sia la causa a cui debba attribuirsi questa singolar circostanza, che le oscillazioni *d'un ago qualunque* cessano più presto quando quest'ago è al sole che quando è all' ombra, la superiorità dell'effetto esercitato dal sole quando l'ago è calamitato dimostra in una

maniera decisiva in favore dell'influenza magnetica della luce solare bianca e non decomposta.

Alcune esperienze avevano portato il sig. *Barlow* a riconoscere che due palle di ferro, una delle quali sia solida o piena, l'altra vuota, fanno deviare d'un egual numero di gradi l'ago magnetico dalla sua direzione. In seguito il sig. *Poisson*, dando una teorica matematica dei fenomeni prodotti dalla rapida rotazione delle masse di ferro, avea stabilito che, mentre l'asserzione del sig. Barlow si verifica essendo ambedue le palle in quiete, all'opposto ove s'imprima ad esse un moto rapido di rotazione, l'azione dell'una sull'ago magnetico deve differire da quella dell'altra, benchè siano eguali i diametri delle palle, la loro velocità, e la loro distanza dall'ago magnetico. Il verificare per la via dell'esperienza questa conclusione teoretica o matematica del sig. Poisson era mettere ad una rigida e concludente prova la verità e l'esattezza della di lui teorica; e questa prova è stata, ad istanza del sig. Babbage, istituita dal sig. Barlow. Egli si procurò per quest'oggetto una palla di ferro del peso di 68 libbre e del diametro di 7 pollici e 78 centesimi, ed un proiettile vuoto d'un diametro esattamente eguale, ma che pesava esattamente la metà del primo, cioè 34 libbre. Non potendo traforare la palla piena per inserirvi l'asse verticale di rotazione, fissò a questo un cilindro di legno, nella parte superiore del quale era una cavità emisferica in cui poneva e fissava il proiettile, che seguitava il moto di rotazione impresso al cilindro. La scatola contenente l'ago magnetico era mantenuta sotto la palla per mezzo d'un sostegno opportunamente curvato, ed indipendente dall'apparato. L'ago era reso sensibilissimo all'effetto della rotazione per mezzo d'una calamita posta convenientemente nel meridiano magnetico al di là dell'apparato. Otto esperienze fatte colla palla piena ed altrettante colla palla vuota, con un moto di 640 giri per minuto, diedero tali differenze nella deviazione dell'ago magnetico, che la loro media generale equivale, per la palla piena a 28° 24′, e per la vuota a 15° 5, rapporto molto prossimo a quello che esiste fra le masse delle due palle.

Il sig. *Bonsdorf* in una sua lettera al sig. Gay-Lussac, inserita negli annali di chimica e di fisica, febbraio 1827 pag. 142, espone alcune sue idee, delle quali ecco una breve notizia. Riflettendo egli alla grande analogia che esiste fra l'ossigene ed alcuni altri corpi elettronegativi per eccellenza, come il cloro, l'iodio, ec. gli è sem-

brato probabile che le combinazioni di questi elementi agli altri corpi elettronegativi, egualmente che quelle dell'ossigene, dovessero formare dei composti analoghi agli acidi, e che le loro combinazioni coi corpi semplici elettropositivi dovessero produrre composti analoghi alle basi salificabili. L'esperienza ha confermato le di lui congetture. Mentre il sublimato corrosivo, o deutocloruro di mercurio, sciolto in acqua, arrossa la tintura di lacca-muffa, all'opposto i cloruri di potassio, di sodio, di bario, di litio, di calcio, ec. ristabiliscono il primo colore. In seguito di queste osservazioni avendo egli intrapreso a combinare il deutocloruro di mercurio coi cloruri suddetti, ne ha ottenuto di tutti le combinazioni cristallizzate. Egli ne ha concluso che il sublimato corrosivo deve riguardarsi come un acido, che ha proposto di chiamare acido *cloroidrargirico*, chiamando cloroidrargirati i sali che forma coi diversi cloruri.

Egli ha potuto operare le stesse combinazioni col deutocloruro di platino, che propone di chiamare acido *cloroplatinico*, e col cloruro di palladio, da chiamarsi, secondo esso, acido *cloropalladico*, ai quali dovrebbero aggiungersi gli acidi *clorostibico clorostannico*, *ec.* Congetturando che le combinazioni dell'iodio dovessero comportarsi come quelle del cloro, vide anche questa congettura confermata dall'esperienza. In fatti il deutoioduro di mercurio, benchè insolubile nell'acqua, si scioglie facilissimamente nelle soluzioni degli ioduri dei metalli elettropositivi, formando delle combinazioni cristallizzate.

Posto che l'acido fluorico sia un idracido, come più ragioni lo fanno presumere; e se gli acidi fluosilicico, fluoborico, fluotitanico, sono dei composti di due elementi, sembra al sig. Bonsdorf risultarne che tutti i sali doppi formati dai fluati di potassa, di soda, ec. con i detti fluoacidi siano effettivamente sali semplici a base di fluoridi di potassio, di sodio, ec.; e che potrebbero darsi a questi sali dei nomi analoghi a quelli dei clorosali e degl'iodiosali, cioè fluosilicato di potassio, fluoborato di bario, fluotitanato di sodio, ec.

Il sig. *Becquerel* aveva già dedotto dalle sue esperienze che ogni qual volta due corpi si combinano chimicamente, si sprigiona dell'elettricità per il solo effetto dell'attrazione molecolare. Il sig. Davy contradisse a queste conclusioni in una sua memoria letta nel giugno dello scorso anno avanti la Società Reale di Londra, nella quale sosteneva che l'azione dell'affinità nel momento della combinazione di due corpi non produce alcuno sviluppo d'elettricità, giacchè quella che è stata osservata allorchè un acido agisce sopra un metallo proviene soltanto dal contatto di quel metallo coll'ossido

che si forma alla di lui superficie. Ora il sig. Becquerel rende noto che sebbene l'autorità somma del sig. Davy lo inducesse, allorchè udì questa di lui asserzione, a dubitare dell'esattezza delle proprie osservazioni, pure avendo intrapreso nuove esperienze per dilucidare la questione, ha raccolto da queste dei risultamenti che egli riguarda come decisivi, e che confermano le sue prime conclusioni. Appena ci perverrà questo nuovo lavoro del sig. Becquerel, lo faremo conoscere ai nostri lettori.

Il sig *Despretz* ha recentemente annunziato che un suo lavoro non ancora compito lo ha condotto a riconoscere che diversi gas sottoposti ad un alta pressione si allontanano sensibilmente dalla legge di Mariotte, al momento in cui son vicini a passare allo stato liquido. Egli indica specialmente i gas ammoniaco e cianogene, ed i gas acidi solforoso ed idrosolforico. Al contrario il gas idrogene, sottoposto nello stesso apparato dei gas precedenti ad una pressione perfino di 20 atmosfere, non ha dato lo stesso risultamento, ma si è comportato come l'aria.

Il sig. *Meikle* ha imaginato un nuovo semplicissimo strumento, che egli chiama *idrometro a sifone*, mediante il quale egli può facilmente determinare la densità o il peso specifico dei liquidi. Lo strumento consiste in un tubo aperto in ambe le estremità, e piegato più volte in modo da formare quattro tratti paralleli, dei quali i due estremi terminano colle aperture volte in alto. Versandosi dell'acqua pura per una di queste aperture, ed un altro liquido per l'altra, viene ad imprigionarsi nei due tratti intermedi del tubo una certa quantità d'aria, la quale interposta fra l'uno e l'altro dei due liquidi, e secondando gli effetti della loro pressione, sempre proporzionale, per eguali volumi, alla varia loro densità o peso specifico, ne manifesta le differenze mediante la diversa altezza a cui si sostengono nei due lati esteriori del tubo i due liquidi diversi.

Nel giornale di fisica, chimica, storia naturale, ec. di Pavia, marzo e aprile 1827, si trova una relazione, prima inedita, dell'analisi di due acque minerali di Craveggia negli stati del re di Sardegna presso i confini della Svizzera, analisi fatta, per quanto si afferma, dal sig. *Vauquelin*, ed intorno alla quale si presentano in alcune note delle osservazioni desunte da un precedente lavoro del sig. *Ragazzoni* sulle acque stesse.

I materiali mineralizzanti contenuti nelle due acque sono li stessi, sebbene diverse ne siano le proporzioni. Essi sono il solfato e

l'acetato di soda, il solfato ed il carbonato di calce, della potassa libera, ed una piccola quantità di silice, e di materia bituminosa, senza la minima traccia d'idroclorati.

Si accenna nelle note che il sig. Ragazzoni, mentre ha riconosciuto, egualmente che il chimico francese, l'assenza degl'idroclorati, non ha poi ravvisato in queste acque l'acetato di soda, nè la potassa libera.

Restando dubbiosi fra queste diverse conclusioni, ci sembra per altro che, esistendo di fatto nelle acque di cui si tratta, oltre la soda, un poco di potassa, e trovandovisi di qualunque di questi due alcali una porzione libera, o non unita a verun acido, questa dovrebbe essere la soda, non la potassa, giacchè quest'ultima avendo maggiore affinità per gli acidi che la soda, vi si unisce di preferenza, e scompone, generalmente parlando, i sali a base di soda, sostituendosi ad essa, e mettendola in libertà.

Ci piace riferire una particolarità osservata egualmente dal sig. Ragazzoni, e dal chimico francese, tanto più che è occorso anche a noi stessi d'osservarla sopra un altra acqua minerale. Questa particolarità consiste nell'aver trovato in un certo numero di bottiglie d'acqua di Caraveggia alcune di esse con notabile odore sulfureo, altre affatto prive di esso. Secondo la relazione, l'acqua con odor sulfureo avrebbe dato per l'affusione del nitrato di barite una maggior quantità di solfato, che l'inodora, nella proporzione di 40 a 31. Una tale acqua non essendo affatto limpida, si è supposto nella relazione stessa che contenesse in sospensione del solfo sottilmente diviso, e che da questo possa esser derivata la maggior proporzione di solfato di barite.

Alcune delle cose contenute nella relazione ed il modo d'esporle rendono, a nostro giudizio, molto dubbioso che sia quello un lavoro del sig. Vauquelin.

Quanto all'odor sulfureo trovato nell'acqua d'alcune bottiglie, non in quella d'alcune altre, si confessa nella relazione di non aver potuto riconoscerne la causa. Si dice poi in una nota che il sig. Ragazzoni (il quale pure d'alquante bottiglie piene di quell'acqua, serbate lungamente chiuse, ne trovò alcune con odor sulfureo altre senza) cercò in vano nelle acque attinte alla sorgente il gas idrogene solforato, ma che coll'uso del nitrato d'argento vi scuoprì lo zolfo, che reputa congiunto all'azoto. A questo zolfo lo stesso sig. Ragazzoni attribuisce la facoltà che hanno quelle acque di levar via facilmente le macchie untuose; facoltà che altri per avventura attribuirebbero più volentieri all'alcali libero che vi si ammette.

Si dubitava tuttora dai chimici se nel precipitato conosciuto sotto il nome di *porpora di Cassio*, l'oro che vi si trova unito allo stagno, esista allo stato d'ossido, o allo stato metallico. Ora il sig. *Marcadieu*, impiegato nella Zecca di Parigi, ha risoluto la questione, formando quel composto per un processo affatto diverso dall'ordinario, e nel prodotto del quale l'oro, non solo non è, ma nemmeno potrebbe essere allo stato d'ossido.

Avendo egli unito a dell'argento purissimo due millesimi d'oro, e quindi, allorchè la lega era per solidificarsi, cinquanta millesimi di stagno, trattò la lega coll'acido nitrico ad un dolce calore, ed ottenne un precipitato colorato in rosso. Un altro processo da lui praticato consiste nel trattare con acido nitrico dell'argento aurifero, ed aggiungere un poco di stagno. L'acido, aiutato da un dolce calore, operò la dissoluzione dell'argento e l'ossidazione dello stagno, che unendosi in stato di perossido all'oro metallico, formò egualmente il precipitato di color rosso porporino. Lo stesso effetto non si otteneva gettando nell'acido insieme coll'argento aurifero il perossido di stagno, in vece di stagno metallico; dal che l'autore congettura che lo stagno si unisca all'oro nell'atto stesso d'ossidarsi, o allo stato d'ossido nascente.

Aveva indotto il sig. Marcadieu ad intraprendere queste ricerche l'osservazione da lui fatta che l'oro il quale resta dopo l'azione dell'acido nitrico sull'argento aurifero, precedentemente coppellato col piombo, prende il suo bel color giallo allorchè s'infuoca in un crogiuolo, mentre, omessa la coppellazione, si ha in vece d'oro puro, una materia di color rossastro, cui l'infuocamento non fa prendere il color dell'oro, ma quello d'un grigio nerastro; effetto dovuto ad un poco di stagno, di cui la coppellazione priva l'oro.

Nelle analisi chimiche è frequente il caso d'incontrare insieme uniti gli ossidi di ferro e di manganese, e di dover separarli uno dall'altro per ben riconoscerne e determinarne le proporzioni relative. Il mezzo quasi unico per ciò fare consisteva fin qui nell'uso dei succinati di soda, di potassa, o d'ammoniaca, i quali precipitando dalla soluzione comune l'ossido di ferro in stato di succinato insolubile, lasciano disciolto nel liquido il succinato di manganese. Il sig. *Quesneville* figlio ha ora proposto il seguente nuovo processo da lui impiegato con vantaggio. Egli discioglie il mescuglio dei due ossidi in acido idroclorico, procurando d'ottenere una dissoluzione perfettamente neutra. Allunga questa con acqua, e vi fa passare a traverso una corrente di gas cloro, il quale scompone l'acqua, e se ne appropria l'idrogene per formare dell'acido idroclorico, mentre l'ossigene

porta il ferro allo stato di perossido. In seguito versa nel liquido della soluzione d'arseniato di potassa, il quale per doppia scomposizione forma dell'arseniato di ferro, che si precipita, come insolubile. Questo separato dal liquido per decantazione o per filtrazione, lavato con acqua calda, asciugato, ed infuocato, lascia l'ossido di ferro libero e solo. La dissoluzione da cui si è depositato l'arseniato di ferro contiene l'arseniato di manganese. Dopo averla evaporata fino ad un certo punto, vi versa della potassa caustica, la quale ne precipita l'ossido di manganese.

Alcuni chimici avevano recentemente riconosciuto che la ruggine la quale si forma sopra i ferramenti nei luoghi abitati contiene dell'ammoniaca, che essi hanno supposto provenire dalle emanazioni degli animali. Ora il sig. *Chevallier* ha confermato per mezzo dell'esperienza ciò che il sig. Austin aveva già affermato nelle transazioni filosofiche, cioè che quando il ferro puro si ossida per il contatto dell'acqua e dell'aria, vi è formazione d'ammoniaca. In fatti dopo aver scaldato fortemente in un crogiuolo ben chiuso due once di tornitura di ferro, per assicurarsi che in essa non esistesse ammoniaca, l'ha introdotta, raffreddata, in una boccia unitamente ad un oncia d'acqua, ed ha immerso la bocca della boccia nel mercurio. Dopo sole dieci ore, un poco di carta, prima tinta colla laccamuffa e poi arrossita con un acido, introdotta precedentemente nella boccia, si è mostrata nuovamente colorita in turchino, e quattro giorni dopo l'acqua saturata con acido idroclorico ha dato una quantità sensibile d'idroclorato d'ammoniaca. Il sig. Chevallier ha trovato egualmente l'ammoniaca in tutti gli ossidi di ferro nativi.

Sembra potersi pensare che allorquando il ferro metallico si trova a contatto dell'aria e dell'acqua, abbia luogo una lenta scomposizione dell'una e dell'altra, e che mentre l'ossigene d'ambedue si unisce al ferro, l'azoto e l'idrogene combinati formino l'ammoniaca.

Il sig. *Serullas*, avendo intrapreso delle ricerche intorno alla sostanza recentemente scoperta dal sig. Balard e distinta col nome di *bromo*, ne ha riconosciute alcune nuove proprietà, e ne ha formati alcuni nuovi composti. Così egli è giunto a solidificare il bromo mediante un freddo artificiale di soli 14 o 16 gradi R. sotto zero, ed ha ottenuto un idrocarburo di bromo, un etere idrobromico, ed un cianuro di bromo; il qual ultimo composto ha sull'economia animale un azione eccessivamente deleteria, e per cui introdotto nella dose d'un solo grano nello stomaco d'un coniglio, lo ha

ucciso istantaneamente nel modo stesso che avrebbe fatto l' acido idrocianico concentrato e puro.

Il sig. *Kuhlmann*, professore di chimica a Lilla, ha riconosciuto che lo spato fluore non può essere scomposto dall'acido solforico anidro, o privo d' acqua. Questo fatto viene in appoggio dell' opinione che riguarda lo spato fluore come un fluoruro di calcio. Ove l'acqua sia presente, il di lei ossigene converte il calcio in calce, che si unisce all'acido solforico, mentre l'idrogene forma col fluoro l'acido fluorico che si sviluppa.

Il sig. *Braconnot* ha distinto col nome di *legumina* una sostanza riguardata da lui come un materiale immediato dei vegetabili ben distinto, e dotato di caratteri particolari, che egli ha minutamente esposti. Fra questi essendovi quello di formare una specie di coagulo col solfato e col carbonato di calce, il sig. Braconnot ripete da questo il fatto conosciuto che le acque dei pozzi, le quali ordinariamente tengono in soluzione l' uno o l' altro o ambedue quei sali, sono poco atte a ben cuocere i legumi, che sembrano acquistarvi una certa durezza o ruvidezza. Egli ha specialmente analizzato i piselli ed i fagioli.

Il sig. *Veudin* ha estratto dal rabarbaro una nuova sostanza, cui ha dato il nome di *Rheina* desunto da quello di *Rheum*, con cui i botanici appellano quella pianta. Questa materia disseccata prende un color giallo aranciato, non ha odore distinto, ha un sapore leggermente amaro, si discioglie quasi interamente nell' acqua, nell'alcool, e nell' etere, formando dissoluzioni che divengono gialle per l' azione degli acidi, e di color rosso rosato per quella degli alcali. Essa brucia in un modo molto simile all' esca. Il sig. Veudin ottenne la prima volta questa sostanza col seguente processo. Egli trattò ad un dolce calore 1 parte di rabarbaro della China con 8 parti d'acido nitrico a 35 gradi, riducendo il liquido a consistenza di sciroppo; dopo di che, allungatolo con acqua, vide separarsene questa sostanza particolare. In seguito egli ha riconosciuto che essa può ricavarsi egualmente trattando il rabarbaro coll' etere solforico.

Due altre nuove sostanze d'origine vegetabile sono state modernamente trovate, una nella scorza del *Zanthoxilum* dei Caraibi, dai sigg. *Chevallier* e *Pelletan*, che l' hanno chiamata *zantopicrite*, l' altra nell'*althea officinalis* dal sig. *Bacon*, professore di chimica alla scuola secondaria di medicina di Caen, che le ha dato il nome

di *alteina*. La prima si cristallizza in aghi setosi, è solubile in acqua ed in alcool, ma non nell' etere, e non ha proprietà acide nè alcaline. La seconda si cristallizza in esaedri regolari, o in ottaedri romboidali; è d' un bel colore verde smeraldo, solubilissima nell' acqua e nell' acido acetico; è insolubile nell' alcool; ed ha proprietà sensibilmente alcaline.

Il ferro esistendo effettivamente nella materia colorante del sangue, ma non potendovisi dimostrare coi comuni reagenti, il sig. Berzelius suppone che vi esista allo stato metallico. Il sig. prof. *Marx*, seguendo le orme del sig Engelhart, che si è occupato di ricerche tendenti a riconoscere la causa del color rosso del sangue, insegna a riconoscere evidentemente il ferro nella materia colorante col seguente esperimento. Si stempera con acqua pura la materia colorante, quindi vi si fa passare a traverso una corrente di gas cloro. Se ne separano per tal mezzo e cadono al fondo le materie organiche, e si trova che il liquido contiene degl' idroclorati, e particolarmente quelli di ferro e di calce. La fibrina ed il siero del sangue, trattati in modo eguale, non mostrano contenere ferro.

Vi sono più altre materie d' origine organica, specialmente fra le non volatili, come ha dimostrato il sig. *Rose*, che contenendo il ferro, non lo lasciano separare e precipitare dagli acidi. Secondo lo stesso sig. Rose, anche l' albumina si trova in alcuni composti nei quali non si può renderla evidente, e dai quali non si può separare coi mezzi ordinarii. Il giornale di Pavia sopra nominato, da cui abbiamo estratto anche quest' articolo, osserva con ragione che l' esistenza e le conosciute qualità dell' acido ferro-cianico in cui esiste il ferro metallico come principio costituente dell' acido stesso, danno luogo a pensare che restino ancora da scuoprirsi molte cose singolari intorno la vera costituzione chimica delle materie organiche, o d' origine organica.

I sigg. *Bussy* e *Lecanu*, continuando le loro ricerche intorno alle materie grasse, ed ultimamente sottoponendole comparativamente alla distillazione, hanno riconosciuto che anche questo processo può servire a far distinguere fra loro diversi corpi grassi, per mezzo di caratteri, i quali non sono nè meno generali nè meno facili a verificarsi che quelli della saponificazione, e che di più sono in relazione costante con essi. In fatti hanno riconosciuto che il bianco di balena, nel modo stesso che l' oleina e la stearina, e generalmente tutti i corpi grassi acidificabili per l'azione degli alcali, somministrano degli acidi simili, sia che si distillino o si saponifichino, mentre

la colesterina, e quella materia grassa a cui il sig. Chevreul ha dato il nome di *Etal*, (formato dalle due prime sillabe delle voci *etere* ed *alcool* per l'analogia di composizione che presentano queste tre sostanze) sono da un lato inalterabili dagli alcali, e dall'altro non danno nemmeno acidi grassi per la distillazione.

Il sig. *Accarie* ha trovato ed il sig. *Chevallier* ha confermato che l'alcool alterato e divenuto fetido a contatto delle preparazioni anatomiche, o di altre sostanze animali che si conservano in esso, è facilmente e prontamente disinfettato, e reso atto a nuovo uso, per mezzo d'un poco di cloruro di calce, e d'una nuova distillazione.

Mineralogia.

Fra le cause le quali pare che in qualche modo influiscano a determinare la forma cristallina di un minerale, che sta aggregandosi, secondo una recente osservazione del sig. *Wölner*, un qualche riguardo si dee avere alla composizione del liquido, dal quale il minerale che cristallizza si separa. Infatti il sig. Wölner dalle acque madri dei tini, ove cristallizzato si era l'allume ebbe dei cristalli ottaedri di solfato di ferro, i quali non potè riprodurre in verun altro modo che ricostituendo artificialmente un liquido, che contenesse i medesimi principii, e nelle medesime proporzioni delle acque madri surriferite, le quali sono di 11,5 di solfato di magnesia: 6,3 di solfato di allumina: 22,0 di solfato di ferro: 18,0 di muriato di ferro cristallizzato: 2,3 di acido muriatico di una densità di 1,167, la soluzione dei quali sali concentrata a 1,358, ed in 1000 parti di questo liquido avendo fatto sciogliere 125 di copparosa ordinaria.

Nella collezione di Drée acquistata a Londra dal sig. Heuland, il sig. *Levy* ha osservato due sostanze, la prima in minuti cristalli verdi smeraldo, o nerastri, la forma dei quali è un prisma romboidale retto, lustri alle basi, opachi alle altre facce, duri presso a poco quanto il gesso. I loro principii componenti sono l'acido solforico, e l'ossido di rame, e sembrano costituire un sottosolfato di questo metallo, che perciò avrebbe molta analogia colla Brochawite. Il sig. Levy ha dato a questa specie il nome di *Kocaigite*. Un romboide pare essere la forma dell'altra specie, che egli ha chiamato *Beudantite*, ottuso di 92 e mezzo. Essa è composta di ossido di piombo, e di ossido di ferro, ed è di superficie nera di un lustro resinoso, traslucida, e bruna cupa nelle parti sottili, e proviene da Hornhausen sul Reno.

Il sig. *Gimbernat* ha trovato nel cantone di Argovia dei cristalli

di *solfato di soda* in alcuni banchi di gesso secondario, ed anco in una sottile marna, che si sfalda, la quale è frapposta al gesso. Questa formazione salifera è grossa circa dieci piedi, ma non si sa quanto si profondi, poichè i banchi sono in situazione verticale.

Col nome di *Pierosmino* il sig. *Haidinger* ha distinto un minerale, che contiene: silice 54,886: magnesia 33,48: allumina 0,792: perossido di ferro 1,399: protossido di manganese 0,420: acqua 7,301; nella quale analisi forse l' ossido di ferro e l' allumina sono dovuti ad alcune macchie dentritiche brunastre. Questo minerale è infusibile solo al cannello, ma vi si indurisce: scaldato nel matraccio dà un poco di acqua, passando prima al nero, e ritornando al bianco.

Un minerale, che sembra contenere 8,90 di silice, 10,01 di allumina, 17,86 di acido fosforico con 36,32 di ossido di ferro, ed un poco di calce, e di acido fluorico, è stato chiamato *Cacoxeno* dal sig. *Stemmann*, perchè trovatolo nella minjera di Horbeck in Boemia, non può esservi se non pregiudiciale alla qualità del metallo, che sen'estrae. Ha molta somiglianza colla carfolite, e per quanto la sua chimica composizione lo approssimi alla Vavellite, esso ne differisce per molti riguardi.

Il *Seleniuro* nativo di piombo trovato presso Clausthal è stato osservato dai sigg. *Stromeyer*, e *Heussmann*, che vi hanno trovato presso a poco 70,98 di piombo, 0,83 di cobalto, 28,11 di selenio, e questo corrispondendo alla quantità del piombo, e del cobalto, questi due metalli debbono riguardarsi come combinati col selenio. Questo minerale ha l'apparenza della galena a grana di acciaio, ha una tinta turchiniccia, come il molibdeno, ed è meno duro della galena. Il suo peso specifico è di 7,697.

Alcuni cristalli ottaedri di color giallo di paglia, provenienti dalle cave del diamante nel Brasile a Minas Geraes sono stati osservati dal sig. *Brongniard*, ed analizzati dal sig. *Vauquelin*, ed hanno ambedue riscontrato, che essi appartengono al titanio anataso. I colori turchino, e bruno, che si erano riguardati come propri di questo minerale, non sono pertanto i soli, che lo distinguano. Inoltre questa osservazione assegna una nuova giacitura a quest' ossido metallico.

Il sig. *Leonhard* ha descritto dei cristalli di solfato di ferro nativi di Giefsbübel presso Bodenmais, che si trovano o aggruppati sulle piriti epatiche, e magnetiche, o nel masso della miniera. Il loro colore è verde, e le loro forme pare che si riferiscano al prisma romboidale obliquo.

Nei contorni di Miaeski, cinque piedi sotto terra, è stata trovata una massa d' oro puro del peso di 25 libbre, con altri pezzi di minor

peso. Nel nuovo continente poi ad Antioquia M. Boussingault ha trovato in vari filoni il platino.

Paleontografia.

Le più recenti osservazioni fatte in Inghilterra dal sig. *Bertrand Geslin*, ed in Francia dal sig. *Marcel de Serres* sembrano confermare il supposto, che la causa medesima, la quale ha formato gli ammassi di ossa, che si sono poi consolidati in breccie ossee, abbia ancora introdotto nelle caverne calcarie le ossa degli animali erbivori, e carnivori. Infatti il primo di essi ha trovato a Banwel una caverna stata ripiena dall'imbocc atura fino ad un certo punto di una fanghiglia argillosa, la quale era ripiena di ossa, e di quelle medesime, che si trovano poi più internamente sparse per la medesima caverna; il qual fatto coincide con ciò, che lo stesso sig. Bertrand ha osservato nella Carniola. Ora, osserva il sig. Bertrand, se questa massa fangosa ripiena di ossa fosse stata, com'ora pare probabilissimo, compenetrata di un sugo calcario, che le dasse solidità e la conducesse allo stato pietroso, non sarebb'ella questa una vera breccia ossea? E se al contrario un impeto d'acqua avesse investito questo impasto di ossa, e di fango, e sciogliendolo, avesse portato nell'interno della caverna i materiali di questo impasto, non avremmo noi appunto quella distribuzione di ossa, e di fango sul suolo, che si veggono ordinariamente nelle caverne ossifere? Dalle quali ipotesi, per vero dire ragionevolissime, egli conclude, che v'è identità tra queste caverne, e le breccie ossee in quanto alla causa; ma il sig. Marcel de Serres vi ha aggiunto qualche altra osservazione, che unitamente alla sopraccitata rendono evidente, che questi due generi di depositi debbano riguardarsi come geologicamente identici. Sono queste che la direzione delle une, e delle altre si è la medesima in varii luoghi della Francia, e sempre quasi parallela alla direzione del meridiano, che la quantità delle ossa in ambedue i casi è proporzionale alla capacità delle cavità, ed in ragione inversa della distanza dal punto della mossa della corrente, e che gli animali sono i medesimi nelle breccie, e nelle caverne.

Fisica vegetabile.

Il sig. *Giovanni Lindley* della società linneana ha reso note alcune sue importanti osservazioni intorno agli effetti del freddo sopra certe piante; osservazioni fatte all'occasione d'uno di quei colpi di freddo, che talvolta sopravvenendo tardi ed imprevisti, recano dan-

ni notabili ai giardini ed ai campi. Ciò avvenne a Londra nella notte del 29 aprile 1826, in seguito d' un tempo molto dolce.

Diversissimi furono gli effetti che il gelo produsse sopra piante diverse. Ne furono danneggiate (bensì nelle sole gemme nascenti) la Glycinia sinensis, le Robinie, i Frassini, le Gleditschie, i Platani, i Cedri, la Broussonetia, ed altre specie fra le più rustiche. Tutti gli alberi fruttiferi ne risentirono pure notabil danno.

Fra le osservazioni del sig. Lindley, alcune assai curiose sembrano atte a spargere qualche luce sulla fisiologia delle piante. In fatti risulta da esse che piante d' una stessa contrada, e d' una stessa organizzazione apparente, sono state diversamente affette dal freddo. Così le Robinie propriamente dette hanno più o meno sofferto, mentre le Caragane non hanno risentito danno; le Azalee d'America hanno avuto tutti i fiori distrutti, mentre quelli delle Azalee del Ponto sono rimasti intatti. Fra le noci, l' Iuglans nigra, che si stende dalla nuova Inghilterra fino alla Florida, fu la sola che non riportasse danno; l' Anasyris indica, originaria del Napal, rimase intatta. Le spalliere d' alberi sono state molto ben difese dall'aggetto, o parte sporgente, dei tetti, che per altro non è bastata a difendere le gemme della vite.

Un attento esame delle parti della fruttificazione ha mostrato gli ovarii interamente distrutti, mentre i calici, i petali, li stami, che li ricuoprivano, e sembravano doverli difendere con proprio danno, non hanno punto sofferto. In generale è sembrato che gli ovarii fecondati fossero più suscettibili di ricever danno dal freddo, che quelli i quali non erano ancora impregnati del polline.

Simili esperienze lasciano concepire la speranza di potere un giorno conoscere i misteriosi rapporti che esistono fra la vegetazione e la temperatura. Allora quelli che si occupano nell' utile studio di naturalizzare le piante esotiche troveranno in simili cognizioni dei soccorsi, nè saranno disanimati dal non felice successo d' alcuni saggi.

Il sig. *Knight*, presidente della società d' orticultura di Londra, ha fatto conoscere i risultamenti d' alcune sue esperienze, per mezzo delle quali, e col processo della fecondazione artificiale, ha ottenuto alcune nuove e pregevoli varietà di susine. Egli ha fatto in proposito delle riflessioni interessanti sulle qualità di questi nuovi frutti, e dopo avere osservato che le varietà provenute da semi di specie perfezionatissime sono in generale sciocche ed acquose, annunzia che quando egli ha fecondato col polline di varietà più perfette i fiori di varietà che più si accostassero allo stato selvaggio, ha

ottenuto costantemente frutti ricchi di materia zuccherina, combinata ordinariamente con un eccesso d'acido. Questo fenomeno è stato osservato dal sig. Knight così frequentemente, da fargli concepire il dubbio, che forse i frutti originariamente acidi divengano gradualmente, prima zuccherati, quindi insipidi per il solo effetto d'una continuata riproduzione per semi.

Il sig. *Kuhlmann* esaminando una specie particolare di china, di cui gl'inglesi fanno commercio coi Colombiani, ha trovato in questa scorza, oltre una grande quantità di *chinina*, una sostanza colorante rossa, che sebbene ricusi d'aderire al cotone, tinge solidamente la lana e la seta preparate coll'acetato d'allumina. Facendo bollire in una leggiera saponata gli oggetti così tinti, il colore si rischiara, ed acquista molta vivacità. Il bagno esaurito della materia colorante ha un sapore amarissimo, e se ne può estrarre facilmente della chinina. La copiosa introduzione di questa scorza in commercio sarebbe un doppio acquisto, per l'arte tintoria, e per la farmacia.

Fisica animale.

Il sig. dottor *Barry*, di cui son note le ricerche intorno alle cause del moto del sangue nelle vene, per mezzo d'alcune sue esperienze sull'uovo in stato d'incubazione, si è assicurato che l'aria la quale si trova costantemente nell'uovo, e che vi occupa l'estremità più ottusa, vi è in tale stato di compressione, che può fare elevare il mercurio in un tubo un millimetro e mezzo sopra il livello a cui è sostenuto dalla pressione atmosferica. Il sig. Barry crede che questa compressione debba esercitare un influenza fisiologica sullo sviluppo del feto.

Il sig. *Arnaud* viaggiatore ha scritto all'accademia delle scienze di Parigi per darle cognizione d'un metodo di cura che egli asserisce praticato efficacemente nella Tracia contro il morso degli animali arrabbiati. Questo metodo, poco dissimile da quello fatto già conoscere dal sig. Marrocchetti, consiste nel fare delle incisioni sotto la lingua, a qualunque epoca della malattia, e senza aver riguardo alla comparsa delle pustole. Il sig. Arnaud assicura che questo rimedio è riguardato in Tracia come talmente infallibile, che l'idrofobia non vi è punto temuta.

Un disgraziato accidente, avvenuto a Roano, ha dato luogo, nel seno dell'accademia delle scienze di Parigi, ad alcune considerazioni

importanti, che esporremo brevemente, premettendo una succinta narrazione del fatto.

Un inglese per nome *Drake*, di circa 50 anni, portava seco da Londra tre serpenti a sonaglio (*crotalus horridus*) e diversi giovani cocodrilli. Arrivato a Roano, si accorse che il più bello dei tre serpenti era morto per il freddo provato nel viaggio, a malgrado delle precauzioni da lui prese. Però estrattolo con un paro di tenaglie dalla gabbia, collocò questa contenente gli altri due serpenti, che sembravano languidi, vicino ad una stufa. Quivi eccitandoli con una bacchetta, gli parve osservare che uno di essi non desse più segni di vita. Volendo assicurarsene, ebbe l'imprudenza d'aprir la gabbia, e prendere per la testa e per la coda il serpente, il quale volgendo ad un tratto la testa, lo morse insinuando uno dei suoi denti nella parte esterna della mano sinistra. Il sig. Brake gettò un grido, e rimettendo il serpente nella gabbia, ne ricevè un altro morso sulla faccia interna della mano stessa. Chiese tosto un medico, e dell'acqua, prima della quale avendo incontrato del ghiaccio, fregò sopra questo la mano offesa. Dopo due minuti si fece una legatura al polso. La di lui agitazione andava crescendo, quando giunse il medico, che cauterizzò la parte col fuoco, e gli fece bevere un mezzo bicchiere d'olio d'oliva. Dopo ciò parve che egli riacquistasse la sua tranquillità; ma dopo alcuni minuti, i più funesti sintomi tolsero ogni speranza di salvarlo, e morì otto ore e tre quarti dopo l'avvenimento.

Il cadavere dissecato non presentò alcuna lesione; niuna alterazione potè osservarsi nemmeno nel cervello e nella midolla spinale, ma solo un leggero rossore nella membrana che riveste questi organi; niun segno d'infiammazione offrivano le vene, ma in quelle della parte che aveva sofferto il morso si trovava molto sangue rappreso.

Ad evitare il rinnuovamento d'accidenti così funesti, i medici di Roano hanno proposto d'invitare l'autorità ad ordinare, che chiunque voglia esporre alla pubblica curiosità dei serpenti velenosi, debba toglier loro i denti che servono a trasfondere il veleno, e che debba tenersi provvisto di ventose, e dei mezzi necessarii a cauterizzare.

La commissione dell'accademia, approvando quella proposizione, osserva che l'estrazione dei denti deve esser rinnuovata ogni due o tre mesi, giacchè in questo tempo si riproducono. Essa raccomanda ancora come un mezzo molto efficace il succiamento delle piaghe. Il sig. *Magendie* ricorda l'utilità delle legature. Diversi membri crederebbero conveniente che fosse assolutamente proibito esporre animali velenosi alla curiosità del pubblico.

Il sig. *Geoffroy* fa sapere che il serpente il quale aveva morso il sig. Drake essendo stato disseccato al museo di storia naturale, ed uno dei preparatori essendosi fatta inavvertentemente una leggiera incisione collo strumento che otto giorni prima era stato impiegato nella dissecazione, subì accidenti molto gravi, come il gònfiamento della mano, l'ingorgo doloroso alle glandule dell'ascella, ec.

Il sig. *Coquebert Monteret* adduce una nuova ragione per proibire assolutamente l'introduzione dei serpenti a sonaglio vivi; questi animali potendo vivere e riprodursi nei nostri climi, sarebbe da temersi che sfuggendone alcuni, si propagassero.

Il sig. *Dumeril* osserva che gli accidenti prodotti dal morso del serpente a sonaglio sul sig. Drake sono stati molto più pronti e più terribili di quelli che quel morso suol produrre in America. Il sig. *Bosc*, confermando quest'asserzione, osserva che il serpente di cui si tratta è il più pacifico fra gli animali velenosi; che non si fa aggressore, meno il caso che gli sia impedita la fuga, e che non morde se non in casi estremi. Esso sig. Bosc ha veduto più di 30 persone morse da serpenti a sonaglio, niuna delle quali è morta. Egli ha bensì veduto morire un cavallo, che era stato morso nella lingua.

Arti industriali.

È stato scoperto nei contorni di Besançon un nuovo minerale, che alcuni saggi hanno fatto riconoscere capace d'utile applicazione alla pittura. Esso dà un colore bruno-nocciuola, che non è alterato da veruno degli agenti fisici e chimici che danneggiano i colori delle pitture, e conserva lo stesso tono, sia che s'impieghi ad acqua, a colla, a gomma, a vernice, o ad olio. Mescolato alla biacca riesce mirabilmente per il passaggio dal chiaro allo scuro nelle carnagioni. Gli è stato dato il nome di *bruno di Burgmont*.

Il sig. *Steward*, abile meccanico di Filadelfia, ha inventato una macchina, mediante la quale si fabbricano con somma facilità e prontezza i cardi da cardare il cotone e la lana. Questa macchina piega il filo d'acciaio, e lo taglia della lunghezza conveniente; buca il cuoio e vi fissa i denti, cosicchè rende finito con una semplice operazione meccanica un cardo della lunghezza e larghezza opportuna, senza altro sforzo che quello di girare un manubrio, e con tanta forza quanta basta a far muovere una mola. Questa macchina finita ed in grado d'operare non costa che cento tallari.

È stato verificato che esistono nel Regno Unito della Gran

Brettagna 15,000 macchine a vapore, alcune delle quali d' una forza enorme. Per esempio ve n' è una nella provincia di Cornovaglia della forza di 600 cavalli. Ammettendo che la potenza media di queste macchine una per l' altra sia di 25 cavalli, la somma totale delle loro forze equivarrebbe a quella di 375,000 cavalli. Secondo i calcoli di Watt la forza d' un cavallo è eguale a quella di cinque uomini e mezzo; dunque la forza delle macchine a vapore che sono in azione nell' Inghilterra equivale a quella di quasi due millioni d'uomini. Siccome poi ad alimentare un cavallo per il corso d' un anno si richiede il prodotto di due acri di terreno, ne risulta che la sostituzione delle macchine a vapore ai cavalli, come forza motrice, risparmia e lascia ai bisogni degli abitanti della Gran Brettagna, o ad altri usi utili 750,000 acri di terreno.

Il sig. *Newmark*, a preservare i legnami da costruzione dalle alterazioni cui vanno soggetti, pratica il seguente processo, tendente ad introdurre fra le fibre del legno, o nei suoi pori, piccolissime particelle di alcune materie metalliche, o altre sostanze velenose, che ne rispingono quegli animaletti, e quei funghi o altre pianticelle, che sogliono stabilirvisi. Egli prende un gallone d' olio di lino, a cui aggiunge tre once di solfato o d' acetato di rame, tre once d' arsenico bianco, e tre once d' allume, facendo bollire insieme il tutto finchè le materie sieno ben combinate all' olio. Preparata così la mescolanza, si pone in un vaso adattato a ricevere i pezzi di legno sui quali si deve operare, e che vi s' immergono, facendoli bollire nella dissoluzione per tre o quattro ore, più o meno, secondo la grossezza dei pezzi di legno.

L' autore consiglia di lasciare i pezzi immersi nella dissoluzione finchè siano raffreddati, acciò i pori del legno possano esser completamente ripieni dall' olio e dagl' ingredienti minerali. Ma ciò non è assolutamente necessario. Quando il legno è destinato a restare immerso nell' acqua, si può sopprimer l' allume.

Geografia e viaggi scientifici.

Alcuni giornali hanno dato, e tutti o quasi tutti hanno poi ripetuto, la nuova della morte del maggior *Laing*, intorno alla qual nuova sono state fatte alcune critiche osservazioni di qualche peso. A farle conoscere ai nostri lettori, riferiremo quì letteralmente parte d' un articolo del *Globo* (8 maggio 1827) in cui quel giornale dà conto della seduta che la società di geografia di Parigi tenne il dì 4 maggio.

" Il sig. *Jomard* presidente, richiamando l'attenzione della commissione centrale sulla nuova data dai fogli pubblici, della morte del maggior Laing, fa diverse osservazioni, le quali permettono ancora di dubitare di questo deplorabile avvenimento. È questa la terza volta, dice il sig. Jomard, che viene annunziata la morte di quest' intrepido viaggiatore. La prima volta che questa voce si sparse, il maggior Laing aveva lasciato di poco Ghadames. La seconda volta alcuni arabi trovarono, nei contorni di Tombouctou, un arme che aveva appartenuto ad esso; ne fu concluso che egli era perito; eppure ciò era falso, giacchè nel tempo stesso in cui si formava questa congettura, il maggior Renorell, riceveva dal suo amico la nuova del suo passaggio a Tombouctou, e dell'escursione che egli faceva al sud di quella città. Il sig. Jomard pensa che questa terza nuova non meriti maggior confidenza delle due prime. Egli fa osservare che la lettera che si cita è del 5 aprile, e che sarebbe arrivata a Parigi in 24 giorni, primo esempio d'una corsa così rapida. In oltre viene annunziato che 30,000 *Fellatahs* si sono sollevati, esigendo che fosse dato loro nelle mani il viaggiatore europeo; che il re di Tombouctou si è dichiarato suo protettore, ma che non ha potuto impedire che il maggiore fosse vittima della barbarie di quei 30,000 Fellatahs. Nel 1825, prosegue il sig. Jomard, una donna regnava a Tombouctou, e quì si parla d' un re. I Fellatahs si sollevano: ma in tal caso quanto mai son cambiate le cose! Come mai questi popoli che hanno fatto accoglienza agl' inglesi, divengono ad un tratto i loro più crudeli nemici, quando appunto il più potente dei loro principi scrive al re d' Inghilterra una lettera piena delle più vive testimonianze d' amicizia, ed in cui manifesta il desiderio di vedere degl' inglesi risedere presso la sua persona! Certamente ciascuna di queste ragioni presa isolatamente sarebbe senza forza, ma, riunite, esse danno luogo a dubitare. Speriamo dunque che una nuova più felice verrà presto a distruggere la spiacevole impressione che la lettera del Cheich di Ghadames ha prodotto. La stessa nuova annunzia che è stato trovato un manoscritto completo di *Ebn-Batouta*, ed il manoscritto d' una *storia di Tombouctou* scritta da un arabo. Disgraziatamente bisogna dubitare in egual modo dell' esistenza reale di questi due manoscritti.

" Il sig. *Alessandro Barbier du Bocage* presenta alcune considerazioni in appoggio a quelle del sig. Jomard. Si sa che a malgrado del favore accordato dal dey di Tripoli ai viaggiatori inglesi, gli arabi che fanno il piccolo commercio da Tripoli nel Soudan, oppongono in generale grandi ostacoli ai successi dei viaggiatori,

„ temendo di perdere la loro preponderanza commerciale in quelle „ contrade, e di vederla passare nelle mani degl'inglesi. Niuno ignora „ che i loro intrighi impedirono principalmente che il sig. Clapper- „ ton si portasse a *Nyffé* ad a *Yaouri* sul fiume *Kouarra*, com' egli „ ne aveva il progetto, allorchè giunse a Sakkatoo. La nuova è ve- „ nuta per mezzo degli arabi di Ghadames, i quali fanno una gran „ parte del commercio del Soudan. Non si potrebb' egli pensare „ che gli arabi cercassero di disgustare gli europei d'intraprese, „ alla non riuscita delle quali si credono così vivamente interes- „ sati? „

Società scientifiche e letterarie.

I. e R. Accademia dei Georgofili.

Adunanza del 6 maggio. Il sig. vice presidente marchese *Ridolfi* aprì e presiedè la seduta. Letto il processo verbale dell'antecedente adunanza, il segretario delle corrispondenze rese conto delle molte opere inviate recentemente dai loro autori, dal che apparisce quanto si vada sempre maggiormente estendendo la corrispondenza di questa accademia con i scienziati e con le dotte società estere.

Ebbero quindi luogo due lezioni di turno ed una spontanea; la prima delle quali dell'accademico sig. dott. *Antonio Moggi* destò nella scelta udienza una viva ansietà, come che tendente essa a persuadere quanto saria utile al nostro paese la compilazione o di una raccolta metodica delle leggi relative all'agricoltura ed all'amministrazione, o di un progetto di codice rurale e amministrativo; per cui l'autore vi manifesta il desiderio d' interpellare l'oracolo del Sovrano, se nella sua alta saviezza riputasse conveniente che l'I. e R. Accademia dei Georgofili si occupasse della raccolta delle une o del progetto dell'altro.

In seguito il sig. avv. *Paolini*, supplendo per il sig. dott. *Carlo Passerini* assente, seguitò la continuazione della sua *storia statistica del Pistoiese*, e trattò questa volta più specialmente dei rapporti della forma topografica di quel territorio con la sicurezza interna degli abitanti e con le vicende dell'agricoltura.

Finalmente il sig. *Lorenzo Turchini* espose un suo ingegnoso e semplice meccanismo, atto ad impedire alle formiche il trasporto delle granella fuori dei magazzini o granai. Dopodichè l'adunanza pubblica restò sciolta.

Società toscana di geografia, statistica e storia naturale patria.

Seduta del 27 maggio. La sorte chiama il sig. march. *Gino Capponi* a cuoprire il seggio del presidente; in seguito di che il segretario degli atti, letto il processo verbale della precedente seduta, dà comunicazione di una lettera del sig. Spalla scultore di S. M. Sarda in Torino, diretta al socio corrispondente sig. Marco Borrini, con la quale lo informava di quanto avessero superato la di lui aspettativa diversi grandiosi massi di marmo bianco statuario delle cave del monte Altissimo, nel Pietrasantino, tanto per la loro candidezza e uniformità di grana, quanto per la facilità con che si vanno prestando ai colpi dello scalpello.

Quindi il sig. prof. *Nesti*, reduce da una sua escursione nella Provincia inferiore senese, fatta in compagnia del sig. conte Girolamo Bardi, rende conto alla Società di varie ed interessanti osservazioni geognostiche e geologiche da esso lui avvertite in quella gita, e specialmente della varietà e disposizione delle rocce di origine marina, terrestre e vulcanica trovate nei contorni di Soana, di Pereta, di Sorano, di Pitigliano e del monte Argentaro. Quindi fa parola della magnifica raccolta di crostacei fatta in Siena dal prof. Marzi (circa 600,000 individui) rinvenuti da esso lui in Toscana, e la maggior parte nel Senese, fra'quali molti non prima di ora riscontrati fra i fossili, e perfettamente nelle loro forme e colori conservati.

In seguito il sig. *Emanuelle Repetti*, stato nominato nella precedente adunanza relatore di uno scritto sulle terme rosellane, ha preso da esso occasione di rilevare il sussidio che talvolta può recare lo studio della storia naturale all'archeologia figurata, architettonica e grafica. E di tal sussidio egli si è giovato per provare che i ruderi delle antiche terme di Roselle non appartengono ai tempi etruschi, nè a quelli che immediatamente gli successero: avvegnachè i frammenti di pavimento a mosaico di opera tessulare, come anche i leoni servienti a gettare l'acqua nei sottostanti bagnetti, furono lavorati in gran parte con marmo bianchissimo delle cave di Luni, qualità che venne ivi scoperta intorno all'età di Plinio. Indi richiamando egli a rivista i più distinti scrittori che di quelle acque termali, e delle loro virtù fecero parola, accennò fra i primi il senese Simone Tondi, come quello che, fino del 1334, ebbe ordine dal Consiglio dei Nove di visitare il territorio della repubblica per farne una relazione statistica: la quale può dirsi il primo saggio di questo genere sorto per opera di un governo toscano. Alla stessa epoca le terme di Roselle erano di già dirute, nè più vi si pose riparo, sino a che per le

benefiche cure di FERDINANDO il BUONO furono esse dai fondamenti rifabbricate. Parlando poi delle qualità fisico-chimiche di queste come di altre vicine sorgenti minerali loro analoghe, le quali scaturiscono alla base dei monti di Roselle, d' Istia e di Moscona, parve al redattore esservi luogo a sospettare che il loro fomite sia per essere alquanto profondo, e forse di origine non diversa da quelle termali che in copia sgorgano dalla pendice meridionale dell'ultima giogaia che separa la Maremma di Grosseto e di Soana dalle crete senesi. Sull'efficacia delle acque di Roselle, oltre il sollievo che arrecano alle affezioni cutanee, egli aggiunse, essere state queste riconosciute mirabili contro le doglie reumatiche, conciossiachè persone degne di fede assicurano di aver veduto condurvi in lettiga malati di ogni età, obbligati al letto durante l'inverno e parte della primavera, ritornare di là a piedi al loro paese dopo otto giorni di bagnatura. Gran danno, che presso a sì grande antidoto serpeggi un invisibile veleno, per rendersi nella calda stagione micidiale a segno da dovere qui con rammarico ripetere con Tibullo.

Unda sub aestivum non adeunda canem !

Quali voti pertanto dovranno appendere i grossetani, se ai beneficii di un GRAN PADRE corrispondono le sapienti misure testè deliberate dall'AUGUSTO SUO FIGLIO, ad oggetto d'impedire il fatale impaludamento del torrente Bruna, e la promiscuità delle acque marine con quelle terrestri che sembrano rendere, per vasto tratto di paese, pestifero il lago di Castiglione ?

Finalmente trattiene la società il sig. dott. *Gio. Bat. Magini* con una sua ben ragionata memoria, tendente a stabilire alcune massime preliminari opportune alla confezione di un progetto dettagliato per la compilazione della statistica toscana. Alla quale memoria servivano di corredo tre modelli fatti per distinguere la popolazione in tre repartizioni diverse. Il 1.° concerne la nota delle famiglie coloniche o coltivatori in proprio, comunità per comunità ; il 2.° la nota delle famiglie mestieranti ; e il 3.° delle famiglie non appartenenti alle due classi sopra indicate. Le stesse note si trovano poi suddivise in varie colonne, le quali servono a indicare il numero degl'individui componenti ciascuna famiglia distinti in maschi e in femmine, in impuberi, in adulti celibi, in maritati e in vedovi.

Nella nota n.° 1, alle già accennate repartizioni si aggiungono quelle relative all'economia agraria del predio lavorato dalla famiglia per numerare la qualità del bestiame esistente, e lo stato attuale del podere, cioè se è vestito di viti, di ulivi, di castagni, di bosco, di gelsi ; e se la famiglia colonica o proprietaria si applica ad altre indu-

strie, come al governo dei bachi da seta, ai lavori di cappelli di paglia, o se fila per fuori.

Nella nota n.° 2, oltre la indicazione del mestiere che dà la sussistenza alla famiglia, e del numero relativo degli individui di vario sesso e stato componenti la medesima, si aggiunge il numero e qualità del bestiame di sua proprietà, e che suole impiegarsi ad usi non direttamente agrari; non che il numero delle vetture a due e a quattro ruote. Le successive colonne sono destinate a denotare le altre industrie che si esercitano dagl' individui appartenenti alla famiglia medesima, riservando alla colonna delle osservazioni l'avvertire, se qualcuno di essi individui esercita una professione diversa da quella del capo di casa, e se ha o nò bottega in proprio.

Nella nota n.° 3, oltre le avvertenze prescritte nella nota precedente, vi si aggiungono quelle più speciali enunciate nel di lei frontespizio circa le condizioni dei capi di famiglia secolari o ecclesiastici, ec. Dopo ciò la società passa alla elezione di varii personaggi stati proposti per socii.

Storia ed analisi dell'acqua acidula minerale di Montione presso Arezzo. = Sotto questo titolo e colle stampe di Luigi Pezzati è venuta in luce un operetta del dottore *Antonio Fabroni* d'Arezzo.

Questo lavoro, che l'autore ha anche offerto in dono alla società di geografia, statistica, e storia naturale patria, di cui è socio, ci è non solo sembrato pregevolissimo, ma desidereremmo che, preso a modello da quelli che forniti delle opportune cognizioni si trovano a portata d'esaminare altre porzioni del territorio toscano, nelle quali s' incontrino acque minerali o altri prodotti importanti, potesse impegnarli ad illustrare egualmente e quelle e questi, concorrendo in parte al fine lodevolissimo di quella società.

L'autore ha prima diviso il suo libro in due parti, storica l'una, chimica l'altra, suddividendo poi e quella e questa in più sezioni. E quanto alla parte storica, tre ne sono le sezioni, la prima delle quali contiene la storia cronologica della sorgente di Montione. In essa, indicata la posizione del villaggio di Montione, ove sembra probabile che esistesse una delle antiche manifatture figuline, per cui già fu celebre Arezzo, e che vi passasse molto vicino la via militare Cassia, si determina il sito onde scaturisce la sorgente minerale, e si rintracciano le poche notizie che intorno ad essa si trovano scritte; fra le quali tengono distinto luogo la descrizione fattane dal celebre Andrea Cisalpino, e le osservazioni del dot. Giovanni Targioni Tozzetti. Si accenna quindi come, fattane nel 1807 e pubblicata nel 1808 una prima analisi chimica dall' autore stesso in compagnia del dot. Giusep-

pe Giuli, ora professore all' università di Siena, fosse nel 1816 riassunto il progetto, inutilmente concepito dagli antichi, di *allacciare* quest'acqua per renderne più ricca la sorgente, e fosse condotto a felice fine nel 1818, con aggiunta anche di qualche comodo per i bagnanti; dopo di che per le cure munifiche del Granduca FERDINANDO III di glorio sa memoria, fu provvisto stabilmente alla conservazione della sorgente ed all' ampliazione di quello stabilimento allora nascente.

La seconda sezione della prima parte concerne alla storia naturale dell' acqua di Montione. Però vi si espongono le sue proprietà fisiche, e vi si fa conoscere il suolo onde scaturisce, e le più notabili produzioni naturali che vi s' incontrano; fra le quali trovandosi una quantità considerabile d' ossa fossili di varie specie d' animali, nel parlare di quelle d' elefante, che vi sono ovvie, l' autore confuta vittoriosamente l' opinione che le ripete dagli elefanti discesi in Italia con Annibale. Così all' occasione di descrivere un argilla cerulea molto comune in quel territorio, discorre eruditamente intorno ai vasi fittili aretini di due epoche distinte. L' autore compie questa terza sezione esponendo le sue nuove ed ingegnose idee intorno alla formazione ed origine dell' acqua minerale acidula di Montione, e che egli crede comuni all' acqua minerale di Chitignano, ed a varie altre.

Di due sezioni si compone la seconda parte, o parte chimica. Si espongono nella prima le ricerche per le quali sono stati riconosciuti i principii che mineralizzano quell'acqua. Quanto ai principii volatili o aeriformi, l'autore distinguendo col sig. Gimbernat dal gas disciolto nell' acqua quello che, sollevandosi dal terreno, non fa che traversarla per disperdersi nell'atmosfera, oltre i mezzi impiegati per scuoprir la natura sì dell' uno che dell' altro, fa anche conoscere un semplice ed ingegnoso apparato di sua invenzione per raccogliere il primo, e determinarne esattamente la quantità o volume. Nell' esporre le ricerche per le quali ha riconosciuto i diversi acidi e le diverse basi, e però i sali contenuti nell' acqua esaminata, insegna come si giunga a separare uno dall' altro i carbonati di calce e di magnesia con nulla più che condurre in un certo modo l' evaporazione della soluzione comune.

Nella seconda sezione della seconda parte si determinano le proporzioni dei principii mineralizzanti l'acqua di cui si tratta.

A tutto questo viene appresso un appendice, in cui si danno non poche notizie intorno alle acque minerali di Chitignano, di Pergine o Poggibagnoli, e di più altre della pianura aretina e delle sue adiacenze.

Società medico-fisica fiorentina.

Adunanza ordinaria del 18 *Marzo.* Dopo la consueta lettura ed approvazione dell' atto dell' antecedente seduta, il segretario delle corrispondenze donò alla società a nome dell' autore due operette del sig. dott. Andrea Evasio Gatti, di cui una ha per titolo: *del sangue, e del salasso considerati sotto nuovi rapporti;* e verte l' altra su i *principii d' ideologia.*

Indi il segretario degli atti dot. *Del Greco* valendosi di due uovi umani da lui notomizzati, uno dei quali raccolto dal prof. *Betti* nella prima settimana, l' altro da lui nella seconda dopo la concezione, ma rimasto nell' utero probabilmente tre mesi, della quale epoca si credè incinta non a torto la madre, che ne abortì, emesse alcuni cenni sull' Embriogenìa delle prime due settimane dopo il concepimento. Incominciò dal constatare su quei prototipi come chè imperfetti l'esistenza d' un fluido simile all' umor vitreo nella cavità del corion, e come questo traversato da una membrana incolora in varie direzioni, l' irreperibilità della pretesa allantoide, la forma piriforme dell' amnios sacco cieco ripieno d' un fluido limpido soltanto prima delle due settimane, e la presenza del germe sotto forma d' un corpo bianco-gialliccio appena una linea in grandezza, appianato nel mezzo più rotondeggiante negli estremi, gelatiniforme, ed estrinseco (sebbene connesso per mezzo d'esile membrana diafana) al sacco amniotico, da cui può sollevarsi senza che questo sia aperto, e a cui aderisce all' 8.° giorno per poi penetrarne la cavità al 16.° Cennando finalmente le novissime leggi embriologiche del *dott. Pockels* di Brunswick, le quali ritenne a scorta nelle sue indagini circa la presenza, e primordiale struttura delle vessichette *eritroide* e *ombelicale*, e loro *canali*, organi tutti essenzialissimi all' ulteriore sviluppo embrionale, esemplificò alcuni vizi primordiali di conformazione in quegli uovi umani, la distruzione cioè della vessichetta *ombelicale*, e lacerazione dell' *eritroide*, e sue appendici nell'aborto di 2 settimane, e la fusione d' ambedue le vessichette nell' altro d' 8 giorni, dai quali vizi inferì l' insuscettività dell' ulteriore loro incremento, e perciò la causa della precoce loro espulsione dalla matrice.

Disse quindi il sig. dott. *Lippi* una sua memoria intesa a rispondere a quella letta dal sig. *Gamberai* nell' adunanza dello scorso Gennajo. E per attenuare il valore dell' autorità da questo allegate per rivendicare a detrimento del dott. Lippi la priorità della scuoperta dell' inosculazioni linfatico-venose, fece rilevare non essere in

quelle citazioni secondo lui verificata la natura di quei vasi linfatici, nè la loro qualità d' *efferente*, o d' *inferente*, nè la loro costanza, nè il lor numero, nè il punto di lor partenza; e dal difetto di siffatta verificazione dedusse essersi tali anastomosi tenute finora in conto d'aberrazioni della natura, e non di sistema costante di vasi, come lo mostrano a suo parere il silenzio, e l'inconsiderazione osservata a loro riguardo dagli *Haller*, *Winslow*, *Sabatier*, *Cuvier*, *Vicq d'Azir*, *Portal*, *Sömmering*, *Bichat*, *Meckel*, *Adelon*, *Magendie*, *Sementini*, e *Tommasini*. Ritenendo in seguito per certo, che il sig. Gamberai opini, che l' assorbimento sia repartito col sistema venoso, lo invitò a sostenerne la veracità col mostrare l' esistenza dei capillari venosi liberi, la loro facoltà assorbente, e la loro reperibilità nelle membrane, ove ha luogo l'assorzione, il che riuscì fino ad ora frustraneo nei tentativi dell'autore, che negò la partecipazione dei vasi sanguigni alla struttura delle membrane muccose e sierose, insuscettive però secondo lui d' infiammazione, sebbene erroneamente s'opini in contrario dal trovarle morbosamente arrossate per la sottoposta cellulare infiammata. E preso quindi a specchio delle odierne nozioni sul sistema linfatico l' illustre *Mascagni*, dichiarò che l'esclusiva dell'assorbimento rimessa in dubbio a questo sistema dalle esperienze del *Magendie*, del *Tiedmann*, e del *Gmelin*, veniva riconfermata dai molteplici innesti linfatico-venosi da esso lui in ogni dove, e in ogni modo dimostrati. Dal complesso dei quali argomenti conchiuse, che non esisteva rapporto alcuno tra la scarsezza delle cognizioni di tali innesti possedute dagli autori citati dal sig. Gamberai, e lo stato attuale della scienza; e dichiarato insussistente l' assorbimento venoso pose fine al suo scritto sentenziando coll' illustre fisiologo di Padova *essere inutile l' insistere maggiormente a rispondere alle sognate prove dell' assorbimento venoso.*

Finalmente la società fu presentata da parte del sig. *Barbi* Chirurgo d' un fegato di gallina del peso di 13 oncie, del volume cioè quadruplo dello stato naturale, il quale era d'altronde sano nella sua struttura; dopo di che l' adunanza fu sciolta.

Adunanza ordinaria dell'8 Aprile. Alla prima lettura di turno supplì il socio prof. *Betti* col rapporto, di che fu incaricato insiem col sig. dott. *Ronci* dalla società, sulla *dissertazione anatomico-zootomico-fisiologica ec.* già pubblicata dall' altro socio sig. dot. *Lippi*. I relatori plauso facendo ai lumi e al discernimento di quest'ultimo, che pervenne a ben differenziare il tipo sessuale maschile di quei due individui mal conformati per ipospadia di terza specie, e creduti impropriamente femmine e ermafroditi dal volgo, concorsero nell' opinione dell' autore, che non ravvisò in essi pro-

miscuità alcuna di parti virili e muliebri; ma da questi esempi trasse il dott. Lippi argomento di negare la possibilità di fabbrica androgina, o ermafrodisiaca tanto nei mammiferi, che nei volatili. Su di che di ssentendo i relatori, dichiararono non repugnar loro in grazia della rarità il prestar fede al caso d'ermafrodismo umano descritto dal *Petit*, e secondo loro non validamente infirmato dal dottor Lippi, non che a quelli riportati dal *Maret* (1), e dallo *Schrell* (2), ed a quello osservato a Parigi nel 1777 (3). Che se la distanza di luogo e di tempo infievolisse la credenza nei surriferiti esempi, come recusare, dissero, piena fiducia alla perizia e buona fede impareggiabili dell'immortal *Mascagni*, che lasciò pur egli descritta, e delineata la riunione degli organi genitali d'ambo i sessi in un individuo della specie bovina? (4) Passando quindi ad esaminare la servibilità delle macchinette proposte dal dott. Lippi per ovviare all'ipospadia di terzo genere e all'impotenza per difetto d'inturgidimento dell'organo eccitatore maschile, ritenendone l'efficacia per non anche sanzionata dal fatto, ravvisarono in quelle un obice insormontabile all'immediato attrito erotico nel secondo caso. Impossibile giudicarono poi l'applicazione della macchinetta per tal modo che nel primo caso cioè nell'ipospadia di terza specie rimanga in sito il meccanismo nei moti necessari allo sviluppo dell'orgasmo ejaculatorio; inefficace reputarono l'apparecchio per il difetto di temperatura necessaria alla fecondazione, per l'incompatibilità della simultanea immissione del macchinamento, e del pene ipospadiaco l'un dall'altro disgiunti, o per la mediata confricazione, che l'organo eccitatore risentirebbe nel caso che agir dovesse nascosto nell'amminnicolo imaginato dal dott. Lippi. Per i quali mancamenti accordando la preferenza al mezzo di fecondazione artificiale messo in opra con successo dall'*Hunter*, cioè lo schizzetto riscaldato, riprovarono i meccanismi in questione come non confacienti nè allo scopo fisico, nè al morale, ritenendo per leciti solo quelli che suppliscono alle mancanze in tal modo, che quanto all'atto pratico della consumazione del matrimonio si osservino e si conservino i modi, e gli usi dalla natura ordinati, e dalle leggi del pudore sanciti o permessi; e alla confezione di questi sperarono che con ulteriori miglioramenti arrivar possa l'autore della *Dissertazione anatomico zootomico-fisiologica*.

(1) Mémoir. de Dijon. Tom. II. p. 157.
(2) *Schrell* in *Schenks* med. chir. pract. Archiv. Band. I. Wien 1804.
(3) Garçon, et fille hermaphrodites. Paris 1777.
(4) Atti dell'accad. sanese vol. VIII.

Quindi il sig. *Gamberai* espose un quadro storico dei più valenti e rinomati medici toscani sì antichi che moderni, e ciò a fine d'animare altri all'intrapresa d'un patrio lavoro interessantissimo, quale sarebbe secondo lui la coordinazione e la forbitura di sì fatti materiali per la confezione d'una storia medica patria. Invitando alla quale opera il prefato consocio col novero dei più distinti cultori delle mediche discipline nel nostro paese, non mancò di rilevare, come si fosse la chirurgia disgiunta dalla medicina solo nei bassi tempi, quando la scienza cioè rimase stazionaria, se non degradò; e interpolando ai suoi cenni storici degli utili riflessi rimarcò, che *Antonio Benivieni* medico fiorentino, sullo spuntare del secolo XV, gettò la pietra fondamentale della patologia; che essendo stato *Antonio Benevoli* un oppugnatore della cura dei ristringimenti uretrali col caustico molto prima che l'*Hunter* vantasse quella pratica, dovea riguardarsi un tal metodo d'origine più antica dell'inglese riformatore, e che il *Masotti* pur nostro concittadino imaginò un nuovo dilatatore dell' uretra muliebre per il perfezionamento della litotomia nelle donne senza il taglio, metodo, che ripristinò non ha guari il celebre *Astley Cooper* servendosi d' un dilatatore consimile, il che pose fine all'Adunanza.

Accademia di Lettere e Arti in Pistoja.

*Seduta straordinaria de'*20 *maggio* 1827. — L'Accademia pistojese, ragguardevole fra più altre che adornano questa gentile Toscana, ha ormai preso il costume di rendere ogn'anno quelli ch'essa chiama onori parentali a qualche grande italiano. Molti de' nostri lettori si rammenteranno, spero, d'un ragguaglio, inserito nel numero diciassettesimo di questo giornale, intorno alla solenne adunanza tenuta dall'Accademia nell' aprile del 1822 in onore di Torquato Tasso. Scrisse quel ragguaglio, ch' or giova ricordare a chi lo avesse dimenticato, il bravo Pietro Petrini di Pistoja, morto poco appresso (appena eletto professore di matematiche applicate nello studio di Pisa) e di cui rimarrà lungamente il desiderio. In esso egli espose con molta eleganza di modi e molto calore di sentimento ciò che l'Accademia proponeva a sè medesima coll'istituzione de' suoi parentali, di cui l' adunanza indicata era una primizia. Solo tacque ciò che ho saputo pocanzi da alcuni suoi amici e colleghi, che tale istituzione veniva primieramente da lui; ed io godo di poterglielne qui dare il vanto che gli è dovuto. Egli pure godeva, nel ragguaglio che già si disse, di dar vanto a que'valentuomini, che nel 1821 celebrarono in Roma l'anniversario di Dante, e facea sentire che il

pensiero de'parentali era stato ispirato dal loro nobile esempio. Sembra assai probabile, che l'Accademia pistojese avrebbe cominciato da quelli di Dante medesimo (*ab Jove principium*), se non fosse stato il timore che si prendesse per una copia servile una generosa imitazione. Fors'anche, siccome composta principalmente di giovani, fu indotta a cominciare da quelli del Tasso per singolare affetto verso un poeta, che tanto ci diletta nella più florida età, o per sentimento profondo delle sue sventure, di cui si vorrebbe offerirgli qualche men tardo compenso. E forse vi fu indotta da motivi poco dissimili da quelli, per cui nel 1811 l'Accademia fiorentina della Crusca inaugurò, se così posso esprimermi, coll'apoteosi del nostro grand'epico il proprio risorgimento. Ma dopo i parentali del Tasso, i primi, che dall'Accademia pistojese si celebrassero, furono pur quelli del poeta sacro, il quale sta a capo non solo dell'italiana ma d'ogni moderna letteratura. Passò fra gli uni e gli altri (di cui ci duole che all'Antologia mai non pervenisse lo sperato ragguaglio) un intervallo di quattro anni, ciò che sembra da attribuirsi a imprevedute circostanze, che si opposero al voto della maggior parte degli academici. Quind'innanzi accadrà di rado che fra parentali e parentali passi più lungo intervallo di un anno; e il publico ne ha buon pegno negli ultimi, celebrati un anno appunto dopo quelli di Dante (il 20 di questo mese) in onore di *Cristoforo Colombo*.

Nessuno si meraviglierà che un'Accademia di lettere e d'arti, prima che altri insigni maestri dell'une o dell'altre, abbia pensato ad onorare l'insignissimo de'viaggiatori. S'egli non si annovera fra quei maestri, si annovera fra gli auspici dell'universale civiltà, che comprende egualmente i progressi delle lettere e quelli delle scienze, i perfezionamenti dell'arti e quelli d'ogni umana istituzione. Del resto, nessun più degno impiego delle lettere e dell'arti italiane che il farne omaggio a tutti i sommi illustratori del nome italiano. E certo, per farne omaggio al Colombo, non potea scegliersi più opportuno momento che quello, in cui il nuovo mondo da lui scoperto, sorgendo a nuovi destini, riflette sopra di lui una gloria novella, che torna a sommo splendore d'un nome che ci è sì caro. Quest'idea mi parve dominante ne'versi e nelle prose, che si recitarono dagli accademici pistojesi nell'adunanza dei 20, e di cui riferirò i titoli, non quali veramente furono pronunciati dal loro segretario, ma quali mi vengono suggeriti dalla mia memoria e da quella d'un amico.

Fu primo a dire *Niccolò Puccini*, il quale in una sua prosa, che può chiamarsi proemio, delineò a larghi tratti la storia del gran viaggiatore, rinfrescandola colle notizie raccolte da vari documenti pocanzi ancora inediti, e compiendola colla prospettiva di ciò

che si va operando nel mezzogiorno dell'America. Indi altri degli accademici, quasi a fregio de'primi tratti di tale istoria, recitarono alcune composizioni poetiche: *Domenico Stefani* un'ode sul primo imbarco di Colombo alla volta d'un mondo che per lui solo non è favoloso; *Francesco Trinci* alcune sestine sul suo primo approdarvi fra lo stupore di chi lo accompagna e lo sbigottimento di chi lo riceve credendolo un Dio; *Federigo Giunti* alcune terzine sul suo ritorno dalla meravigliosa scoperta; e *Pietro Odaldi* una canzone, ove al genio dell'Atlantico, vaticinatore de'mali che per colpa degli europei affliggeranno l'America, quel grande risponde con un sublime silenzio, il silenzio del proprio genio che guarda ai secoli ancor lontani.

Qui le recite cessarono per poco, onde lasciar luogo ai suoni ed ai canti, che la festività dell'adunanza, abbellita dal concorso delle più amabili persone della città, sembrava richiedere. Ne' parentali del Tasso furono cantate le famose ottave poste in musica dal Zingarelli. In quelli di Dante, a cui mi spiace sommamente di non avere assistito, si cantarono non so quali terzine del sommo poeta poste in musica da una gentile pistojese. Per quelli del Colombo, che, se mai fece versi (i suoi viaggi autografi publicati non è molto dal Navarette fanno fede ch'ei non fu straniero alle lettere) non curò di serbarli, bisognava comporne apposta, e comporli veramente cantabili; il che non era sì facile. Pietro Odaldi, con quell'abilità di cui ha già dato più saggi, ideò e verseggiò una scena drammatica per musica, la quale fu distribuita in istampa, e in fronte alla quale presso a poco si leggeva così: " Colombo fra i marinari spagnuoli ammutinati, che minacciano di gettarlo in mare: l'azione sinceramente istorica è sulla caravella del gran capitano il giorno sessantesimonono della sua navigazione all'America. „ Un maestro di molta reputazione, anch'egli socio dell'Accademia, Luigi Gherardeschi, ha secondato mirabilmente le intenzioni del poeta così ne'cori de' marinari, come nel recitativo e nell'arie di Colombo. La bella voce del Ceccherini, ch'io non so se sia accademico, ma che vorrei sentire in tutte le accademie, ha data al canto dell'eroe tanto decoro e dignità, che malgrado la difficoltà della cosa ha prodotta la più grata illusione. Molti begli occhi già invitati dall'accademico Puccini a posarsi sull'effigie di quest'eroe (il suo busto modellato da altro degli accademici, Bartolommeo Valiani, sorgea di faccia all'adunanza) vi si sono fissati con nuovo interesse. Molti cuori non ignobili, battendo con insolita forza, le hanno inviati i versi dell'ultimo coro: " Gloria al forte eroe temuto — Del bel ciel d'Esperia onor.

Al ripigliarsi delle recite si udirono primieramente alcuni cenni

di *Luigi Dini* sullo stato attuale delle scienze e dell'arti in America, a cui mi è grato d'aggiugnere la più recente notizia d'un istituto di scienze lettere ed arti fondato nella republica di Colombia ; indi, a nuovo fregio d'altre delle principali circostanze della vita di Colombo, varie composizioni poetiche: una di *Pietro Contrucci* in ottave, in cui dipingevasi l'ingresso trionfale di Colombo in Barcellona ; un' altra di *Luigi Leoni* in terzine, la quale intitolavasi Colombo in catene; e finalmente una terza di *Cassiano Zuccagnini*, pur essa in terzine, la quale avea per titolo Colombo morente confortato dalla gloria.

E le prose e le poesie furono ascoltate tutte con piacere, e alcune di esse con molta commozione. Mai forse non si udirono in una sola adunanza tante composizioni, dettate da ingegno sì diverso e con sentimento sì unanime. Verrà giorno sicuramente in cui, rinnovandosi in seno all'Accademia i parentali di Colombo, o celebrandosene altri, si diranno cose o più profonde o più peregrine che quelle che si dissero nell'adunanza dei 20. Ma anche allora si ricorderà quest'adunanza con particolare dolcezza, come vera adunanza d' amici, tutti concordi nell'amore della patria comune e di quanto è nobile e generoso. Vorrei poter qui citare alcune delle cose più notabili da loro pronunciate, ma non posso fidarmi della mia memoria. Anche le men notabili pel pensiero mi parvero talvolta notabilissime per la grazia e per l' ornamento, di che non mi feci meraviglia, sapendo ch'era in mezzo ad accademici che fanno professione delle lettere più gentili. Io non ho bisogno d' indicare quelli tra essi che si distinsero più particolarmente : il nostro publico li conosce quasi tutti dalle composizioni che in varie circostanze hanno stampate. Indicherò solo un accademico più giovane degli altri, *Luigi Leoni*, il quale manifestò nell' adunanza dei 20 un genio poetico da nessuno sospettato, e riscosse gli applausi de'più difficili. S'egli comprende, come sembra, qual sia nel nostro secolo la missione d' un vero poeta, l'Italia fra alcuni anni sentirà parlar molto di lui, e quelli, che tanto l'applaudirono la sera del 20, dovranno compiacersi d'avergli dato il primo e forse più potente incoraggimento.

Assisteva all' adunanza, fra le più graziose e le più colte persone della città, una specie di deputazione di tutta la Toscana e del resto d'Italia, che ne riportò seco le più dolci rimembranze. All'indomani questa deputazione, con molti de'soci dell'accademia, si trovò raccolta a poca distanza dalla città ne' deliziosi giardini d' uno de'soci medesimi, Niccolò Puccini, ov'era apparecchiato il banchetto dell'ospitalità. Fra i vari discorsi, che il rendevano e più nobile e più caro, fu ricordato compirsi in quel giorno (21) il terzo secolo dalla morte d'un grande italiano, di cui, passeggiando i giardini, si era po-

canzi visitato il monumento. Quindi fu proposto e approvato ad una voce da quanti erano presenti, che l'accademia pistojese renderebbe a lui gli onori parentali dell'anno seguente. Convien credere, che nella prima adunanza successiva di tutti gli accademici siasi cangiato d'avviso, poichè nel breve ragguaglio che porge il Giornale di Lucca de' parentali di Colombo, leggo che i seguenti si celebreranno a Michelangiolo. Giunto il convito alla letizia dei brindisi, il nome de'più illustri italiani viventi fu acclamato con tanto amore con quanta venerazione si era pronunciato quello de'passati. E, prima che d'altri, si bevve alla conservazione della salute di Vincenzo Monti, augurando ch' ei possa nobilitare colla sua presenza i futuri parentali dell'Accademia di Pistoja, che gli avrebbe dato l'anno scorso con tanto trasporto il seggio dovutogli accanto al busto di Dante, e quest' anno forse gli avrebbe consegnata una corona, per cingerne, frammessavi qualche gemma del suo tesoro poetico, l' immortale Colombo.

M.

Accademia dei Tegei in Siena.

Adunanza del 28 *aprile* — Il sig. Dott. Ferdinando Antolini andò considerando *tutto ciò che alla fisica e morale cultura dell' uomo nella sua età giovanile s' appartenga.* Espose in una sua lezione il sig. Carlo Bianchi Paparoni *la necessità che ha di conoscere i principii fondamentali dell'antiquaria chiunque visiti stabilimenti, o viaggi;* ed indicò i *libri oggi riputati su tal materia migliori.* Dissertò il Molt. Rev. sig. Don Massimiliano Cicali *sull'origine del linguaggio.* Fu proposto ed accettato per novello accademico il sig. dott. Antonio Tommasi: quindi fu sciolta l' adunanza.

Adunanza del 31 *maggio.* Il sig. dott. Francesco Bandiera lesse una dissertazione *Intorno agli studi delle donne.* Il rev. sig. arciprete Gio. Batt. Vallecchi presidente dell'Accademia *confutò la general proposizione d' un moderno scrittore asserente gli antichi aver sempre e tutti creduto che il mondo dovesse essere eterno.* Il sig. dott. Patrizio Muschi presentò all'Accademia una copia della sua traduzione delle stagioni di Thomson; e l'Accademia glie ne retribuì grazia acclamandolo accademico. ed incombensando il segretario a fargli di ciò convenevole partecipazione. Quindi fu sciolta l'adunanza.

Estratti delle memorie recitate nelle radunanze dell'I. e R. Instituto di scienze lettere ed arti di Milano, negli anni 1826-27.

Adunanza del dì 5 gennaio 1826. — Si proseguì la lettura della memoria del cavalier Morosi, già altre volte citata, sulla vera cagione delle disastrose esplosioni che avvengono nelle caldaie delle macchine a vapore, e sul modo di eliderle.

Egli, in conseguenza delle osservazioni che ha fatte nello schianto di alcune di dette caldaie, è di opinione che questo spaventoso fenomeno non avvenga soltanto per tensione del vapore in quelle condensato, ma ben anche per una refluenza di moto prodotta dall'istantaneo arrestamento del vapore medesimo nell'atto che il grande stantuffo si ferma per cambiare direzione. Allora, dic'egli, tutto il vapore ch'erasi messo in movimento, arrestato istantaneamente in corso, refluisce con impeto nella caldaia, come l'acqua nell'ariete idraulico, ed a guisa d'un solido, urta, scuote e spezza le pareti di essa. Secondo i suoi calcoli quest'urto uguaglia quello che produrrebbe una colonna d'acqua che vi cadesse unita ed ugualmente velocitata, avente per base la caldaia medesima, e per altezza quella delle atmosfere alle quali si riferisce la tensione del vapore condensatovi. L'autore con alcuni esperimenti idraulici si è studiato di far palese la grandissima analogia che passa tra la cagione di questo fenomeno e quella che produce la rottura dei tubi e serbatoi delle fontane ad acqua compressa. Il pericolo dello scoppio delle caldaie cresce immensamente nelle macchine ad alta pressione; trovando egli che una caldaia la quale debba sostenere la tensione di due sole atmosfere, dovrebb'essere di tale robustezza di sostenerne quindici almeno per resistere all'urto. Le animelle o valvole di sicurezza comunemente praticate, possono, a parer suo, talvolta concorrere a produrne lo stesso disastro, respingendo addentro col loro violento cadere il vapore in quell'istante che sfoga dalla caldaia; mentre inutili riescono gli zaffi chiusi con leghe metalliche di facilissima fusione, attesochè il calorico del vapore non ha parte in quel funesto accidente, quando è prodotto dalla causa sopra indicata.

Conchiude pertanto che per rimediare al pericolo dovrebbesi:

1.° Abbandonare l'uso delle macchine ad alta pressione, specialmente per ispingere le barche nel mare, ove alcune particolari circostanze rendono lo scoppiamento più facile.

2.° Costruire le caldaje di ferro ben purgato, molto fibroso, battuto e tirato ai magli, e non soltanto passato tra i cilindri lami-

natori, come ora quasi generalmente si pratica per oggetto di economia.

3.° Unire ad esse un grande recipiente d'aria, atto a smorzare l'impeto del vapore, ogni qualvolta refluisca in esse, nella guisa appunto che praticasi nelle macchine idrauliche di sommo sforzo e di getto continuo.

4.° Fare in modo che l'arresto del vapore succeda a poco a poco, onde non abbia luogo l'indicata refluenza.

5.° Fissare orizzontalmente nelle caldaje che devono servire al moto delle barche, non molto al disotto del pelo dell'acqua bollente, un diaframma, in varii punti traforato, affinchè questa nell'ondeggiamento non sciarbi, ed agiti con violenza il vapore contenuto nelle caldaje stesse.

6.° Aggiungere alle valvole di sicurezza un volano, il quale impedisca che essendo aperte liberamente dal vapore si richiudano con troppa velocità, e producano la refluenza di esso.

7.° Prescrivere delle discipline più precise e severe sulla costruzione e sul mantenimento di questi prodigiosi ordigni, l'applicazione de'quali deve certamente recare all'industria umana incalcolabili vantaggi.

Nel proseguimento di questa memoria, di cui la lettura fu divisa in diverse successive radunanze, il sig. Morosi ha colta l'opportunità per esternare una sua opinione intorno alla traslazione ossia al movimento de'corpi. Egli suppone che la causa del movimento risieda in un sottilissimo etereo fluido, in cui stia immerso tutto il creato, il quale col suo trascorrere continuo a traverso ai corpi ne disgrega e trasporta le molecole, operando così quella metamorfosi che tanto ammiriamo nella natura. Egli appella questo fluido motico, cioè cagione del moto, o piuttosto movimento, ed accenna che tutti gli animali, dall'uomo fino all'insetto, per naturale virtù o per industria hanno potere d'adunarlo, di ritenerlo e d'immetterlo a volontà nei corpi contigui o che toccano, come la Torpedine, il Grongo ed altri fanno dell'elettricità che conservano ne'proprii corpi. L'autore ha promesso di aggiungere a questa memoria un'altra risguardante il modo di migliorare il meccanismo delle ruote a pale attualmente in uso nelle barche a vapore.

Adunanza del dì 19 gennaio. — Il sig. Alessandro Majocchi, attual professore di fisica nell'I e R. Liceo di Mantova, fu ammesso a leggere la prima parte d'una instruzione teorico-pratica sui parafulmini, che uscì poco tempo dopo in luce (Milano, presso l'I. e R. Stamperia.)

(*Sarà continuato.*)

BULLETTINO BIBLIOGRAFICO

Annesso all' Antologia (*)

N.° XLIII. *Maggio* 1827.

N.° 652. I Teatri, *giornale drammatico-musicale e coregrafico.* — Estratto del manifesto. — L' Imp. R. professore emerito Gaetano Barbieri, mentre pubblicava nel febbraio del corrente anno il manifesto di un giornale intitolato *i teatri*, il dottore don Giulio Ferrario, rappresentante una società di professori ed amatori degli studi musicali e coregrafici, era pure autorizzato dall' Imp. e R. governo a dar opera ad un giornale intorno alla musica ed alla coregrafia. La stima che gli estensori delle due opere periodiche si professano scambievolmente, e la gentile cooperazione dei signori maestri Simone Mayr, Giovanni Pacini, Alessandro Rolla, Gaetano Piantanida, Paolo Bonfichi, dottore Pietro Lichtenthal e Davide Banderali, promessa a vantaggio della suddetta società di professori ed amatori, ha incoraggiato i compilatori dei due giornali ad unire i loro lavori in un solo, onde dall' importante collegamento di queste amene istituzioni, e dalla concorrenza accresciuta di cooperatori distinti, s' avesse un' opera sempre più degna del pubblico aggradimento. — Programma. — Parte prima. — *Memorie e notizie intorno alla drammatica, alla musica ed alla coregrafia.* — Sezione I. *Teoriche drammatiche.* — Sezione II. *Teoriche musicali e coregrafiche* — Sezione III. *Storia della drammatica.* — Sezione IV. *Storia della musica e delle arti della Danza.* — Sezione V. *Biografia drammatica, musicale e coregrafica.* — Parte seconda — *Annali universali di drammatica, di musica e coregrafia moderna.* — Sezione I. *Notizie intorno al teatro italiano.* — Sezione II. *Notizie intorno ai teatri stranieri.* — Sezione III. *Bibliografia musicale e drammatica.* — Sezione IV. *Fisica e meccanica musicale, e notizie intorno alle arti sceniche.* — Sezione V. *Cenni intorno alle aziende teatrali.* — Appendice. *Varietà.* — *Patti di associazione.* — Uscirà un fascicolo ogni settimana, incominciando dalla terza del prossimo aprile. — Le pagine porteranno un numero progressivo dal primo fascicolo sino all' ultimo dell' anno teatrale, in cui si troverà l' indice generale distribuito per materie e per ordine di alfabeto. Il volume che potrà essere diviso in due, non riuscirà minore di cinquantaquattro fogli in 8.° — Dodici incisioni in rame contenenti o pezzi scelti di musica, o ritratti d' insigni maestri ed artisti, o costumi teatrali, o decorazioni sceniche, saranno distribuite in ciascun anno ai signori associati. — Il prezzo di associazione, da pagarsi anticipatamente all' atto di ricevere il primo fascicolo, è per un semestre di lire dodici aust.; per un anno lire ventiquattro, pari a ital. 20, 80. Chi poi amasse vedere sulle prime l'andamento di quest'opera, potrà associarsi anche per un solo trimestre, pagando anticipatamente lire sei aust. — L'affrancatura per tutto il Regno Lombardo-Veneto, e sino ai confini per l'estero, è di lire 4 aust. all' anno. — Le associazioni si ricevono presso l'editore del giornale il dott. don *Giulio Ferrario*; presso la ditta *Antonio For-*

(*) *I giudizi letterari, dati anticipatamente sulle opere annunziate nel presente bullettino, non devono attribuirsi ai redattori dell' Antologia. Essi vengono somministrati da' sigg. librai e editori delle opere stesse, e non bisogna confonderli con li articoli che si trovano sparsi nell'Antologia medesima, siano come estratti o analisi, siano come annunzi di opere.*

tunato Stella e figli; non che presso il signor *Giovanni Ricordi*, e presso i principali librai e negozianti di musica, così di Milano come fuori, e dall'*Ufizio delle Gazzette* presso l'I. e R. Direzione delle Poste. — *Milano 24 marzo* 1827. — Le associazioni in Bologna si ricevono dall'A. Pietro Brighenti.

653. Corso di matematiche del prof. Flauti. — Questo *Corso*, che fu publicato nel 1817, e del quale ora si publica in Napoli una nuova edizione con aggiunte e complementi, conterrà le opere qui appresso designate.—I.° *Corso di geometria elementare e sublime*, ossieno i primi *sei libri*, l' XI.°, il XII.°, ed il XIII.° d'Euclide, nonchè il I.° d'Archimede sulla *sfera*, sul *cilindro* e sulla *misura del cerchio*, 2. volumi. Trattato delle *sezioni coniche* composto da Nicola Fergola, ed illustrato da Giannattasio, 1. Volume. *Trigonometria piana e sferica*, preceduta da un sunto della storia di questa scienza, 1. Volume. — II.° *Corso di analisi elementare e sublime*, ossiano *Analisi algebrica elementare; analisi indeterminata; introduzione all'analisi degli infiniti; analisi degli infiniti*, Volumi 4. — III.° I *Dati di Euclide*, preceduti da un trattato del *luogo di risoluzione*. — La *Geometria di sito sul piano e nello spazio*, preceduta da un trattatello di *Geometria descrittiva*. — *Ricerche geometriche sulla teorica delle ombre ne' disegni architettonici*. — *Applicazione dell' analisi alla geometria*. — *Sezioni coniche analitiche, e luoghi geometrici analiticamente trattati*, opere del sig Fergola con elogio dell'Autore. — *Opuscoli matematici* del professor Flauti, Volumi 7. — L' edizione è in ottima carta regale, e nitido carattere *filosofia*. Se ne fanno due *formati*; in 4.° cioè ed in 8.° Il prezzo del primo è di ducati quattro a volume. Gli associati a tutta l'*opera* ricevono la distinzione d' aver la loro *copia* in carta velina.

654. Le georgiche di Virgilio, in ottava rima; traduzione dell'autore dell' Iliade italiana. *Firenze* 1827, tip. *all'insegna di Dante*, 8.° di pag. 196. Questo volume contiene inoltre un saggio di traduzione del I.° canto dell' Eneide, del medesimo autore.

655. La scienza della legislazione, e gli opuscoli scelti di Gaetano Filangieri. *Livorno*, 1827, *G. Masi*. Tom. 2.° e 3.°

656. Notizie storiche del cav. G. B. Lod. Giorgio Seroux d'Agincourt, scritto da G. G. de Rossi suo amico. *Venezia* 1827. Tip. *Alvisopoli* 8.° di pag. 60.

657. Lettere di Alessandro Tassoni, ora nella maggior parte pubblicate per la prima volta da Bartolommeo Gamba. *Venezia*, 1827, Tip. *Alvisopoli*, 8.° di pag. 70.

658. Catalogo di tutte le produzioni letterarie edite ed inedite della ch.me. dell'abate Francesco Girolamo Cancellieri, coll' elenco dei manoscritti lasciati ai suoi eredi. *Roma*, 1827. Tip. *Ercole*, 8.° di pag. 32, col ritratto dell'Autore.

659. Kedromelergon di Salvatore del Vivo. *Napoli*, 1826. *Da' torchi del Tramater*, 8.° di pag. 72.

660. Storia dell'arte dimostrata coi monumenti, dalla sua decadenza nel IV secolo, fino al suo risorgimento nel XVI, di G. B. Seroux d'Agincourt. Prima traduzione italiana. Volumi sei. *Prato*, 1826-27, *fratelli Giachetti*. Tom. II.° e dispensa ottava e nona delle tavole — Prezzo della dispensa l. 10 it.

661. Lezioni di fisiologia di Lorenzo Martini. *Torino*, 1826, *Giuseppe Pomba*, 2 volumi in 8.°, prezzo lir. 13 italiane.

662. Parnaso italiano novissimo, raccolto e pubblicato per cura di U. E. *Napoli*, 1827, *Stamperia Francese*. Tomo 4.°. Prezzo de'4 volumi paoli 16. Trovasi in Firenze presso *N. Conti*.

663. Racconti morali di Gio. Franc. Marmontel, già tradotti da Gasparo Gozzi, ed ora emendati sull'original francese, ed accresciuti del volgarizzamento di alcuni altri. *Venezia*, 1827. *Tip. Alvisopoli*. Volumetti 6 in 32.°

664. Il buon giardiniere, traduzione dal francese con note di Carlo Maupoil, tratta dalla vigesima sesta edizione di Parigi, dell'anno 1825. *Venezia*, 1826. *Tip. Gaspari*, fascicolo 8.°, prezzo lir. 2, 08 it. — Tutta l'opera conterrà 11 fascicoli, e 45 tavole.

665. Saggio di poesie facete di Giuseppe Zucconi veneziano, M. C. *Venezia*, 1827. *G. Picotti*, 8.° di pag. 86.

666. Biografia universale antica e moderna. *Venezia*, 1827, presso *G. B. Missiaglia*. Vol. XXXIV. (LU-MA).

667. Inscrizioni Veneziane, raccolte ed illustrate da Emanuele Antonio Ci-

cogna di Venezia. IV° fascicolo in 4° contenente le chiese di S. Secondo, di S. Daniel e di S. Marina; delle giunte e correzioni; un' epistola di Gio. David Weber; e tre indici. Con questo fascicolo che contiene un rame, e costa lir. 3, 40 it. si compie il 1° volume dell'opera; e si va senza indugio a metter sotto il torchio il 5° fascicolo che forma il principio del secondo volume.

668. Collezione portatile di classici italiani. *Firenze*, 1827, presso *P. Borghi* e *C.* Tomo XXIII. Rime di Francesco Petarca. Vol. 2. Tomo XXIV e XXV. L' Orlando furioso di L. Ariosto. Vol. 1 e 2.

669. Istoria della rivoluzione di Francia dalla convocazione degli stati, fino allo stabilimento della monarchia costituzionale. Libri VIII di Pietro Manzi. *Firenze*, 1826. Tip. di *Luigi Pezzati*. Un vol. 8.° di pag. 226.

670. Lode di S. Caterina da Siena, divisa in cinque discorsi, detta per la terza volta nell' Oratorio della medesima in Fontebranda; nei giorni 23, 24, 25, 26 e 27 aprile del presente anno, dal dottor Luigi Bellacchi membro del collegio teologico di questa città, socio di varie accademie, e parroco di S. Andrea a Montecchione Suburri. *Siena*, 1827, tip. di *Pandolfo Rossi*, 8.° di pag. 90.

671. Farmacopea generale sulle basi della chimica farmacologica, o elementi di farmacologia chimica del prof. Gioacchino Taddei. *Firenze*, 1827, presso *Luigi Pezzati*. Volume III.° di fogli 27 in 8.° Prezzo per gli associati lir. 5, 13; per i non associati lire 7.

672. Fisiologia dell'uomo del prof. N. P. Adelon, volgarizzata e commentata dal dott. G. B. Thaon. *Firenze*, 1827. Il primo volume di questa classica interessantissima opera venne ora pubblicato dal tipografo *Luigi Pezzati*. Il prezzo per i sigg. Associati è di paoli 6. Goderanno dell' istesso favore coloro che si associeranno innanzi la pubblicazione del secondo volume, il quale verrà alla luce immancabilmente da qui a tre mesi. S. A. I e R. degnò concedere al Traduttore una privativa di dieci anni per questo suo lavoro. Trovasi vendibile alla tipografia Pezzati, sulla piazza S. Spirito n.° 1919.

—

ERRORI OCCORSI NEL PRECEDENTE FASCICOLO N.° 76.

Pag. 118 e 119.

ERRATA.	CORRIGE.
ὁλέτροου	ὁλέτρᾳ
ἵκετω	ἵκετο
Αιγάς	Αἰγὰς
μυγκοφνσῶν	μυγκοφυσῶν
λεονταρόψιχα	λεονταρόψυχα

OSSERVAZIONI
METEOROLOGICHE
FATTE NELL' OSSERVATORIO XIMENIANO
DELLE SCUOLE PIE DI FIRENZE

Alto sopra il livello del mare piedi 205.

MAGGIO 1827.

Giorni	Ora	Barometro	Termo. Interno	Termo. Esterno	Igrometro	Pluviometro	Anemoscopio	Stato del cielo	
1	7 mat.	28. 2,3	15,3	11,3	81		Sc. Le.	Bel sereno	Calma
	mezzog.	28. 2,2	15,4	16,3	60		Pon.	Serenissimo	Ventic
	11 sera	28. 1,5	16,2	12,3	74		Lib.	Sereno	Ventic.
2	7 mat.	28. 1,2	15,7	10,7	88		Scir.	Nuv. sereno	Ventic.
	mezzog.	28. 1,3	15,7	16,0	68		Pon.	Nuv. ser.	Vento
	11 sera	28. 0,9	15,9	13,4	84		Po. Li.	Nuvolo	Calma
3	7 mat.	28. 1,2	15,7	12,3	90		Os. Li.	Nuvolo	Ventic
	mezzog.	28. 1,1	15,7	16,0	70		Pon.	Ser. con nuv.	Ventic
	11 sera	28. 0,8	15,9	13,3	85		Lib.	Sereno	Calma
4	7 mat.	28. 1,3	15,8	12,8	89		Ostro	Ser. rag.	Ventic
	mezzog.	28. 1,1	15,7	16,2	68		Po.Ma.	Sereno	Ventic.
	11 sera	28. 1,2	16,6	13,2	80		Ostro	Ser. rag.	Ventic.
5	7 mat.	28. 1,1	16,1	12,3	87		Scir.	Ser. rag.	Ventic.
	mezzog.	28. 1,2	16,3	17,0	61		Tram.	Nuvolo	Ventic.
	11 sera	28. 0,9	16,5	12,5	100		Ostro	Nuvolo	Calma
6	7 mat.	28. 0,3	16,0	12,1	87		Scir.	Ser. nuv.	Ventic.
	mezzog.	27. 11,9	16,0	17,4	60		Maes.	Se. con nuv. all'or.	Ventic.
	11 sera	27. 11,4	16,7	14,0	69		Po. Li.	Nuvolo	Calma
7	7 mat.	27. 11,0	16,5	14,0	74		Ostro	Nuvolo	Calma
	mezzog.	27. 11,0	16,6	17,8	58		Os. Li.	Nuv. ser.	Vento
	11 sera	27. 10,9	16,7	12,9	82		Ostro	Nuv. ser.	Ventic.

Giorni	Ora	Barometro	Termo. Interno	Termo. Esterno	Igrometro	Pluviometro	Anemoscopio	Stato del cielo	
	7 mat.	27. 10,9	16.4	15,0	76	00,1	Lib.	Ser. nuv.	Vento
8	mezzog.	27. 11,0	16,4	17,3	56		Po. Li.	Ser. nuv.	Vento
	11 sera	27. 11,5	16,4	11,5	81		Scir.	Nuv. ser.	Calma
	7 mat.	27. 11,9	15,9	12,6	83		Lib.	Ser. neb.	Ventic.
9	mezzog.	28. 0,0	16,0	16,3	72		Gr Le.	Nuvolo	Vento
	11 sera	28. 0,0	16,5	15,0	82	0,02	Ostro	Pioviggine	Calma
	7 mat.	27. 11,7	16,0	12,3	95	0,35	Lev.	Pioggia	Ventic.
10	mezzog.	27. 11,4	16,0	14,3	93	0,11	Lib.	Nuvolo	Ventic.
	11 sera	27. 11,4	15,7	12,0	100	0,20	Sc. Le.	Pioggia	Vento
	7 mat.	27. 10,7	15,0	12,0	100	0,40	Po. Li.	Nuvolo	Vento
11	mezzog.	27. 11,2	15,3	16,7	73		Sc. Le.	Nuvolo	Ventic.
	11 sera	27. 11,0	14,9	14,9	100	0,06	Ostro	Nuvolo	Calma
	7 mat.	27. 10,0	15,0	13,2	97	0,31	Lev.	Pioggia	Vento
12	mezzog.	27. 9,3	15,3	16,4	90	0,09	Pon.	Pioggia	Ventic.
	11 sera	27. 9,0	15,0	12,8	86	0,07	Lev.	Nuvolo	Calma
	7 mat.	27. 9,1	14,9	12,0	88		Scir.	Nuv. Ser.	Ventic.
13	mezzog.	27. 9,6	15,0	13,9	86	0,17	Greco	Pioggia	Ventic.
	11 sera	27. 10,0	14,8	11,8	96	0,35	Scir.	Nuvolo	Ventic.
	7 mat.	27. 10,1	14,2	12,6	89		Scir.	Nuv. ser.	Calma
14	mezzog.	27. 10,9	14,3	14,8	72		Po.Ma.	Nuv. ser.	Ventic.
	11 sera	27. 11,6	14,0	11,4	95	0,05	Scir.	Ser. nuv.	Calma
	7 mat.	27. 11,7	14,5	12,5	88		Scir.	Ser. con nuv.	Calma
15	mezzog.	27. 11,9	14,5	15,2	75		Mae.	Nuvolo	Ventic.
	11 sera	27. 11,9	14,5	12,0	96	0,12	Lev.	Nuv. ser.	Calma
	7 mat.	27. 11,8	14,3	11,4	94		Sc. Le.	Nuvolo	Calma
16	mezzog.	27. 11,9	14,4	14,7	78		Pon.	Pioggia	Ventic.
	11 sera	27. 11,9	15,0	13,0	95		Lib.	Nuvolo	Calma
	7 mat.	27. 11,9	15,0	13,0	94	0,02	Lib.	Nuvolo	Calma
17	mezzog.	28. 1,1	15,2	16,3	71		Pon.	Nuvolo	Ventic.
	11 sera	28. 0,7	15,7	13,8	88		Os. Li.	Ser. con nuv.	Calma
	7 mat.	28. 1,0	15,6	12,9	92		Ostro	Sereno	Calma
18	mezzog.	28. 1,0	15,6	17,6	65		Os. Sc.	Se.con nuv. all'or.	Calma
	11 sera	28. 0,0	17,2	15,8	86		Gr. Le.	Ser. con nebb.	Calma
	7 mat.	28. 0,1	17,0	15,0	91		Sc. Le.	Ser. nebb.	Calma
19	mezzog.	28. 0,0	17,1	20,4	60		Lev.	Ser. ragn.	Ventic.
	11 sera	27. 11,8	18,4	15,9	75		Os. Li.	Ser. nuv.	Ventic.

Giorni	Ora	Barometro	Termo. Interno	Termo. Esterno	Igrometro	Pluviometro	Anemoscopio	Stato del cielo	
	7 mat.	27. 11,8	18,0	16,1	84		Po. Li.	Nuvolo	Calma
20	mezzog.	28. 1,0	17,9	15,3	93	0,19	Tram.	Nuvolo	Ventic.
	11 sera	28. 0,0	17,6	14,2	96	0,07	Lev.	Sereno	Ventic.
	7 mat.	27. 11,9	17,0	13,7	97		Sc. Le.	Nebbia	Calma
21	mezzog.	27. 11,9	17,0	16,4	78		Po. Li.	Nuvolo	Vento
	11 sera	28. 0,1	16,5	13,5	99	0,19	Ostro	Nuvolo	Ventic.
	7 mat.	28. 0,3	16,0	14,4	76		Tram.	Ser. neb.	Calma
22	mezzog.	28. 0,3	16,2	17,9	50		Tram.	Nuv. ser.	Ventic.
	11 sera	28. 0,6	16,9	13,4	76		Tram.	Sereno	Ventic
	7 mat.	28. 0,2	16,0	11,7	82		Ostro	Ser. nebb.	Ventic.
23	mezzog.	27. 11,4	16,4	18,2	53		Maes.	Nuv. sereno	Ventic.
	11 sera	27. 10,4	16,5	14,9	80		Scir,	Nuv. ser.	Calma
	7 mat.	27. 10,1	17,0	13,5	88		Scir.	Ser con nebb.	Ventic.
24	mezzog.	27. 9,7	17,3	18,6	57		Tram.	Ser. nuv.	Ventic.
	11 sera	27. 9,6	17,9	14,0	89		Scir.	Sereno	Ventic.
	7 mat.	27. 9,5	17,4	14,2	87		Sc. Le	Ser. nuv.	Ventic.
25	mezzog.	27. 9,0	17,4	17,2	72		Ostro	Nuv. foltiss.	Ven. for.
	11 sera	27. 9,3	16,5	12,0	100	2,13	Lib.	Pioggia	Calma
	7 mat.	27. 9,9	16,2	12,2	89	0,19	Scir.	Nuvolo	Ventic.
26	mezzog.	27. 10,5	16,1	15,8	70	0,15	Po. Li.	Nuvolo ser.	Vento
	11 sera	27. 10,8	16,0	11,5	90		Scir.	Ser. nebb.	Calma
	7 mat.	27. 10,7	15,5	11,3	80	0,03	Sc. Le.	Pioviggine	Ventic.
27	mezzog.	27. 11,5	15,2	13,3	80	0,08	Sc. Le.	Nuvolo	Calma
	11 sera	28. 0,2	15,3	11,6	91		Lib.	Nuv. ser.	Vento
	7 mat.	28. 0,1	14,9	12,2	94		Os. Sc.	Ser. nebb.	Calma
28	mezzog.	28. 0,3	15,0	17,2	67		Lib.	Ser. nuv.	Vento
	11 sera	28. 0,6	16,0	13,0	90		Scir.	Sereno	Calma
	7 mat.	28. 1,3	15,8	13,8	87		Os. Sc.	Ser. neb.	Calma
29	mezzog.	28. 1,3	16,3	19,0	49		Tram.	Ser. rag.	Vento
	11 sera	28. 1,0	17,0	14,0	85		Os. Li.	Sereno	Calma
	7 mat.	28. 1,2	17,0	14,9	79		Os. Sc.	Sereno bello	Calma
30	mezzog.	28. 0,9	17,4	20,3	52		Gr.Tr.	Ser. con nuvoli	Ventic.
	11 sera	28. 0,6	18,5	16,0	78		Pon.	Sereno	Calma
	7 mat.	28. 0,2	18,2	15,5	80		Os. Sc.	Sereno	Calma
31	mezzog.	28. 0,3	18,7	21,3	52		Gr.Tr.	Nuv. ser.	Ventic.
	11 sera	28. 0,3	19,5	16,8	81		Po. Li.	Sereno	Calma

L'ANTOLOGIA si pubblica ogni mese, per fascicolo non minore di 10 fogli. Tre fascicoli compongono un volume, ed ogni volume è accompagnato da un indice generale delle materie.

Le associazioni si prendono

in FIRENZE, dal Direttore Editore *G. P. Vieusseux.*
in MILANO, per tutto il regno Lombardo Veneto { dalla *Spedizione delle Gazzette*, presso *I. e R. Direz. delle Poste.*
in TORINO o GENOVA { per tutti li Stati Sardi, alle respettive *Direzioni delle Spediz. delle Gazzette* presso *la R. Direz. delle Poste.*
in MODENA presso *Gem. Vincenzi e C.°* libr.
in PARMA presso il sig. *Dervié* direttore delle Poste.
in ROMA, per tutto lo stato Pontificio, presso il sig. *Pietro Capobianchi*, impiegato nell'amministraz. gen. delle Poste Pontif.
in NAPOLI, presso il sig. *Agnello Nobile.*
in PALERMO, per tutta la Sicilia presso il sig. *F. Gruis*, via Toledo N.° 7.
in AUGUSTA presso la *Direzione delle Gazzette.*
in GINEVRA presso *J. J. Paschoud.*
in PARIGI presso *Barrois l'aîné* lib. Rue de Seine N. 10.
in LONDRA presso *G. E. Molini* N. 41 Paternoster Row.

IL PREZZO D'ASSOCIAZIONE da pagarsi anticipatamente.

Per la *Toscana*, Lire 36 toscane per 1 anno { franco di porto per la posta

per tutto il *Regno Lombardo Veneto* e il *Regno Sardo* franchi 36. franco di porto per la posta

per il *Ducato di Parma*, — franchi 36. franco alle frontiere per la posta

per lo *Stato Pontificio*, — scudi 8. franco di porto per la posta

per l'*Estero*, — franchi 36. franco Torino o Milano

o franchi 52. franco Parigi per la posta

La collezione dei primi 4 anni, 1821-1824 N.° 1-48, non si può rilasciare a meno di L. 150
N.° 49-72 „ 50
L'intera collezione di anni 6. „ 200

INDICE

DELLE MATERIE

CONTENUTE NEL PRESENTE QUADERNO

Annali della tipografia degli Aldi, o storia de' tre Manuzzi, opera [illegible] Renouard. (F. P.) [illegible]

Storia de' francesi di S. de Sismondi. Art. III. (F. S.) 16

Le Accademie. Dialogo. (F. T.) [illegible]

RIVISTA LETTERARIA. *Manzoni*, Tragedie ed altre poesie p. 40. — *Leoni*, La Pleiade parmense p. 58. — *Prose varie* originali e tradotte p. 63. — *Poesie varie* originali e tradotte p. 63. — Gl'italiani in Russia, memorie d'un ufiziale italiano p. 95. (M.) 49

Memorie sul progetto di due canali navigabili fra l'Oceano Atlantico e Pacifico. Opera del sig. Robinson. (Estratto). (G. P.) 125

Giornale de' progressi delle scienze mediche, in Europa, in America ec. 136

Saggio d'esperienze elettrometriche del prof. Marianini. (G. Libri) 141

Esame critico con documenti inediti della storia di Demetrio d'Iran, Wassilewitch, per Sebastiano Ciampi (B.) 153

Bullettino scientifico. — Fisica e chimica 156. — Mineralogia 166. — Paleontografia 168. — Fisica vegetabile 168. — Fisica animale 170. — Arti industriali 170. — Geografia e viaggi scientifici 173. — I. e R. Accademia dei Georgofili 175. — Società toscana di geografia, statistica e storia naturale della patria 176. — Storia ed analisi dell'acque acidule minerali di Montione presso Arezzo 178. — Società medica fiorentina 180. — Accademia di lettere e arti di Pistoja p. 183. — Accademia de' Tegei di Siena p. 187. — I. e R. Istituto di Milano p. 188. 56

Bullettino bibliografico. 90

Tavole meteorologiche.

ANTOLOGIA

GIORNALE

DI

SCIENZE, LETTERE E ARTI

N.° 78

Giugno 1827.

Anno VII. Vol. XXVI.

FIRENZE

AL GABINETTO SCIENTIFICO e LETTERARIO

DI G. P. VIEUSSEUX

DIRETTORE E EDITORE

TIPOGRAFIA DI LUIGI PEZZATI.

ANTOLOGIA

N.° LXXVIII. *Giugno* 1827.

Osservazioni sull' articolo della REVUE ENCYCLOPÉDIQUE, *settembre* 1826, n.° 93. — Nouveaux principes d'économie politique, 2.de édition — *Segnato J. C. L. De* SISMONDI.

In un quadro da me steso sui progressi delle scienze economiche fino all' anno 1825, credetti necessario di fare alcune critiche osservazioni sulla prima edizione dei *nuovi principii d'economia* del signor Sismondi; principii ch' egli ha creduto di dover convalidare con una seconda edizione. Mancandomi questa ho preso in esame il suo articolo, in cui porge un ragguaglio delle sue nuove ragioni. Egli dubita, a buon dritto, che questi principii non abbiano ottenuto l'approvazione di que' scrittori, che si riguardano come i più distinti di questa scienza, e che anzi impugnarono i medesimi con quei riguardi però che sono ben dovuti ad un' autore di tanti talenti e di tanto merito, siccome il Sismondi. Riconosce lo stesso di aver combattuto principii di economia che già avevano riportato l' assentimento generale, e le sue nuove massime non ad altro tendere, che al rovesciamento di una scienza, che vanta egli stesso essere innalzata al grado, sono sue parole, delle più nobili creazioni dello spirito umano. Ciò che sorprende in queste sue opere si è di aver tentato sconvolgere del tutto

quei principii, che furono un tempo da lui professati nella sua prima opera di economia *legislazione commerciale*, ed in cui proponeva quale assioma *lasciate fare, lasciate passare*, mentre di presente egli invoca, ahi! troppo inopportunamente, mi è forza il dirlo, l'intervento dei poteri sociali contro quasi ogni libertà d' industria e di commercio. Forse questo grand' uomo è stato strascinato a siffatte incongruenze da un eccessivo zelo filantropico o da passione di novità; ma spero che ad onta dei suoi tentativi la verità de' principii di economia, dalla maggiorità approvati, rimarrà immobile, siccome il sole pel sistema copernicano nell' universo, in onta a tutte le opposizioni fatte al gran Galileo, benchè numerose e potenti.

Compreso il signor Sismondi dal disagio delle classi manifatturiere dell' Inghilterra, egli reputò poterne attribuire la cagione alla stretta osservanza delle massime economiche, che si dirigono all' aumento della ricchezza, all' opulenza, particolarmente col favore dato alla perfezione delle macchine e degli strumenti, ed alla più forte produzione degli stabilimenti, ritenendo che possano aver tolto molto travaglio e molti salarii alla popolazione. Ma queste massime, questa perfezione furono esse veramente la cagione delle sofferenze del popolo inglese? Io non lo credo; e col presente ragionamento mi farò a dimostrare esistere altre cagioni più vere, già preesistenti al perfezionamento delle macchine, ed anche esservi state cagioni occasionali momentanee, che aggravarono di nuovi mali l'inglese popolazione.

Avanti però di avvertire a queste cagioni mi è forza il far sentire, che il dottissimo autore non ha distinto nello stato delle nazioni ciò che sia prosperità e ricchezza, e ciò che sia felicità del popolo. Osserverò poter esistere presso una nazione la più grande prosperità appunto nel seguire le massime le più scelte dell'economia pubblica; ma può nello stesso tempo mancare la felicità del popolo, la quale dipende piuttosto dalla saviezza della legislazione civile e dai progressi di questa, scienza che indica particolarmente i mezzi più opportuni onde distribuire e ripartire le ricchez-

ze presso tutte le classi del popolo. Così se presso la nazione inglese manca la felicità, se crisi inaspettate si sono succedute nel suo mondo commerciale, se i progressi dell'industria e dell'opulenza non hanno salvato quelli che rimangono occupati nell'agricoltura, nelle arti e manifatture, se anche, come vuole l'autore, hanno reso i ricchi più doviziosi ed i poveri più disagiati, più dipendenti e sprovvisti, ciò non è derivato in veruna maniera dalle massime liberali economiche, ma dai difetti inerenti alle sue leggi civili, che troppo favorirono tutte le istituzioni della vanità, dell'orgoglio, della feudalità, e soprattutto gli enormi radunamenti delle proprietà territoriali in poche mani. Al Sismondi ed alle sue nuove massime si opposero lo spagnuolo Estrada, ed il celebre G. B. Say ed altri, i quali indicarono bensì alcuni motivi del disagio e di queste sofferenze, attribuendoli o ad eccesso di produzioni di arti o a mancanza di numerario od a cessazione di produzioni; ma a mio avviso non avendo essi pure fissata la distinzione di prosperità e di felicità, non hanno potuto o saputo determinare le cagioni primarie dell'infelice condizione della popolazione inglese.

In un'opuscolo stampato nell'Arcadico, *osservazioni sul sistema di successioni delle leggi inglesi, anno* 1824 *n.°* 61, feci conoscere come queste leggi ammettono le sostituzioni indirette e perpetue de' patrimonii, i fedecommessi e le primogeniture nella più esagerata estensione, e per cui uno o pochi membri delle famiglie, cioè i primogeniti o maggiori non solo nobili, ma di ogni classe, spogliano non tanto le donne di ogni proprietà de'terreni e fondi, ma tutti gli altri figli anche maschi; spoglio che succede non solo col mezzo di queste leggi, ma con quello inoltre de'contratti e patti nuziali, e col mezzo istesso de' testamenti; giacchè anche quando la legge non dovesse riconoscersi per la più ingiusta, lo spirito poi de' costumi e i pregiudizii nazionali estendono tali abusi a quasi tutte le famiglie, affidando ai maggiori ogni stabile patrimonio. Ecco la ragione per cui da una parte si trova un'immenso accumulamento di proprietà inglesi, quando la maggiorità della

nazione non ha un palmo di terra su cui assidersi e travagliare, e come seguiva presso il popolo romano per le usurpazioni de' patrizii e per altre cagioni. È stato osservato dal moderno illustre autore del commercio del XIX secolo (pag. 47 e 48) ridursi il numero dei possessori di terre presso questa nazione al 25.mo; ed esservi nella Gran Bretagna 22 principali proprietarii territoriali, che possedono una estensione di beni territoriali per l'annua enorme rendita di 38 a 39 milioni di franchi, cosicchè il solo Duca di Northumberland ne ottiene 3,600,000 franchi annuali, e sopra una estensione in 96 miglia inglesi da Londra a Plymouth assicurasi che non si passa che sulle terre di 20 possessori; insomma non esservi in tutta l'Inghilterra che 600,000 proprietarii di terreni in 22 milioni di popolazione; ed il medesimo signor Sismondi riconobbe che provincie intiere appartengono a pochi aristocrati, i quali esercitano contro i loro concittadini un'ingiusto potere, ed accorda che non solo tutte le figlie, ma tutti i figli cadetti restano sagrificati alla vanità de' primogeniti. E quali ne furono le conseguenze? Nel portar la rovina perfino delle stesse famiglie dei grandi, non che lo spoglio generale della nazione. Uno scrittore francese, il Cottu, in un'opera sull'amministrazione della giustizia criminale pretendeva, che l'Inghilterra riportasse da siffatte istituzioni moltissimi e grandissimi vantaggi, e si può dire di questo autore, che confutai nel sopraindicato opuscolo, non esservi assurdo che non sia stato difeso da alcun filosofo; quando anzi queste leggi e queste istituzioni sono una delle primarie fonti della miseria e del disagio presente di questa nazione, ad onta di tutti gli sforzi de'suoi illuminati legislatori e di tutti i progressi dell'industria e della sua immensa opulenza, conseguita soprattutto nell'estensione delle sue commerciali relazioni; giacchè tutti questi sforzi possono bensì portare un qualche alleviamento, diminuirne in gran parte i mali, ma non saranno mai, nella privazione generale del popolo di ogni possesso di terreno, sufficienti a soddisfare ai bisogni delle classi più povere e numerose.

Si osservi ancora che da queste istituzioni ingiuste ne provengono altri disordini, quello particolarmente della costante inalienabilità di quasi tutte le terre, e quindi impediti i molti progressi che avrebbe portati la loro circolazione e la più estesa partecipazione del loro possesso presso tutte le classi; disordine poi che ne produce un'altro non indifferente e si può dire egualmente funesto, quello cioè di togliere un'utile divisione delle tenute e degli affitti. E quanta estensione non hanno di presente in Inghilterra le affittanze de' terreni e de' fondi? Le quali naturalmente si danno in massa ad alcuni pochi intraprenditori forniti dei più estesi mezzi, ossia provvisti dei più estesi capitali, onde agire con maggiore energia in simili intraprendimenti, quando poi con i più grandi capitali basta la più mediocre industria per avanzare il progredimento dell'agricoltura in vastissime tenute, mediante particolarmente la grande coltura, mentre intanto le classi povere private d'ogni stabile ricchezza restano ancora impotenti ad ottenere la cessione d'ogni più tenue capitale per mancanza dell'appoggio, che loro presterebbe la garanzia di un possedimento stabile, quando poi sono queste classi che fornite della maggior forza e di un' industria la più forte ed attiva, potrebbero spargere per tutto la coltivazione, accrescere in ogni angolo la fecondità, moltiplicare i prodotti e la ricchezza in ogni provincia e contea, e di cui resta impedita questa nazione per delle leggi le più inique. Quindi per una parte presso pochi signori si ritrovano le più enormi ricchezze, un lusso il più insultante di palagi e ville, un immensità di parchi ritenuti quasi incolti pel semplice piacere della vista, o lasciate vastissime campagne nell'abbandono pel solo divertimento di caccia e pesca, ed immensi terreni comunali sono per il più tenuti a vantaggio di pochi possessori di greggie. Ivi si vedono i grandi conseguir trattamenti che appena ottengono le corti principesche in altre parti d'Europa. Riguardo poi al popolo inglese lascio al dottissimo signor Sismondi il designarne il tetro quadro della miseria, e il cui orrore mise la penna in mano allo stesso. Tentarono alcuni di promuovere la coltura di molte terre inculte

mediante picciole colonie agrarie; ma poco lusingati i grandi proprietarii di più tenui profitti, l'esito non vi ha corrisposto nemmeno a favore de' coltivatori.

Eppure presso veruna nazione si trovano tanti mezzi onde offerire travaglio, salarii e ricchezza al popolo quanto presso la nazione inglese. La sua legislazione amministrativa per le sue nobili guarentigie generalmente è quella che eccita la maggiore attività del travaglio, la più grande energia dell'industria, e nel più grande accumulamento ed impiego de' capitali, ed estensione del commercio interno ed esterno, mette in azione ogni sorta di sorgenti naturali ed artificiali di ricchezza a favore delle classi povere, onde fino procurare al popolo una fortuna. Che se tali vantaggi mancarono, perchè non dovrassi attribuire alla malignità di quelle istituzioni che portano l'immobilità dei possessi, la loro riunione, e la mancanza di divisione degli affitti? Non è forse ciò che arreca un'enorme disiquilibrio nell'ordine sociale? disordine che era bensì preesistente e fonte costante di miseria, ma di cui non si era fatto ancora sentire l'eccesso se non se dopo l'indefinito aumento della nazionale ricchezza ed i progressi della sua pubblica economia, ad onta però de' quali riguardo alla ricchezza territoriale pochissimi hanno quasi tutto, e i molti quasi nulla, quando anzi i molti ne dovrebbero avere essi pure un'estesa porzione; disiquilibrio che non si era reso rimarchevole nei passati tempi, e nell'istesso accrescimento di ricchezza a motivo delle lunghe guerre sin qui sostenute dalla nazione inglese e per cui i bisogni pubblici fatti sommi sia col mezzo di tasse, sia col mezzo di debiti assorbivano moltissimi, anzi immensi capitali; disiquilibrio funesto, che cessate le guerre ed in una lunga pace porta che ad ogni più sinistra combinazione si manifesti col maggior pericolo della pubblica tranquillità, e a cui di presente sarebbe uopo di porre riparo (fossi pur io in inganno!); e possano i suoi legislatori fare una volta oggetto di esame tanto vizio delle sue leggi civili e delle sue costumanze!

Nè si creda già che io proponendo una maggior divisione dei terreni, fosse mio intendimento di spingerla al-

l' eccesso, e molto meno indicassi matte leggi agrarie, che furono mai sempre cagione funesta di rovesciamento di stati. Gli antichi legislatori nello stabilire le leggi sopra le successioni, particolarmente i romani, fuori dei decemviri, ebbero generalmente ad iscopo la conservazione de'beni nelle famiglie e perciò ammisero generalmente alle eredità i soli maschi, escludendone le donne e le linee cognatizie. I legislatori moderni all' opposto seguendo le leggi delle dodici tavole e il diritto di Giustiniano vollero appoggiarsi al principio dell'eguaglianza e della maggior divisione de'patrimonii. Avvertirò che tanto l'uno che l'altro di detti principii possono adottarsi secondo diverse ed opposte circostanze di ben pubblico. In quegli stati in cui da lungo tempo è seguito un costante straordinario accumulamento di terre e fondi, siccome in Inghilterra, per le accennate leggi e costumanze, rendesi di assoluta necessità l'ammettere per qualche tempo il principio dell'eguaglianza, chiamando alle successioni tutti i figli maschi e femmine, escludendo tutte le istituzioni che favoriscono gli accumulamenti, siccome sostituzioni indirette, fedecommessi, primogeniture, conservando soltanto quelle dipendenti dalle istituzioni costituzionali riguardo all' aristocrazia, perchè uno degli elementi dei governi monarchici, ma dovendosi togliere ogni spirito di tale accumulamento presso la nazione. Con tal mezzo l'Inghilterra troverebbe il più valido riparo alla costante miseria del popolo o dei tanto nulla-tenenti; disordini, che, come dimostrai nell'accennato mio opuscolo, ecciteranno sempre presso tutte le classi di una libera nazione uno spirito guerriero, delle infide speranze qual generale alleviamento e scampo alla detta miseria, portando i tempi di guerra creazione di nuovi posti, più estese intraprese e speculazioni, i più grandi mezzi di fortuna presso tutti i cittadini.

Potrebbe in parte seguirsi il principio de'legislatori antichi, cioè quello della conservazione de'beni nelle famiglie, se qualche insolito avvenimento avesse portata un'eccessiva distribuzione di terre e fondi presso la nazione, e come avvenne in Francia nella rivoluzione e per cui i proprietarii di terre e fondi tanto si accrebbero cosicchè il loro

numero è quasi eguale alla metà dell'intiera popolazione francese *(Moreau de Jonnes)*; avvenimento che presso il sig. Sismondi dovea allontanare i timori di carestia e di fame, almeno per tutti quegli stati che avevano soggiaciuto alla medesima e perciò conseguita una più estesa divisione di terre; mentre anzi ne potrebbe succedere nell'indefinita divisione di terre, che i proprietarii dovessero adottare quegli stessi metodi proposti dall' autore e si moltiplicassero in modo, onde fossero gl'individui tutti delle famiglie costretti ad attendere direttamente alla loro coltura in modo, che i prodotti potrebbero divenire bensì più abbondanti, ma insufficienti al bisogno della popolazione, almeno negli anni di penuria e di carestia, e mancando ogni opulenza, mancare d'ogni mezzo d' impedire tanta calamità; laonde conviene che i nuovi legislatori francesi non adottino totalmente il principio dell' uguaglianza nelle successioni, ma vengano le donne sostenute piuttosto con congrue doti da ottenersi nei loro maritaggi, e data la preferenza nelle successioni intestate alle linee agnatizie sopra le cognatizie, com' era la pratica di molti stati d' Europa ne' passati secoli con generale assentimento e vantaggio; dico congrue doti, giacchè sono ben lontano dal voler privare le donne dei vantaggi delle proprie famiglie, e tale congruità deve almeno consistere nella metà della legittima, onde ciò ridonderebbe in loro vantaggio nel procurar loro più facilmente un compagno ed uno stato di famiglia, a cui, come osservò anche Montesquieu, aspirano a preferenza de'maschi. Che se pure fosse luogo a proporre una massima di costante prudenza legislativa, reputo doversi anzi adottare generalmente, come più sicura, questa modificazione dei due sopraccennati opposti principii, lontana egualmente da due opposti mali; ma di ciò mi riserbo a parlare in opera apposita su la legislazione civile. Ma quando anche non fosse possibile l'impedire o l'uno o l'altro di questi estremi, l'uno dell' eccessivo accumulamento de' possessi e l' altro dell'eccessiva divisione de' medesimi, reputo doversi ritenere per minor danno l' eccessiva divisione delle proprietà territoriali, onde almeno ne sortirebbe una popolazione forte e

robusta, ed un maggior numero di cittadini proprii alla pubblica difesa, e che potrebbero ritrovare migliori e più estese risorse in tutti gli stabilimenti e nella riproduzione.

Per porre riparo a tanta miseria derivata dalle accennate istituzioni civili, i legislatori inglesi s'indussero a stabilire dei sussidii a favore della popolazione povera mediante tasse su le fortune, giacchè deve convenirsi non esservi nessuna nazione più compresa da profondi sentimenti di commiserazione della nazione inglese, quasi senta un dovere di porgere un compenso al popolo per tanto spoglio e per tanta ingiustizia delle sue civili leggi. Ma chi direbbe mai che l'uomo è sovente tratto in errore dalle apparenze del bene? Questi sussidii e queste tasse divennero pur troppo una nuova cagione di miseria nell' aumentarla. Avvertirò essere difetto dell' umana condizione, osservato anche dall' immortale Muratori, che le beneficenze, specialmente mal dirette, eccitando la popolazione all'inerzia, accrescono naturalmente i poveri, e qualunque sia l'aumento dei sussidii, si rendono sempre insufficienti a sollevare la medesima.

Nè a ciò si arrestò il disordine. Si ritenne essere obbligo di carità il proporzionare i soccorsi dovuti alle classi povere in conformità delle proprietà e delle facoltà d'ogni cittadino; perciò si stabilì a sostegno della miserabilità una imposizione viziosa, che da una parte obbliga le stesse classi povere a concorrere a questo peso e quindi ad impoverirsi; dall'altra aggravati i più economi, attivi, industriosi poveri cittadini, privati del frutto delle loro pene e sagrifizii, e talvolta oppressi per delle semplici apparenze, ciò arreca presso tutte le classi disgusto ad ogni attività, ad ogni economia, quando poi si eccita nello stesso tempo presso gli stessi poveri la speranza di conseguire dei sussidii senza far nulla potendo invocare l'altrui pietà, e quindi promossa una fatale infingardia. Il vantaggio poi di questi soccorsi pubblici di rado và a sollievo della vera sventura, quando anzi vengono favoriti i vili, gli accattoni, gli sfrontati, che sovente vi aggiungono trame e artifizii per ghermire questi sussidi, e spesso pretendendo taluni di avere

un diritto alle pubbliche elargizioni, si abbandonano all'odio, al livore, si danno non poche volte in preda ai furti, all'assassinio; quando poi rimane sempre infelice la condizione dei poveri innocenti, costretti a prendere i minori salarii, e ad assoggettarsi a tutte le pretese degli intraprenditori benchè abbiano tutta la moralità e la buona volontà di travagliare, mentre i più ricchi possessori nell'immensità delle loro ricchezze non hanno se non di rado eccitamento a migliorare l'agricoltura e gli altri stabilimenti.

Niuno certo potrà negare i disagi del popolo inglese cagionati, reputo, da siffatte cause straordinarie. Tutti i viaggiatori convengono, che nella sola Londra vi sono ogni mattina più di 20 mila persone, che quando s'alzano ignorano ove trovare la sera un' asilo e mezzi di sussistenza. Autori distinti che hanno portato un'attento esame su questa miseria, particolarmente il Moreau de Jonnes (opera citata), affermano non esservi meno di un individuo sopra quattro che non sia ridotto a vivere di pubblica carità, e si sono credute necessarie annualmente per sostenere i poveri delle tasse per più di 200 milioni di franchi, e sempre si rendono queste non bastevoli, ad onta che vi si aggiungano le larghe private beneficenze, e molti altri istituti di pietà a favore dell'indigenza popolare; e tale dirò è la perversa natura di queste tasse, che promoventi, come dissi, i più gravi delitti, ne avviene che ogni anno non vi ha meno d'un individuo sopra mille condannato dai tibunali a pene afflittive; anzi per diminuire le esecuzioni contro tanti rei, il governo inglese sentì il vantaggio delle relegazioni di molti colpevoli al numero cioè di 4 mila annualmente, che vengono spediti ne'più remoti stabilimenti inglesi d'industria e di commercio, onde almeno deve farsi plauso al medesimo governo, che seppe rendere utile allo stato la sventura. Nello stesso tempo annualmente avvengono 11 mila condanne alle più enormi pene, cosicchè questa nazione viene costretta a sagrificare ogni anno il più esteso numero d'infelici alla pubblica tranquillità, e usare anche molti riguardi ad altri trasgressori, che sortono im-

puniti dalle prigioni per mancanza di prove legali o per avere eccitata l' indulgenza dei giurati per alcune favorevoli circostanze diminuenti la malvagità delle loro colpe.

Che dirò mai dei funesti effetti di un'improvvida legislazione civile? quando non per ingiustizie, non per corruzione de'giudici o de'magistrati, ma per eccesso di ricchezza si accrebbero al sommo le spese dei processi civili, il che ridonda tutto in danno delle classi povere, che vengono per queste allontanate dal benefizio della difesa delle medesime e forzate a perdere ogni vantaggio del ricorso ai tribunali per i loro reclami, il che osservai in una mia memoria, indicante mezzi di riparo, e avente per titolo: *Riforma dei codici*; ciò che non può che produrre nuovo disgusto all' inglese popolazione. Per fortuna di questa nazione essa ha delle istituzioni così saggie, così benefiche, così liberali, che portano riparo in un modo non indifferente a tanti disordini, a tanti mali, sia promuovendo le virtù le più sublimi, la generosità, la magnanimità presso i suoi grandi, od eccitando in tutti i talenti i più sublimi, la bontà, la fierezza delle stesse classi povere, e la loro energia e laboriosità, coi quali mezzi si diminuiscono di molto i mali cagionati dalla mancanza di saggiezza nelle leggi civili e dai difetti dei sussidii di pubblica beneficenza.

Un' altra cagione di disagio del popolo inglese reputo potersi attribuire ai sistemi proibitivi, ai favori troppo estesi dati agli stabilimenti di arti, fabbriche, manifatture, avendo per questi fino prodigalizzato o con sagrifizii, o con esenzioni le pubbliche ricchezze per dei secoli. Questi favori eccessivi diressero una gran parte delle classi povere a questo stabilimento esponendo del tutto l'agricoltura, quantunque immense siano, come dissi, le terre lasciate inculte. Parimenti una combinazione sinistra al commercio ed all' industria, benchè momentanea, avendo portato arenamento in alcune fabbriche e manifatture privando una moltitudine di operai di ogni lavoro, nell' alzamento del prezzo de'grani fece sentire vieppiù il danno dell' abbandono di cultura in terre vastissime per le accennate cagioni, quando estesa l' agricoltura nelle medesime avrebbe potuto re-

care un non indifferente sollievo a migliaja e migliaja di operai rimasti senza lavoro e senza salario, e avrebbe anzi offerto loro delle sussistenze, mentre fu d'uopo invece assistere perfino i coltivatori delle terre con leggi dirette a diminuire il prezzo dei grani oltre al loro corso naturale. Certamente se l'Inghilterra avesse il vantaggio di una discreta divisione sia nel possesso delle sue terre, come nelle loro affittanze, essa non sarebbe stata costretta ad imporre tasse sopra l'introduzione nello stato fino delle più necessarie sussistenze del popolo, che la magnanimità di una nazione deve sempre risparmiare, e solo imporrebbe tasse, mossa da puro sentimento di giustizia, e nella misura del tributo stabilito nello stato, su le derrate nazionali sia direttamente sui reali annui prodotti delle terre, sia indirettamente mediante i censimenti, imperciocchè nel distribuire le imposte non si deve giammai offendere l'equità nè gravare il produttore od il consumatore nazionali a favore dell'estera agricoltura.

Si dirà che queste cagioni di miseria erano preesistenti, e non si sono mostrate fatalmente che negli anni 1824 e 1825. Ma osserverò succedere tanto presso i privati, che le nazioni, che avendo malintese misure di economia o di politica fatto accrescere, benchè a poco a poco, i disordini ed i mali, un avvenimento sinistro il più lieve fa sentire ben presto ogni funesta conseguenza di imprudenti disposizioni, portando allora in un subito la rovina privata e pubblica; e fu da lungo tempo osservato non essere stata la violenza di Sesto Tarquinio la vera cagione della prima rivoluzione di Roma antica, poichè questa era stata già preparata dalla lunga tirannide dei Tarquinii contro i grandi e dalla loro oppressione a danno del popolo.

Ma passiamo all'esame di quella causa momentanea da me di sopra accennata, e che è stata indicata come primaria cagione della miseria del popolo inglese dagli scrittori più distinti, ossia ad uno di quegli avvenimenti che nel paragrafo antecedente io accennai soltanto non come cagione, ma come occasione di mali, e perciò della crisi che rese manifesto quanto terribili si rendevano le conseguen-

ze di una legislazione civile non appoggiata sotto alcun riguardo al bene generale della nazione. La scoperta dell'America e delle sue molte miniere d' oro e d' argento ne' passati tempi, particolarmente nel Perù, nel Potosì e nel Messico; gli estesi tesori ricavati da queste miniere dalla Spagna ad onta di una viziosa amministrazione; i viaggi di alcuni dotti naturalisti in tutte queste vaste provincie, eccitarono fino le illusioni di molti per la lusinga dell'acquisto di una maggior quantità di metalli preziosi. I fogli additavano che il suolo degli accennati regni fosse per tutto lastricato, anzi sostenuto da ammassi di oro e di argento. Nell' opulenza inglese e nell'abbondanza dei capitali ne fu stimolata la più insaziabil cupidigia de' molti speculatori e intraprenditori capitalisti sino alla temerità. Mossi dalla speranza di soddisfar tal brama da una maggiore industria, da migliori metodi, da un più esteso lavoro presso i nuovi popoli fatti liberi e più laboriosi ed attivi, e quindi nella circostanza della nuova emancipazione americana, vi furono trasportati generalmente in metalli preziosi l'enorme somma di 73 milioni sterlini, particolarmente per formare i più vasti scavi dei medesimi. Ma o che la natura non sia stata così prodiga nel formare questi tesori, come si supponeva, o sia per difetto di attività nelle nuove popolazioni datesi piuttosto alle guerre, ad altre intraprese e ad altri lavori, o per mancanza di mercurio, di combustibile o di altri materiali necessarii a siffatti intraprendimenti, e sia anche, come osservò il celebre Smith, che gli scavi delle miniere di metalli preziosi siano in generale i più fallaci e meno proficui intraprendimenti; l' esito riescì infelice, il che portò alla perdita di moltissimi capitali asportati, onde tolto il loro ritorno e seco i minori metalli preziosi scavati, ne seguì in Inghilterra che per soddisfare i debiti esaurite le risorse bancarie, si arrestarono le fabbriche e manifatture, e seco i lavori ed i salari a milioni d'operai, ed i grandi capitalisti soggiacquero essi pure alle più estese perdite, e quindi allora gli estesi e moltiplici fallimenti, e tutto divenne disordine a danno dello stesso popolo inglese. Questo straordinario avvenimento si rese, dirò

così, come una scintilla in un'ammasso di materie combustibili da lungo tempo imprudentemente accumulato. Si è supposto dai più distinti scrittori di economia, e fra questi da G. B. Say, che il disordine possa del tutto e ben presto cessare mediante il ristabilimento dell'ordine commerciale, e il ritorno dell'oro e dell'argento; ma io sono di opposto sentimento siccome vedremo in appresso.

Il sig. Sismondi per impedire questa miseria e disagio suppose potersi ciò ottenere soltanto con la distruzione delle nuove macchine a vapore e di altri simili ritrovamenti, che diminuendo al sommo il bisogno delle braccia, tolgono il salario ai travagliatori: vorrebbe inoltre che si cangiassero i metodi di coltivazione, scegliendo quelli i quali portano una maggior opera e fatica, per cui vorrebbe tolta ogni opulenza dagli stati. Ma lontano del tutto dai principii del Sismondi particolarmente riguardo all'accennata distruzione e ai suoi proposti metodi nell'agricoltura, io considero all'opposto l'invenzione delle macchine, la loro perfezione come il maggior benefizio fatto dalla più sublime intelligenza umana all'umanità e dal suo incivilimento, e di cui il vero scopo si è di portare per tutto e il più facilmente le ricchezze e i godimenti anche alle classi povere; e quì mi è uopo avvertire ai risultati della distruzione delle accennate macchine, anzi mi è uopo concedere al sig. Sismondi le fatali conseguenze che ebbero l'invenzione e perfezione delle nuove macchine a danno del popolo inglese, e particolarmente nel diminuire il travaglio agli operai e manifattori, e di tutti quelli che vivono di salario, ed in ciò mi è forza far conosere quanto io stesso sia opposto alle speranze del sig. Say e di altri, che suppongono temporanea detta miseria e detto disagio. Osservisi che il difetto della miseria e dei disagi nel popolo inglese non fu già cagionato dall'accennata invenzione e perfezione delle macchine, che anzi non il ritorno de' rapporti commerciali e de' metalli preziosi potrebbe farli cessare, siccome nemmeno la distruzione delle macchine, non dipendendo la causa vera di detto disagio e miseria dall'invenzione e perfezione di queste, ma bensì non avendo, come ho dimostrato, legata tale prospe-

rità alla felicità nazionale per le sue viziose leggi civili e negli enormi accumulamenti della territoriale ricchezza, onde le classi povere ed operose non hanno più scampo nemmeno in agricoltura e nel commercio; così rendesi inefficace ogni nazionale sagrifizio a vantaggio del popolo per non poter garantire le sue transazioni e la cessione dei capitali, coi quali mezzi certamente avrebbe tratto i maggiori profitti, fornito generalmente dell'industria la più estesa ed energica, e che avrebbe potuto anche rivolgerla agli altri stabilimenti erigendogli a proprio profitto per farsi direttamente una fortuna, ed opporre la detta industria appoggiata al maggior numero di capitali, ma più divisi, all'industria ed ai capitali degli stessi più grandi intraprenditori capitalisti, ed al genio degl' inventori e perfezionatori delle macchine e degl' istrumenti. E chi potrà negare che il popolo ed ogni famiglia con un saggio sistema di successioni e di libertà nella circolazione e divisione de'fondi non potesse mettere in azione maggiori forze fisiche e morali, non potesse opporre a suo favore nuovi e più grandi prodigi a fronte di quelli che si fecero dagl'accennati ricchi intraprenditori capitalisti? vantaggio che godono su tal rapporto gli altri popoli in generale, dove esiste una più gran divisione di proprietà e di affitti, e per cui essi portano comunemente riparo alle crisi anche dello stabilimento di fabbriche e manifatture e di ogni altro; ed abbiamo veduto dopo la pace negli altri stati d'Europa, questi divisi possessi ed affitti procurare delle risorse ai militari costretti ad abbandonare il loro servigio, e queste formare od accrescere la loro fortuna. Che se l' Inghilterra non passerà alla riforma delle sue leggi sulle successioni, se non cambierà i suoi pregiudizii nazionali a favore dell' accumulamento de' terreni, se i suoi grandi ministri non porranno studio a procurare una maggiore partecipazione della ricchezza territoriale presso tutte le classi, dessa non potrà porre un riparo che per qualche tempo a questo disagio, sia ponendosi nello stato di guerra o facendosi dallo stato più estesi debiti, onde abbiano uno sfogo le ricchezze nel loro progressivo indefinito aumento, o verrà costretta a rad-

doppiare i sussidii a favore delle povere classi e senza nemmeno la speranza di poter proscrivere tale miseria, ma piuttosto costretta a vederla ben presto accrescersi in un indefinito enorme disiquilibrio, onde le classi povere nelle loro privazioni, nello spoglio d'ogni proprietà, si renderanno sempre più un'elemento di tumulto e di pericoli, di crisi, che che ne opini il sig. Say ed altri distinti scrittori. Giudico pure diversamente dal sig. Sismondi su le pretese fatali conseguenze della perfezione delle macchine, non dovendosi giammai questa perfezione riguardare come vera causa, ma bensì qual occasione o accidente di far sentire più fortemente i danni delle cause da me enunciate, che muovono il risentimento del popolo, come il cane che morde il sasso a lui lanciato ignorandone causa o autore; occasioni che possono però rinnovarsi ne'più sinistri avvenimenti, e a ritegno dei loro danni sta soltanto quella stessa saggia libertà, di cui il popolo inglese tanto gode e vanta, e tanto allevia i suoi mali, e che gli fa tollerare sino le gravissime ingiustizie delle sue leggi. Estenda pure l'Inghilterra le sue colonie agrarie industriali commerciali in più vaste e lontane regioni della terra a sfogo della sua povera popolazione, e faccia pure per essa i più grandi sagrifizii; applauda anche l'umanità che essa porti l'incivilimento presso barbari popoli e le più proficue colture in ignoti paesi, che restano ancora nello stato di selvaggia natura; faccia anche quanto i romani con le loro colonie e largizioni per sollievo della miserabile loro plebe, renduta tale da un fatale sistema di tributi: non perciò il popolo inglese senza le indicate riforme nelle sue leggi civili, ne' suoi istituti di beneficenza, potrà mai conseguire lo scopo di un costante benessere ed ordine sociale.

Da ciò si deve dedurre essere del tutto conforme alla ragione e al ben pubblico quel sistema di economia, che appoggiasi sulla concorrenza universale e che promuove su le sorgenti naturali, mediante le sorgenti dell' uomo, gli sforzi diretti a produrre sempre più e sempre a basso prezzo, veri mezzi di prosperità; mentre poi dipenderà dalla riforma della sua legislazione civile di procurare anche al

popolo la felicità, facendolo partecipare in un maggior numero alla proprietà territoriale, procurandogli anche con ciò mezzi di sostenere le gravi spese di giustizia ne' suoi reclami ai tribunali. Allora veramente cesseranno le crisi terribili, che portano perdita di agricoltura, la desolazione de' manifattori e di tutti i travagliatori, che non trovano nè lavoro nè salario. Sia una volta tolto ogni sistema vizioso, che dando tutto a pochi, rende sempre i poveri più numerosi ed infelici e pericolosi presso una libera nazione. Tolte queste leggi e gli accennati improvvidi istituti, la nazione inglese, che che ne dica l'autore, venda pure il suo oro ed argento, passisi del numerario, faccia pure la sua circolazione mediante carta, non per questo verrà privata di numerario, mentr'essa avendo saputo dare a detta carta, a quella cioè di Banco e del governo tutta la confidenza e sicurezza, può ad ogni momento anche dall'estero ritirare il numerario bisognevole, e quando esporta questo per prestiti o per intraprendimenti potrà ognora ricavarne nuovi profitti nella stessa estera più estesa circolazione.

Con una più grande partecipazione al popolo della territoriale ricchezza si diminuirà perfino il pericolo dei fallimenti collo spargersi per tutto le ricchezze capitali, poichè è la sola stabile ricchezza il vero sostegno del credito privato e pubblico, mancando la quale la maggiorità della nazione viene costretta a rinunziare alle colture, che domandano molta mano d'opera e congedare a detta dell'autore la metà dei coltivatori, quando la maggior distribuzione delle terre e dei capitali farebbe che il popolo istesso riunendovi un maggior lavoro, più energica industria otterrebbe direttamente, mezzi ognora di riparo, abbondanza di prodotti in una più estesa e ben ripartita opulenza.

Riguardo poi alle manifatture essa nazione potrà conservar le medesime col maggior successo e col maggior vantaggio ancora degli operai, giacchè con tali mezzi, ossia col possesso delle terre, col vantaggio dei capitali potrà non solo, come dissi, sostenere la lotta anche coi più ricchi fabbricatori e manifattori, ma in maggiori forze fisiche e

morali superarli anche solo per economia di capitali, ed estendere gl' intraprendimenti non a tutte le provincie soltanto, ma a tutte le sue contee, almeno presso quelle che hanno più vasti e facili mezzi di comunicazioni esterne ed interne. Resi tutti gl'inglesi capaci del possesso delle terre, cesserebbe ancora la moltitudine de' proletarii, non più incerti del loro lavoro e sussistenza, e che troppo si abbandonano alle infide e pericolose speranze de'pubblici soccorsi, e che inoltre formano i più imprudenti matrimonii, onde vieppiù, come osserva l'autore, con numerosa prole s'immergono nella miseria.

Egli accenna anche la condotta della nazione inglese verso gl' Irlandesi; ma avviso questa far torto ad essa, alla sua magnanimità, alla sua sapienza e giustizia, e alle sue nobili franchigie: forse però dovrei dire una tale condotta non poter essere scevra da qualche motivo di ragione.

Converrò che per tali errori, cioè al non aver avuto i legislatori inglesi in vista la felicità del popolo, rimase sovente sagrificato il fine ai mezzi e diminuiti al sommo i vantaggi di un governo illuminato e ben diretto, come accenna l' autore. Con togliersi questo disiquilibrio tanto funesto diminuirebbe anche l' arroganza della sua aristocrazia, il lusso de' suoi grandi, il loro fasto regio, mentre poi si vedrebbe ben presto migliorata la condizione di tutta la popolazione inglese, tanto più ch'essa a fronte di ogni altra gode della maggiore indipendenza e di tante preziose garanzie, ed ha inoltre il vantaggio l' inglese di essere quel popolo, come avverte l'autore, che conserva meglio impressa nel suo cuore la coscienza della dignità dell' uomo, che a cagione dei benefizii sociali, di cui è ornato, mette tutta la confidenza nelle leggi e nella sua costituzione, quando anzi presso tutte le classi fornite di ricchezza non avvi verun paese ove il sentimento della commiserazione sia, come già avvertii, più forte ed esteso, e dove e governo e ministri si diano le maggiori cure per alleviarne i mali.

Permetta il celeberrimo autore, avanti di terminare il presente ragionamento dettatomi dal puro amore della ve-

rità ed a cui egli stesso invocandola ognora nelle sue opere mi ha fatto coraggio, e senza intendere di nulla defraudare da quella più alta stima che meritamente gli è dovuta e che io sincerissima gli professo qual nuovo Platone, che estenda l'esame ad altre sue massime economiche, ad alcune sue conclusioni in quest'articolo esposte. Reputo poter indicare per erroneo il pretendere, come fa, che l'aumento della ricchezza si proporzioni all'aumento della popolazione. Come mai una popolazione inerte, infingarda potrebbe procurare ricchezze ad uno stato? Qual ricchezza potrebbe dare una popolazione la più numerosa che non trovi lavoro, e vieppiù che non possa far uso d'industria, non di garanzia sociale, non di capitali e del loro impiego? Se perciò gli annui prodotti sarebbero appena bastanti ne'tempi ordinarii e per cui resterebbe molta parte di essa, particolarmente l'infanzia esposta annualmente e soprattutto ne'tempi d'infortunii presso gli stati che non hanno opulenza e sarebbe preda dei disagi e della fame in modo orribile?

I principii di Malthus sulla popolazione sono veri in molta parte, singolarmente quando dimostra non doversi favorire l'aumento della popolazione indistintamente. Reputo però che i veri limiti della popolazione debbano assegnarsi dalle ricchezze istesse, tenendo quella in dipendenza di queste, come anche mostrarono il Muratori nella sua carità cristiana, ed il Genovesi nelle sue lezioni di economia, proponendo essi di favorire soltanto la popolazione delle classi ricche.

Mi è forza ancora di fare osservazioni su quanto asserisce, che la popolazione deve sostenersi coi mezzi della rendita. Niuna popolazione può sostenersi nè si sostiene col versamento della sola rendita nella consumazione, imperciocchè molte volte le rendite per un maggior utile e vantaggio, o per minori danni o per facilità d'impiego si versano con più giovamento tutte o quasi tutte nella riproduzione, e senza cui talvolta, per difficoltà di rinvenire capitali all'opportunità, questa andrebbe a mancare irreparabilmente se non in tutto in gran parte; quando poi la

consumazione si fa le molte volte e per gli stessi motivi di maggiori utili e minori danni col mezzo de' capitali e degli stessi fondi cambiati con una equivalente ricchezza di consumazione, quando anzi con le rendite si formano annualmente molti ed estesi accumulamenti ed una nuova più proficua ricchezza. Doveva l' autore prescrivere piuttosto che esistesse soltanto negli stati una consumazione necessaria o utile, quale si è quella che serve di causa e di sostegno alla riproduzione, e perciò ne'suoi limiti; consumazione però che è relativa alle forze private e pubbliche, proporzionata all' incivilimento ed anche alle circostanze di benessere e di pubblica difesa. Dovea piuttosto avvertire, che la consumazione, quando non ha questo scopo, è un dannoso annientamento di ricchezza, e che la consumazione per non rendersi dannosa doveva soltanto farsi non colla rendita, essendo molte volte indifferente usar questa o dei capitali e fondi, ma bensì sulla misura in genere delle rendite nazionali, il che soltanto detta la prudenza economica, ed è molto diverso in sè e nei risultati.

Come mai gli scrittori più distinti di economia, incominciando da Smith e venendo ai più moderni, siccome il Ganilh, G. B. Say, Mac-Culock, ed altri, pretesero ritenere la consumazione dovesse farsi col solo mezzo della rendita, escludendone i capitali e i fondi? pretendendo essere questi una ricchezza di diversa natura, quando a motivo della consumazione ed anche della dissipazione si vendono o si alienano capitali e fondi, disperdendoli mediante il loro cambio in una ricchezza di consumo e talvolta di lusso, onde ne succede la ruina delle famiglie se non direttamente bensì indirettamente, ma con realtà e con la maggior certezza, e dove i risultati sono gli stessi nell'ordine sociale; nel tempo istesso poi che i medesimi non avvertirono alla più necessaria ed importante distinzione della ricchezza di riproduzione, e di consumazione, del tutto opposte, giacchè la prima trovasi sempre in uno stato di accrescimento, talvolta anche accelerato, quando l' altra si trova sempre in uno stato di distruzione, e che l' una serve all' aumento della nazionale ricchezza, e l' altra alla soddisfazione dei

bisogni attuali ed al benessere d'ogni individuo. Nelle trasformazioni, modificazioni e variazioni che seguono in queste ricchezze, ove talvolta s' identificano, non si toglie già la diversa natura, poichè l'una si rende sempre equivalente all' altra e si può ognora l' una dall' altra separare, come segue continuamente a grado de' capi o padri di famiglia, che fanno ad ogni momento questa scelta per non soffrire maggiori danni o per ottenere maggior vantaggio, e per cui può sempre riconoscersi questa separazione reale e di fatto fino presso ogni individuo.

L'erroneità di questa massima, il non aver avvertita una siffatta distinzione, trasse l'autore in altri errori, nell'asserire cioè che i fondi pubblici non siano altra cosa se non se un capitale immaginario, giacchè i capitali che costituiscono i fondi pubblici a favore dei creditori sono della natura di una ricchezza riproduttiva, quando all' opposto la ricchezza, che vi contrappone lo stato, può essere di una natura del tutto opposta o almeno per minori danni dev'essere tale, cioè non della natura riproduttibile, ma di quella destinata per volontà dei possessori al proprio benessere, alla propria consumazione, e falsamente aggiunge l'autore essere questi fondi un'assegnazione sulle forze riproduttive, quando per rendersi innocui o meno nocevoli esser debbono un'assegnazione piuttosto sopra la spesa, e come è seguito generalmente in Inghilterra, avendo questa illuminata nazione appoggiato il pagamento dei debiti pubblici direttamente a tributi sulla consumazione. Senza tal precauzione e se i debiti pubblici fossero realmente un'assegnazione sulla riproduzione, porterebbero ad annientare una ricchezza il più utilmente riproduttiva a sostegno di una ricchezza meno utile e talvolta di niun vero uso e vantaggio, gettata spesso dai capitalisti nella dissipazione o nel lusso; onde rendesi sempre giovevole la conservazione della ricchezza riproduttibile a fronte della consumabile, che chiamai beni nella mia opera sulla ricchezza, dimostrando che questi pubblici debiti non erano già una somma che passava da una mano all' altra, come alcuni scrittori suppose-

ro, mentre la prima di queste dovea per maggior vantaggio sociale preferirsi.

Tali erroneità, particolarmente per non aver distinta la ricchezza di riproduzione da quella di consumazione o spesa, hanno portato presso quasi tutti gli scrittori le maggiori divergenze in economia, e la maggior confusione e le più grandi fallacie ne'sistemi di finanza (*), giacchè facendo mancare i riguardi dovuti alle proprietà, o portando a preferire i tributi sulla vendita, si cangiarono questi quasi sempre in aggravii, in costanti attentati contro l'attività delle sorgenti, degli stabilimenti e delle proprietà, cioè a danno di una ricchezza che tutta sta in vantaggio della società, del suo costante accrescimento e della prosperità, quando gl'individui per essa senza ottenere verun benefizio, si assoggettano anzi per la sua custodia ed aumento alle maggiori pene ai più grandi sagrifizii.

Osserverò finalmente essere inoltre falso quanto l'autore asserisce, che l'aumento della ricchezza dipenda tutto dall'impiego dei capitali. Nell'analisi che io feci delle sorgenti dell'uomo destinate alla produzione, cioè garanzia o legittimità di possesso, travaglio, industria, previdenza, coll'esempio di un quadro di Raffaele dimostrai, che la formazione della ricchezza la più estesa poteva dipendere dalla sola intelligenza dell'uomo, diversa in ogni individuo nè dipendente dallo studio nè dalla maggior quantità di capitali. La stessa perfezione delle macchine, quelle sopratutto a vapore, dimostra quante volte la ricchezza dipenda da altre sorgenti particolari, dalla più grande intelligenza e fino, mi sia permesso il dirlo, dall'azzardo; mezzi che non hanno mai una misura di aumento di ricchezza proporzionata ai capitali, e quando l'istessa sapienza de'governanti e la saggiezza delle leggi vi hanno da sè sole tanta parte nell'aumento della nazionale ricchezza.

Da tutto ciò si deve concludere non potersi attribuire

(*) V. mia opera sulla ricchezza, ed osservazioni sopra le massime d'imposizioni del Sismondi. Gior. Arcad. n. 58.

giammai la cagione dei disagi del popolo inglese ai progressi della scienza economica, non allo studio che hanno fatto di questa gli uomini più distinti d'Inghilterra, i suoi ministri e le persone illustri che siedono nel parlamento inglese, quando anzi questi disagi, la miseria del popolo inglese dipendono piuttosto dalla violazione di alcune saggie massime di economia, quella in ispecialità, che la prosperità di una nazione non deve giammai andar separata dal benessere generale del popolo e perciò dalla pubblica felicità, vero scopo di ogni civile adunanza, e che non è dato conseguire alla popolazione inglese per le enunciate cause, le quali non sarebbero sfuggite all'autore ove avesse voluto avvertirle nella lettura di alcune opere di economia già fatte di pubblica ragione, nè avrebbe avuto poi da lagnarsi in generale degli scrittori, che lo hanno trattato troppo sovente, dic'egli, in una non conveniente maniera.

Accennai l'autore essere stato tratto in inganno da un'eccesso di amore filantropico, e soggiungerò simile ad un suo del pari celebre concittadino, che scorgendo qualche inconveniente o alcuni mali a cui danno luogo nell'umana infelice condizione le scienze, lo stato di società e quello di proprietà, non volendo riconoscere i maggiori beni e infinitamente superiori che arrecano arti, scienze, società e proprietà, declamò contro siffatte istituzioni, che tanto onorano l'uomo chiamato ai più sublimi destini dal suo celeste creatore. Possa pure l'Inghilterra proseguire la sua pacifica rivoluzione prodotta dalla più illuminata industria e dai più grandi progressi delle arti e delle scienze; vi aggiungano i suoi legislatori una saggia riforma nella legislazione civile, ed in altri istituti, come ho indicato, e se ha potuto nullostante i più grandi ostacoli formarsi tanta potenza e ricchezza, come comprova il più volte lodato Moreau de Jonnes, e nel corso di poco più di un secolo accrescere il numero dei possessori di ricchezze negli stabilimenti di manifatture e di commercio, appropriarsi porzione degli stessi fondi territoriali ed aumentare i progressi dell'agricoltura, quai vantaggi non conseguirà in un nuovo ordine di cose tutto diretto anche al bene delle più nu-

merose classi della sua popolazione! E quanta grandezza non otterrà l'Inghilterra quando i suoi legislatori potranno riunire insieme prosperità e pubblica felicità!

CARLO BOSELLINI.

Lettera al sig. march. GINO CAPPONI.

E spesso avvenuto, pregiatissimo sig. Gino, che una sebbene erronea asserzione, e destituta d'ogni fondamento, sia passata per verità e massima stabilita, in venerazione d'uomini per sapere autorevoli che la pronunziarono: ed abbiamo veduto quanti errori abbiano per questa via deturpati, quando prima e quando poi, i rami tutti d'ogni maniera di umano sapere. Quindi non dovrebbe recar maraviglia se al comparire in luce per le stampe la mia edizione del trattato di Mascalcia di Pelagonio, opera da me annunziata come finora inedita, d'uno scrittor latino, posteriore a Columella, anteriore a Vegezio, e probabilmente scritta nel IV secolo; taluno fidandosi troppo e senza esame alle asserzioni di un moderno scrittore tedesco, credesse piuttosto esser Pelagonio un autor greco, vissuto dal VI al X secolo, e il suo lavoro già dato in luce fino dalla prima metà del secolo XVI.

Questo moderno scrittore è Curzio Sprengel, professore di botanica all'Università di Halla, indefesso compilatore d'opere d'ogni maniera di dottrine, il quale oltre la storia della botanica (nella quale, sebbene da lui specialmente professata, pare essere incorso in alcuni abbagli) ha dettati numerosi volumi d'istituzioni mediche, d'istituzioni farmacologiche, d'istituzioni di medicina forense, di storia delle scoperte geografiche, di storia prammatica della medicina, di storia delle principali operazioni di chirurgia; opere tutte da lui fabbricate sulle voluminose schede, appunti, estratti, citazioni da lui notate nella continua, sedentaria ed estesissima lettura di libri trattanti d'ogni ramo di umano sapere, scritti in ogni tempo e in ogni lingua antica e moderna.

L'uomo per comun fato è soggetto ad errare, e gli abbagli meritano perdono, particolarmente ad uno scrittore il quale, come lo Sprengel, a malgrado delle laboriose incombenze della cattedra, ha compilate tante opere di discipline diverse. Le sole citazioni apposte a' suoi libri mostrano avere egli riscontrata e letta una intera libreria. Quindi non è da maravigliarsi, se non gli rimase tempo di ponderare e giustificare le proprie asserzioni e i propri giudizi, circondato, come era, e dirò quasi sommerso dall' immensa farragine di materiali di scienza, di erudizione, di storia, di filosofia, di letteratura, e che a gara chiedevano di aver luogo nei di lui volumi.

Io confido adunque che non verrò tacciato d' irreverenza verso quello scrittore, se per amore della verità, di cui ogni uomo dee essere amico più che dello stesso Platone, andrò notando alcune cose che mi sembrano da lui erroneamente o senza fondamento asserite nella sua storia prammatica della medicina, per ciò che riguarda specialmente alla veterinaria e agli scrittori di quella. Nè l'autore stesso si dorrà; poichè quando altri gli ha mostrato qualche errore scorso nelle sue opere, come nella storia delle principali operazioni di chirurgia, egli ne è stato grato a chi ne lo ha avvertito (1). Incomincerò pertanto da riportare le stesse parole dello Sprengel, dove nella sua storia prammatica della medicina parla incidentemente della veterinaria; (ved. T. III della versione stampata in Venezia nel 1812 pp. 397 e seg. e nell' edizione tedesca fatta ad Halla 1800, T. II. pp. 305 e seg.).

„ Ai giorni del mentovato Michele VIII un' anonimo „ compilò un altra interessante raccolta. Essa contiene delle „ riflessioni importanti sulle malattie dei cavalli, ed un „ gran numero di ricette usate fino dai primi anni del se- „ colo VII..... Vi erano fin d' allora i così detti ippiatrici

(1) Errò per esempio nel descrivere l' operazione della cateratta coll'ago dello Scarpa: erroneamente confuse il metodo dello Scarpa medesimo con quello di Mejan nell'operare la fistola lacrimale: attribuì a Galeno, e poi a Lanfranco di Milano, la prima invenzione del setone per la cura dell' idrocele, ec.

„ greci destinati ad invigilare sulla salute dei cavalli nelle „ spedizioni militari. L' opera che ho sotto gli occhi (*veterinariae medicinae libri duo; Basileae per Sim. Grinneum*, „ 1537) è un complesso delle loro osservazioni .... Fra „ questi il più antico è un certo Eumelo di Tebe, e il più „ dotto sembra essere Apsirto di Prusa, che accompagnò „ Costantino IV, cognominato Pogonato, nella sua spedi- „ zione contro i Bulgari sull' Istro. Gli altri non fecero che „ ripetere parola per parola ciò che aveva detto Apsirto. „ Ecco i nomi loro: Anatolio, Emilio Ispano, Africano, „ Archedemo, Didimo, Diofane, Jerocle, Imerio, Ippo- „ crate, Litorio beneventano, Magone di Cartagine, Pan- „ filo, Pelagonio, Teomnesto e Tiberio; i quali tutti vis- „ sero dal VI al X secolo..... L' opera di Veterinaria, „ che oggi si attribuisce a Vegezio, appartiene verisimil- „ mente a tempi molto più bassi. Io la giudico una tra- „ duzione degl' ippiatrici greci fatta da qualche monaco „ del XII, o XIII secolo. Egli non ha inteso l' originale „ greco .... Questa versione molto miserabile ridonda „ d' idiotismi italiani, ed offre innumerevoli prove dell'i- „ gnoranza e dell' avventataggine dell' autore. Confesso in- „ genuamente che in questo Vegezio non trovai la meno- „ ma cosa che meritasse attenzione, o non fosse contenuta „ negl'ippiatrici greci „.

Prima di far parola degl' ippiatrici greci incomincierò dall'esporre ciò che ho potuto raccogliere di relativo a Vegezio e alla sua Veterinaria; dal che spero che verrà fatto conoscere che l' autore tedesco, senza appoggiarsi a veruna autorità, senza aver per compagno nella sua opinione neppure un solo erudito, ha pronunziato sull'autore e sull'opera, che sembra non aver letta, un giudizio, senza esame, senza sanità di critica; ed esser quindi necessariamente caduto in tante assurdità quante sono le parole nelle quali tratta di quello scrittore.

Fino dagli ultimi periodi del secolo XV il principe dei critici, Angelo Poliziano, pregato da Franciotto Orsino a dargli alcune dichiarazioni su i pesi e misure menzionate da Vegezio, senza dubitare dell' autenticità di que-

sto scrittore, adempì a questa commissione con una lettera, che è l'ultima del X libro, dalla quale si rileva che l'Orsino faceva allora soggetto dei suoi studi il Vegezio. E siccome questo scrittore non era peranco fatto pubblico colle stampe, non sarà fuor di ragione il supporre che il Poliziano si servisse per fare i suoi riscontri del codice del secolo XIV, che esiste tuttavia nella Laurenziana al plut. XLV, cod. XIX, (2). (ved. Bandini catal. laurent. T. II, p. 356, 357 e seg.)

La prima edizione di Vegezio fece *Joannes Faber Emmeus* in Basilea nel 1528 ad insinuazione del conte Ermanno di Nuenare, che avevagli trasmesso un codice sommamente depravato, perchè con l'aiuto d'uomini dotti lo correggesse, e lo pubblicasse. E se non era che il conte aveva già intitolata quest'opera a Ferdinando re d'Ungheria e di Boemia, l' Emmeo avrebbe posto da parte quest' *antichissimo codice*, nè lo avrebbe pubblicato; ma in reverenza del re, cui era dedicato, lo corresse in parte con grandissima fatica, lasciando però correre alcune parole e di malattie e di erbe e di rimedi, sebbene le credesse meritevoli di correzione; persuaso dai dotti amici suoi che l'autore potesse così averle scritte, e tali risultando dal *consenso universale dei codici* (3). Il conte di Nuenare poi dice che quest' opera, restata *nascosta per molti secoli*, era

(2) Ecco il principio della lettera del Poliziano: *Exigebas a me superioribus diebus ut ponderum nomina et mensurarum brevissime tibi colligerem, sed quorum potissimum sit apud Vegetium Renatum mentio, libro quem nunc in manum sumpseris, qui medicinam veterinariam pertractat, ec.*; e passa quindi a indicare il valore dei pesi e delle misure. E siccome fin d'allora lo stesso Poliziano credeva l'autor della veterinaria esser lo stesso che quello *de re militari*, distingue appunto il libro di Vegezio che tratta di veterinaria dall'altro; e chiama *Vegetium Renatum* l'autore.

(3) L' Emmeo nella lettera al re Ferdinando.... *Sed cum exemplaris infinita depravatione desperantes ab incepto negotio deterriti fuissemus,* CODICEMQUE ILLUM PERVETUSTUM *ablegassemus, instigavit ad desperatum munus redeundum quod tuae serenitatis nomine opus hoc dicandum (*comes Hermannus) *asserebat ..... Quaedam etiam morborum simul et herbarum, remediorumue vocabula, licet immutanda cognosceremus,* CONSTANS TAMEN EXEMPLARIORUM CONSENSU *ne quidquam immutaremus prohibuit; nam ita fortassis scriptum ab auctore non vulgares neque ineruditi persuadebant amici.*

di quello stesso Renato Vegezio che scrisse *de re militari* (4); e quindi il titolo di questa edizione è: *Renati Vegetii artis veterinariae libri quatuor, iam primum in lucem editi, Basileae;* e in fine: *Basileae anno* 1528, *excudebat Joannes Faber Emmeus Suliacensis.*

Su questa edizione fu fatta la seconda dal Sambuco nel 1574 in Basilea, col titolo: *Pub. Vegetii mulomedicina ex tribus vetustissimis codicibus varietate adjecta, unde infiniti loci addi, et expurgari a quovis potuerunt, usu magno publico. Basileae, per Petrum Pernam* 1574: nel qual titolo è da notarsi che fu cambiato il nome di Renato Vegezio in Pub. Vegezio, e che l'edizione fu riscontrata e corretta con tre *antichissimi codici.* L'esemplare di questa edizione esistente nella Magliabechiana è pregevole per le annotazioni aggiuntevi da Carlo Dati e per le varianti tratte dal codice della biblioteca medicea fiorentina (5).

Dopo il frontespizio ne viene la dedica del Sambuco, che è la seguente: *Hoc P. Vegetii de veterina medicina opus ante annos L mutilum, corrupteque editum, nunc vero a se ex VV. CC. plurimis in locis emendatum ac restitutum D. D.* Quindi è riportata la lettera dell'Emmeo, e l'elenco de' libri e de' capitoli (6). Le annotazioni di mano del Da-

(4) Così scrive il conte di Nuenare: *Vegetii Renati, eius qui de re militari libellum conscripsit, artis veterinariae sive mulomedicinae* OPUS MULTIS SECULIS ABSCONDITUM, *ec.*

(5) Il Dati appone a questa edizione la seguente notizia, la quale per quanto estranea al soggetto di questa lettera, per illustrazione di quell'esemplare credo non inutile il riportare. *In Bibliotheca medicea florentina, plut. LII liber est MS. Mascalciae, compositus a magistro Laurentio, dicto Ronzino, familiari Rev. patris ac domini Napoleonis s. Adriani, diac. cardinalis. Ad oram libri manu recentiori scriptum est: auctor hic ab aliis Laurentius Rufius appellatur. Cardinalis iste Napoleo fuit ex illustri et amplissima Ursinorum familia, et in card. colleg. cooptatus a Nicolao IV, an.* 1284. *Plurima in libri margine adsunt eadem manu variantes lectiones et notae. Hic liber forsan editus fuit Lutetiae* 1532. (NB. ne fu stampata una versione italiana in Venezia nel 1548 col titolo: *opera dell' arte del Mascalcio di Lorenzo Rufio ec. novamente di latino in lingua volgare tradotto*).

(6) Il Dati pone in fronte del libro le seguenti notizie: *Ex libro qui fuit olim claris. viri Laurentii Pignorii, nunc eximii Jo. Rhodii dani, mihi amicissimi .... Vegetius hic videtur fuisse qui de re militari scripsit: arguit praefationum stylo: mentio dein toringium et burgundionum. lib. IV, cap. VI, ubi*

ti, contenute in parecchie carte aggiunte alla fine del libro, contengono alcune varianti da adottarsi, o degne di dichiarazione; e molte voci da Vegezio usate, a confermare l'uso fattone da altri scrittori, secondo le osservazioni del Barthio, del Turnebo, del Vossio, del Casaubono, del Salmasio, del Rodio, ec. (7).

La terza edizione di Vegezio fu fatta dal Gesnero a Lipsia nel 1737, compresa nella sua raccolta, *Scriptores rei rusticae.* Nel §. X della prefazione egli racconta, come leggendo in questo scrittore un luogo insigne tratto da Columella, si determinò di unir Vegezio agli scrittori di rustiche faccende, sembrandogli che questi due autori si porgessero uno scambievole soccorso (8). E tanto più si determinò a ciò fare, avendo dal Fabricio ricevuto un esemplare di Vegezio confrontato col famoso codice corbeiense: perlochè avvisò con tal mezzo essere in istato di poter dare questo autore emendato in più luoghi, per aver ricevuto dal Cromaiero un esemplare della prima edizione fatta dall'Emmeo, collazionata coll'altra procuratane dal Sambuco (9). Quindi vi aggiunse alcune brevissime animadversio-

se diverse et longinque peregrinatum, et plura equorum genera cognovisse, et in stabulis suis saepe nutrivisse testatur. Le parole di Vegezio sono al cap. suddetto, *de signis quibus cognoscitur patria. Quae res compulit nos qui per tam diversas et longinquas peregrinationes equorum genera diversa cognoscimus, et in nostris stabulis saepe* NUTRIVIMUS, *unius cuiusque nationis explicare signa et merita.*

(7) Questi celebri critici, ma più fra questi il Salmasio nelle sue annotazioni agli scrittori *Historiae augustae,* e il Rodio nel suo Scribonio Largo recano esempi di Vegezio in giustificazione di voci o modi degli autori da loro illustrati. Il Rodio poi aveva disegnato di fare una nuova edizione di Vegezio, come si rileva dal suo lessico scriboniano alla voce *faecula:* e dalle lettere all'Einsio è manifesto che intendeva eseguirla correggendo i luoghi sospetti col confronto del manoscritto mediceo, e di altri codici.

(8) Il Gesnero nel §. XI della prefazione alla sua raccolta degli scrittori de'lavori rustici dice: *Vegetii Renati artis veterinariae seu mulomedicinae libros IV, ut scriptoribus rei rusticae comites darem, primum illud me impulit quod videbam non materiem tantum nobis cognatam, sed etiam insignem Columellae locum apud eum quoque legi, ut mutuam sibi opem uterque scriptor praestare posse videretur.*

(9) Segue il Gesnero l c.. . *cum praeter spem mihi offerrentur, hinc ab incomparabili humanitate summi viri Jo. Alb. Fabricii exemplum Vegetii cum*

ni; nel che fu soccorso dal Platnero: e se omesse di fare gli opportuni riscontri col codice membranaceo della biblioteca cesarea segnato n. LXXXI dal Tegnagelio, con l'altro della libreria dell' Almelovenio, con altro codice napoletano e con altro MS. di Norimberga, e lasciò ad altri questo lavoro, ne fu cagione il desiderio di dar presto compimento alla sua edizione (10).

Ma un più importante lavoro aggiunse alla sua raccolta il Gesnero, cioè le lettere del Morgagni al Pontedera; nella terza e quarta delle quali questo celebre italiano prende specialmente in esame Vegezio, correggendo giudiziosamente eziandio alcune lezioni del Sambuco, chiamato da lui *vir doctissimus et pervetustis codicibus sane instructissimus*. In queste egli imprende principalmente a dimostrare avere Vegezio tratti non solo molti documenti da Columella, ma averli ancora riportati con le stesse parole, ed averne composto il terzo e quarto capitolo del libro terzo, (11); cosicchè questi due scrittori prestano in vari luoghi il mezzo d'essere vicendevolmente emendati (12).

corbeiensi codice collatum, quod apud ipsum ex Gudiana auctione pervenit... hinc ab Jo. Hen. Kromayero, humanarum literarum in academia Jenensi professore clarissimo, amico veteri... primae editionis exemplar cum altero Sambuci, accuratissimo studio a se compositum. Questo esemplare dal Fabricio trasmesso al Gesnero, collazionato col codice corbeiense portava questa nota di quello che aveva fatto il confronto. *Contuli cum exemplari descripto ex MS. codice Corbeinesis monasterii, tunc temporis apud S. Pantaleonis deposito.... Codex corbeiensis* OPTIMAE NOTAE, ADMODUM ANTIQUUS, LITERIS UNCIALIBUS EXARATUS, *et inde* (fors. hinc. inde) *lacunis deformatus.*

(10) Gesnero l. c. *Adiutus aliquoties ab Jo. Zacharia Platnero medico non minus quam philologo praestantissimo... quae supersunt pauca, ea forte confici et ipsa poterunt, adhibito MS. codice membranaceo quem inter libros bibliothecae caesareae philosophicos et philologicos n.° LXXXI numeravit Tegnagelius, quod subiecit mihi cel. Fabricius, ut et illud Vegetii exemplum cum notis MS. fuisse in bibliotheca cla. Almelovenii, nec non codicem MS. huius operis fuisse Neapoli apud illustrem virum Josephum Vallettam, idque ipsum opus cum aliis veterinariis esse Norimbergae penes Gottofridium Thomasium, virum quem nos experti sumus humanissimum.*

(11) Morgagni Epist. III ad Julium Pontederam. *Cum Pub. Vegetius in suos veterinariae libros non pauca transtulit ex sexto libro Columellae, tum ex huius sexto et tredecim quae insequuntur capitibus, tertii sui libri tertium et quartum caput manifestissime confecit.*

(12) L. c. *Nonnulla in Vegetio quoque eiusmodi sunt, ut Columellae vi-*

Dal fin qui detto e da quanto nelle note ho riportato mi sembra potersi a buon dritto dedurre che i quattro

cissim emendando praeclare inserviant; de quo nunc potissimum laboramus. Le vicendevoli correzioni di lezione di questi due scrittori risultano da quarantadue luoghi che il Morgagni pone in confronto in quella sua lettera, e ne' quali è evidentemente manifesto aver Vegezio trascritto Columella parola per parola. Stimo pregio dell' opera il darne qualche saggio riportando le parole di Columella e quelle di Vegezio che ad esse corrispondono; e notando le correzioni, all' uno o all' altro, chiuse fra parentesi.

Vegezio.	Columella.
Si sanguis adhuc super ungulas in cruribus est, *ad triduum (corrige* assidua) triti salis perfricatione discutitur. Quod si *tantum (cor.* iam) in ungues descenderit, cultello *leniter (cor.* leviter) inter duas ungulas aperies, et mundabis de intus, et postea stuppam sale, atque, aceto infusam applicabis *ad solum sparta opere (cor.* ac solea spartea pes) calceatur, *maximae quae* (*cor.* maximeque) detur *operantibus (cor.* opera bos ut) in aquam pedem non mittat, sed *ubi siccum est ambulet (cor.* ut sicco stabuletur.	Sed si sanguis adhuc supra ungulas in crucibus est, triti salis fricatione assidua discutitur, vel cum nihil profuit, scarificatione demitur. At si iam in ungulis est, inter duos ungues cultello leviter aperies. Postea linamenta sale, atque aceto infusa applicantur, ac solea sparta pes induitur, maximeque datur opera, ne in aquam pedem mittat, et ut sicco stabuletur.
Si clavum calcaverit, et acuta testa vel lapide ungula pertunditur, quae tamen si altius vulnerata est, (*adde* latius) ferro circumciditur, (*add.* et) ita inuritur, ut supra praecepi.	Si forte surculum calcaverit, et acuta testa nel lapide *ungulam pertuderit* (*cor.* ungula pertunditur), quae tamen si altius vulnerata est, latius ferro circumciditur, et ita inuritur ut supra praecepi.
Deinde *exparte (cor.* spartea) calceata per triduum aceto suffuso curatur. Quod si vomer *intraverit,* (*cor.* crus vulneravit) lactuca marina, quam graeci *cymoliam* (*cor.* titimalum) vocant, admixto sale imponitur.	Deinde spartea calceata per triduum aceto suffuso curatur. Item si vomer crus sauciaverit, marina lactuca, quam graeci titimalon vocant, admixto sale imponitur.
Si ista non valent *myrtae* (*cor.* myrti) silvestris foliorum duae librae tunduntur in pila.	Ubi nec medicina processit, myrti silvestris foliorum librae duae *deliguntur* (*cor.* leviganlur).
Frequenter etiam asperitate itineris, vel proscindendo, *duritiam (cor.* aut duriori solo), aut obviis radibus *obvolutas* (*cor.* obluctatus), convellit armos.	Saepe etiam vel gravitate *longioris (cor.* longi laboris) vel in proscindendo, aut duriori solo, aut obviae radici obluctatus, convellit armos.

libri della Mascalcia di Vegezio sono stati sempre giudicati opera di scrittore latino; e che han meritate le vigilie di molti eruditi, quali sono il Poliziano, l'Ursino, il conte di Nuenare, l'Emmeo e i suoi dotti amici, il Sambuco, l'Urceo, (13), l'Ulitio (14), il Rodio, il Salmasio, il Casaubono, il Dati, il Turnebo, il Cromaiero, il Fabricio, il Pignorio, il Platnero, il Gesnero, il Morgagni, il Pontedera, il Facciolati, il Forcellini; i quali due, come di scrittore latino, ne hanno riportate ne' loro lessici le autorità; senza che siasi mai dubitato dell' autenticità dell' autore, incerta essendone soltanto l'età (15).

Or se contro il voto concorde di tanti solenni critici il solo Sprengel ha portato giudizio tanto diverso, supponendo l'opera scritta da un ignorante frate del XII o XIII secolo, qual peso dar potremo a questa supposizione destituta d'ogni argomento, e fondata sulla sola di lui autorità?

E dico esser la di lui asserzione destituta d'ogni fondamento, non sembrandomi argomento l' affermare altro non esser quell'opera se non una cattiva versione degl' ippiatrici greci, piena zeppa d'idiotismi italiani. Poichè se si confrontino i due libri degl' ippiatrici greci co' quattro libri di Vegezio si vedrà, che laddove i primi contengono una raccolta di ricette sotto il nome di vari autori (16), relative alla mascalcia, quelli di Vegezio formano un

(13) L' Urceo (Antonio Codro) è citato dall' Emmeo nella sua epistola al re Ferdinando: *cum non ignorem Antonii Codri de hoc auctore iudicium.*

(14) Jano Ulitio cita Vegezio ne' suoi eruditissimi commentari alla Cinegetica di Nemesiano.

(15) Rispetto all' età in cui potè avere scritto Vegezio abbiam veduto che alcuni eruditi opinarono essere egli lo stesso che scrisse il libro *de re militari*, perchè alcuni codici portano il nome di Renato Vegezio, sebbene altri rechino quello di Publio Vegezio, per una certa tal qual somiglianza di stile, specialmente nelle prefazioni. In tal caso l' età di Vegezio potrebbe fissarsi verso la fine del secolo IV. È innegabile però, come si esprime il Forcellini, che fra l' uno e l' altro libro passa differenza, cosicchè il Veterinario può credersi *alius tum aetate, quia multo iunior, tum stilo quia longe corruptior, et vocibus scatens bene multis, non cadentis modo, sed et iam lapsae latinitatis.*

(16) Quando si terrà discorso particolare sugl' ippiatrici greci indicherò cosa

trattato veramente ordinato in libri, e distinto per capitoli e per materie. Egli accenna nella prefazione al lib. I essersi determinato a compilare questa sua opera, perchè gli autori a lui antecedenti ne scrissero confusamente; cosicchè a chi cercasse qualche rimedio, conveniva scorrere da cima a fondo i loro libri; e perchè le ricette prescritte erano di tanto costo che i non ricchi lasciavano piuttosto morire che soccorrere i loro animali malati (17). Essendosi pertanto nella sua gioventù dilettato di tener cavalli, imprese di buona voglia a comporre quel compendio; mostrando le cause, i segni e le cure delle malattie (18). Comincia nel primo libro dall' indicare i segni propri d' ogni malattia, sino al cap. 9; e quindi la loro cura fino al cap. 20. Segue indicando il modo e l' occasione di trar sangue sino al cap. 39; e in fine passa a trattare delle malattie del ventre sino al cap. 64, ultimo del primo libro.

Nella prefazione al libro secondo mostra che sarebbe errore il seguir l' uso dei barbari, i quali non usano amministrare rimedi ai loro animali, per essere i medesimi di più robusta complessione dei nostri, che sono di una razza più delicata, ed assuefatti a più calda temperatura (19). Comincia quindi a discorrere delle malattie del capo sino al cap. 43, e quindi dei malori degli arti e del dorso sino al cap. 64, ultimo del libro.

sia quell' opera, e chi ne fosse il compilatore, sebbene lo Sprengel la creda lavoro d' un anonimo.

(17) *Praeterea indigesta et confusa sunt omnia, ut partem aliquam curationis quaerenti necesse sit errare per titulos, cum eisdem passionibus alia remedia in capite, alia inveniantur in fine . . . Quaedem ita sunt compositae potiones, ut pretium enorme contineant, et curae taxatio animalis existimationem prope videatur aequare, ut aut parci homines, aut certe prudentes animalia sua canibus dedant.* Veg. in praefat. lib. I.

(18) *His et talibus rationibus invitatus cum ab initio aetatis alendorum equorum studio flagrarem, hanc operam non invitus arripui.* Veg. l. c. Ved. pure la nota (6).

(19) *Barbarorum animalium aliae naturae, sed ad omnem iniuriam durius corpus est. Deindè sic instituuntur a parvulis, ut nec potionem medicinalem requirant, et hybernis pascuis vigeant, ac sine pernicie frigora, pruinasque substineant. Nostra vero iumenta et mollioris generis sunt, et tectis frequentioribus assueta, calidissimis etiam stabulis imbuta, cum indigna-*

Nel prologo del libro III interrompendo il suo trattato sulle malattie de'cavalli, si propone di parlare specialmente di quelle dei bovi, confortato e richiesto a ciò fare dal voto de'suoi concittadini ed amici, in circostanza di gran mortalità di quel genere di animali (20).

Finalmente nel IV libro; del numero e posizione delle ossa e delle membra, dei nervi, delle vene, dei segni dell'età, della patria e della durata della vita de' cavalli; e termina il libro con una specie di ricettario.

Ma senza occuparsi nel fare il confronto fra l'orditura e la sostanza di queste due opere, avrebbe dovuto lo Spreugel conoscere almeno le lettere del Morgagni; dalle quali chiaro avrebbe veduto che Vegezio aveva in parte trascritto Columella, nè avrebbe asserito di non trovare in quell' autore cosa che non fosse contenuta negl' ippiatrici greci.

Sarebbe poi stato pregio dell'opera che l' autore tedesco avesse dato un catalogo, o almeno accennato alcuno dei tanti idiotismi italiani, de'quali il frate ignorante del secolo XII, o XIII fece piena zeppa la sua versione. Ma non avendolo egli fatto, e ciò non essendo da altri stato notato, manchiamo d' un importante documento onde conoscere quali fossero gl' idiotismi e la condizione di nostra lingua nel 1100 e 1200, cioè settecento anni fa (21).

Soffra dunque in pace il profess. dell' università di

tionem ex aliqua necessitate contraxerint, continuo in aliquod genus incidunt morbi. V. in pro. l. II.

(20) *Mulomedicinae me commentario ordinante, civium atque amicorum frequens querela accepti operis continuationem suspendit, deflentium aegritudines mortesque clamorissimas boum, cum magnopere peterent publicandum si quid pro salute tam commodorum animalium scriptum reperiretur in libris.* Veg. in prol. ad lib. III.

(21) L' eruditissimo cav. Ciampi ha provato (*De usu linguae italicae saltem a saeculo V. R. S. Pisis* 1817) che l' origine della nostra lingua risale ad una remota antichità. Ma non solo queste tracce d' idiotismi italiani non mi parve che si trovino in Vegezio, ma neppure lo stile in cui comunemente scrivevano gl'ignoranti, nel XII o XIII secolo, la lingua latina. Vero è che la dettatura della Veterinaria di Vegezio è di una corrotta latinità, ma è ben raro trovare chi verso que'tempi scrivesse meglio di lui, e specialmente scrivendo per chi professava un'arte, che non pare che fosse allora tenuta in gran conto, lo che accenna lo stesso Vegezio in principio della prefazione.

Halla, che rispetto a Vegezio, posto in bilancia da una parte il suo sapere e giudizio, e dall' altra il sapere e criterio dei sopra citati eruditi, e ciò che ho esposto fin qui, non venga l' autore della veterinaria, che abbiamo sotto il nome di Vegezio, registrato fra gli scrittori apocrifi, ma conservi il posto assegnatogli dagli ultimi anni del secolo XV a tutto il secolo XVIII dal consenso universale de'dotti d'ogni nazione (22).

Restituita adunque a questo scrittore la sua contrastatagli autorità, vediamo da lui stesso donde egli traesse i materiali per compilare la sua veterinaria *Hanc operam* (egli scrive nella prefazione) *non invitus arripui, ut conductis in unum* LATINIS DUMTAXAT SCRIPTORIBUS, *adhibitis etiam mulomedicis, et medicis non omissis. . . . in quantum mediocritas ingeni patitur, plane et breviter omnia epitome congererem, causasque et signa morborum omnium declararem.* È manifesto adunque per propria confessione che non da scrittori greci, ma da latini soltanto trasse ciò che ne'suoi libri raccolse. E sebbene nella seconda metà del quarto libro, che è una specie di ricettario, riporti tre ricette di Chirone e di Absirto, non formano queste la sostanzial materia dell'opera sua: e forse non sarebbe fuor di ragio-

(22) I codici della veterinaria di Vegezio fin qui rammentati sono:

Uno della Laurenziana del XIV secolo, cui se ne aggiunge altro forse del secolo seguente.

Il codice sul quale l' Emmeo fece la sua edizione, da esso chiamato *pervetustus*, ed altri esemplari dallo stesso rammentati.

Tre codici antichissimi coll' aiuto de' quali il Sambuco corresse la sua ediz.

Il codice Corbeiense su cui fu collazionato l' esemplare mandato dal Fabricio al Gesnero, notato come codice *optimae notae, admodum antiquus literis uncialibus exaratus.*

Il codice memb. della biblioteca Cesarea rammentato dal Tegnangelio.

Il codice di Napoli presso Giuseppe Valletta.

Il codice di Norimberga presso Gottifredo Tomasio.

Non pretendo che il numero dei codici faccia argomento per provare che questa veterinaria non possa essere opera d'un frate ignorante, ma parmi poter dedurre non potere essere opera di uno scrittore del XII, o XIII secolo quella di cui esistono codici chiamati antichissimi dall' Emmeo nel 1528, dal Sambuco nel 1574, ai quali aggiungasi il codice corbeiense, notato come di buona lettera, molto antico, e scritto in caratteri unciali, condizioni che indicano una grande antichità.

ne il credere che a malgrado di aver questi nomi piuttosto fisionomia greca che latina, i surriferiti autori avessero dettate le opere loro in latino. Infatti dando Vegezio il suo giudizio di Columella, di Pelagonio, di Chirone e di Absirto, dopo aver detto che la veterinaria pareva avere minor dignità della medicina per occuparsi nella cura degli animali, e quindi essere esercitata da uomini di minor conto, e trattata da meno eloquenti scrittori, soggiunge: *Licet* PROXIMA AETATE ET PELAGONIO NON DEFUERIT, ET COLUMELLAE ABUNDAVERIT DICENDI FACULTAS; *verum alter eorum cum rusticae rei praecepta conscriberet, curas animalium levi admonitione perstrinsit, alter omissis signis, causisque morborum, quasi ad doctissimos scriberet, tam magnae rei fundamenta neglexit.* E segue: *Chiron vero et Apsirtus diligentius cuncta rimati,* ELOQUENTIAE INOPIA, AC SERMONIS IPSIUS VILITATE SORDESCUNT. Sarebbe pertanto strana cosa per mio avviso, che dopo avere Vegezio parlato della *facoltà di dire*, di cui Columella scrittore latino è ricco, di cui Pelagonio non è privo, volesse per questa qualità porre in confronto con loro due scrittori greci, *che ne hanno affatto inopia, e che per la bassezza del dire son sordidi.*

Da questo luogo di Vegezio mi sembra ragionevole dedurre che Pelagonio sia uno scrittor latino, e non greco come avvisa lo Sprengel, per vederne riportato il nome in una compilazione greca. E sia pur anco greco questo nome; ma tal circostanza non escluderà mai ch' ei possa avere scritto in latino: e tanto più se si ponga mente avere egli intitolati i suoi capitoli a nomi romani, fra i quali specialmente Arzigio e Astirio, in proposito de' quali sono debitore alla gentilezza del ch. sig. Bartolommeo Borghesi delle notizie comunicatemi. Ecco la sua lettera (23).

(23) Il mio dotto amico sig. ab. Furlanetto nel suo passaggio per la Romagna mi consegnò un elenco di personaggi mentovati nelle regole dell' ippiatria di Pelagonio recentemente scoperta, chiedendomi se ne conosceva alcuno, onde potere per tal modo determinare l'età di questo scrittore. Risposi che il nome di Arzigio, cui era dedicata l' opera, non eramì nuovo, ma che sul momento non avrei saputo ove ripescare la notizia, ond'egli mi commise che quando

Venendo adesso a dire alcun che della raccolta degl'ippiatri greci, fra' quali, come di sopra vedemmo, è assegnato un posto a Pelagonio, parmi dover ridurre le asserzioni del professore tedesco ai capi seguenti: I, che sotto Michele VIII fu compilata questa raccolta da un anonimo (24);

mi fosse capitata ne avesse fatto parte a lei, da cui proveniva la ricerca. Debbo ora dunque annunziarle ch' egli è ricordato in una lapida esistente una volta in Roma nella chiesa di S. Basilio, pubblicata negligentemente dal Grutero p. 474,3; dall'Apiano p. 206; dal Panvinio ne'fasti all'anno 990; dal Manuzio nell' ortografia, p. 759; e da altri; ma la di cui vera lezione si ha da un codice correttissimo, già posseduto dal card. Canale, coll' aiuto di cui monsig. Marini l' emendò nel suo Grutero, e colla quale confronta una delle due copie che se ne hanno nel Mazocchi p. 47 e 179, ed un' altra che ne trovai in un' altro codice, posseduto in Urbino dalla casa de Pretis, p. 143. Eccola adunque purgata dalle macchie, di cui l' avevano imbrattata i copiatori.

BETITIO · PERPETUO · ARZYGIO · V · C
CONSVLARI · TVSCIAE · ET · VMB · OB
SINGVLARIA · EIVS · ERGA · PROVINCI
ALES · BENEFICIA · ET · OB · MODERA
TIONEM · DOCVMENTO · ETIAM · POSTERIS · RELIN
QVENDAM · AETERNVM · STATVAE · MONV
MENTVM · TVSCI · ET · VMBRI · PATRONO
PRAESTANTISSIMO · COLLOCARVNT

Per quante ricerche abbia fatte non ho potuto trovar di costui altra memoria, e nemmeno alcun altro che abbia portato il suo nome, onde sono in buona lusinga che egli sia appunto la persona che si cercava. Intanto è evidente che questa iscrizione non può essere anteriore a Costantino Magno, da cui datano nei presidi delle provincie le nuove denominazioni di consolari e di correttori. E dall'altra parte volentieri mi atterrò a non discendere oltre l'epoca del suo impero o di quello de' suoi figli, perchè alla medesima età corrisponde l'Astyrio o Asterio ricordato da Pelagonio al cap. 9, il quale sarà probabilmente uno dei due fratelli Asterii che si conoscono in que' tempi; cioè L. Turcio Aproniano Asterio, correttore della Toscana e dell' Umbria nel 346 di Cristo, cui appartiene il marmo gruteriano p. 476,7; e L. Turcio Secondo Asterio, correttore della Flaminia e del Piceno alla morte di Costantino, come si rileva dall' iscrizione dell' arco di Fano, di amendue i quali ho bastevolmente parlato in un breve scritto che non tarderà molto a venire in luce. Di Falerio, di Festiano, di Lucilio, di Papiano, che sono gli altri soggetti ricordati in quell'opera, non ho in questi tempi alcuna notizia da somministrare.

(24) A suo luogo vedremo se il compilatore ne sia un anonimo o no. Frattanto si noti che asserendo lo Sprengel fatta questa compilazione sotto Michele VIII, viene a fissarle l' epoca dopo alla metà del secolo XIII; poichè nel quadro cronologico, da lui apposto al Tom. II dell' edizione tedesca, pone questo imperatore sotto l' anno 1263 Abbiam veduto che l' A. giudica l' opera di

II, che gli autori de'quali è composta vissero dal VI al X secolo: che il più antico è Eumelo di Tebe, il più dotto Apsirto di Prusa, che accompagnò Costantino IV nella sua spedizione contro i Bulgari: IV, che gli altri ripetono parola per parola ciò che aveva detto Apsirto. Per farmi strada a rilevare gli errori di queste asserzioni sembrami dovere incominciare dall'istoria della pubblicazione de'due libri degl'ippiatri greci.

Giovanni Ruellio medico francese fu il primo, da cui nell'anno 1530 venisse fatto conoscere ch'esisteva quest'opera greca di mascalcia, compresa in due libri. Ma non fece già parte al pubblico d' un greco originale, e diede soltanto alla luce la versione da lui fattane in latino, per ordine di Francesco I re di Francia, come si esprime nella sua nuncupatoria a quel re, in piè della quale riporta i nomi degli autori che compongono questa raccolta (25); lasciando però all'oscuro il lettore sul codice su cui fece la sua traduzione; non facendo parola nè a chi appartenesse, nè dove esistesse, nè di qual età fosse. Succede alla lettera l'indice delle materie, senza essere distinto in capitoli, e quindi un vocabolario di voci latine pertinenti alla mascalcia, con la dichiarazione loro cavata da vari classici autori.

Sette anni dopo, cioè nel 1537, comparve alla luce la stessa raccolta in greco, avendone procurata l'edizione Simone Grineo, il quale la intitola con una epistola latina a Giovanni Zobelo, e nella quale d' altro non parla che dei pregi de'cavalli. Ne segue poi l'indice dei capitoli e dei titoli, i quali sono in greco con la versione latina. Ma neppure il Grineo dà la minima notizia del codice che servì di esemplare alla sua stampa, osservando rispetto a ciò lo stesso silenzio del Ruellio, il quale è soltanto ram-

Vegezio una traduzione degl' ippiatri greci fatta nel secolo XII, o XIII, e quindi lo scrittore di essa avrebbe tradotta un' opera scritta quasi un secolo dopo di lui.

(25) Il titolo dell' opera è: *Veterinariae medicinae libri II, Jhoanne Ruellio Suessiensi interprete. Parisiis per Simonem Colinaeum* 1530.

mentato nel frontespizio come già traduttore in latino di questa opera (26).

Michele Tramezzino stampator veneziano pubblicò in Venezia nel 1542 questa raccolta tradotta in volgare, per la quale ottenne dal papa e dalla sua repubblica un privilegio per dieci anni che niuno potesse venderla o stamparla (27).

Confrontate queste tre edizioni nelle tre diverse lingue, le quali tutte ci lasciano all'oscuro sulla prima scoperta di questo monumento dell'ippiatria greca, si fa manifesto che la versione volgare è scrupolosamente voltata dall'originale greco; mentre la versione latina del Ruellio, stampata sette anni prima dell'originale, differisce da ambedue le altre per più capi; essendovi in essa molte aggiunte e di cose e di autori che mancano nelle altre due. Ma di questo mi riserbo a parlare in altro luogo.

L'opera è divisa in due libri. Il primo incomincia con una introduzione di Apsirto sulla febbre de' cavalli. Egli scrive che militando ne' paesi posti sul Danubio ebbe occasione di conoscere le malattie de' cavalli e i rimedi a quelle convenienti; e *che tutto ciò raccolse in questo volume, che egli intitola a Asclepiade suo cittadino e medico grandissimo.*

Succede all'introduzione di Apsirto una prefazione di Jerocle, nella quale dice, che *ad insinuazione di Basso ha raccolto tutto ciò che concerne alle malattie de'cavalli, sebbene la sua professione lo chiami a far copia di sè ai litiganti nel foro (28); poichè cosa imposta da un amico, quale è Basso, è soave peso eseguirla.*

(26) Il titolo portato dal frontespizio è: *Veterinariae medicinae libri duo a Joanne Ruellio Suessiensi olim quidem latinitate donati, nunc vero idem sua, hoc est, graeca lingua primum in lucem editi. Basileae apud Jan. Valderum* 1537.

(27) Essa ha per titolo: *Opera della medicina de' cavalli composta da diversi antichi scrittori, a comune utilità di greco in buona lingua volgare ridotta in Venezia* 1542.

(28) Lo Sprengel rammentando il nome di Jerocle vi appone in una nota: *Egli vuole farsi credere anche giurisperito.* Ma perchè non dovremo prestar fede a ciò che Jerocle asserisce apertamente al suo amico Basso e a' suoi con-

I due libri sono divisi in capitoli e questi quasi tutti (se se ne eccettui pochissimi) portano il nome di Apsirto, e sono intitolati a'diversi suoi amici; *Apsirto a Ammonio alessandrino salute*: *Apsirto a Secondo medico de' cavalli salute*: *Apsirto a Dama laodicense veterinario medico salute; ec.* Ogni capitolo incomincia dal trattare di una diversa malattia, e delle cause, segni e cura della medesima. Ad ogni capitolo di Apsirto succede un articolo di Jerocle sullo stesso soggetto; e ne seguono le prescrizioni e ricette degli altri autori relative al tema del quale ha trattato Apsirto. Da questa costante disposizione è ragionevole il supporre, essere Jerocle il compilatore di questa raccolta: e la supposizione diviene certezza, poichè facendo attenzione a quanto egli stesso dice e nella prefazione, e nella fine del cap. XII, e LIX ed ultimo del primo libro, e nella prefazione del libro secondo (29) si rileva che la compilazione e partizione dell' ippiatria greca è tutta opera di Jerocle e non di un anonimo. Con l' istesso ordine, e disposizione di capitoli, di materie e di autori procedono le tre edizioni latina, greca, italiana degl' ippiatrici greci concorde-

temporanei, senza temere d' essere accusato di mendacio, e senza ombra di documento in contrario. Quando il sig. Sprengel si annunzia nelle sue opere per professore all'università di Halla, sia pur certo che, finchè le sue opere vivranno, niuno, *fra coloro che questo tempo chiameranno antico*, ardirà porre in dubbio la qualità ch' egli si attribuisce.

(29) Jerocle finisce così la sua prefazione: *Vedendo adunque che li probatissimi medici alcuni segni propongono per li quali da ciascuno tutte le malattie e accidenti si conoscano, penso sommamente far bisogno che ancor io seguiti questo modo di trattar la medicina de' cavalli . . . . e per incominciare dalla maggiore diremo prima della febbre.* Alla fine del cap. LIX del 1 libro in fine: *Uno de'sette savi dice che la misura è cosa ottima: al qual detto bisognando obbedire, metterò fine al primo libro.*

Il proemio del libro II comincia: *Esiodo dice il cominciare essere il mezzo di tutta l'opera . . . . il che io non poco (penso) esser da me mostrato nell'opera mia che tratta della cura de' cavalli; perchè avendo incominciato a scrivere il primo libro, e quello facilmente sperando compire, ora invero propongo di fare un certo ritornello . . . . cioè questo secondo libro, perché non voglio che niuna cosa manchi all'opera: perché così colla debita misura fu causa di finire il primo libro, acciocchè per la troppa lunghezza non fossimo fastidiosi, così ora è conveniente non lasciar l'impresa imperfetta, massime trattando di cose degne di studio ec. . . . Ma perchè queste cose han bisogno d'altra sorta di scrittura, daremo principio all'opra nostra.*

mente sino alla fine ; se si eccettui la latina che in alcune cose discorda dall'altre due , e nella quale il Ruellio, per quanto la pubblicasse nove anni prima dell'originale greco , aggiunse non poche cose che non sono nelle altre due edizioni. E di questa differenza credo che importi notare alcuna cosa come opportuna a somministrare qualche conveniente deduzione.

Questa differenza consiste nelle aggiunte di molti articoli, non solo di quei veterinari da'quali è compilato il testo greco , ma ancora di alcuni altri autori in questo non riportati , nè citati (30): fra i quali articoli , aggiunti dal Ruellio alla sua versione latina , ve ne sono alcuni presi da Pelagonio, e che mancano anco nel codice riccardiano (31). Dal che si potrebbe dedurre che non fosse unico il codice greco su cui fece la sua edizione il Grineo , e che il Ruellio avesse cognizione, e si fosse già servito per la sua versione, di un più completo manoscritto. Ma se si faccia attenzione che in alcune di queste aggiunte , come pure in altri pezzi che esistono nel testo greco del Grineo, il Ruellio ha riportate le parole medesime del codice riccardiano, su di cui è fatta la mia edizione di Pelagonio , si potrebbe ragionevolmente sospettare avere egli avuto alle mani un codice latino di Pelagonio , ed averne trascritti alcuni degli articoli che riporta nella sua versione (32).

(30) Queste aggiunte sono al cap. I, un articolo di Didimo; c. IV, uno di Leonzio ; c. XIV, due di Apsirto ; c. XV , uno d' Africano , uno di Teomnesto ; c. XVI , uno di Jerocle , uno di Eumelo ; c. XXVI, uno di Teomnesto ; c. XXVII, uno di Jerocle ; c. XXX, due articoli di Tiberio ; c. XXXV, uno d' Ippocrate ; c. XXXIX , uno di Democrito ; c. LXIX , uno di Dioscoride ; c. LXXXV, tre di Didimo , uno d' Africano , uno di Berizio (autore non rammentato fra gl' ippiatri greci), uno di Democrito , uno di Panfilo ; c. LXXXVI, uno d'Ippocrate, uno di Didimo, uno di Diofane; c. LXXXIIX, uno d'Anatolio; c. IIC, uno di Eumelo ; c. IC, uno d' Africano ; c. CI, uno d'Anatolio.

(31) Così al Cap. IV , XIV , XXII , XXIV, XXXI, XXXVIII , VC, CIV. Manca poi nel cod. Riccard. fra l'altre aggiunte l' articolo , *ad haustam hirudinem*, desiderato nell'indice al cap. XXXIII.

(32) Tale tra gli altri è il pezzo del cap. XIV del Ruellio : *Mores autem equorum* ec. fino a *patientissimi*; ediz. di Pelagonio a p. 14; e singolarmente l'altro passo al cap. IV del Ruellio *Evincendi sunt, quamvis pestiferi morbi, ec.* fino a, *dedisse satis est*, ediz. di Pelagonio cap. I. p. 18, 19. Quest'ultimo passo non ha una parola nè di più nè di meno nelle due edizioni del Ruellio e mia.

Ma nè tutto ciò che di questo scrittore è riportato negl'ippiatri greci, e neppure tutto quel di più che vi aggiunge il Ruellio compisce il trattato intero di Pelagonio, quale sta nel codice riccardiano, per quanto esso pure mancante dei capitoli XXXII, XXXIII, XXXIV, XXXV, dei quali l'indice riporta i titoli. Poichè in quella raccolta tanto in latino che in greco ci sono registrate soltanto le di lui ricette e prescrizioni (33), e mancano quasi tutte le dottrine Pelagoniane e de' segni, e delle cause, e della cura delle diverse malattie (34). Quindi sembra, nella supposizione che il Ruellio ne abbia conosciuto un codice latino, che egli siasi contentato di aggiungere solo quella parte che ne costituiva *il ricettario*, avvisando forse che Apsirto e Jerocle avessero adempito a tutto ciò che era dottrinale.

Abbiam veduto, contro l'asserzione dello Sprengel, che non un anonimo, ma Jerocle è il compilatore dell'ippiatria greca. Esaminiamo adesso se veramente gli autori che la compongono possano esser vissuti dal VI, al X secolo, se il più antico sia Eumelo di Tebe, Apsirto di Prusa il più dotto. Fra questi autori troviamo i nomi di Diofane e di Magone cartaginese. Vediamo se costoro sieno vissuti dal VI al X secolo, o se sieno più antichi di Eumelo, o più dotti di Apsirto.

Varrone lib. I. cap. I. (ediz. del Gesnero) dopo aver rammentati altri scrittori di cose rustiche dice : *Hos Mago Charthaginensis praeteriit, punica lingua quod res dispersas comprehendit libris* XXVIII, *quos Cassius Dionysius uticensis vertit libris* XX, *ac graeca lingua Servilio praetori misit.... Hosce ipsos utiliter ad VI libros redegit Diophanes in Bithynia, et misit Deistaro regi.*

Cicerone lib. I de Orat. 58 parla di Magone nel modo

(33) I cap. IV, e XXX dell'ediz. di Pelagonio sono formati quasi per l'intero di ricette, e quasi per l'intero sono riportati dal Ruellio ne'cap. I, e IX. Lo stesso può generalmente dirsi di quasi tutte le altre aggiunte.

(34) Si cerca invano nelle aggiunte fatte dal Ruellio agl'ippiatri greci, e tratte da Pelagonio, la fine del cap. II. dell'edizione di Pelagonio a p. 21, il principio del cap. III *ad febrem* p. 23, 24, e quasi tutto ciò che costituisce il principio dei capitoli di Pelagonio.

seguente. *Num igitur, si cui fundus inspiciendus, aut si mandandum aliquid procuratori de agricultura, aut imperandum villico sit, Magonis carthaginensis sunt libri perdiscendi?* (35).

Columella. *Namque quidem Diophanes Bithynius, uticensem totum Dionysium poeni Magonis interpretem per multa diffusum volumina sex epitomis circumscripsit.... Verumtamen ut carthaginensem Magonem rusticationis parentem maxime veneremur; nam huius octo et viginti memorabilia illa volumina ex senatusconsulto in latinum sermonem conversa sunt....* e poco dopo segue. *Maximeque reor hoc significantem poenum Magonem suorum scriptorum primordium talibus auspicatum sententiis: QUI AGRUM PARABIT DOMUM VENDAT, NE MALIT URBANUM QUAM RUSTICUM AGRUM COLERE; CUI MAGIS CORDI FUERIT URBANUM DOMICILIUM, RUSTICO PRAEDIO NON ERIT OPUS. Quod ego praeceptum, si posset his temporibus observari, non immutarem.*

Plinio l. 15. c. 6. Quasi interpretando il passo riportato da Columella del precetto dato da Magone nel principio de'suoi libri, dice: *Agro empto domum vendendam inclementer, atque non ex utilitate publici status Mago censuit.... ut appareat assiduitatem desideratam ab eo.*

Potrà forse esser vero che alcuno dei veterinari raccolti da Jerocle sia vissuto dal VI al X secolo, e del numero uno potrà essere lo stesso raccoglitore; ma Diofane e specialmente Magone sono per lo meno di quasi due secoli anteriori alla nascita di G. C.: e Magone, anteposto da Varrone a qualunque scrittore agrario, e che Columella vuole che si veneri come padre delle rustiche faccende, non cede in conseguenza nè in antichità ad Eumelo, nè in dottrina ad Apsirto.

Resterebbe ad esaminare se quest'ultimo sia veramente

(35) Giacomo Proust nella nota al nome di Magone rammentato nel testo aggiunge: *Mago carthaginensis scripsit punice libros octo et viginti de re rustica, quos ex senatusconsulto Cassius Dionysius uticensis convertit. Var. de re rustica l. 1. cap. I., et Columella qui eundem rusticationis parentem appellat.* Eppure queste sono le note che si leggono nell'edizioni dell'oratore di Cicerone, le quali servono per le scuole di rettorica.

vissuto ai tempi del I Costantino, come pensa l'Haller, o a quelli del quarto Costantino, come vuole lo Sprengel; e come, egli dice, rilevarsi *da varie ricerche esatte*, delle quali egli però non si compiace far parte al pubblico. Ma subito che ho mostrato che non possiamo credere un' impostura la veterinaria di Vegezio, il quale dice *proxima aetate* esser fioriti Columella e Pelagonio, rammentando Apsirto come uno scrittore di veterinaria, è ragionevole che si creda avere egli piuttosto vissuto poco più d'un secolo dopo Columella, e non mai essere a lui posteriore di quattro o cinque secoli. Nè avrebbe il professore tedesco asserito che tutti gli autori da' quali è compilata l'ippiatria greca han ripetuto ciò che aveva già detto Apsirto, se si fosse data la pena di leggere quell' opera o nel greco originale, o nelle versioni latina e italiana. Poichè allora egli avrebbe veduto che Jerocle compilatore di quella, con gli scritti altrui e specialmente con le proprie dottrine procurò supplire a ciò che Apsirto o non aveva pienamente discorso, o aveva affatto negletto. In fatti si trova avere Jerocle aggiunto il capitolo ultimo del libro I, e i tre primi capitoli del libro II, per trattar materia di cui Apsirto non aveva parlato.

Io credo d' aver fin quì mostrato che le asserzioni del sig. Sprengel, per ciò che riguarda agl' ippiatri greci e a Vegezio, non hanno gran fondamento di verità; e quindi che ciò ch' ei dice non è tale da far credere che l' opera di Pelagonio fosse originariamente scritta in greco; che l'autore appartenesse a un epoca compresa fra il VI, e il IX secolo; e che la di lui veterinaria fosse già conosciuta interamente, e pubblicata in greco, e prima dal Ruellio in latino. Riassumendo per tanto in epilogo ciò che in parte ho discorso in questa mia lettera, ripeterò in questo luogo:

1. Che Vegezio, autore dei quattro libri di veterinaria, per giudizio universale dei critici d' ogni età è riconosciuto a ragione per scrittore latino; e da alcuni per quello stesso che scrisse de' *re militari*; e per conseguenza vissuto circa il IV secolo.

2. Ch' egli stesso accenna approssimativamente l'età in cui scrisse, dicendo che poco prima del suo tempo tratta-

rono di veterinaria Columella e Pelagonio, il primo *dovizioso*, il secondo *non mancante della facoltà di dire.*

3. Ch' egli protesta aver compilata la opera sua da autori *solamente latini*; e intanto rammenta Columella e Pelagonio; e giudica del merito loro, posta a confronto e la loro facondia, e la loro maniera di trattare il soggetto dell'arte sua.

4. Che non solo cita Pelagonio, ma riporta di lui vari articoli; come al cap. 17 del primo libro e ai cap. 13, e 27 del quarto libro, e quasi colle stesse parole del codice riccardiano (nel quale manca il cap. XXXII intitolato nell'indice, *compositiones caustici*, e a cui supplisce Vegezio nel cap. 14 libro IV colle parole, *Pelagonius causticum... hac ratione composuit ec.*) Dal che non è fuor di proposito il dedurre che Vegezio avesse sotto occhio un esemplare latino di Pelagonio, da cui quasi litteralmente copiò questi articoli.

5. Nè fa prova che Pelagonio scrivesse in greco e non in latino il vedere alcune delle di lui ricette riportate nel testo greco compilato da Jerocle, e pubblicato dal Grineo, e nelle versioni latina e italiana di quella compilazione. Poichè paragonando tutto ciò che in essa si contiene coll'edizione latina di Pelagonio fatta sul codice riccardiano, apparirà che in quella mancano le dottrine sulle diverse malattie, e i segni e la cura delle medesime; le quali cose formano la miglior parte del testo latino, nel quale oltre esservi un certo ordine di materie, e una distribuzione in capitoli, intitolati a diversi e specialmente a nomi latini ec., vi si trovano inoltre sei articoli trascritti dall'opera di Columella, e quel che più importa colle stesse stessissime parole di quell' autore (36).

(36) Questi diversi luoghi che Pelagonio trascrisse letteralmente da Columella, e che meritano esser confrontati, sono i seguenti:

Cap. I, p. 15. *Morbos plerunque equi concipiunt, ec.* Colum. lib. 6 e 5.

Cap. I, p. 18, 18. *Evincendi sunt quamvis pestiferi morbi ec.* fino a *pars quae fibula circumscripta est demortua excidat.* Col. l. 6. c. 5.

Cap. II, pag. 22. *Macies aut languor submovetur, ec.* Col. lib. 6. c. 38.

Cap. VI, p. 37. *Recens tussis celeriter ec.* Col. l. 6. c. 30.

Cap. VIII, p. 46 *Oleum mixtum vino ec.* Col. lib. 6. c. 31.

6. Rispetto poi all'età di Pelagonio pare che debba fissarsi prima che alla metà del secolo IV, cioè agli anni dell'impero di Costantino o al più tardi de' suoi figli; al qual tempo corrispondono i nomi d'Arzigio e di Astirio o Asterio cui sono intitolati alcuni capitoli di Pelagonio: e prima che Costantino abbracciasse la religion cristiana, poichè parla (pag. 13) de' cavalli atti al circo e a' sacri certami i quali non furono aboliti se non alla fine del IV secolo: e al cap. XX, p. 76 prescrive per medicamento una preghiera al sole: *tu sol divine, calide, et frigide tantum mihi abalienasti?* le quali parole indicano forse culto pagano.

Dopo quel che ho fin qui esposto io credo di non dovere assentire a chi credesse, ciò che asserisce il sig. Sprengel nella sua istoria prammatica della medicina l. c.; nè vedrei cagione di esiliare dalla serie degli scrittori latini il veterinario Pelagonio; nè di portarlo al di qua del secolo IV; nè di considerarlo come già dato in luce al pubblico, se Jerocle, compilando l'ippiatria greca, ne tradusse in greco alcune ricette, il Ruellio le tradusse in latino, e il Tramezzino ne fece fare una versione italiana.

Convengo che il cod. riccardiano abbisogni d'essere in molti luoghi corretto per trovarvisi errori manifesti, a confessione dello stesso Poliziano che ne fece far copia (37); e che possa forse completarsi supplendo alle non poche mancanze che ci s'incontrano. Chiunque converrà per es. che al cap. I pag. 15, invece di leggere: *ad morbum litori beneventanicum*, che il Sarchiani traduce *al male del lido beneventanico*, debba correggersi: *ad morbum: Litorii beneventani*; essendo

Cap. XXX, p. 104. *Cicatrices oculorum jeiuna saliva, ec.* Col. l. 6. c. 33.

Oltre altri luoghi ne' quali Pelagonio cita Columella, mostra essergli famigliare anco Cornelio Celso, di cui riporta in vari luoghi le dottrine, e le ricette.

(37) Ecco il ricordo apposto dal Poliziano alla fine del cod. riccardiano di Pelagonio. *Hunc librum de codice, saneque vetusto, Angelus Politianus, medicae domus alumnus et Laurentii clieus curavit excribendum. Dein ipse cum exemplari contulit; et certa fide emendavit, ita tamen ut ab illo mutaret nihil, sed et quae depravata inveniret relinqueret intacta, neque suum ausus est unquam iudicium interponere. Quod si priores institutum servassent, minus multo mendosos codices haberemus. Qui legis, boni consule, et vale. Flor. anno 1485, mense decembri.*

questo uno dei nomi dei veterinari greci. Lo stesso dicasi delle parole: *item potio aemuli ispani*, p. 19, che sono tradotte: *fa' prendere una porzione di amido ispano;* e che debba leggersi *Aemilii hispani*, nome d' altro veterinario: e così in molti altri luoghi. E a far ciò potrebbe forse condurre un diligente studio su gli scrittori di tal materia: e sembra che il traduttore avesse in mira di farlo, se si ponga mente agli appunti che ei raccolse, certamente con non altra mira che quella di correggere ed illustrare il codice ch' egli aveva copiato e tradotto.

Io ho inteso, sig. Gino pregiatissimo, di dare un saggio, per quanto le mie forze comportavano, di ciò che in parte poteva dirsi a confermare quanto io aveva annunziato, esser Pelagonio uno scrittor latino, inedito, e vissuto nella metà del secolo IV; e ciò in opposizione a chi diversamente opinasse, abbagliato forse dalla celebrità di un nome, quale è quello dello Sprengel, e troppo credulo alle di lui sicure asserzioni. E quando anco credere si dovesse aver Pelagonio scritta la sua veterinaria in greco, e che la mia edizione ne fosse una versione in latino, bisognerebbe convenire che essa fu voltata in questa lingua in età anteriore a Vegezio: il che non toglierebbe pregio al nostro codice, sebbene di dettatura dei non primi secoli della latinità. Così fosse dato in sorte di rinvenire la versione dell'opera di Magone cartaginese fatta già dal punico in latino per un senatusconsulto, anteriormente a Columella; che si verrebbe a fare acquisto d' un più prezioso tesoro di erudizione e lingua latina.

Io so bene che questo mio saggio sarà ben piccola cosa; ma so bene altresì che due chiarissimi nostri letterati, occupatisi già da qualche tempo nell' illustrare la Mascalcia di Pelagonio, se non altro ad onore del codice che possediamo, potranno più efficacemente di me discorrere su questo tema. Così col mezzo di questo stesso giornale si compiacessero pubblicare il risultamento degli studi loro; considerando io come un abbozzo incompleto quanto ho esposto fin qui, a confronto di ciò che quei due chiarissimi possono fare.

G. Cioni.

Histoire de la Sardaigne, *ossia la Sardegna antica e moderna considerata nelle sue leggi e nella sua topografia, nelle produzioni, nei costumi, ec. con carte e figure, per* MIMAUT *antico Console di Francia in Sardegna.* Vol. II in 8.° Parigi 1825. Pelicier.

Voyage en Sardaigne de 1819, à 1825, ec., *ossia, Descrizione statistica fisica e politica di quest'isola con ricerche sulle produzioni naturali e sue antichità, pel cav.* ALBERTO DE LA MARMORA. Vol. 1 in 8.° con tavole statistiche, ec. Parigi 1826. Delaforest.

Storia di Sardegna per D. Jos. MANNO. Tomi II e III. Torino 1826-27. Alliana e Paravia.

È cosa singolare che la storia della Sardegna, sin'a'dì nostri quasi negletta dagli scrittori forestieri, tutt' ad un tratto ne conti vari, che in una specie di gara abbiano intrapreso ad illustrarla con critica e con sapere, non tanto per quel che spetta alle sue antichità e vicende politiche, quanto per la natural posizione e per le altre sue geografiche, naturali e geoponiche qualità (1). La dominazione francese diffusa pel mezzodì e pel nord d'Europa portò, come già le crociate, il vantaggio di destare l'ambizione di scrivere de'paesi che poteano interessare la curiosità de' lontani; ma con tanto più di successo quanto è maggiore il sapere ed il criterio del tempo nostro di quello de' crocesignati invasori delle parti d'Oriente; i quali peraltro segnarono le prime traccie di quelle *relazioni* de'paesi stranieri, le quali poi diventarono il fondamento della *statistica* universale, che somministrò non meno alle scienze che alla politica religiosa e civile vasto campo di confronti, di scoperte e di progetti ambiziosi.

I sigg. Mimaut e de la Marmora si sono specialmente occupati della parte filosofica e naturale e statistica dell'isola. Il Manno non ha trascurato questi argomenti

(1) Alle tre che annunziamo debbe aggiungersi l'*Histoire géographique politique et morale de la Sardaigne, par M. Azuni. Paris* 1802.

trattati con diffusione dai precedenti; ma si è diffuso, con savio accorgimento, in supplire a ciò che rimaneva tuttavia da farsi per aver una completa storia di quell'isola tanto in antico famosa; e può dirsi che nelle tre opere di Mimaut, della Marmora e Manno sarà compreso tutto quel che di più interessante se ne potea sapere. Avendo noi già dato un assai esteso ragguaglio del primo volume dell'opera del sig. Manno, c'interesseremo specialmente degli altri due che ci son pervenuti, ed in particolare per la parte religiosa politica e militare che n'è il principale argomento.

La religione cristiana in Sardegna, secondo la tradizione, vi fu introdotta sino da' tempi apostolici; e ne deducono argomento probabile da ciò che scrisse s. Paolo ai Romani cap. 15. vv. 21-24, cioè che tornando dall'Oriente si proponeva di andare in Ispagna. Se questo desiderio di s. Paolo ebbe effetto, dice il sig. Manno, come alcuni scrittori ecclesiastici son d'avviso, è molto probabile che nel passaggio si soffermasse in Sardegna; lo che non sarebbe diverso dal dire che vi predicò la divina parola; molto più che Teodoreto (*Interp. in psal.* 166) scrive che San Paolo passando in Ispagna recò contemporaneamente grandi benefizi colla sua predicazione all' isole che giacciono tra quella provincia e l' Italia.

Con molta critica ed imparzialità esamina il ch. autore le questioni mosse dagli scrittori ecclesiastici, contro le tradizioni degli abitatori dell' isola sopra il tempo della prima introduzione del cristianesimo, e mentre valuta con rispetto le prime, non toglie all' altre ogni peso.

A tal disamina tien dietro l'altra dell' antichità dell' episcopato nell' isola. Sembra cosa assai verosimile che siccome antica fu in Sardegna la predicazione del Vangelo, antica del pari vi sia l' istituzione d' un vescovado, che le tradizioni fanno risalire agli stessi tempi apostolici. La chiesa Cagliaritana venera tra' suoi pastori il pontefice s. Clemente. Nulla di meno se si debba determinare il tempo nel quale finisce il rispetto meritato dalla tradizione, ed incomincia la credenza dovuta ad irrefragra-

bili monumenti , converrà fissarne il principio al cominciamento del secolo IV della Chiesa , in cui Quintasio vescovo di Cagliari intervenne al Concilio di Arles tenuto contro a' donatisti. Qui l'autore percorre con sobrietà e con molto criterio le tradizioni dell'altre chiese sarde di Fausania , foro Traiano (l'antica Olbia) di Torres, Sorci, ec. Non potea dispensarsi l'Autore dal far parola piuttosto a lungo del vescovo cagliaritano Lucifero, delle persecuzioni ariane , e d'altre dissenzioni religiose che fecero la Sardegna il carcere di tanti vescovi colà esiliati, ed il teatro di tante carnificine , specialmente sotto il dominio de' Vandali Unnerico, Gundabundo , Trasamondo , dal quale , fra gli altri , relegatovi l' affricano Fulgenzio vescovo di Ruspa , vi trasportò il corpo di s. Agostino. In questo tempo la Sardegna fu illustrata per l' elezione a sommo pontefice di Simmaco; che nel medesimo onore era stato preceduto da un altro sardo chiamato Ilario , l'anno 462, il quale oltre ai meriti pontificali ebbe anche quello di protettore de' buoni studi , avendo , per testimonianza di Anastasio Bibliotecario , eretto due librerie presso al battistero del Vaticano.

Cessò l'esilio nel regno di Ulderico , al quale successe Galimero , a cui si ribellò Goda duce della Sardegna nel tempo che Giustiniano mosse le armi contro de'Vandali ; ma Goda fu vinto da Zazone fratello di Galimero , che prese a forza Cagliari ; sinchè poi le vittorie di Belisario allontanarono Zazone dall'isola , che rimase soggetta all'imperator Giustiniano , il quale ne riordinò il governo, e dopo altre vicende per l' invasione de' Goti , ritornata sotto Giustiniano intorno all'anno 553. Di qui principiò per la Sardegna un' epoca nuova che si svolge dall' autore nel settimo libro ; nel quale dopo d'aver discorso dell' influenza del dominio de' greci imperatori in Sardegna , della protezione de' romani pontefici invocata dai Sardi , delle lettere di s. Gregorio Magno attenenti alla Sardegna , delle vessazioni del duca Teodoro , delle incursioni de'longobardi , e poi de' saracini circa il secolo X; finalmente percorsa la storia ecclesiastica sarda , arriva a parlare de'giu-

dici di Sardegna, cioè, di Cagliari, di Torres, di Arborea, e di Gallura istituiti quali prima e quali poi verso la fine del secolo X, ed al principio dell'XI, contro l'opinione del sig. Mimaut, che gli vorrebbe d'un'istituzione più bassa. All' ultimo dopo ciò che appartiene alla dominazione de' Saracini, alle guerre de' Pisani e de' Genovesi per impadronirsi dell' isola, epoca interessante per la storia di quelle due famose repubbliche, chiude il libro settimo con le notizie del re sardo Barisone, e de' giudici di Gallura.

L' ottavo libro continua a svolgere le vicende sarde sotto i suoi giudici, politiche, militari e religiose; ed è ben interessante tutto ciò che vi si narra delle guerre pisane e genovesi, per la corrispondenza di quella storia con tanti fatti che hanno collegamento con la storia della gloria italiana tanto promossa da' Genovesi e da' Pisani, non meno per l' incivilimento politico, quanto pel risorgimento degli studi e dell' arti belle. Infatti la storia sarda di questi tempi somministrò non picciol tema al nostro maggior poeta (1) ed al promovimento dell' arti pisane. Finisce il libro ottavo colla morte della giudicessa Giovanna in cui si spense il giudicato di Gallura, e ne passarono le pretensioni nella casa Visconti, alla quale s'era unita per matrimonio la vedova madre della Giovanna, e poi andò a terminare ogni disputa nel dominio degli arragonesi.

Spenti successivamente tre giudicati, rimase quello solo d'Arborea, che per lungo tempo fu l'antagonista della potenza arragonese; sinatantochè smembrata l' isola in diversi Toparchi, la sola città di Cagliari si costituì indipendente, per accordo co'Pisani e co' Genovesi; sino dal 1293 coi primi, e dal 1294 con i secondi, e più specialmente poi co' Pisani l' anno 1299.

Son ben degne di speciale attenzione le savie leggi che i Sassaresi dettaronsi, e che dal chiariss. autore sono con brevità sì, ma con molto senno illustrate. Mentre in Francia, in Ispagna ed in Germania, egli osserva, le barbare

(1) Sono noti il giudice di Torres Michele Zanche, Nino giudice di Gallura, i dissidj tra Nino e'l conte Ugolino della Gherardesca, ec.

istituzioni tanto ancora valevano, i giurisprudenti sassaresi l'anno 1316 erano autori alla patria loro d'un sistema giudiziario fondato sulla ragione sola del giusto e dell'equo. Se dalle leggi civili si passi alle criminali, ponendo mente il lettore a ciò che davano que' tempi, s'aspetterà forse ordinazioni barbare, mentre non senza maraviglia s'incontrano disposizioni benigne. Il massimo de' misfatti politici d'allora, cioè la cospirazione contro alle repubbliche di Genova e di Sassari, punivasi con una pena pecuniaria. La pena capitale era riserbata agli omicidi, a'furti qualificati, a' monetari falsi, a notaj falsificatori di pubblici strumenti, ed ai violentatori.

Verte il nono libro sulle guerre degli Arragonesi sostenuti dal giudice d'Arborea e da Bonifazio VIII contro i Sassaresi, i Doria, i Malespini, i Pisani sino allo stabilimento degli Arragonesi, e poi alla guerra dichiarata loro da Mariano giudice d'Arborea favorito dal papa Martino V e continuata da Ugone figlio di Mariano; quindi dall'Eleonora sorella di Ugone e moglie di Brancaleone Doria. Questa principessa mentre il marito attendeva alla guerra pose mente alla promulgazione della così detta *carta de logu*, nella quale compilando e rettificando quella già pubblicata dal padre suo Mariano, imprese a dar norme stabili alle formalità giudiciarie, alla ragion criminale, alle consuetudini del diritto civile, ed alle leggi protettrici dell'agricoltura; carta che non solamente meritò d'essere dai governi succeduti nell'isola approvata qual fondamento di patria legislazione; ma può esser degna che anche nel secolo XIX in tanta luce della scienza del diritto, espongasi agli occhi de' dotti.

Perciò il ch. autore va esponendo le principali ordinazioni di questo codice non senza riflessioni opportunissime, delle quali noi daremo un saggio, rilasciando all'erudita curiosità de' lettori il consultare la storia del sig. Manno, dove a pag. 127 si legge: " mentre io notavo ciò che pareami più degno dell'altrui considerazione, non ho potuto senza compiacimento imbattermi in quella espressione, che di sovente si incontra nella comminazion delle

pene più gravi : *e per somma qualunque di denaro il reo non iscampi ;* espressione che condannando ogni composizione nei maggiori misfatti inalza la legislazione criminale di Eleonora sopra quegli altri codici, nei quali il supplizio per colui che può redimersene è una maniera di traffico ; e per quello il quale non ha mezzi di riscatto è non tanto un atto di giustizia come un effetto di mala ventura „.

Più visibili sono le tracce del senno e dell' accorgimento con cui furono compilate quelle leggi, se dalle ordinazioni penali si rivolge l' attenzione a quell' altre che sono indiritte a prevenire alcuni misfatti , o ad ottenere la pronta cattura delli inquisiti , e la regolare punizione de' rei. Considerazione più estesa meritano gli ordinamenti che riguardano alle forme di procedere ne'giudizi. Questo soggetto d' alta importanza sovra il quale i governi della moderna Europa serban tuttora maniere diverse, vedesi nel codice d'Eleonora trattato con tant' avvedutezza che meraviglia quasi ne fa di ritrovarvi quelle istituzioni che o si rispettino come antiche rimembranze de'Quiriti , o si pregino come il germe delle leggi più accreditate de' nostri tempi, son degne ugualmente dell' attenzione de'dotti.

Troppo lungo sarebbe per un giornale il dirne quanto di più non sarebbe da trascurare nell'analisi di questa carta, contenti d' inspirare a' nostri lettori la curiosità e il desiderio o di leggere quanto ne dice il N. A. o la carta istessa. Conchiuderemo coll'osservazione che le leggi di Eleonora sono un modello di concisione ; non proemi ridondanti ; non ragioni della legge nelle quali la logica ingannevole del foro cerchi il principio di novelle controversie ; non eccezioni che rendano vano l' effetto dell' ordinazione , o ravviluppate in confuso con questa, in modo da far divenire un enigma ciò che dovrebb' essere una dottrina comune (2).

Dopo una ragionata analisi di questa carta continua il ch. autore la storia sarda sino all' anno 1700 per tutto

(1) De' commentari sulla carta *de logu* scritti con buon giudizio ed arricchiti di patrie notizie pubblicò il cav. Mameli citato dal n. a.

il cap. X, sotto il governo de' vice-re dopo il passaggio della corona d'Aragona sulla testa di Carlo d'Austria poi imperator Carlo V, e dopo la continuazione del governo spagnuolo.

Col libro undecimo termina il terzo volume. Argomento principale di questo undecimo libro sono diverse istituzioni politiche, militari, ecclesiastiche, economiche e di publica istruzione che mostrano quanto si adoperassero ed i sovrani ed i cittadini sardi per farvi progredire ogni maniera d'incivilimento, quanto le circostanze voleano; senza però trascurare le varie vicende che i progressi fatti a decadenza inchinarono; specialmente ne' successivi governi de'vice-re. La milizia sarda ricevette aumento d'ordine e di numero prima dagli ordinamenti di Carlo V, e poi da quelli del principe di Melfi nel 1639. Nelle rassegne fatte nel 1588 e 1594 sommavano i fanti a 30 mila, ed i cavalli a settemila. Al tempo dell'ingresso dell'armi di Savoia si trovò ridotto il primo ruolo a ventimila fanti ed aumentato il secondo a novemila e cinquecento cavalli. Le truppe sarde usciron anche più volte dell'isola per servigio de' reali di Spagna; specialmente nelle guerre di Fiandra. Ne seguitano alcune notizie della monetazione sarda, della coltivazione di varie piante specialmente dell'ulivo e dell'agricoltura in generale; dell'introduzione di più ordini religiosi; delle introduzioni, progressi e vicende dell'arte tipografica, delle scuole aperte a pubblico insegnamento, ed in particolare delle Università Turritana e di Cagliari, con le vicende patite da queste ed altri stabilimenti di pubblica istruzione; e così mostra il ch. autore che nulla gli è sfuggito di quanto debbe richiamare a sè l'attenzione d'uno storico filosofo, erudito, e tale insomma che nella storia d'un paese non perda mai di vista la storia dell'uomo.

S. C.

Mémoires de Michel Oginski sur la Pologne et les Polonais ec. ec. Paris 1826.

Amiamo poco le *Memorie;* nuova prole letteraria, di cui sazievolmente feconda è la penna de'nostri giorni. Senonchè molto ci piace ammirar la modestia de' tempi non pompeggiando col nome istorico libri, che non sono istorie. Tacita, però vera, confessione de'ceppi gravissimi, che si hanno a correre l'arduo arringo di storiare i successi coevi. E quantunque non oseremmo alzare a sentenza per altri un sì severo pensamento, non taciamo intanto che è un canone per noi. Imperocchè se da una banda non ci avviene di offendere la dignità dell'uman genere, credendovi impossibili le forti anime, le quali sappiano dire tutto il vero, sapendo in esse far tacere sia l' odor di parte, o il timor de' potenti, e più d' ogni cosa l'amor proprio, dall'altra ne sovrasta alla mente il peso dell'assioma, che niuno è mai buon giudice di sè stesso; che gli attori di un dramma sono i meno idonei a sentire se bene o male il rappresentarono; che l'uditorio solo può ben giudicarlo; e che nella rappresentazione de' grandi drammi sulla scena del mondo gli uditori sono i posteri, tostochè de'coetanei è l'ufizio di personaggi.

Potrebbesi forse presumere che fu nostro disegno, così esordendo, di indisporre il lettore contro al libro enunciato, onde non parere troppo acri nelle censure. E intanto chi il presumesse, andrebbe le mille miglia lungi dal vero. Premetteremo anzi che l'autore istesso, severamente censurando sè medesimo, ne sgrava dalla soma la più molesta per un analittico; dalla parte critica. Protesta esso nelle prime pagine che " una nobilissima passione lo ha qual-
„ che fiata traviato e sospinto ad imprudenze per troppa
„ buona fede, o precipitazione a seguire i primi impeti del
„ cuore. Ma le passioni non ragionano; e sovra ogni al-
„ tra quella dell'amor patrio, che è sempre escusabile an-
„ che nelle sue inconseguenze ec. ec „ Dietro ingenuità cotanto leale e cavalleresca, non veggiamo chi potrebbe in-

dossar la toga censoria, salvo coloro i quali, senza rimembrar l'intero scritto sull'arena dal dito divino, son sempre i primi a prender le pietre per lapidare.

Oltraciò a malgrado di far noi per lo più salto di lettura là ove gli autori son garruli de' fatti proprii, Oginski che narra le molte sue vicende, acquistò credito a tutta la nostra stima narrando un aneddoto. Priachè scoppiassero le patrie calamità traslocava egli dalla Germania renana in Polonia cento e più famiglie, alle quali edificava villaggi, concedea terre gratuitamente per dieci anni; e così dando pane e lavoro, dava agio a miseri, e vita a nuove teste. Con siffatte generose liberalità, mentrechè volgeva in giardini molti cantoni deserti, acquistava il dritto a meritar benevolo ogni filantropo.

Infine i suoi casi lo raccomandano al nostro cuore. Egli servì col senno e con la mano alla patria sua; immolò retaggio immenso per ben servirla; ebbe lunga interdizione a' patrii elementi; e precipitato dal fastigio dell'opulenza peregrinava proscritto in dura ma gloriosa povertà, sol perchè i rei tempi volsero a delitto ciò che fu sempre la prima delle virtù cittadine.

Oginski adunque parla molto di sè narrando maestrati, ambascerie, consigli dati, servigii resi, e in ultimo peregrinazioni nonchè avventure personali. Ma primeggiano sugli aneddoti i fatti publici de' supremi giorni polonesi. Indi direbbesi cumulare il suo libro e l'istoria e le novelle; ossia pabolo per ogni genio di lettore. Noi andremo toccando ciò che ne parrà più efficace ad istruire, senza molto premere sulle troppo sensitive cicatrici di piaghe recenti.

L'ultimo decennio del secolo ultimo svolse allo sguardo delle genti due magni, e quasi inconcepibili, fenomeni morali. Due imperii, generati nell'era in cui il cataclismo barbarico venne a restaurar con nuovo mondo di nazioni il mondo antico; lentamente nutricati e cresciuti come l'albero millenario; quindi nervosi in modo, che uno salvò l'Europa da nuova ruina barbarica, mentre l'altro stiè saldo contro Europa tutta congiurata a spegnerlo; questi due imperii intanto, dopo cosiffatta, reale o apparente, gagliar-

dia, e che sembravano avessero pattuito con l'eternità, caddero a scosse assai men violenti de' crolli innanzi avuti; e caddero non a giacer prostrati, bensì come le più intarlate moli, le quali precipitando per somma carie e vetustà, sfumansi in polvere a non lasciare il menomo brano. Un cotanto fenomeno si vide dato da Polonia e Venezia nel breve intervallo fra il 1795 e il 1797.

L'inopinato e rapido sparire d'ogni antico imperio è troppo alto evento perchè non mai si debba non estimarlo formidabile lezione a'popoli e a'principi, nonchè grave subietto alle meditazioni del politico, di cui magisterio e dovere è quello di istruir principi e popoli, onde evitar calamità simili. In siffatto ufficio può esso forse spiacere agli individui; ma certo fa prestantissimo servigio alle società, comunque sia la forma loro, mentre va dietro all'indagine delle cause per le quali periva un potentato un trono. Molte ne enumera il nostro autore allorchè ragguaglia quelle della catastrofe della patria sua; e ben si appose nell'indicarle. Noi però vorremo risalire alla radice primordiale di tutte, mostrandola tanto in Polonia che in Venezia, onde abbia maggior luce di fatto. La gravità dell'argomento per ogni Stato sarà apologia delle intenzioni nostre. Così facendo avremo e pagato il debito come cittadino delle società presenti, e forse messi sulla buona via gli istorici futuri de'due eventi in discorso, onde essi possano senza che dissertino far sentire la ragion de'fatti dal solo modo di esporli.

Montesquieu col consueto acume suo andò rassegnando le cause della ruina romana. Ma pur a nostro avviso, non mai deponendo la sua consueta guida e tenta dell'istoria, limitavasi a notare assai più i fenomeni esteriori del decadimento, che il cancro interno dell'imperio. Noi diremo che l'imperio si franava a brani, assai men perchè venia percosso da'barbari, quanto perchè la mole non più avea, nonchè coesione, neppur compagine nelle sue parti. La concentrazione d'ogni potere in man de' prefetti vi avea spento ogni civismo, ogni spirito di famiglia nazionale e sociale.

Il sagace osservatore non può non scorgere nell'istoria del gran popolo la politica de' conquisti, la quale in-

cominciò con le distruzioni fisiche, e quindi progredì alle morali. Dall'eccidio di Capua, avvenuto per mano de'ferocissimi Appio e Fulvio, fino a quello di Gerusalemme operato dall' umanissimo Tito; Siracusa, Cartagine, Corinto, le città etrusche, le ducento e più città rase nelle Spagne, lo struggimento totale del Sannio ec. son documenti del sistema delle ruine, che Roma seguì e quando governavasi a repubblica, e quando si sobbarcò all'imperio. Ma se Roma repubblicana ne'soli nemici debellati struggea con le città loro ogni loro patrio istituto (1), Roma imperiale andò man mano abolendo e sradicando in tutte le provincie ogni municipica istituzione, ogni reliquia d'autorità *indigena*. I prefetti che cumulavano tutte le attribuzioni, vi amministravano tutte le funzioni (2).

Che mai produsse e produr dovea quella amministrazione nello spirito pubblico? Lo spegnimento d'ogni nazionalità, d'ogni civismo, d'ogni amor di patria, d'ogni senso generoso, nonchè l'abominio del governo ne'sudditi. Il quale asserto lo estimiamo ormai verità tanto universalmente sentita e popolana, a non meritare che si sciupi il tempo in confortarlo con argomentazione alcuna. I popoli son come gli individui; e l'uomo sommesso a ingiusta curatela, oltre al cadere in somma dejezione d' animo, sommamente abborre il curatore da cui vede sempre dilapidato il suo patrimonio. Nè di ciò pago, accoglie qual suo protettore ed amico chiunque il liberi da schiavitù sì odiosa.

Tutto ciò avvenne ne'popoli dell'imperio. L'abolimento

(1) Majores nostri Capuae magistratus, senatum, consilium comune ec. ec. sustulerunt, neque aliud nisi inane nomen reliquerunt. Cicero contra Rullum Oratio 1.

(2) Vi potrebbe essere (e certamente vi saranno i moltissimi ammiratori della onnipotenza prefettizia) chi non consentisse alle nostre idee sul rigido *concentramento* d' ogni amministrazione in man de'prefetti romani. Onde è che gioverà documentarle con qualche testimonianza istorica. Leggiamo adunque nel 4.° libro degli annali di Tacito che i Samii ed i Coi ridomandavano all'imperator Tiberio l'antichissima ragion di asilo ne' templi di Giunone e d'Esculapio. Indi ecco un positivo argomento che i romani nel conquisto di quelle città v' abolirono le due vetuste franchigie municipiche. Leggiamo inoltre nel luogo istesso che i Segestani supplicavano l'imperatore per essere autorizzati a riedificare il diruto tempio di Venere Ericina.

d'ogni esercizio civico spense ogni civismo. Non più cittadini adunque, e quindi non più soldati. Inoltre i prefetti in abominio faceano in essi abominare la potestà imperante. E infine il concentramento d'ogni vita ed azione sociale nella sola metropoli lasciava le provincie in mortifera inerzia e fralezza. Indi, pari a quel corpo in cui rimanga al solo cuore il vigor vitale, al primo scrollo dei barbari cadevano disciolte in sanie le membra dell'imperio.

Per la stessa causa per cui peria Roma, operata però in modo inverso, perivan Polonia e Venezia. Nel romano imperio si volle struggere ogni ultima reliquia di popolo (3); in Venezia e Polonia non punto si volle crearlo. Unico e totale ordine politico nelle due repubbliche era l'ordine magnatizio. E nell'una e nell'altra sì il Re che il Doge aveano il solo vacuo simulacro del maestrato supremo. E nell'altra e nell'una guai a quel Doge o Re, cui fosse sol lampeggiato il pensiero di ingrandire il vigor dello stato, ed anche salvarlo ne' patrii stremi, facendo capitale delle forze popolari. A cosiffatti vizii organici aggiungansi gli inconvenienti de' governi elettivi, all'epoca d'ogni interregno. Questi mali, comuni a'due potentati, erano intanto più o meno operosi in amendue; poichè se in Venezia gli Ottimati, sempre e tutti presenti nella capitale, come i Patrizii in Roma antica, potean subito intendersi e rapidamente provvedere alle necessità pubbliche, in Polonia al contrario, sparsi i Magnati per tutta la superficie del territorio, eran con ciò meno in istato ad aver rapida unità di volere nonchè di agire. D'altra banda i nobili veneti, permanendo e poltrendo fra gli ozii corruttori delle città, man mano perderono ogni nervo sì di spiriti che di membra; laddove il domicilio rusticano de'Polonesi conservava in essi molto residuo dell'antica energia e bravura. I momenti estremi delle due repubbliche documentano quest'ultima osservazione.

Gli enumerati vizii non attuarono tutta la loro pernicie finchè resse il prestigio de' tempi *eroici* o aristocratici;

(3) Nel senso politico.

le quali voci son sinonime. Bastava allora che l'Ottimate chiamasse a stormo i suoi servi o contadini per essere seguito da caterve di armati. Travagliavansi inoltre le guerre contro a imperii che non avevan ordini migliori. Ma non più vi fu, nè poteva esservi parità di sorti, tostochè in Polonia e Venezia ogni cosa rimanea sul piede antico, mentre gli altri stati europei rinvigorivansi con giovani forze ed istituti. Per tutta Europa il risorgimento facea sorgere un nuovo elemento sociale; il popolo. Per tutt'Europa gli ordini fino allora dominanti, sentendo l'importanza dell'elemento nuovo, se lo associavano. In Inghilterra fu l'Aristacrazia che il fece suo alleato onde infrenare il Monarca; nel continente era il Monarca che vi si collegava per infrenar l'Aristocrazia. Ciò avveniva ovunque sotto le differenti forme di create comuni, o città libere, o università, o corporazioni ec. In Polonia e Venezia il governo non si rinvigoria con un tanto ausiliario, perchè il re nol potea, e i nobili nol volevano. Indi in questi due stati in ragione che il risorgimento rompea l'incantesimo feudale, la patria non avea seco la plebe, quella che nelle guerre può darle il numero delle forze fisiche sufficiente a salvarla, perchè la sola che le ha sì numerose. Essa non prendea parte a'perigli patrii perchè non sentia periglio alcuno per sè medesima. Che anzi scontenta del vecchio ordine, e necessitosa di un nuovo, non era accagionabile se più che a'patrii reggitori, da'quali era conculcata, fosse propensa all'estero da cui sperasse o avesse speranze di miglioria sociale.

Noi quì lasceremo Venezia non più facendo al nostro uopo il suo confronto col subietto del libro che esaminiamo. Un preclaro e facondo istorico moderno deplora molto il fato finale di questa italica potenza. Ma non è ancor certo se essa molto meriti oppur nò il rimpianto de' pensatori. Chi dicesse non degno di commiserazione alcuna un uomo forte sano e dovizioso, il quale perde sostanze salute e vita, sol perchè imprende a covar mortalissimi odii livori e spaventi contro a' proprii figli, farebbe la vera nonchè giusta parabola e sul veneto governo, e sul retto giudizio umano circa la sua fine. Gli ultimi due secoli veneziani furono due

secoli di sociale dissoluzione. Imperocchè quando il centro d'attrazione d'ogni società (la potestà imperante) cangiasi in centro ripulsivo d'ogni elemento; quando la tremenda ragion di stato imprende a paventare la giustizia pubblica, e ripone ogni salvezza negli arcani terrori giudizii e patiboli; quando si proscrive ogni atto ogni senso ogni pensiero generoso ; quando infine è spento come pubblico nemico ogni più fedele cittadino, che osi avvertire le calamità di cui son sempre larghi gli insociali modi suddetti ; allora è tutta propria colpa la ruina per mai meritare il rimpianto di alcuno ; allora son lacrimosamente commiserevoli i soli popoli così retti e con ciò esposti a divenir vittima o preda del primo aggressore ; ma quanto al governo, è quasi un dovere il desiderio che presto cessi e sia spento ; poichè un governo sospinto alla violenza *inquisitoria*, può tenersi per spedito. L'amore è il gran vincolo cosmologico , e perciò il gran vincolo d' ogni ordine sì fisico che morale . L' amore mutuamente lega la creatura e il creatore. Possa questo Vero esser cognito e professato anche come il fortissimo ed unico segreto politico.

Non più v'era inoltre nè vi poteva essere parità di sorti, tostochè non restaurandosi la società polonese, come avvenia tutt'altrove, col cennato acquisto del popolo, rimanea con ciò priva di quella restaurazione nelle armi, che fu immediata conseguenza delle indicate restaurazioni civili. Qui metteremo in luce il nostro argomento con idee che annodano gli ordini bellici a' politici , e che manoducano fra il parallelo sviluppo d'amendue gli istituti in tutti i progressi delle genti. Alle quali idee gioverà dar qualche ragguaglio; poichè essendo alquanto ardite, e diremo anche nuove, potrebbero parere assurde o sol speciose a'molti, che non veggono la spada se non come accessorio munimento, e non già come elemento organico coevo alla legge fin dal punto iniziale di ogni società.

Fra' grandi mutamenti apparsi nelle età moderne, non ultimo luogo ha la totale rivoluzione nella Tattica. Al tempo in cui il valore e non l'arte dava la vittoria, successe l'epoca in cui si imprese a vincere assai più con l'arte che

col valore. La guerra che già consistea tutta nella materiale percossa delle forze, man mano si travolse a consistere nell' intelligente inviluppo delle forze. Infine il buon capitano, cui bastava un dì essere il primo in prodezza e vigoria corporea, dovè volgersi ad essere il primo in numeri di ingegno. Tutto ciò fu necessitato da un arme nuova, la quale incurata e vilipesa fino allora, subentrò in importanza all' arme antica, la sola che nel medio evo avesse ogni pregio e momento. L' infanteria insomma spossessò la cavalleria nel primato sì di numero che di uso, e negli eserciti, e nelle guerre.

Questo fatto attirò l'attenzione de'Tattici non men che de' politici. L'immensa mente del Machiavelli fu la prima a prevedere l'immenso peso delle fanterie nella bilancia sì delle guerre che de'publici destini; e paga d'aver dimostro nonchè commendato un sì momentoso Vero, non ne indagò nè la militare nè la politica origine. Alcuni, vaghi di parlare a massime dissero, che delle due armi l'equestre è dei barbari, mentrechè la pedestre è quella de'popoli inciviliti. Sentenziavano altri con massima più indeterminata, che le armi seguono la ragion de' tempi. I più non seppero vedervi che l'effetto della invenzione *pirica*. Tutti infine il considerarono come frutto dell' ajuto, che l'ingegno e le scienze portarono all'arte bellica. Nè noi negheremmo un cotanto concorso; ma siam certi che nelle scienze miste, la cooperazione dell'intelletto è sempre posteriore al fatto; e che ogni teorica presume una pratica anteriore. Siam certi inoltre come in tutte le opere umane l' ingegno non crea e inventa il principio astratto, per quindi praticarlo meccanicamente; bensì dal materiale effetto del caso o dell'esperimento sale a formare il canone scientifico. Onde è che cercheremo la radice, per cui l'infanteria venne a impreziosir sè stessa negli eserciti e nelle guerre, in tutt'altro che ne'prodotti del risorgimento; nè altrove sapremmo rinvenirla, che nel politico mutamento avvenuto nelle società europee, quando il popolo per man de're, o per quella de'nobili, entrò a rappresentare nelle società istesse una politica parte.

Fu cennato che ciò avvenne per tutta Europa all'infuori

di Venezia e Polonia. Il popolo adunque che veniva ammesso nella comunione civile, apportava la sua forza ed arme fra le armi e forze sociali; perchè se la cavalleria è l'arme *aristocratica*, tutta *democratica* è quella de'fanti.

Il popolo, per sua natura ed abito non invasore e molto meno prepotente, non corre alle armi che per propugnare i suoi lari e fuochi, ossia le mura della sua città. Con ciò gli basta una lancia, o l'arco e strali, o il moschetto. Non così però all'Ottimate; il quale pugnando il più per offendere, e più sovente per conservare o ampliar dominio su'molti, uopo ha di molta celerità onde sbucar come l'aquila dalla sua rocca, e vibrarsi là ove disegna i suoi colpi. Nè mancherebbero altri, e moltissimi, raziocini apodittici del nostro tema; ma meglio è munirlo d'argomenti esperimentali; e di questi è riccamente larga ogni pagina dell'istoria.

Omero, il primo e gran pittore delle memorie prime, dipigne su' carri o a cavallo gli eroi, cioè i magnati dell'età eroica; e appena accenna l'ordine de' fanti come retaggio de'bastardi e de' vassalli, ossia de'popolani. Nell'istoria poi leggiamo carri e cavalli presso gli orientali; sol cavalleria nelle innumerevoli caterve degli sciti; a cavallo i Regoli numidici dell'era antica, e gli arabi ne' principii della nuova, e gli ottimati europei della media, e i drappelli de' Kan Tartari d'oggigiorno. Negli istessi eserciti romani, anche dopochè fu ben ordinata la legione, veggiamo nobili i così detti Celeri; e nobili col distintivo dell'anello (4) nella romana cavalleria. Leggiamo insomma predominar l'arme equestre ovunque il patriziato era l'ordine o predominante o preponderante fra gli ordini dello stato. Il quale costume, rinvigorito oltremodo dalla natura politica del medio evo, giunse a far sinonimi i nomi del guerriero a cavallo e del nobile; talchè le voci *cavaliere* e *cavalleria* non più suonarono il senso di istituto bellico, bensì quello di sangue gentilizio e di ceto illustre per prosapia. Infine per tutta Europa prevalse l'opinione, non peranco oggi affatto spenta, che la nobiltà sdegnava di pugnar fra'fan-

(4) Vedi in Livio la descrizione dalla battaglia di Canne.

ti, e credea suo posto esclusivo la cavalleria, in cui rifiutavasi ad ammettere ufficiali di famiglie popolane.

D'altra banda quanto onorata e predominante era l'equestre milizia là ove predominava l'ordine degli ottimati, altrettanto vedesi in predominio ed onore la pedestre ne'governi, ne'quali o preponderante è il popolo, o il monarca col contrappeso del popolo pervenne ad imbrigliare i patrizii. Il battaglione sacro de'Tebani, la falange macedonica, la legione romana, la formidabile fanteria sì grave che leggiera de' Sanniti de'Marsi de' Peligni, ne fanno ampio documento nell' istoria antica. Nè sterile ne è la moderna. Fanti e quasi tutti fanti leggiamo negli eserciti della lega lombarda; ed è noto ad ognuno che in occasione di quella guerra fu inventato il *carroccio*; istituto tutto inteso a dare maggior nervo e coesione all'ordinanza delle fanterie. Assai più fanti che cavalli veggiamo fra'guelfi, mentre l'opposto avvenia fra'ghibellini. Progredendo oltre, avremo ne' secoli più a noi vicini una nazione bellicosa, l'elvetica, non usar che fanterie, e formidabili fanterie, sì quando emancipavasi dal dominio straniero, che posteriormente nel suo perpetuo intervenire in ogni guerra. Alcun poco più tardi scorgiamo lo stesso fenomeno allorchè gli olandesi scotevano il giogo di Spagna. E infine negli Stati Uniti, mentrechè vi si hanno tutte le armi delle fanterie, delle artiglierie, delle milizie urbane, e della nautica bellica, quasi ignota vi è quella a cavallo.

Se per poco volgasi lo sguardo sulla lunga serie delle calamitose discordie civiche in ogni città d'Italia, avrassi che al menomo lampo o sentore di scoppio intestino, correa subita la plebe a barrar strade strette e piazze, onde impedire a'nobili di irrompere co' loro cavalli. Ed ecco un altro argomento sì teoretico che pratico del nostro asserto.

Chi in ultimo obietti che negli attuali eserciti la ragion per cui l'una arme è assai più dell'altra numerosa, vien tutta da motivi di finanza, dirà senza che il voglia un'altra prova in favor nostro. Popolare è l'armarsi nonchè puguare a piedi, anche perchè assai men facoltoso del magnate è sempre il popolano.

La radice primordiale adunque dell'immensa rivoluzione avvenuta nelle armi è tutta politica. Essa fu necessario e immediato effetto della restaurazione che le società moderne ebbero allorchè, scorso il vigoroso periodo feudale, fu man mano temperata la prepotenza degli ottimati. Il popolo, che fu il mezzo adoperato per temperarla, apportò al governo che l'adoprava, l'arme sua. E si noti che i primi nocciuoli degli eserciti permanenti son coevi alle istituzioni delle comuni, delle città libere, delle università, delle corporazioni. Il mutamento tattico insomma tenne dietro al mutamento sociale. I lumi e le scienze non altro fecero che dimostrar utilissima alla guerra una innovazione che era stata utilissima agli imperii. Poichè la guerra è una delle alte funzioni dell'imperio; e circa le funzioni tutte, di qualsivoglia natura esse sieno, i corpi meglio costituiti son sempre quelli che le fan meglio.

Il lettore sarà indulgente al nostro non breve digresso ove il trovi che senza tortura è agevolmente largo nell' applicazione cui fu disegnato. Indagavamo le cause prime dei mortali morbi di Polonia; e le rinvennimo nel non essersi restaurata questa potenza a quel modo che restauravansi tutti gli altri potentati europei. I re o non seppero o non poterono, come altrove, fiaccar il tumido orgoglio de'primati. Indi non popolo, e non esercito tale a propugnar la patria ne' gravi stremi. I magnati polonesi, o perchè abituati a vincere pugnando all'avita foggia loro, o più probabilmente perchè gelosi e vigili onde non troppo forte fosse il monarca con esercito permanente, non mai permisero che ne avesse uno ben formato. L'infanteria sopra ogni altro vi era non sol negletta ma quasi nulla. E noi vedremo infatti che Oginski ascrive a questo difetto molti disastri della guerra nel 1794. Con ciò non si ebbe, nè aversi potea, parità di vigore e di sorti quando si fu aggredito da imperi invigoriti col nuovo nervo sociale, e possessori di ordinati eserciti.

Con i germi di siffatti vizi organici l'antica prole di Lesko e di Krako fu intanto formidabile sotto le illustri case di Piast e di Jagellone. Ma quando il risorgimento restaurava ovunque Europa, la Polonia, nonchè seguir l' esempio, si

inoculava anzi il contagio massimo; e mentrechè per tutto rinvigoriansi i governi, componevasi essa nel più frale de'governi; nell'elettivo. Dal prence francese (5), che fu il primo re d'elezione, andò sempre più travagliata precipitando in decrepitezza. Progredendo nel medesimo stato feudale del medio evo, e con ciò ne'danni che scaturiscono là ove negli imperi non vi è unità di volere nè di agire, correa da sè stessa al suo finire. I magnati sempre independenti, e più insubordinati, acceleravano il corso alla patria ruina con le stesse gesta loro in favor della patria. Le stesse prodezze contro a'russi e turchi, fatte da cadaun nobile, che potea guerreggiare e guerreggiava singolarmente, additavano le forze che sottraevansi al fascio della forza publica nelle mani della potestà imperante. Sobieski in fatti non acquistò la corona che per la fama acquistata facendo la guerra a sue spese mentre era semplice palatino. I quali danni, ognor più imperversando, addussero le cose a tale, che in ciascuno interregno erasi in guerra civile accesa dall'ambizione del trono: finchè inanimiti i tre potentati circostanti dalle scissure della republica, e fatti certi della debolezza che ogni scisma sempre addita, osarono tentare il primo saggio dello sbrano nel 1773, eseguendolo con felice compimento.

Un tale attentato fece aprir gli occhi a tutti. La parte colta e patriottica della nazione sentiva i sommi danni già subiti, presentì le possibili future calamità, e non vide rimedio se non attaccando il male nelle sue radici; ossia corrigendo i viziati organi dello stato. Intimavasi adunque la dieta del 1788 con podestà a'legislatori di riformar l'ordine politico. Qui l'osservatore *filológico* non può non soffermarsi a meditar sulla coincidenza di due eventi simili, che ispirati da alto desiderio di bene, convertironsi in larghe sorgenti di mali. Sì in Francia che in Polonia convocavasi contemporaneamente il gran consiglio nazionale per provvedere alla patria salvezza nonchè restaurar la monarchia; e intanto sì in Polonia che in Francia (benchè in modi diversi) aprivasi con quel consesso il varco al torrente che straportar dovea nel-

(5) Enrico III.°

l'abisso amendue gl'imperi, per sola colpa di non energia nei due rispettivi imperanti.

Fu infatti riformato l' ordine politico ; e un passo immenso alla publica medela si era dato con la nuova costituzione sancita il 3 maggio 1791. Al vacuo fantasma di un monarca sol di nome, si era sostituito un regio potere che cumulava forza e decoro nell'autorità suprema. Davasi al principe inviolabilità assoluta, debito concorso nella parte legislativa, totale esercizio del dritto esecutivo, comando unico e indiviso degli eserciti, *veto* permanente, nomina alle cariche, facoltà a largire onori e ricompense ec. ec. Ma non con uguale generosità sapea la Dieta costituire l'altro elemento nazionale a ben piramidare tutti i tre ordini. Rimanea serva la parte massima della popolazione ; il ceto inferiore. Ai soli abitanti delle *città libere* concedeasi l' intervento nelle dietine. Nè sa concepirsi come gli ottimati polonesi, a'quali fora ingiustizia negare il titolo di generosi immolando tanti loro aviti privilegii legislativi giudiziari ed esecutivi, onde mettere in mano al re un vigore idoneo a racconciare il freno publico, non seppero o vollero usar eguale liberalità abolendo la servitù de' contadini, e dando loro un posto civico. Alto documento che gli uomini più liberalmente larghi nelle concessioni momentose, son poi gretti ove trattisi di immolare i semplici pregiudizii.

Oltracciò i Polacchi dando altro immenso passo verso la buona ricomposizione interna, incorsero in altro non men grave fallo. Era già anche popolana la coscienza che la Polonia, nervosa e florida sotto le case di Piast e Jagellone, non imprese a deperir celeremente che allorquando adottava la corona elettiva. La dieta adunque tagliando il male nella sua radice decretò ereditaria nella linea maschile la dignità reale. Ma non avea prole il coronato Poniatowski; onde è che fu d' uopo scegliergli un successore in qualche estera famiglia principesca ; e si chiamava alla successione la dinastia sassonica. La quale scelta venia forse ispirata dal disegno di non pungere la gelosia de' tre imperi finitimi, chiamando al trono un principe di reame possente. Si dava preferenza ad un potentato di second'ordine per

non dare ombra a chicchessia; e così facendo speravasi togliere ogni motivo ad altre guerre intente ad altro sbrano. Ma nel bivio d'aver due soli nemici e seco un amico, oppur d'averli tutti tre avversi, val sempre meglio correre il primo cimento. Tale avveniva ove il monarca futuro si presceglieva fra'principi Russi, oppure Prussiani, o in fine Austriaci. Tutti i probabili foran stati allora in favore della presunzione che la potenza eletta avrebbe unite le sue forze a quelle della elettrice, onde spalleggiare l'elezione. Così facendo e avvenendo, si avea nervo sufficiente se non a dileguar la guerra, almeno a non soccombervi. Laddove non disarmando con peculiare interesse uno de' tre presunti nemici, e non segregandolo dagli altri due col farlo alleato proprio, era evidente che si correa periglio d'averli tutti e tre addosso perchè riuniti da interesse comune.

Gli istorici e i politici, che scrissero sull'argomento in discorso, non hanno due pareri circa l'enunciato fallo della dieta; ma ognuno ha il suo relativamente al potentato a trascegliersi fra' tre potentati.....

Tornando ora al subietto, si rinnovavan dunque gli ordini cardinali dello stato, e si bandiva il dì 3 maggio 1791 il novello istituto politico. E per meglio inaugurarlo con forme valenti ad attirargli il rispetto massimo di tutti, se ne celebrava la pubblica cerimonia col maggior pomposo apparato della religione, delle armi, e delle dignità civili. Il re, i grandi, i magistrati, i nunzi, ed ogni ufficiale pubblico, il sacramentavano nel tempio al cospetto dell'Eterno. Oginski molto drammaticamente descrive il rito sacro, la funzione, il treno, le festività, la gioia, le luminarie, i banchetti, le danze, li spettacoli. La Polonia auspicava con letizie nazionali l'ancora salvatrice della nazione.

Però dallo straniero non si voleva il salvamento bensì la perdizione polonese. Quì il nostro autore ragguaglia i peculiari spiriti de'cabinetti circostanti. La Russia era quella che non dissimulando i suoi disegni avversi, non facea mistero che ben tosto adoprerebbe le armi. Dall'altro canto la Prussia largheggiava immense felicitazioni, e

promesse, che se allora non erano insidiose, cangiaronsi indi a poco in opere tutt'opposte. L'Austria sola non macchinando, non promettea nè minacciava. Era anzi, ed è tuttavia, fama che senza la inopinata morte di Leopoldo, la Polonia non peria. La quale opinione generale, anche ove non poggiasse sovra un dato fondo di vero, come sempre avviene circa le opinioni generalmente invalse e durate, non perciò non sarebbe un inclito suffragio alla memoria dell'inclito principe. Nè mal si apponeva e si appone il pubblico sentire così opinando; poichè fora oltraggio alla sottile mente dell'augusto precursore di tutte le larghe idee del secolo supponendola nella volontà di sovvertire quel reame. La dinastia umbertese che avesse spianato l'Alpe allorchè questo baluardo era inespugnato e creduto inespugnabile; l'Inghilterra che dopo la pace di Tilsit avesse ricolma la Manica e congiunta l'isola al continente, foran stati meno imprudenti. Che i primi danni del torrente colpiscono sempre coloro i quali rompon l'argine. Anche Jomini (7) con altri istorici è qui unanime ad Oginski, asserendo che accedeva il cabinetto austriaco quasi per inevitabile necessità all'ultima scena di Polonia nel 1794. Era impossibile sorreggere contemporaneamente due grandi guerre; una cioè sul Reno contro a'Francesi, e l'altra su'Carpazi a prò de' Polacchi. Ma più di ogni altro la ragion determinante fu quella che non potendo nè impedire nè sospendere lo sbrano finale, era somma urgenza politica che tutte le parti sbranate non finissero di ingigantire un potentato contiguo, già troppo gigante. Non anticipiamo intanto sugli eventi.

Laonde lo spirito pubblico, incerto e sospeso fra le minacce moscovite e le prussiane promesse, era in dubbio sulle future sorti della patria. Con gravi tinte l'autore qui pennelleggia uno de' maggiori contagi civili; la scissura cioè fra la pendenza del cabinetto e quella della nazione. Confidava interamente e ciecamente il re nella Russia, non mai paventando che questa gli strapperebbe una corona anni

(7) Hist. des guerres de la révolution.

innanzi datagli come trofeo di caldi affetti. D'altra banda la Prussia era per l'opinione nazionale la cinosura d'ogni speranza d'ogni fiducia. Possano principi e popoli scolpirsi indelebilmente e nell'intelletto e nel cuore l'altissimo Vero, che unica alleanza vera, invitta, formidabile, onnipossente è sol quella fra sovrano e sudditi. Un solo biennio bastò a mettere in lucidissimo giorno il suddetto assioma in Polonia. Gli sperati campioni del Re e della nazione furono bentosto mutuamente fedeli alleati per soggiogar questa, e scoronar quello.

Altro e più esiziale contagio. Non mai mancano in ogni paese coloro che sempre son pronti all'immanità esecranda di prostituire nonchè vender schiava la propria madre; la patria. A questi empi venduti, uniansi altri, o travolti dalle antiche abitudini cui non sapeano rinunziare, o sedotti da speme di migliore avvenire, o anche in buona fede tenaci alle reliquie delle patrie istituzioni. Congregavansi essi e formavano la così detta confederazione di Targovvisca, solennemente protestando contro all'atto del 3 maggio, ed accusando il sovrano qual violatore delle giurate *pacta conventa.* Nè di ciò paghi, chiamavano le armi russe in sostegno delle vetuste libertà polonesi.

E le armi russe, a ciò prontissime, invadevano la Lituania nonchè la Massovia. Allora incominciarono i rei giorni delle proscrizioni, delle confische, e di tutti i mali de'torbidi civili. Davansi i poderi degli aderenti nazionali a'partigiani degli stranieri. Deserti i palagi e le ville, venian manomessi dalle soldatesche. Migravan profughi e miseri i proprietari. La carcere o la relegazione nelle polari provincie erano le men dure sorti di chi non aveva la ventura di porsi in salvo con la fuga. Atroci inevitabili calamità del flagello massimo che Dio nell'abisso dell'ira sua fulmina talvolta su' mortali; della civile discordia!

L'intervento ostile degli eserciti russi facea credere al governo di Varsavia verificato il caso di chiedere a quello di Berlino il soccorso tanto promesso, e stipulato nell'alleanza del 1790. Si richiedeva adunque; ma con indicibile stupore si udia contro a'solenni e sì freschi impegni l'arido responso,

che *una alleanza pattuita l'anno innanzi non portava il dovere di difendere uno statuto nuovo fatto l'anno appresso*! Nè a ciò ristandosi, chiedeva anzi Federico Guglielmo la cessione di Danzica e di Torn! E infine alcun poco più tardi moveva offensive le sue armi richieste in aiuto!

Allo scoppio di cotanta e inattesa bufera, ultima ancora di speranza era di buttarsi a tutt'uomo in braccio della nazione. Consigliavasi al re un generoso appello all'energia nazionale. Con somma altezza d'animo scongiuravalo Oginski a montare a cavallo, mettersi alla testa dell'esercito, chiamar sì la nobiltà che i contadini in campo, e così o salvar la patria, o perir con l'armi in mano sotto alle sue ruine. Adoprando ogni stimolo ed incentivo che v'abbia di più efficace sul cuore umano, in nome di quanto v'ha di più sacro in cielo e caro in terra, in nome dell'onore e della fama, procurava accenderlo mostrandogli come la Polonia tutt'intera attendea che egli sol snudasse il brando, e i prodigii sperabili da un popolo entusiasmato. Ma anzichè vestir l'armatura, piangeva il neghittoso; e fora stato lieve opera il trasmutare in leone il timido agnello, appo il miracolo di muovere spiriti generosi e magnanimi nel petto dell'imbelle Stanislao.

Intanto orgogliosamente esigea l'oratore russo Ingelstrom che il re accedesse alla protesta de' confederati targovicesi; e Stanislao invece di rispondere col bando di proscrizione contro a que'rubbelli, sottoscriveva. Esigeva inoltre Ingelstrom che il re convocasse altra Dieta a Grodno per decidere su' destini del reame; e Stanislao in luogo di rispondere chiamando la nazione a salvar la patria nel grave stremo, chiamava i nunzi alla Dieta. Circuito da battaglioni russi decretò quel consesso tutto ciò che la Russia mercè il suo oratore comandava. La Polonia subì il secondo sbrano, non rimanendole che una vana reliquia di territorio e di nome.

Ma neppur questa reliquia dovea sopravvivere. In quel mentre si aggruppava sull'orizzonte il nembo gravido dell'esterminio totale. Parve preceduto da una meteora che potesse dileguare restituendo tempi sereni, quandochè ne celerava lo scoppio esterminatore. Intenderà ognuno ch

si allude all'insurrezione accesa in Cracovia, quindi sparsa e in Polonia e in Lituania. Qui escono in iscena Kosciusko e i suoi prodi. Breve episodio di inclita virtù cittadina e guerriera in orrenda tragedia civile.

A noi piace di toccar alquanto le eroiche sue gesta onde votare un fiore all' ombra d' esimio cittadino e capitano. Move egli da Cracovia con appena 4000 mal armati; e con sì scarsa nonchè mal ordinata oste, osa aggredire un triplice numero di Russi a Raslawic. Violentemente percuotendoli, sfonda loro il corpo di battaglia; quindi con impetuosa destrezza si rovescia sull'ala manca dispergendola o trucidandola; e infine volgendosi con non minor arte che impeto sulla destra, l'avea già tutta nelle sue mani senza l'opportuno soccorso apportatole da Denisof.

Questa vittoria strepitosa faceva insorgere Varsavia e Vilna, nonchè Polonia e Lituania. Ardeva ovunque l'incendio; ovunque scattavano le indignate passioni patrie. Risuonava per tutto il grido e il fragor di guerra. E mentre travagliavasi con vario successo la guerra, noi rinveniamo il nostro Oginski trattare anche esso l'armi; a sue spese armare e vestire sì fanti che cavalieri; e arditamente militando essere sul punto di sorprendere Duneburgo in Livonia.

Mentre con varie sorti così travagliavasi la guerra, nota il nostro autore che i diversi fatti d' armi, ne' quali ebbesi avversa la fortuna, avvennero non vittoriosi sol perchè l'infanteria non aveva abili ufficiali. Nè pago di notare il difetto ne addita anche la causa, asserendo che non punto essendovi in Polonia terzo stato, ossia popolo, non poteva esservi nè spirito e molto meno istruzione nelle milizie de'fanti.

Si ingrandiano in questo mezzo i mali con i nemici. Quarantamila Prussiani, capitanati dallo stesso re di Prussia, rompeano la frontiera occidentale di Polonia, e si inoltravano a stringer d'assedio Varsavia; mentrechè dal canto opposto Fersen e il famigerato Souwarof irruivano con due altri eserciti russi.

In tale e tanto stremo Kosciusko provvedeva a tutto compensando le sue poche genti con la velocità nonchè l'arte

della sua tattica. Urgea più d' ogni altro liberarsi dal nemico più incalzante, che già metteva a mal partito la capitale campeggiandola. Una salmeria di grosse artiglierie prussiane fu da' Polacchi presa a Kowal. L'assediante sperò allora in un vigoroso assalto generale. Ma mentre gli assediati vigorosamente respigneano da entro gli assalitori, davasi abilità a Kosciusko di infestarli da fuori e ridurli in mal punto. Federico Guglielmo fu forzato a levar celeremente l' assedio, e non men celeremente ritrarsi nel suo territorio. Questo successo onora immensamente l' Eroe.

E non si ristava l'abile animoso a questo onore e trionfo. Vide egli che la sola rapidità potea farlo trionfar di Fersen innanzi che il rinforzasse Souwarof. E l'ottenea. Ma il suo ordine al general Posinski perchè il raggiugnesse con le sue schiere onde dar battaglia, venne intercettato da una mano di Cosacchi. Ignaro di tale accidente, apre la giornata con inugualissime forze a Maciowice. Quivi corse il sangue a torrenti. Esauriti tutti i sforzi e dell' ingegno e del valore, cadea Kosciusko trafitto semispento e prigione. Con esso cadea la fortuna e la Polonia. L'eocidio di Praga, che rimembra le ferità delle guerre nelle età ferine, compìa la tragica scena polonese con modo analogo a quello con cui se ne era ordita la catastrofe.

L'istoria noterà come contemporaneamente struggevasi un potentato, il quale da anarchica republica erasi restaurato a queta monarchia, con lo stesso calore con cui si volea debellare un altro stato, che dalla monarchia erasi precipitato nella più licenziosa delle republiche.

L'istoria sì politica che militare della fine polacca potrà giovarsi molto delle *memorie* del conte Oginski. In esse a tremenda lezione dell'umanità si scorge spesso come i destini de' troni e di milioni d'uomini pendono il più sovente da basse vanità personali lese, non già da enormi ingiustizie, ma dalla giustizia più indulgente e più utile alle utilità generali.

Noi faremo ritorno al libro in discorso; e ciò avverrà quando fia venuto in luce l'ultimo volume. Il quale si pre-

nunzia molto interessante, poichè l'autore promette d'impreziosirlo co'singolari ragguagli della sua intimità con l'Imperatore Alessandro, allorchè questo magnanimo monarca, riparando con generosa nobiltà ingiustizie non sue, restituì nome e vita alla Polonia.

G. P.

Compagnie comiche. — Recitazione teatrale.

Il vero paragone del merito di un poema drammatico si è la rappresentazione in teatro: nè basta l'aver buone tragedie o commedie, se non saranno recitate a dovere. Può l'intelletto bensì soddisfarsi della lettura di tali componimenti, ed ammirare la maestria dell'orditura, il contrasto de' caratteri e la pulitezza dello stile; ma non si desta che dalle scene quel vivo commovimento, per cui lo spettatore s'immedesima, per così dire, nel soggetto e nelle vicende che dal principio al fine della favola accompagnano a lieto ovvero a tristo esito il protagonista: e come un bel dipinto posto alla vera luce, presenta l'azione drammatica agli spettatori il disegno, la composizione, le mosse ed il colorito.

Ma perchè si ottenga tutto l'intento, egli è mestieri che convenevolmente spaziosa, oltre a ciò ben decorata e disposta sia la scena: che gli attori secondino studiosamente l'idea dell'autore e nell'esprimere gli assegnati concetti, e nel cospirare ne' punti scenici, nel servire insomma al tutto insieme del dramma. Ora quanto poche volte intervenga che una ragionevole compiacenza alletti lo spirito ed il cuore degli intelligenti nei nostri teatri, ciascun sel vede. Di fatto le compagnie comiche ambulanti, se non si eccettuino alcune pochissime dirette da capi onorati ed intelligenti, sono per lo più il disdoro di quest'arte bellissima, in cui tanti nobili ingegni, dal risorgimento delle lettere sino

a' dì nostri , si adoperarono con impegno di patrio zelo; affinchè questa nostra invidiata Italia , che fu maestra di ogni bel sapere alle altre nazioni, avesse pur anco dovizia di scenici dettati che servissero altrui d'esemplare e modello. E di certo la Francia stessa , che in oggi primeggia altamente pel suo teatro , si accomodava un tempo di cose tutte italiane .

Nelle società comiche si ammettono troppo spesso soggetti di bassa nazione , quasi affatto privi di lettere ; talora giovinotti , i quali manomessa la gentilezza del costume , intraprendono la professione di comico soltanto per vivere con più libertà. Quindi, o per l'una ragione o per l'altra, sordi al nobile impulso dell' amor proprio che le anime ben nate sprona a vincere le difficoltà, e le fa progredire con onore; non penetrandosi il più degli attori dell'intenzione del poeta, e schivi di qualunque studio e fatica, rappresentano a capriccio l' assegnata parte , non si curando del resto . In molte compagnie un soggetto medesimo viene impiegato quando a far da tiranno nella tragedia , quando a recitare da caratterista nella commedia. Più spesso dove una prima attrice sia eccellente , il primo attore è mediocrissimo ; e così dicasi di altre differenze e scompagnature in altre parti essenziali , per cui è sempre problematico l'effetto anche di una buona composizione. Egli è poi caso singolare che nella quadragesima d' ogni anno non si faccia mutazione di soggetti: e prima che i nuovi accettati si trovino in armonia cogli altri e nella voce e nei modi , e nella scelta de'componimenti , succedono altri cambiamenti nella compagnia , e sono perenni le discordanze. Vizio generalissimo anche di quegli attori che hanno grido di eccellenti, è il non saper mai la parte: quindi lo spettatore la sente prima dal suggeritore e poi dal comico. Vestiture a capriccio , non secondo il costume della favola ; troppo spesso cattiva pronunzia ed accentuazione lombarda, poca nobiltà nel portamento , riverenze e saluti di mala grazia, sgarbate accompagnature a chi parte , sgarbata accoglienza a chi viene ; ora il gettar sopra una sedia il cappello , ora il non

saper che far delle mani, e simili sconvenevolezze a centinaia, che sarebbe troppo lungo il discorrere; e ciò per la gran ragione, che coloro, i quali non hanno avuta scuola di buoni precetti, nè esperienza del giornaliero conversar gentile, non possono imitar questi modi neppur sulla scena. Ove mai per disgrazia sia recitata una tragedia, pochissimi attori comprendono il valore de' sentimenti da esprimersi: quegli è il miglior tiranno che urla e si contorce da energumeno: altri canta i versi sublimi come se fossero canzonette, altri li declama ampollosamente, o piglia il tuono di un predicatore da pergamo: errori questi ed altri, per cui egli è così raro il vedere in Italia recitata convenientemente da'comici una buona tragedia.

Sono inoltre qua e là nelle compagnie attori che vogliono altresì il vanto di scrittor teatrale: e ne nascono ad ogni piè sospinto buffonerie tragiche o comiche, o l'uno e l'altro insieme con rapimenti, incendi, veleni: i quali spettacolacci servono pur troppo di gradito pascolo al volgo di ogni classe di persone, impinguano la cassa de' capicomici, e sono trascelti per le serate di benefizio: e gli attori principali pongono in essi gran securtà, perchè sempre applauditi: bastando che si gridi forte, le spade siano in aria, le angosce e i pianti della prima donna perenni; precipiti qualche sotterranea volta, si liberi un' innocente e sia trafitto o imprigionato il tiranno. E vedendosi tanto profitto da tali mostruosità che sono replicate le molte volte con soddisfazione degli idioti e con rossore degli intendenti, ne addiviene che i capicomici sbandiscono volentieri la nobil commedia, sia tenera e affettuosa quanto si voglia, sia una pittura vera de' sociali difetti, e maestra di virtù e del buon costume.

E pur troppo non è nuova in Italia questa disgrazia, siccome ne mostra la storia del nostro teatro: conciossiachè nei secoli decimo sesto e decimo settimo sino al finire del decim'ottavo, alle regolari tragedie o commedie preferirono quasi sempre i comici o gli anzidetti spettacolacci, ovvero, e più spesso ancora, le commedie a soggetto ossia sce-

narii (1) ne' quali gli equivoci, le laidezze e le scurrilità dei Zanni (2) e gli amori disonesti ed ogni maniera d'indecenze e nelle parole e ne'modi erano sufficiente cagione per cui la morale religiosa se ne adontasse, e le oneste persone si astenessero dal frequentare i teatri. Così al principio del passato secolo scriveva di sè il Riccoboni (3), che volendo ricondurre e comici e spettatori a gustare la buona commedia o la regolare tragedia, gli erano riusciti vani i suoi tentativi. Ed ultimamente avendo esposto in Venezia *la Scolastica* dell'Ariosto, fu questa sonoramente fischiata, ed il sipario abbassato prima del 5° atto: di che fu tanto il suo ramma-

(1) Tal sorta di commedie non aveva alcun dialogo scritto: conteneva il nome e le qualità de' personaggi, la divisione degli atti e delle scene, e l'idea di quello che doveva farsi dagli attori. Questi, letto il soggetto (che altri dissero in gergo comico *la selva*, e fatta tra loro alcuna prova di *concerto*, si presentavano in teatro senza suggeritore, ed improvvisavano tutta la commedia. Scrisse da cinquanta e più di questi scenarii un Flamminio Scala detto Flavio, capo comico ed attore eccellente sul finire del secolo 16: altre ve n'ebbe in appresso di tali commedie, e si trovano stampate, nelle quali le scene per le parti serie sono dialogizzate, e l'improvviso è riservato alle maschere. Tali per esempio sono le fiabe del Gozzi, che tanta guerra mossero al Goldoni. Soggiungeremo che a' tempi precisamente dello *Scala* cominciarono le donne ad essere ammesse sul teatro; dove prima si soleano adoperar giovinotti in abito femminile.

(2) E'parrebbe che la parola *zanni*, non già come fu creduto da Carlo Dati e da altri, traesse dalla corruzione bergamasca del nome Giovanni o Gianni; ma piuttosto dalla voce latina *Sannio*, in greco Μώρος, ossia buffone; e che si togliesse *zanni* per *sanni* come esprime il vocabolario *zampogna* o *sampogna*, *zanna* per *sanna* e simili: di che faranno ragione i valenti accademici della Crusca nel dar vita a un nuovo dizionario. E senza addurre altre prove, citeremo un luogo di Cicerone *de oratore* (lib. 2 n.° 251.) che ne pare in acconcio: *Quid enim potest esse tam ridiculum quam sannio est? qui ore, vultu, imitandis moribus, voce, corpore denique ridetur ipso:* ed ecco dipinto il nostro *Arlecchino*. E di vero ne' secoli barbari e tenebrosi che succedettero alla caduta dell'Imperio Romano, sebbene non rimanesse idea della tragedia e commedia, erano per altro e per tradizione, sempre vive nel popolo le maschere degli antichi mimi che recitavano la commedia, ossia le buffonate *attellane*. Ed è verosimile che da queste maschere variate di foggia e di caratteri, e che singolarmente nel carnevale correano qua e là per le strade raccolte in brigate, sia venuto il primo pensiero d'accozzare dialoghi, poi scene, e finalmente un'azione drammatica incomposta, che fu poi la commedia improvvisa.

(3) Il Riccoboni valente attore e capo comico scrisse alcune buone commedie, fra le altre la *moglie gelosa* che poi voltò in francese quando egli fu in Parigi, e viene anche al dì d'oggi recitata con applauso. *Hist. du théatre italien par Louis Riccoboni vol.* 1.

rico, e non potendosene consolare, e disperando di poter riuscire nella lodevole intrapresa riforma, si deliberò di partire per Francia, come fece; e colà stabilì con vantaggio e decoro una compagnia d' attori al servizio di quel Sovrano.

Dopo il Riccoboni, il Maffei, e le inutili cure di altri buoni e valenti ingegni italiani, continuarono i comici ad adoperare come per lo innanzi: ed è troppo noto per nostra vergogna che a grande stento, e con gravi disgusti riuscì al Goldoni, verso la metà del passato secolo, d' impegnare le compagnie comiche nello studio di buone e dialogizzate rappresentazioni (4). E mal fu per lui quando gli corse al pensiero di voler togliere affatto le maschere; e dovette per necessità servire al corrotto gusto, finchè una filosofica educazione e la crescente civiltà sbandì, non è molto, dalle nostre scene e maschere e commedie a soggetto, relegandole nei teatri dei fantocci.

Ora per tutti questi motivi, e siccome le persone educate e gentili desideravano pur tuttavia di poter ottenere un onesto teatrale passatempo; così nelle città più riguardevoli, oltre il pubblico teatro se ne formavano de' privati, nei quali erano rappresentate da accademici (che or si chiamano dilettanti) tragedie e commedie regolari: e questo lodevole uso si è fatto anche più generale a'dì nostri.

Ma poichè da lumi del secolo decimottavo questo bene abbiam sicuramente acquistato: cioè che il teatro comico debba essere una scuola del buon costume e della gentilezza, ne doveva perciò intervenire che, non tollerandosi più dagli spettatori nè le arlecchinate, nè le fiabe, nè le altre incomposte rappresentazioni, avvisassero i comici doversi appigliare al partito di esporre ragionevoli drammi; e che i governi altresì vi tenessero d'occhio per essersi fatto più generale il gusto del teatro; e di maggior peso per la pubblica opinione le cose rappresentate. Mancava che nelle città capitali si stabilissero compagnie drammatiche permanenti, il cui repertorio sopravveduto da illuminati censori, sod-

(4) Veggansi le memorie del Goldoni; come pure la sua commedia *il teatro comico*.

disfacesse alla comune espettazione di un pubblico più educato che prima a sentire il bello ed a far ragione delle parole e de' fatti.

Di già sotto al cessato regno d'Italia, avea quel governo veduta la necessità di una tale instituzione: e sebbene a menomarne l'effetto si fossero altresì per comando di Napoleone stabiliti di quà dall' Alpi e in varie città ad un tempo, compagnie comiche francesi, singolarmente a Torino e a Milano: tuttavia veniva stanziata ogni anno una provvisione per la compagnia così detta Reale Italiana: compagnia diretta da un Fabbrichesi, mediocrissimo comico ed affezionato oltre ogni credere a'drammi clamorosi e ad ogni maniera di pessime romanzate; e perciò meno atto che ogni altro per servire alle divisate riforme. Ciò nondimeno la compagnia, così volendo il governo, si andava perfezionando di grado in grado, tanto rispetto alla scelta de' componimenti, quanto in riguardo alla disciplina degli attori e delle recitazioni. Un cavaliere Monti, ed un Luigi Lamberti si travagliavano per formare un repertorio delle migliori produzioni originali o tradotte che corrispondessero al duplice intento di ricreare gli animi ed educare il costume. Ultimamente tutto era disposto perchè fosse accresciuto a tal uopo l'annuo assegnamento, ed a qualunque prezzo fossero accaparrati buoni attori e tragici, e comici: finalmente era voce che fosse eletto a sopraintendere a questa saggia riforma in tutto il regno un autore, il quale aveva già fin da quel tempo data opera con buone commedie a perfezionare il teatro italiano.

La stessa compagnia, estinto il dominio di Napoleone, fu chiamata dal Governo Reale di Napoli senza per altro che il Fabbrichesi abbia voluto purgare il suo repertorio dalle più stravaganti composizioni, talora da lui stesso dettate, più spesso meschinamente tradotte. Nel regno di Piemonte, e, se non facciamo errore, nel 1821, S. M. Il Re Vittorio Emanuele stabilì una compagnia drammatica permanente con sufficiente annua provvisione. Un regio Delegato fu nominato per sopravvegliare e gli attori e le rappresentazioni, nella persona del signor conte Lodovico Pios-

sasco, traduttor versatissimo di scelti drammi e commedie francesi. Lo stesso delegato dipende da una generale direzione dei teatri, composta de'primi personaggi dello Stato: la quale si suddivide in altrettante sezioni: una d'esse ha la speciale vigilanza sulla compagnia drammatica. Fu effetto di questa istituzione una maggior regolarità nel vestiario e negli apparati scenici, uno studio della nobiltà e naturalezza del portamento, un' esatta disciplina nella recitazione. Ma rispetto al valor de' comici e all'impiegarli opportunamente, anche la compagnia drammatica di Torino par che difetti tuttavia grandemente. E se si eccettui la sig. Carlotta Marchionni, il sig. Francesco Righetti e li sig. Boccomini, Borghi e pochi altri, ora vi manca un primo amoroso, ora il tiranno, e così si dica di altre parti essenziali; il che rende assai imperfetta la compagnia, spesse volte incerto l' esito d' una anche buona rappresentazione.

Si compone il loro repertorio di molte commedie del Goldoni, di molte del Nota, di un buon numero di traduzioni del mentovato sig. conte Piossasco; poche tragedie d'Alfieri, e certe novità tragiche, comiche o miste, originali o tradotte e per lo più di brevissima vita. La Compagnia Reale recita la primavera e l'estate in Torino, nel teatro di S. A. il principe di Carignano; il carnevale in quello del sig. Marchese d'Angennes: l'autunno nel teatro da s. Agostino, o in quello di Corte in Genova.

Ciò premesso, e senza far parola delle compagnie ambulanti, le quali, per le ragioni sovra noverate, sono quasi sempre imperfette; e poichè dall'esistenza di un buon teatro si segna il grado dell'attual civiltà d' una nazione, e' sarebbe general desiderio de'toscani, che in Firenze eziandio venisse creata una simile istituzione, siccome era agli anni passati universal la fiducia; e venne da questo giornale annunziato (Ant. vol. IX p. 191).

Ora ne pare che fra i principali ordinamenti si dovesse prescrivere: che la Compagnia non potesse uscire della Toscana; ma, fatte due stagioni in Firenze, passare alternativamente a Pisa, a Siena, Livorno ed in altre città dello Stato.

Una direzione composta di soggetti riguardevoli per ingegno, e per intelligenza delle cose drammatiche, fosse preposta a sì fatto stabilimento, e ne governasse la disciplina con opportuni regolamenti. Fra questi niun soggetto potesse essere ammesso nella compagnia se non avesse studiato le buone lettere, almeno sino alla rettorica: nessuno parimente che l'italiana favella pronunziar non sapesse toscanamente. Facesse parte di tale istituto una scuola metodica di recitazione tragica e comica sotto l'insegnamento d'attori consumati nell'esercizio e valenti. Che qualunque scrittore presentasse il teatro di una composizione degna del suffragio de' dotti e del pubblico, venisse incoraggito ed onorato, e fosse tolto alla necessità di patteggiar co' capicomici: il che sarebbe cagione di una utile emulazione, per cui si accrescerebbero senza fallo le ricchezze del teatro italiano. Fossero stabiliti, come in Francia, i dritti che competono agli autori sul prodotto serale delle opere loro. Ed essendo Firenze e la Toscana a nessun altra italica città e provincia seconda per amor patrio e per coltura di utili e di amene discipline, non è dubbio che, mediante il concorso di valenti ingegni che vi fioriscono, potrebbe questa preziosa parte di pubblica istruzione sollevarsi in breve tempo a tal grado di eccellenza, per cui non fossero più tollerate, o si facessero per l'esempio migliori le altre comiche compagnie che or si veggono piene di tutti i difetti da noi riferiti.

E.

Descrizione e spiegazione dei bassi rilievi del frontespizio del duomo di Cremona. — Estratto d'una lettera del sig. cav. Barone di Hamer all' Estensore.

Al mio passaggio per Cremona ho veduto con maraviglia i bassi rilievi curiosissimi della facciata del duomo, monumento dei più interessanti dell'architettura gotica in Italia, ma troppo alti sono collocati questi bassirilievi per

esser veduti distintamente, e in special modo lo sono per chi è di vista corta come sono io.

Mai non sarei arrivato a capir l'insieme di queste figure senza la gentilissima generosità del chiarissimo sig. Bartolommeo di Soresina Vidoni, il quale favoreggiando il desiderio espressogli di procurarmi un disegno esatto di questi bassirilievi, li ha fatti disegnar non senza grande incommodo pei ponti e palchi che faceva d'uopo inalzare per arrivar alla grand'altezza del quadro principale, del quale unicamente ho intenzione di parlare. Il sig. C. Vidoni storico chiariss. dei pittori illustri di Cremona, i capi d'opera de'quali ha fatto conoscere all'Europa per mezzo di contorni segnati con non minore eleganza di quella con cui la sua penna descrive le vite di quelli, ha procurato il disegno delle sculture della facciata coll'istesso generoso zelo col quale ha pubblicato i tesori dei quadri dell' interno del duomo.

Il monumento del quale qui si tratta è la zona in alto sulla facciata dove si vede una processione di diverse figure, alcune delle quali sono mutilate per effetto di tempo. Questa zona di sculture non è altro che un quadro zodiacale, i segni del zodiaco (fuor che uno), trovandosi tutti nella tavola o fascia di questi bassirilievi nell'ordine naturale nel quale si succedono; corredati da figure che rappresentano i lavori dei campi e le occupazioni domestiche relative alle diverse stagioni dell'anno. È cosa singolarissima che questi 12 quadri zodiacali non procedono nell'ordine consueto europeo, dalla sinistra alla destra, ma dalla destra alla sinistra: probabilmente per nasconderne il vero significato ai profani, i quali forse sarrebbonsi scandalizzati di vedere sopra la facciata della cattedrale uno zodiaco in imitazione di quei figurati sui templi d'Egitto. Si confà a questa supposizione anche la mancanza del primo segno dell'Ariete, il quale posto al fine, o più tosto al capo della fascia, troppo facile avrebbe potuto manifestarsi la verità a chi si voleva che rimanesse nascosta.

Aprono la processione zodiacale (procedendo dalla destra alla sinistra) tre figure, la prima delle quali dagli abiti

lunghi e dalle chiome profuse si conosce esser donna, e la quale porta una conchiglia o vasetto, sia per metterci profumi ovvero bevanda; la seconda suona il flauto, e la terza tiene in mano tre cose che reputo esser fiori. Con vino, profumi, musica e fiori vien festeggiata la primavera *gioventù dell'anno*, *bella madre di fiori, d' erbe novelle e di novelli amori*. L' ultima di queste tre figure è seguitata (o parlando nel senso ordinario dalla sinistra alla destra) preceduta da un *bue* assai mal figurato, cavalcato da un rustico colla falce alla mano; questo è il *toro* zodiacale, immediatamente connesso coi due fanciulli seduti sulla vite *(gemini)*, e col *cancro* il qual esce dal dosso del fanciullo. Se a prima vista non si riconosce il bue, il quale a causa del suo cavalcadore potrebbe esser preso per cavallo o mulo, vi si riconosce subito e di prima vista il *lione*, segno zodiacale che segue quello del granchio.

Fra questo e fra il lione sono figurati i lavori della campagna nei mesi ne'quali il sole passa per il segno del lione. L' uno dei due uomini taglia la biada e l'altro spinge il bue che sta triturando il grano nel modo antico, come usasi triturarlo anche oggidì nell' Oriente. Alla messe succedono i preparativi della vendemmia; si vede il bottajo che va cerchiando il doglio, accanto al quale sta una ragazza, cioè la *vergine* dello zodiaco, la quale viene dopo il lione. Accanto alla vergine sta un vendemmiatore, un compagno del quale tiene la *bilancia*; e con questo comincia la seconda serie dei segni zodiacali; e a dosso di questo si vede lo *scorpione*, che deve esser molto guasto o mal disegnato, perchè nel disegno rassomiglia piuttosto ad un polipo a mille piedi che a scorpione, benchè l'ordine nel quale si sono succeduti fin qui i segni zodiacali, e continuano in oltre a succedersi, non lasci dubbio alcuno sull'animale che veramente deve rappresentare. Al piede della vite sopra la quale è posato lo scorpione, sta un porco pascolando, e un altro si vede essere ucciso da due uomini che seguono; occupazioni confacevoli al tempo in cui il sole passa dallo scorpione al *sagittario*, il dosso del quale tocca il dosso del porco macellato. In con-

tatto immediato col *sagittario* vi si scorge un uomo che taglia un albero; probabilmente per farne provvisione di legname avvicinandosi l'inverno, il primo de'quali segni zodiacali, il *capricorno*, calpesta l'istesso albero. Il capricorno raggira la testa al dosso d'un vecchio seduto sopra una carretta tenendo un bicchiere in mano, e dirimpetto a lui è un garzon di fresca età, il quale sta inacquando quattro bande di tela o sia filze di seta ; così che tra il vecchio colla tazza o bicchiere alla mano , e il ragazzo che versa l'acqua dal boccale non si può dubitare che non sia rappresentato l'*aquario* del zodiaco , ovvero l'anfora. Al dosso del ragazzo irrigatore sta un uomo zappando la terra, e congiunti a lui sono i *pesci* ultimo dei segni, co' quali lo zodiaco finisce , ovvero comincia se si seguita l' ordine dalla sinistra alla destra.

Lo zodiaco come oggetto profano, il quale nessun rapporto già non ha coll'iconografia cristiana, si confà molto alle idee architettoniche dal secolo XIII al XIV; idee che si rintracciano sulle facciate di tante chiese dei secoli di mezzo. Lasciando di parlare delle sculture delle chiese gotiche in Inghilterra, Francia e Germania, non accennerò qui che quelle che ho vedute nel mio viaggio d'Italia; quelle di *Ferrara, Modena, Piacenza, Fuornovi, Borgo di San Donnino e Parma.* Curiosissime sono le sculture dei capitelli e del muro della chiesa dei Templarii a *Fuornovi* ; curiosissime ancora quelle della chiesa del Borgo *San Donnino* , le quali non meno che quelle del Battistero stupendo di Parma meritano di esser disegnate e incise per l'illustrazione non solamente della storia della scultura, ma anche come documenti del mescuglio d' idee cristiane e pagane, il quale ad ogni passo si riscontra sulle chiese gotiche dei secoli bassi. Non poco maravigliar si deve chi ha considerato con attenzione il battistero di Parma, che nè l'Agincourt nè il Millin abbiano fatto la menoma menzione delle rappresentazioni mitriache che presenta il detto battistero a chi lo riguarda. In cima della porta opposta a quella della piazza si vedono la *luna* ed il *sole* su i carri loro, tali quali vengono figurati sui monumenti conosciuti di Mitra ; il car-

ro del sole attaccato a cavalli, e quello della luna a bovi. Queste ed altre figure di quel quadro daranno ampia materia di comentarii quando verranno pubblicate dal sig. cav. Toschi, come sperar si può. Queste figure non sono, come forse lo pretenderanno alcuni, capriccio di architetto, ma tutte significative come simbolo del battesimo, il quale come si sa, si praticava anche nei misteri di Mitra.

Lo zodiaco di Cremona e le figure mitriache del battistero di Parma solo basterebbono, come due incontrovertibili testimoni del senso nascosto che li architetti dei secoli di mezzo hanno messo nelle sculture, colle quali fregiavano le facciate delle loro chiese.

Rivista letteraria.

*Versione libera (in italiano) dell'*Osmanide, *Poema Illirico di* Gio. Fr. Gondola *patrizio di Ragusa. Ragusa, per Antonio Martecchini* 1827.

*Al sig. M. uno degli scrittori dell'*Antologia.

Se già non è pervenuta fino a voi per la via d'Ancona, o di Venezia, la versione che qui sopra vi annunzio, non tarderà molto a pervenirvi, e son di parere, che voi, e molti altri in Italia la leggerete con molta avidità, ed anche con diletto, ciascuno però secondo il suo gusto particolare. Il poema voltato in versi italiani è un bel monumento della lingua slava, e dell'illirica letteratura, centro della quale è stata fino dal mille questa illustre città, come risulta dall'opera già pubblicata in due volumi colle stampe dello stesso Martecchini nel 1803, intitolata: *Notizie storico-critiche delle antichità, storia e letteratura de'Ragusei.* Questa opera fu compilata con sommo studio, diligenza, e dottrina dal P. Fr. Appendini delle scuole pie, presentemente rettore e prefetto di questo reg. Ginnasio; e certo poco o nulla essa lascia da desiderare intorno alle notizie che promette, benchè molto vasto sia il campo nel quale spazia la penna di questo erudito ed insigne filologo. Nessun altro dunque meglio di lui, nè con maggior diritto poteva premettere all'annunziata libera versione italiana un preambolo che contenesse le *Memorie della vita e degli scritti di G. Fr. Gondola*, autore del poema. In questo

preambolo leggerete con piacere, oltre le notizie risguardanti l'autore del poema, un breve e rapido compendio della letteratura ragusea considerata in tre susseguenti epoche, nella penultima delle quali cioè nel secolo XVI egli fiorì; e dico penultima, perchè non parlo della quarta non meno gloriosa delle altre, che finisce col cominciare del corrente secolo; leggerete come andarono smarriti due canti, il 13.° ed il 14.° di questo poema, le sue, e le altrui congetture sulle cause di questo smarrimento, e come felicemente supplì a questa mancanza un discendente dello stesso *Gondola* per parte di donna, il N. U. Pietro Ignazio di Gio. Fr. Sorgo; leggerete ancora quanto il P. Appendini saviamente osserva dopo aver riportato il giudizio del *Volanti* letterato raguseo anche egli, già segretario del governo repubblicano, e benemeritissimo del poema di cui si tratta; e quanto egli aggiunge di particolare sui pregi suoi, e i difetti. " Confesso, egli dice, prima di tutto, che ove vogliasi stare al rigore delle leggi della buona epopèa, può in qualche parte l' Osmanide apparire mancante. Conscio per altro, che la di lei lettura mi scuote, e piace quanto piacer sogliono i buoni poemi, domando a me stesso, come ciò accader possa a danno delle vere regole inventate d'altronde per dilettare, ed istruire? Dopo un'accurata analisi del poema parmi poter forse non malamente concludere, che se le sette stanze, per es., che danno incominciamento al poema, non sono secondo i precetti dell'arte epica, perchè apparentemente non contengono che moralità fuor di luogo enunciate con sentimenti, ed espressioni troppo ampollose contro il detto di Orazio; con tutto ciò dopo aver letto tutto il poema, esse mi sembrano l'annunzio il più immaginoso, ed il più piacevole di tutta l' anima, dirò così, del poema ridotto alla grande moralità principale, a cui tendeva il poeta, a quella cioè di far vedere, che la superbia occasionata, fomentata, e variata da più accidenti, e da più interlocutori ebbe un fine infelice costretta suo malgrado ad ammirare il trionfo della virtù. Nello sviluppo poi di questi accidenti, e nell'opera di questi interlocutori sparsi pei diversi canti, ritrovasi una condotta, starei per dire, lirica; e se non temessi qualche giusto rimbrotto dei partigiani del classicismo, vi aggiungerei, che due secoli fa il gran genio del Gondola, intollerante di tutto il rigore del freno poetico a somiglianza di Lord Byron, ma con assai più di moderazione, e di sobrietà, e forse con miglior successo tentò talvolta di spaziare coll'immaginazione secondando più il suo genio, che la legge, onde rappresentare con energia cose nuove, quali sono per esempio i più bei tratti della geografia, della storia, della politica, della religione, degli usi, e dei costumi della nazion turca; o imitar le cose già dette in un modo tutto suo

proprio, ed acconcio, senza apparire plagiario, a far ricordare ai dotti leggitori i passi che vi hanno qualche relazione in Omero, in Virgilio, nell'Ariosto, e nel Tasso. Dissi con assai più di moderazione, e sobrietà e forse con miglior successo dei moderni romanticisti veramente troppo liberi, ed eslegi; mentre osservo che, sebbene il Gondola sedotto, e rattenuto qualche fiata da oggetti, ed immagini secondarie, memore nondimeno dell' avviso di Orazio che il poeta *deve sempre mirare alla meta* affrettarsi cioè di arrivare al fine, dopo brevi divagamenti fa ritorno a sè stesso, ed al suo eroe; e mentre mi convinco, che ogni sentenza, ogni descrizione, ogni episodio accidentale, o divisato, ogni sorpresa di azione o fatto nell'Osmanide, collima in ultima analisi col soggetto primario, che è quella della caduta di Osmano, o sia della punizione dell'orgoglio umano; il che preso tutto insieme mi fa quasi ravvisare nell'intiera Osmanide una grande ode lirica, nella quale i voli dell'immaginazione del poeta in apparenza disparati, e di remoto interesse, coincidono mediante un' arte finissima e nascosta, a magnificare e completare il soggetto di tutta la grande ode, o poema ec. „ Egli, dunque, come vedete, conchiude che l'Osmanide è quasi una grand'*ode lirica*. E siccome voi osserverete ch'ei con buone ragioni la ripone fra le produzioni appellate col moderno nome di *romantiche*, così voi avrete pur campo di notare che con questa benedetta divisione della letteratura in classica, ed in *romantica* noi confondiamo talmente i generi della poesia, che non sappiamo più come appellare un bel monumento letterario, quale si è certamente l' *Osmanide del Gondola*. Tale è difatti la sua protasi. " Oh folle umano orgoglio a che t'estolli — Ove ogni opra dell'uom passa, e non dura; — E la fortuna col perenne moto — Della volubil rota abbassa e innalza, — Proteo, che sempre cangia, e mai s'arresta! — Apre la guerra della gloria il tempio, — E madri, e spose in tristo tutto avvolge; — In cipressi trasforma i verdi allori, — Ed a piè de'trofei apre le tombe — Della tristezza, e dell'oblio nell'ombra — L'astro della speranza, e della gioia — Tramonta; il tempo colla ferrea mano — I prestigi dell'uom cangia in rovine; — E la sola virtù resta immortale. — „ Dopo questa prima mossa lirica passa il poeta ad esporre il soggetto che vuol narrare, ed al quale tendono tutte le fila de'suoi canti particolari, insieme con la consueta e classica invocazione."— O voi Castalie Dive, che nel seno — Accendete de'voti il sacro fuoco, — A me svelate come di Bisanzio — Sulla barbara terra orda feroce — Di Giannizzeri trasse a morte Osmano ec. —„ Anche Claudiano, come sapete, comincia con un immaginoso slancio lirico il primo canto del suo poema sul ratto di Proserpina, se non che questi lo po-

ne dopo la protasi. Eccovi dunque un bel poema romantico, che può appellarsi ancora un'ode, e che per conseguenza io abbandono alla vostra giurisdizione, non già perchè io lo dispregi, anzi m'unisco con molti di questi letterati, i quali oltre molte bellezze di descrizioni, d'immagini e d'invenzioni gustano ancora quella della lingua, e dell'armonia, e della proprietà, ed eleganza propria della lingua slava, che nè io, e credo, nè voi pure conosciamo. Io mi rimetto al vostro giudizio perchè voi, propugnatore accerrimo, e zelante come siete della poesia romantica, saprete dare a questo poema il posto che gli conviene, e farlo spiccare, come merita, fra questa specie di poetici componimenti. Voi non ignorate che io preferisco il *classicismo*, ma non per questo dispregio un componimento *romantico*: anzi lo leggo senza prevenzione e disdegno, e nulla m'importa che certe regole classiche sieno osservate, purchè la lettura non m'annoi, e mi dia di quando in quando qualche diletto. Or ciò mi è accaduto appunto leggendo varii pezzi quà e là di questa traduzione, della quale solamente intendo parlarvi per dirvene in generale il mio sentimento, onde poi per mezzo del vostro giornale, o lo confermiate, oppure ancora lo rigettiate. Ma in questo caso bisognerà, che ci conformiamo in alcuni punti di letteraria discrezione, il principale de'quali si è, che il traduttore quale ch'ei siasi di questo poema è un letterato Dalmata, il quale per conseguenza ha succhiato col latte della nutrice la lingua slava, sì lontana nelle sue forme e colori dalla nostra italiana, quanto la russa e la polacca, che ne sono dialetti egualmente che la sua nazionale. Egli dunque ha dovuto studiare la italiana, e studiarla in modo da poter trarre da essa le forme, e i colori convenienti a rendere le tanto diverse forme, o colori della sua lingua, il che è anche più difficile, ed arduo, che la scelta materiale de'vocaboli rispettivi. Se per conseguenza s'incontrano talvolta nel corso della composizione poetica forme e colori o termini che non appaghino pienamente il gusto, o l'orecchio d'un letterato italiano, l'equità vuole, ch'egli usi un'indulgenza quasi direi ospitale, e molto più quando i difetti sono pochi e rari, e non poche, e non rare le felici imitazioni e le bellezze ch'egli ha saputo ricavare da una lingua non sua. Or di questa condizione mi è parso l' Osmanide in Italiano che vi annunzio. Non mancano taluni che a questo discorso, che favorisce, o scusa moltissimo coloro che per fare un lavoro poetico non hanno dalla natura o dall'arte i ricorsi, od ajuti sufficienti per farlo perfetto, oppongono, dico, quella terzina celebre del Menzini — In questo di Procuste orrido letto —; ma parmi che abbiano torto almeno in questo caso particolare. Perocchè in primo luogo il letterato illirico-dalmata,

che ha intrapreso la versione dell'Osmanide, mostra di avere molta perizia anche nel linguaggio poetico italiano, e se vi avrà qualche cosa di meno corretto, o gastigato, ciò dipende, cred'io, piuttosto dalla maniera di versificare, da lui adottata, che dalle sue cognizioni filologiche della lingua, in cui traduce. Voglio dire, che questa sua maniera è quella adottata dal celebre Cesarotti nella traduzione dell'Ossian. Ora si sa, che quella versione fu accolta con molto applauso quando comparve alla luce, e Cesarotti ne trasse molto onore, e fama, perchè, cred'io, i suoi sciolti italiani avevano e dovevano avere una certa tinta straniera sì nelle immagini, che nello stile, e nelle sentenze, che non dispiacque. Egli parmi sbagliò poi nel credere che il medesimo stile, e la stessa maniera potesse, o dovesse applicarsi al gran poema del primo pittore delle memorie antiche, al quale perciò tolse non poco di quella fisonomia maschia, e vigorosa, e nobile nella sua semplicità vestendolo di tratti talvolta più risentiti, di colori più ricercati; e pare che facesse delle dissonanze cambiando, e non abbassando mai, ma innalzando talvolta il tuono delle sue note, e talvolta ancora moltiplicandole, o sottraendole senza necessità. Questa specie di solfeggio poetico, che riuscito era nei concerti con la musica scandinava dell'Ossian non riuscì con la greca d'Omero; onde è ch'egli ha lasciato al valoroso Monti il campo della gloria d'aver dato all'Italia una vera Iliade italiana, come egli aveva già dato un vero Ossian italiano. Da queste considerazioni parmi poter dedurre, che il nostro traduttore illirico siasi con gran senno avvisato di scegliersi per modello la versificazione del Cesarotti, trattandosi di un poema di fisonomia anch'essa forestiera, e tendente alle forme, e colori orientali. Si rifletta oltre a ciò a quello che dice l'allegato P. Appendini nel suo preambolo: " Aver cioè il Gondola scritto, ed esser fiorito nel secolo XVI, quando cioè i poeti ragusei, che nutrivano la loro immaginazione specialmente con la poesia italiana, oltre la greca, e la latina avevano già preso il gusto di quei difetti di stile, e d'immagini che noi comprendiamo sotto il vocabolo di *secentismo*; e con lui ancora si rifletta esser l'Osmanide del Gondola una grande ode, nella quale benchè non sieno osservate le regole dell'Epica d'Aristotile, ed Orazio, pure la poesia secondo lui è bellissima (si noti che l'Appendini intende perfettamente l'Illirico), e che diletta ed istruisce per un ricco fondo principalmente di rette massime morali e politiche, alle quali aggiunger si possono ancora le descrizioni geografiche con le applicazioni storiche, mitologiche ec. ec. Ora mi sembra che per tradurre in italiano questo curioso e bizzarro accozzamento di diverse e varie materie e descrizioni, per giungere dalla vittoria riportata dai polacchi a Coczim

contro i turchi alla morte violenta d'Osmano in punizione del suo orgoglio, fosse più acconcio lo stile pieno, sonoro, e libertino del Cesarotti, che quello puro sì, ma freddo del *Trissino*, trattandosi di far la versione in verso sciolto italiano. E se mai alcun mi ripetesse la terzina famosa del Menzini, risponderò, che gl'italiani debbono anzi esser gratissimi al traduttore dell'Osmanide, perchè questo è un poema, che ha vere e solide bellezze, e perchè la versione stessa non è priva di molte bellezze, cioè di buoni versi italiani, che fanno gustare quelle del poema illirico. Mi resterebbe a dire qualche cosa su quell'aggiunto, che il traduttore illirico ha dato alla sua versione, quello cioè di *libera*, perchè molti letterati del paese dicono, ch'egli abbia fatti molti cambiamenti e molto sottratto dall'originale; e dovrei ancor parlarvi della sua fedeltà rispetto alla condotta del poema ed ai pezzi nei quali non ha creduto dover fare alcun cambiamento; ma di questo lasceremo ad altri la cura, perchè nè io nè voi, credo possiamo intendere, e neppur leggere l'originale. Terminerò dunque col trascrivervi un pezzo o come suol dirsi impropriamente *squarcio* di questa versione, per comprovare quanto vi ho detto rispetto alla versificazione italiana. Nel canto II Osmano convoca il consiglio de'principali ministri per sentire il loro parere intorno a ciò che dovea farsi per rimettere in forze l'impero, e per sostenersi dopo la grande sconfitta ricevuta dai polacchi nella battaglia di Choczim. Il Visir Dilaver comincia dal proporre che venga assoggettato alla più rigida custodia il di lui zio Mustafà, e sopravegliata gelosamente la madre di questo suo zio, che ha molti partigiani in favore del figlio, ed è potentissima strega, e questa è, come si vede, una imitazione dell'Ismeno, o piuttosto dell'Armida del Tasso, benchè certo non così amabile come la figlia d'Idraotte, ma non meno pericolosa. Ecco il suo discorso, che prescelgo per la sua singolarità veramente romantica: "— O sublime signor, al cui splendore — L'Asia, l'Europa, l'Africa s'incurva, — È troppo, che uno schiavo a te dinanzi — Osi innalzare la sua debol voce, — Ma il sovrano favor, che mi solleva, — A parlarti m'ispira, onde, se i tuoi — Giannizzeri fuggirono inseguiti — Dalle polone schiere, non si tenti — Rinnovare il periglio e la sventura. — Il tuo zio Mustafà tuttora vive, — E i fidi suoi covano in cuor la brama, — Che a te contrario il fato ecclissi i rai — Della tua gloria, e lui sollevi al soglio. — Di Mustafà la madre, altera donna, — Le magiche d'Averno arti conosce. — Nel mezzo al corso della buia notte, — Ove si sente negli alpestri gioghi — Ulular la bufera tra ruggenti — Tuoni, ed i lampi di sanguigna luce, — Evoca i spirti del profondo abisso. — Nudato il manco piè, sciolta la chioma, — Discinto il negro ammanto, arca-

ne note — In cupo suono mormora ; poi segna — Colla verga fatal magico cerchio. — Lurida turba esce d'immondi spettri , — Che mugolando stipasi , ed intreccia — A lei dintorno la tartarea danza. — È fama ch'ella stempra de'lattanti — Le spente salme , delle orbate madri — Estremo lutto , e d'infernal malia — N' estrae li succhi , onde s'innunge , e vola — Fra le tenebre insonni alle compagne , — Ove la noce le ramose chiome — Stende , e la mensa Acherontea ricopre, — E ogun rammenta come dall' abisso — Ella trasse la fame , che sì cruda — Nel tuo campo infierì , quando sull'arso — Avaro suol giacevano distesi — Gli esanimi guerrier, che senza gloria — Il Polono mietea tagliente acciaro , — Vittime sol d'ineluttabil fato. — Di Negromante ardita figlia apprese — A tingere di sangue la notturna — Candida luna , ed ecclissare i raggi — Del pianeta solar. Scuote la terra : — Cogli ululanti venti il mar sconvolge ; — Dalli nembi che ruggono , la fiera — Grandine vibra a devastare i campi. — Di rettile che striscia, di pennuto — Angel che vola , e di feroce belva — Le larve assume , e come inane spettro — Nella fumosa nebbia si dilegua. — Ella ama il figlio , ed al suo fianco assisa — A regger dell'impero i fati aspira. — Alto signor , se il tuo disegno serbi — Di lasciare Bisanzio, e volger l' armi — Alle orientali terre , ah pria da saggio — Il periglio previen , che ti minaccia. — Di Mustafà la madre , e lui, che aspira — Al soglio augusto , togli ; e ai non esperti — Tuoi fratelli volgendo il guardo , pensa — Che grande è il fiume allor che le disperse — Acque raccoglie, e con sonante piena — Indivise le reca al mare immenso. — Tacque il Visir , e l'Oggia allor favella.

Il vostro affezionatiss. U. LAMPREDI.

Istoria della rivoluzione di Francia dalla convocazione degli stati generali fino allo stabilimento della monarchia costituzionale. Libri VIII di PIETRO MANZI. Firenze, tipografia Pezzati 1826 un vol. 8.°

Spesse volte uomini di limitate vedute si compiacquero nell'attribuire ai filosofi , a Neker , al duca d'Orleans o all'oro inglese la rivoluzione di Francia, e queste che tutto al più potrebber dirsi cause occasionali si rappresentarono alla mente come principali motori, e cagioni prime. Ma così ragionando non avvertirono esser quasi impossibile muovere una gran massa popolare per l'influenza di pochi a rovesciar del tutto un ordine antico, ogni qualvolta esso corrisponda almeno in parte alla felicità che i popoli han diritto di sperare dagli stabilimenti sociali. Vi è sempre in ogni nazione una for-

za d'inerzia che la trattiene dal compromettere il presente certo per un futuro meramente possibile, la quale può a ragione riguardarsi come validissima garanzia di qualunque ordine già stabilito, se un equa distribuzione di vantaggi sociali lo ponga sotto la difesa dei privati interessi della gran massa della nazione. Perlochè quando leggiamo mutata affatto la maniera d'essere morale, politica, ed economica di un popolo per una rivoluzione violenta, difeso il nuovo ordine di cose con inaudita costanza contro la prepotenza straniera, è duopo convenire esser stato attaccato l'ordine antico dai più perchè agli interessi de'più diametralmente opposto, sostenuto da'pochi perchè ai pochi soltanto favorevole.

Tale ci sembra esser stata la ragion vera e primaria della rivoluzione di Francia, e da questo punto convien partirsi per concepirne la forza, e la direzione. I progressi de'lumi non fecero che porre in chiaro la collisione degli interessi e mostrarne l'ingiustizia, però non siam da riprendere se li classiamo fra le cause seconde. Quanto poi ai disordini morali, ed all'avvilimento de'privilegiati, che sminuendone il rispetto richiamavano i popoli a riflettere all'origine ed alla ragione del privilegio, gli riguardiamo come conseguenze inevitabili delle leggi che sanzionano ed eternano una diseguaglianza diversa da quella che esisterà sempre, o come frutto di industria, o come differenza fra doni di natura. Lo stesso indebolimento de'mezzi del governo, l'irreparabilità nel dissesto delle finanze, le dilapidazioni impunite nell'amministrazione, son pure fedelissimi compagni di ogni ordine politico nel quale l'interesse dei governanti non si identifichi con quello dei governati. Talchè è forza concludere che un governo costituito pel solo interesse de'governanti consuma e distrugge insensibilmente sè stesso, e dopo esser giunto all'apogeo del potere vede succedere un epoca di dissoluzione.

Il potere assoluto de're francesi elevato al massimo grado da Luigi XIV decadde sempre dopo la morte di questo re. Venne meno di fronte alle autorità costituite per le opposizioni parlamentarie, ma più scemò nell'opinione per l'immoralità della reggenza, per le dissipazioni, e pe'costumi di Luigi XV. L'opinion publica frattanto formavasi ogni giorno più. Il bisogno di una riforma in tutte le parti dell'amministrazione era generalmente sentito, e tutti gli uomini di qualche accorgimento predicevano avvicinarsi il tempo di una gran rivoluzione. Un grande ingegno fornito di potentissimi mezzi avrebbe forse potuto con un opposizione violenta ritardare ciocchè era daltronde richiesto dallo stato delle cose. Ma alla Francia mancarono ingegni e mezzi per agire contro l'indole del secolo. Il sommo dissesto delle finanze, e le opposizioni de'parlamenti, paraliz-

zando l'azione del governo, obbligarono a convocar gli stati generali quasichè questo fosse un appello dell'autorità costituite al supremo volere del popolo. Da quel momento l'ordine antico fu minacciato, e tutte le opposizioni allo spirito di riforma contribuirono ad accelerarne i passi, e mutarlo in spirito d' innovazione.

Il sig. Manzi sfuggendo i pregiudizii volgari ricerca l' origine della rivoluzione nella condizione morale e politica della Francia, e coll'esposizione di questa dà principio alla storia. La sua opera come ne fa chiari il titolo giunge sino alla pubblicazione della costituzione del 1791. Riprenderanno alcuni delle riflessioni non corrispondenti all'altezza del soggetto, e dei confronti colla storia de'greci e de'romani fondati più sulle opinioni volgari che su una profonda cognizione della morale e degli ordini civili di quei due celebri popoli. Ma gli italiani tutti, sapendo quanto debba condonarsi alle difficoltà dell' argomento, loderanno la veracità della narrazione e lo spirito di giustizia e di moderazione che prevale nell' insieme dell'opera. Vi si leggono i discorsi de' diversi partiti riferiti con'imparzialità, e dall'insieme de'fatti il lettore rimane convinto la rivoluzione di Francia, non come opera di una fazione, ma come resultato del voler nazionale doversi riguardare. Ci' duole peraltro di non leggere fra le tante orazioni di cui il Manzi ha giudiziosamente arricchita la sua opera, la relazione di Clermont-Tonnerre sullo spoglio delle istruzioni de'deputati del popolo. Poichè da questo importante documento apparisce esser stato voto generale della nazione, fondare una monarchia costituzionale, sopprimere gli odiosi privilegi, garantire la sicurezza individuale, assicurarsi la libertà di stampa, e la tolleranza religiosa (1).

Secondo lo spoglio delle istruzioni il poter regio dovea essere il primo elemento della costituzione, ma le circostanze spinsero i costituenti a sancire una legge costituzionale eminentemente democratica, in cui la prerogativa del re era ridotta al minimo possibile. Così piena vittoria ottenuta dai sostenitori del principio della sovranità del popolo sui fautori della prescrizione, deve in gran parte attribuirsi agli errori della corte. Col rispetto che per forza d'antiche abitudini circondava sempre il trono, coll'amore che Luigi XVI erasi conciliato per molte sue virtù, poteva sperarsi una vantaggiosa transazione, s'egli stesso si fosse fatto protettore e direttore della riforma. Ma mancò d' animo, mancò di buona fede. Mal persuadendosi che la rivoluzione avesse profonde radici, credendola

(1) Può vedersi questa relazione in Thiers. Hist. de la révolut. française. Tom. 1.° note 4 pag. 357. Paris 1823.

sempre l'effetto di una fazione, e spesso riguardandola come una semplice ribellione della capitale, tentò più di una volta soffogarla con mal diretti *colpi di stato*, ed ad ogni vano tentativo accrebbe la diffidenza, rinforzò l'opinione popolare, e cagionò nuove perdite alla prerogativa regia. L'A. avendo benissimo conosciuta questa storica verità, prende ragione della distribuzione dell'opera dai diversi trionfi del partito popolare occasionati dagli imprudenti tentativi de'privilegiati, e della corte. Noi non possiamo seguir l'autore in tutte le parti della storia. Concedan piuttosto i lettori la facoltà di quì rammentare due opere che posson servire di supplemento e di seguito a quella del signor Manzi. Noi lo facciam tanto più volentieri che di somma importanza stimiamo lo studio di una gran rivoluzione che ha cambiato l'aspetto di Europa, e se è lecito usare una frase di Tacito, ha scoperto il secreto degli imperii.

I lettori italiani accogliendo favorevolmente le replicate edizioni della versione della storia di Mignet, hanno già mostrato in qual conto tengano quest'opera. Lasciando ad altri la cura di narrare le alte imprese militari ed i trionfi delle armi francesi, il Mignet si è limitato ad esprimere l'andamento morale e politico della rivoluzione. Per questa parte esso ha lasciato indietro i suoi predecessori, e primo porta il vanto d'aver esposta nella sua vera luce la storia della convenzione (2). Non dimeno la sua opera deve reputarsi una dissertazione anzichè una storia. Il nostro secolo esige ne' lavori storici la filosofia congiunta alla copia de'fatti, e vuole che non sieno trascurate quelle minute particolarità sui principali attori della scena politica, sui costumi, e sulle opinioni nazionali, senza delle quali non è possibile farsi giusta idea dell'indole de'tempi. Di fatti molti dovranno convenire riescir talvolta oscura, e parer sistematica la storia di Mignet per chiunque non conosca già le memorie del tempo che posson o schiarirla, o giustificarla. Ma ciocchè manca a Mignet per la copia de' fatti può supplirsi colla storia di Thiers, opera per molti lati degna del secolo in cui ha avuta la luce. Le operazioni di finanza, gli ordini di publica economia, la divisione delle opinioni, la variazione dei costumi, lo stile del tempo, e perfino l'indole dei fatti militari esclusivamente propria della rivoluzione, sono ritratti da Thiers con vivo colorito, e con perspicuità. I primi due volumi destinati alla storia delle assemblee costituente, e legislativa, ricchi

(2) Fra le opere storiche anteriori al Mignet non conosciamo che la storia della costituente di Rabaut de Saint Etienne degna di essergli paragonata. Le considerazioni della Staël, e le opere di Necker devon classarsi fra le memorie anzichè fra le storie.

di molti importanti documenti, furon publicati nel 1823. Nel 1824 e nel 1825 l'A. ne ha dati alla luce altri quattro ne' quali conduce la storia della *convenzione* fino al 9 *termidoro*. Veggiamo nei giornali francesi dello scorso maggio annunziata la pubblicazione di due nuovi volumi, i quali giungono sino ai primi tempi del Direttorio, ma questi non son per anco arrivati fino a noi. Questa storia, che possiamo considerar come la prima giudiziosa e dettagliata sulla rivoluzione francese, ha molto credito in Francia, e ne otterrebbe moltissimo anco in Italia se i nostri tipografi intraprendessero di darcela tradotta.

F. S.

Dell'origine dei sette e tredici comuni e d' altre popolazioni alemanne, abitanti fra l'Adige e la Brenta nel Trentino, nel Veronese, e nel Vicentino. Memoria del cav. BENEDETTO GIOVANNELLI. *Trento, tip Monauni* 1826.

Considerazioni di alcune cose contenute nel saggio del sig. prof. STOFFELLA *sopra i confini del Veronese e del Trentino. Dello stesso sig. conte* GIOVANNELLI. *Trento* 1826.

Cenni sul libro intitolato: Considerazioni di alcune cose ec. del sig. prof. STOFFELLA. *Rovereto, stamp. Marchesani* 1827.

L'amore di patria; quest'amore ch'è stato lo spirito animatore di tutte quasi le virtù più famose de'più grandi popoli antichi; quest'amore, ch' è stato l'oggetto od almeno il pretesto di tanti delitti, e di tante tragedie, molte delle quali valgono per lo meno un delitto; quest'amore che ridotto in belle frasi, e in imagini astratte, cioè reso assai comodo, è la *parola d'ordine* di tutti quelli che vogliono a dispetto di chi loro non crede chiamarsi con arcana parola *italiani*; l'amore di patria, io diceva, guardato da certi lati è sovente una virtù molto strana. Per non toccare che di una sola cosa fra tante, io prego il mio benigno e avveduto lettore, di notare, come l'amor di patria, se amasse un po'più la meditazione, si troverebbe molto impacciato a giudicare di sè. Quel greco che trattava da barbaro un egiziano; quel romano che diceva e, ciò ch'è peggio, faceva barbara l'Asia; quell'italiano che si sentiva nell'anima un debito sacro di odiare sinceramente tutti coloro che venivano d' oltremonte a far all'amore con questa bella e cortesissima Italia; se avessero pensato un poco che la loro nazione non era che un ramo di quella barbara pianta, ch'eglino detestavano, tanto avrebbero forse detto fra sè: Questa dunque ch'io credo virtù, non m'insegna che ad abborrire il mio sangue! E s'io anche ignorassi l'origine del mio popolo, chi potreb-

be accertarmi che gli uomini ch'io detesto non sieno della istessa mia patria? Per poter dunque odiare in buona coscienza una parte del genere umano, converrebbe essere almeno almeno un profondo erudito! Allora l'amore di patria costerebbe ben caro!

I nostri interessi opposti agli altrui, sia per nostra sia per altrui colpa, son quelli che col diritto di difesa e col prurito d'offesa, fanno spuntare e crescere quell'amore di patria che consiste nell'aborrire o nel vilipendere tutto ciò ch'esce dai limiti di certa terra e di certa favella. Quando le città d'Italia potevano con libertà tiranneggiarsi e insanguinarsi a vicenda, allora era amore di patria per un uomo di Verona l'uccidere e fare in brani un uomo di Padova: quando le città perdettero la forza di nuocersi, allora l'amore di patria divenne italiano, se non d'altro, di nome: quando cresceranno le idee o le sventure, quest'amore allora, speriamo, diventerà a poco a poco europeo: e così sia.

Ritornando all'idea del miscuglio delle nazioni, e del fondersi di molte in una, e del dividersi d'una in molte, è sublime e terribile a pensare come per queste vie si rimuti, e si rinovelli, e tenda al centro della unità smarrita lo spirito che io chiamerò *della specie*. Uno de'più strani fatti di quest'ordine è quello che diede soggetto alla memoria del sig. conte Giovannelli, trentino. Un popolo straniero, che posto entro ai confini d'Italia ritiene per molti secoli i proprii costumi, la propria lingua, e non s'immischia punto con quella che è ormai divenuta sua patria, è un eccezione tanto ragguardevole a tutte le regole note, che nel corpo sociale il qual ne porge l'esempio, non può non indicare grandi sventure, grandi e terribili ostacoli ad ogni civiltà, ad ogni concordia; una quasi totale dissoluzione di parti senza anima e senza senso. Il popolo dei sette e tredici comuni, abitante fra la Brenta e l'Adige, si credette finora un resto de' Rezii, sopravvissuti alla ruina del dominio ch' eglino tennero in que'monti innanzi la potenza romana, o de'Cimbri sconfitti da Mario, o de'Tigurini ch'erano la retroguardia de'Cimbri, e che disperati dell' Italia, colà si ritrassero; o finalmente di quegli alemanni sconfitti nell'anno 268 da Claudio presso il Benaco. Ma se ciò fosse, avverte rettamente il sig. conte Giovannelli, la lingua romana ch' era già la lingua del mondo, sarebbe penetrata anche a loro; giova meglio credere, che dopo la dissoluzione dell'impero, in quel tempo che i barbari tenevano il pieno potere, questa nazione quivi collocatasi, potesse per sì lungo tempo serbare anche fra genti men barbare ed in età meno inculte una straniera favella. Ed in fatti la favella di que' comuni è in gran parte alemanna. Questa prova decide.

Adunque il sig. conte Giovanelli con chiare e logicamente de-

dotte ragioni, con passi dottamente ed ingegnosamente ravvicinati, dimostra egli il primo, che Teodorico nel fine del quinto secolo, accolse in que'monti l'avanzo degli Svevi sconfitti da Clodoveo re dei Galli. La dissertazione, nella esemplare sua parsimonia, è importante, perchè scopre un fatto, il qual serve a spiegare un altro fatto sì strano. Quanto l'erudizione giova più direttamente alla storia, tant'è più degna di nobili ingegni: e prima di perdersi negli angoli delle incerte ed oscure notizie municipali, convien fermare ed ordinare le certe, conviene saperne dedurre quelle conseguenze istoriche, morali, politiche senza le quali ogni indagine erudita è tutt'al più come il lavoro de'bachi che ignorano quello che fanno: e vuolsi l'opera di un animale ragionevole per dirigere quel lavoro ad un fine.

Contuttociò, se a taluno piacesse tanto il cacciarsi sempre a ricerche di cui nulla è tanto certo quanto la loro dubbiezza, l'errare fra spine al di sotto e nebbie al disopra, l'illustrare la storia per forza di congetture; non sarebbe poi prezzo dell'opera per queste congetture l'abbaruffarsi con chi la sente altrimenti. Le offese personali, se pure l'avversario ci si abbassa, debbono da un'anima ferma e nobile sorvolarsi; o respingersi al più col rapido suono di quella parola potente che viene dalla coscienza, e a cui la coscienza del leggitore e dell'avversario stesso irresistibilmente risponde. Se voi ad ogni motto di contraddizione vi arricciate tutto, e interrompete il cammino per gettarvi sul vostro contraddittore od almeno per riderne, segno che il fine del vostro corso non era l'amore del vero. Non basta il dire che noi strapazziamo il nostro prossimo pel sacro amore della verità, e provocati: queste sono frasi ormai vecchie, che si dovrebbero omettere, non foss'altro per risparmiare ai lettori la piccola noia di sentirle ancora una volta.

Io non dico che il sig. conte Giovannelli, e il sig. prof. Stoffella sieno due battaglieri arrabbiati: ma quando l'un d'essi con tutta mansuetudine viene a dirmi, che *letto il libro* del suo avversario, egli *non sapeva determinarsi se più gli si addicesse di non curarlo o di rispondergli*; quando mi parla di *fallacie affastellate* e d'un *inconcepibile abbaglio*, e di *portare la negativa in trionfo*; quando si rimette al giudicio di *chi ha fior di senno*; e quando l'altro con tutta moderazione mi parla degli *spinai d'errori*, e degli *intralciamenti di avviluppate argomentazioni*, e che *tutto quello che luce non è oro*; allora a me è lecito il dire che queste e tante altre simili parole non provano nulla, e che si potevano omettere. Prego il signor profess. di voler credere, che nel campo dell'erudizione, ed anche dell'erudizione patria, si ha delle occupazioni più degne del-

l'ingegno suo: che rifondere, ricreare la storia, condurre le sperse e rotte fila dell'erudizione ad un punto, è lavoro ben più necessario di quelli che assorbono tutte le sue forze al presente. Chè Rovereto e Trento non sono nè Firenze, nè Atene, nè Roma.

Queste osservazioni per altro sarebbero false, se il sig. professore Stoffella mostrasse che il fine della sua missione sopra la terra è precisamente il disputare per tutta quanta la vita intorno agli antichi confini del territorio trentino.

K. X. Y.

Frasologia Italiana, ossia raccolta di ventimila frasi o modi di dire esposti in altrettante proposizioni colle relative spiegazioni; per ordine alfabetico divisati coll' aggiunta di diversi capitoli intorno le parti del discorso, ed alcune bellissime descrizioni del P. DANIELE BARTOLI. *Milano tip. Rusconi* 1826.

" Tanto importano i parlari de' quali sieno stati autori i sa-
„ pienti uomini che ci fanno risparmiare lunghe serie di raziocinii.„ Così con quella sua filosofia più di divinazione che d' induzione, il nostr'ottimo Vico. Lasciando il lato disputabile e pericoloso di questa sentenza, certo è che la storia della lingua è legata alla storia delle idee per vincoli meravigliosi. Son già trecent' anni che in Italia si disputa accanitamente di lingua: ed ancora non sorse una voce, che nettamente e con quella precisione ch' è sempre il linguaggio della verità matura ed efficace, insegnasse: come finattanto che due idee nell'uso comune s'esprimano con due vocaboli indifferentemente promiscui, la confusione, la improprietà, la barbarie, si copriranno sempre sotto la ridicola veste di un' affettata eleganza.

Nella scelta che lo scrivente deve far dei vocaboli, opportuni al proprio concetto, la proprietà è la ragione meno poderosa e men cognita ai più: ma l' essere il tale vocabolo adoperato da un classico; il parer questo più armonioso dell'altro; talvolta l' essere meno usitato e più strano, sono presso il gusto dei più e dei più celebri, ottime ragioni alla scelta. Quindi rimescolate nell' uso le più nauseose anticaglie; quindi cacciate fuor di tuono e di proposito, nella prosa le frasi più ardimentose e più insolite della poesia; quindi posto il più bel pregio dello stile in ciò che più si allontana dal popolare e dal semplice; quindi fatte sinonime tante voci già dal buon uso distinte, caricata la lingua di segni inutili, e perciò stesso dannosi. Ma lo si può francamente dire, checchè ne paia a taluni: finchè non si veggano determinate e rispettate nell' uso le differenze vere de' sinonimi; finchè di due vocaboli che significano precisamente lo stes-

so, uno non sia bandito per sempre; noi non avremo mai lingua fissa, lingua veramente ricca, lingua degna d' una società che conosca il suo fine. L' eleganza affettata è ben peggio che la barbarie.

Un dizionario de' sinonimi, e la convenzione universale e ferma di cacciar fuori dall' uso tutti i vocaboli inutili che nella nostra lingua son tanti (1); ecco due de'più necessarii fra i molti mezzi al nostr' uopo. In ciò gli scriventi possono e debbono prender norma dalla lingua parlata. Il popolo non ha sinonimi; le voci di senso simile hanno nel commercio della parola una differenza di valore già fissa. Ecco come tutto ci richiama a quella incontrastabile verità che il modello della lingua scritta è la lingua parlata: per negar questo, convien rinnegare il fine della parola o falsarlo. Spetta allo scrittore il mondare la lingua da qualche violazione delle analogie grammaticali, le quali però sono sovente tutt' altro che le analogie filosofiche; il rigettar le parole non convenienti al suo stile, l'aggiungere qualche vocabolo nuovo, ove la necessità e la importanza dell' idea lo richiegga. Spetta allo scrittore riporre nel commercio le frasi buone della lingua scritta, cioè quelle che furono un tempo ne'più fortunati paesi d'Italia parlate: e a questo fine giovano grandemente anche i dizionarii, e le frasologie, oltre ai libri utili e popolari.

Questo basta a fare l' elogio dell' opera del signor Antonio Lissoni; opera lodata dal Cesari (2). Il nome di un militare italiano, che ritornato dalle guerre di Spagna consacra i suoi ozi alla coltura delle patrie eleganze, ha in questa istessa elezione un diritto alla pubblica stima. Ed è appunto un sentimento di stima che ci rende arditi a pregarlo, perchè nella seconda edizione dell' opera sua voglia egli dar bando a certe frasi inusitate o per antichità o per la loro naturale stranezza (3), che non sono da proporre a' fanciulli.

(1) Abbadessa, Badessa: Abazia, Abbazia, Abbadia, Badia: Abbachiere, Abbachista: Abbadare, Badare: Abbagliamento, Abbaglianza, Abbagliore, Abarbagliamento: Abbenchè, Benchè: Abbendare, Bendare: e altri mille.

(2) Ecco parte della lettera del P. Cesari al sig. A. Lissoni. " Del suo libro le debbo e rendo infinite grazie. In questo po' di tempo di mezzo ho letto la prefazione, ed assaggiato qua e là. L'opera di lei mi pare assai bella ed utilissima..... Mi consolò senza fine il vedere in lei tanto ardore di zelo per la nostra lingua.... Ho riso anche non poco di que' *matti oppositori*, i quali, peccato che sieno italiani: ma egli sono troppo; che doveano essere vandali od ostrogoti.... Io dunque non morrò a tale ora che io consolato non muoia.... ".

(3) Per esempio: *Non abbandonate dell'animo vostro la mia protezione.* — *Abbandonare dell' animo la protezione* non par chiaro. — Io *gli abbandono*

Lo scrittore ha il diritto, la forza, il dovere di rendere popolare una bella frase, una buona voce o nuova od estinta: ma questo dovere è ben raro; ma questa forza dee temere per sè ad ogni abuso. Il fondo della lingua dee essere affatto comune, com'è comune quest'aria che spiriamo. La parola è il respiro della intelligenza. E l'aristocrazia della lingua non dura se non per obbrobrio o per danno della nazione che può sofferirla, che osa farsene un vanto.

K. X. Y.

a fortuna. — E perchè non *alla fortuna?* — *Quando già le speranze erano in abbandono.* Non par proprio; sia pur se si vuole, frase di un classico. — Così qualch'altro.

Peintures de Polygnote à Delphes, dessinées et gravées d'après la description de Pausanias, par F. et. J. RIEPENHAUSEN. Roma 1826 in folio.

Due furono i famosi quadri dipinti da Polignoto in Delfi, e di cui Pausania, nel libro decimo, diede una storica descrizione. Rappresentava il primo la presa di Troia coll'imbarco de'Greci: l'altro il colloquio d'Ulisse coll'indovino Tiresia nell'Inferno: ed ambedue tanto a cagione del nobilissimo soggetto, che della copiosa e ben ordinata composizione, si ponevano tra le opere di pittura maggiormente segnalate dell'antichità.

La mentovata descrizione de'quadri di Polignoto mirabilmente rappresenta alla nostra immaginazione il senso significativo del total concetto di queste opere poetiche e sublimi; ma grandissima difficoltà trova chiunque voglia riprodurre dinanzi agli occhi con appropriato disegno l'insieme della composizione, secondo l'ordine e la giusta correlazione delle parti con le quali siffatte pitture erano state dall'autore medesimo concepite. Perocchè se Pausania fu diligente e minuto in descrivere da per sè ciascun gruppo isolato, e'si rinviene poi altrettanto incerto e dubbio tutte volte che trattasi della collocazione e disposizione dei gruppi stessi. Non però di meno bisogna riferirsene in tutto alle sue parole. I comentatori del testo, spesso più eruditi nella interpetrazione delle voci, che avveduti nell'arte, si contradicono tra loro, e quasi sempre o lasciano o accrescono l'incertezza, in cambio di togliere i dubbj. Nè più fortunati per l'addietro riuscirono i tentativi che l'ab. Gedoyn ed il conte di Caylus fecero quasi a competenza per esporre, anche con adeguate incisioni all'acqua forte, l'uno e l'altro quadro del pittore di Taso. Ma ora finalmente dovremo alla bella emulazione dei signori fratelli

Riepenhausen, valentissimi pittori alemanni domiciliati in Roma, il veder riprodotte in convenevoli forme le pitture stesse di Polignoto, egregiamente disegnate e incise a contorni di loro propria mano. Per le cure dei medesimi è poco anzi venuto primieramente in luce, col titolo qui sopra descritto, il gran quadro della discesa d' Ulisse negl'inferni figurato in venti tavole in foglio. La prima di esse porge in piccole figure il bell'insieme di tutto il dipinto: le altre diciannove rappresentano l' un dopo l'altro i gruppi staccati di questa nobil composizione delineati in grande, ed esattamente conformi, quanto all'azione di ciascuna figura e suoi accessori, alle parole del testo di Pausania, che recato in francese serve di prefazione. Molto saviamente i signori Riepenhausen in questa parte erudita del loro lavoro han preso a scorta filologi ed antiquarj dottissimi. Ma se di questo meritan lode, eglino stessi han poi mostrato grandissima intelligenza d'arte nel riprodurre co'loro studiati disegni, quanto è possibile, lo stile di Polignoto. L'epoca in cui fioriva l'artista si può determinare con certezza: e quest'epoca fu sicuramente la stessa che precedette il sommo dell' arti belle in Atene. Nessun motivo evvi di credere la pittura, per rispetto al disegno, meno avanzata della scultura. Coloro che ammiravano i fregi del tempio di Teseo erano dunque gli stessi che si sentian presi d' ugual maraviglia in veder le pitture di Polignoto. Laonde, con tutta ragione, a ben riprodurre il disegno di queste pitture i signori Riepenhausen si sono attenuti ai modelli più perfetti che avesse la scultura nella medesima età. Nè con minor diligenza han dato opera a serbare attamente il costume anche nelle cose di piccol rilievo. Così, per esempio, la forma dello scettro che tien nelle mani Agamennone è tolta da un vaso greco appartenente al chiarissimo signor Dodwell. E sì pure la scelta di forme belle, che i disegnatori han dato talvolta alle figure più leggiadre, lungi d'essere eccessiva, anzi s'addice ottimamente alla maestria d'un artista, che sollevandosi al di sopra delle sembianze comuni soleva effigiar le sue figure simili agli eroi, ed esprimer la natura nel suo più bello ideale.

Questo primo saggio ne lascia dunque gran desiderio di veder quanto prima compita tutta l'opera mediante la pubblicazione del secondo quadro rappresentante la presa di Troia. Per tal modo gli eruditi e gli artisti, che han sì giustamente fatto plauso insieme al bel lavoro dei signori fratelli Riepenhausen, avran da mani peritissime nuova materia di studio e diletto.

GIUSEPPE MICALI.

Codices Graeci mss. regiae bibliothecae Borbonicae, descripti atque illustrati a SALVATORE CYRILLO, *regio bibliothecario. Tomus I, qui complectitur bibliothecam sacram.* Neap. ex regia typographia 1826, in 4.°

Fino dall'anno 1796 il ch. Harles comunicò al pubblico erudito la notizia dei codici greci, esistenti nella real biblioteca di Napoli, ed in quella di s. Giovanni in Carbonara, che fu poi ad essa riunita, e ciò fece con inserire nel V tomo della terza edizione della Biblioteca Greca del Fabricio pag. 774 e 796 i due indici, che di quelle compilato aveano il benemerito bibliotecario Pasquale Baffi, e l'egregio Gaetano d'Ancora, dottissimi entrambi, ed in ogni letteratura profondamente versati. Tuttavia quest' indici, e per la ristrettezza loro, e per la scarsità delle notizie in essi contenute, non furono bastanti ad appagare le brame degli eruditi. Ma ecco, che esse vengono ora pienamente adempiute, mercè le cure del chiarissimo e dottissimo bibliotecario regio, Salvatore Cirillo, il quale nel bel catalogo, che per comando e munificenza dell'augusto suo re va pubblicando, ci dà un' esatta ed estesa descrizione di questi medesimi codici, nulla tralasciando di quanto può condurre alla perfettissima cognizione de' letterari tesori, che in essi racchiudonsi. Perciocchè in questo suo ben ragionato catalogo vengono indicate non solo le opere tutte, ed i frammenti più piccoli, che in essi codici si contengono, ma si notano ancora tutte quante le particolarità più rimarcabili, che in qualunque modo servir possono ad illustrargli; vi si accennano gli scritti, che rimangono tuttora inediti, e se ne riportano molto utilmente dei saggi, non trascurandosi di dar contezza perfino del pregio delle varie lezioni, che somministrar potrebbero questi codici, quandochè per nuove edizioni fossero consultati. In una parola tuttociò, che vi ha in essi meritevole di qualche considerazione, dall'egregio autore vien diligentissimamente indicato, e con bella critica e squisita erudizione illustrato. Nè minor lode gli si dee per l'ordine bellissimo e comodissimo, col quale ha distribuito questo catalogo, dividendo le materie nelle respettive sue classi, pregio di che affatto mancano i due indici di sopra rammentati. Comprende il primo tomo, recentemente venuto alle luce, la Biblioteca Greca Sacra, ed in questo prima di tutto egli pone e descrive i libri del vecchio e nuovo testamento, quindi gli interpetri ed i padri della Chiesa greca, avuto anco riguardo, per quanto era possibile, all'età in cui fiorirono, cosicchè la recensione dei mss. contenenti le opere de' più antichi, precedesse quella de' più

moderni. Così dopo aver descritti i codici biblici e quelli degli exegeti e de' padri, passa ad illustrare i sinodici ed i canonici; quindi i liturgici, e finalmente quelli, che contengono vite di santi, menologi ed apoftegmi d'antichi padri. Per le quali cose tutte, mentre i dotti d'ogni nazione saranno grati e faran plauso al provido consiglio e generoso comando del munificentissimo Re, che diè impulso ad un' opera sì vantaggiosa e proficua per l'incremento della classica erudizione; così si congratuleranno ugualmente, come il facciam noi di vero cuore, col prelodato ch. bibliotecario, poichè per suo mezzo saranno rese note al mondo erudito, anche le letterarie ricchezze della regia biblioteca Borbonica, e sarà fatto manifesto ad ognuno, che la bella e dotta Partenope è sempre fiorente di utilissimi e nobilissimi studi.

P. D. F.

Catalogo di tutte le produzioni letterarie edite ed inedite della ch. me. dell' ab. FRANCESCO GIROLAMO CANCELLIERI, *coll'elenco de' manoscritti lasciati ai suoi eredi*. Roma, dalla tipografia Ercole, 1827.

Chi disse del Cancellieri essere una biblioteca vivente, non disse male. Sono le numerose opere sue un vasto deposito di preziose notizie, che riunite in vari volumi, e talvolta incastrate a mosaico, servono di utili materiali e repertori a chi prima d'accingersi a scrivere su qualunque argomento ne percorra gli indici, che sono in fine di ciascun' opera sua. Ebbe una vita assai lunga ma infelice pe' mali cronici che l' afflissero; ad onta de'quali non lasciò mai di prender appunti, spogliar manoscritti e libri, ed ammassare notizie che *prodescent alteri seculo.*

Quel che non debbe tacersi a sua lode si è che egli fu il precursore de' moderni risuscitatori de' Palimpsesti, avendoci dato alcuni frammenti di Tito Livio d'un codice palimpsesto vaticano, illustrato da mons. Vito M. Giovanazzi, Roma 1778 in 4° con 4 rami. Il sopra annunziato libretto può soddisfare la curiosità de' bibliografi per la diligente enumerazione de' varii scritti di lui a stampa, od inediti; ai quali possono aggiungersi le sue lettere disperse per la Italia la Francia la Germania ed altrove, che tutte son piene di notizie curiose ed utili in ogni specie di studii. Finì di vivere ai 29 dicembre del 1826, nato in Roma a 10 ottobre del 1751.

S. C.

Della vita di CARLO GOLDONI *e delle sue commedie, lezioni quattro di* DOMENICO GAVI, *col paralello tra* GOLDONI, METASTASIO, *ed* ALFIERI. *Milano. Stella* 1826.

La prima lezione è un ristretto delle memorie del Goldoni, scritte da lui medesimo in lingua francese, negli ultimi anni di sua vita. Ora, se a tutti coloro che conoscono le opere teatrali di questo valente pittore della natura, è venuta vaghezza di leggere eziandio, come e'pare naturalissimo, le sue memorie, di certo il sig. Gavi ha male impiegato il suo tempo nell'affaticarsi, siccome egli stesso ne assicura, a darne un così breve sunto per soddisfare all'intento. E malgrado che il sig. prof. asserisca: " che le dette memorie lasciano „ ampie tracce di gelida età, e riempiono intere pagine di minuzie, „ di leggerezze e di ciance, che senza misura annoiano ec.„ ; tuttavia noi poniam sicurtà, che la massima parte de'nostri lettori non ci vorrà smentire nella solenne dichiarazione che facciamo: vale a dire, che le memorie scritte dal Goldoni con tanta verità e candore di coscienza e, siccome lo stesso sig. Gavi altrove afferma, con rapido stile, animato e gaio, ne affezionano a lui grandemente, sì che lo accompagnamo volentieri e senza la menoma noia, in tutte le vicende or liete or triste fra cui condusse i suoi giorni. Dove all'opposto la prima lezione del sig. Gavi ne affatica assai più con quel corso di brevi periodi, e con quelle voci e frasi ora boccaccesche, ora infrancesate, ora insolite ad entrambe le lingue, e con costrutti oscuri o contorti, e sempre senza alcuna posa o respiro: di sorta che a coloro i quali abbiano alle mani sì fatta lezione, subito dee venire bramosìa di tutti leggere i tre volumi che la vita del Goldoni contengono, per avere un ampio risarcimento del provato fastidio.

Oltracciò ne pare che il sig. Gavi, comecchè non sia prefessor di morale, avrebbe dovuto astenersi da certe voci men che da trivio, e tolte a prestito dal Decamerone di messer Giovanni; e così risparmiarci *la ritta ventura, il mal pertugio, il correr le giumente* e si fatte. E come professore in letteratura gli correva l'obbligo di scrivere più correttamente la propria lingua, ed avrebbe emendate molte voci e frasi e modi, come p. e. i seguenti: *situazione* per *condizione, fare agire i comici, si agiva la Pamela, sperimentare la fortuna avversa o prospera che si conosce da vicino*, e centinaia d'altre che s'incontrano in ogni pagina e della prima e delle altre lezioni: e non avrebbe omesso a capriccio gli articoli, anche quando rigorosamente li richiede la legge grammaticale della corrispondenza.

Nella seconda lezione viene il sig. Gavi discorrendo della com-

media in genere: se debba essere scritta in versi od in prosa: parla de' varii dialetti che vi si possono impiegare, e delle maschere tanto antiche quanto moderne con buonissime critiche osservazioni e giudizio.

La terza volge sulle bellezze e su' difetti delle commedie Goldoniane, e tocca delle condizioni richieste a simili composizioni. Novera le commedie che egli crede migliori: condanna il *burbero benefico*, e non parla di altre che a giudizio di tutti gl'intendenti sono le più perfette, come sarebbe un *curioso accidente*, e gl'*innamorati*.

Sopra un altro punto discordiamo pienamente dal sig. Gavi in questa terza lezione, ed è rispetto a' monologhi, ed a' discorsi a parte che fanno gli attori mentre si trovano con altri a colloquio; cose tutte ch'egli a torto condanna, giacchè e senza arrecar l'esempio di Plauto, di Terenzio, di Moliere, e di tanti altri antichi e moderni scrittori di teatro, i quali così adoperarono, la ragione di qualunque dramma ci fa conoscere la necessità di questa tacita convenzione tra lo spettatore e l'autore. Ed è tanto naturale che il personaggio spieghi a tempo e luogo i suoi particolari concetti per far conoscere i suoi interni divisamenti, e le represse passioni d'odio o d'amore, quanto egli è indispensabile che un'azione la quale dee correr lo spazio di 24 o 30 ore tutta si compia in due od in tre. Che se un personaggio il quale dissimula i suoi sentimenti non ne facesse accorto lo spettatore in un modo particolare, e, come dicemmo, di convenzione, non se ne potrebbe chiarir l'indole quanto basti, e verrebbe meno l'interesse drammatico che si vuol destar dalla scena. Oltrechè egli è poi naturalissimo all'uomo il parlar da sè quando l'animo è soverchiamente agitato o commosso.

D'un altro difetto si deono guardare gli scrittori, difetto in cui caddero molti valenti, siccome osservò il Voltaire ne' suoi commenti al *Corneille*, ed è l'adoperare i monologhi per chiarire altrui: vale a dire il far sì che un personaggio senta e si giovi de' concetti segreti di un personaggio che parla da sè. Il che accenniamo di volo perchè altri ne faccia quell' uso che crederà poter convenire. Siccome non crediam doverci intrattenere col paralello tra Goldoni, Metastasio, ed Alfieri, essendo nota a tutti l'indole di questi grandi scrittori e le altre circostanze della vita per cui riuscirono tutti tre così eccellenti nel genere a cui si sono respettivamente applicati.

E.

Dell' origine della clinica medica in Padova, memorie storico-critiche di GIUSEPPE MONTESANTO, *socio attivo dell' I. R. Accademia di scienze lettere ed arti di Padova.* Padova, coi Tipi della Minerva, 1827. Un vol. in 8.° di pag. 63.

Fino da quando il professore Montesanto ascese la cattedra di storia e letteratura medica nell' università di Padova, sentì nascersi in animo il desiderio di porre un termine alla controversia, la quale, per le opposte sentenze d' uomini gravissimi, tuttora sussisteva intorno all' origine prima della clinica medica di quell' illustre università, e al modo e al tempo della stessa; controversia, che se per una parte la celebrità di quella clinica bastava a rendere importante, sembrava dall' altra richiedere con giusta domanda, che lo storico della medicina, destinato ad insegnare dalla cattedra le vicende e i fasti più luminosi dell' arte, per tal guisa la prendesse in esame, da giungere finalmente a comporla. E a questo imprendimento lo invitava in oltre la considerazione, che mentre l' Hallero concedeva a Silvio della Boe, professore in Leida, l' onore d' essere stato il primo istitutore d'una scuola clinica in Europa; il Comparetti e il Rasori chiamavano quest' onore su l' università di Padova, e ne investivano il primo Albertino Bottoni e Marco Oddo, ed il secondo Giambatista Montano, tutti e tre anteriori di circa un secolo a Silvio; e che, nell' incertezza delle opinioni, procedente da tanto solenni autorità, a niun prò conduceva il consultare le storie del Riccoboni e del Tommasini, del Papadopoli e del Facciolati; e nemmeno la più recente e migliore del Colle, perchè non giunge alle epoche in questione: nè gli scritti del Brutè e del Gauthier, il primo dei quali non seppe raccogliere che poche e incerte notizie sul proposito, e l' altro non fece che ripetere quanto il Comparetti ci aveva insegnato. Vide perciò il prof. Montesanto, che per giungere alla meta a cui mirava, era mestieri adoprarsi in ciò, in che principalmente occupar si doveva ognuno dei molti, che impresero a discorrere su questa materia; e vale a dire nell' esame dei codici che compongono gli archivii così dell' ospedale di S. Francesco di Padova, come dell' università; dai quali archivii, come da fonte naturale e sincera, scaturir dovevano gli argomenti per difendere l' una, o concedere l' altra delle accennate contrarie proposizioni. E questo ha fatto il Montesanto; ed è venuto così in cognizione, che quantunque un insegnamento pratico al letto degl' infermi cominciasse in Padova, per opera del Montano, fino dall' anno 1543, tuttavia la cattedra di cli-

nica medica di quell' università non fu propriamente e pubblicamente eretta che nell' anno 1764; dal qual anno solamente devono perciò aver principio gli annali della pubblica scuola clinica di Padova. Nella dimostrazione delle quali verità consiste il soggetto, e direm quasi l' essenza delle erudite ed eleganti memorie del sig. prof. Montesanto.

Che Giambatista Montano educasse gli scolari all'atto pratico della medicina nell'ospedale di S. Francesco di Padova fino dall'anno 1543, e che quindi quell'illustre veronese deva salutarsi primo introduttore della clinica fra gli studii della medicina, lo dimostra il Montesanto con l' autorità di Vincenzo Casali, scrittore già citato dal Rasori, e contemporaneo del Montano. Ma se l'autenticità di questo fatto storico assicura al Montano l' onore dell'utilissimo ritrovamento, e a Padova quello d'essere stata la prima sede di così felice innovazione nell'arte d' addottrinare i giovani medici; vuolsi convenire d' altra parte, che le istruzioni date dal dotto ed eloquente Montano al letto degli infermi, furono un atto spontaneo di liberale amorevolezza pe'suoi discepoli, e non l'effetto d'un pubblico ordinamento qualunque, che a ciò lo destinasse; e che quindi, rimanendo intero al Montano ed a Padova l'onore di avere aperta la nuova via al perfezionamento degli studii medici, resta vero del pari, che al tempo del Montano non era in Padova una pubblica cattedra di clinica medica, che formasse parte di quella università. La quale verità, non contraddetta da nissun pubblico o privato documento, viene in vece rafforzata dall'osservarsi che, morto il Montano nel 1551, tace ogni memoria di pratica istruzione data agli scolari nell'ospedale di Padova; e soltanto nel 1578 si trova, che due professori dell' università e in pari tempo medici dell' ospedale, Albertino Bottoni cioè e Marco Oddo, non già astretti da alcun dovere ad essi ingiunto, ma solamente *ob singularem benevolentiam*, come dicono gli atti della nazione germanica, verso gli studenti della stessa, si davano cura di condurli all'ospedale, ed ivi ammaestrarli nell'esercizio dell' arte; e questo facevano in Padova non solamente, e aperta l'università, ma chiusa questa nel tempo delle vacanze, e alle Terme d' Abano. L' Oddo morì nel 1591, il Bottoni nel 1596; e muore con essi ogni documento storico che, negli annali dell' università di Padova, attesti la continuazione d' un pratico insegnamento al letto degli infermi.

Ben è vero, che nell' anno 1601 fu aggiunta una nuova cattedra all' università, col titolo: *de morbis, morborum causis et symptomatibus, et de pulsibus et urinis*; e che nel 1619 al professore di essa Antonio Negri fu dato l'obbligo di recarsi all'ospedale nei dì di

vacanza *a far l' ostensione delle orine et la cognitione dei polsi*, come sta scritto nella ducale dei 22 ottobre di quell' anno. Ma il prof. Montesanto dimostra a fior d'evidenza, che questa cattedra, la quale cominciò col secolo XVII, e continuò fin oltre alla metà del XVIII, non ha nulla a che fare con gli esercizii clinici introdotti dal Montano e ripetuti dal Bottoni e dall' Oddo, e molto meno con una pubblica scuola di clinica medica; e che l'ultima parte dell' insegnamento prescritto alla stessa, quella cioè che concerne ai polsi e alle orine, e che sola poteva in qualche maniera vestire le sembianze di scuola clinica, era, col volgersi delle opinioni mediche, caduta in tanta abbiezione, che nell' anno 1755, come scrive il Facciolati, concedevansi ad essa tre soli giorni dell' anno. E ove in questo proposito gli archivii dell' università non parlassero, come parlano in fatto, con tutta chiarezza, la diversità fra la cattedra in discorso e una scuola di pratica medicina verrebbe a sufficienza dimostrata da un documento riferito dal prof. Montesanto; ed è una lettera, che i riformatori dello studio scrivevano al Podestà di Padova, chiamando l'attenzione di questo sopra un memoriale presentato dal Sindaco dell' università degli artisti, chiedente l' erezione d' una scuola, per la quale *li scolari già esercitati nella teorica della medicina, siano anche istruiti nella pratica.* Ora quella lettera porta la data dei 18 Gennajo 1733; e in quel tempo sussisteva, e continuò molt'anni ancora la cattedra *de pulsibus et urinis*; dunque questa cattedra era tutt' altra istituzione da una scuola di clinica medica.

Il memoriale del sindaco degli artisti non ottenne che lievi e passaggieri provvedimenti, come più efficaci non li conseguì la supplica, che nell' anno 1748 gli scolari medici presantarono ai riformatori dello studio, e con la quale pregavano, che all' istruzione da essi ricevuta nella medicina teorica, *si unisse la oculare osservazione degli infermi*; finchè poi, crescendo ogni dì più il bisogno d' una scuola clinica e il danno che per la sua mancanza ne veniva all' università, il senato Veneto la istituì nel giorno 5 gennajo 1764, chiamandola *Cattedra di medicina sperimentale*, ed affidandone la direzione all' illustre professore Giovanni Dalla Bona, che aveva comuni col Montano la dottrina, la celebrità e la patria. E fu questa l' epoca vera della fondazione di quella scuola; la quale, mercè le cure del Dalla Bona, del Comparetti e del Condioli, che la tennero fino all' anno 1808, venne in tanta rinomanza, da rendere facilmente credibile la supposta sua antichità, consueto attributo di tutto ciò che è venerabile e grande.

Il prof. Montesanto chiude le sue dotte memorie con addurre le parole di alcuni celebri medici del secolo XVII, i quali nelle opere

loro deposero un giusto tributo di venerazione e di riconoscenza verso l'università di Padova, in cui s'erano istruiti chiamandola, *fiorentissima sede dell' arte Peonia*, e necessaria da visitarsi ad ognuno che voglia penetrare ben addentro ne' suoi misterii. E noi pure, date prima le debite lodi alla molta erudizione, al sano criterio e allo stile elegante con cui sono condotte e dettate le memorie del Montesanto, chiuderemo l'estratto che ci siamo ingegnati di dare delle stesse; e soltanto ci permetteremo una domanda, straniera in vero dall' opera della quale abbiamo reso conto, ma nondimeno strettamente congiunta all' argomento della stessa. Se l'origine e la prima pubblica istituzione della scuola clinica di Padova è quella, com' è veramente, che fu con tanta evidenza di fatti dimostrata dal prof. Montesanto; donde mai li compilatori d' uno scritto recente (1) trassero quella lunga sequenza di nomi, i quali, conversi quasi per tocco di potenza magica in altrettanti professori di clinica, legano il Montano del secolo XVI al Dalla Bona del XVIII? E come avviene, che mentre la storia niega ogni sostegno d'autorità a quella serie, oppure, parlando almeno d'alcuni fra que'nomi, apertamente la contraddice, sia dessa poi presentata in quell' aspetto di asseverante e tranquilla sicurezza, che alla schietta verità solamente, e al convincimento pienissimo si addice? Noi lasceremo, che ognuno dei nostri lettori risponda a quel modo, che la coscienza gli detta; e pregheremo intanto il prof. Montesanto di continuare con pari maestria l' incominciato lavoro, e di condurlo, com' egli ce ne dà lusinga, fino ai giorni nostri. Perchè stimiamo, che grande utilità deve venire agli studii medici da quest' opera del Montesanto; nella quale non mettiam dubbio che egli non sia per prendere in esame, e sommettere a posato giudizio le vere dottrine e le false, i progressi e i regressi, le utilità e i danni, a cui l'insegnamento clinico della scuola di Padova nei varii tempi soggiacque; onde ognuno s' abbia la dovuta quantità di lode o di biasimo, pel merito o per la colpa di avere ben condotti o traviati gl'ingegni di quelli, ai quali vien poscia commesso il sacro deposito della pubblica salute.

L. L.

(1) Prospetto dei risultamenti ottenuti nella clinica medica di Padova nell'anno 1814-25. Padova, 1826, pag. VI e seg.

Trattato sulla Diagnosi medica, opera del D. DREYSSING *tedesco, con aggiunte del* DOT. RENAULDIN, *prima traduzione italiana del dott.* A. F. *di* V. 3 *volumi.* Prato 1826.

L'uomo si ammala; e questa generica deviazione dallo stato normale è prodotta da speciale condizione dell'organismo, la cui retta cognizione per mezzo di peculiari fenomeni forma l'oggetto della diagnosi nel distinguere tra loro le malattie. Questa parte adunque delle mediche discipline deve mirare allo studio della vera malattia, anzichè considerare un artificiale agglomerazione di sintomi, cui spesso nelle nosologie si conferisce il nome di morbo. Pur troppo spesso s'ignora la causa prossima delle malattie, ed allora mentre le nosografie devono basarsi sopra una manifestazione e determinata successione di sintomi, la diagnosi dee concorrere coi suoi lumi a farle distinguere nelle loro specialità caratteristiche.

I segni di cui si giova la diagnosi, o si presentano spontanei nelle malattie, o si desumono dalle cause che l'hanno precedute, dalle circostanze che l'accompagnano, o dagli esperimenti che s'instituiscono per mezzo di alcuni agenti medicinali, e di alcuni istrumenti, come sarebbe lo stetoscopo di Laënnec.

L'opera summentovata ha adottato il piano di trattare in serie nosologica in varii capitoli le primordiali classi di malattie. In essa principia l'autore colla sinonimia, quindi offre l'*idea* della malattia, poi indica le opere che ne trattano, ed in fine enumera i caratteri che presenta, e finisce i capitoli col confronto delle malattie ivi descritte, rilevandone le particolari caratteristiche, e le circostanze per cui le une dalle altre si distinguono: in quest'opera è associata adunque la nosologia alla diagnostica, per chiarire la quale però, non scorgiamo ricorrersi alla medicina sperimentale.

Ci sia or concesso di far considerare che l'autore non procedè con quell'ordine, e con quel sistema che la materia richiederebbe, imperochè talora espone semplici teoriche spesso erronee sulla causa prossima del male, ora si limita a presentare il corredo dei suoi sintomi, ora a concisamente descriverlo.

L'autore non avendo abbracciato tutto il deplorabile quadro delle mediche infermità, il sig. Renauldin ha completato quest'opera coll'addizione di nuovi articoli, ha esteso la sinonimia, citate nuove opere ed illustrato il testo, onde tentare di porre il tutto all'unisono delle attuali cognizioni, o schiarire con alcune note l'opera.

Se la traduzione d'un opera in varie lingue per questo solo lato già abbastanza si raccomanda, sia per l'intrinseco merito, sia per i

bisogni cui fin qui meglio d' ogni altra produzione soddisfa, il trattato di Dreyssing meritava volgarizzamento nel nostro idioma? . . . Per tacere di altre, l' opera di Borsieri non consacrava articoli accuratissimi per l' oggetto della diagnosi? . . . . Chi sa consultare le opere classiche di pratica nel leggere le storie delle malattie, nel considerare i patognomonici segni che le sono proprii, perviene all' acquisto della vera diagnosi.

Per ciò l' opera del Dreyssing, che dovrebbe resultare da nozioni e fatti positivi, nell' *idea* del morbo spesso si basa sopra teoriche insussistenti, ed omai trionfalmente combattute.

Servono le opere di diagnostica agli eruditi, od agli erudiendi? Se ai primi inutile, la lunga nosografia, frustranea l' idea, solo vantaggiosa la sinonimia, e l' elenco dell' opera, perchè richiedesi breve enumerazione dei sintomi speciali, ed il confronto colle analoghe malattie, servendo per essi all' uffizio di consultivo repertorio.

Ma l' opera di Dreyssing apporta negli erudiendi confusione per le lunghe descrizioni, pericolo per le *idee* erronee (ovvero per le cause prossime del male), e molto maggior vantaggio trarranno essi nello studiare trattati di pratica, ove nell'investigazione della causa prossima, con altro metodo procedendosi dai suoi veri fonti si desume; perchè lo studio delle cause remote, meglio serve all' intelligenza del soggetto, e perchè lo studio della cura, mentre soddisfa allo scopo dell' arte salutare, apporta lume ancora per scevrare le une dalle altre le malattie che si rassomigliano, ed infine perchè pria di distinguere le cose fa d' uopo che siano singolarmente conosciute.

La prefazione del traduttore è savia e bella, maschio il ragionare, con analitico spirito trattata. E certamente l' autore di sì pregevole lavoro, dovea forse essere meno corrivo a venerare il parto d'un nome, e valutando le proprie forze, trattare simile soggetto come sarebbesi dovuto per utilità della scienza, e come forse il suo senno scevro di prevenzioni e di riguardi gli avrebbe suggerito.

D. E. B.

Dei parti naturali anticipati, dell' attitudine a vivere dei prematuri nascenti, e dei loro civili diritti, dissertazione medico-legale del prof. cav. D. Meli. Perugia 1826.

Spirito d' osservazione, fino criterio, estesa ed elaborata erudizione, purgata e precisa dizione sono le doti di questo valente autore, che offre validi titoli a giusta rinomanza, nè riposa all'ombra dei colti allori . . . . , Un parto prematuro fornì l' occasione al-

l'opera, e noi il tacciamo, siccome il tacque con animo discreto l'A. per non avere a membrare scurrile replica cui si attenne contrario consultore . . . . e che a onore della polemica deploriamo. Sublime ed utile ufficio è quello del medico, che patrocinatore del vero, illumina i legislatori su quelle legislative disposizioni che, poggiando su falsi principii delle scienze mediche, pregiudicano il diritto cui per destinazione sono a tutela.

Incerte nei loro primordii le leggi per precisare l'attitudine a vivere dei neonati relativamente al tempo della gestazione, l'utorità d'Ipocrate fissò la legislazione, e contro il fatto dimostrato da successive osservazioni, ne venne l'epoca stabilita. Formano subjetto dell'opera i soli parti prematuri, ove dimostrasi la realtà e la possibilità di naturali nascite innanti 180 giorni di gestazione, e si porgono indubitati esempi di neonati immaturi (di cinque mesi) che giunsero ad età avanzata. Giovandosi dei progressi delle scienze naturali, e col sussidio dell'analogia, trionfalmente l'autore chiarisce il suo assunto indicando quanto nei mammiferi sia natura incostante relativamente al corso della gestazione. Tesse maestrevolmente la storia del progressivo sviluppo del feto nell'utero, si accinge a determinare l'epoca, e le ciscortanze in cui passa alla vita respirante, e le esterne influenze che nei parti prematuri mantengono la vita, ed alla di lei continuazione influiscono. Finalmente epiloga una ragionata, vasta ed erudita relazione delle leggi concernenti la materia, ne mostra lo spirito, ed invoca che il diritto alla legittimità ed alla successione della prole, sia stabilito conformemente all'attuale e relativo stato delle storiche e mediche cognizioni, anzichè sulla venerata autorità d'un medico, che sebben sommo non fruì del vantaggio che i lumi di venti secoli successivi ci hanno somministrato.

Le leggi devono fissare il periodo della gestazione per decidere della vitabilità dei nascenti, ovvero lasciarla alla decisione dei periti? Se i legislatori del codice Napoleone si attennero al primo partito " af- „ finchè lo stato di cotesti nascenti (dissero) non dipenda dall'igno- „ ranza d'un ostetrico, che potrebbe fallire sui segni dai quali il „ proprio giudizio desume „ ci sia concesso di far sentire la nostra voce a difesa della verità, considerando che lungo studio, e rigorosi esami negli esercenti dell'arte salutare, offrendo garanzie sufficienti, al loro parere ricorrendo, si evita il pericolo di compromettere per ignoranza il diritto; ed il diritto così si fa costantemente poggiare sul fatto, anzichè sull'opinione della legge, che ancorchè modellata sulle attuali cognizioni, consecutive osservazioni, e miglioramenti nella igiene, ponno mostrare o rendere vitabile un individuo che la legge per tale non riconosce.

D. E. B.

D. Iustinian. Inst. per Tabulas Synopticus Digeste. Pisauri 1827 in folio.

Avuto riguardo allo sterile modo col quale si insegna e si studia la scienza del dritto, dobbiam reputar utili queste tavole sinottiche stampate con nitidezza, e disposte con chiarezza. A colpo d'occhio si leggon sotto ciascun titolo le definizioni, le divisioni, e gli estremi; e se qualcuno si è lasciato persuadere la scienza legale esser di puro dominio della memoria, ritroverà comodissime queste o altre tavole, poichè di tali lavori non v'ha carestia.

È però tristo a pensarsi che la scienza nostra, la quale in ultima analisi dovrebbe essere una filosofia applicata, nell' insegnamento non solo vada disgiunta da ogni liberal disciplina, ma si pretenda da alcuni incompatibile con ogni raziocinio fino al punto di ridersi di chiunque tenti un utile innovazione.

Conosciamo invero anco fra noi de' pubblici dottori i quali non la pensano così, ma essi stessi essendo un eccezione alla regola generale posson servir di ampia testimonianza alle nostre parole. Discorrere de'mali che si generano, non direm solo per la scienza, ma eziandio per la pubblica e per la privata morale dal volgar modo di insegnamento, condurrebbe troppo in lungo questo articolo, e ci obbligherebbe a ripetere invano ciocchè tutti vedono, e sanno meglio di noi. Ci contenteremo di dire, che se nel secolo nostro è più facile trovar degli imitatori di Martino che de' seguaci di Papiniano, ciò nasce probabilmente dall' aver convertita in arte la giurisprudenza, un tempo vero sacerdozio della giustizia. Per questa innovazione tanti buoni semi che la natura sembra aver gittati ne'cuori italiani rimangono soffogati, senza produrre alcun frutto.

Arrivano i giovani alle università coll'abitudine dello studio, con un bisogno di attività fisica e morale, vago ed indeterminato in principio, e che facilmente potrebbe volgersi al bene dello stato ed alla tranquillità delle famiglie. Ma questa forza giovanile inutilmente si disperde nell'ozio e si consuma ne' vizi, perchè gli studi legali come comunemente si dirigono non bastano ad occuparla. Al contrario se con eloquenza e con amore si parlasse loro della nuova vita a cui sono destinati, se rapidamente percorrendo le gran rivoluzioni della nostra civiltà si mostrasser loro le leggi, ora espressione dello stato sociale, ed ora cause di progressi o di decadenza, in una parola se si obbligassero a sentire come da quelle definizioni della condizione civile dell' uomo che leggi si chiamano, dipende quanto si è di prezioso e di caro nella società, pochi sarebbero di animo sì vile da preferire l' ignavia al santo desiderio del vero.

Un quadro animato dell' importanza, della vastità, delle relazioni di una scienza, è 'l mezzo più sicuro per incoraggiarne e dirigerne lo studio. Pare che nelle università di Germania incominciandosi tutti i corsi dall'*enciclopedia* della scienza, si segua questo metodo. Citando un esempio delle nazioni del nord, dalle quali ci divide diversità di lingua d' usi e d' affezioni, sappiamo di urtare molti pregiudizii. Ma quando si tratta di imitare un bene, è duopo far tacere anco le più giuste antipatie nazionali, memori dell'antico adagio *Corruptio optimi pessimum*. Con un titolo meno fastoso, le *istituzioni* potrebbero servire allo scopo dell'*enciclopedia* juris de' tedeschi. E se questa innovazione appo di noi si facesse, potrebbe riescir meglio che altrove. Poichè noi facilmente uniremmo l'utilità al diletto, eloquentemente esprimendo il nostro più vivo sentire, e ci terremmo egualmente lontani dal dare all' insegnamento una direzione puramente filologica, o dal ripiombarlo in quella rancida e fetida metafisica che un incauta scuola sotto nuove forme tenta di ringiovanire.

Le provincie, e l' amministrazione pubblica ritrarrebbero i maggiori vantaggi da questo miglioramento. Poichè quelli che possono aprirsi una strada propria, e far progredire l'arte, o la scienza, se da poche eccezioni si prescinda, non si ritirano in provincia, nè servono ne' minori impieghi. Mentre è un fatto conosciuto da tutti, che i procuratori de' tribunali provinciali, ed i minori impiegati si scelgono, nè potrebbe farsi altrimenti, nella classe di quelli spiriti mediocri i quali si lascian foggiare secondo l' altrui talento. Col progresso degli anni essi acquistano invero prudenza ed attitudine pratica agli affari, mà quanto alle opinioni ed ai sentimenti se ne rimangono al punto in cui li lasciò l'università. Nello studio a cui sono obbligati dopo il dottorato, pensano più ad imparare le forme degli atti, e le furberie dell' arte, che a perfezionare la mente ed il cuore colle discipline liberali, ed in questa debbon esser spesso scusati pel bisogno di provveder sollecitamente alla propria sussistenza. Se dunque l' università non gli ha avvezzati a riguardare la giurisprudenza come un culto della giustizia, e ad accoppiarlo colla filosofia, è vano sperare che lo facciano di poi. Giunti agli impieghi, o ritirati in provincia, sprovvisti di libri, lontani per lo più dalle persone capaci di dare un savio consiglio, e caricati d'affari, quando anco il volessero non posson più darsi allo studio Non ostante i più sacri interessi sono fra le loro mani, e sovente dipendono dal loro prudente arbitrio. E tutti sanno che per quanto possa esser bene ordinata l'amministrazione di uno stato è sempre difficilissimo riparare i danni che ponno esser derivati dall' ignoranza, o da' pregiudizii di quelli che furono i primi a maneggiare un affare. F. S.

Dell'importanza dello studio della GEOLOGIA, *e della maniera d' indagare con profitto il suolo della Toscana.*

La Geologia è una scienza di recentissima data, che pochi appena conoscono di nome, che altri confondono colle vane ricerche, ma che oggi soltanto si presenta sotto un aspetto importantissimo, e ci scuopre fatti degni dell'attenzione del filosofo, e dell'ammirazione del volgo. Fu sempre però creduto cosa degna di studio l'andare investigando le fisiche rivoluzioni del pianeta che noi abitiamo; ed i greci che fecero prova del loro talento in ogni genere di ricerche, non trascurarono di fondare sistemi su questa materia, che altra base non avevano che la fervida loro immaginazione. Inutilissima cosa sarebbe il volere enumerare tutti questi sistemi, e quanto fu detto prima di raccogliere un semplice fatto, e di stabilire la massima fondamentale di ogni naturale ricerca, che consiste nel bene osservare e sperimentare.

Coll' osservazione e coll'esperimento si giunge a scuoprire i fatti che la natura ci teneva nascosti; e per osservare basta avere occhi, poichè osservare non vuol dire altro che vedere; ma bisogna però vedere soltanto coi sensi non già coll'immaginazione. Lo sperimentare poi richiede una maggiore forza d'intelletto ed un'esatto ragionamento onde trarne delle giuste conseguenze. Il *Senebier* penetrato altamente da queste verità ci diede un esteso trattato sulla maniera di osservare e sperimentare, per servirci con profitto dei nostri sensi, e tenerci lontani dall'errore (1). Il miglior metodo da seguirsi è d'informarsi minutamente della strada tenuta da uomini celebri nelle loro scuoperte; e tutti i rami delle scienze naturali ce ne presentano, che servire ci possono d' utilissimo modello.

Werner viene per comune consenso riguardato come un dei fondatori della scienza geologica. C'insegnò egli di fatto che non si possono fare progressi in geologia, senza prima conoscere fondatamente la mineralogia: fu il primo a stabilire una nomenclatura scientifica, senza di cui tutto sarebbe confusione: non volle ideare alcun sistema, e lontano dalle mire di tutti i geologi che lo avevano preceduto, inculcava a'suoi discepoli di viaggiare per i monti col martello alla mano, indagando ovunque la natura sul luogo. Dalla scuola di Werner uscì uno stuolo d' uomini dotti, come erano po-

(1) Essais sur l' art d' observer et de faire des expériences. Par Jean Senebier. Genève 1802.

chi anni prima usciti da quella di Linneo; i quali sparsi per tutte le parti d' Europa e del globo andarono cercando fatti, non ipotesi. Chiari risuonano ovunque i nomi, di *Humboldt*, *Brochant*, *d' Aubuisson*, *Buch*, *Leonhard Freiesleben*, *Bonnard*, *Haussmann*, *Jameson*, *Goldfuss*, *Brocchi*, *Tondi*, *Lucas* ed infiniti altri. Le opere di costoro, unite a tante altre di quelli che hanno seguitata la stessa scuola, formano oggi i materiali del più stabile e veridico monumento, che inalzare si possa alla scienza geologica. Ma tutte queste opere sono ben lontane dal volerci spiegare l'origine della conformazione del nostro pianeta, il che ci resterà forse per sempre occulto. Esse si aggirano nell' indagare la semplice crosta della terra, accessibile ai nostri sguardi, e che non ostante presenta ancora tanti fenomeni, che ad ispiegarli per intiero non basteranno molti secoli di investigazioni. "Se ponghiamo dell' interesse, dice il Barone di Cu-
„ vier (2), a seguire nell'infanzia della nostra specie le traccie quasi
„ scancellate di tante nazioni, come non ne porremo ancora a ricer-
„ care nelle tenebre dell' infanzia della terra, le traccie delle rivo-
„ luzioni anteriori all' esistenza di tutte le nazioni! „.

Nè si dica che la geologia non arreca che dei piaceri intelettuali: essa guida il mineralogista ad una più sicura ricerca dei minerali, additandogli i luoghi ove di preferenza deve intraprendere le sue escavazioni: fa conoscere all' agricoltore la natura dei terreni acconci alle sue coltivazioni: è utile all' ingegnere che deve costruire una strada, una fabbrica, o intraprendere altro lavoro in cui sia indispensabile il conoscere la natura del suolo: in fine contribuisce alla statistica economica di uno stato, dandone il catalogo delle ricchezze minerali, e richiamando in tal modo l' attenzione del governo ove maggiore può essere il lucro.

La fondazione in Toscana di una società di *geografia*, *statistica e storia naturale patria* non poteva non riguardarsi con sommo interesse, e da essa abbiamo il diritto di attendere un' illustrazione delle cose patrie. Io parlo oggi della sola geologia, a cui di preferenza consacrai da qualche anno i miei studi; e mi sia lecito esporre in questo breve discorso alcune riflessioni sulla maniera d' indagare con profitto il suolo toscano. Nè poteva scegliersi migliore modello che il Targioni ed il Micheli, uomini sommi, che avevano fatto conoscere l' importanza dello studio delle cose naturali, e ci lasciarono opere che dovremo sempre consultare in simili ricerche. Il Targioni aveva però ideato più estesi la-

(2) Discours sur les révolutions de la surface du globe. Paris 1825 page 3.

vori, ed il suo prodomo pubblicato sino dal 1754, ci dà l'idea di due opere grandiosissime. La prima doveva essere la *corografia fisica*; la seconda la *topografia fisica della Toscana*. Nella corografia, dopo la divisione politica, distinta nei vari stati e principati, entra nella sez. prima a parlare della *struttura del terreno della Toscana*. Sez. seconda. *Teoria del globo terraqueo*. Sez. terza. *Oreogenia, cioè speculazioni sulla maniera colla quale sono formati i monti*. Sez. quarta. *Oreonnemosi, cioè disfacimento o consumamento dei monti*. Sez. quinta. *Riflessioni sulla formazione delle valli e pianure*. Sez. sesta. *Riflessioni su gli sbassamenti di livello seguiti nel mare*. Sez. settima. *Oreologia, o sia discorso dei monti primitivi della Toscana*. Sez ottava. *Bunologia, cioè discorso delle colline*. Sez. nona. *Anceologia, cioè discorso delle valli e pianure*. In queste nove sezioni della proposta opera del Targioni non si comprendono che questioni di pura geologia, e vedasi oggi nelle opere moderne, qual sviluppo si è dato alle medesime. La parte terza comprendere doveva la *litologia*, cioè *trattato delle petrificazioni*; ciò che ora s'intenderebbe per mineralogia, conchiolologia fossile, e paleontografia. Parte quarta, *talattologia, o sia discorso del mare Tirreno*. Parte quinta, *idrologia, cioè discorso dell'acque*. Parte sesta *pirologia e termologia cioè discorso dei fuochi sotterranei, e delle acque termali*. Parte settima, *meteorologia, o sia discorso dell'aria*. Parte ottava, *fitologia o sia discorso delle piante*, e quivi si comprendeva la botanica e l'agricoltura toscana. Parte nona, *zoologia cioè discorso degli animali*. Parte decima ed ultima, *istoria civile, ecclesiasiastica, letteraria, e tecnica della Toscana*.

Tanto basti a provare di qual mole fosse il lavoro meditato dal Targioni, e quali e quante fossero le scienze che voleva comprendere nella sua corografia: lavoro certamente ineseguibile da un solo individuo, e che soltanto può farsi da una numerosa società. Dopo la di lui morte molti dotti toscani coltivarono separatamente queste scienze, ed i materiali che ora si posseggono di gran lunga oltrepassano quel poco che si conosceva al tempo del Targioni. Abbiamo ora, forse più che ai tempi di lui, dei botanici, dei geologi, dei conchiologisti, dei mineralogisti, de'chimici, dei zoologi, degl'idraulici, dei geografi, degli economisti, e degli storici.

Infiniti sono i progressi che una gran parte di queste scienze hanno fatto recentemente, e di alcune si può dire che siano nate a'nostri giorni. La geologia è certamente in questo numero; e quantunque il Targioni ne conoscesse l'importanza, e si fosse tracciato un quadro esatto di tutte le questioni che la riguardano, non poteva però arrecarvi quell'ordine e quelle saggie osservazioni, che solo

sono il frutto delle ricerche dei moderni. Aveva infatti nella parte topografica ideato di dividere la Toscana in tante valli quante sono quelle che versano le loro acque nel mare toscano. Si sente abbastanza quanto una tale divisione sia difettosa, attesi i progressi della scienza. Abbiamo in Toscana dei terreni primitivi, degl'intermedi, dei secondari, dei vulcanici e dei terreni di alluvione; fa duopo dunque intraprendere lo studio separato di tutte queste formazioni, non avendo riguardo se più si estendano nel suolo della Toscana, o della Liguria. La sola esatta idea di queste separate formazioni, può spargere un gran lume sul suolo intiero della Toscana, e collegare i lavori dei geologi di questo paese, coi lavori fatti in altre parti d'Italia e d'Europa.

Fu intenzione del Brocchi, il più celebre dei geologi italiani, di dare un' abbozzo della costituzione geognostica dell' intiera catena degli appennini; ed il suo importante discorso premesso alla conchiologia fossile, fu ed è ancora per ogni riguardo il lavoro più perfetto (3). Aveva di fatti il Brocchi visitate attentamente gran parte di queste montagne dalla Liguria sino al regno di Napoli, e conosceva ciò che sulle diverse parti delle medesime era stato osservato e scritto prima di lui; ma egli si dichiara costantemente di non volere darne che un'abbozzo, non credendosi abbastanza capace a poterne tessere l' intiera istoria. Nell' istessa guisa che si vanno accumulando e completando le flore delle varie provincie italiane, che ci danno contezza del regno vegetabile, e che servono d' importante materiale alla compilazione della gran flora italiana, così i lavori dei geognosti, nei diversi punti d' Italia, formare devono un tutto completo, che contribuisca alla vera storia geognostica dell'intiera nostra penisola.

L' importanza delle monografie geognostiche è talmente riconosciuta al giorno d'oggi, che alcuni governi ne hanno ordinata l' esecuzione in quelle provincie ove si trovavano uomini istruiti in questa scienza. La descrizione geologica della provincia di Milano, opera del fu Scipione Breislak, e quella della provincia bergamasca del sig. Maironi Da-Ponte, ce ne forniscono un bell' esempio. Un lavoro però di questa fatta sulla Toscana merita non poche considerazioni, sì per l'infinita varietà di suolo di cui fu vaga la natura, sì per la sua estensione troppo vasta ad una semplice monografia, ove gli oggetti da osservarsi devono essere un poco più avvicinati. Savissimo fu dunque il pensiero della società toscana, nella formazione di una biblioteca e di un museo analogo, che preparassero per così dire i

(3) Conchiologia fossile subapennina di G. Brocchi. Milano 1814 p. I.

materiali alla fabbrica che si era ideato di costruire. Non sarà però inutile il volere quivi rammemorare al geologo toscano le opere dalle quali ricavare potrebbe vantaggiose cognizioni, onde meglio intraprendere la ricerca delle cose patrie. Studiando i terreni primitivi, utilissime saranno le opere di *Saussure*, (viaggi nelle Alpi), di d'*Aubuisson*, (Traité de géognosie) che per la parte sistematica sembra ancora il solo da seguirsi; i lavori di *Buch*, di *Humboldt*, di *Jurine*, di *Mac-Culoch*, di *Charpentier*, di *Brogniart*, di *Freiesleben*, *Baudant*, *Bonnard*, *Boué*, *Buchland* e vari altri. Per i terreni intermedi avremo, *Brouchant*, *Omalius d' Halloy*, *d' Aubuisson*, ed altri dei già nominati. Abbondantissima è poi la classe degli autori che hanno parlato dei terreni secondari, ed uno studio di somma importanza si collega coi medesimi. Io parlo delle spoglie degl'esseri organizzati. Questo studio, che si può chiamare il figlio primogenito della geologia, si divide parimente in più rami, che tutti possono bastare per occupare la vita intiera di un dotto. Riguardo la conchiologia fossile, troppo lungo sarebbe il volere nominare ora tutti gli autori, bastando di conoscere quelli che contribuire possono allo studio della conchiologia fossile toscana; ma non ometterò il nostro *Soldani*, il *Brocchi*, il *Lamarck*, il *Ferussac*, il *Borson*, in una parola coloro che descrivendo, o classificando nuove specie scuoperte in altre parti, potessero facilitarne il ritrovamento in Toscana.

Il secondo importantissimo studio è la paleontografia, studio recentissimo, che solo l' immortale Cuvier ha aricchito di tante scoperte, facendoci conoscere molte specie di animali mostruosi e giganteschi, che sono scomparse dalla terra, ed insegnandoci i mezzi onde proseguire con vantaggio in questo genere di ricerche. Quanto sia ricco il suolo della Toscana in produzioni di tal fatta, basta a confermarcelo le indagini dell'Accademia Valdarnese, del Nesti e del Savi, che seguono l'orme del Cuvier; e questo genere di studi formare dovrebbe una sezione speciale. Quanto più saranno illustrate queste due scienze, tanto meglio conosceremo i terreni secondari che in Toscana occupano grande estensione. L'opera di Brogniart e Cuvier sulle vicinanze di Parigi può esserci un utile modello.

Non basta in geologia lo studio delle opere e delle ricerche altrui, ma è indispensabile lo studio proprio delle roccie e dei terreni. Ma se al confronto delle roccie può bastare un gabinetto che contenga tutte quelle della Toscana, ed ancora d'altre località d'Europa; per le osservazioni però del terreno fa duopo viaggiare e visitare la natura sul luogo. Fu bensì recentemente ideato un metodo assai istruttivo, che consiste nel delineare ad arte gli spaccati del terreno. Quanto maggiore utile non ricaveressimo dalle opere di

Saussure, se invece di quelle tante tavole rappresentanti le dentellate sommità delle Alpi, ci avesse dati invece tanti spaccati della sovrapposizione delle roccie. Humboldt alla fine del suo saggio geognostico sulla giacitura delle roccie nei due emisferi, c' insegna due metodi di *Passigrafia geognostica* (4). Il primo consiste nel figurare o rappresentare gli strati delle roccie come si osservano in natura, e col contradistinguere le diverse specie delle medesime con tanti diversi colori. L' altro metodo che chiamasi *algoritimico* indica le roccie non in una maniera figurativa, ma col mezzo di un segno convenzionale, prese come una serie di successioni continuate; per esempio, chiamando A il granito, B il gneis, C il micaschisto, D il porfido, e così di seguito. Ma sia l' uno, o l' altro di questi metodi che si segua, vantaggiosissima è sempre questa maniera di conservarsi presente alla memoria la sovrapposizione delle roccie, in cui consiste tutta l' arte di giudicare della loro età.

Dovrà essere scopo ancora della società la formazione di una gran carta geologica, che potrà delinearsi sulla più esatta carta topografica, e nella quale sia chiaramente espresso l' andamento delle valli, e la forma del terreno. Accompagnerà la carta un certo numero di profili, rappresentanti le giaciture delle roccie le più interessanti. Per eseguire però l' uno e l' altro converrà si ritrovi un geologo fornito di bastante zelo e mezzi da intraprendere il viaggio della Toscana, come farebbe quello della più lontana regione. Nè rechi meraviglia, se io dico, che vi consumerà molti anni prima di avere visitato palmo a palmo questa picciola parte d' Italia. Cosa non avrebbe fatto il Targioni, se visitato avesse secondo il suo divisamento tutte le parti della Toscana!

Per formarsi un idea esatta della struttura di un dato terreno, fa duopo primieramente acquistare un' idea generale del tutto insieme del paese, salendo sulle principali sommità, e tenendo sempre sott' occhio una sincera carta topografica. Questa idea generale aiuterà gli esami parziali, e faciliterà la riunione e concordanza delle osservazioni. Colui che si propone l'esame di un qualche sistema di montagne le analizza prima da lontano coll' occhio, e ovunque si trovi i suoi sguardi sono rivolti a quelle località. Charpentier esaminava da Tolosa le acutissime sommità dei Pirenei che si era proposto di salire nella favorevole stagione (5). Le descrizioni par-

(4) Essai géognostique sur le gîsement des roches dans les deux hemisphères, par Alb. de Humboldt pag. 365.

(5) Essai sur la constitution géognostique des Pyrénées par Charpentier. Paris 1823.

ziali della Toscana, per quanto esattissime siano, non saranno però tutte conformi, e a guisa dei piccioli quadri caderanno nel minuto e nel frivolo. Fa duopo tratteggiare la geologia toscana con colori più generali e di costante accordo, e questo quadro non potrà essere fatto che da un' uomo solo, che con speciali e preparativi lavori conosca gran parte di questo paese.

Le indagini e lo zelo di tutti non saranno inutili allo scopo della società, anzi apriranno la via a infinite scoperte. Quanti oggetti di somma importanza per lo studio dell' istoria naturale non cadono tutti i giorni fra le mani dei contadini, dei cavatori di pietre, ed altra gente inesperta, che tosto gli spezzano e gettano via per non saperne fare alcun uso! Se il gusto per queste scienze sarà un poco più generale, si troveranno ovunque degli uomini che compreranno queste curiosità con piacere, e l' ignorante solleticato dal guadagno non si contenterà di ciò che trova a caso nei consueti suoi lavori, ma anderà rintracciando in più luoghi per vedere se scuopre oggetti consimili. In questa maniera il suolo della Toscana non solo sarà visitato dai dotti che ne trarranno le più utili conseguenze, ma i non dotti ancora ed i semplici contadini contribuiranno dal loro canto all' illustrazione della patria, secondo il desiderio formato già da tanti anni dal Targioni.

La geologia non sembra uno studio fatto per l' età avanzata e sedentaria, ma chi vuole occuparsi di essa deve essere fornito di una bastante dose di coraggio e della forza e sveltezza della gioventù. Il geologo deve percorrere le montagne, salire su tutte le sommità, scendere nelle valli, nei burroni, nelle lapidicine, penetrare nelle caverne, non temere le variazioni dell' atmosfera, coricarsi quando occorra sopra un letto di pietre, contentandosi di un parco cibo, e sedendosi alla mensa del contadino o del pastore. L'istancabile Saussure, che per trenta e più anni non fece che percorrere le gigantesche Alpi della Svizzera, non solo ci descrive il carattere di cui deve essere fornito il geologo, ma ci fa conoscere il piacere che provasi quando si giunge a salire su qualche elevata sommità; qual utile lezione riceva ancora la morale contemplando lo stato dell' uomo in quei luoghi poco favoriti dalla natura; infine egli prescrive come deve esser vestito il geologo, di quali istrumenti debba armarsi, dandoci la figura dei sandali e del bastone per attraversare le diacciaie, e le nevi perenni di quelle montagne. Fortunatamente il geologo toscano non ha da lottare con tanti perigli; le nostre montagne meno elevate, non mai coperte di nevi perenni, ovunque abitate nella calda stagione, presentano sempre un facile accesso.

L' esempio di Saussure serva dunque di guida a chi si propone

l' esame delle cose patrie ; ed io non credo intanto di potere in miglior modo ultimare questo breve discorso, che servendomi delle parole dell' autore istesso, nell' indicare gli strumenti necessari al geologo viaggiatore (6).

" L' istrumento il più necessario è il martello del minatore ; ne ,, abbisognano almeno di due grandezze, l' uno picciolo per rom- ,, pere i piccoli pezzi e i ciottoli rotolati, tenendolo sulla mano sini- ,, stra mentre si percuotono colla dritta; il suo peso deve essere, com- ,, preso quello del manico, d' incirca dieci once ; l' altro più grosso ,, per distaccare dei frantumi di roccie, e per rompere dei grossi ,, ciottoli ; il suo peso deve essere quadruplo di quello del piccolo. ,, Quando si viaggia a cavallo si tengono questi due martelli sospesi ,, all' arcione della sella. Due scarpelli da tagliatore di pietre, l' uno ,, piccolo d' una linea ad una linea e mezza, per staccare i piccioli ,, cristalli o altri oggetti di un picciolo volume; e l'altro da sette a ot- ,, to linee. Per analizzare la durezza di un fossile vi abbisogna un ,, acciarino, una lima triangolare, e una punta d'acciaio temperata. ,, Acido nitrico e cassetta a reagenti. Ago calamitato in uno stuccio ,, con perno d' acciaio, sul quale si pone per osservare il magneti- ,, smo dei fossili. Lente di tre pollici di fuoco per prendere un'idea ,, generale del fossile ; con altra d' un pollice, per studiare le parti ,, separate, e una di cinque a sei linee per un' esame più profondo. ,, Queste tre lenti devono sempre essere nella tasca o sotto le mani ,, del viaggiatore ; ma bisogna oltre ciò per il gabinetto e per il sog- ,, giorno un microscopio armato di un micrometro. Occhiali d' ap- ,, prossimazione per osservare le cime inaccessibili e le montagne ,, lontane. Un portafoglio da tasca guarnito di carta preparata, sulla ,, quale si scrive con un *lapis* di saldatura di stagno, che non si è ,, obbligati a appuntare continuamente, e di cui la scrittura non si ,, scancella così facilmente come quella della piombaggine. È perciò ,, che si fa sul luogo lo schizzo del suo giornale e che si prende la ,, nota delle osservazioni ; ma bisogna sottoporsi a ricopiarle ogni ,, giorno e più in esteso colla penna, conservando non ostante le ,, note primitive, che hanno sempre un carattere di verità, che fa sì ,, che si desideri sovente di ritornarvi. Qualche involto di carta gri- ,, gia, di cui si portano dei fogli in tasca per involgere e ettichet- ,, tare a misura e sul luogo le mostre di pietre che si riuniscono. ,, Bisogna rinchiuderle in seguito con del fieno in un sacco destinato ,, a quest'uso, sino a che se ne hanno a sufficienza per farne una cassa

(6) Voyages dans les alpes par Saussure. Tomo 4° alla fine dell'agenda cap. 23 pag. 534.

„ che s' invia a casa colle vetture pubbliche, là ove se ne trova l'oc-
„ casione. Ma nel momento medesimo del viaggio, siccome è molto
„ incomodo di caricarsene le tasche, e che sovente le guide le per-
„ dono a malizia per sbarazzarsene, si tengono dietro alla sella due
„ sacchi di corame, ove si mettono sino al primo punto di posa, e do-
„ ve si ha il tempo d'imballarli nel fieno e nel sacco di tela. Il can-
„ nello dei saldatori e il suo assortimento. Un mezzo cerchio gra-
„ duato sopra una tavola sottile di rame di forma esattamente ret-
„ tangolare con un piombo sospeso al centro del mezzo circolo. Que-
„ sto mezzo circolo è quanto vi è di più comodo per misurare l' in-
„ clinazione degli strati dei filoni della pendenza del terreno, e si
„ può portar sempre con sè in uno stuccio del portafoglio.

" Quanto alle cure che esige la persona medesima del viag-
„ giatore, abbisogna di un abito leggiero, di un cappello con fodera
„ bianca, perchè sia meno riscaldato dai raggi del sole, delle
„ sottovesti, le une leggiere per le regioni e le valli calde, le altre
„ più gravi per le regioni e le sommità fredde. Un buon cappotto,
„ degli occhiali verdi e un velo nero per le nevi, e per garantire
„ gli occhi e il viso dalla loro impressione. In fine volendo passare
„ la notte allo scoperto, una tenda, e una pelle d' orso, sulla
„ quale coricarsi, e delle coperte di lana. Un bastone solido e leg-
„ giero lungo di 7 piedi e di 18 linee di diametro per il basso, con
„ una forte punta di ferro assicurata da una vite; queste dimen-
„ sioni sembreranno straordinarie, ma non vi è nulla d' inutile per
„ le roccie scoscese, le diacciaie e le nevi, allorchè si è obbligati di
„ prendere il suo punto d'appoggio lungi da sè, o di riposare tutto il
„ peso del suo corpo sul bastone, tenendolo in una situazione molto
„ inclinata, e ancora orizzontalmente. Per le montagne meno sco-
„ scese uno si può contentare di un bastone meno grande e meno
„ forte; ma che abbia sempre però 4 a 5 piedi di altezza, e che sia
„ abbastanza forte perchè uno vi si possa sostenere con tutte e due
„ le mani, tenendolo in una situazione orizzontale.

" In fine per il nutrimento, allorchè si deve soggiornare qualche
„ tempo nei deserti lontani dalle abitazioni, si può portare qualche
„ pezzo di carne salata con delle tavolette di brodo e del pane, che
„ formano il nutrimento il più ristorativo, e del più piccolo vo-
„ lume. Un fornello di ferro, un piccolo sacco ripieno di carbone, e
„ una cazzarola di rame o di latta formano il vassellame da monta-
„ gna. Si trovano delle forchette e dei cuchiai di legno nelle infime
„ capanne. Conviene non ostante portarsi abitualmente in tasca un
„ bicchiere di corame per estinguere senza alcun preparativo la sete
„ importuna che si prova sovente in questi viaggi.

" Ognuno vede dopo quest' esposizione che lo studio della geo-
„ logia non è fatto, nè per i poltroni, nè per gli uomini sensuali;
„ poichè la vita del geologo è divisa fra i viaggi faticosi e perico-
„ losi, e dove si è privi di quasi tutti i comodi della vita, e degli
„ studii variati e profondi del gabinetto.

G. G.

SUL TARTAGLIARE. — *Lettera del dott.* STULLI.

Ragusa, 15 Aprile 1827.

Nel leggere col solito diletto i fascicoli mensuali del vostro eccellente giornale scientifico e letterario veggo, che voi, signor Direttore, insieme con molti egregii signori fiorentini v' interessate moltissimo all'utile istituzione del mutuo insegnamento; e supponendo, che fra tanti giovanetti siano taluni o disposti al tartagliare, o già affetti da questa malattia v' invio questo mio discorso, che da lungo tempo stava riposto tra le mie carte, nel quale espongo una mia opinione sulla cagion di essa, ne descrivo le varie forme, e propongo una maniera di curarla. Erano già cinque anni passati, che io l' aveva dettato e fatto leggere ad alcuni dei miei colleghi ed amici, allorchè nel decimo terzo tomo del giornale suppletorio al dizionario delle scienze medicali mi venne veduto il sunto di un opuscolo di 47 pagine sullo stesso soggetto, di un dott. Felice Voisin medico parigino; per quello mi assicurai che anche il valoroso autor francese attribuiva il difetto dei tartaglioni non già a cattiva conformazione di qualche parte dell' organo della favella, ma ad un' irregolare azione del cerebro sopra di lui: ebbi pure molto piacere l'incontrar quivi alcune riflessioni in proposito, che concordavano perfettamente colle mie. Scorgendo che le indagini istituite dietro la guida dei fatti sopra una stessa malattia da due medici divisi tra loro da più centinaia di leghe avevano sortito uno stesso risultamento, mi confortai nella fiducia di non essermi mal apposto nelle mie deduzioni, e perciò ora con più coraggio ve le presento; ed a ciò m' induce il desiderio di rendermi utile a qualche fanciullo, che ne patisse, e di dare a voi novelle prove che io non cesso di fare il debito conto del cortese invito vostro a mandarvi qualche mio scritto che corrisponda al fine dell' Antologia.

Quid voveat dulci nutricula majus alumno
Quam ut sapere et fari liceat, quae sentiat?

HORAT. Epist. I.

Il tartagliare è una malattia del genere di quelle che provengono da depravate funzioni di qualche organo del corpo umano; quantunque ella non debba la sua origine ad alcun difetto strumentale congeneo e permanente; non per tanto si rende oltre modo molesta a chi vi è soggetto, siccome quella che lo priva del libero uso della parola, mentre che le sue narici, l'ugola, la laringe, la lingua, i denti, le labbra, e la bocca sono nel loro stato naturale, e l'aere sonoro spinto dalla glottide trova tra le anzidette parti ogni necessaria disposizione per essere ripercosso, piegato, e modulato, come si ricerca pei suoni articolati, che sono gli elementi della favella. — I medici ci lasciarono poco di scritto su questa nevrosi; dal che apparisce che non se ne sono occupati gran fatto, comechè ella, la quale non si contrae al di là della pubertà, meriti di aver distinto luogo tra le malattie dei fanciulli. Mi è paruto prezzo dell'opera indagare da quali cagioni essa derivi, ed in che consista, nella fiducia che il risultato di simili ricerche indicherebbe forse la via da tenersi per iscoprire il metodo di cura, che le si addice. Desidero, che i pochi cenni ch'io ne offro al pubblico siano di eccitamento agli accorti osservatori costituiti in mezzo a numerose popolazioni, ove sì la frequenza che la varietà dei casi possono somministrare dati sufficienti per discorrere con maggior fondamento questa materia. — Sono al certo infelici coloro, che possedendo l'integrità organica del meccanismo della favella non ponno di essa far l'uso che richiedesi per comunicar altrui le sue idee, e per godere della dolcezza del dialogo, soavissima prerogativa della nostra specie, ed uno, benchè non sempre, dei più forti vincoli, che stringa gli uomini in società, dalla quale i tartaglioni si danno volontario bando, non trovandosi mai peggio che nel seno di lei. — Lo spavento produce questa infermità: la paura, l'ira, la verecondia, la mestizia influiscono grandemente sulle sue esacerbazioni; e quegli stessi, che leggermente ne soffrono, se la sentono aumentarsi di molto, allorchè sono sotto l'azione dei detti patemi di animo, e segnatamente dell'ira. Se in quello tu affissi gli occhi nel loro volto, le difficoltà ne diventano tosto maggiori; guai se tu te ne fai beffe; allora sì, che conviene lasciar ogni speranza di sentirli parlare. Non si può negare, ch'ella non appartenga alla famiglia delle spasmodiche; attacca per lo più coloro che sono di temperamento vivace; più raramente le femmine; quantunque per ragioni conosciute esse a riscontro dei maschi assai più di frequente vadano sottoposte ad affezioni nervose. Nè io saprei assegnare il vero motivo di questo privilegio; poichè io tengo in conto di sozza villania le due proposizioni diverse da ogni civiltà, e non men assurde che bestiali, che un autor oltramontano ebbe l'impudenza di consegnare ad un

suo dettato, di cui oggimai, e meritamente, è spersa ogni memoria, cioè che tra il cervello e l'organo della favella del bel sesso non passa alcuna relazione, e che fra tutti i membri del corpo femminile il solo impassibile è la lingua. Ognuno sentenzia delle cose secondo la propria esperienza; ed a vero dire un uomo cotanto scortese da mettere in un fascio le donne tutte, non meritava di essere fatto lieto della conoscenza di quelle che gli potessero somministrare diverso argomento pei suoi giudizii: ma tal sia di lui. — Il primo grado di questa malattia consiste nella semplice ripetizione della prima sillaba di una parola, l'ultimo in un' intensa convulsione della laringe, della trachea, e dell' organo tutto della respirazione, la quale suscitatasi per lo sforzo di emettere un suono articolato, sembra minacciare vicino soffocamento: ella più o meno grave apparisce secondo che più o meno appartiene ad uno di questi due estremi. Desta veramente compassione l' uomo, che in punto di parlare fa conati quanto violenti altrettanto vani per ottenerne l' intento, e che dopo lungo dibattersi non può mandar fuori che voci indistinte e spesso stravaganti: chè se talvolta gli vien fatto di pronunziare poche parole col naturale andamento della voce umana e colla chiarezza della favella, tu lo vedi intoppare alla quarta o alla quinta, e velocemente replicare più fiate le già dette; mal ferma intanto diventa la sua voce, e nel mentre che si affanna quanto può per distenderla, e modularla a parola, ne sente crescersi a dismisura gl' impedimenti. Or a labbra strette gonfia le guancie, e le agita a modo di chi soffia nel fuoco; ora spalanca la bocca; ora sbatte una mascella contra l' altra; ora spinge e ritrae la lingua con rapidità maravigliosa, e spruzza di saliva i presenti. Se la sua gola è allo scoperto gli si scorge la cartilagine cricoidea ascender tanto, che la tiroidea quasi totalmente si nasconde. L' inalzamento della cricoide fa sì che i muscoli aritenoidei obliqui si contraggano con violenza, e coartino la glottide; il paziente allora non può se non cercar di parlare coll' ispirazione; sorbe con gorgoglio l' aria, che ritorna con sibilio; i legamenti inferiori e più robusti della glottide sono in una possente azione, in quanto che vengono con forza stirati dal muscolo tiro-aritenoideo più grosso, per cui s' erge la laringe, la quale allora (ciò che sempre accade nella formazione della voce acuta) è condotta in su e in avanti; l' ascensione di lei è seguita dalla trachea, dai bronchi e dal polmone, e perciò ne emergono suoni irregolarissimi che più a strida, o ad urli di bestie, che a voce umana somigliano; gli sforzi si aumentano; il diaframma e tutto il resto del sistema muscolare, che serve alla respirazione, è in istrano movimento; gli occhi spalancati, affetti di strabismo, gonfi, e per poco prominenti dalle orbite: nulla

di meno l'ammalato intende con maggior impeto a superare gli ostacoli ; prova quindi imperioso bisogno di dilatare la cavità del torace per introdurre nel polmone per mezzo di più ampie ispirazioni maggior volume di aria ; nel tumulto dell' orgasmo pargli di non bastare a sè stesso; afferra i corpi vicini, di cui si fa un' appoggio; spinto dalla medesima necessità, e quasi fosse fuor di senno, dà di piglio ai propri vestiti, che a modo di persona convulsa va qua e là stirandosi; ed anche, come in alcuni casi è stato veduto, si toglie un dopo l'altro di dosso. Le sue giugulari inturgidiscono, si gonfia la gola ed il collo, il petto balza per frequente anelito, la fronte gronda di sudore; per la maggior copia di sangue arterioso che si porta al cervello, e per l'angustiato ritorno di quello delle vene a cagion della compressione che soffrono le vie del rispiro, il parlante comincia a sentire un peso al capo ; è forza abbandonar l' impresa, e darsi per vinto, onde riprendere la calma nel silenzio e nel riposo. Questo medesimo uomo, che costituito alla presenza dei suoi simili soffre tante pene nel voler parlare o leggere, parla e legge come uno speditissimo di lingua, allorchè è solo, purchè sia persuaso di non essere veduto nè udito da chicchessia. Ella è questa una prova di più che il tartagliare non dipende da nativa organica lesione; motivo per cui non accade mai di scorgere un fanciullo, che ne sia affetto nella prima stagione, in cui scioglie la lingua alla favella. Io parlo dei tartaglioni solamente, e non già delle diverse maniere di scilinguati, che debbono il loro male a vizio di conformazione o della lingua, o dei filetti di lei, o della glottide, o di altre parti.

Io so esserci alcuni tra i tartaglioni, i quali anche quando sono soli, o parlino o leggano, non lo fanno senza incagliare, quantunque leggermente ; e sono appunto quei che tengono il sommo della malattia. Dotati di vivissima immaginazione, e di estraordinaria mobilità nervosa, si figurano allora pure di trovarsi al cospetto di altrui, quasi per l' associazione delle idee il solo atteggiarsi al parlare o al leggere bastasse per condurre la loro mente a quello stato di turbamento, in che sogliono essere quando stanno d'avanti ad altri uomini. Merita di essere qui ricordato un marinajo, ch'ebbi occasione di conoscere or sono molti anni trascorsi, il quale interrogato da chi lo guardasse in faccia diventava convulso e negli occhi, e nel naso, e nella bocca, colle quali parti faceva movimenti così sconci che al vederli era cosa ben difficile astenersi dalle risa ; e ciò senza ch'egli intanto potesse pronunziare una sola sillaba; chi allora gli volgeva le spalle lo udiva parlare senza intoppi. — Chiunque si pone a mirar ben addentro in questa malattia viene portato a stabilire, che i tartaglioni, allorchè sono soli, non hanno se non la disposizione alla

medesima. Un ente fuori del loro individuo è il motore di questo nervoso sconcerto, che ha principio nel sensorio comune; il pensiero ne provoca i parossismi coll'indurre una maggiore o minore perturbazione nell'organismo della voce e della favella; ma questo impulso è così preternaturale, che esso, qual che ne sia la dipendenza degli anzidetti organi dall'impero della volontà, non è da tanto, onde produrre l'effetto che vorrrebbe; nè la volontà è più in grado di mantenere nei medesimi l'azione, da cui suol naturalmente risultare un determinato tuono di voce, e la parola, in guisa che le si rende impossibile di modularle e condurle a quel fine, che si era proposta; e quanto maggiori sono gli sforzi ch'essa impiega per dominare gli strumenti, di cui si tratta, tanto più ei fansi ribelli, e quindi più fieri e più visibili ne insorgono i sintomi. Ogni tartaglione, che rifletta sopra sè stesso, confesserà che nell'atto che si affanna per pronunciare una parola pensa non solo a quella ed all'altra che le vien dietro, ma all'intero discorso che gli rimane a fare, e che perciò nello stesso tempo gli si parano d'innanzi alla mente tutte le difficoltà, cui prevede di dover andar incontro; e che allora la sua fantasia vie maggiormente si concita, dal che nasce, che quella modificazione perturbatrice dell'encefalo diventi più grave, per cui più malagevoli a superarsi sono in quel momento gl'impedimenti che legano la favella.— Abbiamo già veduto che il solo spavento può originariamente imprimere agli organi della voce e della loquela quella maniera di essere che costituisce la convulsiva disposizione, in che consiste la malattia dei tartaglioni; questa si acquista nell'istante che l'accennata cagione ha operato sull'individuo; bisogna accorrere al riparo senza ritardo, poichè a pochi casi meglio che a questo compete l'*Occasio praeceps* d'Ippocrate; ogni lentezza nell'intraprendere sarebbe oltremodo pregiudicievole, essendo che l'esperienza ha fatto vedere, che se questa infermità non si cura nei suoi principii mal poi si può domare in processo di tempo, e specialmente se nel volger di più anni il male si è radicato; laonde i medici ed i parenti debbono metter in opera la massima sollecitudine per troncar nel suo nascere una morbosa affezione cotanto molesta.— Tale è la reazione dell'animale economia alle potenze esterne che la investano, che quelle parti, le quali per condizioni particolari, che ci sono ignote, ne sono predisposte, se ne risentano innanzi alle altre; queste nel caso nostro sono gli strumenti della voce e della favella; ma non essendoci mezzo da poter operare su loro singolarmente si vuole ricorrere a cura generale. È superfluo intertenersi della scelta del metodo che convenga al fatto: esso dee essere quello, con cui soglionsi combattere le malattie spasmodiche; se non che il salasso praticato a debito tempo do-

po che lo spavento, cagion per sè stessa deprimente, ha agito sull'individuo, si è conservato in questi casi la fama che si acquistò nel corso di più secoli, siccome molto efficace nel prevenire i mali effetti della reazione, per cui la fibra senziente risponde agli efficienti, che momentaneamente, benchè con energia, la deprimono; e per propugnare il suo uso contro qualche teorica, che non è più di moda, basti ricordare che anche l'angiolite suol talvolta succedere allo spavento; ond'è che va errato chi suppone, che gli effetti debbano essere sempre dello stesso colore delle cagioni che gli hanno prodotti; e qui potrebbe per avventura essere fatta menzione dei grandi effetti che sono il risultamento di moti piccoli successivamente accumulati, il che assai chiaro si ravvisa nelle pericolose infiammazioni venute in conseguenza del freddo.

Quantunque questa nevrosi, allora quando è trasandata nel suo rompere, non sia mai più suscettiva di perfetto risanamento, non pertanto non debbe essere abbandonata a sè stessa, come quella che può notabilmente alleviarsi, se il medico, e, molto più di lui, coloro, che circondano il fanciullo, adoperino con amore e con prudenza in suo vantaggio, cioè i genitori, i parenti, i maestri, i pedagoghi; ed in ciò debbono essere assai cauti. S'eglino vogliono migliorare il suo stato dovranno trattarlo con amicizia e famigliarità; porre da parte ogni contegno e rigore; ed adottare molta dolcezza di maniere e un tuono sempre piacevole, che lo conforti ed inanimi; le grida, le rampogne, le minaccie, le busse esasperano il male. Secondo l'età ed il grado dello sviluppo in cui è la ragione del soggetto, conviene interessare nella causa di lui il suo amor proprio, e servirsene come di validissimo cooperatore per ottenere un buon successo. Si faccia da prima comprendere all'ammalato tutto il ridicolo che accompagna la sua condizione, e gli si dimostri la facilità di francarsene qualunque volta con fermo proposito il voglia; si accagioni di picciolezza di spiriti per ciò che si prende soggezione di altrui; e nulla si trascuri per convincerlo ch'egli in parlando non incorre in errori; acciocchè si persuada non esservi motivo per cui debba aver tema o ritegno nel discorrere. A conferma di quanto finora si è accennato gioverà ricordare che i tartaglioni parlano con minore stento la lingua natia che le straniere, e più scorrevolmente quelle che meglio posseggono, e nelle quali, per essersene più a lungo esercitati, temono meno, che in altre, di dire degli spropositi; con più speditezza tra i domestici, che tra persone nuove, o persone la cui presenza in qual si voglia modo loro rechi noja. Qui cade in acconcio il seguente fatto. Un oltra-

montano, per istato ragguardevole, che nell' anno 1788 trovavasi a Venezia e che era tartaglione, se ve n' ha, parlava da sano allorchè era in bautta e colla maschera in sul volto; bastava che la si togliesse per tornare agl' intoppi abituali —. E siccome già si è veduto che i tartaglioni, nel mentre che fanno sforzi per articolare una parola, pensano a quella che dee seguire, e antivedendo le difficoltà, nelle quali sanno di doversi imbattere, si concitano in modo, che quelle ove in quell' istante si trovano, divengano maggiori, così converrà farli accorti di questa irragionevole operazione della loro mente, e del danno che quindi in loro risulta; ed oltre a ciò si ponga in opera ogni più fino artifizio ed i più efficaci mezzi per far adottare al paziente un' aria ed un tuono di maggioranza, che nel nostro caso sarà comportabile, perchè è voluto da questa peculiare combinazione: non sarà senza giovamento ricordargli di continuo, ch' egli quando è solo parla e legge francamente; e trattenerlo a lungo in questa consolante idea, la quale reagisca a quella dell' avvilimento che gli viene dalla coscienza del suo difetto, ed inculcargli con energia di doversi immaginare d' essere in egual situazione allora pure che si trova in società. — Si sa che i tartaglioni variando la messa della voce, che loro è naturale, parlano più liberamente, e talvolta anche bene. Parecchi tra loro si esprimono con meno stento (ed alla propria esperienza ne debbono la scoperta) favellando chi a voce alta, chi a voce bassa, e chi in falsetto; perciò non sarà fuor di proposito condurre la voce dell' ammalato per diversi tuoni fin tanto che si colga in quello, che varrà ad imprimere all'organo la modificazione adatta all'uopo. È ancora fresca tra noi la memoria di due predicatori, i quali, quantunque nel dialogo famigliare tartagliassero a grado molto avanzato, ben raramente nell' esercizio del loro ministero davano qualche leggiero segno del loro difetto. — Primieramente si facciano leggere ad alta voce i fanciulli che tartagliano: questo esercizio loro tornerà utile; ma esso non è quello che basti; chi legge non guarda all' intorno, e perciò non si trova tra le circostanze di colui che parla in conversazione; quindi è necessario costringerli a proferire in crocchio cose imparate a memoria; così saranno posti in relazione cogli oggetti che li circondano, e ne saranno più o meno colpiti; e così anco si avvezzeranno a sormontare la più ardua delle difficoltà, mentre anderanno perdendo la penosa attitudine, in cui gli suole addurre la presenza di altri uomini. Questo metodo vuol essere validamente ed indefessamente promosso; esso dee occupar gran parte della giornata, poichè s' ha da fare con un' infermità di non agevole risanamento, la quale se non s' incalza senza posa, non si vince: mercè di questo

esercizio gli ammalati apprendono a superare gl'impedimenti morali ed i fisici che ne consieguono, i quali si oppongono alla speditezza della loquela; e ciò ne avviene, cred' io, poichè gli organi che concorrono a formarla, pel continuo eccitamento in che gli mette il detto artifizio, acquistano maggior vigore, perdono l'assuefazione di convellersi in quella determinata maniera, ed a poco a poco, per così dire, se la dimenticano. — Si danno però dei fanciulli di così vivace temperamento, e di spiriti tanto ardenti, che rendono vuota d' effetto ogni buona e tranquilla maniera che con loro si usi; questi hanno bisogno di essere scossi gagliardamente. Quindi non sortendo buona riuscita il metodo, di cui finora si è trattato, il medico dovrà appigliarsi ad un altro per diametro opposto al primo; cioè vedrà modo di contrabbilanciare gli abituali convulsivi movimenti con altri più forti a norma della legge generale delle mobilità spasmodiche. In tal caso eccellente divisamento sarà quello di far partito coll' immaginazione, la quale può tanto sul sistema nervoso, ch' ella agita e mette in giuoco a talento or in parte, or tutto intero. Se ne trascelga il mezzo più violento; pongasi per quanto si può alle strette l' amor proprio del fanciullo; ciò immancabilmente si otterrà per via del ridicolo, qualora si dispongano le cose in guisa, che chiunque ha da far con lui, lo contraffaccia, e lo schernisca; questa congiura lo recherà a stato di fera angustia; vedendosi deriso e rispinto da ogni lato comincerà a pensare a'fatti suoi; allora il senso interno ripiegandosi sopra sè stesso ed operando vigorosamente sulla volontà, produrrà contrazioni in verso opposto per mezzo di convulsione più forte. Qui mi viene in taglio di narrare un fatto, di cui, già tempo, fui testimone. Uno dei più celebri tartaglioni nel bollor dell' ira intuonava col più strano solfeggio solenne invettiva contro un cotale che l' aveva offeso; l' avversario, quantunque inviperito egli pure, al vedere le contorsioni dell' altro non potè frenarsi di dare in un sonorissimo scroscio di risa; il tartaglione si tace, e postosi in perfetta tranquillità, pronunzia in modo spedito e naturale alcuni ben lunghi periodi di rimprovero. Sembra che in questo caso lo stimolo, che agì sul cerebro, e quindi sull'organismo della favella, fosse tale da poter immutare quella preternaturale condizione la quale costituiva gl' impedimenti, che abitualmente si opponevano alla scioltezza del parlare di quell'uomo: e se allora egli ebbe la facoltà di dar fuori più parole senza intopparvi, perchè non avrebbe potuto protrarre il discorso a cento tanti, se quella nuova ed insolita maniera di essere del centro nervoso fosse rimasta in istato, ed avesse proseguito ad eccitare egualmente la suscettività di quegli organi? Ho per fermo, che coloro che convivono

con questa sorta di ammalati, hanno quasi cotidianamente occasione di essere spettatori di simili istentanee variazioni. Questa, come parecchie altre suscettività spasmodiche, passa da individuo ad individuo, e ciò intraviene tra'fanciulli, essendo i loro nervi molti e cedevoli a qualunque impressione; ove ciò sia, trattandosi di vizio che deriva da semplice abitudine d'involontaria imitazione per simpatia nervosa, la guarigione è certa: ella si otterrà coll' allontanare i sani dagl'infermi.—Nessuno dei trentacinque, che in diversi tempi e paesi furono da me interrogati se per avventura il tartagliare fosse in loro ereditario, disse essere figlio di padre o madre che ne patisse.

Singolarità comunicataci dal medesimo sig. dott. STULLI.

Nella Herzegovina, provincia ottomanna, nel villaggio di Lastra, parrocchia cattolica contermina a quella di Stano (circolo di Ragusa) nacque nel 1642 un Giovanni Raguusc, che morì nel 1766. Tra molti figli egli ebbe sei maschi, ciascuno dei quali fu padre a numerosa figliuolanza; i discesi di questa formano al dì d'oggi 24 famiglie, che sommano a cinquecento individui o in quel torno: tra questi vivono quattro dell'età di oltre i cent'anni. Sembra, che in questa famiglia patriarcale la longevità sia ereditaria come in altre suol essere la podagra. È cosa di fatto, che per vivere lungamente bisogna sortirne dalla natura le condizioni necessarie; ove esse manchino, la più timorosa osservanza dei precetti dell'igiene, e tutti gli alberelli delle farmacopee non bastano; chi le possiede di rado inferma, e se pur talvolta vi cade presto risorge. Il partaggio dei Raguusc è la fatica, la povertà, e tutte le privazioni che circondano i coloni addetti alla gleba turca. Il luogo dove sorge il detto villaggio è il dorso di una montagna volta a settentrione, e sovrastante ad una spaziosa pianura; in tutta quella provincia non ci sono nè medici nè chirurghi; chi sa qual conseguente qui ne tirerebbe il Petrarca! Se però non ci sono medici, havvi la medicina, come tra qualunque altra popolazione anche più selvaggia. Parecchie malattie vi sono trattate secondo alcuni metodi che per tradizione passano da padre in figlio; merita di essere riferito quello per cui si cura la pleuritide. Ridotto a nudità l' ammalato si involge in una schiavina benbene inzuppata di acqua fredda; infagottato a questo modo si attacca con funi ad un palo assai lungo, e grosso che ne possa sostenere il peso; il palo si colloca tra due fuochi e si va girando a guisa di spiedo; il paziente intanto strilla, e grida mercè per Dio: ma le sue grida sono niente: egli deve stare in quella voluttuosa positura finchè la schiavina abbia perduto tutto il suo umido: allora la cura è al termine, e secondo la frase patologica di quella gente *il male è maturato*. Slegato l'infermo dal palo, e sviluppato dal suo involucro, nudo si ripone sulla paglia; allora si getta sopra di lui quanto di panni-lani v' ha in casa; ne consiegue un copioso sudore. I morlacchi ed i turchi hanno grandissima fiducia in questo più che eroico medicamento; non si vuol negare che per uscirne con onore bisogna essere *durum a stirpe genus*.

BULLETTINO SCIENTIFICO

N.° XLV. *Giugno* 1827.

Scienze Naturali.

Meteorologia.

Il sig. *Morin*, ingegnere di ponti e strade, ha pubblicato a Parigi una prima memoria, in seguito della quale ne promette più altre, relativa ad un progetto di corrispondenza meteorologica tendente a predire anticipatamente lo stato dell'atmosfera in un tempo dato sopra un dato punto della terra.

Il campo attuale della meteorologia, dice il sig. Morin, è ristretto, limitandosi a determinare le temperature medie, e le variazioni barometriche medie dei diversi luoghi. La materia acquista un più grande interesse per la speranza di dedurre dalle osservazioni un calcolo anticipato delle fasi meteorologiche d' una contrada. Colle teoriche le quali hanno servito d'appoggio fin quì alle predizioni meteorologiche, non si è ottenuto buon successo; dunque tali teoriche erano false, almeno in qualche parte.

Ecco le basi della teorica dell' autore, il quale non discute le altre. L' esperienza ed il calcolo hanno provato che la luna non ha influenza sensibile sui fenomeni meteorologici; lo stesso può dirsi degli altri corpi celesti, eccetto il sole. Si può dunque concludere che il calorico il quale emana da questo sulla terra sia la causa principale dei fenomeni atmosferici.

Se la superficie della terra fosse unita e senza ineguaglianze, se fosse ovunque d' una stessa natura e qualità; nell' attual posizione del sole relativamente alla terra, le meteore non avrebbero che una debolissima intensità, varierebbero pochissimo da un giorno all' altro, e tutti gli anni alle stesse epoche si riprodurrebbero egualmente, perchè il sole e la terra sarebbero in un giorno dato negli stessi rapporti fra loro, che un anno prima. Vi sarebbe questa sola differenza, che tenderebbe a formarsi nel senso d'ogni parallelo una debole corrente d'aria, che seguirebbe il corso del sole, cioè d'oriente in occidente, ed un altra che si partirebbe dall'equatore per andare verso i poli, la quale si combinerebbe colla prima quando il sole passasse nell' altro emisfero, e lo seguirebbe in tutto il suo cammino.

La cosa è ben diversa nella molto più complicata composizione

della terra. La sua superficie è composta di terra e d'acqua; l'acqua è solida o liquida; la sua temperatura è diversa da un parallelo all'altro, ed anche sotto lo stesso parallelo. La terra è argillosa, o calcare, o sabbiosa; essa è piena d' ineguaglianze più o meno considerabili, coltivata o sterile, soggetta o nò ad eruzioni vulcaniche. Queste differenze tendono a modificare gli effetti del calorico mandato dal sole sulla terra, come anche l' evaporazione, che n' è conseguenza, donde risultano fenomeni atmosferici particolari a ciascun paese.

Investigare tutte le conseguenze che debbono risultare da queste differenze, sarebbe troppo lungo, continua l'autore, e sarà oggetto d'altre memorie. Qui si limita a cercare la spiegazione dei fenomeni più generali, e che hanno un rapporto più immediato col fine del suo scritto. Supponendo quasi sempre la superficie del globo divisa in mari ed in continenti di cui la superficie è omogenea, non ragiona intorno alle altre modificazioni, se non quanto gli bisogni per rendersi meno oscuro. Considerando il sole nel suo passaggio dall' equinozio di primavera al solstizio d' estate, stabilisce i fenomeni che debbono avvenire dal mezzogiorno al nord del nostro continente, e quelli ben diversi che accaderebbero dall' ovest all' est.

Nella Biblioteca Universale di Ginevra, aprile 1827, pag. 276, si trova un confronto interessante delle osservazioni meteorologiche fatte nel 1825 nel giardino botanico dell' Avana dal dotto naturalista sig. *Ramon de Sagra*, con quelle fatte nello stesso anno a Ginevra. Le osservazioni dell' Avana sembrano fatte con somma diligenza, e secondo un sistema molto bene inteso. Le medie mensuali dei tre strumenti son prese sù tutte le osservazioni del mese, e le medie annue su tutte quelle dell' anno, facendosi tre osservazioni ogni giorno. La maggiore altezza del barometro è stata osservata in gennaio, quindi in dicembre; la minore il 1 ottobre, giorno in cui un terribile uragano percosse la città della Trinità sulla costa sud di Cuba. La variazione diurna si è mantenuta fra linee 0,7 e 1,7 la più grande ha avuto luogo il 1 ottobre, mentre il barometro segnava il minimo; però non deve esser posta fra le variazioni regolari. La differenza fra gli estremi delle medie mensuali 28 poll. 5,5 lin. e 27 poll. 7,5 lin. è di 10 lin. La media del massimo per il termometro è stata in luglio, quella del minimo in gennaio, febbraio, e dicembre; la media annua corrisponde a quella dell' ottobre. Quanto all' igrometro, il massimo dell' anno corrisponde in genere al massimo diurno dei diversi mesi; il minimo si presenta in aprile; ne segue gennaio. Fà sorpresa l'egua-

glianza non meno che l'elevazione della temperatura di quella stazione. Le medie termometriche mensuali non differiscono al più che di 5.° 68; le stesse medie a Ginevra nel 1825 differirono di 16.° 02!

Nota meteorologica data da Joyeuse 30 *marzo* 1827. Il dì 8 di questo mese a 7 ore di sera, spirando un vento sud, il barometro essendo abbassato di mezza linea, cominciò a cadere una pioggia, che dopo aver dato 31 lin. d'acqua, ha terminato il 9 a ore 4 di mattina con una grandine, di cui è stata coperta la terra a quasi tre pollici d'altezza in meno di mezz'ora. In questo tempo grandi colpi di tuono si succedevano senza interruzione. I grani della grandine non erano più grossi dei piselli. La stagione era in un punto in cui la grandine non ha potuto far gran danno alla campagna.

La contrada del lago Lemano è stata esposta il 20 maggio ad una pioggia di tal durata e di tale abbondanza, che nè la memoria degli uomini più vecchi, nè le croniche del paese ne somministrano esempio. Nell'intero corso di quel mese il tempo era stato piovoso e variabile, senza per altro che si facesse freddo; il vento di sud-ovest aveva soffiato quasi costantemente; il giorno 20, il termometro di Réaumur segnando gradi 18, temperatura discretamente elevata per la stagione, ed il barometro essendo a circa 26 poll. e 10 lin. le nubi si sono accumulate dopo il mezzo giorno, e verso le ore 5 è cominciata a cadere sulla città di Ginevra e sul territorio che la circonda una dirotta e tempestosa pioggia, mescolata di grandine, ed accompagnata da tuoni assai violenti, e che ha durato per tre ore quasi senza interruzione. In pochi momenti il paese è stato coperto d'un inondazione che ha preso un carattere quasi disastroso. I più piccoli ruscelli son divenuti torrenti, e le abitazioni situate verso le rive del lago e del Rodano, esposte a tutto il furore delle correnti che vi si gettavano, hanno sofferto gravi danni.

È difficile stimare la quantità d'acqua caduta; i pluviometri più vasti erano affatto insufficienti: pure alcune osservazioni che si devono al caso possono darne un idea. Quelle che ci sembrano meritare maggior confidenza porterebbero a 6 pollici l'altezza dell'acqua che ha coperto il suolo: quantità enorme, se si considera che a Ginevra la media annua della pioggia, presa sopra gli ultimi 10 anni, non eccede i 24 pollici, e che l'anno 1826, straordinario per la continuità delle pioggie, non ne ha dato che 36 pollici.

La colonna di pioggia partita da Vevey all'estremità orientale del lago, si è avanzata fino al Giura presso Ginevra, versando quasi alternativamente sopra ciascuna delle rive del Lemano dei tor-

renti d' acqua, o una grandine abbondante. Vevey, Aubonne, sulla riva di Vaud, Evian sopra quella di Savoia, Ginevra ed il suo distretto all' estremità orientale, sono stati devastati. Un flagello di questo genere, attributo troppo ordinario del clima dei tropici, era incognito agli abitantti della nostra contrada. Le masse più dense di vapore acqueo si formano e si rovesciano in generale sulle alte cime delle alpi di Romand, delle montagne dello Chablais e del Faussigny, e della catena del Giura, che cingono la valle, e le parti basse sono risparmiate. Raramente sono state soggette ad inondazione, quando le acque del Rodano e quelle dell'Arva erano gonfiate da una fusione accelerata delle nevi o dei ghiacci che formano le loro sorgenti; ma questi risultamenti erano di poca importanza in confronto di quelli di questa sorprendente caduta d' acqua.

È cosa degna d' osservazione che nella durata di questa tempesta il vento sia stato poco violento, e che il barometro si sia mantenuto quasi stazionario fra 26 poll. 10 lin. e 26 poll. 11 lin.

Si è saputo che è caduta nello stesso giorno una pioggia abbondante in diversi luoghi della Svizzera centrale, ed in alcune parti della Francia; essa è stata cagione che la Garonna ha inondato il paese intorno Tolosa, producendovi danni notabilissimi. (*Estratto dalla biblicteca universale di Ginevra maggio* 1827.)

Ragusa 23 *maggio* 1827.

Apparisce dai pubblici fogli, che nel giorno 17 di Aprile prossimamente passato, fu sentito il tremuoto in molti punti tra se non poco distanti dell' Europa meridionale; ma siccome nella provincia dalmata non si stampano gazzette, che vadano propalando i fatti nostri, così penso che voi ed i vostri amici che s'impigliano delle cose naturali, n' attendiate da me qualche nuova per sapere se noi pure abbiamo avuto la nostra quota, e di che maniera.

Nell' anzidetto giorno alle meriggiane ore due e minuti 41 all'incirca, previo un romore simile a quello d'una folata di vento, cominciò il tremuoto colla direzione da tramontana verso levante, per cui è sempre usato di venirci a trovare; fu tutto ondulatorio, e durò oltre i 20 secondi. Il barometro segnava 28, 3. Il termometro 12; il cielo era annuvolato. Il mare che era in calma non mostrava di prender parte al fenomeno: non così l'atmosfera: la mattina aveva piovigginato e fino a quel momento traeva lo scirocco; al vento, che cessò di un tratto succedette profonda calma qual non suole mancar mai nell'istante che la terra comincia a tremare. Non era un' ora passata dopo la scossa, che il cielo diventò sereno per fiato di ostro che poco

innanzi era surto: se non che si scorgeva sull' orizzonte dalla parte di libeccio un tendone, che al tramontar del sole cominciò ad innalzarsi e che belbello andò avanzando verso il continente; prima della mezza notte si era già disteso da per tutto: poco stante cominciò a tuonare ed a balenare; quindi versò un diluvio di piova che finì colla caduta di un immensa quantità di gragnuola accompagnata da rombo spaventevole, la quale percosse la sola città di Ragusa. Deciderà, chi più di me si conosce di simili faccende, se questo parziale rivolgimento atmosferico, trattandosi di una espansione accaduta sotto un così largo tratto di crosta terrestre, possa aver avuto relazione con essa. La scossa di cui si parla, come tutte le altre, che nel corso di mia vita mi venne fatto di sentir forti, ebbe delle giunte d' impulsi istantanei e leggieri, che fino al dì d'oggi ammontano ad una dozzina: havvi chi pretende essere essi stati più numerosi; ma io non do luogo nella mia sirmologia se non a quei solamente di cui mi sono accorto io medesimo, o di cui mi sono chiarito in modo da non poterne dubitare. Le bestie non mostrarono di aver presentita quella scossa, nè apparvero agitate nell' atto, che la terra tremava; cosa altre volte da me osservata nei tremuoti di ondulazione; mentre in quella dei 7 di Agosto 1823, la quale, a dir vero, fu egualmente lunga, assai più gagliarda, e tutta in senso verticale, ogni maniera di animali domestici si era messa a romore, talmente che i galli quanti erano nella città si diedero a cantar vigorosamente nè prima del mezzo dì si tacquero, ed i gatti fuggirono dalle case nè alcuno fu veduto rientrare se non nella mattina del giorno dopo. Convien pensare che le anguille (murena anguilla), di cui ordinariamente si fa buona pesca, allorchè sono imminenti i temporali, poichè allora abbandonano i fondi e vengono a galla, siansene trovate niale, essendo che nel fiume Ombla, e nel porto di Gravosa furono prese alcune di enorme grandezza, combinazione straordinaria in que' luoghi; il che fa supporre, che nel lungo corso dell' età loro, non si erano mai trovate in così duro frangente che le avesse obbligate a dilungarsi dal loro limaccio, e quindi i ghiotti di questi leccumi sostengono, che anche i tremuoti sono buoni a qualche cosa.

Il terremoto dei 17 di Aprile fu assai meno sentito a Ragusa vecchia (l'Epidauro degli antichi) che di qua e di là di essa: ciò pur avvenne ai 7 di Agosto 1823, ed allora io attribuiva questa eccezione ad un pozzo molto profondo che s'interna nella penisola, sulla quale sorge quella piccola città. Fatto è che nello stesso giorno e nella stessa ora tremò non solo la provincia Dalmata, continente ed isole non esclusa Lagoria, ove la viva generazione non sapeva cosa fosse il terremoto; ma anche, se le gazzette dicono vero almeno su questo

particolare, tremarono la Puglia, la Marca d'Ancona, Venezia e Trieste. Nè quel terribile efficiente della natura, che col volger dei secoli va cambiando l'esterno della corteccia di questo bel pianeta, si contentò a così poco. Quantunque per manco di relazioni ignoriamo quanto viaggio egli abbia fatto verso borea e verso levante, oppure da qual punto abbia preso le mosse per venire fino a noi, certo è che fu agitata con forza tutta la provincia ottomanna della Herzegovina contermina a questa nostra. I turchi che scendono ai mercati del nostro confine affermano che quel tremuoto fu maggiore di quanti a memoria di uomo furono colà provati, che d'allora in poi sentonsi ogni giorno dei più o meno forti, e che il Ponte di Môstar (ponte antico) abbia patito. Egli è questo un solenne arco di pietra che fu curvato da una montagna all'altra nel fiume Narenta sotto l'impero di Trajano. Ma di questi terremoti *in partibus*, ove ora si fanno volar le teste di Giannizzeri come cime di papaveri, avremo notizie più esatte in progresso di tempo; e forse si udiranno novelle maravigliose di qualche gran trambusto in regione lontana, il quale ha così potentemente *raggiato* fino a noi; ed a considerare l'estensione della terra, che in quell'istante traballò, diventano cella i volgimenti, e rivolgimenti per cui Encelado fa crollar l'Etna; ed egli stesso, come che sperticato, fa figura di pigmeo a riscontro di questo anonimo Titano il quale, non ha guari, ci ha fatto così cattivo vezzo.

DOT. STULLI.

Fisica e chimica.

Le osservazioni regolari, fatte all'osservatorio di Parigi ed altrove, avevano provato che l'apparizione delle aurore boreali nelle regioni polari produce costantemente un agitazione sensibile nell'ago calamitato, anche nei paesi ove queste meteore non sono visibili. Questo risultamento era stato negato da alcuni fisici inglesi, all'opinione dei quali sembravano prestare valido appoggio le osservazioni dei capitani Franklin e Parry, i quali hanno riferito che le aurore boreali non producono veruna agitazione nell'ago magnetico nemmeno nelle stesse regioni polari. Sembra per altro che debbano riguardarsi come erronee le conclusioni dedotte da ciò che accade nelle regioni polari per applicarsi a ciò che debba accadere nei climi più meridionali.

Di fatto il sig. *Cowper* ha verificato che a Casan, come a Parigi, l'ago magnetico è sempre agitato allorchè le aurore boreali appariscono verso i poli, e che ivi pure, come a Parigi quest'agitazione è accompagnata da una più grande intensità della virtù magnetica della calamita. Risulta di più dalle osservazioni del sig. Cowper

che le agitazioni dell'ago magnetico occasionate dalle aurore boreali sono state osservate a Casan nelli stessi giorni che a Parigi.

È noto essere stata agitata fra i fisici la questione se il calorico specifico dei diversi gas, sottoposti ad una stessa pressione, sia lo stesso. Non solo diversi fisici distinti avevano in ciò opinato diversamente, ma lo stesso sig. Gay-Lussac, dopo aver risoluto la questione affermativamente, ha adottato la conclusione contraria. Ora i sigg. *Macaire* e *Marcet* di Ginevra, in seguito di ricerche espressamente intraprese, hanno deciso definitivamente la questione per l'affermativa, ed hanno anche spiegato come il celebre fisico nominato abbia potuto esser condotto a risultamenti diversi, dipendentemente dai diversi apparati dei quali ha fatto uso.

Il sig. *Woehler* ha trovato che l'acido iodoso annunziato dal profess. Sementini non è altro che del cloruro d'iodio che tiene dell'iodio in dissoluzione. Saturandolo con carbonato di soda, l'iodio disciolto si precipita; evaporando la dissoluzione a secco, e scaldando fortemente il residuo, si fonde; e si riconosce facilmente che egli è composto di cloruro e di ioduro di sodio, discogliendolo nell'acqua, precipitando il cloro e l'iodio per mezzo del nitrato d'argento, e trattando il precipitato umido per l'ammoniaca, la quale non discioglie che il cloruro, lasciando l'ioduro solo.

Nel processo del profess. Sementini, che consiste in distillare una mescolanza di clorato di potassa e d'iodio, se si arresta l'operazione nel momento in cui le ultime porzioni di cloruro d'iodio passano alla distillazione, il residuo è un composto di cloruro di sodio, di clorato e di iodato di potassa, e non contiene ioduro di potassio. Egli è evidente che la produzione del cloruro d'iodio è determinata dalla formazione dell'iodato di potassa, poichè l'iodio non esercita azione veruna sul cloruro di potassio.

Il sig. *Boulay* figlio, in una sua memoria sugl'ioduri, conclude: 1.° che esistono degl'idriodati di ioduri metallici, analoghi agl'idrosolfati di solfuri; 2.° che gl'ioduri metallici son suscettibili di dividersi in ioduri acidi ed ioduri basici, la combinazione dei quali dà origine a veri sali; 3.° che gl'ioduri ed i cloruri possono combinarsi fra loro. Queste conclusioni si estendono evidentemente ai cloruri stessi.

I sigg. *Planche* e *Soubeiran* hanno osservato che triturando dell' iodio e del protocloruro di mercurio, prima a secco, poi coll' acqua, l' iodio decompone il protocloruro, unendosi ad una porzione del mercurio, sicchè si forma del deutocloruro, e dell' ioduro di mercurio. Se l' iodio è in eccesso, si forma del deutocloruro e del deutoioduro di mercurio.

Il sig. *Magnes* ha fatto l' osservazione importante che la laccamuffa (tournesol) arrossita dall' acido solforico, scaldata lungamente coll' acqua pura, torna a prendere il suo colore turchiniccio naturale; circostanza che ignorata potrebbe far supporre l' esistenza d' un alcali dove non è. A spiegare questo fenomeno egli suppone che, mediante il calorico, quella piccola porzione d'acido solforico libero, cui era dovuta la colorazione in rosso, si combini coll' eccesso d' alcali contenuto nella tintura, la quale riprenda così il suo color naturale. È noto che i sali terrosi contenuti nell' acqua comune operano egualmente quest' ultimo effetto.

Il sig. *Vogel* ha concluso dalle sue esperienze che il color nero che le acque minerali presentano allorchè si versa in esse la tintura di galla, o il vino bianco, è un indizio certo dell' esistenza del ferro in quelle acque; mentre un leggiero color verdastro o rossastro, che apparisce talvolta per l'affusione degli stessi reagenti, può esser prodotto dai carbonati di soda o di calce, che si trovino in quantità notabile nelle acque minerali.

Lo stesso sig. *Vogel*, avendo intrapreso dell' esperienze comparative sopra l' etere idroclorico pesante e l' olio prodotto dal gas oleofaciente, ne ha ottenuto, fra gli altri, i seguenti curiosi ed importanti risultamenti. Preparando egli l' etere idroclorico con far passare una corrente di cloro nell' alcool; osservò un fenomeno singolare. Allorchè l' alcool era vicino al punto di saturazione, la presenza della luce solare faceva sì che le bolle di cloro le quali arrivavano in fondo all' alcool erano accompagnate da una fiamma di color porporino che gettava una luce vivissima, producendo un vapor bianco, ed imprimendo delle scosse violente al liquido. Per separare l' acido idroclorico che può trovarvisi, si satura con carbonato di calce e si distilla; l' alcool e l' etere si sollevano insieme, ma si separano facilmente agitando il liquido misto con acqua, la quale scioglie tutto l' alcool, e poco o niente dell' etere.

Quanto all'olio del gas oleofaciente, si sa che si forma per la rea-

zione del cloro e del gas oleofaciente. Le ricerche chimiche fatte dal sig. Vogel su questi due prodotti, applicando loro l'azione d'un alta temperatura, quella della potassa, e quella del fosforo, che vi si discioglie, l'hanno condotto a concludere l'identità della loro composizione, a malgrado d'alcune differenze nelle loro proprietà fisiche. Così la densità dell'etere idroclorico pesante è 1,134 (alla temperatura di 10° R.), quella dell'olio indicato 1,214; l'odore di questo è più aromatico, ed il sapore più zuccherato, che quello dell'etere. Frauenhofer ha trovato che la potenza rifrattiva di quest'etere è 1,0606, quella dell'acqua essendo 1.

Il sig. *Tèlloy* analizzando la *Scilla*, vi ha trovato un principio pungente fugacissimo, della gomma, dello zucchero incristallizzabile, della materia grassa, una sostanza eccessivamente acre ed amara, nella quale risiedono tutte le proprietà della scilla, e che propone di chiamare *scillitina*.

Mineralogia.

In una mica di Monroe nella N. York il sig *Marx* ha trovato un solo asse di doppia refrazione, e nello stesso tempo che vi mancava il litio, conteneva la potassa, l'allumina, la magnesia, gli ossidi di ferro e di manganese, e l'acido fluorico. La forma è di un prisma quadrangolare a base obliqua con gli angoli di 60° e 120°. Alla specie poi della mica col litio il sig. Meyer riferisce la lepidolite, alcune miche di Chardorf nella Sassonia, le miche di Zinnovald, di Altenberg, molte di Cornovaglia: quella del M. di s. Michele, una di Carclage, una degli Oural, forse una mica fusibilissima della Dolomia del s. Gottardo: e finalmente quella di Campo all'isola dell'Elba.

Lo stesso sig. Marx ha trovato nella dicroite la proprietà di polarizzare la luce che la traversa, e ciò accade sì tagliandone le lamine in senso parallelo, che perpendicolare all'asse.

Il sig. *Brewster* ha esaminato l'edingtonite riguardo alle sue proprietà ottiche, ed ha veduto ch'ella aveva un asse di doppia refrazione coincidente.

In una vena di argento di Joachimstal in Boemia è stato trovato sull'urano ossidato, unitamente all'ocra di urano ed alla farmacolite un minerale giallo vivacissimo di tinta intermedia fra 'l giallo limone, ed il giallo zolfo, che esaminato dal sig. Zippe pare essere un carbonato di urano.

Il pleonasto, che non si conosceva se non in piccoli cristalli, è stato nella N. York trovato della grossezza di 4 a 16 pollici di cir-

conferenza. Questo minerale è in un calcario primitivo, associato a dei cristalli di serpentino, che hanno la forma di un prisma romboidale, a dei grossi cristalli prismatici di ferro cromato lunghi due pollici e larghi uno, e dei cristalli verdi, rossi e bruni di spinello. Nel medesimo distretto si trovano dei grossi cristalli di scapolite.

I cristalli di piombo tungstato osservati dal sig. *Levy* nella collezione di Turner hanno per forma primitiva un ottaedro di 99° 43′ per le facce della medesima piramide, e di 131° 30′ per le aggiacenti nelle due piramidi. Il sig. Levy avverte in tal circostanza, che forme consimili si ravvisano nei piccoli cristalli bianchi i quali talvolta accompagnano il molibdato di piombo, e l'analogia che questo ha col tungstato di calce. Inoltre v'ha delle analogie di forma fra'l carbonato di piombo e l'arragonite: fra'l fosfato di piombo e quello di calce, talchè pare che debbano la calce ed il piombo riguardarsi come sostanze isomorfe.

Il sig. *Tank* osservò per la prima volta il pirocloro in un filone di sienite zirconifera in Norvegia, ed il sig. Wohler lo ritrovò pure in una consimile giacitura. Ha molto il colore bruno cupo dello sfenoide; è nero nella rottura fresca. La forma primitiva è un ottaedro regolare, il suo peso specifico di 4,216: è più duro dello spato fluore, e meno del feldspato, la sua polvere è bruna chiara, la rottura è scagliosa: al cannello solo diviene giallo brunastro chiaro, dalla quale proprietà è stato questo minerale chiamato pirocloro, per lo che distinguesi dalla polimignite, colla quale si trova a Frideriksvarn, e che scaldata al cannello conserva il suo color nero. La parte principale di questo minerale è un titanato di calce.

I topazzi del Brasile e quei di Sassonia esaminati dal sig. Brewster, per il modo col quale si comportano alla influenza della luce polarizzata, gli hanno fatto conoscere alcune proprietà notabilissime per rapporto a quegli del Brasile sopradetto. La parte interna dei cristalli gli è sempre comparsa di altro colore che l'esterna, ed agli angoli acuti del prisma del topazzo comparivano due prismi rossi, di varia tinta, secondo che il piano di polarizzazione del raggio coincideva con l'una o con l'altra diagonale delle basi. Si è assicurato che essi hanno una complicata emitropia, nella quale le lamine componenti hanno le loro sezioni principali diversamente inclinate fra loro, la quale struttura egli chiama tessulata. Parimente gli assi di refrazione fanno un angolo differente nei diversi pezzi, e spesso uno degli assi è più inclinato dell'altro ai piani naturali delle lamine del cristallo. La fosforescenza in questi topazzi offre inoltre alcuni fenomeni propri, soprattutto in quelli di struttura complicata. Egli perciò sospetta che il topazzo del Brasile costituisca una specie di-

stinta da quello di Sassonia, della N. Olanda, e della Scozia, ed i suoi sospetti pare che sieno avverati da un' analisi del sig. Guglielmo Gregor.

Nel sale ammoniaco misto di zolfo di Vulcano, si trova il selenio, manifestamente riconoscibile all' odore di razza. Il sig. Stromeyer che ha fatto questa osservazione ha ancora analizzato il piombo seleniato di Zellerfield.

Geologia.

A Wolkenburgo, secondo il sig. *Noeggerath*, egualmente che a Stungelberg ed a Drachenfels si trovano le trachiti prismate, e la loro altezza talvolta giunge a 70 piedi di altezza sopra 3 a 13 di larghezza. A Wolkenburgo poi ed a Stungelberg alcuni di questi prismi sono composti, presso a poco come i basalti, di parti allungate globulari e testacee. Il sig. Ehrenbreitstein ha osservato nei grauvacchi lo stesso modo di dividersi globularmente, e le loro palle hanno da mezzo piede a due piedi di diametro. Questo genere di divisione, che egli crede non per anco osservato, è stato veduto però in Scozia ed in Inghilterra.

Nell'America meridionale v' ha una sola gran catena, che è quella delle Cordigliere, e tre gruppi di montagne, cioè quelle del Brasile, quelle di Parima o dell' Orenoco, e la Sierra Nevada di S. Marta; fralle quali elevatezze sono le pianure immense del R. delle Amazzoni, e del vastissimo piano asciutto o umido, che dai Pampes della repubblica di Buenos-Ayres e del Paraguai, si stende fino nei bacini dell'Amazzone e dell' Orenoco, Il sig. Humboldt nel *Saggio di un quadro geognostico dell'America meridionale* osserva che fra 8° di latitudine sud e 21° latitudine nord, tostochè le cime passano 23 a 2470 tese, spariscono le rocce primitive, e su di esse s'inalza la trachite. Le cordigliere hanno l' andamento come di un filone, che ingrossa e si dirama qua e là per non ricostituire più oltre che un solo filone. La larghezza media delle Ande è di 18 a 20 leghe. Nelle Catene del Messico si trovano i minerali di argento, soprattutto fra il 16° e 29 di latitudine, e l' altura pianeggiante del Messico è un esempio dell' assioma, che ogni nodo o dilatazione di una catena ha delle cime, l' aggruppamento delle quali è indipendente dalla direzione generale dell' asse. Frall'11° ed il 16° di latitudine sono le linee dei vulcani di Nicaragua e di Guatimala, e fra'l 16° ed il 18° i graniti gnesiaci di Oaxaca, e fra'l 18° ed il 19° il nodo trachitico di Anahucac ed i vulcani accesi. Egli ha come classati i diversi terreni e ne ha indicato le principali affezioni: ed osserva che l' altezza del terreno terziario è fino a 200

tese, quella del grès che alterna col calcario di Cumana 550 tese; del calcario di Carisco 750; del calcario di Cunascoa 1050; dello gnesio 1300, a 1350; e nel dare la descrizione più circostanziata di ciascuna formazione, fralle molte ed interessanti osservazioni v' ha che sopra al granito gnesiaco presso Muitaco, si trovano le dioriti in globi; che il petrolio esce dallo schisto micaceo del golfo di Cariaco, e dal calcario secondario sull'Arco; che le sorgenti termali di Venezuela sono nelle rocce primitive; che lo gnesio micaschisto domina nella Cordigliera del littorale; che il grès dei piani contiene dei pezzetti di legni monocotiledoni e delle masse di ferro bruno, e considerato mineralogicamente somiglia ai *nagelflachs* della Svizzera; che il calcario di Cumanacoa per i fossili che contiene avrebbe molta affinità col calcario contornato antico delle Alpi, ed è ricoperto dal calcario terziario di Cumana, dal grès di Quetepe e dal calcario giurassico di Carisco; che il gesso, lo zolfo, il bitume ed il sal gemma sono depositi plutonici; che il suolo terziario è molto complesso e contiene dei calcari pienissimi di conchiglie, delle marne conchilifere, e le conchiglie degli uni e delle altre trovansi nel mare delle Antille. Vi sono pure dei grès calcari e delle marne colla selenite. Le fonoliti sorpassano i basalti al Messico, ed al Levante delle Cordigliere non si trovano rocce vulcaniche terziarie, e nemmeno al Brasile, ov' è soltanto un cono di fonolite presso Rio Janeiro.

Il sig. Schmidt, che ha profondamente studiati i filoni, e le loro affezioni, ha pubblicato una memoria, nella quale stabilisce le loro circostanze generali nella loro relazione colle formazioni che le racchiudono. Egli pertanto stabilisce " che i filoni formano delle lunghe strisce, e che traversano tutte le formazioni ed hanno una immensa profondità. Che durante la loro formazione sono sulla terra accaduti dei cambiamenti di livello, i quali hanno eguagliato l' altezza delle più elevate montagne: ma che essi e le fessure hanno avuto luogo in spazi differentissimi di tempo, e diminuiscono di numero venendo ai tempi moderni, e sono rari nelle Alpi. Riguardo al cangiamento di livello, egli deduce che i fatti hanno avuto luogo per abbassamento, e non per elevazione, poichè se la elevazione delle masse avesse prodotto le fessure, o specchi; il tetto dei filoni dovrebb' essere sempre più alto del muro, mentre si vede il contrario. Egli osserva pure che le fessure non sono l' effetto nè dell' essersi ritirata la materia per prosciugamento, nè dell'avere le masse sdrucciolato sopra piani inclinati, perchè in tal caso dovrebbero nelle Alpi trovarsi molti filoni. Crede che alcune masse sollevate sieno in seguito discese, perocchè senza ciò i vegetabili delle cave di car-

bone avrebbero vegetato sotto il mare. Il mare si è successivamente abbassato, secondo gli avvallamenti parziali della terra, ed ancora alcune parti dei continenti hanno potuto successivamente esser stati paese asciutto e paese sottomarino. La ricchezza dei filoni è variabilissima, e non è soggetta ad alcuna posizione regolare: ma talvolta dipende dalla roccia traversata; oppure dal modo col quale sono stati essi riempiuti.

Al contrario il sig. Ostmann crede che i filoni dell'Hartz sieno stati ripieni contemporaneamente alla formazione delle rocce per l'effetto di una contemporanea affinità: idea che sembra adottata dal sig. Haussmann.

Paleontografia.

Nello scavare il canale fra Mastricht ed Hocht sono state trovate in un argilla, che riposa sopra un terreno ghiaioso, varie zanne e molari di elefante, ed alcune mascelle inferiori, delle tibie, degli omoplati, delle costole, delle rotule, delle vertebre, alcune ossa del piede, e molti altri frammenti elefantini. Parimente vi hanno raccolto dei pezzi di corno di cervo e di bove, con una porzione di cranio, con alcuni denti di un animale indeterminato. Alcune ossa di elefante sono pure state trovate a Liedberg.

Presso Lione, in un luogo detto la Croce rossa, sono stati trovati alcuni ossi di elefante, una mascella inferiore armata di 4 molari, e molte altre ossa elefantine, oltre varie ossa di cavallo e di bove. Alcuni denti sono stati trovati a Montabusard in un banco calcario di acqua dolce, i quali forse appartengono ad una specie di rinoceronte distinta dalle cognite, o sivvero ad un'animale vicino al paleottrio, e quasi grande quanto un rinoceronte. Delle ossa della specie del paleottrio trovato nei contorni di Orleans sono state trovate a Friederischgemund in Baviera, unitamente ad altre di ippopotamo, di rinoceronte, d'iditiosauro, e di un animale sconosciuto.

Alcune ossa d'iena, unitamente ad un frammento di tasso, sono state trovate a S. Macario sulla riva destra della Garonna, in mezzo ad un banco calcario conchilifero. In queste ossa la sostanza animale era assai abbondante.

Le ossa fossili della Favorita sono state esaminate dal sig. Scartegagua, che ha conosciuto che esse appartengono o si approssimano ad una specie di coccodrillo tuttora vivente, ch'è il *Caiman a occhiali.* (Croc. Sclerops). Esse trovansi in un terreno terziario.

Il sig. *Velpeau* ha presentato alla società filomatica di Parigi diversi disegni, per i quali erano rappresentati i risultamenti delle sue ricerche intorno all'uovo umano osservato a diverse epoche. In un uovo dell'età di circa un mese, ed osservato recentemente, il sig. Velpeau ha riconosciuto in una maniera evidente, procedendo dal di fuori al di dentro, 1.° il *corion*, 2.° un sacco a pareti eccessivamente sottili, che racchiudeva una sostanza semifluida, 3.° la vescichetta ombelicale comunicante col tubo intestinale, 4.° l'amnios contenente l'embrione. Questo pezzo sembra mettere fuor di dubbio un fatto che fin qui non era stato mai stabilito dall'osservazione, cioè che si trova nella specie umana, come negli uccelli, un allantoide; e di più dimostra l'unione della vescichetta ombelicale coll'intestino.

Il sig. *Adriano de Jussieu* ha comunicato alla suddetta società l'osservazione d'una donna che aveva tre mammelle, una delle quali nella regione inguinale; quest'ultima era quella che serviva abitualmente ad allattare. Questa donna era nata da una madre, la quale aveva pure tre mammelle, bensì tutte poste nella regione del petto.

Una signora inglese nata cieca, e rimasta così fino all'età d'anni 46, avendo ottenuto la vista, mediante l'operazione della pupilla artificiale, fattale dal sig. *Giacomo Wardrope*, ha somministrato nuova occasione di confermare ciò che il celebre Giorgio Berkeley aveva presagito, e che era stato riconosciuto vero in alcuni altri casi, e specialmente in quello del famoso cieco di Cheselden, riferito nel volume 35 delle Transazioni della società reale di Londra.

Nella persona di cui qui si tratta, qualche cosa di particolare che si osservava nell'apparenza dei suoi occhi, ed un abitudine singolare di tutto esplorare col tatto, fece sospettare un vizio nella visione. Confidata nell'età di 6 mesi alle cure d'un oculista parigino, questi eseguì sopra ambedue i di lei occhi un operazione diretta a renderle la vista; ma l'operazione dell'occhio diritto fu seguitata da una violenta infiammazione, e da una notabile depressione del globo dell'occhio, e conseguentemente dalla distruzione completa dell'organo della vista in quell'occhio. L'operazione stata eseguita sull'occhio sinistro, benchè non giovasse a farle acquistare la vista, non produsse veruna alterazione nella forma e nel volume del globo dell'occhio. Sembra che il vizio consistesse in cateratte congenite, e che l'intenzione dell'operatore fosse quella d'estrarre i cristallini opachi.

Fino all' indicata età d'anni 46 questa persona era rimasta assolutamente cieca, distinguendo soltanto una luce viva da tenebre profonde.

Avendo invocato l' assistenza del sig, Wardrope, questi, senza ocuparsi dell' occhio sinistro evidentemente disorganizzato; trovando che il destro aveva conservato la sua forma globulare, che la cornea era trasparente, fuorchè in un punto della sua circonferenza, ove si scorgeva una macchia lineare; che la camera anteriore aveva la sua capacità ordinaria, senza per altro potervisi distinguere alcun vestigio di pupilla, si lusingò di poterle restituire la vista mediante una pupilla artificiale, giacchè la facoltà di distinguere una luce viva dalle tenebre lo persuadeva che la retina ed il nervo fossero nel loro stato naturale.

Per primo saggio, egli introdusse un piccolissimo ago a traverso della cornea, facendolo passare per il centro dell' iride, lo che non bastò a distruggere veruna delle aderenze che avevano chiuso l'apertura della pupilla. Dopo questa prima operazione, la paziente annunziò di vedere molto più di luce che prima, senza poter distinguere nè le forme nè i colori dei corpi.

In una seconda operazione fatta dodici giorni dopo, il sig. Wardrope, inserito un ago tagliente nella sclerotica, ne condusse la punta a traverso dell' iride fino nella camera anteriore, e traforò di nuovo l' iride ad una certa distanza dal primo ingresso, in modo da ritornare nella camera posteriore, e finalmente divise la porzione dell' iride compresa fra i due trafori fatti dall' ago. Ne seguì una leggiera infiammazione; la malata si lamentava della vivacità della luce, che le faceva provare nell'occhio una sensazione penosa; spesso tentava di vedere le sue mani; ma era evidente che la sua visione era imperfettissima, perchè, quantunque l' incisione fatta all' iride vi avesse lasciato un apertura, questa era ancora ostruita in parte da fiocchetti di linfa coagulata.

Dopo altri 9 giorni, con una terza operazione fu ingrandita l' apertura dell' iride, e tolte le particelle opache mediante un ago passato nella sclerotica. L'occhio non ne riportò che un leggiero grado di rossezza.

Dopo ciò la paziente cominciò a vedere, o piuttosto a ricevere l' impressione degli oggetti esterni, la quale le faceva provare una tal confusione, che ella disse di trovarsi stupidissima.

Sebbene la di lei facoltà visiva si perfezionasse giornalmente, pure quella di riconoscere e distinguere gli oggetti che vedeva, e di giudicar rettamente delle forme e delle distanze, non faceva progressi, se non in quanto era ammaestrata dal tatto. Qualunque oggetto pri-

ma non veduto le faceva un impressione nuova, e che ella non sapeva apprezzare; ma appena vi applicava la mano, lo distingueva, purchè fosse di quelli che aveva già conosciuto per il tatto.

Un arancia che ella vide richiamò la di lei speciale attenzione, ma non potè formarsi alcun idea di ciò che ella fosse, finchè non l'ebbe toccata. Toccandola e riconoscendola, provò molta gioia, e dichiarò che aspettava con impazienza il momento di tornare nella sua casa, ove le sembrava che la facoltà di vedere novellamente acquistata dovesse esserle molto più utile, in mezzo ad oggetti che le erano familiari.

Diciotto giorni dopo l'ultima operazione distingueva i colori, fra i quali sembrava destarle una sensazione più piacevole il giallo, quindi il color di rosa pallido. Quando ella voleva esaminare un oggetto, aveva molta pena a dirigervi l'occhio, ed a trovarne la posizione, e moveva la mano nel tempo stesso che l'occhio in varie direzioni, come una persona che essendo bendata, o trovandosi nell'oscurità, cerchi col tatto gli oggetti che le bisognano.

Maggior difficoltà incontrò nell'apprendere a giudicare delle distanze. Quando un oggetto era molto vicino al suo occhio, volendo prenderlo, stendeva la sua mano molto al di là del luogo che quell'oggetto occupava. All'opposto in altre occasioni cercava molto vicino al suo occhio qualche oggetto che ne era assai lontano.

La forma degli oggetti fu la cosa che essa tardò più a distinguere. Così essendole stato dato contemporaneamente un cannello d'argento da tenervi la matita per disegnare, ed una chiave, esaminatili col tatto, li distinse e riconobbe con facilità; ma posti sopra una tavola uno accanto all'altro, non seppe dire quale fosse la chiave, quale il cannello.

Il sig. *Civiale*, inventore del processo e degli strumenti coi quali le pietre o calcoli orinarii possono esser triturati meccanicamente nella vescica, e quindi espulsi da essa, ha trasmesso all'accademia delle scienze di Parigi un esposizione dei risultamenti da sè ottenuti, dalla quale apparisce che di 43 individui da lui giudicati operabili, e sottoposti all'operazione, 42 sono stati guariti radicalmente, e senza che la cura sia stata accompagnata da accidenti spiacevoli.

Uno di questi individui è stato il sig. Clevert medico, il quale in una nota letta da lui stesso avanti l'accademia suddetta ha narrato l'esito felicissimo dell'operazione eseguita sopra di lui.

Però l'accademia stessa, nella collazione dei premii annui, ne ha aggiudicato uno di diecimila franchi al sig. Civiale.

La difficoltà somma di lavorare al tornio, o in altro modo, diversi oggetti d'acciaio o di ferro fuso, dopo essere stati temperati, ha fatto adottare generalmente l'uso di prima lavorarli, e quindi temperarli; sistema che porta seco non pochi inconvenienti. Ora il sig. *Perkins* ha trovato il modo di traforare e lavorare facilmente al tornio il ferro fuso temperato. Questo modo consiste nel dare al pezzo da traforarsi o da lavorarsi un moto estremamente lento, e che corrisponda ad una velocità di circa 6 piedi per minuto. Li strumenti dei quali si serve sono d'acciaio temperato, di durezza ordinaria, e quando essi debbono muoversi sopra i pezzi da lavorarsi tenuti fermi, si fanno egualmente muovere con una grande lentezza. Il sig. Perkins spera potere con questo mezzo verinare i corpi di tromba per le macchine a vapore, dopo averli temperati.

Un disco di lamiera di ferro, che mediante un rapidissimo moto di rotazione tagliò facilmente il ferro lavorato, l'acciaio dolce, e l'acciaio temperato, fatto agire egualmente sul *ferraccio*, o ferro fuso, non potè tagliarlo, benchè fosse dolcissimo di qualità, e di color grigio. Questo fatto è riferito nel Giornale americano delle Scienze.

I conii destinati all'impressione delle monete, o delle medaglie, riescono molto spesso difettosi e di breve durata. Il sig. Adamo Ekfeldt, direttore della Zecca negli Stati-Uniti, sospettando che quest'inconveniente provenga dal rapido ristringimento che i conii provano nelle parti esteriori, e specialmente negli spigoli, mentre le parti interne sono ancora dilatate dal calore, tentò di modificare questo fenomeno, dirigendo sul mezzo della superficie lavorata del conio un getto d'acqua fredda spinto violentemente per una pressio- di 40 piedi di questo liquido.

Per questo mezzo egli arrivò ad operare una così buona tempera, che i conii così preparati resisterono ad un uso lunghissimo, e non furono più rigettati, se non per esser consunti.

La porzione indurita dei conii così temperati forma un segmento di sfera che si appoggia sulla porzione concava non temperata. La durezza diminuisce gradualmente colla profondità a cui penetra la tempera, e si comprende agevolmente che tutte le parti devono essere ben consolidate.

A Nuova York è stata immaginata, costruita, e messa in azione una macchina per filare il lino, alla quale si attribuisce somma facilità ed ottimo effetto. Si afferma che questa macchina si alimenta da sè stessa, e che il suo meccanismo può adattarsi ad ogni specie di filo, non escluso quello finissimo per farne le tele dette *batiste*. Oltre la grande economia di mano d'opera, questa macchina presenta il vantaggio di filare le fibre del lino longitudinalmente (lo che non avviene nei molinelli, o filatoi ordinarii); per il che il lino conserva tutta la sua forza, e si ottiene un filo perfettamente eguale ed unito. Si aggiunge che la costruzione di questa macchina è così semplice, che ogni artefice può essere atto a mantenerla in buono stato.

GEOGRAFIA E VIAGGI SCIENTIFICI.

Nella seduta che tenne il 18 maggio la *società di geografia di Parigi*, il presidente sig. Jomard comunicò delle nuove del *maggior Laing*, intorno alla morte del quale egli aveva nella precedente adunanza presentato alcuni dubbi (*). Egli annunziò che secondo alcune lettere di Londra dei 4 maggio, il sig. Warrington, suocero del viaggiatore e console d' Inghilterra a Tripoli, ha scritto che la voce del fine tragico del maggiore era giunta a quella residenza, ma che era priva di fondamento. Un altra lettera in data del 5 scritta dal sig. barone de Humboldt al sig. Arago annunzia che alcuni mercanti mori arrivati a Tripoli hanno riferito essere il maggior Laing ed il cap. Clapperton giunti a riunirsi a Tombouctou, ove vivevano molto tranquilli. La prima di queste notizie è arrivata recentissimamente a Londra al dipartimento delle Colonie, ed è stata comunicata dal capit. Sabine lunedì 14 maggio al momento della sua partenza da Parigi. Risulta da ciò che nuove più autentiche e più recenti di quelle per le quali era stata annunziata la morte del maggior Laing la smentiscono in modo positivo.

Disgraziatamente notizie quasi contemporanee da noi ricevute tornano a far dubitare del funesto avvenimento della morte del maggior Laing, le di cui circostanze per altro sarebbero molto diverse da quelle vociferate. Queste notizie sono contenute in una lettera del sig. cav. *J. Graeberg di Hemsö* data da *Tripoli* il 12 aprile, di cui ecco un estratto:

" Le nuove del maggior Laing sono deplorabili. Sembra certo

(*) V. Antologia N.° 77, pag. 173.

che egli fosse giunto fino a Tombouctou, ma che per qualche ragione abbia rinunziato al suo progetto di discendere verso il golfo di Benin, e che abbia ripreso la strada di Tripoli. Dei corrieri spediti di quì dal nostro console inglese, il sig. cav. Warrington, a Ghadames per cercarne delle nuove, sono tornati con quella della di lui morte avvenuta in seguito d' una malattia naturale, ma senza specificare nè l' epoca nè il luogo in cui essa fosse accaduta. Altronde i paesi sulle rive del gran deserto, e specialmente la repubblica di Ghadames, ed i Tuariki del vicinato sono in piena rivoluzione all' oggetto di sottrarsi, per quanto sembra, al dominio del Pascià di Tripoli. Vi sono delle persone che dubitano ancora, e che si lusingano di rivedere quì il maggiore, e fra gli altri la sua giovane sposa figlia del sig. Warrington, la quale, come voi sapete, fu maritata al maggiore il giorno avanti la di lui partenza per l' interno nel mese di luglio 1825. Ma il maggior numero è persuaso che si deva mettere anche quest'interessante giovane ufiziale nel numero delle vittime della geografia affricana. Quanto al capitano Clapperton, alcuni arabi venuti dal Soudan mi hanno detto che egli era venuto fino a Kano, donde sarebbe ritornato indietro verso l'ovest. Sembra che egli abbia avuto cognizione della morte del maggior Laing, e che si sia diretto verso il luogo dove quest' infelice è arrivato per salvare almeno le carte e le altre proprietà del suo compatriotta. Già si sapeva che tutti i cristiani negri che accompagnavano il maggior Laing erano morti dopo la primavera dell'anno scorso nel tempo o dopo della battaglia che la caravana ebbe a sostenere contro i Tuariki erranti fra Touat ed i confini meridionali del Sahara. Il maggiore solo, coperto di quattordici ferite, ebbe allora la sorte di salvarsi presso un Cheikh o Marabutto, capo d' una popolazione negra stabilita in un luogo chiamato *El-Hhalla*, distante cinque giornate al nord-est da Tombouctou.

Ecco tutto quello che io posso dirvi dei nostri viaggiatori. — Se arriverà a mia cognizione qualche cosa di più, non mancherò di comunicarvela „.

Il sig. *de Freicinet* ha comunicato alla società di geografia di Parigi una lettera scritta dal porto Jackson nel 2 dicembre 1826, inviatagli dai signori *Quoy* e *Goymard*, i quali fanno parte della spedizione comandata dal cap. d' Urville. Questa lettera annunzia l' arrivo della spedizione in quella città verso il 1 dello stesso mese, e rende conto delle osservazioni raccolte nel corso del viaggio. Egli dà fra le altre, la notizia che la Colonia di *Carpentaria* sarà cambiata di posto, e traslocata più all'est. A Teneriffa la

spedizione vide il capitano Owen, il quale alla testa di tre bastimenti si occupa da quattro o cinque anni a completare la geografia dell' arcipelago del Madagascar, della porzione della vicina costa d'Affrica, e di quella che si prolunga all'ovest ed al nord del Capo di Buona Speranza fino al Senegal.

Viaggio del tenente colonnello DENHAM *in Affrica — Colonie inglesi in Affrica — Isola di Fernando Po.*

I giornali inglesi hanno annunziata la partenza del tenente colonnello Denham per l'Affrica (*), coll' oggetto di continuare il corso delle sue esplorazioni nell' interno di quel continente: ma il *Sun* smentisce quest' asserzione rispetto allo scopo del viaggio; dicendo che questo uffiziale superiore è incaricato da Lord Bathurst di fargli una particolarizzata relazione sullo stato attuale de' diversi stabilimenti inglesi sulle coste occidentali dell' Affrica; la quale presenti al governo le più esatte e più complete informazioni relative a tutto ciò che riguarda al commercio, all' amministrazione civile, ec. di quei possessi; che con questo oggetto il tenente colonnello Denham si porta immediatamente a Sierra Leone; e che la di lui missione durava 9 in 10 mesi.

Ma il *New-times* del 9 gennaio, dando notizia della partenza di questo ufiziale che s' imbarcò nella fine del dicembre sul *Cadmo*, si esprime in questi termini: si dice che il M. Denham sia incaricato dal governo d' una missione che ha due oggetti; il primo di fissare delle relazioni commerciali con alcuni dei reami recentemente esplorati dal capitano Clapperton: e l' altro di formare uno stabilimento più centrale e più comodo al tempo stesso di quello esistente, e che sotto questo aspetto possa agevolare le nostre comunicazioni industriali coll' interno di quell' esteso continente. La Colonia di Sierra Leone non è in istato di poter corrispondere a così vasti disegni; non ha fiumi navigabili, e il di lei suolo, troppo leggero di natura sua, è pochissimo produttivo; e d' altra parte il suo clima micidiale s'oppone insuperabilmente a qualunque impresa di tale importanza.

A queste cause deve attribuirsi se la condizione degli schiavi fatti liberi e inviati in questa colonia non ha risentito quei miglioramenti, che i promotori dell' abolizione della tratta s'erano proposti. Bisogna però confessare che il governo britannico non ha nulla che fare col primitivo stabilimento di Sierra Leone: alcuni filantropi ne concepirono il disegno nel 1787, e da loro passò nelle mani d' una

(*) V. Antologia N.° 75, p. 140.

compagnia nel 1807. Ma i mezzi di quasta trovandosi esauriti, nè potendo essa far fronte agl' impegni contratti, la colonia nascente fu adottata dal ministero inglese. Dopo quel tempo essa è stata il deposito degli schiavi affricani fatti liberi; i quali attualmente vi si trovano in numero di 14,000. Sono istruiti appoco appoco nella teorica e nella pratica d' alcune arti e manifatture europee, nella cultura dei terreni; ma i prodotti della loro industria fin qui sono stati piccolissimi, e quasi nulli i loro progressi nella civiltà. La Gran Bretagna ha fatto rispetto a ciò tutto quel che dipendeva da lei. Se mire di particolare interesse possono influire sulla determinazione di un sì sacro dovere, per la parte dell' Inghilterra ve ne sono tali, che imperiosamente l'impongono.

Quel paese ha bisogno di nuove sorgenti di commercio; il consumo de' prodotti delle sue manifatture vuole nuovi consumatori. Il presente stato sociale delle tribù affricane, a dire il vero, non promette attualmente gran cosa; ma se si apriranno delle libere relazioni con le più intelligenti fra quelle nazioni, se loro s' insegnerà a valutare il pregio delle arti europee, istillando loro la moralità e le maniere della civiltà; allora quell'immenso continente, oggi immerso nelle tenebre dell' ignoranza e della barbarie, col tempo ci aprirà indubitabilmente una via per spacciare le nostre mercanzie, quando il concorso delle altre nazioni commercianti ci chiude i mercati del mondo antico. Con questo scopo sono stati spediti in Affrica de'viaggiatori ad esaminare quelle regioni, e ci gode l' animo sapendo che le loro operazioni sono presso al termine. Secondo gli ultimi rapporti del cap. Clapperton è fuori di dubbio che il Niger, dopo aver traversata l'Affrica nella sua maggiore estensione, sbocca nell'Oceano dalla Baia di Benin: e in questo luogo sarà conveniente fondare uno stabilimento fisso. Per questo celebre fiume, che si dice esser navigabile per un tratto di 1500 miglia, si potrà commerciare fine nel cuore dell' Affrica. L' Isola Fernando Po situata all'imboccatura della baia è stata di fresco esplorata, e vien supposto che quest' isola sarà prescelta par fissarvi il quartiere generale della potenza britannica in Affrica.

Dopo avere il sig. Ferussac riportate le notizie e le riflessioni dei giornali inglesi su questo soggetto, aggiunge le seguenti sue osservazioni.

Alcune lettere riportate ne'giornali inglesi fanno la più trista pittura della colonia di Sierra Leone per ciò che concerne alla salubrità. Di 535 militari inglesi di stazione in quella colonia, dal 24 giugno al 24 agosto passato ne erano morti 115. Pure l'aspetto di questo paese è bellissimo. I militari soprattutto per il loro genere di vita

sono esposti a risentire gli effetti di quel clima micidiale. Per una parte la condizione degli ufiziali è peggiore di quella de' soldati semplici. Questi quando si ammalano ottengono con facilità di essere rimandati in Europa; ma questo insigne favore per lo più non è concesso agli ufiziali, se non quando non vi è più tempo di sottrarli alla morte. A tenore di alcuni computi, che vi è tutta la ragione di credere esatti, la colonia di Sierra-Leone costa all' Inghilterra in spese di mantenimento più di 30,000 lire sterline il mese; questo computo è dato in una lettera, riportata nel *giornale de' viaggi del dicembre* 1826. Secondo questa stessa lettera la colonia del Senegal non indennizzerebbe la metropoli delle spese che essa fa; e il clima sarebbe più pericoloso di quello di Sierra Leone. Il partito migliore sarebbe adunque di abbandonare uno stabilimento micidiale per gli uomini, oneroso all'erario, e che non offre niuna speranza di prosperità. Con tutto ciò noi consigliamo vivamente i nostri onorevoli deputati antagonisti delle colonie a non abbracciare alla lettera i consigli *disinteressati* inviatici da Londra, e ci giova pensare che il governo saprebbe, quando fosse mestieri, porre in evidenza l'inesattezza di queste notizie esagerate tanto sopra Sierra Leone che sul Senegal.

Quel che ci sembra sicuro è, che le scoperte dei Denham, dei Clapperton, dei Laing hanno eccitato un movimento, che per quanto non possa mostrarsi, non per questo è meno notabile; e che l'ufizio delle colonie nello spedire il M. Denham a visitare le sue colonie dell' Affrica, sembra che abbia specialmente avuto in mira di fondare un grande stabilimento più centrale di Sierra-Leone che non ha fiume navigabile. Se sono veri, come pare, gl' indizi dati dal Belzoni e dal Clapperton sul corso del Niger, del fiume di Tombouctou, o di quello che passa a Sackatou; se venga a verificarsi l'ipotesi del Reichard; se quel fiume sbocca nell' oceano atlantico nel seno di Benin e di Biafra, Fernando Po è per diventare in quella parte il gran deposito britannico, il posto d'osservazione per quella importante linea commerciale. La partenza del M. Denham, per chiunque ha occhi, dà indizio che l' Inghilterra sa da qualche tempo qual partito essa debba trarre dal corso e dalla direzione di quel fiume che si vuole essere navigabile per una lunghezza di 1500 miglia. E quando l' Inghilterra avrà fatto il proprio negozio, e assicurata la riuscita dei suoi vasti disegni, allora ci darà le notizie più particolarizzate e del primo viaggio di Denham, e di Clapperton; e dei due ultimi viaggi de' medesimi, e di quello di Laing. Frattanto si faranno morire i viaggiatori nelle nostre gazzette, si darà campo e libertà al dotto pubblico di fabbricar congbietture, e le cose non per questo procederanno meno al termine loro. La nomina del cap. Owen al posto di

governatore di Fernando-Po conferma tutte queste congbietture.

In Inghilterra ogni spedizione scientifica si riferisce sempre a stabilire nuove relazioni di commercio, nè la scienza è mai lo scopo unico e principale; e il movente che determina il ministero inglese è sempre la più diretta utilità. Rispetto a ciò in Francia hanno sempre prevalso idee più elevate: ma i due oggetti per quanto diversi non si escludono fra loro; e rendendo quest' omaggio al nostro paese, non possiamo difenderci da un amaro rammarico, vedendo che niuno si dà cura fra noi di volgere le spedizioni scientifiche a pro della pubblica prosperità; e che l' esteso ed importante mercato dell' Affrica centrale è nelle mani soltanto de' nostri vicini d'oltremare, mentre noi, favoriti dalla posizione più prossima dei nostri possessi nel Senegal, abbiamo tante ragioni quante ne han quelli per desiderare di esserne a parte (1).

A dir vero la società di geografia fa ogni possibile sforzo per ottenere, sotto il punto di vista scientifico, una parte della gloria, che hanno acquistata gl'inglesi. Ma cosa mai possono gli sforzi d' una società isolata, senza il soccorso e la cooperazione attiva del governo? Qual risultamento importante possiamo noi aspettarci pel nostro commercio fino a tanto che il governo non si darà premura di occuparsi delle scoperte nell' Affrica, come fa il governo inglese? Presso i nostri vicini, uomini di somma abilità avendo la commissione d' invigilare su tutto ciò che può aggrandire la ricchezza e la prosperità del loro paese, sono in istato di chiedere alla scienza tutti gli aiuti che essa può somministrare alle speculazioni economiche. Costoro sono prescelti, perchè offrono guarantigia del loro talento. In Inghilterra i ministri si succedono, ma si persevera nelle idee e nelle mire di miglioramento; e si prosegue con perseveranza e senza deviare a mandare ad esecuzione un disegno con zelo concepito. Presso noi niuno ha la missione di occuparsi, e nessuno si occupa di una simil cosa; e ci manca uno stabilimento a ciò appropriato. L'ufizio del commercio e delle colonie non è idoneo a ciò; le brave persone che lo compongono non hanno un uomo come il celebre Barrow; e se presso di noi si volesse il sussidio e i lumi delle speciali cognizioni

(1) Quando si considera che la navigazione del Senegal può portare i nostri bastimenti fino sopra a Salam, dove la catena di Kaarta soltanto ci separa dalle pianure nelle quali è situata Tombouctou, e che Salam non è che un poco meno della metà della distanza da Tombouctou all' imboccatura del Senegal, non può vedersi, senza un vivo dispiacere, che gl' inglesi molto meno favoriti di noi non omettono veruna cura, non trascurano spesa veruna per condurre ad effetto il gran disegno di stabilire delle relazioni commerciali con quella città.

indispensabili a una buona direzione, come potremmo fare la scelta dei soggetti, dopo che tanti e tanti esempi provano ad evidenza che per conferire gl' impieghi si sono soppresse le condizioni di capacità!! *(Bull. univ. delle scienze, sez. di geogr. Maggio 1827.)*

Notizie sulla spedizione di la Lapeyrouse.

Un capitano americano aveva dichiarato che tempo fa aveva veduto fra le mani dei nativi di un isola, posta tra la nuova Caledonia e la Lusiade, una croce di S. Luigi, e alcune medaglie che gli parvero provenire dal naufragio di Lapeyrouse. Quest'indizi fuorono comunicati al sig. Dumont d' Urville comandante dell'Astrolabio, corvetta di S. M., spedita da Tolone il 25 aprile 1826 per un viaggio di scoperta, e gli fu ingiunto di fare tutte le possibili indagini per ricondurre alla patria alcuni dei naufraghi sventurati, se tuttavia ne esistessero superstiti. È probabile che il sig. d'Urville si trovasse in quei paraggi che gli furono indicati, nello scorso maggio. I giornali francesi hanno ultimamente riportati i documenti resi pubblici dal ministero della marina relativi a questa importante notizia. Eccone l'analisi, e le resultanze.

Il cap. Dillon comandante del vascello inglese il S. Patrizio, faceva vela da Valparaiso a Pondichery, quando arrivato all' altezza di Tucopia si ricordò di avervi lasciato nel 1813, tempo in cui comandava l'Hunter, un prussiano chiamato Buchert, e un *lascar*, allora suoi compagni di sventura. L'interesse che prendeva alla loro esistenza lo fece risolvere a mettere in panna in faccia a quell'isola. Poco dipoi partì da terra una piroga che si avvicinò al vascello: era questa condotta dal lascar: immediatamente arrivò al cap. Dillon un' altra piroga col prussiano Martino Buchert. Questi due dissero che i nativi li avevano ben trattati, e che vivevano benissimo fra loro. Il lascar aveva una spada con un antica guardia d' argento, la quale vendè alla gente dell' equipaggio del cap. Dillon. Ecco quel che lo stesso capitano racconta:

" Io domandai al prussiano qual era la provenienza di questa spada, ed egli mi rispose che al suo arrivo nell' isola aveva veduto nelle mani dei nativi, unitamente a parecchie sarte, come pure un certo numero di caviglie di ferro, cinque accette, delle tazze da the, de' grani di vetro, delle bottiglie, un cucchiaio d' argento con una cifra con sopra una corona, e una spada, oggetti tutti di manifattura francese; mi aggiunse che tosto che ebbe imparata a sufficienza la lingua del paese, interrogò quegl' isolani sul modo con cui avevano acquistati quelli oggetti, giacchè secondo quel che dicevano l'Hun-

ter era il primo vascello che avesse avuta comunicazione con loro.

" Essi risposero che alla distanza di due giornate di navigazione delle loro piroghe eravi sotto vento un considerabile gruppo d' isole, chiamate generalmente Malicolo: che essi avevano l' abitudine di farvi frequenti viaggi, e che ricèverono quelli oggetti dagli abitanti di quelle isole, che ne possedevano una quantità dello stesso genere.

" Esaminando attentamente la guardia della spada, scoprii o almeno credei di scoprire che vi erano incise le lettere iniziali del nome di Lapeyrouse; la qual cosa raddoppiò la mia attenzione, e m' impegnò a continuare le mie indagini con più calore. Allora col mezzo di Buchert e del lascar interrogai alcuni degl' isolani sul modo con cui i loro vicini avevano acquistati questi oggetti d' argento e di ferro.

" Essi mi risposero che i nativi di Malicolo raccontavano che molti anni sono due gran bastimenti giunsero alla loro isola; che uno di essi diede fondo presso l' isola di Wahnoo, e l' altro all' isola di Paiow poco distante dalla prima. Qualche tempo dopo che erano all' ancora, e prima di avere veruna comunicazione co' nativi di quell' isole, s' alzò un vento fortissimo, e i due bastimenti furono gettati alla spiaggia. Quella che era a Wahnoo fu portata sugli scogli. Allora i nativi accorsero in folla sulla spiaggia armati di mazze, di lance, d'archi e di frecce. Ne lanciarono alcune sul vascello, e l'equipaggio rispose con alquanti colpi di cannone, e qualche scarica di moschetteria, per lo che ne rimasero uccisi alcuni isolani. Il bastimento continuando a percuotere contro gli scogli non stette molto a sfasciarsi. Alcuni dell'equipaggio s' imbarcarono su de' canoi, ma furono gettati a terra, dove i nativi dell'isola infuriati fecero strage di tutti: altri si gettarono in mare, e se toccavano terra avevano la sorte dei loro sventurati compagni; e così niuno di quanti erano su quel vascello potè salvarsi da quella carnificina.

Il bastimento arrenato a Patow toccò sopra un banco di sabbia: i nativi vi si avvicinarono, e tirarono alcune frecce; ma la gente dell' equipaggio ebbe prudenza e non cercarono di vendicarsi di quest' aggressione; e in quella vece mostrarono loro delle accette, dei granelli di vetro, ed altre bagattelle, che offrirono loro in segno di pace: così gli assalitori si ristettero da ulteriori ostilità. Calmato che fu il vento, uno de' capi, attempato, montò sopra una piroga, venne al vascello, vi fu ricevuto cortesemente, e gli furono offerti de' regali che egli accettò. Tornò alla spiaggia, pacificò i suoi compatriotti, e gli assicurò che quei del vascello erano buona gente ed umana. Parecchi isolani vennero a bordo, e a loro pure furono fatti

de' regali di poco valore. In ricompensa questi approvisionarono l'equipaggio di porci, di volatili, di banani, di noci di coco ec. e in breve si stabilì una reciproca fiducia L'equipaggio costretto ad abbandonare il vascello scese a terra salvando tutto quello che fu possibile Vi rimase per qualche tempo, e degli avanzi del bastimento fu costruito un piccol naviglio, sul quale, subito che fu in istato di mettersi alla vela, vi s'imbarcarono quanti poterono, e fu copiosamente provvisto dagl'isolani di viveri freschi. I naufragati lasciarono parecchi de' loro compagni nell'isola; e il comandante promesse di venire sollecitamente con dei regali per quegl'isolani, e per prendere il rimanente dell'equipaggio. Egli aveva lasciato loro parecchi fucili e della polvere, per mezzo di che si resero molto utili ai loro nuovi amici, che erano in guerra colle isole vicine.

" Gli abitanti di Tucopia han detto che la maggior parte degli oggetti provenienti da quei bastimenti si sono ben conservati, ed esistono tuttavia nelle isole Malicolo. Circa sette mesi prima del mio arrivo a Tucopia una piroga che ritornava dal Wahaoo aveva portato due grandi catene di sarchie e una caviglia di ferro di circa quattro piedi di lunghezza. Io stesso ho parlato ad alcuni di coloro della piroga che avevano fatto l'ultimo viaggio a Malicolo: e mi dissero che in quell'isole esisteva tuttavia una gran quantità di oggetti di ferro provenienti dai bastimenti naufragati. Quelli veduti da Martino Buchert erano molto ossidati e rosi dalla ruggine. Per quanto ho potuto sapere è stato portato a Tucopia un solo cucchiaio d'argento; e fa dispiacere che Buchert ne abbia fatto degli anelli ed altri adornamenti per le donne degl'isolani. Io attualmente posseggo la guardia della spada, uno degli anelli fatto da quel cucchiaio, e alcuni grani di vetro provenienti dal naufragio.,,

Il prussiano non si era mai arrischiato a fare un viaggio a Malicolo in compagnia degli abitanti di Tucopia; ma il lascar vi era andato una o due volte. Afferma costantemente che ha veduto gli europei che sono all'isola di Paiow; che parlano la lingua del paese, e che ha conversato con loro. Costoro erano vecchi, e gli dissero che avevano fatto naufragio son già molti anni sopra uno dei bastimenti, del quale gli mostrarono gli avanzi. Gli dissero ancora che dopo che erano naufragati non era approdato a quell'isola nessun vascello: che la maggior parte dei loro compagni erano morti; ma che si erano talmente dispersi per quelle diverse isole, che gli riusciva impossibile il dire con precisione quanti ne potessero ancora sopravvivere.,,

Il cap. Dillon tentò, ma invano, di sbarcare a Malicolo: una completa bonaccia lo trattenne a vista dell'isola, e gl'impedì di

abbordare; il cattivo stato del suo vascello, la mancanza di viveri, e il malcontento del proprietario, che era a bordo, obbligarono ad abbandonare il suo pensiero, e a far vela verso il Bengala.

Le informazioni raccolte dal cap. Dillon sono sembrate tanto positive, che il consiglio della compagnia dell'Indie a Calcutta si è determinato di spedire in quell' Arcipelago la nave *la Ricerca* comandata da quell' istesso capitano, per esplorare l' isole di Malicolo, e per raccogliere i naufragati. Questo vascello deve esser partito da Calcutta alla metà del passato dicembre.

Il cap. Dillon conduce seco in questa spedizione il marinaro prussiano Martino Buchert da cui ebbe le prime informazioni, ed alcuni nativi di Tucopia per servire di guida e d' interprete. Il lascar, il quale come il prussiano erasi ammogliato ed aveva varie mogli e parecchi figlioli, non si è curato di abbandonare il paese ove erasi stabilito in famiglia, e si è ritirato nell' interno dell' isola.

Il sig. Cordier capitano di vascello incaricato del servizio a Chandernagor è riuscito ad ottenere che il sig. Chaigneau, agente consolare alla Concincina, s' imbarcasse sulla *Ricerca*: ed è stato autorizzato dalla compagnia di ricondurre quei marinari francesi che potessero tuttavia trovarsi nelle Nuove Ebridi, e che desiderassero di ritornare in Francia.

(*Journal de Voyages.*)

Società scientifiche.

I. e R. Accademia dei Georgofili.

Adunanza ordin. del 10 *giugno.* — Aperta dal vice-presidente l' adunanza e fatte le consuete comunicazioni dal segretario degli atti e da quello delle corrispondenze, fu sentito il rapporto del sig. prof. *Antonio Targioni-Tozzetti* intorno a una memoria stata precedentemente inviata dal sig. *Giuseppe Rossi* di Pisa, tendente a far rilevare l' utilità che sarebbe per ritrarre la Toscana qualora vi s' introducesse la coltivazione del sesamo, come quello i cui semi renderebbero un olio buonissimo ad un prezzo di gran lunga inferiore a quello delle olive.

In seguito il sig. *Avv. Aldobrando Paolini*, pronto sempre a supplire al vuoto che lascia qualche georgofilo meno zelante, o per legittima causa impedito, comunicò alla Accademia alcune osservazioni obiettive ad una memoria, che fu già letta da un suo collega nella adunanza del primo giorno di aprile ultimo decorso. Il contratto di colonia parziaria, modificato dai vari patti contenuti in un

modello di simiglianti scritture, e di recente messo a stampa, prestato aveva il tema alla enunziata memoria del primo aprile, e fu di nuovo il subietto a quella del sig. Paolini, di cui rendiamo conto.

Formando il contratto colonico una specie di costituzione rurale, meno che in Maremma, in tutta la Toscana; e dalla di lui natura emanando economiche e morali influenze sulla agricoltura, e su i costumi dei contadini, bene a ragione fu detto in vari tempi e per diversi rispetti, subordinato alle discussioni di una Accademia economica agraria, la quale studia, per istituto, tuttociò che alla economia privata e pubblica, e alla coltura delle terre aver possa relazione. Ravvisa il sig. Paolini nella natura della colonìa parziaria una reliquia di ciò che praticavasi generalmente nei secoli della servitù della gleba, ma senza le ingiustizie e le durezze che oppressavano i servi rurali, e disonoravano i loro padroni. Nè a quelle specie d' ingiustizie e durezze tende a ravvicinarsi il regime colonico modellato secondo i patti contenuti nel progetto che il sig. Paolini ha preso ad esaminare; imperocchè nel complesso dei patti in quello enunziati, vede egli salva la correspettività, e i diritti del colono messi in armonia con i suoi doveri; egli vi scorge la proprietà garantita dagli abusi di confidenza; le regole dell' arte ridotte in convenzioni per assicurarne meglio la pratica; e le leggi della morale, obbligatorie di ogni individuo, rendute meno violabili, col delegarne la custodia alla responsabilità del magistrato domestico, che dicesi padre di famiglia. E a dimostrare tutto ciò discende l' autore all' esame dei patti particolari, considerando ciascuno di essi relativamente alla giustizia e alla agricoltura.

E sotto questo doppio rapporto trova criticabile solamente quel patto, che forza i contadini a mantenere gratuitamente le strade *vicinali*, sembrando all' autore, che questa coazione rassomigli allo antico tributo servile, con cui provvedeasi alla costruzione e conservazione delle vie pubbliche, angariando i soli contadini. Le strade vicinali essendo ordinate a facilitare i trasporti, e le comunicazioni, prestano un servizio reciproco ai proprietari e ai contadini. Quindi il comodo essendo comune alle due parti, non è giusto, che l' incomodo si ponga a carico di una parte sola. E qui l'Autore, cogliendo la opportunità, rammenta con onore le leggi municipali di LEOPOLDO il GRANDE, le quali redimerono i contadini dalle varie tasse che scemavano le loro mercedi, che stanno in luogo di alimenti; e fra queste liberogli, pur' anco, dalle requisizioni forzate di opere personali, che offendevano, nel tempo stesso, la giustizia e l'agricoltura. Questo avanzo delle angarie feudali non era compatibile col carattere di un Principe, che voleva degli uomini e

non dei servi nella sua nuova costituzione economica e civile della Toscana.

Dopo di esso il sig. prof. *Taddei* prendendo occasione dal singolare intorbidamento nel maggio scorso avvenuto alle acque dell'Arno, che comparvero per più giorni tinte di colore laterizio, espose l'analisi di quel deposito argillo-siliceo-ferruginoso, e nel tempo stesso rilevò il doppio profitto che da tali acque torbide può ritrarre un industre ed intelligente agronomo, introducendole artatamente nei suoi sterili o paludosi terreni a fine di disporli ad una fertilità meccanica, e liberare dalle malattie endemiche le circonvicine abitazioni.

Quindi il socio sig. *Giovanni Bettoni* espose una sua tabella di riduzione fra l'antica misura agraria fiorentina e l'attualmente esistente in Toscana con la misura metrica, e viceversa.

Finalmente il sig. *Giuseppe Lucarelli* di Gubbio ottenne di leggere un suo scritto, col quale egli intese di applicare ad un acqua stagnante la tromba di Dupuis, mossa nel primo istante da una forza estranea, e quindi moventesi da per sè stessa, in forza delle acque che dallo stagno o cisterna vengono da essa trasportate in un serbatoio di più elevato livello, e per cui si viene a mettere in moto una macchina opificiaria, siccome da un disegno in carta che rese ostensibile all'udienza egli fece apparire. Dopo di ciò l'adunanza rimase sciolta.

Società medico-fisica fiorentina.

Adun. ord. del 17 maggio. Letto, ed approvato l'atto dell'antecedente seduta, il segretario delle corrispondenze recò in dono alla società, di commissione dei respettivi autori, i seguenti libri, cioè: Del *morbillo epidemico, che dominò in Mantova* ec. del sig. prof. *Speranza* di Parma. Del *trattamento degli annegati* del sig. *Manni* di Roma. *Sul ristabilimento della circolazione nella legatura o anche recisione dell'arterie ec.* del sig. cavaliere dot. *de Schönberg* di Napoli. *Saggio storico sull'ostetricia ec.* del sig. prof. *Felice Sernicoli. Lettere sulla lacerazione della cristalloide anteriore, intorno ad un aneurisma dell'arteria toracica, sopra una doppia pupilla* del sig. prof. *Pacini* di Lucca. Indi il sig. dott. Buzzi presentò la società degli appresso opuscoli: *encephali anatomica descriptio* del sig. *Lupi. Delle cateratte de' ciechi nati* del sig. prof. *Luigi Gregoris. Saggio d'elettro-magnetismo* del sig. prof. *Barlocci. Sull'utilità del taglio retto vescicale* del sig. prof. *Giorgi.*

Dopo di che trattenne il dott. Lippi la società con un un suo

scritto, in cui premesso l'elogio della sana e giudiziosa critica dichiarò, che il prof. *Betti* relatore della sua *dissertazione anatomica fisiologica* ec. aveva ammessa l'esistenza dei *veri ermafroditi* negli uomini, e nei popponti, e fece riflettere, che il *Tabarrani* sul caso narrato dal *Petit* giudicò, che quella storia non *era a suo parere una prova così chiara, ed infallibile di ermafrodismo*, come il *Petit* mostrò di crederla. E riandando in seguito il dettaglio del caso riferito dal *Mascagni*, sostenne aver questo sommo anatomico sospettato soltanto, e non asserito, che quel toro accoppiasse agli organi sessuali maschili quelli pure interni della generazione della femmina, e dall' abito esterno maschile di quel toro non meno che dalla forma delle interne parti della generazione, arguir volle l'autore il sesso di quel quadrupede, e riportar questo, come quello del *Petit ai pseudo-ermofrodismi*, di cui solo ammise la possibilità. Si diffuse in seguito a patrocinar l' efficacia del cono troncato da lui proposto affermando, che questo strumento quando fosse più breve del flaccido contenuto, non anderebbe incontro all' inconvenienti rimproveratigli dai relatori; addusse poscia il fatto a comprovare l' efficacia del macchinamento da lui suggerito nell'ipospadia di terzo genere, contando specialmente sulla molla di cui è guarnito per tenere sempre a combaciamento coll' orifizio uretrale il lume della canula ivi fissata, e facendosi forte per la di lui riuscita degli esempi dei gallinacei, e di quelle fecondazioni umane, che pure avvennero senza immissione degli organi virili fecondanti. Per quello poi, che spetta la convenienza dell' impiego di tali amminnicoli, non nascose l' autore, che solo il cono troncato meritò la sanzione dei teologi da lui consultati; ma contese per altro, che fosse da qualificarsi per lecito anco il secondo, massime nell'avventura di conservare il dinasto d' augusto rampollo ipospadiaco, essendochè lo scopo del matrimonio, la riproduzione cioè della specie s'otterrebbe con tale espediente. Fiancheggiando per ultimo i suoi asserti circa la moralità dell'uso delle sue macchinette coll' autorità di S. *Tommaso*, *di Benedetto XIV.°*, *di Celestino III.°*, *del Concina*, dei concili, e di *Giustiniano* concluse per la praticabilità non solo dei suoi ritrovati, quanto ancora per la loro innocenza morale.

Imprese quindi il sig. dott. *Frascani* a investigare in una sua dissertazione sulla tosse convulsiva, se sia questo morbo meramente epidemico, o epidemico contagioso, e pronunziatosi per questa seconda opinione, attesi il suo propagamento per coabitazione cogl' infetti, e il carattere peculiare ai contagii d'attaccare una sol volta nella vita un individuo, discese ad indagarne la condizion patologica, la quale, riandati i discrepanti pareri degli autori, colla face della necrotomia

ripose senza esitanza in una speciale infiammazione polmonare contagiosa a *periodo fisso* e *determinato* ad onta dell'osservazioni di flogosi stomacali allegate dal *Girtamner*. Le quali alterazioni ascrisse l'autore alla diffusibilità dell'infiammazione primitiva, e attribuì il vomito più alla simpatica lesione dei muscoli efficienti il vomito, che alla diretta partecipazione morbosa del ventricolo passivo nella violenta effettuazione d'esso. E per la cura infine della pertosse, che a foggia delle malattie febrili contagiose percorrer deve a senno dell'autore un corso non troncabile dai farmaci, commendò un sistema deprimente a seconda dell'intensità del morbo, e dei guasti consecutivi, confidando sull'uso della pomata d'*Autenrieth* solo dopo le deplezioni sanguigne, e il propinamento d'altri deprimenti più validi, e disperando sempre di farla abortire cogli emetici nei primi tempi dell'invasione. Dopo di che l'adunanza fu sciolta.

Società per la diffusione del metodo di reciproco insegnamento.

Adunanza dei 15 *Giugno* 1827. — La società fu informata dal segretario delle corrispondenze che la scuola di Pisa, da qualche tempo rimasta priva dei soccorsi coi quali era mantenuta, e che erano somministrati da oltramontani i quali hanno temporariamente dimorato nella città suddetta, sarà riordinata a spese e per le cure di una società di nazionali presieduta dal gonf. comunitativo sig. conte Mastiani.

La scuola comunitativa di S. Gimignano sarà ridotta, previe le opportune autorizzazioni, sul sistema di reciproco insegnamento, in grazia dei suggerimenti somministrati dal gonfaloniere sig. marchese Luigi Tempi.

Il maestro della scuola normale sig. Bracciolini è stato autorizzato dalla società ad assentarsi per qualche tempo da Firenze, onde organizzare in Figline una scuola di fanciulle, la cui istituzione sarà dovuta al benemerito socio sig. col. cav. Luigi Serristori.

E di altra scuola organizzata in Siena dal medesimo sig. Bracciolini e posta sotto la soprintendenza del sig. cav. Giulio del Taja, furono presentati alla società felicissimi ragguagli (*).

Il sig. marchese Carlo Pucci soprintendente alle scuole rese quindi conto diffusamente dello stato di esse.

Egli incominciò da richiamare l'attenzione dei suoi colleghi sui cangiamenti utilissimi che sono stati indotti nel metodo seguito nelle nostre scuole, a misura che l'esperienza li ha dimostrati necessarii: e

(*) V. Antologia, Num. 74, pag. 100.

fra gli altri ha rammentata l'adozione del sistema d'Hamilton nell'esercizio di lettura, del quale vi è luogo di riconoscere ogni giorno più l'eccellenza.

E non solamente è stato con molta utilità in parte cangiato il modo d'istruire i nostri alunni, ma ancora le regole di disciplina sono state talvolta modificate e ridotte sempre con vantaggio maggiore applicabili alla direzione morale delle scuole. Alcuni fatti recentemente accaduti avendo persuaso il soprintendente che la pena che talvolta s'infligge di allontanare temporariamente gli alunni dalla scuola sia viziosa, egli ha invitata la società a considerare se potesse esser conveniente di escludere tal specie di punizione dal numero di quelle colle quali voglionsi richiamare i nostri alunni al più esatto esercizio degli obblighi loro.

Osservò egli che la società fu guidata nel determinare la suddetta punizione dal riflesso che con un tal mezzo avrebbe essa potuto persuadere gli alunni colpevoli che il ritardo nell'istruzione è una pena, e al contrario che è premio e dono preziosissimo l'ammissione alle scuole. Ma infatti sembra esser maggiore il danno che non il vantaggio dell'espulsione temporaria dalle scuole; poichè i fanciulli di buona indolde preferiscono l'espulsione assoluta al dispiacere di rientrar nella scuola quando si reputano disonorati, e quelli di cattive inclinazioni e mal sorvegliati nelle loro famiglie divengono peggiori nel tempo della loro assenza dalle scuole.

(Il comitato del metodo s'incaricherà di prendere in esame la sopra espressa proposizione).

Il soprintendente scendendo in seguito a dar ragguaglio particolare delle due scuole della società, assicurò che nell'una e nell'altra non erasi in alcun modo alterato il buon ordine e il buon andamento dell'istruzione.

Alla scuola normale intervengono n.° 160 alunni, fra i quali due adulti che appartengono al battaglione dei reali granatieri, e progrediscono con l'istessa rapidità con cui costantemente gli individui avanzati in età han compito il corso dell'istruzione nelle nostre scuole. L'esercizio d'ortografia diretto con nuovo metodo è benissimo riescito.

Nella scuola di S Zanobi si contano n.° 90 alunni, nessuno dei quali oltrepassa gli anni quindici. È da osservarsi che un tal numero è notabilmente maggiore che non fosse in addietro, il che somministra un'argomento del miglioramento dell'istruzion nella scuola.

In ultimo luogo il soprintendente rese conto di un prospetto statistico incominciato dal maestro della scuola normale, e nel quale egli si è proposto di notare i nomi di tutti gli alunni ammessi alla sua

scuola fino dall' epoca dell' istituzione di essa, le indicazioni tutte che si riferiscono alla loro età, condizione o professione delle loro famiglie, avanzamenti nell' istruzione, a alla direzione ancora che essi prendono allorchè escono dalle scuole. Riserbandoci a render conto più estesamente in altra circostanza dell' eccellente lavoro del sig. Bracciolini, possiamo intanto annunziare che dal 1.° maggio 1819 epoca dell' apertura delle scuola normale, fino a questo giorno, sono stati in essa istruiti n.° 1600 individui; fra i quali soli 24 appartenenti a famiglie di manifattori si son dedicati successivamente all' esercizio di arti liberali. Nella scuola di S. Zanobi son stati fin qui istruiti n.° 524 alunni essendo essa stata instituita nel genn. 1821; sicchè nel periodo degli ultimi 8 anni, per le cure della società, han ricevuta l'istruzione elementare nella sola città di Firenze n.° 2124 individui, appartenenti per la massima parte alla classe più bisognosa.

Fù partecipata alla società l'ammissione definitiva fra i soci ordinari dei signori Duca di Casigliano, cav. Luigi Torrigiani, march. Vincenzio Capponi, cav. Giovanni Ginori, conte Roberto d' Elci, e Graziadio Finzi, e prima dello scioglimento dell' adunanza fu nominato socio ordinario il sig. prof. Gaetano Giorgini.

IL SEGRETARIO.

NECROLOGIA.

Cav. Carlo Rosmini.

L' impreveduta e subitanea morte del dottissimo cav. Carlo Rosmini di Rovereto, accaduta in Omate luogo del milanese (dov' era a villeggiare) il dì 9 del mese di giugno dell' anno corrente, nella età d' anni 64, ha rattristato tutti gli estimatori degli uomini che al sapere uniscono probità di costume, e carattere fermo nella via dell' onore. Le sue moltiplici opere pubblicate in vari tempi d' argomento storico e filologico lo faranno sempre riguardare per letterato laborioso ed utile alla posterità. Un breve scritto pubblicato in Milano il dì 16 giugno suddetto, dall'egregio dott. Labus, dà con diligenza le notizie biografiche e letterarie di questo illustre defunto. Paghi d' aver tributato quest'officio di stima alla memoria di lui, rimettiamo i lettori all' opuscolo indicato, che è più compiuto e più circostanziato di quello che l' angustia del tempo avrebbe fatto parer possibile. — Lasciamo di buona voglia quegli argomenti del suo merito che ivi si deducono dal nominare le persone che ne lodarono le opere, e dalle numerose accademie alle quali fu ascritto; argomenti oramai di niun peso per chi sà che le lodi ordinariamente vengono dagli amici, ed il biasimo da'nemici o dagl' invidiosi;

e l'essere ascritto o nò alle accademie non è sicura prova di merito o demerito, ma conseguenza per lo più della preponderanza d'alcuni soci che favoriscono chi pensa com' essi.

S. C.

Corrispondenza.

Ornatissimo sig. Direttore.

Torino 2 maggio 1827.

Nel render conto della decima edizione delle commedie del Nota fatta in Milano dal Silvestri (Ant. sett. 1826); Ella ha annunziato in piè di pagina l'incontro fortunato che ebbe in Torino ed in Genova la commedia *La fiera* dello stesso nostro illustre concittadino. Ora non sarà forse per riuscire discaro nè a lei, egregio signore, nè a'lettori del suo riputato giornale, il sentire che un recente trionfo fu riportato dal Nota, mercè d'un' altra nuovissima commedia in cinque atti, intitolata: *la novella sposa*, rappresentata martedì 24 aprile nel teatro Carignano, e ripetuta più volte. L'autore, il quale, non si sa il perchè, volle esser celato, fu conosciuto dagl'intelligenti alla naturalezza e proprietà del dialogo e dello stile, a'ben divisati caratteri e alla maestria della condotta. Quindi nelle recite successive fu massima la folla, e maggiori ancora gli applausi.

L'argomento è semplice e delicato. Si tratta d'un' amabile giovane milanese (Elisa) la quale ingannata da false informazioni, crede che l'amante suo (Alfredo) siasi sposato ad altra donna; e quindi sconsigliatamente, e troppo presto, cedendo alle istanze de'parenti, dà la mano ad un ricco negoziante triestino (Tebaldo), che pure era appassionatamente invaghito di lei. Compiuto il rito, la sventurata Elisa conosce l'inganno suo e la costanza d'Alfredo; e siccome moglie fedele a'suoi doveri, non le rimanendo altro partito, prega, scongiura lo sposo, trova scuse, pretesti d'aria, di salute e sì fatte per partir di Milano, e passare a Trieste, come viene eseguito. Arriva, dopo tale partenza, l'infelice Alfredo a Milano: e così lo turba l'inaspettato avvenimento, che scopre imprudentemente sè stesso e l'amor suo al padre d'Elisa che affatto ignorava questa corrispondenza: e divenuto furente, e non consultando che la sua passione, vola a Trieste per vedere l'amica. Ed in Trieste appunto ha luogo l'azione.

Sarebbe troppo lungo il dire, come malgrado della virtù e delle ripulse di Elisa, della vigile gelosia di Tebaldo, e de' prudenti maneggi del zio dello sposo e di una sorella stessa d'Alfredo consapevoli

l' uno e l' altra d'ogni antecedente, riesca pur tuttavia all'innamorato giovine di vedere colei che tanti affanni gli costa; e come per una bene immaginata cooperazione di circostanze tutte necessarie, e quindi tutte drammatiche, possa Alfredo parlare alla misera Elisa, la quale vien creduta rea dal sospettoso marito; e stanno per succedere malinconici casi, finchè conosciuto il vero e la piena innocenza della sposa, viene con la volontaria partenza d'Alfredo restituita la calma al marito e alle due famiglie. L'atto quarto produce un' ansietà d'interesse difficile a potersi descrivere. Tutti gli spettatori ne furon commossi alle lagrime. La sig. Carlotta Marchionni, per cui dicesi essere stata scritta questa commedia, si mostrò degna della meritata sua celebrità; gli altri attori tutti della Real Compagnia gareggiarono d'impegno e di zelo nell'esprimere l'idea dell'autore e nel corrispondere alla generale espettazione d'un colto pubblico, la quale non fu in alcuna parte delusa.

Io la prego sig. Direttore, di accettare un nuovo attestato dell'alta mia stima ec.

Serv. suo dev. ed obblig.
G. L. F.

In risposta alla lettera, contenuta a pag. 187
*dell'*ANTOLOGIA N.° 73.

BIANCHINI, Domenico, figlio di Gioacchino e Rosa Santi, nato il 4 agosto 1782 a Bologna, contadino. Entrato al servizio il 28 settembre 1806. Caporale il 20 marzo 1810. Sergente il 6 giugno 1811. Morto il 30 giugno, dopo il famoso assalto di Tarragona dato da esso pure il 28.

Estratto dai registri ministeriali del già regno d'Italia.
CAV. VACANI.

BULLETTINO BIBLIOGRAFICO

Annesso all' Antologia (*)

N.° XLIV. *Giugno* 1827.

N.° 673. Alcune poesie di Cesare Arici di Brescia. *Milano* 1827. *G. Silvestri.* 1. vol. lir. 2, 60 it.

674. Biblioteca agraria o sia raccolta di scelte istruzioni economiche-rurali, dirette dal sig. dott. Giuseppe Moretti P. P. di economia rurale nell' università di Pavia. *Milano* 1827, *A. F. Stella.* Vol. V. — *Guida dell' agente di Campagna.* Vol. 1.° prezzo lir. 5, italiane.

675. Trattato delle virtù medicinali dell' acqua comune; in cui si dimostra ch' ella ci preserva e guarisce da infinite malattie, con osservazioni fondate su esperienze fatte per quarant' anni, e si danno alcuni avvertimenti per le regole di vivere. Opera del dott. Smith. Aggiungesi il gran febbrifugo del dot. Hamock, discorso in cui si dimostra con molte esperienze essere l' acqua comune rimedio sicuro in ogni sorta di febbri, e nella peste ancora; trasportato dalla lingua inglese nella francese, dal dott. Noque, ed ora dalla francese in italiano. *Milano*, 1826, *G. Silvestri*, 18.° di pag. 200.

676. Prose e poesie campestri d' Ippolito Pindemonte, e le canzoni pastorali di Girolamo Pompei. *Milano*, 1827. *G. Silvestri.* L. 3, 50 it. un vol. 12.°

677. Canzoni pastorali di Girolamo Pompei veneto. *Milano*, 1827, *G. Silvestri*, prezzo l. 1, 50 it.

678 Lezioni di messer Pier Francesco Giambullari, aggiuntivi l' origine della lingua fiorentina, altrimenti il Gello dello stesso autore. *Milano*, 1827, *G. Silvestri.* Un vol. 12.° lir. 2, 60 it.

679. La pastorizia. Poema di Cesare Arici di Brescia. *Milano*, 1827, *G. Silvestri*, 12.°

680. Corso istorico dell' antica Grecia, ridotto in lezioni elementari, dai tempi suoi più certi fino alla conquista che ne fecero i Romani, dell' abate Onorato Olcese, già pubblico lettore di filosofia. *Quarta edizione. Milano*, 1827. *G. Silvestri.* Volumi 2 in 18.° prezzo l. 2, 60 it.

681. Grammatica ragionata della lingua francese, scritta da G. Biagioli. Seconda ed. *Milano*, 1827. *G. Silvestri*, prezzo lir. 3 it.

682. Bibliopea o sia l' arte di comporre libri; di Carlo Denina piemontese. Seconda ediz. *Milano*, 1827, *G. Silvestri*, prezzo l. 3 it.

683. Buoni effetti dei Paragrandini, dell' anno 1826, e critiche osservazioni su diversi scritti pubblicati contro i paragrandini in Francia ed in Italia; del rev. Proposto di Rivolta, propagatore dei medesimi. *Milano* 1827. *G. Silvestri*, prezzo lir. 2 it.

684. Lettere di Urbano Lampredi, al cav. Vincenzo Monti, intorno alla sua traduzione dell'Iliade; a cui si aggiungono le lettere di G. P. Visconti e di A. Mustoxidi, sopra lo stesso argomento; le nozze di Cadmo e d' Ermione idillio colla versione latina di Antonio Cherbs, e due anacreontiche del cav. V Monti. *Milano*, 1827. *G. Silvestri*, 8.° di pag. 100, l. 1. 50 it.

685. Parnaso italiano nuovissimo, raccolto e pubblicato per cura di U. E. *Napoli*, 1827, *Stamperia francese.* Tom. 4.° — *Firenze* presso *N. Conti* al prez. di paoli 4.

686. Opere dell'abate Giovanni Romani. *Milano*, 1827. *G. Silvestri* — Volume ottavo ed ultimo; undecima distribuzione. *Opuscoli scelti sulla lingua italiana*, 8.° di pag. 410, prez.

(*) *I giudizi letterari, dati anticipatamente sulle opere annunziate nel presente bullettino, non devono attribuirsi ai redattori dell' Antologia. Essi vengono somministrati da' sigg. librai e editori delle opere stesse, e non bisogna confonderli con li articoli che si trovano sparsi nell'Antologia medesima, siano come estratti o analisi, siano come annunzi di opere.*

l. 5. 60. — Dell' opera completa l. 46, 50 it.

687. Storia della letteratura italiana di P. L. Ginguenè, trad. del prof. D. Perotti, con note ed illustrazioni. *Firenze*, 1827, tomo VII.° tip. *Daddi*.

688. Le odi di Pindaro, traduzione di Gius. Borghi, riveduta e corretta dal traduttore. *Firenze*, 1827, *P. Borghi e C.* 2 volumi in 32.

689. Romanzi storici di Walterscott. *Firenze* 1827. *Cohen e C.* Seconda e terza distribuzione. *Le acque di S. Ronano*, volg. dal prof. G. Barbieri. T. III, IV e V; prezzo paoli 3. il vol.

690. Il Messia, egloga di Alessandro Pope. *Bologna* 1827, *Nobili*.

691. Epigrammi inediti di Luigi Alamanni tratti da un ms. della pontificia libreria di Bologna. *Bologna*, 1827, *Cardinali e Trulli*.

692. Corso elementare di geografia antica e moderna, esposto con nuovo metodo, dal sig. Letronne ispettor generale degli studi in Francia; adottato dal R. Consiglio di pubblica istruzione per le università, scuole, ec. Trad. sulla ottava edizione. *Firenze*, 1826, *Gregorio Chiari*. Un vol 8.° di pag. 266, con una tavola in rame.

693. L' anno 1826 dell' Inghilterra, colle osservazioni di Giuseppe Pecchio. *Lugano*, 1827, *Vanelli e C.* 8.° di pag. 196.

694. Tragedie di Pompeo di Campello. *Pesaro* 1827, *Annesio Nobili*, 8.° vol. I.° di pag. 332. Prezzo per gli assoc. bai. 50; per i non assoc. 60.

695. D. Justiniani imperatoribus institutiones per tabulas synopticas digestae. *Pisauri*, 1827, typographia *Annesio Nobili*, in folio di pag. 80.

696. Collezione dei viaggi e delle scoperte fatte per mare dagli Spagnuoli sulla fine del XV secolo, con vari documenti inediti riguardanti la storia della marina castigliana, compilata ed arricchita di note da D. Martino Ferdinando di Navarrete, cav. dell'ordine di S. Giovanni, segretario di S. M. il Re di Spagna, ministro giubbilato del cons. sup. della guerra, dirett. int. del deposito idrografico, memb. della R. accad. spagnuola di storia, cons. e segr. di quella di S. Ferdinando. *Traduz. dallo spagnuolo. Genova*, 1827, Stamp. *Carniglia*, già *Donaudo*, fasc. I. — *Avviso*. Questa traduzione comparisce regolarmente per fascicoli mensuali di 100 pagine. Sei fascicoli faranno un volume. Si distribuiranno due grandi carte geografiche *gratis*. — Il prezzo dell'associazione sarà di lire 2, 50 per ogni fascicolo a Genova, e di lir. 3, 16 per l' estero. — Si rilasceranno cent. 25 per ogni fascicolo a chi amasse di pagare anticipatamente ogni volume. — Le associazioni si ricevono in *Genova*, alla stamperia suddetta, e da *J. Gravier*, e nelle altre città dai principali librai.

697. Epigrammi di M. Val. Marziale, volgarizzati in rima ed in altrettanti versi da Federico Fagnani, col testo a fronte *Milano*, 1827, coi tipi di *Gio. Bernardoni*, 8.° di pag. 260.

698. La vita di Giulio Agricola, tradotta da Giuseppe Sanseverino dei signori di Marcellinara, storiografo del S. M. O. gerosolimitano, e socio della R. Accademia delle scienze di Parigi. *Napoli*, 1826, *stamp. Reale*, 8.° di pag. 180.

699. Saggio di poesie di alcuni moderni autori Corsi. *Bastia*, 1827, *Gio, Batini*, fasc. I.

700. Difesa del sistema geroglifico dei sigg. Spohn e Seyffarth, scritta dal sig. Seyffart. *Torino*, 1827. *Carlo Sylva*, 8.° di p. 36.

701. Saggio sulle terme rosellane, del dott. Giovan Gualberto Uccelli, con l' aggiunta dell'analisi delle acque, del prof. G. Gazzeri *Firenze*, 1826.

702. Biblioteca storica di tutte le nazioni. *Milano* per *Niccolò Bettoni*. Classe seconda. Storici italiani. *Delle Rivoluzioni d'Italia* di Carlo Denina. Volumi 4 in 8.°

703. Dizionario e bibliografia della musica, del dott. P. Lichtental. *Milano*, 1826, per *Antonio Fontana*. Volumi 4 in 8.°, prezzo lire 20 ital. per gli assoc.

704. Biblioteca portatile latina, italiana e francese. *Milano*, 1826, per *Antonio Fontana*. Classe italiana. *Storia della letteratura italiana*, di Gir. Tiraboschi. Vol. 1 a 4, in 32° al prezzo di l. 1, 50 it. il vol.

705. Dell' imitazione di Cristo di Tommaso da Kempis, libri quattro. *Milano*, 1827, per *Antonio Fontana*. Un volume 18.°

706 Le confessioni di S. Agostino, volgarizzate da Girolamo Brunelli. *Milano*, 1826, per *Antonio Fontana*, volumi 4 in 18.°, prezzo l. 8 it.

707. Tragedie di Alessandro Manzoni milanese, il *Carmagnola* e l'*Adelchi*. Quinta edizione; aggiuntevi le poesie varie dello stesso, ed alcune

prose sulla teorica del dramma tragico. *Pisa*, 1826, *Capurro* 18° di pag. 490.

708. Poemetti di Cesare Arici di Brescia. *Pisa*, 1827, *Capurro*, 18° di pag. 128. prezzo fr. 1, 50.

709. Odi XXXIV di Quinto Orazio Flacco, scelte le più indicanti il di lui stato, indole e carattere. Versione di Jacopo Landini, con alcune note ad ogni ode in fine del libro, per facilitar l' intendimento a qualunque genere di persone. *Pesaro*, 1827, tip. *Annesio Nobili*.

710. Il 2 novembre, meditazioni di Giuseppe Nicolini. *Brescia*, 1827, *Bettoni ec.*, 4.° di pag. 20.

711. Semifonte conquistata e distrutta dai Fiorentini, nell'anno 1202, poema eroico in dodici canti di Giacomo Mini. *Firenze*, 1827, 8.° *Stamperia Granducale*. Libro primo, i sei primi canti.

712. Storia dell' arte dimostrata coi monumenti dalla sua decadenza nel IV secolo, fino al suo risorgimento nel XVI, di G. B. L. G. Seroux d'Agincourt. Prima traduzione italiana. Volumi sei. *Prato*, 1827, *Fratelli Giachetti*. Dispensa decima delle tav. prezzo l. 10. — Avviso. — I *Fratelli Giachetti*, subito che avran compiuta la loro ediz. della *Storia dell'Arte* di D'Agincourt, daranno mano alla ristampa della celebre opera di Winkelmann, che porta lo stesso titolo, tradotta in italiano, e corredata di molte tavole in rame. — Ciò si annunzia per norma di chiunque abbia fatto acquisto della storia della scultura del conte Cicognara da essi già pubblicata, e dell' altra storia dell'Arte, che è attualmente in corso.

713. Dizionario compendiato universale della lingua italiana, di Carlo Ant. Vanzon. *Livorno*, 1827, tip. *Pozzolini*. Distribuz. V. (ARC-AST)

714. Collezione portatile di classici italiani. *Firenze*, 1827, *P. Borghi ec.* Volumi XXVI e XXVII, III e IV dell'*Orlando furioso* dell'Ariosto.

715. Giornale agrario toscano, compilato dai sigg. *Raffaelle Lambruschini*, *Lapo de Ricci*, *Cosimo Ridolfi*, ed altri proprietari amici della campagna e delle scienze economiche. *Firenze*, 1827, presso *G. P. Vieusseux* editore. Fascicolo N.° 2, che contiene i seguenti articoli:— Consigli per garantirsi dal fulmine, *C. Ridolfi*. — Modo di render pianeggianti i terreni di poggio già coltivati perpendicolarmente, *Lapo de Ricci*. — Memoria sopra alcuni letami, *G. Taddei*. — Notizie sopra i cantoni di smalto volgarmente detti masselli, *G. B. Sodi*. — Degli atti privati e obbligazioni di chi non sa scrivere, *X.* — Del lucro della dote, *X.* — Appendice alle notizie intorno al nuovo coltro, *C. Ridolfi*. — Effetti dell'azione redibitoria nella contrattazione del bestiame. Dialogo, *Lapo de Ricci* — Del modo di custodire i bachi da seta. Art. II, *R. Lambruschini* — Parere sopra una scritta colonica proposta per normale, *Lapo de Ricci*. — Della maciulla meccanica rurale inventata dal sig. Laforest, *G. Gazzeri*. — Avvenimenti straordinari, *C. Ridolfi*. — Avvertenze sulla riproduzione degli animali domestici. — Ornitologia toscana, del prof. Paolo Savi. — Su certi dolori articolari delle vacche, cagionati della lupinella, *C. Ridolfi*. — Sulla ferratura dei cavalli..., — Notizia sulla cura della malattia dominante nelle bestie bovine. — Premio stabilito dall' Accademia di Volterra. — Corrispondenza. Lettera del sig. marchese Giuseppe Albergotti di Arezzo; lettere varie di Prato, di Figline, di Volterra, di Massa di Orbetello, del D. G. Marzi di Poggibonsi, di Livorno, ec. — E 2 tavole. — NB. *Il prezzo dell'annua associazione è di lire* 10 *toscane da pagarsi anticipatamente*.

716. Explication d'un stèle, ou bas-relief, rapporté dans l'Antnol. de Florence (*juin* 1826); et version métrique italienne des 31 premiers chapitres du prophète Isaïe, par François Riccardi feu Charle d'Oneille, *Gênes*, 1827, *Yves Gravier*, 12.° di pag. 170 con una tavola.

718. Manifesto. — Nel futuro settembre verrà alla pubblica luce nell'originale francese un romanzo della signora Ortensia Allart de Thérase, intitolato *Gertrude*. — Il nome della giovane autrice, che ricorda le tanto di lei stimate lettere su le opere della Baronessa de Staël, deve render grato questo annunzio agli amatori della letteratura francese. — L' opera sarà divisa in tre volumi, conformi di sesto, carta e caratteri al manifesto. — La stampa sarà con tal diligenza corretta, che l' edizione di Firenze nulla abbia da invidiare ad altra simile, che verrà contemporaneamente pubblicata in Parigi. — Il prezzo di associazione è

di lire otto toscane per ogni esemplare. — Le firme degli associati si ricevono al Gabinetto letterario del sig G. P. Vieusseux. *Firenze*, 12 giugno 1827. — L'Editore *Jacopo Ciardetti*.

719. CIRCOLARE. — *Lugano*, li 19 giugno 1827. — Per le ragioni esposte nella circolare d'oggi della cessata ditta e società *Giuseppe Vanelli e com.* essendo noi subentrati a quella, ci facciamo un dovere di notificarvi, che lo stesso stabilimento tipagrafico avrà corso sotto la ditta *GIUSEPPE RUGGIA* e *C.* colla firma del solo *Giuseppe Ruggia* segnata in calce, alla quale solamente dovrete prestar fede. — Più estese relazioni, e maggiori capitali applicati all' intrapresa, ci pongono in grado di dare al medesimo stabilimento una più grande ampliazione, e di servire con maggiore avvantaggio e premura quelli dei nostri amici e corrispondenti che ci onoreranno di loro richieste. — La Gazzetta col titolo di *Corriere svizzero* sarà pure continuata come per lo passato, e per opera del solito estensore, senza portarvi cangiamento nè aumento di prezzo. — Ci lusinghiamo quindi, che vorrete accordarci quella stessa amicizia e ricorrenza, che ci avete prestata sotto la cessata ditta e società, e noi dal canto nostro useremo ogni mezzo per rendervi pienamente soddisfatto. Abbiamo il piacere di salutarvi con distinta stima. *Giuseppe Ruggia e C.*

INDICE

DELLE MATERIE

CONTENUTE

NEL VIGESIMOSESTO VOLUME.

SCIENZE MORALI E POLITICHE.

L'Educazione. Dialogo. (K. X. Y.) A. pag. 33
Giurisprudenza. Caratteri diversi di questa scienza in Francia e in Germania. „ „ 120
Intorno alla traslazione dell' università di Landshut alla residenza di Monaco. „ „ 135
Storia dei francesi di Simonde de Sismondi. (F. S.) B. „ 16
L' Accademie. Dialogo. (K. X. Y.) „ „ 35
Osservazioni sull'articolo della Revue Encyclopédique, relativo ai *Nouveaux principes d'économie politique*, di S. de' Sismondi. (*Bosellini.*) C. „ 1
Opere sull'Isola di Sardegna, dei sigg. Mimault, della Marmora, e G. Manno. (S. C.) „ „ 48
Memorie di Michele Oginsky sulla Polonia ed i polacchi. (G. P.) „ „ 55
Istoria della rivoluzione di Francia, dalla convocazione degli stati generali fino allo stabilimento della monarchia costituzionale, di P. Manzi. (F. S.) „ „ 91
D. Justinian. Inst. per tabulas synopticas Digestae. (F. S.) „ „ 113

GEOGRAFIA STATISTICA E VIAGGI SCIENTIFICI.

Statistica dell'antico dipartimento di Montenotte, del conte di Chabrol. (*Repetti*) A. „ 40

Viaggio del maggiore Denham, cap. Clapperton, e dottore Oudney nell' Affrica interna. (G. P.) C. pag. 67
Censimento ossia statistica dei reali dominii di quà dal Faro, dell' ab. Riccardo Petroni. (E. R.) „ „ 143
Memorie sul progetto de' due canali navigabili fra l'Oceano Atlantico e il Pacifico. (G. P.) B. „ 125
Viaggio in Affrica del maggior Laing. „ „ 173
„ C. „ 150
Viaggio del maggior Denham. „ „ 152
Notizie intorno alla spedizione di Lapeyrouse. „ „ 156

Letteratura, Filologia, Poesia, Critica letteraria ec.

Canti popolari della Grecia moderna raccolti e pubblicati da C. Fauriel. (*Ciampolini.*) A. „ 105
Lettera al Direttore dell'Antologia. (*Lampredi.*) „ „ 127
Saggio di caratteri ebraici ad uso della studiosa gioventù. (D. V.) „ 148
Opere di Cicerone, volgarizzate. (K. X. Y.) „ „ 149
Rerum polonicarum ab excessu Stephani regis ad Massimiliani Austriaci captivitatem, di S. Ciampi. (R.) „ „ 152
Le Olimpiche, versione di Cesare Lucchesini (*cav. Caselli.*) „ „ 154
Annali della tipografia degl' Aldi, di Ant. Aug. Renouard. (*F. Poggi.*) B. „ 1
Tragedie ed altre poesie di A. Manzoni (M.) „ „ 49
Prose e poesie varie originali e tradotte. Rivista letteraria. (M.) „ „ 63
Gl' italiani in Russia, memorie di un ufiziale italiano. „ „ „ 95
Esame critico con documenti inediti della storia di Demetrio d'Ivan Vasilhewich, per Seb. Ciampi. (R.) „ „ 155
Intorno al trattato di Mascalcia di Pelagonio, lettera al mar. Gino Capponi. (*G. Cioni.*) C. „ 24
Compagnie comiche — Recitazione teatrale. (E.) „ „ 74
Versione libera dell' Osmanide, poema illirico di G. P. Gondola. (*Lampredi*) „ „ 83
Intorno agli antichi confini del territorio trentino. (K. X. Y.) „ „ 95
Frasologia italiana, ossia raccolta di 20000 frasi ec. „ „ 98
Codices Graeci mss. regiae bibliotecae borbonicae, descripti atque illustrati a Salv. Cirillo. (P. D. F.) „ „ 102
Della vita di Carlo Goldoni, lezione del dott. Gavi. (C.) „ „ 104
Lettera intorno alla *Fiera* commedia dell' av. Nota. „ „ 166

Replica del maggior Vacani in risposta ad un articolo dell'Antologia. C. pag. 167

ARCHEOLOGIA.

Di un basso rilievo egiziano dell' I. R. Galleria di Firenze; illustrazione del dot. Ippolito Rosellini (*G. B. Zannoni.*) A. „ 21
Descrizione e spiegazione de' bassi rilievi del frontespizio del duomo di Cremona. (*Barone de Hamer*) C. „ 81
Dipinti di Polognoto a Delfo, dei fratelli Riepenhausen. (*Micali*) „ „ 100

BELLE ARTI.

Intorno ad una tavola di fra Bartolommeo da S. Marco disegnata da Samuel Jesi. (*A. Mazzarosa.*) A „ 132
Notizie recenti intorno all' Ebe, all' Ajace ed all' Ettore di Canova. „ „ 178

SCIENZE NATURALI.

Notizie sulla vita e le opere di Alessandro Volta. (V.A.)„ A. „ 3
Memorie intorno alla vita ed olle opere di Werner e Hauy dell' ab. L. Configliacchi. (E. R.) „ „ 139
Osservazioni geologiche e memorie storiche di Accumoli, del dott. Agostino Cappello. „ „ „ 141
Saggio d' esperienze eletrometriche del prof. Marianini. (*G. Libri.*) B. „ 145
Storia ed analisi dell' acqua acidula minerale di Montione. (G. G.) „ „ 178
Dell'importanza dello studio della geologia e della maniera d' indagare con profitto il suolo della Toscana. (G.G.) C. „ 115
Bullettino scientifico. Meteorologia. A. „ 157
„ „ C. „ 134
„ Fisica e chimica. A. „ 159
„ „ B. „ 156
„ „ C. „ 138
„ Storia naturale. A. „ 163
„ Memorie pubblicate dalla società di fisica e storia naturale di Ginevra. A. „ 165
„ Geologia. C. „ 143
„ Mineralogia. B. „ 166
„ „ C. „ 141
„ Paleontografia. B. „ 168
„ „ C. „ 145

„	Fisica vegetabile.	B. pag.	168
„	fisica animale.	„ „	170
„	„	C. „	146

Scienze mediche

Dottrina medica Bufaliniana, compendiata e discussa dal dott. G. G. Geromini.	(E. R.)	A. „	145
Compendio d'anatomia fisiologico comparata, del dott. F. Uccelli.	(D. V.)	„ „	146
Bullettino scientifico.		„ „	169
Giornale dei progressi delle scienze mediche in Europa, America, ec.		B. „	136
Dell' origine della clinica medica in Padova, memoria di Giuseppe Montesanto.	(L. L.)	C. „	126
Trattato della diagnosi medica, del dot. Dressying.	(D. E. B.)	„ „	110
Dei parti naturali anticipati, del dott. Meli.		„ „	111
Sul tartagliare, lettera del dott. Stulli.		C. „	124

Arti industriali e meccaniche.

Bullettino scientifico.		B. „	172
„		C. „	133

Società scientifiche.

I. e R. Accademia dei Georgofili.	Ad. del 1.° aprile.	A. „	172
„	Ad. del 6 maggio.	B. „	175
„	Ad. del 10 giugno.	C. „	159
Società toscana.	Ad. del 8 aprile.	A. „	174
„	Ad. del 27 maggio.	B. „	176
Società medico fisica fiorentina.	Ad. del 18 marzo.	„ „	180
„	Ad. del 8. aprile.	„ „	181
„	Ad. del 17 maggio.	C. „	161
Accademia di lettere ed arti di Pistoja.	(M.)	B. „	183
Accademia dei Tegei di Siena.		„ „	187
I. e R. Istituto di scienze, lettere ed arti di Milano.		„ „	188
Società per la diffusione del metodo di reciproco insegn.		C. „	163

Necrologia.

Cav. Alessandro Volta.	A. pag. 3
Cav. G. Tamburini.	,, ,, 187
Francesco Girolamo Cancellieri.	B. ,, 107
Cav. Carlo Rosmini.	C. ,, 165

Bullettino bibliografico.

N. XLII. Aprile.	A. ,, 180
XLIII. Maggio.	B. ,, 190
XLIV. Giugno.	C. ,, 168

Fine del Tomo XXVI.

OSSERVAZIONI
METEOROLOGICHE
FATTE NELL' OSSERVATORIO XIMENIANO
DELLE SCUOLE PIE DI FIRENZE

Alto sopra il livello del mare piedi 205.

GIUGNO 1827.

Giorni	Ora	Barometro	Termo. Interno	Termo. Esterno	Igrometro	Pluviometro	Anemoscopio	Stato del cielo	
1	7 mat.								
	mezzog.	28. 0,6	19,3	20,7	68		Po. Li.	Ser. nebb.	Ventic.
	11 sera	28. 0,3	20,6	16,0	68		Ostro	Sereno	Ventic.
2	7 mat.	28. 0,8	19,8	16,9	79		Os. Sc.	Se.con neb. in bas.	Ven tic.
	mezzog.	28. 0,6	19,8	21,1	56		Os. Li.	Sereno	Ventic.
	11 sera	28. 0,3	20,0	16,5	85		Os. Li.	Sereno	Ventic.
3	7 mat.	28. 1,0	19,0	16,0	75		Scir.	Sereno	Ventic.
	mezzog.	28. 0,3	19,5	21,0	61		Pon.	Sereno	Ventic.
	11 sera	28. 0,3	20,5	15,1	77		Ostro	Ser. rag.	Ventic.
4	7 mat.	27. 10,9	20,0	15,0	88		Scir.	Nuv. ser.	Ventic.
	mezzog.	27. 10,7	19,8	17,0	89		Tr. M.	Nuvolo	Vento
	11 sera	27. 11,7	21,5	17,1	81		Os. Li.	Ser. nuv.	Ventic.
5	7 mat.	27. 10,9	18,7	15,0	76		Scir.	Nebbioso	Ventic.
	mezzog.	27. 11,0	18,9	16,6	59		Tr. Gr.	Nuvolo	Vento
	11 sera	27. 10,7	19,5	13,8	85		Scir.	Ser. nuv.	Ventic.
6	7 mat.	27. 10,0	18,9	15,0	86	0,02	Tram.	Nuvolo	Calma
	mezzog.	27. 9,5	18,6	16,3	86	0,20	Pon.	Nuvolo	Ventic.
	11 sera	27. 11,0	19,0	15,1	86		Scir.	Nuvolo	Calma
7	7 mat.	27. 8,0	17,1	14,0	81		Ostro	Nuv. ser.	Calma
	mezzog.	27. 8,1	17,3	16,3	67		Lev.	Ser. nuv.	Vento
	11 sera	27. 8,6	17,9	13,7	99	0,08	Os. Sc.	Nuvolo	Calma

Giorni	Ora	Barometro	Termo. Interno	Termo. Esterno	Igrometro	Pluviometro	Anemoscopio	Stato del cielo	
	7 mat.	27. 8,9	16,8	11,9	88		Scir.	Nuv. neb.	Calma
8	mezzog.	27. 9,0	16,8	16,8	55		Sc. Le.	Nuv. ser.	Ventic.
	11 sera	27. 8,4	17,7	13,9	76		Lib.	Ser. nuv.	Ventic.
	7 mat.	27. 10,0	16,6	13,4	95	0,25	Lev.	Pioggia	Ventic.
9	mezzog.	27. 9,9	16,7	15,1	82	0,01	Po.Ma.	Nuvolo	Vento
	11 sera	27. 9,6	17,0	12,9	98		Lev.	Nuvolo	Ventic.
	7 mat.	27. 10,1	15,3	13,2	88		Scir.	Nuv. nebb.	Ventic.
10	mezzog.	27. 10,6	16,0	17,2	61	0,04	Tram.	Ser. nuv.	Vento
	11 sera	27. 10,1	16,0	14,0	71		Gr Le	Ser. rag.	Calma
	7 mat.	27. 10,0	15,5	14,1	77		Sc. Le.	Ser. rag.	Ventic.
11	mezzog.	27. 11,3	16,1	18,3	55		Gr. Tr.	Nuv. sereno	Ventic.
	11 sera	27. 11,0	17,0	14,0	80		Po.Ma.	Nuvolo	Calma
	7 mat.	27. 11,1	16,6	15,4	80		Sc. Le.	Ser. con nuv.	Calma
12	mezzog.	27. 11,3	16,9	18,2	64		Ostro	Nuvolo	Vento
	11 sera	27. 11,3	17,0	14,7	90	0,10	Pon.	Nuvolo	Calma
	7 mat.	27. 11,3	17,4	15,0	90	0,02	Po. Li.	Nuv. neb.	Calma.
13	mezzog.	27. 11,7	17,5	18,4	70		Tr.Ma.	Sereno nuv.	Ventic.
	11 sera	27. 11,7	17,0	15,0	89		Lib.	Sereno	Calma
	7 mat.	27. 11,9	17,6	14,3	97		Lib.	Nuv. neb.	Calma
14	mezzog.	28. 0,2	17,7	18,9	75		Pon.	Se. con nuv. all'or.	Ventic.
	11 sera	27. 11,5	18,2	16,1	89		Lib.	Ser. con nebb.	Calma.
	7 mat.	27. 11,3	18,3	16,2	90		Scir.	Nuv. neb.	Calma
15	mezzog.	27. 11,2	18,4	18,3	79		Po.Ma.	Ser con nebb.	Ventic.
	11 sera	27. 10,6	18,6	15,8	96		Lib.	Ser. con neb.	Calma
	7 mat.	27. 11,0	18,4	16,2	89		Os. Sc.	Nuv. neb.	Calma
16	mezzog.	27. 11,0	18,4	19,9	65		Os. Sc.	Ser. con nuv.	Calma.
	11 sera	27. 01,6	19,0	16,1	78		Scir.	Ser. con nebb.	Calma
	7 mat.	27. 01,8	18,0	16,5	87		Scir.	Nuvolo	Calma
17	mezzog.	27. 11,3	18,8	15,9	89		Sc. Le.	Nuv. nebb.	Ventic.
	11 sera	27. 11,3	18,2	15,2	95	0 46	Sc. Le.	Nuvolo	Calma
	7 mat.	27. 11,6	17,7	14,8	97		Sc. Le.	Pioggia	Calma
18	mezzog.	28. 0,1	17,6	14,1	95	0,30	Sc. Le.	Pioggia	Vento
	11 sera	27. 11,4	17,0	15,0	100	0,13	Po. Li.	Nuvolo	Calma
	7 mat.	27. 11,5	16,9	14,7	95		Po. Li.	Neb. folta	Calma
19	mezzog.	27. 11,7	17,0	18,4	74		Os. Li.	Ser. con neb.	Ventic.
	11 sera	27. 11,0	11,9	17,0	79		Po. Li.	Nuv. ser.	Ventic.

Giorni	Ora	Barometro	Termo. Interno	Termo. Esterno	Igrometro	Piviometro	Anemoscopio	Stato del cielo	
	7 mat.	28. 0,1	17,9	16,8	79		Ostro	Nebbioso	Calma
20	mezzog.	28. 0,1	18,0	19,3	71		Lib.	Ser. con neb.	Calma
	11 sera	28. 0,1	18,5	16,2	60		Lib.	Sereno	Ventic.
	7 mat.	28. 0,7	18,2	16,5	74		Scir.	Nuvolo	Calma
21	mezzog.	28. 1,0	18,4	20,0	69		Mae.	Ser. con neb.	Ventic.
	11 sera	28. 0,9	19,0	17,9	70		Po. Li.	Sereno	Ventic.
	7 mat.	28. 0,9	19,9	17,0	69		Os. Li	Nuvolo	Calma
22	mezzog.	28. 1,1	19,3	20,8	68		Lib.	Nuvoloso	Vento
	11 sera	28. 1,0	19,9	16,9	89		Lib.	Ser. nuv.	Ventic.
	7 mat.	28 0,8	19.4	17,1	87		Os. Sc.	Nuvolo rotto	Ventic.
23	mezzog.	28. 0,4	19,6	21,0	67		Lib.	Ser. con neb.	Ventic.
	11 sera	27. 11,9	19,8	17,0	87		Po. Li.	Nuvolo	Ventic.
	7 mat.	28. 0,9	19,5	16,8	90		Lev.	Nuv. neb.	Ventic.
24	mezzog.	28. 0,9	19,9	20,5	64		Po. M.	Ser. nuv.	Calma
	11 sera	28. 0,0	19,8	17,0	86		Po. M.	Sereno	Ventic.
	7 mat.	28. 0,5	19,7	17,6	84		Po. Ma.	Ser. con neb. in b.	Ventic.
25	mezzog.	28. 0,3	16,9	21,2	62		Lib.	Ser. con neb. all'or.	Ventic.
	11 sera	27. 11,9	20,5	17,0	86		Lib.	Ser. nuv.	Calma
	7 mat.	28. 0,2	19,8	18,0	80		Maes.	Nuvolo	Ventic.
26	mezzog.	27. 11,6	20,4	20,2	70		Pon.	Nuv. neb.	Ventic.
	11 sera	27. 10,7	20,0	15,0	89	0,19	Gr. Le.	Nuvolo	Ventic.
	7 mat.	27. 10,2	18,8	13,9	75	0,01	Tr. Ma.	Nuvolo	Vento fiero
27	mezzog.	27. 10,8	18,4	15,3	72		Tram.	Nuv.	Vento forte
	11 sera	27. 10,4	17,7	14,0	70		Tram.	Sereno	Ventic.
	7 mat.	27. 10,8	17,0	13,9	81		Tram.	Ser. con neb.	Calma
28	mezzog.	28. 0,4	17,4	1,92	56		Tram.	Ser. con nuvoli	Vento
	11 sera	28. 0,4	18,5	16,8	72		Gr. Tr.	Sereno	Calma
	7 mat.	28. 1,0	18,0	15,8	82		Greco	Sereno	Calma.
29	mezzog.	28. 1,2	18,5	21,3	53		Tr. Gr.	Ser. con nuv.	Calma
	11 sera	28. 1,3	19,5	17,0	87		Ostro	Sereno	Calma
	7 mat.	28. 1,7	19.0	16,0	90		Pon.	Nuvolo	Calma
30	mezzog.	28. 1,5	19,6	20,1	73		Maes.	Sereno	Ventic.
	11 sera	28. 1,1	19,7	17,6	80		Lib.	Scr. con. nnv.	Calma

L'ANTOLOGIA si pubblica ogni mese, per fascicolo non minore di 10 fogli.
Tre fascicoli compongono un volume, ed ogni volume è accompagnato da un indice generale delle materie.

Le associazioni si prendono

In FIRENZE, dal Direttore Editore *G. P. Vieusseux.*
in MILANO, per tutto il regno Lombardo Veneto } dalla *Spedizione delle Gazzette,* presso *l'I. e R. Direz. delle Poste.*
in TORINO o GENOVA } per tutti li Stati Sardi, alle respettive *Direzioni delle Spediz. delle Gazzette* presso *la R. Direz. delle Poste.*
in MODENA presso *Gem. Vincenzi e C.°* libr.
in PARMA presso il sig. *Dervè* direttore delle Poste.
in ROMA, per tutto lo stato Pontificio, presso il sig. *Pietro Capobianchi*, impiegato nell'amministraz. gen. delle Poste Pontif.
in NAPOLI, presso il sig. *Agnello Nobile.*
in PALERMO, per tutta la Sicilia presso il sig. *F. Gruis,* via Toledo N.° 7.
in AUGUSTA presso la *Direzione delle Gazzette.*
in GINEVRA presso *J. J. Paschoud.*
in PARIGI presso *Barrois l'aîné* lib. Rue de Seine N. 10.
in LONDRA presso *C. F. Molini* N. 41 Paternoster Row.

IL PREZZO D'ASSOCIAZIONE da pagarsi anticipatamente.

Per la *Toscana*, Lire 36 toscane per 1 anno } franco di porto per la posta
per tutto il *Regno Lombardo Veneto* e il *Regno Sardo* franchi 36. franco di porto per la posta
per il *Ducato di Parma*, — franchi 36. franco alle frontiere per la posta
per lo *Stato Pontificio*, — scudi 8. franco di porto per la posta
per l'*Estero*, — franchi 36 franco Torino o Milano
o franchi 52. franco Parigi per la posta

La collezione dei primi 4 anni, 1821-1824 N.° 1-48, non si può rilasciare a meno di L. 150
N.° 49-72 „ 50
L'intera collezione di anni 6. „ 200

INDICE

DELLE MATERIE

CONTENUTE NEL PRESENTE QUADERNO

Osservazioni sull' articolo della rivista Enciclopedica, *Nouveaux principes d'économie politique*, di S. de Sismondi. (*Bosellini.*) pag. 1

Intorno al trattato di Mascalcia di Pelagonio, lettera al march. Gino Capponi. (*G. Giuni.*) „ 14

Storia di Sardegna, di G. Manno. (S. C.) „ 48

Memorie di Michele Oginski sulla Polonia. (G. P.) „ 55

Compagnie comiche — Recitazione teatrale. (E.) „ 74

Descrizione e spiegazione dei bassi rilievi del frontespizio del duomo di Cremona. (*Barone de Hamer.*) „ 81

Versione libera dell' Osmanide, poema Illirico del Gondola. (*Lampredi.*) „ 85

Istoria della rivoluzione di Francia, di Pietro Manzi. (F. S.) „ 91

Di alcuni opuscoli del prof. Stoffella e del cav. Giovannelli. (K. X. Y.) „ 92

Frasologia italiana, ec. (K. X. Y.) „ 98

Dei dipinti di Poliguoto a Delfo, opera dei fratelli Riepenhausen. (*Micali.*) „ 100

Codici greci, illustrati da Salvatore Cirillo. (P. D. F.) „ 102

Catalogo delle produzioni dell' ab. Cancellieri. (S. C.) „ 103

Vita di Carlo Goldoni, del dot. Gavi. (E.) „ 104

Dell' origine della clinica medica in Padova, memoria di Giuseppe Montesanto. (L. L.) „ 106

Trattato sulla diagnosi medica, del dot. Dreyssing. (D. E. B.) „ 110

Dei parti naturali anticipati, dissertazione medico-legale del dott. Meli. (D. E. B.) „ 113

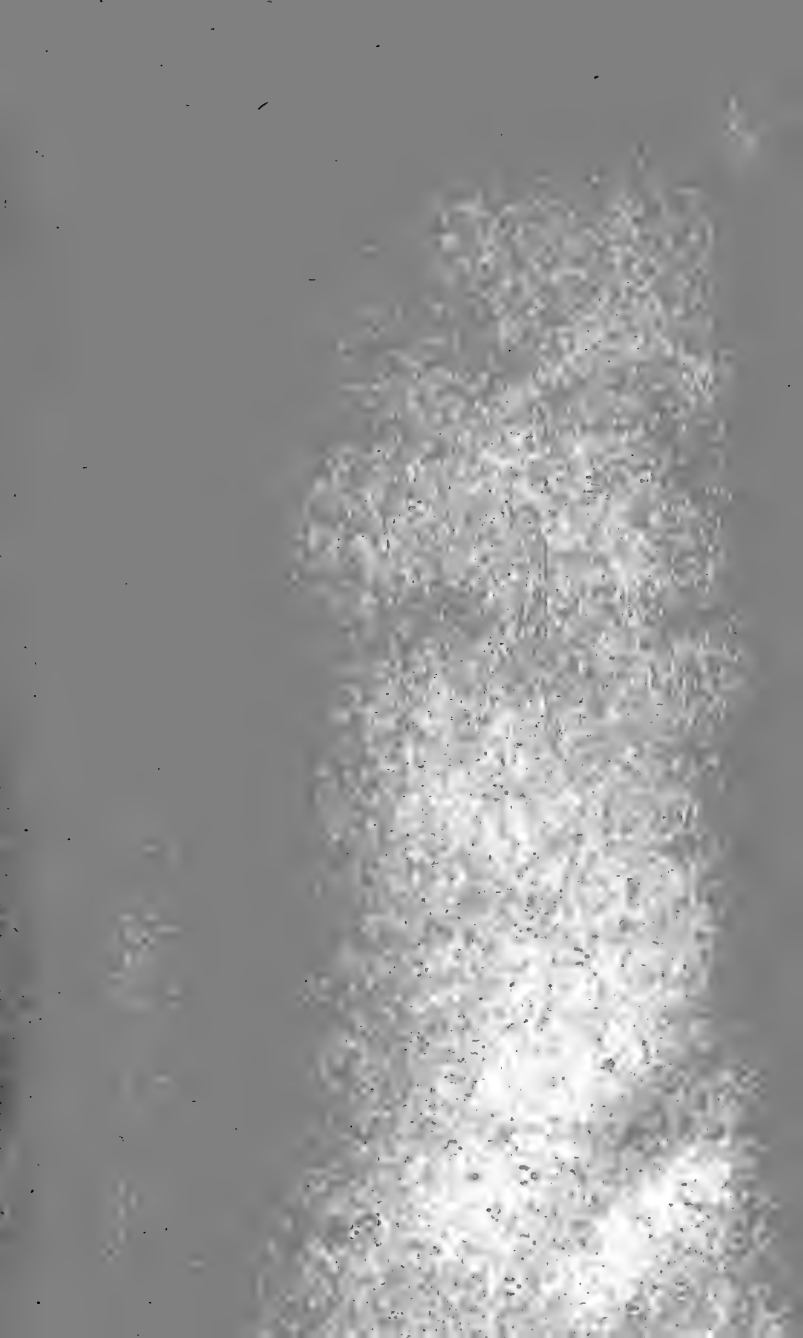
D. Justinian. Inst. per Tabulas Synopticas Digestae. (F. S.) „ 115

Dell' importanza dello studio della Geologia. (*G. Guidoni.*) „ 115

Sul tartagliare. (*Dot. Stulli.*) „ 124

Bullettino scientifico. „ 133

Necrologia, Carlo Rosmini. (S. C.) „ 165

Bullettino bibliografico. „ 168

Tavole meteorologiche. „